BIBLIOTHEK REICHERTSWALDE

Geschb.
2,600

WBP
Opole
28674.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE
PLUTARQUE,

Traduites en François,

AVEC DES REMARQUES,

Par Mr. & Me. DACIER.



A PARIS,

Chez CLAUDE BARBIN, au Palais

M. DC. XCV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PREFACE.

UNE des plus grandes marques de folie que Democrite trouvoit dans les hommes, c'eſt qu'ils ne daignent pas s'inſtruire de ce qui s'eſt fait avant eux, & que le long âge du Monde leur eſt une leçon inutile, parce qu'ils ne s'en ſervent pas comme ils devroient pour profiter de tant de grands exemples dont l'Hiſtoire conſerve le ſouvenir, & pour tirer de ce qui eſt arrivé des conjectures de ce qui doit arriver encore. Ce Philoſophe en faiſant par-là l'éloge de l'Hiſtoire en general, fait particulierement celuy de Plutarque qui eſt le plus utile de tous les Hiſtoriens, & qui poſſede parfaitement tous les talens neceſſaires pour corriger & pour inſtruire. C'eſt le livre, non-ſeulement de tous les hommes, mais de tous les âges; car il eſt peut-être le ſeul qui puiſſe amuſer trés utilement les enfans, dans le même temps qu'il peut occuper trés ſolidement les hommes. Il n'y a point de poëſie où l'art ſoit mieux employé, & qui ſoit plus admirablement diverſifiée. Plutarque a ſeul cet avan-

BIBLIOTHEK REICHHERTSWALDE
Geob.
2,600

tage, qu'à la verité de l'Histoire, il joint tous les agrémens, qu'on croyoit que la Fable seule pouvoit fournir, & que ses narrations sont animées par tout des preceptes de la plus haute Philosophie, qu'il humanise, s'il est permis de parler ainsi, & dont il se sert trés à propos pour rendre generales des actions particulieres, afin qu'elles convienent à tout le monde, & que tout le monde puisse en profiter. Il ne nous peint pas seulement les hommes tels qu'ils sont dans le public, ce n'est les montrer que d'une maniere tres imparfaite, il nous les fait voir tels qu'ils sont dans le particulier, où ils ne different point d'eux-mêmes, & où par consequent ils sont plus prés de nous, & c'est ce qu'il y a de plus utile; car par-là nous voyons leurs mœurs, leurs passions, enfin toutes leurs inclinations à nud, & nous pouvons démêler la verité d'avec le masque & l'apparence, & distinguer ce qui est proprement à eux, de ce que la Fortune leur prête. Si Plutarque ne nous avoit donné que les vies des grands hommes qui nous sont inconnus, & dont nous n'avons que ce qu'il en a écrit, nous l'admirerions sans voir encore toutes les merveilles de son art, & toute l'étenduë de son genie; mais il nous fait connoître ceux, dont l'antiquité a le plus parlé, dont nous avons les plus beaux ouvrages, en un mot, ceux que nous connoissions, & voila ce qui me paroît de plus admirable. Aussi ne craindray-je point de dire, dût-on m'accuser de m'exprimer trop poëtiquement dans une Preface, que si l'on compare ses vies avec celles qu'on a faites avant & aprés luy, on y trouvera la même difference qui étoit entre la statuë miraculeuse de Pygmalion, & celles de tous les autres Statuaires; ces dernieres paroissoient vivantes & l'autre l'étoit. Tout est vivant de même dans

dans Plutarque, ce ne sont pas des Histoires qu'on lit, ce sont ces grands hommes même qu'on voit, & qui parlent.

L'excellence de cet ouvrage & l'utilité dont il est, nous ont excitez à en entreprendre une nouvelle traduction, persuadez que dans ce genre on ne sçauroit rendre au public un plus grand service. Mais avant que de nous engager dans un travail si difficile & si long, nous avons crû qu'il falloit éprouver son goût par l'essai de ce premier volume, afin que, s'il en est conteut, nous ayons plus de courage pour continuer, & s'il ne l'est pas, que nous nous épargnions une peine inutile.

Toutes les oppositions & toutes les contradictions que cette traduction aura à essuyer de la part de ceux qui admirent celle d'Amiot dans les endroits même qu'ils n'entendent point nous sont connuës, & nous y avons souvent répondu. Mais nous aimerions bien mieux laisser découvrir nos raisons à ceux qui prendront la peine de conferer nôtre ouvrage avec celuy de ce grand homme, que de les étaler dans une Preface, où la modestie persuade peu, & où la moindre liberté offense tout le monde. Cependant de peur qu'on ne nous condamne sans nous entendre, voicy une petite apologie de nôtre dessein.

Nous sommes bien éloignez de vouloir rabaisser le merite de la traduction d'Amiot; parmy ses plus zelez Partisans, il n'y en a point qui luy rendent plus de justice. Le genie de sa langue luy a été parfaitement connu, il a des phrases trés naturelles & trés françoises, & un tour trés propre & trés élegant. Je diray même qu'il est le premier qui ait connu, combien nôtre langue étoit capable de nombre & d'harmonie. La plus grande marque de la force & de la beauté de son sti-

ſtile, c'eſt que tous les efforts du temps, c'eſt-à-dire une infinité de vieux mots, & beaucoup de phraſes qui ne ſont plus d'uſage, n'empêchent pas qu'il n'ait encore de la grace, & qu'il ne conſerve en beaucoup de choſes toute la fleur de la nouveauté. On peut dire de ſa maniere d'écrire ce que Terence dit d'une belle perſonne qu'on avoit trouvée avec de méchans habits, & dans un grand deſordre.

* . . . . . *Ni vis boni*
In ipſa ineſſet forma, hæc formam extingueret.

Si elle n'avoit eu un fond de beauté à ne rien craindre, tant de choſes deſavantageuſes n'auroient pas manqué de l'éteindre & de l'effacer. Mais il ne faut pas paſſer ces bornes; car de loüer ce ſtile dans ce qu'il y a de trop negligé, de vieux & d'entierement hors d'uſage, c'eſt tomber preſque dans l'entêtement de ceux dont §Horace parle, qui trop amoureux du vieux langage, juroient que les Muſes mêmes avoient dicté ſur le mont d'Albe les loix des douze Tables, les livres des Pontifes, & les antiques volumes des Devins.

En effet il y a plus de cinquante ans †qu'un des plus grands admirateurs d'Amiot, & un des meilleurs juges que la France ait eu ſur ces matieres, a avoüé que la moitié de ſes phraſes & de ſes expreſſions n'étoient plus Françoiſes, & qu'on ne pouvoit plus s'en ſervir. Depuis cinquante ans on a retranché encore une grande partie de cette autre moitié; ainſi voila une traduction qui a merité l'eſtime de ſon ſiecle & du nôtre, dont cependant les trois quarts ſont dans une langue qu'on ne parle

* *Pherm. act. 1. ſc. 2.* § *Epiſt. 1. Liv. 2.* † *Vaugelas.*

plus

plus. Ce n'eſt pas la faute de ſon Auteur, c'eſt le ſort de toutes les langues vivantes, elles ne font que paſſer. Quand on voit les changemens qui arrivent à ce qu'il y a de plus fort & de plus ſolide dans la Nature, peut-on eſperer que la beauté d'une langue ſubſiſtera toûjours, & que la grace des mots ſera à l'épreuve des ſiecles? Il faut donc s'oppoſer à ce torrent des choſes humaines, en renouvellant celles qui peuvent être utiles, & que le Temps ſe hâte de nous ravir.

Mais, dit-on, ce vieux langage donne à ces vies de Plutarque la même force que le temps donne quelquefois à des tableaux, dont il releve la beauté, & fait qu'on prendroit preſque pour des originaux de ſimples copies. Ce n'eſt-là qu'une illuſion. Le temps peut bien adoucir ou rembrunir les teintes ou le coloris d'un tableau, & le rendre plus naturel & par conſequent plus parfait, mais il ne peut que gâter une langue vivante, parce que la beauté des langues vivantes conſiſte toûjours dans la nouveauté, & dans la grace de l'uſage. D'ailleurs quand on regarde Amiot, comme le Traducteur de Plutarque, cette idée d'original s'évanoüit. Quelle malheureuſe condition ne ſeroit-ce point pour nous & pour les grands hommes dont Plutarque a écrit les vies, que la langue d'Amiot fuſt devenuë la langue dont il faudroit ſe ſervir toutes les fois qu'on parleroit de leurs actions? Il n'eſt pas malaiſé de ruïner cette imagination par un exemple ſenſible. Plutarque & Quinte-Curſe ont écrit la vie d'Alexandre; Amiot a traduit celle de Plutarque, & Vaugelas celle de Quinte-Curſe. Il n'y a perſonne qui ne liſe cette vie avec plus de plaiſir dans la langue de Vaugelas, que dans celle d'Amiot, & par conſequent cette derniere n'eſt pas neceſſaire-

ment consacrée à écrire les vies de ces hommes illustres.

Ce vieux langage n'est pas seulement obscur & desagreable, il est encore dangereux pour les mœurs en ce qu'il peint les choses d'une maniere trop libre & trop naïve, & qu'il s'y trouve quelques termes qui ont aujourd'huy une signification peu honnête, qu'ils n'avoient pas du temps d'Amiot.

Mais quand il n'y auroit d'autre danger que de corrompre le langage des jeunes gens, il seroit toûjours d'une extrême necessité de leur donner ce tresor sous une autre forme; car ils perdront toûjours plus qu'ils ne gagneront, si dans leurs études on leur laisse negliger leur langue, qui étant une des principales parties & le fondement même de l'éloquence, doit être cultivée avec beaucoup de soin. On ne sçauroit commencer de trop bonne heure à leur en faire connoître la pureté, l'élegance & la délicatesse. Quintilien veut qu'on donne aux enfans qui sont à la mamelle des nourrices qui parlent purement. A plus forte raison quand ils sont dans un âge plus avancé, doit-on ne leur mettre entre les mains que des livres qui soient purement écrits. Pourquoy les accoûtumer à un langage qu'ils doivent desaprendre, ou qu'ils ne doivent pas parler?

On nous a aussi objecté le peu d'honneur qui nous peut revenir d'une entreprise déja faite avec beaucoup de succés, & cette objection n'a rien de solide. En matiere d'ouvrages la gloire doit toûjours se mesurer par l'utilité que les hommes en recevront. Celuy cy sera assez glorieux pour nous, s'il leur est utile. Cependant comme il n'y a rien de plus mortifiant, ni de plus capable d'abattre le courage & l'esprit, que de n'oser esperer de plaire aux gens du premier ordre, j'a-

j'avouë que nous aurions été rebutez de ce travail, s'il n'y avoit eu dans la traduction d'Amiot que le vieux langage à reprendre; mais je prendrai la liberté de dire qu'il y a de grandes obscuritez, je diray même, puisque d'autres l'ont déja dit, qu'il y a beaucoup de fautes. Veritablement il y en a moins qu'on n'en devoit attendre de la longueur & de la difficulté de l'ouvrage & du temps où il a été fait, c'est-à dire du temps où les lettres ne faisoient que de renaître; mais il y en a qui meritent d'être corrigées, & il est certain, au jugement des Sages, qu'il n'est pas moins glorieux de corriger ce qui est mauvais, que de donner le premier ce qui est bon; car c'est l'effet de la même intelligence.

D'ailleurs c'est icy un dessein tout different de celuy d'Amiot. Ce grand homme s'est contenté de donner une simple traduction, & nous y ajoûtons des Remarques où nous nous sommes proposé d'expliquer tout ce qui merite d'être éclairci, & qui doit necessairement arrêter un Lecteur peu instruit de l'antiquité, qui lit avec jugement & qui veut profiter de sa lecture, & c'est ce qu'on n'a pas encore fait. Il y a peu de gens à qui ce travail ne fust utile, si l'on s'en étoit bien acquité. Il le seroit au moins aux enfans qui à dix ans pourroient avoir lû Plutarque & acquis une grande partie des connoissances qui leur sont necessaires pour la suite de leurs études, dont le succés dépend de ce fondement.

Voila tout ce que j'avois à dire pour justifier nôtre dessein. Nous n'avons pas la presomption de croire que nous l'ayons executé; mais ce que j'ay dit suffira toûjours pour faire voir que ceux qui auront plus de lumiere & plus de force que nous, seront bien receus à l'entreprendre, jusqu'à ce

qu'on y ait bien réussi. Cependant nous esperons que les plus grands amateurs d'Amiot ne pourront condamner les efforts que nous faisons pour mettre Plutarque entre les mains de ceux, qui ne pouvant goûter ni entendre la traduction de ce grand homme, sont privez d'une lecture delicieuse, & dont on peut tirer autant de profit que de plaisir. Voicy la conduite que nous nous sommes prescrite.

Plutarque n'est pas recommandable par sa maniere d'écrire. Son stile est dur & embarrassé. On pourroit le comparer à ces anciens bâtimens dont les pierres ne sont ni polies, ni bien arrangées, mais bien assises & ont plus de solidité que de grace, & ressentent plus la nature que l'art. Il n'a presque aucune dès graces de sa langue, il neglige le nombre & l'harmonie, il ignore ou recherche peu la beauté de l'arrangement, & n'a nulle regle pour ses periodes; Mais toutes ses paroles sont pleines de sens; il a beaucoup de force & de gravité, & il égale ordinairement la grandeur & la profondeur de ses pensées par le poids de ses termes. Dans la traduction nous tâchons de conserver toute la force qu'il a & nous aurions bien voulu pouvoir luy donner les agrémens qui luy manquent. Nous separons & renversons même ses periodes quand elles nous paroissent trop embarrassées ou que le genie de nôtre langue ne s'accommode pas de l'ordre qu'il a suivi. Nous donnons plus de jour à ce qu'il nous a semblé avoir laissé dans une trop grande obscurité, & nous adoucissons des images trop fortes & trop libres, que la chasteté de nôtre langue ne pourroit souffrir. Enfin nous cherchons particulierement la netteté & l'elegance; & il y a des occasions où nous tâchons de donner au discours la force, qu'un soin trop scrupuleux de la pureté du langage fait perdre fort

fort souvent. Mais avec tout cela nous nous éloignons si peu de l'original, que j'ose asseurer qu'il n'y a point de traduction plus fidelle ni plus literalle.

Les vers que Plutarque a citez sont traduits en prose, parce qu'il n'y a rien de plus insuportable dans nôtre langue, ni qui vieillisse si-tôt, que des vers mediocres; mais quand même nous pourrions en faire de meilleurs, je ne sçai si nous traduirions ces endroits-là en vers, à cause de la grande difficulté, ou pour mieux dire, de l'impossibilité qu'il y a de conserver dans nôtre poësie ce goust simple & antique, qui fait la plus grande beauté des vers Grecs. Lorsqu'il ne faut pourtant qu'un vers ou deux, & que cela est necessaire, comme il arrive quelquefois, nous nous en tirons le mieux qu'il nous est possible.

Nous conservons les anciens noms des peuples, des dignitez, des charges, parce que les noms d'aujourd'huy n'y répondent point du tout; que c'est travestir les Anciens que de les habiller ainsi à la moderne, & qu'il n'est pas possible de conserver la veritable idée des choses avec ce changement de noms. On avoit porté même nôtre scrupule jusqu'à balancer, si nous ne conserverions pas les noms des mois Grecs & la maniere de datter des Romains par Nones, Ides & Calendes. Mais aprés avoir vû l'étrange effet que ces noms *Pyanepsion*, *Maimacterion*, *Poseideon*, faisoient dans une traduction Françoise, au lieu de *Novembre*, *Decembre*, *Janvier*, nous y avons renoncé, & nous nous sommes contentez de les rejetter à la marge, avec les dattes des Romains qui ne sont remarquables que par leur bisarrerie.

Dans les Remarques, nous ne descendons pas à une critique de mots, car il n'y a rien de plus sec,

sec, de plus desagreable & de moins utile, sur tout dans un ouvrage comme celuy-cy; mais nous ne negligeons rien de tout ce qui peut éclaircir l'antiquité, comme les coûtumes, les sacrifices, les fêtes & toutes les ceremonies tant publiques que particulieres; nous indiquons les differentes sources où Plutarque a puisé, & lorsqu'il y a des traditions differentes, nous tâchons de découvrir les raisons du choix que Plutarque fait, & de la preference qu'il donne aux unes sur les autres. Quand l'Antiquité nous fournit des choses remarquables que Plutarque a oubliées, ou qui luy ont échapé, nous les rapportons avec soin comme des supplemens de ces vies. Sur tout nous nous attachons à expliquer ses sentimens pour en faire connoître la beauté, ou pour en faire sentir le défaut, lorsqu'ils ne sont pas conformes aux veritables regles, & nous prenons la liberté de le combattre dans tous les endroits où il nous paroît qu'il s'est trompé.

Ce qui est necessaire pour l'intelligence du texte, nous le mettons à la marge, quand il peut y entrer, & nous reservons pour la fin de chaque vie les Remarques plus étenduës. D'abord nous avions marqué d'une étoile les endroits sur lesquels ces Remarques sont faites, comme on le verra dans Thesée, mais on a trouvé que ces étoiles ne faisoient que gâter le texte, & nous avons discontinué. Voila la seule cause de la difference que l'on trouvera entre cette premiere vie & les autres.

On nous a mis entre les mains un Plutarque noté en plusieurs endroits de la main de Turnebe; il ne nous a été d'aucune utilité, car toutes ces notes ne sont que les mots les plus remarquables du texte, que ce sçavant homme prenoit la peine d'écrire pour les avoir plus presents. Mais nous ne sçaurions trop reconnoître le secours que nous avons tiré d'un autre Plutarque, dont toutes les vies sont notées de la main du celebre Monsieur de Thou, de ce grand Historien, qui jusqu'à aujourd'huy soûtient pour cet art, l'honneur de la France contre l'Italie & la Grece, & dans les écrits duquel on remarque autant de profondeur & de force; que de sincerité & de verité. Il avoit lû ces vies avec tant de soin & d'exactitude, & avoit marqué avec tant de choix ce qui pouvoit illustrer les passages les plus remarquables ou indiquer leur source, qu'il a extremement abregé nôtre travail, en nous épargnant de longues recherches, & en nous donnant souvent des lumieres que nous n'aurions pas euës sans luy.

Comme on ne peut marcher sûrement dans l'étude de l'Histoire, sans la connoissance des temps, nous avons crû qu'il étoit necessaire de mettre à la tête de cet ouvrage une petite Chronologie qui éclaircira beaucoup de difficultez, & qui fera voir au moins, dans quel ordre ces vies doivent être lûës.

Nous avons recherché avec soin les têtes des Hommes Illustres de Plutarque, pour les mettre au commencement de chaque vie. Nous avons eu du Cabinet du Roy Romulus, Numa, Lycurgue & Solon; il n'y a point de Thesée ni de Publicola; mais on a trouvé dans le Cabinet de Monsieur le premier President une tête qui paroît Athenienne, & qu'on croit être celle de Thesée. Quoy que cela ne soit pas certain, & que de sçavans Antiquaires en doutent, nous n'avons pas laissé de la mettre, moins pour assûrer que c'est Thesée, que pour voir si les Sçavans la reconnoîtront. Cet avertissement étoit necessaire pour prevenir si

les reproches de certains Critiques malheureusement exacts. Il y en a un qui vient de nous accuser d'avoir mis dans la traduction des Reflexions de Marc Antonin, la tête de Commode pour celle de cet Empereur. Je ne sçay si cela est vray, & je m'en mets trés peu en peine. Je m'étonne seulement qu'un si sçavant homme qui pourroit faire de meilleures choses, se soit amusé à une critique, qui seroit indigne de luy quand même elle seroit juste. Voila une découverte bien importante pour le public! Aparamment il a peu lû les Reflexions de Marc Antonin, car s'il les avoit lûës, il auroit connu Gataker ce sçavant Anglois, qui les a commentées, & il auroit vû que c'est la même tête, qu'il avoit mise dans son édition. C'est de-là qu'on l'a prise, sans aller chercher plus loin, car nous n'avons point de medailles, & j'avouë que nous avons plus travaillé à connoître l'esprit que le visage d'Antonin.

Ce même Censeur nous accuse d'une autre erreur qui luy paroît trés considerable; c'est d'avoir appellé Marc Antonin, *Marc Antonin*, & non pas *Marc Aurele*. *Ces deux erreurs viennent*, dit il, *de ce qu'ils n'ont pas sçû distinguer entre Marc Aurele, Commode, Caracalle, Diadumenien & Heliogabale, qui ont tous pris le nom d'Antonin*. Je ne veux pas le presser sur ce raisonnement qui me paroît trés extraordinaire. Je me contenteray de luy demander, comment il conçoit, qu'en écrivant la vie de Marc Antonin, & en traduisant ses maximes, on puisse le confondre avec des monstres qui n'étoient pas encore nez. Cela me paroit impossible; mais un Critique qui aime à dire, *on n'a pas sçu*, n'y regarde pas de si prés. S'il avoit pris la peine de lire la vie que nous avons faite de cet Empereur, il auroit vû au titre, *la Vie*

Vie de l'Empereur Marc Aurele Antonin, & il auroit lû le nom de *Marc Aurele* dans toutes les pages, jusqu'à ce qu'il prend le nom d'Antonin. Aprés cela nous l'appellons indifferemment *Antonin & Marc Antonin*, parce que c'est son nom, & qu'il n'y a rien de plus desagreable en nôtre langue, que de repeter incessamment deux & trois noms d'une même personne, lorsque cela n'est pas necessaire, & qu'un Lecteur ne peut s'y tromper. Si nous avions besoin d'exemples, nous aurions ceux de tous les Historiens Grecs & Latins qui ont parlé de cet Empereur, & qui ont même plus fait que nous, car ils l'ont souvent designé par le seul nom de *Marc*. Mais nous nous sommes moins conduits par autorité, que par choix & par bienseance; & sur cela il ne sera peut être pas inutile de faire souvenir icy ce Censeur d'une chose qu'il a sans doute oubliée, car je suis persuadé qu'il a tout sçû, c'est que lors qu'on parle de l'Empereur Marc Antonin, on peut l'appeller *Marc Aurele*, pour se conformer au langage des Antiquaires, qui est plûtôt un abus souffert qu'un usage receu. Mais en parlant des Reflexions de cet Empereur, ou en les traduisant, il faut toûjours dire *les Reflexions de Marc Antonin*, & non pas *les Reflexions de Marc Aurele*. Jamais François n'a appellé ce livre autrement que *Marc Antonin*. Aussi est ce le seul nom qu'il ait pris luy-même dans cet ouvrage, ce sage Empereur ayant mieux aimé se nommer *Marc Antonin* que *Marc Aurele*, parce que *son pere adoptif & son bienfaiteur étoit moins connu par le nom d'*Aurele*, que par celuy d'*Antonin*. Il n'est donc pas permis, sur tout en le traduisant; de luy ôter ce nom dont il étoit si jaloux, & qu'il avoit choisi pour mieux marquer sa reconnoissance. Il y

* *Antonin le Pieux.*

a même des medailles, où il n'eſt pas appellé *Marc Aurele*, mais ſeulement *Marc Antonin*. Et pour ce qui eſt des alarmes où eſt ce Critique, qu'en appellant ainſi cet Empereur, on ne le confonde avec Commode, Caracalle Diadumenien & Heliogabale, je le prie de ſe raſſurer, jamais cela ne cauſera la moindre confuſion dans l'Hiſtoire; car jamais Hiſtorien ne s'eſt aviſé de deſigner ni Commode, ni Caracalle, ni Diadumenien, ni Heliogabale, par ce ſeul nom de Marc Antonin. En voila aſſez ſur une bagatelle, qui ne meritoit peut-être pas qu'on y répondît. Revenons donc à Plutarque, & ſelon la ſage Maxime de Marc Antonin, *laiſſons les fautes qu'on fait où on les fait.*

Si l'on avoit une vie de Plutarque bien exacte & bien étenduë, je ne doute pas qu'on ne la luſt avec beaucoup de plaiſir & d'utilité; mais malheureuſement nous ne ſçavons de luy que trés peu de choſe, & que ce qu'il nous en apprend luy-même dans ſes écrits. Il étoit de Cheronée ville de Beotie, c'eſt-à-dire du pays du monde le plus groſſier, & dont les habitans paſſoient pour ſi ſtupides, qu'ils avoient donné lieu à ce proverbe, * *pourceau de Beotie.* Le plus grand de tous les Poëtes Lyriques commença à effacer ce reproche qu'on faiſoit à ſon pays, & Plutarque l'a entierement aboli. Il y a peu de lieux dans le monde, qui puiſſent oppoſer à la Beotie deux hommes qui égalent ces deux-là: Preuve certaine que nôtre ame n'eſt pas ſi dépendante des élemens, qu'elle ne puiſſe conſerver ce feu divin qu'elle tient de ſon origine, ſi par le travail, la meditation & l'étude, elle tâche de l'entretenir, & de diſſiper ces vapeurs épaiſſes, qui l'obſcur-

* *Pindare.*

l'obſcurciſſent & qui l'éteignent, quand elle cede à leurs efforts.

Ce grand homme nâquit ſous l'Empereur Claudius; il étoit d'une naiſſance illuſtre; ſon Ayeul s'appelloit Lamprias, & ſon Biſayeul Nicarchus. Il ne nous apprend point le nom de ſon pere; mais il luy fait un tres grand honneur en rapportant une leçon qu'il luy fit & qui merite d'avoir icy ſa place. Plutarque encore jeune fut envoyé en Ambaſſade vers le Proconſul avec un autre Citoyen de Cheronée. Celuy cy s'étant trouvé indiſpoſé ſur la route, Plutarque acheva ſeul le voyage & termina heureuſement les affaires qui en étoient le ſujet. Quand il fut de retour à Cheronée, & qu'il voulut rendre compte de ſon employ, ſon pere le prenant en particulier luy dit, *Mon fils, dans le rapport que tu vas faire, garde toy bien de dire, je ſuis allé, j'ay parlé, j'ay fait, mais dis toûjours, nous ſommes allez, nous avons parlé, nous avons fait, en aſſociant ton Collegue à toutes tes actions, afin que ta Patrie doive la moitié du ſuccés à celuy qu'elle a honoré de la moitié de la charge, & que tu éloignes l'envie, qui ſuit toûjours la gloire d'avoir bien réüſſi.*

Il fit ſes études à Delphes ſous le Philoſophe Ammonius. Il alla à Rome ſous le Regne de Domitien, & y enſeigna publiquement. On a crû qu'il fut Precepteur de Trajan; mais cela n'eſt fondé que ſur une lettre Latine, qui paroît manifeſtement ſuppoſée. Trajan étoit auſſi âgé que luy. Cet Empereur fut ſi touché de ſon merite, qu'il luy donna les ornemens Conſulaires, & ordonna aux Magiſtrats d'Illyrie, de ne rien faire que ſous ſon autorité. Sur la fin du Regne de Trajan, il s'en retourna dans ſa patrie où il eut les premieres charges, & fut Prêtre d'Apollon.

Il

Il épousa une femme nommée Timoxene, qui avoit beaucoup de merite & de vertu. Il fait luy-même son éloge dans une lettre qu'il luy écrit sur la mort d'une petite fille, où il loüe extremement sa simplicité, sa moderation, sa sagesse, sa force, & la droiture de ses opinions sur la Religion, particulierement sur l'immortalité de l'ame. Il dit qu'elle ne s'étoit jamais parée pour paroître dans les theatres & aux processions des Dieux, persuadée que le luxe & la magnificence sont inutiles, non seulement dans les occasions serieuses ou tristes; mais encore dans celles de plaisir. Il en eut quatre garçons & deux filles; & il l'aima avec tant de tendresse, qu'il l'accompagna à un voyage qu'elle fit au mont Helicon, pour sacrifier à l'Amour, afin que ce Dieu empêchât les suites fâcheuses que pouvoit avoir quelque different qu'il avoit eu avec sa famille.

Ses premiers ouvrages furent quelques Traitez de Morale; il fit ensuite les Vies des Hommes Illustres. Mais tous ses écrits ne sont pas venus jusques à nous, le temps nous a enlevé plusieurs Vies & plus de 150. Traitez de Morale, comme on le verra par la liste que nous mettrons à la fin de cette Preface, & qui est tirée du catalogue que Lamprias fils de Plutarque avoit fait de tous les ouvrages de son pere, encore faut-il remarquer que ce catalogue est imparfait.

On a crû que Plutarque avoit emprunté de la Religion Chrétienne beaucoup de principes qu'il a mêlez parmy ceux qu'il a tirez de ses Philosophes. Il y a dans toutes ses Oeuvres une infinité de choses dignes d'un Chrétien. On ne sçauroit mieux parler de l'unité de Dieu, de son immensité, de sa bonté, & de la pureté de son essence. Il dit que Dieu est par tout, que c'est un

un Etre heureux, immuable & incorruptible; que son veritable nom est, *celuy qui est*.

Qu'il a pour les hommes une bonté de pere, qu'il les aime d'une maniere pleine de tendresse, & ne cesse jamais de leur faire du bien.

Que le plus grand malheur d'une ame, c'est d'être privée de la connoissance de Dieu; que c'est luy seul qui la donne, & qu'il ne faut jamais cesser de la luy demander.

Que Dieu ne peut être representé sous aucune forme humaine, & qu'on ne peut s'élever à luy que par la pensée.

Que l'essence de Dieu n'est que grandeur, majesté, bonté, magnificence & amour.

Il ne parle pas moins bien de l'immortalité de l'ame, qu'il reconnoit fondée sur des raisons qui se tirent de la Divinité même, c'est-à-dire qu'elle est une suite de la bonté & de la justice de Dieu.

Mais Platon seul peut luy avoir donné toutes ces lumieres quelque grandes qu'elles soient. Si Plutarque avoit connu les écrits des Chrétiens, je ne sçaurois m'imaginer qu'il n'eust pas eu un trés grand mépris pour les Confrairies de Bacchus dont il étoit, pour sa Prêtrise d'Apollon, & pour toutes les autres superstitions où il étoit plongé. Il est vray qu'il a avoüé, que les oracles étoient l'ouvrage des Demons; mais il ne faut pas se tromper à ce passage. Par ces *Demons* il n'entend pas des Diables, mais des Esprits qui tiennent le milieu entre Dieu & les Hommes; des Anges, à qui il prétend que Dieu avoit commis le soin des oracles, qui étoient pourtant toûjours animez par son esprit; car aucun Oracle, dit-il, n'est sans Divinité. Ces sortes de matieres seront traitées plus au long dans les Remarques.

S'il

S'il falloit choisir entre ses Vies & ses Morales & renoncer à l'un de ces deux ouvrages pour avoir l'autre, peut-être trouveroit-on des gens qui balanceroient sur le choix. Pour moy je me contenteray de dire, qu'il y a infiniment plus d'esprit, plus de jugement & plus d'art dans les Vies, & plus de lecture & de sçavoir dans les Morales. Scaliger a fait de ces ouvrages deux jugemens qui paroissent bien opposez. Dans l'un il appelle Plutarque l'*œil de la Sagesse*, & dans l'autre il dit, *qu'il a écrit pour les Courtisans, & non pas pour les Sçavans*, & ils paroîtront tous deux trés justes, si l'on rapporte le premier à ses Vies, où il y a autant de sagesse que dans aucun ouvrage qui nous reste de l'antiquité, & si l'on entend le second de ses Morales, où presque rien n'est entierement aprofondi ni demontré, & où toutes les matieres, j'en excepte un petit nombre, sont traitées fort superficiellement. Mais ce qui me paroît au dessus de tout, ce sont ses Comparaisons. Je donnerois plusieurs de ses Traitez de Morale pour celles qui nous manquent. Il met dans une balance si juste les mœurs, les inclinations & les actions des hommes, qu'il compare les uns aux autres, & il fait si bien sentir ce qu'ils ont chacun de semblable & de different, qu'il n'y a rien où le jugement, l'étenduë d'esprit, la sagesse, &, ce qui étoit rare de son temps en Grece, la bonne foy, se trouvent ensemble avec plus d'éclat. L'amour de son pays ne le porte jamais à favoriser sa nation. Il est vray qu'il oppose quelquefois à des Romains fort illustres, des Grecs qui le sont beaucoup moins; mais il ne prétend pas les peser en gros & avec toute leur fortune, ni les égaler les uns aux autres, il compare action à action, & non

non pas homme à homme; & s'il met certaines actions des Grecs dans un plus beau jour qu'elles n'avoient été avant luy, c'est moins les favoriser, que reparer l'injure que l'Histoire leur avoit faite, en oubliant ou en ne relevant pas assez les particularitez de leur vie les plus remarquables & les plus dignes de consideration. En un mot il les juge tous separement & par pieces. Il pese les mœurs qui sont la source des actions, il examine les motifs, il balance les biens & les maux qui en sont la suite, & dans le détail de toutes les circonstances, il est si éloigné de la moindre partialité pour les Grecs, qu'on ne trouvera jamais qu'il leur donne le moindre avantage contre la droite raison. Par tout il ne respecte que la vertu, & ne fait la guerre qu'au vice.

Fin de la Préface.

CATA-

CATALOGUE

Des Ouvrages de Plutarque qui sont perdus.

LES VIES.

LA Vie d'Hercule.
Celle d'Hesiode.
Celle de Pindare.
Celles de Crates & de Daiphantus avec leur comparaison.
Celle de Leonidas.
Celle d'Aristomene.
Celle du jeune Scipion l'Africain, & celle de Metellus.
Celle de Tibere.
Celle de Claudius.
Celle de Neron.
Celle de Caligula.
Celle de Vitellius.
Celle d'Epaminondas & du vieux Scipion, avec leur comparaison.

Dans les Vies qui nous restent, il manque
La Comparaison de Themistocle & de Camillus.
Celle de Pyrrhus & de Marius.
Celle de Phocion & de Caton.
Celle de Cesar & d'Alexandre.

LES OEUVRES DE MORALE.

IV. LIvres de Commentaires sur Homere.
IV. Livres de Commentaires sur Hesiode.
V. Livres

V. Livres à Empedocle sur la Quintessence.
V. Livres d'Essais pour & contre.
III. Livres de Fables.
III. Livres de la Rhetorique.
III. Livres de l'Introduction de l'ame.
II. Livres d'Extraits des Philosophes.
III. Livres des Sens.
III. Livres des Actions illustres des Villes.
II. Livres de Politique.
I. Livre de l'Occasion, à Theophraste.
IV. Livres des choses oubliées dans l'Histoire.
II. Livres de Proverbes.
VIII. Livres sur les Topiques d'Aristote.
II. Livres de Soscles.
III. Livres de la Justice, à Chrysippus.
I. Livre de la Poëtique.
LXII. Tableaux Historiques & Poëtiques.
I. Livre de la Difference qui est entre les Pyrrhoniens & les Academiciens.
I. Traité pour prouver qu'il n'y a qu'une Academie de Platon.
I. Traité, où sont les Idées.
I. Traité, comment la matiere des Idées crée ce qui n'a point de corps.
I. Traité sur le Theagene de Platon.
I. Traité de la Défense de la Divination, contre les Academiciens.
I. Traité pour sçavoir, lequel est le meilleur du nombre pair ou de l'impair.
I. Traité de la Coûtume, aux Stoïciens.
I. Traité comment il faut entendre Epicure.
I. Traité des Dieux.
I. Traité de l'Amitié à Bithynicus.
I. Traité si la Rhetorique est une vertu.
I. Traité des Cometes.
I. Traité pour prouver que la vie des hommes ressemble au jeu des dez.

I. Traité, comment les oysifs doivent se servir des exercices du Gymnase.
I. Traité de son corps.
I. Traité de la Parure.
I. Traité intitulé, le Nourricier.
I. Traité des causes des signes d'Aratus.
I. Traité sur l'ouvrage de Nicander, appellé Theriaca ou des Bêtes venimeuses.
I. Traité du temps de l'Iliade.
I. Traité comment on peut discerner la verité de l'Histoire.
I. Discours Poëtique sur les animaux qui n'ont point de raison.
I. Traité des narrations paralleles des Grecs & des Romains sur les contrarietez des Epicuriens.
I. Traité, que la doctrine des Academiciens n'est pas contraire à la Divination.
I. Lettre à Phavorinus.
I. Traité de l'usage des Amis.
I. Traité du libre Arbitre, pour l'Academie contre Epicure.
I. Traité de Questions barbares, étrangeres.
I. Traité du Ceste de la Mere des Dieux.
I. Traité de Protagoras, ou des Principes.
I. Traité des Proverbes de ceux d'Alexandrie.
I. Traité, ce que c'est que comprendre.
I. Traité, qu'on ne comprend rien.
I. Traité contre les Stoiciens & les Epicuriens.
I. Traité des causes des opinions des Stoiciens sur les jours.
I. Traité de la premiere consequence contre Chrysippe.
I. Traité si un Avocat doit prendre la défense de tout le monde.
I. Traité de consolation à Phestia.
I. Traité des dix lieux de Pyrrhon.
I. Traité des causes & des lieux.

I. Traité des causes des vicissitudes.
I. Traité des Unitez.
I. Traité si un Citoyen doit donner son avis, quand il sçait qu'il ne sera pas receu.
I. Traité des opinions contraires.
I. Traité des questions des femmes.
I. Traité des Hommes Illustres.
I. Traité, Réponse aux questions difficiles.
I. Recüeil d'Oracles.
I. Traité des Exercices.
I. Traité, si l'Ame est immortelle.
I. Traité de l'Ataraxie; c'est-à-dire, de l'état d'une Ame que rien ne peut troubler.
I. Traité de la descente dans l'autre de Trophonius.
I. Traité, le Suppliant.
Un abregé de Physique.
I. Traité des premiers Philosophes, & de leurs successeurs.
I. Traité de la matiere.
I. Traité de l'éducation d'Achille.
I. Traité des Cyrenéens.
L'apologie de Socrate.
La condamnation de Socrate.
I. Traité des Animaux qui mangent la terre.
I. Traité de Dissertations sur les X. Categories.
I. Traité des Problemes.
I. Traité des differens caracteres du discours.
I. Traité de la maniere de bâtir les villes, & des opinions des Physiciens.
I. Traité des endroits favorables dans les causes.
I. Traité, quelle est la vie la plus heureuse.
I. Traité de Dissertations Physiques sur les jours.
I. Traité des Fêtes appellées Dædales, que l'on celebroit à Platées.
I. Traité des meubles.
I. Traité de la Noblesse.

I. Harangue à Dion prononcée dans l'assemblée d'Olympie.
Exhortation à un jeune homme qui étoit riche.
Si celuy qui retient son consentement sur toutes sortes de choses, est inutile & demeure sans action.
I. Traité de la Calomnie.
I. Traité de l'Ame.
I. Traité des Tremblemens de terre.
I. Traité, comment il faut que combatte un Lacedemonien.
Exhortation à Esculape de Pergame.
I. Traité de la chasse.
I. Traité contre les Trompeurs.
I. Traité contre ceux qui négligent la Philosophie pour l'art Oratoire.
I. Traité, quel doit être le principal soin des Poëtes.
I. Traité de la Fin, selon Platon.
I. Traité de la difference infinie qui se trouve dans le corps & dans l'ame des hommes, pour ce qui regarde l'esprit & la vertu.
I. Traité de l'Education des femmes.
I. Traité contre les forces du corps.
I. Traité contre la Noblesse.
I. Traité contre les Richesses.
I. Traité du Repos.
I. Traité, si la connoissance de l'avenir peut être utile.
Avertissement ou de l'Empire.
Comment on peut dans ses emplois éviter le reproche de curiosité.

CHRO-

CHRONOLOGIE
POUR LES VIES
DE PLUTARQUE.

Ans du Monde.	*Ans avant la premiere Olympiade.*		*Ans avant la Fondation de Rome.*	*Ans avant J. C.*
2437.	737.	LE Déluge qu'on a appellé de Deucalion, parce qu'il arriva sous son Regne, xv. ou xvi. ans avant la sortie des enfans d'Israël hors d'Egypte.	761.	1511.
2547.	627.	MINOS premier, fils de Jupiter & d'Europe, regna en Crete cent dix ans aprés ce déluge. Ce fut un Roy tres juste.	651.	1401.
2698.	486.	MINOS second,	500.	1250.

Ans du Monde.	Ans avant la 1. Olympiade.		Ans avant la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		fils de Lycaſte & petit-fils du premier, ſucceda à ſon pere. Ce fut un Tyran.		
		THESE'E.		
2720.	454.	L'Expedition des Argonautes vers l'an du monde 2720. On ne peut pas douter que Theſée ne vêcût en ce temps-là, puiſqu'il étoit avec Jaſon & que ſon fils Demophoon alla à la guerre de Troye, qui arriva 40. ans aprés cette expedition.	478.	1228.
2768.	406.	La Prise de Troye. Jephté étoit alors Juge d'Iſraël.	430.	1180.
2847.	327.	Le Retour des Heraclides au Peloponeſe. 80. ans aprés la Priſe de Troye.	351.	1101.
2880.	294.	Premiere Guerre des Atheniens contre Sparte, dans laquelle Codrus Roy d'Athenes ſe devoua pour ſon pays. Saul premier Roy d'Iſraël.	318.	1068.

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans avant la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
2894.	280.	Les Ilotes aſſujettis par Agis Roy de Sparte.	304.	1055.
2908.	266.	La Migration Ionique, 140. ans aprés la priſe de Troye.	290.	1040.
		LYCURGUE.		
3045.	129.	Il vivoit du temps du Prophete Eliſée. Thales le Muſicien vivoit en même temps.	153.	904.
	Ans des Olympiades.			
3174.	1.	PREMIERE OLYMPIADE.	25.	774.
		ROMULUS.		
3198.	VII. 1.	Rome bâtie la 1. année de l'Olympiade VII.	*Ans de la Fondation de Rome.*	750.
3201.	VII. 4.	Enlevement des Sabines.	4.	747.
3235.	XVI. 2.	Mort de Romulus.	38.	713.
		NUMA.		
3236.	XVI. 3.	Eleu Roy.	39.	714.
3279.	XXVII. 2.	Sa Mort.	82.	669.

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		SOLON.		
3350.	XLV. 1.	ON ne peut pas douter du temps auquel Solon floriſſoit, puiſqu'il vivoit du temps de Piſiſtrate, qui ſe rendit Maiſtre d'Athenes l'Olympiade 1. Solon étoit plus vieux que luy de 25. ou 30. ans. Conjuration de Cylon.	153.	598.
3354.	XLVI. 1.	EPIMENIDE arrive à Athenes. Les ſept Sages, Eſope, Anacharſis, Scythe.	157.	594.
3356.	XLVI. 3.	SOLON, Archonte. CRŒSUS, Roy de Lydie.	159.	592.
3370.	L. 1.	PYTHAGORE va en Italie.	173.	578.
3391.	LV. 2.	CYRUS, Roy des Perſes.	194.	557.
		VALERIUS PUBLICOLA.		
3442.	LXVIII. 1.	IL eſt fait Conſul à la place de Collatin. Combat de Brutus & d'Aruns fils aîné de Tarquin. Ils ſe tuent tous deux.	245.	506.
3444.	LXVIII. 3.	TROISIE'ME Conſulat de Publicola. Horatius Pulvillus, ſon Collegue dedie le Temple de Jupiter Capitolin. HORATIUS COCLES défend l'entrée du Pont Sublicius contre les Toſcans.	247.	504.
3448.	LXIX. 3.	MORT de Publicola.	251.	500.
3459.	LXXII. 2.	BATAILLE de Marathon où Darius fils d'Hyſtaſpe fut défait par Miltrade General des Atheniens. Themiſtocle & Ariſtide étoient à cette bataille.	262.	489.
		CORIOLAN.		
3460.	LXXII. 2.	IL eſt exilé parce qu'il avoit empêché qu'on diſtribuât au peuple le bled qu'on avoit apporté de Sicile. Il ſe retire chez les Volſques.	263.	488.
3463.	LXXIII. 2.	Il aſſiege Rome & ſe	266.	485.

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		retire à la priere de sa mere & de sa femme. Aprés son retour chez les Volsques il est lapidé.		
		ARISTIDE.		
3467.	LXXIV. 2.	ARISTIDE banni du ban de l'Ostracisme & rappellé trois ans aprés.	270.	481.
		THEMISTOCLE.		
3470.	LXXV. 1.	BATAILLE de Salamine où Xerxes fils de Darius fut défait par Themistocle General des Atheniens & par Eurybiade General des Lacedemoniens.	273.	478.
3471.	LXXV. 2.	BATAILLE de Platées, où Mardonius Gendre & Lieutenant de Darius fut défait par Aristide & par Pausanias.	274.	477.
3479.	LXXVII. 2.	THEMISTOCLE banni du ban de l'Ostracisme.	282.	469.
		CIMON.		
3480.	LXXVII. 3.	FILS de Miltiade, étoit un peu plus jeune que Themistocle, & vivoit dans le même temps. Il est envoyé en Asie où il bat les Perses par terre & par mer.	283.	468.
3481.	LXXVII. 4.	NAISSANCE de Socrate, il vêcut soixante & onze ans.	284.	467.
3500.	LXXXII. 3.	CIMON meurt.	303.	448.
		Naissance d'Alcibiade, la même année.		
		Herodote & Thucidide florissent. Thucidide étoit plus jeune qu'Herodote.		
		PERICLES.		
3519.	LXXXVII. 2.	FILS de Xanthippus émeut la guerre Peloponesiaque, qu'on appelle aussi la guerre d'Archidamus, parce qu'Archidamus étoit alors Roy de Sparte. Cette guerre dura 27. ans, Pericles fut Tuteur d'Alcibiade. Il étoit fort jeune, lorsque les Decemvirs allerent à Athenes demander les loix de Solon.	322.	429.
3521.	LXXXVII. 4.	MORT de Pericles.	324.	427.
3522.	LXXXVIII. 1.	NAISSANCE de Platon.	325.	426.

NICIAS.

3535.	XCI. 2.	LEs Atheniens font dessein d'aller faire la guerre en Sicile par les conseils d'Alcibiade, ausquels Nicias s'oppose inutilement.	338.	413.
3537.	XCI. 4.	NICIAS défait en Sicile, pris & mis à mort.	340.	411.

ALCIBIADE.

3538.	XCII. 1.	IL étoit plus jeune que Nicias, avec lequel il fut long-temps broüillé. Il se retira à Sparte l'année que les Atheniens resolurent d'aller faire la guerre en Sicile; mais ayant été averti qu'on vouloit le tuer, il se retira vers Tissapherne General de l'armée de Darius.	341.	410.
3539.	XCII. 2.	LE vieux Denys s'empare de la Tyrannie à Syracuse.	342.	409.

LYSANDER.

3545.	XCIII. 4.	FINIT la guerre Peloponesique qui avoit duré 27. ans & étalit 30. Tyrans à Athenes. XENOPHON fleurit, il étoit contemporain de Thucidide quoyque plus jeune & il commence son histoire où Thucidide finit la sienne. Ainsi ces trois Historiens, Herodote, Thucidide & Xenophon se suivent, & comprennent toute l'histoire Grecque.	348.	403.
3546.	XCIV. 1.	ALCIBIADE tué par les ordres de Pharnabase.	349.	402.

ARTAXERXE
Surnommé MNEMON.

3549.	XCIV. 4.	IL étoit fils de Darius & frere du jeune Cyrus. Il commença à regner quand Lysander se rendit maître	362.	399.

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		d'Athenes. Il gagna une grande bataille contre son frere Cyrus. Les Grecs qui étoient dans l'armée de Cyrus font cette belle retraite qui est si admirablement décrite par Xenophon.		
		AGESILAUS.		
3553.	XCV. 4.	IL étoit plus jeune que Lysander qui fut amoureux de luy. Il monta sur le trône de Sparte, aprés la mort de son frere Agis.	356.	395.
3554.	XCVI. 1.	LYSANDER relegué dans l'Hellespont par Agesilaus.	357.	394.
3555.	XCVI. 2.	AGESILAUS défait la cavalerie des Perses. Mort de Lysander.	358.	393.
		CAMILLUS.		
3562.	XCVIII. 1.	IL se retire à la ville d'Ardée.	365.	386.
3566.	XCIX. 1.	NAISSANCE d'Aristote.	369.	382.
3569.	XCIX. 4.	NAISSANCE de Demosthene.	372.	379.

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
3574.	CI. 1.	CHABRIAS défait les Lacedemoniens.	377.	374.
3579.	CII. 2.	TRAITÉ de paix entre les Atheniens & les Lacedemoniens. La même année la celebre bataille de Leuctres, où les Lacedemoniens commandez par Cleombrotus sont défaits par les Thebains qui avoient pour leur General Epaminondas. Cleombrotus y fut tué.	382.	369.
		PELOPIDAS.		
3580.	CII. 3.	IL étoit General des Thebains avec Epaminondas.	383.	368.
3582.	CIII. 1.	LE vieux Denys Tyran de Sicile meurt, & son fils le jeune Denys luy succede.	385.	366.
3584.	CIII. 3.	ISOCRATE florit, il étoit beaucoup plus jeune que Platon.	387.	364.

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		TIMOLEON.		
3585.	CIII. 4.	Il tue son frere Timophanes, qui vouloit s'emparer de la Tyrannie à Corinthe.	388.	363.
3586.	CIV. 1.	Pelopidas défait Alexandre Tyran de Pheres en Thessalie, mais il est tué dans le combat.	389.	362.
3587.	CIV. 2.	La celebre bataille de Mantinée, gagnée par Epaminondas, qui y est tué par le fils de Xenophon l'Historien.	390.	361.
3588.	CIV. 3.	Mort de Camillus.	391.	360.
3589.	CIV. 4.	Mort d'Artaxerxe. Agesilaus meurt la même année.	392.	359.
		DION.		
3593.	CV. 4.	Il chasse le jeune Denys Tyran de Sicile.	396.	355.
3594.	CVI. 1.	Naissance d'ALEXANDRE le Grand.	397.	354.

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
3596.	CVI. 3.	Dion assassiné par Callippus.	399.	352.
		DEMOSTHENE.		
3598.	CVII. 1.	Commence à haranguer contre Philippe.	401.	350.
3609.	CIX. 4.	Naissance d'Epicure.	412.	339.
3610.	CX. 1.	Timoleon gagne une grande bataille contre les Carthaginois.	413.	338.
3612.	CX. 3.	La celebre bataille de Cheronée, où les Atheniens & les Thebains sont défaits par Philippe. Alexandre son fils commandoit une aîle.	415.	336.
3613.	CX. 4.	Mort de Timoleon.	416.	335.
		ALEXANDRE le Grand.		
3614.	CXI. 1.	Declaré General de tous les Grecs contre les Perses, aprés la mort de son pere Philippe.	417.	334.

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
3616.	CXI. 3.	La bataille du Granique.	419.	332.
3619.	CXII. 2.	La bataille d'Arbelles.	422.	329.
3623.	CXIII. 2.	Porus vaincu.	426.	325.
3627.	CXIV. 2.	Mort d'Alexandre.	430.	321.
		PHOCION.		
3632.	CXV. 3.	Se retire vers Polyperchon qui le trahit & le livre aux Atheniens qui le font mourir.	435.	316.
		EUMENES.		
3634.	CXVI. 1.	Estoit un des principaux Capitaines d'Alexandre, il avoit servi sous le Roy Philippe. Il est trahi & livré à Antigonus qui le fait mourir.	437.	314.
		DEMETRIUS.		
3636.	CXVI. 3.	Surnommé Poliorcetes, le preneur de Villes, fils d'Antigonus. Il est laissé en Syrie avec le commandement de l'armée quoyqu'il n'eust alors que 22. ans.	439.	312.

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
3643.	CXVIII. 2.	Il délivre Athenes.	446.	305.
		PYRRHUS.		
3670.	CXXV. 1.	Roy d'Epire contemporain de Demetrius. Il passa en Italie, ou il défait le Consul Lævinus.	473.	278.
3685.	CXXVIII. 4.	Premiere Guerre Punique qui dura 24. ans.	488.	263.
		ARATUS.		
3703.	CXXXIII. 2.	De Sycione délivre sa patrie de la Tyrannie de Nicocles.	506.	245.
		AGIS & CLEOMENES.		
3723.	CXXXVIII. 2.	Ils étoient contemporains d'Aratus, puisqu' Aratus fut vaincu par Cleomenes.	526.	225.
		PHILOPOEMEN.		
3727.	CXXXIX. 2.	Avoit trente ans lorsque Cleome-	530.	221.

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans avant la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		nes prit la Ville de Megalopolis, où il donna aux habitans le temps de se sauver, & les empêcha d'écouter les propositions de Clomenes.		
		HANNIBAL. MARCELLUS. FABIUS MAXIMUS. SCIPION L'AFRIQUAIN, étoient tous de même temps.		
3731.	CXL. 2.	SECONDE guerre Punique qui dura 18.	534.	217.
3733.	CXL. 4.	HANNIBAL défait le Consul Flaminius au lac de Thrasimene.	536.	215.
3734.	CXLI. 1.	ET les Consuls Varron & L. Æmilius au bourg de Cannes.	537.	214.
3736.	CXLI. 3.	IL est battu à Nole par Marcellus.	539.	212.
3738.	CXLII. 1.	MARCELLUS prend Syracuse.	541.	210.
3741.	CXLII. 4.	FABIUS MAXIMUS se rend Maître de Tarente.	544.	207.
3747.	CXLIV. 2.	MORT de Fabius Maximus.	550.	201.
3749.	CXLIV. 4.	SCIPION triomphe de l'Affrique.	552.	199.

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		T. QUINCTIUS FLAMINIUS.		
3752.	CXLV. 3.	IL est Consul & n'avoit pas encore trente ans.	555.	196.
		CATON LE CENSEUR.		
		VIVOIT dans le même temps; car il étoit avec Fabius Maximus quand il prit Tarente, & n'avoit que vingt-un ou vingt-deux ans.		
3754.	CXLVI. 1.	TOUTE la Grece mise en liberté par T. Q. Flaminius.	557.	194.
3755.	CXLVI. 2.	Il triomphe de l'Espagne.	558.	193.
3766.	CXLIX. 1.	SCIPION l'Afriquain meurt.	569.	182.
3767.	CXLIX. 2.	PHILOPŒMEN meurt. La même année le premier Consulat de	570.	181.
		PAULUS ÆMILIUS.		
		IL étoit fils de Lucius Æmilius qui fut dé-		

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		fait par Hannibal à la bataille de Cannes.		
3782.	CLIII. 1.	DANS son second Consulat, il défait le Roy Persa & le prend prisonnier. C'étoit du temps de Judas Macabée. Terence florissoit dans le même temps.	585.	166.
3790.	CLV. 1.	PAULUS Æmilius meurt.	593.	158.
3801.	CLVII. 4.	LA troisiéme guerre Punique, qui dura 4. ans. Mort du vieux Caton.	604.	147.
3804.	CLVIII. 3.	LE jeune Scipion fils de Paulus Æmilius ruïne Carthage.	607.	144.
		TIBERIUS & C. GRACCHUS.		
3827.	CLXIV. 2.	LOIX de Caius Gracchus.	630.	121.
		MARIUS.		
3843.	CLXVIII. 2.	VA en Numidie contre Jugurtha.	646.	105.

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		Naissance de Ciceron.		
3844.	CLXVIII. 3.	NAISSANCE de Pompée.	647.	104.
3846	CLXIX. 1.	MARIUS Consul pour la seconde fois est envoyé contre les Cymbres.	649.	102.
3850.	CLXX. 1.	NAISSANCE de Jule Cesar, sous le VI. Consulat de Marius.	653.	98.
		SYLLA.		
3855.	CLXXI. 2.	ENVOYE' en Cappadoce aprés sa Preture.	658.	93.
3862.	CLXXIII. 1.	IL se rend Maître de Rome.	665.	86.
3863.	CLXXIII. 2.	IL se rend Maître d'Athenes. Mort de Marius la même année.	666.	85.
		SERTORIUS.		
3867.	CLXXIV. 2.	ENVOYE' en Espagne.	670.	81.
3868.	CLXXIV. 3.	LE jeune Marius vaincu par Sylla qui	671.	80.

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		défait ensuite Pontius Telesinus aux portes de Rome. Il entre dans la ville, est fait Dictateur, & exerce toutes sortes de cruautez.		
		MARCUS CRASSUS.		
		S'Enrichit des proscriptions de Sylla. Il étoit plus vieux que Pompée.		
		POMPE'E.		
3869.	CLXXIV. 4.	Agé de vingt-cinq ans est envoyé en Afrique, où il défait Domitius.	672.	79.
		CATON d'Utique.		
		Estoit plus jeune que Pompée; car il n'avoit que quatorze ans, lorsque Sylla exerçoit ses plus grandes cruautez.		
		CICERON.		
3870.	CLXXV. 1.	Defend Roscius, que Sylla vouloit secrettement opprimer.	673.	78.
3871.	CLXXV. 2.	Sylla quitte la Dictature & meurt l'année suivante.	674.	77.

Pompée

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
3874.	CLXXVI. 1.	Pompée combat en Espagne contre Sertorius.	677.	74.
		LUCULLUS.		
3877.	CLXXVI. 4.	Envoyé contre Mithridate aprés son Consulat.	680.	71.
3879.	CLXXVII. 2.	Sertorius assassiné en Espagne. Crassus fait Consul avec Pompée.	682.	69.
3881.	CLXXVII. 4.	Tigrane défait par Lucullus.	684.	67.
3887.	CLXXIX. 2.	Mort de Mithridate. Pompée force le temple de Jerusalem. Naissance d'Auguste.	690.	61.
		JULE CÆSAR.		
3891.	CLXXX. 2.	Consul avec Bibulus obtient l'Illyrie & les deux Gaules avec quatre Legions, & donne sa fille Julie à Pompée.	694.	57.

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
3897.	CLXXXI. 4.	CRASSUS pris & tué par les Parthes.	700.	51.
3902.	CLXXXIII. 1.	CESAR défait Pompée dans la plaine de Pharsale. Pompée s'enfuit en Egypte où il est tué.	705.	46.
3903.	CLXXXIII. 2.	CESAR se rend Maître d'Alexandrie, soûmet l'Egypte, passe en Syrie, & va contre Pharnace Roy de Pont qu'il défait.	706.	45.
3904.	CLXXXIII. 3.	IL défait Juba, Scipion & Petreius en Afrique, & triomphe quatre fois. Mort de Caton qui se tuë luy-même.	707.	44.
3905.	CLXXXIII. 4.	IL défait les fils de Pompée à Munda en Espagne. Cneus Pompée fut tué dans le combat & Sextus s'enfuit en Sicile. Cesar triomphe pour la cinquiéme fois.	708.	43.
		BRUTUS.		
3906.	CLXXXIV. 1.	CESAR est tué par Brutus & par Cassius.	709.	42.

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
3907.	CLXXXIV. 2.	BRUTUS passe en Macedoine.	710.	41.
		M. ANTOINE.		
		EST vaincu par Auguste à Modene la même année. Il se retire vers Lepidus. Triumvirat d'Auguste, de Lepidus & d'Antoine, qui partagent entr'eux l'Empire.		
3908.	CLXXXIV. 3.	BATAILLE de Philippes où Brutus & Cassius sont défaits par Auguste & par Antoine, & se tuent eux-mêmes.	711.	40.
3909.	CLXXXIV. 4.	ANTOINE se ligue avec Sextus Pompée contre Auguste.	712.	39.
3910.	CLXXXV. 1.	AUGUSTE & Antoine se reconcilient aprés la mort de Fulvie femme d'Antoine, qui épouse Octavie sœur d'Auguste.	713.	38.
3918.	CLXXXVII. 1.	NOUVEAU sujet de guerre entre Auguste & Antoine.	721.	30.

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.	Chronologie.	Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
3919.	CLXXXVII. 2.	BATAILLE d'Actium, où Antoine est défait par Auguste, & se retire en Egypte avec Cleopatre.	722.	29.
3920.	CLXXXVII. 3.	AUGUSTE se rend Maître d'Alexandrie. Antoine se donne la mort, & Cleopatre suit son exemple.	723	28.
		GALBA.		
3947.	CCXIV. 2.	GALBA né la même année que J. C.	750.	1.
3981.	CCII. 4.	NAISSANCE d'Othon.	784.	34.
3982.	CCIII. 1.	GALBA est Consul.	785.	35.
4018.	CCXI. 4.	REVOLTE de Vindex. Neron se tuë luy-même. Galba est nommé Empereur.	820.	70.
		OTHON.		
4019.	CCXII. 1.	SE revolte contre Galba, le tuë & se saisit de l'Empire. Trois mois aprés il est vaincu par Vitellius, & se donne luy-même la mort.	821.	71.

LIVRES NOUVEAUX.

M. DC. X C V.

LE Grand Dictionaire Historique ou melange curieux de l'histoire sacrée & profane, par Moreri, fol. 4 voll. Nouvelle Edition augmentée.

Atlas nouveau par Sanson, contenant toutes les Cartes Geographiques du Monde pour l'usage de Mr. le Dauphin dans un grand Volume, fol. 1694.

Atlas de Cartes Marines ou le Neptune François, contenant toutes les Côtes de l'Ocean, levées & gravées par ordre exprés du Roy de France, fol. fig. 1694.

Atlas de Cartes Marines pour l'usage des Armées Navales du Roy d'Angleterre; par M. Romain de Hooge, fol. fig. 1694.

Architecture nouvelle des Anciens & des Modernes par Vignole & autres, avec un Dictionaire d'Architecture & des notes par Daviler, 4. 2. vo. fig. 1694.

Art de se conserver la santé, 12.

——— de vivre heureux selon les principes de Descartes, 12.

Abbregé de la nouvelle Grammaire Grecque de Port Royal, 12.

Ame des Bêtes, 12.

Architecture generale de Vitruve en abbregé par M. Perrault de l'Academie des Sciences à Paris, 12. fig.

Atlas de nouvelles Cartes Geographiques en

une feüille à l'usage du Duc de Bourgogne en un volume, fol. 1694.

Apophthegmes, ou bons mots des Anciens, par M. d'Ablancourt, 12. 2. vol. 1694.

Bibliotheque des Auteurs Ecclesiastiques, contenant l'histoire de leurs Vies, le Catalogue, la Critique & la Chronologie de leurs Ouvrages, par M. Dupin Docteur de Sorbonne, 4. 6. vol. 1694.

Bentivoglio Lettres diverses Ital. Franc. 12.

Cours de Philosophie suivant le systeme & les principes de Descartes, par M. Regis, 4. 3. vol. fig.

Comedies de Terence traduites en François avec des Remarques, & le latin à côté, par Me. Dacier, 12. 3. tom.

———— d'Aristophane par Me. Dacier, 12.

———— de Plaute, Latin & François avec des notes par Me. Dacier, 12. 3. vol.

Chirurgie pratique, medicale & raisonnée par Etmuller, 12.

Cabinet des beaux Arts, ou Recueil curieux de diverses figures gravées sur de tres-rares tableaux, où les beaux Arts sont representez, avec leur explication & des figures en taille douce, par M. Perrault de l'Academie des Sciences, 4. fig.

Gemmæ & sculpturæ antiquæ ab Augustino 4. 2 tom. cum figur.

Cartes Nouvelles de Geographie à l'usage du Duc de Bourgogne. 1694

Dictionaire des Mathematiques, ou Idée generale des Mathematiques par Ozanam, 4. avec fig.

Dacier Comedies de Plaute, Lat. & Franç. avec des notes, 12. 3. vol.

———— Comedies de Terence, Lat. & Franç. avec de notes, 12. 3. vol. fig.

———— Comedies d'Aristophane, 12.

———— Tragedies de Sophocle, 12.

———— Poëtique d'Aristote, 12.

Les vies de Plutarque, traduites en François avec des remarques sur chaque Vie, 12. fig. sous la presse.

Elemens de Geometrie du P. l'Amy, 8. fig.

Estampes du fameux M. le Brun, en 13. grandes Planches excellemment gravées, 1694

Elemens des Mathematiques du P. Prestet, 4. 2. vol. fig. 1694.

Estat de la Puissance Ottomanne, 12.

Forces de l'Europe avec le Plan de toutes les Places fortes par M. de Vauban, 4 5. vol.

———— id. vol. 3. 4. 5. sep. 4.

Fortifications de Vauban, 8. Franç. & Allem. avec fig.

Fausseté des Vertus humaines par M. Esprit de l'Academie Françoise, 12.

Grammaire Grecque de Port-Royal, 12.

Horace Latin & François de la traduction de M. Dacier, avec ses remarques sur toutes les Oeuvres, 12. 10. vol. fig.

Histoire de Louïs XIV Roy de France, par Medailles, lesquelles representent l'Histoire de sa Vie & de ses actions tant en paix qu'en guerre, fol. fig.

———— de Louïs XIV. & de son Regne

Promptuarium Medicinæ Celebriorum Angliæ Medicorum, collectore Peckey. 12. 1694

jusqu'à present, 12. 2. vol. 1694.
——— de Guillaume III. Roy d'Angleterre avec fig. & toutes les Medailles, fol. 1694.
——— du Comte Tekely, 12. fig. augmenté, 1694.
Dictionaire de Veroni Italien & françois, Nouvelle Edition augmentée. 4. 1694. Paris.
Histoire du Triumvirat de Cesar, Pompée & Crassus, 12.
——— du Triumvirat d'Auguste, Marc-Antoine & Lepidus, 12 2. vol. 1694.
——— de Gustave Adolphe & de Charles Gustave, Rois de Suede, 12.
Histoire de l'Academie Françoise, 12.
——— de la Papesse Jeanne par M. de Spanheim, 12. 1694.
Instruction pour les Gens de Guerre, pour les Armes à feu, Canons, Bombes & Carcasses, & la maniere de conduire l'artillerie à la maniere des François, 12. fig. 1694.
Imitation de Jesus Christ, ou Consolation interieure de l'ame, traduite sur un Manuscrit nouvellement découvert, 12. fig. 1693.
Introduction à la Fortification par Vauban, 4. 5. vol. fig. 1694.
——— à la Geographie par Sanson, 12.
——— id. en 20. Tables, fol. grand papier.
——— à la connoissance des Medailles antiques & modernes, 12.
Kempis Imitation de Jesus-Christ, nouvelle traduction, 12. fig.
Le Clerc Geometria practica, 8. fig.

Lettres du Cardinal Bentivoglio, 12. Ital. Franç.
La Bataille de Darius & d'Alexandre en Estampes par Mr. le Brun en plusieurs grandes feüilles excellemment gravées.
——— d'Alexandre & de Porus par le même.
Le Passage du Granique, par le même.
L'Entrée d'Alexandre dans Babylone, par le même.
La Tente de Darius avec sa Famille, par le même.
Monarchie Françoise de Louïs XIV. 12. 2. v.
Medecin & Chirurgien des Pauvres, 12.
Menagiana ou bons mots, Rencontres agreables, & observations curieuses de M. Menage, 12. nouv. edition augmentée.
Nouvelle Grammaire Grecque de Port Royal, 12.
Nouvelles Operations de Chirurgie par la Charriere, 12.
Nouvelle Introduction à la Geographie, par Sanson à l'usage de M. le Dauphin sur vingt tables Geographiques gravées sur du cuivre, fol.
Nouvelle Methode d'Operations de Chirurgie, avec un Traité de la nouvelle maniere de guerir la Verole, 12.
Neptune François ou Atlas des Cartes Marines avec celuy de Romain de Hooge, fol. fig. 1694.
Galanteries des Roys de france, depuis le Commencement de la Monarchie Jusqu'à present 8. 2 vol. 1694
Vaillant Numismata de Coloniis & Urbibus. fol. 2. tom. cum figur.
Oeuvres diverses de M. Patru, contenant ses

Plaidoyers, Harangues, Lettres & autres Oeuvres, 12. 2. vol.

——— de Lucrece latin & François, 12. 2. v.

Poësies d'Anacreon & de Sapho en vers Grecs & François par Mr. de Longepierre, 12. 1693.

Oeuvres diverses, Lettres & pieces de Galanterie de M. Sarazin, 12. 1694.

Poëtique d'Aristote par M. Dacier, 12.

Philosophie de Mr. Regis suivant les principes de Descartes, 4. 3. vol.

Pensées Ingenieuses des Anciens & des Modernes par le P. Bouhours, 12.

Paralelle ou Comparaison des Anciens & des Modernes par M. Perrault, 12. 2. v. 1694.

Perroniana & Thuana, ou bons mots & rencontres agreables du Cardinal du Perron & de M. de Thou, 12. 2. vol.

Quinte-Curce Latin & François de Mr. Vaugelas, 12. 2. vol.

Remarques nouvelles sur la langue Françoise par Bouhours, 12.

Remarques & reflexions critiques & historiques sur les plus belles pensées des Anciens & des Modernes, 12.

Recueil de bons Contes & de bons mots, 12.

——— des Poësies des meilleurs Poëtes François par Mlle d'Aunoy, 12. 5. vol.

Reflexions sur les défauts ordinaires des Hommes, & sur leurs bonnes qualitez, 12. 1694.

Sophocle Tragedies Grecques en François par M. Dacier, 12.

Science des Medailles antiques & modernes, 12.

Systeme de Philosophie de M. Regis suivant les principes de Descartes, 4. 3. vol. avec fig.

Sorberiana, ou bons mots & rencontres agreables de M. Sorbiere, 12. 1694.

Scaligerana, ou bons mots & pensées agreables de Scaliger, 12. 1694.

Sermons du Pere Cheminais Predicateur ordinaire du Roy de France, 12. 2. vol. 1694.

——— Idem Vol. 3me. & sep.

Traité de l'Origine des Romans, par Mr. Huet Precepteur de Mgr. le Dauphin,

Tachart Dictionaire nouveau Latin & François ad usum Sereniſſimi Ducis Burgundiæ, 4.

——— Dictionaire nouveau François & Latin ad usum Sereniſſimi Ducis Burgundiæ, 4.

Traité du Poëme Epique par le Pere le Bossu, 12. 1694.

Voyage de la Terre Australe, 12.

Vie du Comte Tekely, 12. fig. 1694. augmentée.

——— de Descartes, reduite en abbregé, 12. fig.

Vignole Architecture, 4. 2. tom. fig. 1694.

Virgilius cum notis ad usum Delphini, 4.

Vaillant Numismata Imperatorum Romanorum, 4. 2. tom. cum fig. 1694.

Vie de Louïs de Bourbon, Prince de Condé, 12. 1694.

Valesiana ou bons mots & pensées agreables de M. de Valois, 12. fig. 1694.

Vies des Hommes Illustres de Plutarque, de la traduction de Mr. & Mr. Dacier, 12. 1694.

Vitruve Architecture en abbregé, 12. fig.

Les Plans des plus fortes Places de l'Europe, par Mr. de Vauban, recueillies par de Fer, 4. 5. v.

Secretaire des Amans. 12. 1694

Vie du Cardinal de Comendon. 12. 1694

——————— de Richelieu. 12. 2 volume. 1694.

Vie & les Amours du Duc de Guise le Balafré. 8. 1694



VIE



THESE'E.

COMME les Géographes ont accoûtumé de mettre à l'extrémité de leurs Cartes les regions qui leur ſont inconnuës, & de marquer à côté: *Au delà il n'y a que des ſables arides & pleins de beſtes feroces*, ou *des marais impénétrables*, ou *les frimats de la Scythie*, ou *la mer glacée*; Tout de même, * mon cher Senecion, dans cette comparaiſon des vies des hommes illuſtres, aprés avoir parcouru tout le temps qu'une conjecture vrai ſemblable a pû pénétrer, ou qu'une hiſtoire circonſtanciée & ſuivie a pû nous faire connoître, * nous pouvons dire de tout ce qui eſt plus ancien, au delà c'eſt le païs des fictions & des monſtres; Les Poëtes & les faiſeurs de fables habitent ces terres; Tout ce qu'on y trouve n'a ny certitude ny fondement. Ainſi, aprés avoir donné les deux vies de Numa & de Lycurgue, il me ſemble que nous pouvons remonter juſqu'à Romulus, puiſque nous ſommes ſi prés de ſon temps; * mais, comme dit Eſchyle: *Qui eſt-ce qui ſe preſentera devant cet homme? Qui pourrons-nous luy oppoſer?*

Maniere des Anciens Geographes.

Incertitude de l'ancienne Hiſtoire Grecque.

Dans la Tragedie des ſept Chefs contre Thebes.

Qui oſera luy tenir tête ? Le Fondateur de la belle & fameuſe Cité d'Athenes peut fort bien être comparé au Pere de la glorieuſe & de l'invincible Rome. Je ſouhaite ſeulement que ce qu'il y a de fabuleux, ſe laiſſant manier & purger par nos écrits, prenne l'air de l'Hiſtoire ; mais ſi l'on trouve quelques endroits qui refuſent opiniâtrement de devenir croyables, & qui ne puiſſent ſouffrir le moindre mélange de vray-ſemblance, je prie les Lecteurs de les excuſer, & de recevoir favorablement ce qu'on peut leur donner d'une antiquité ſi reculée.

Theſée & Romulus ſe reſſemblent en pluſieurs choſes ; Etant nez tous deux clandeſtinement, ils ont paſſé tous deux pour enfans des Dieux ; *Tous deux ont été vaillans, comme tout le monde en convient*, & ont joint la prudence avec la force ; Ils ont tous deux fondé les plus célebres Villes du monde ; car l'un a bâti Rome, & l'autre a fondé Athenes, en reduiſant en corps de Ville un peuple qui étoit diſperſé dans des Bourgs ; Ils ont tous deux enlevé des femmes ; Ils ſont tombez l'un & l'autre dans de grands malheurs domeſtiques ; Ils ont ſoüillé leurs mains du ſang de leurs proches, & à la fin de leur vie, tous deux ſe ſont attiré la haine de leurs Citoyens, ſi l'on peut recevoir pour vray ce qu'on en a dit de plus apparent & de moins tragique.

Car Romulus paſſa pour fils de Mars, & Theſée pour fils de Neptune. Paſſage d'Homere.

Car Romulus tua ſon oncle & ſon frere, & Theſée fut cauſe de la mort de ſon pere & de ſon fils.

* Theſée du côté de ſon pere, deſcendoit de l'ancien Erecthée & des premiers habitans de l'Attique. * Du côté de ſa

Qu'on appelloit Autochthones, c'eſt-à-dire nés dans le pays.

ſa mere, il étoit iſſu de Pelops qui fut le plus puiſſant de tous les Rois du Peloponeſe, non ſeulement par ſes richeſſes, mais encore par le nombre de ſes enfans. * Car il maria pluſieurs de ſes filles avec les plus grands Seigneurs du pays, * & trouva moyen de placer tous ſes fils dans les Etats les plus conſiderables. Pitthée ayeul maternel de Theſée fut un de ſes enfans. * Il fonda la petite Ville de Trezene, & * il eut la reputation d'être le plus ſage & le plus ſçavant homme de ſon temps. * La ſcience qui étoit alors en uſage, conſiſtoit particulierement en ſentences & en moralitez, comme celles qui ont tant fait eſtimer Heſiode dans ſon Ouvrage, intitulé *Les Oeuvres & les Jours*. Parmy les Sentences de ce Poëte, en voicy une qu'on donne à Pitthée : *Tiens toûjours prête la recompenſe que tu as promiſe à ton amy.* Au moins Ariſtote la luy attribuë, & Euripide en appellant Hippolyte *le diſciple du Saint Pitthée*, fait aſſez connoître la grande opinion qu'on avoit de luy. Egée n'ayant point d'enfans, & ſouhaitant d'en avoir, alla pour cet effet conſulter Apollon, & l'on dit que la Prêtreſſe luy rendit cet oracle ſi connu, par lequel elle luy défendoit de voir aucune femme avant qu'il fût de retour à Athenes ; mais comme elle ne s'expliquoit pas bien ouvertement, Egée à ſon retour paſſa par Trezene pour communiquer à Pitthée cette réponſe du Dieu, dont voicy les propres termes : *Grand Prince ne délie point le pied du Bouc, avant que tu ſois de re-*

Il eut treize enfans de ſa femme Hippodamie.

Ville de l'Argolide dans le Peloponeſe à l'entrée du Golphe Saronique.

Poëte Grec qui vivoit environ cent ans aprés Homere.

Dans la Tragedie d'Hippolyte.

tour au milieu de ton peuple. * On ne ſçait ce que Pitthée ſe promit de cet Oracle ; mais ou par perſuaſion, ou par addreſſe, Il fit coucher Egée avec ſa fille Æthra. Egée ayant découvert que c'étoit avec la fille de Pitthée qu'il avoit couché, & ſe doutant qu'elle étoit groſſe, cacha ſous une grande pierre une épée & des ſouliers, fit part de ce ſecret à Æthra ſeule, & luy recommanda en la quittant, que ſi elle accouchoit d'un fils, & que ce fils étant devenu homme, eut la force de lever cette pierre & de prendre ce qu'il avoit mis deſſous, elle le luy envoyât avec ces enſeignes, le plus ſecrettement qu'il ſeroit poſſible ; * car il craignoit que les Fils de Pallas, qui étoient au nombre de cinquante, & qui le mépriſoient parce qu'il n'avoit point d'enfans, ne luy dreſſaſſent des embuches, s'ils venoient à ſçavoir ce qui ſe paſſoit.

Cette action répond mal à la beauté de ſes Sentences & à la Sainteté dont il faiſoit profeſſion.

Pallas étoit ſon frere.

* Æthra accoucha d'un fils : * Les uns diſent qu'il fut d'abord nommé Theſée à cauſe des enſeignes qui avoient été miſes ſous la pierre : Et les autres ſoûtiennent que ce nom ne luy fut donné qu'à Athenes, aprés qu'Egée l'eut reconnu. Pendant qu'il fut chez ſon grand Pere Pitthée, il eut un Gouverneur appellé Chonnidas, auquel les Atheniens ſacrifient encore aujourd'huy un bellier, le jour qui precede la fête de Theſée, * honorant ainſi avec plus de raiſon & de juſtice, la mémoire de celuy qui avoit formé leur Prince, que celle de Silanion & de Parrhaſius qui n'en

En effet quelle comparaiſon d'un Gouverneur qui forme un Prince, à

n'en avoient fait que des ſtatuës & des portraits.

un Statuaire & à un Peintre qui n'en font que des ſtatuës & des portraits.

* Comme c'étoit encore alors la coûtume que ceux qui ſortoient de l'enfance, allaſſent à Delphes conſacrer à Apollon leurs premiers cheveux, Theſée y alla comme les autres, & on aſſure que le lieu où ſe faiſoit cette ceremonie, porte encore ſon nom & s'appelle *Theſeia* ; mais il ne coupa que ſes cheveux de devant, * comme Homere dit que faiſoient les Abantes, & cette maniere de ſe couper les cheveux, fut appellée *Theſeide.* * Les Abantes, dont parle Homere, ne l'avoient priſe, ny des Arabes, ny des Myſiens, comme quelques-uns l'ont crû ; mais pour empêcher leurs ennemis de les prendre aux cheveux, ils ſe les faiſoient couper par devant, parce que c'étoient des peuples trés belliqueux & pleins de hardieſſe, * qui joignoient toûjours l'ennemy, & qui aimoient à combattre main à main, comme Archilochus le témoigne dans cette Elegie : *Ils ne connoiſſent ny les frondes ny les arcs ; mais ſi-tôt que Mars a donné le ſignal de la bataille, ils ſe battent à coups d'épées & font d'effroyables exploits ; car c'eſt la ſeule maniere de combattre qu'ayent appris les braves Habitans de l'Eubée.* On dit qu'Alexandre commanda par la même raiſon à ſes Capitaines de faire raſer les Macedoniens, la barbe étant la priſe la plus aiſée qu'on puiſſe donner à ſon ennemy.

Peuples de l'Eubée & originaires de Thrace.

Peuples entre la Mer Rouge, l'Ocean & le Golphe Perſique.

Peuples de Thrace ſur le bord du Danube. Il y en a auſſi en Aſie, entre la Lydie & la Phrygie. Ils deſcendent des premiers.

Poëte Grec qui vivoit du tems de Romulus.

Æthra cacha long-tems la veritable ori-

gine de Theſée avec beaucoup de ſoin, & Pitthée fit courir le bruit qu'il étoit fils de Neptune, car les Trezeniens adorent particulierement ce Dieu; c'eſt le Patron de leur Ville; ils luy conſacrent les premices de leurs fruits, & ſon Trident eſt la marque de leur monnoye. Mais ſi-tôt que ce Prince fut parvenu à l'âge de l'adoleſcence & qu'il eut fait paroître qu'il joignoit la force du corps, le courage & la grandeur d'ame avec la prudence & la fermeté, ſa mere le mena prés de la pierre, & aprés luy avoir découvert tout le myſtere de ſa naiſſance, elle luy ordonna de tirer les enſeignes que ſon pere y avoit cachées, & d'aller le trouver à Athenes par mer. * Theſée leva facilement la pierre; mais il refuſa d'aller par mer, quoyque ce fut le chemin le plus ſeur, & que ſa mere & ſon ayeul l'en priaſſent avec de grandes inſtances, parce qu'il y avoit beaucoup de danger à aller par terre, n'y ayant point de chemin qui ne fut remply de voleurs. * Car ce ſiecle là portoit des hommes d'une taille prodigieuſe, & infatigables dans les plus grands travaux, des hommes qui en courage, en force, & en viteſſe ſurpaſſoient tous les autres, & qui bien loin d'employer ces dons de la Nature à des choſes honnêtes & utiles, prenoient plaiſir à commettre toutes ſortes d'inſolences & d'injuſtices, & faiſoient conſiſter tout le fruit qu'ils pouvoient tirer de leur puiſſance, à aſſouvir leur cruauté, & à ſoûmettre, à forcer, & à détruire tout ce qui tomboit entre leurs mains.

Ils l'adoroient ſous le titre de Neptune Roy.

Reſtes des Geants.

mains. Ils étoient perſuadez qu'on ne louë la Pudeur, la Juſtice, l'Equité & l'Humanité, que par foibleſſe de courage, pour n'oſer commettre des injuſtices, ou de crainte d'en ſouffrir; & que ces qualitez tant vantées ne doivent point être le partage de ceux qui ont la force de leur côté. Hercule dans ſes voyages en extermina une grande partie, & les autres épouvantez ſe cachoient dans leurs cavernes lorſqu'il paſſoit, & n'oſoient paroître, de ſorte qu'Hercule les voyant abbatus, les mépriſa & ne ſe donna plus la peine de les pourſuivre. Mais aprés le malheur qui luy arriva de tuer Iphitus, il paſſa en Lydie, où il ſervit long-tems la Reyne Omphale, * s'étant luy-même impoſé cette peine ſelon la coûtume de ce tems-là. Alors, pendant que la Lydie joüiſſoit d'une profonde paix, & que tout y étoit en ſûreté, on vit renaître de tous côtez en Grece les premiers déſordres, parce qu'il n'y avoit perſonne qui pût ny les punir, ny les reprimer. Voilà pourquoy tous les chemins par-où on pouvoit aller par terre du Peloponeſe à Athenes, eſtoient trés-dangereux. Pitthée donc n'oublioit rien pour faire changer de deſſein à Theſée, & pour l'obliger d'aller par mer. Il luy peignoit tous ces brigands l'un aprés l'autre, & luy racontoit tous les traittemens qu'ils faiſoient aux Etrangers, mais il y avoit déja long-tems que la gloire & la vertu d'Hercule luy avoient ſecrettement enflammé le courage. Il n'eſtimoit rien au prix de luy,

Hercule devenu furieux tua Iphitus Roy d'Oechalie, en le precipitant des murs de Tirinthe.

Dans l'Aſie Mineure entre la Carie & la Lycie.

Long-tems, trois ans.

Omphale fille de Jardanus & femme de Tmolus.

Exil volontaire.

& étoit toûjours prêt à écouter ceux qui luy racontoient quel personnage c'étoit, & sur tout ceux qui l'avoient vû & qui pouvoient luy apprendre quelque particularité de sa vie, dont ils eussent été les témoins. Alors on voyoit manifestement qu'il souffroit les mêmes agitations & le même travail d'esprit que souffrit longtems aprés luy Themistocle, quand il dit que les trophées de Miltiade ne le laissoient point dormir. Aussi l'admiration, que luy donnoit la vertu d'Hercule, faisoit que ses actions luy revenoient la nuit en songe, & qu'elles le piquoient le jour d'une noble émulation, & excitoient en luy un violent desir de l'imiter.

Parenté d'Hercule & de Thesée.

La parenté qui étoit entr'eux augmentoit encore sa jalousie; car ils étoient fils de deux cousines germaines, sa mere Æthra étant fille de Pitthée, & Alcmene, fille de Lysidice. Or Lysidice & Pitthée étoient tous deux enfans d'Hippodamie & de Pelops. Il trouvoit donc que ce seroit une chose honteuse & insuportable, qu'Hercule eût cherché par tout le monde les Brigands, qu'il en eût purgé la terre & la mer, & que pour luy, il évitât même ceux qui se presentoient sur son chemin, que par ce lâche embarquement, il deshonorât la memoire de celuy que le bruit du peuple faisoit passer pour son pere; & ne portât à son veritable pere, pour toutes enseignes, que des souliers, & une épée qui ne connoissoit pas encore le sang; au lieu de luy prouver la noblesse de son extraction par de grands exploits; & par des

des actions immortelles. Avec des sentimens si élevez, & plein de ces reflexions, il se mit en chemin, résolu de n'attaquer personne, mais de repousser courageusement tous les outrages & toutes les violences qu'on luy feroit.

Car la veritable force ne consiste pas à faire des violences, mais à les repousser.

Comme il passoit par les terres d'Epidaure, Periphetes qui avoit une massuë pour armes, & qui à cause de cela étoit appellé le *Porteur de Massuë*, eut l'insolence de mettre la main sur luy & de l'arrêter; Thesée le combattit & le tua, & ravi d'avoir gagné cette massuë, il la porta toûjours, comme Hercule porta la peau de lion. Cette peau servoit à faire connoître l'énorme grandeur de la bête qu'Hercule avoit tuée; & la massuë que portoit Thesée, faisoit voir qu'elle avoit pû être prise entre les mains de Periphetes, mais qu'elle étoit devenuë imprenable entre les siennes. De là traversant l'Isthme de Corinthe, * il punit Sinnis, *le Ployeur de Pins*, de la même maniere dont ce Geant avoit fait mourir plusieurs passans. Ce n'est pas qu'il eût jamais appris rien de semblable, ni qu'il s'y fût exercé; mais il fit voir par cet essay que la vertu est toûjours au dessus de l'art & de l'exercice. Ce Sinnis avoit une grande fille fort belle, nommée Perigone, qui avoit pris la fuite, voyant son pere mort. Thesée couroit de tous côtez pour la chercher; mais elle s'étoit jettée dans un bois épais qui étoit tout plein de roseaux & d'asperges sauvages, qu'elle prioit avec une simplicité d'enfant, comme s'ils l'eussent entenduë, les conjurant de

d'Epidaure de l'Argolide sur le bord du Golphe Saronique, est le chemin de Troëzene à l'Isthme.

Corynetes, fils de Vulcain & d'Anticcie; sa massuë étoit d'airain.

Entre le Golphe de Corinthe & le Golphe Saronique.

Pityocampte.

la bien cacher & de l'empêcher d'être apperçuë, & leur promettant avec ſerment, que s'ils luy rendoient ce ſervice, elle ne les arracheroit, ni ne les brûleroit jamais. Cependant Theſée l'appelloit & luy donnoit ſa parole qu'il auroit ſoin d'elle, & qu'il ne luy feroit aucun déplaiſir. Perigone touchée de ces promeſſes ſortit du milieu de ſes broſſailles, & alla ſe rendre à luy. Theſée en eut un fils, qui fut appellé Menalippe. Il la donna enſuite en mariage à Deionée, fils d'Eurytus Roy d'Oechalie. * De ce Menalippe naquit Joxus, lequel avec Eurytus fut chef de la colonie qu'on mena en Carie, d'où ſont venus les Joxides, qui de pere en fils ont conſervé la coûtume de n'arracher & de ne brûler ni les aſperges ni les roſeaux, mais d'avoir au contraire pour eux une eſpece de religion, & une veneration particuliere.

Il y avoit trois Villes de ce nom : une en Theſſalie, une en Arcadie, & une dans l'Eubée, & l'on diſpute laquelle étoit la patrie d'Eurytus. Sophocle & les autres Poëtes ſont pour la derniere.

Il y avoit alors à Cromyon une Laye qu'on appelloit *la Phaye*, qui n'étoit nullement une bête à mépriſer ; car elle étoit tres-dangereuſe, & tres-difficile à vaincre. Theſée la combattit, & la tua en chemin faiſant, afin qu'on ne crût pas que la neceſſité ſeule luy fiſt entreprendre tout ce qu'il executoit, & perſuadé d'ailleurs qu'un homme de bien doit combattre les méchans pour ſe défendre ſeulement de leurs outrages ; mais qu'il eſt obligé de chercher les bêtes les plus courageuſes & de les attaquer le premier. D'autres ont pourtant écrit que cette *Phaye* étoit une femme de Cromyon qui ſe proſtituoit à tous

Bourg du territoire de Corinthe, dans l'Iſthme.

à tous venans, & qui vivoit de meurtres & de brigandages ; qu'elle fut appellée *la Laye* à cauſe de ſes mœurs corrompuës & de la méchante vie qu'elle menoit, & qu'enfin elle fut miſe à mort par Theſée.

Sur les frontieres de l'Attique.

Prés des frontieres de Megare il défit Sciron, & le précipita du haut des rochers dans la mer, ſelon la plus commune opinion, parce qu'il détrouſſoit les paſſans ; ou ſelon d'autres, parce que par une inſolence & un orgueil inſupportable, il preſentoit ſes pieds aux Etrangers, leur ordonnoit de les luy laver, & pendant qu'ils le faiſoient, il les pouſſoit, & les précipitoit du haut de ces rochers. Il eſt vray que les Hiſtoriens de Megare s'oppoſant à cette tradition, & combattant, * comme dit Simonide, contre la longueur du temps, ſoûtiennent que Sciron ne fut ni un brigand ni un méchant homme, mais au contraire l'ennemi déclaré de ces ſortes de gens, & le bon ami des gens de bien & des juſtes. * Car tout le monde ſçait, diſent-ils, qu'Æacus eſt eſtimé le plus ſainct homme de ſon temps. * On n'ignore pas que Cychrée le Salaminien reçoit des honneurs divins à Athenes, & l'on connoît aſſez la vertu de Pelée & de Telamon. Or Sciron fut gendre de Cychrée & beau-pere d'Æacus, & ayeul de Pelée & de Telamon, qui naquirent tous deux de la Nymphe Endeide, fille de Chariclo & de Sciron. * Il n'y a donc pas d'apparence que les plus grands perſonnages & les plus gens de bien de toute la Grece, euſſent voulu s'allier avec un

De Cromyon à Megare & à Athenes il y avoit un chemin élevé, tout bordé du côté de la mer de rochers, & de précipices.

brigand, en prenant de luy, & en luy donnant ce que les hommes ont de plus précieux & de plus sacré. Ces mêmes Historiens ajoûtent, que Thesée ne tua pas Sciron dans son premier voyage d'Athenes, mais long temps aprés, lors qu'il prit Eleusine qui étoit alors occupée par les Megariens, & qu'il en chassa Diocles qui en étoit Gouverneur. Voila les contradictions qu'on trouve sur cette histoire.

Ce que c'est que les Alliances, & comment elles font juger des hommes.

Ville entre Megare & Athenes.

* En passant par Eleusine il lutta contre Cercyon l'Arcadien, & le défit. * Delà arrivant à Hermione il fit mourir le geant Damastes, qu'on appelloit *Procruste*, * en l'obligeant de s'égaler à la mesure de ses lits, comme il y obligeoit ses hôtes. Et Thesée en usoit ainsi à l'imitation d'Hercule, qui punissoit ceux qui l'attaquoient du même genre de mort qu'ils luy avoient préparé. * C'est ainsi qu'il sacrifia Busiris, * qu'il étouffa Antée en luttant avec luy, * qu'il tua Cygnus en combat singulier, & qu'il brisa la tête à Termerus, d'où est venu le proverbe, *le mal Termerien*, car il y a de l'apparence que Termerus cassoit la tête aux passans en la heurtant avec la sienne. Thesée alloit punissant de même les méchans, & exerçoit justement contre eux les mêmes supplices qu'ils faisoient souffrir injustement aux autres.

Il étoit fils de Neptune.

C'est à dire, qui étend par force.

Je n'ay pas trouvé ailleurs le moindre vestige de cette histoire.

D'Hermione il arriva sur les bords du Cephise, * où il trouva la famille des Phytalides qui venoit au devant de luy pour luy faire honneur. * La premiere chose qu'il

Petite riviere de l'Attique.

qu'il demanda ce fut d'être purifié, pour pouvoir être admis aux saints mysteres. * Les Phytalides le purifierent avec toutes les ceremonies accoûtumées, & aprés avoir fait un sacrifice pour se rendre les Dieux favorables, ils le logerent & le regalerent dans leur maison. Ce fut là le premier bon accueil qu'il receut dans son voyage. On tient que Thesée entra dans Athenes le huitiéme de Juin. Il trouva cette ville, en general, pleine de troubles & de dissensions, & en particulier, la Maison royale dans un tres grand desordre; Car Medée s'étant sauvée de Corinthe, avoit cherché un azyle chez Egée, & vivoit avec luy dans un honteux commerce, luy promettant que par ses remedes elle luy feroit avoir des enfans. Cette femme avertie de l'arrivée de Thesée & de ses desseins, avant qu'Egée eût le temps de le reconnoître, sceut si bien tourner l'esprit de ce Prince déja affoibli par les années, & que les differens partis qui regnoient dans la ville avoient rendu timide & soupçonneux, qu'elle luy persuada d'empoisonner son fils dans un festin qu'il luy feroit comme à un étranger. On alla donc de sa part inviter Thesée. Quand il fut dans la salle il ne jugea pas à propos de déclarer qui il étoit; mais voulant donner occasion à son pere de commencer cette reconnoissance, dés qu'on eut servi * il tira son épée, comme pour couper les viandes. Egée reconnoissant tout d'un coup cette épée, renversa d'abord la coupe où étoit le poison, fit ensuite beaucoup de questions à

Le viij. du mois Cronius, qu'on appelle aujourd'huy Hecatombæon.

The-

Thesée, & aprés l'avoir embrassé, convoqua sur le champ une Assemblée generale, où il reconnut son fils devant tous les Atheniens, qui le receurent avec une tres grande joye à cause de sa valeur. On dit que le lieu où la coupe fut renversée, est le même qu'on voit aujourd'huy dans le Temple appellé *Delphinium*, & qui est enfermé de murailles. * Car la maison d'Egée étoit dans cet endroit. Et une marque certaine de cette verité, c'est que le Mercure qui est à la porte orientale de ce Temple, est appellé encore aujourd'hui le Mercure de la porte d'Egée.

C'étoit un Temple d'Apollon destiné au jugement de ceux qui avoient commis quelque meurtre, & qui soûtenoient qu'ils l'avoient commis justement. Thesée y fut absous du meurtre des Pallantides.

Les fils de Pallas avoient esperé jusqu'alors de succeder à Egée, qu'ils croyoient sans enfans; mais Thesée ayant été reconnu pour le veritable heritier du Royaume, ils ne pûrent supporter * qu'Egée, qui n'étoit, disoient-ils, que fils supposé de Pandion, & qui ne descendoit en aucune maniere des Erechteides, non seulement ne se contentât pas de regner, mais qu'il voulût encore faire tomber le Royaume entre les mains d'un étranger & d'un inconnu. Ils prirent donc les armes, & s'étant partagez en deux bandes, les uns conduits par leur pere, partirent du bourg de Sphette en plein jour, & allerent droit à la ville; & les autres se mirent en embuscade dans le bourg de Gargette, afin de surprendre leurs ennemis par deux differens endroits. Ces derniers avoient avec eux un Heraut nommé Leos, du bourg d'Agnus, qui découvrit à Thesée tout ce secret. Thesée profitant de cet avis, alla attaquer brusquement cette troupe qui étoit en embuscade, & la tailla en pieces. Celle que menoit Pallas ayant appris cette nouvelle se débanda, & fut entierement dispersée. * De là vient, dit-on, que les habitans de Pallene ne s'allient jamais avec ceux d'Agnus, & que dans les cris publics on n'y crie jamais, comme dans tous les autres endroits de l'Attique, *Acouete Leos*, à cause de l'aversion horrible qu'ils ont pour ce mot *Leos*, qui est le nom de ce traître.

Autre Bourg de l'Attique, celebre par un beau Temple de Pallas. C'étoit le domicile des Pallantides. Oyez, peuple. Leos signifie peuple, & c'estoit le nom propre de ce Herant. Bourg de l'Attique sur le bord de l'Euripe. On appelloit ainsi la contrée de l'Attique où étoient ces quatre villes, Oenoé, Probalynthe, Tricorythe, & Marathon.

Thesée ne pouvant souffrir l'oisiveté, & voulant d'ailleurs attirer l'amour du peuple, alla contre le Taureau de Marathon, qui incommodoit extrémement les habitans de la contrée appellée *Tetrapolis*, & l'ayant domté & pris tout en vie, il le fit passer au travers de la ville afin qu'il fût veu du peuple, * & le sacrifia ensuite à Apollon Delphinien.

* Pour ce qui est du conte que l'on fait d'Hecalé, & de la reception qu'elle fit à Thesée dans sa maison, il ne paroît pas entierement éloigné de la verité; car anciennement tous les bourgs des environs s'assembloient toutes les années pour faire à Jupiter *Hecalien* un sacrifice appellé *Hecalesien*, & dans lequel ils honoroient particulierement cette Hecalé, qu'ils appelloient par un diminutif, Hecalene, en memoire de ce qu'ayant receu chez elle Thesée encore jeune, elle le salua & le caressa, en le nommant toûjours par des diminutifs, selon la coûtume des vieilles gens. Cette bonne femme avoit fait vœu que

que si Thesée revenoit heureusement d'une expedition qu'il alloit entreprendre, elle feroit un sacrifice solemnel à Jupiter. Mais elle mourut avant la fin de cette expedition: Et Thesée étant de retour, ordonna qu'on feroit ce sacrifice, & qu'on y rendroit à Hecalé toutes sortes d'honneurs en reconnoissance du bon accueil qu'elle luy avoit fait, & de l'affection qu'elle luy avoit témoignée. * C'est ainsi que l'écrit Philochorus.

Quelque temps aprés arriverent à Athenes les Ambassadeurs du Roy Minos, qui venoient pour la troisiéme fois demander le tribut qu'on avoit accoûtumé de luy payer pour la mort de son fils: * Car Androgeos ayant été tué en trahison dans l'Attique, Minos y porta le fer & le feu; & les Dieux d'accord avec luy pour vanger ce meurtre, désolerent tout le pays par la peste & par la sterilité, & firent tarir les rivieres. Les Atheniens accablez de tous ces fleaux eurent recours à l'Oracle d'Apollon, qui leur répondit qu'ils ne trouveroient la fin de leurs miseres, & que le ciel ne seroit appaisé, que quand ils auroient fait à Minos la satisfaction qu'il exigeroit. Ils envoyerent donc en Crete des Ambassadeurs en état de supplians, pour luy demander la paix. Minos la leur accorda, à condition que de neuf en neuf ans ils luy envoyeroient un tribut de sept jeunes hommes, & d'autant de filles: Et c'est en quoy presque tous les Historiens sont d'accord. Pour rendre cette histoire plus tragique,

C'est à dire avec des couronnes de branches sur la tête, & dans la main des rameaux environnez de petites bandelettes de laine blanche.

que, la fable y ajoûte que ces enfans étoient devorez par le Minotaure, ou qu'enfermez dans le labyrinthe, dont ils ne pouvoient trouver l'issuë, ils y mouroient de faim. * Et pour le Minotaure, que c'étoit, comme dit Euripide, un monstre moitié homme & moitié taureau. Mais Philochorus écrit que ceux de Crete, bien loin d'avoüer ce fait, disent au contraire que ce labyrinthe n'étoit simplement qu'une prison, où l'on n'avoit d'autre mal que d'y être seurement gardé; Que Minos pour honorer la memoire de son fils, avoit établi des jeux où les victorieux recevoient, pour prix de leur adresse, ces enfans qui étoient gardez dans ce labyrinthe; & que le premier qui vainquit * fut un des plus grands Seigneurs de sa Cour, & le General de ses Armées nommé Taurus, homme rude & brutal, & qui traitoit fort cruellement & fort superbement ces Atheniens. * Aristote luy-même dans sa Republique des Bottieiens, témoigne assez clairement qu'il ne croyoit point du tout que ces enfans fussent mis à mort par l'ordre de Minos, puisqu'il asseure qu'ils vieillissoient dans l'esclavage, en gagnant miserablement leur vie par le travail de leurs mains. Il raconte qu'il y a plusieurs siecles que les peuples de Crete, voulant s'aquitter d'un ancien vœu, envoyerent à Delphes leurs premiers nez; Que les descendans de ces esclaves Atheniens s'étant joints à cette troupe, y allerent avec eux; * Que n'y trou-

Origine des Bottieiens, peuples de Thrace.

trouvant pas de quoy vivre, ils passerent en Italie, & s'établirent dans la Poüille; * Qu'ils repasserent en Thrace, où ils furent appellez *Bottiéiens*; * Et que de là vient que leurs filles dans un sacrifice solemnel qu'elles font toutes les années, chantent toûjours à la fin de leurs hymnes ce refrain, *Allons à Athenes*. Mais cela fait voir combien il est dangereux de s'attirer la haine d'une Ville qui sçait bien parler, & où toutes les Muses floriſſent. Car Minos a été toûjours décrié & diffamé dans les Theatres d'Athenes. * C'est inutilement qu'Hesiode l'a appellé * *le Roy Tres-Juſte*, * & qu'Homere l'a nommé l'*Ami de Jupiter*. * Le témoignage des Poëtes tragiques a prévalu, & de dessus leur Theatre ils luy ont donné par toute la terre, la reputation d'un homme barbare & cruel, * quoy qu'on dise communément qu'il est le Legislateur & le Roy, & que Rhadamanthe n'est que le Juge qui fait observer les Loix qu'il en a receuës.

Haine des Villes ſçavantes & polies, dangereuſe.

Plutarque ſe trompe icy. Voyez les Remarques.

Le temps de ce troisiéme tribut étant venu, les peres, qui avoient des enfans, se voyant contraints de les livrer pour tirer au sort, commencerent tout de nouveau à murmurer contre Egée. Ils se plaignoient ouvertement, qu'étant seul la cause de tout le mal, il étoit le seul qui n'eût point de part à la peine, & que lors qu'il faisoit passer son Royaume entre les mains d'un étranger ou d'un bâtard, il les voyoit sans douleur priver de leurs enfans legitimes. Ces plaintes touchoient tres-

Parce qu'il avoit fait tuer Androgeos.

tres-sensiblement Thesée, qui reconnoissant qu'il étoit juste de courir la même fortune que ses sujets, * s'offrit volontairement luy-même sans vouloir tenter la faveur du sort. Cette generosité remplit d'admiration tout le monde, & l'on fut charmé de voir qu'il s'égalât luy-même au peuple, & qu'il eût des sentimens, non de Roy, mais de Citoyen. Egée fit tous ses efforts pour l'en détourner; mais voyant qu'il ne pouvoit le persuader, & qu'il étoit inébranlable à ses prieres & à ses remontrances, il tira les autres enfans au sort. * Hellanicus dit pourtant qu'on n'y employoit point du tout le sort; * & que Minos venoit en personne; Qu'il choisissoit luy-même ceux qu'il vouloit; Et qu'alors il choisit Thesée sous ces conditions; Que les Atheniens fourniroient le vaisseau; Que les enfans s'embarqueroient avec luy sans porter aucunes armes; Et que la mort du Minotaure les délivreroit de ce tribut, au lieu qu'auparavant il n'y avoit point de terme où l'on pût esperer de le voir finir. C'est pourquoy le vaisseau qu'on envoyoit avoit toûjours des voiles noires, pour marquer qu'ils alloient à un danger évident & certain. Thesée sceut si-bien rasseurer son pere par les grandes promesses qu'il luy fit de tuer le Minotaure, que déja plein d'esperance il donna au Pilote une voile blanche, & luy enjoignit tres-expressément de la mettre à son retour si son fils étoit réchapé, sinon de revenir avec la noire qui luy apprendroit de fort loin son malheur. Simonide

Generosité de Thesée.

de assure que la voile qu'Egée donna n'étoit pas blanche, mais rouge,* & teinte en écarlate, & il convient que ce devoit être la marque de leur salut. Il ajoûte que le Pilote de ce vaisseau étoit Phereclus Amarsyadas; mais Philochorus écrit que ce Pilote s'appelloit Nausitheus, qu'il fut donné à Thesée par Scyrus le Salaminien, avec un autre Matelot nommé Phœax pour être à la prouë. * Car les Atheniens ne s'étoient pas encore appliquez à la Marine; & que ce qui obligea Scyrus à luy faire ce present, * c'est que parmi ces enfans il y en avoit un appellé Mnesthée qui étoit son neveu, le propre fils de sa-sœur. Il prouve cette verité par les petites Chapelles que Thesée bâtit à Nausitheus & à Phœax * dans le bourg de Phalere, tout joignant le temple de Scyron. Il prétend même que les fêtes appellées *Cybernesia*, c'est à dire, *les fêtes des Patrons de Navire*, sont celebrées en leur honneur.

On Scirus. *V. les Remarques.*

Aprés que le sort fut tiré, Thesée prit avec luy les enfans qui avoient été choisis, descendit avec eux du Prytanée, alla dans le Temple Delphinien offrir pour eux à Apollon la branche des Supplians, qui étoit un rameau de l'olivier sacré tout environné de bandelettes de laine blanche; & aprés avoir fait ses prieres, il s'embarqua le VI. de Mars, auquel jour on envoye encore aujourd'huy les filles faire leurs prieres dans ce même Temple. On assure aussi qu'à Delphes Apollon luy avoit rendu cet oracle: *Qu'il prît Venus pour guide, & qu'il*

Lieu où s'assembloient les Magistrats & où l'on nourrissoit aux dépens du public, ceux qui avoient merité cet honneur par leurs services.

Le VI. *du mois Munichion.*

qu'il la priât de naviger avec luy; & qu'immolant pour cet effet à cette Déesse une chevre sur le bord de la mer, * la victime fut tout d'un coup metamorphosée en bouc; c'est-pourquoy il donna à Venus le surnom *d'Epitragia*, comme qui diroit *Déesse du bouc.*

Histoire de Thesée & d'Ariadne.

Plusieurs Historiens d'accord avec les Poëtes écrivent que si-tôt qu'il fut arrivé en Crete, Ariadne, qui étoit devenuë amoureuse de luy dés la premiere veuë, luy donna un peloton de fil, & luy enseigna comment avec ce secours, il pourroit se tirer aisément de tous les détours du labyrinthe; Qu'il tua le Minotaure; Qu'il enleva Ariadne, & qu'il l'emmena à Athenes avec tous les jeunes enfans qu'il avoit amenés. * Pherecyde ajoûte qu'il ruïna les Vaisseaux qui étoient au Port, & les mit hors d'état de le pouvoir suivre: * Et Damon, que le General Taurus fut tué sur les Vaisseaux, en combattant pour empêcher Thesée de s'embarquer. Mais Philochorus conte autrement cette histoire. Il dit que Minos celebrant les jeux en l'honneur de son fils, personne ne douta que Taurus ne remportât la victoire comme les autres fois, & que cela excita contre luy une envie furieuse, car outre que sa grande puissance étoit à charge à tout le monde à cause de son méchant naturel, on l'accusoit encore d'avoir un commerce criminel avec Pasiphaé. Cela fit que Thesée ayant demandé permission de le combattre, Minos la luy accorda trés volontiers; & comme c'est la coûtu-

Femme de Minos.

coûtume en Crete que les Dames assistent aux spectacles, Ariadne qui étoit présente à celuy-là, fut frapée de la beauté & de la bonne mine de cet Etranger, & remplie d'admiration en voyant avec quelle force & quelle adresse il terrassoit tous ceux qui osoient entrer en lice contre luy. Minos qui n'en étoit pas moins aise que la Princesse, & qui sentoit d'ailleurs une secrette joye de voir Taurus abbatu & mocqué, rendit à Thesée les jeunes prisonniers, & en sa faveur remit aux Atheniens le tribut qu'ils luy payoient. Il est vray que * Clidemus prenant les choses de plus haut, & peut-être avec aussi peu d'autorité que de necessité, raconte * qu'il y avoit en Grece un decret public qui défendoit de mettre en mer aucun vaisseau avec plus de cinq hommes, & qui n'exceptoit que Jason Capitaine de la navire Argo, auquel on donnoit commission expresse de courir les mers pour les purger de Brigands & de Corsaires; * Que Dedale s'en étant fuy à Athenes, Minos contrevenant à cette ordonnance, le poursuivit sur de grands vaisseaux; Qu'il fut jetté par la tempête en Sicile où il mourut; Que son fils Deucalion, aussi irrité que son pere contre les Atheniens, leur envoya demander Dedale par ses Ambassadeurs, & leur déclara que s'ils refusoient de le rendre, il feroit mourir les jeunes enfans qu'on avoit donnez en ôtage à Minos; Que Thesée répondit doucement, traînant les choses en longueur, & s'excusant sur ce que Dédale étoit son cou-

cousin Germain, puisqu'il étoit fils de Merope fille d'Erecthée, & cependant il fit construire avec un grand secret une puissante flotte, partie dans l'Attique même prés du Bourg de Thymetades, loin du grand chemin, partie à Trezene sous les ordres de Pitthée. Quand tous ces vaisseaux furent prêts, il s'embarqua avec Dedale & tous ceux qui l'avoient accompagné dans sa fuite, qu'il prit pour ses conducteurs. Son dessein fut si bien caché, que ceux de Crete voyant de loin cette flotte, la prenoient pour des vaisseaux amis: Il arriva, se saisit du port, descendit sans aucune resistance, alla rapidement surprendre Gnosse, & donna là un grand combat prés des portes du Labyrinthe, où il tailla en pieces la compagnie des Gardes, & tua Deucalion de sa main. Cette mort ayant rendu Ariadne maîtresse du Royaume, Thesée traita avec elle, retira les jeunes enfans, & conclud la paix entre les Atheniens & les peuples de Crete, qui jurerent que jamais ils ne recommenceroient la guerre. On dit encore de Thesée & d'Ariadne plusieurs autres choses, qui n'ont rien d'assuré; car les uns écrivent que cette Princesse ayant été abandonnée par Thesee, se pendit de desespoir; & les autres, qu'ayant abordé à Naxe, * elle épousa Onarus qui étoit le Prêtre de Bacchus dans cette Isle, & que Thesée la quitta pour une autre Nymphe, dont il étoit devenu amoureux; car, comme dit Hesiode, *l'Amour se servit des beaux yeux de la Nymphe Æglé pour*

C'estoit la capitale de tout le Royaume de Crete. Elle étoit prés du mont Ida.

Une des Isles Cyclades, dans la mer Egée.

pour le rendre infidele. Hereas de Megare assure que ce vers étoit dans les ouvrages d'Hesiode, & que Pisistrate le retrancha; comme au contraire, pour faire plaisir aux Atheniens, il ajoûta celuy-cy dans la description qu'Homere fait des enfers, *Thesée & Pirithoüs illustres enfans des Dieux.* On trouve aussi qu'Ariadne eut de Thesée deux fils, Oenopion & Staphylus. Le Poëte Jon de Chio est de ce sentiment; car en parlant de sa Ville, il dit, qu'elle fut bâtie par Oenopion fils de Thesée. Mais ce qu'il y a même dans cette histoire de plus generalement reconnu, & que les chansons des Poëtes ont mis, pour ainsi dire, dans la bouche de tout le monde, ne laisse pas d'être diversement conté par l'Ecrivain Pæon de la Ville d'Amathonte: *Thesée*, dit-il, *ayant été jetté par la tempête sur les côtes de Cypre, fut obligé de mettre à terre dans un esquif Ariadne qui étoit grosse, & qui se trouvoit fort mal de l'agitation de la mer. Etant retourné ensuite pour sauver son vaisseau, il fut emporté par les vents. Les femmes de l'Isle recueillirent fort humainement Ariadne, tâcherent d'adoucir le chagrin qu'elle témoignoit de se voir abandonnée, & pour y mieux réussir, elles supposerent des lettres, comme si Thesée luy eut écrit. Quand elle fut en travail, elles n'oublierent rien pour la secourir: Et comme elle mourut sans pouvoir se delivrer, elles l'enterrerent avec beaucoup de pompe. Thesée arriva pendant le convoy, & pour immortaliser sa douleur & son amour, il éleva deux statuës à Ariadne, l'une de cuivre & l'autre*

Historien inconnu Tyran d'Athenes, homme trés humain & qui aimoit extremement les lettres. Voyez la Vie de Solon.

C'étoit un Poëte tragique qui vivoit du tems de Darius, vers l'Olympiade 72.

Historien inconnu. Ville de l'Isle de Cypre.

d'argent, & laissa aux habitans du pays une grosse somme, afin que toutes les années, ils luy fissent un sacrifice solemnel, que l'on celebre le second de Septembre, & dans la ceremonie duquel un jeune garçon couché dans un lit, imite du geste & de la voix les femmes qui sont en travail. Le bois sacré, où l'on montre encore aujourd'huy le tombeau de cette Princesse, est appellé par ceux d'Amathonte, le bois de Venus Ariadne. Voila ce que dit Pæon. D'un autre côté quelques Naxiens soûtiennent, qu'il y a eu deux Minos & deux Ariadnes, que la plus ancienne fut mariée à Bacchus dans leur Isle, & eut de luy Staphylus, & que l'autre ayant été enlevée par Thesée & abandonnée ensuite, aborda aussi à Naxe avec sa nourrice nommée Corcyne, dont on voit encore le tombeau; qu'elle y mourut, & qu'elle y reçoit des honneurs inferieurs à ceux qu'on rend à la premiere.

du mois Gorpiæus.

* Car les fêtes qu'on celebre en l'honneur de la premiere, sont pleines de réjoüissances & de jeux; au lieu que celles dont on honore la mémoire de la derniere, ne sont remplies que de deüil & de tristesse: Mais laissant à part toutes ces contradictions, reprenons le fil de nôtre Histoire.

Fêtes pour les morts sont plus honorables quand elles sont pleines de réjoüissances, que quand elles sont pleines de deuil.

Thesée étant parti de Crete, * s'arrêta à Delos, & aprés avoir fait un sacrifice à Apollon, * & dédié une statuë de Venus, qu'il avoit euë d'Ariadne, il dansa avec les jeunes Atheniens une danse, qui est encore aujourd'huy chez les Delicus, & dans laquelle il imitoit les tours & les

Isle de la mer Egée au milieu des Isles Cyclades.

détours du labyrinthe. Cette danse est appellée dans le pays, *la grue*, * selon le rapport de Dicearchus, & il la dansa * autour de l'autel appellé *Ceraton*, parce qu'il est tout fait de cornes de bêtes sans autres materiaux, * & on n'y a employé même que les cornes gauches. On dit qu'il celebra aussi à Delos des jeux, où l'on vit la premiere fois les vainqueurs recevoir pour prix de leur victoire, une branche de Palmier. Quand ils approcherent de l'Attique, Thesée & son Pilote eurent tant de joye, qu'ils oublierent tous deux de mettre la voile blanche, qui devoit avertir Egée de leur heureux retour. Egée ne voyant que la voile noire, se precipita du rocher où il étoit, & se tua. Cependant Thesée entra dans le port de Phalere. D'abord il se mit en devoir de s'acquiter des sacrifices qu'il avoit voüez avant son départ; mais auparavant il envoya à la Ville un Heraut apprendre à son Pere son arrivée. Ce Heraut trouva beaucoup de gens affligez de la mort du Roy; mais il en trouva aussi beaucoup, qui, comme on peut penser, plus touchez de la joye publique, que sensibles au malheur d'une seule maison, le receurent à bras ouverts, & luy offrirent * les chapeaux de fleurs, dont on couronne ceux qui portent de bonnes nouvelles. Il prit ces couronnes; * mais au lieu de les mettre sur sa tête, il en entoura le bâton que les Herauts portent à la main, & étant de retour à Phalere avant que Thesée eut achevé son sacrifice, il s'arrêta à la

la porte du temple, pour ne le pas troubler. Quand tout fut fini, & que les libations furent faites, alors il luy annonça la mort de son pere. Thesée & tous ceux qui étoient avec luy, s'en allerent à grand'hâte vers la Ville, remplissant tout de leurs plaintes & de leurs cris; & de-là vient, dit-on, qu'encore aujourd'huy dans les fêtes des rameaux, le Heraut n'est point couronné, mais seulement sa baguette, & qu'à la fin des libations, toute l'Assemblée s'écrie, *Eleleu*, & *iou, iou*, * dont le premier est le cry de gens qui se hâtent & qui se preparent au combat, & l'autre l'est de ceux qui sont dans l'affliction & dans le trouble. Thesée, aprés avoir fait les funerailles de son pere, rendit ses vœux à Apollon le même jour, qui étoit le septiéme d'Octobre. Pour ce qui est de la coûtume, qu'on a encore, de faire boüillir ce jour-là toutes sortes de legumes, elle vient de ce que tous ceux, qui étoient revenus avec Thesée, firent cuire dans une grande marmite, tout ce qui leur restoit de vivres, & firent ensemble un festin. On a pris encore de la même fête la coûtume de porter l'*Eiresione*, qui est une branche de l'olivier sacré, toute environnée de bandelettes de laine, comme la branche des supplians, dont nous avons parlé; mais elle a cela de plus, qu'elle est garnie de toutes sortes de fruits, parce qu'alors on vit cesser la sterilité dont toute l'Attique avoit été affligée. Voila pourquoy on chante à cette ceremonie, *Divine Branche*

Car les Sacrifices finissoient comme les repas, par les libations.

du mois Pyanepsion.

*tu portes des figues & du froment; le miel delicieux & l'huile salutaire découlent de tes rameaux sacrez, * & les vieilles trouvent en toy ce doux nectar, dont elles s'enyvrent, & qui les endort.* * Quelques Autheurs prétendent pourtant que ces vers furent faits pour les Heraclides, lorsqu'ils étoient nourris par les Atheniens; mais l'opinion la plus generale est celle que je viens d'expliquer.

Pour les descendans d'Hercule.

Le vaisseau sur lequel Thesée fit ce voyage, étoit une galére à trente rames, * que les Atheniens conserverent jusqu'au tems de Demetrius de Phalere, ayant un trés-grand soin de mettre des planches neuves à la place de celles qui se pourrissoient ou qui vieillissoient; de maniere que les Philosophes disputant sur la qualité des choses qui s'augmentent, pour sçavoir si elles sont toûjours les mêmes malgré leur accroissement, ou si elles sont autres, ne manquoient pas de citer ce vaisseau, comme un exemple de doute raisonnable, les uns soûtenant que c'étoit toûjours le même, les autres, au contraire, que c'étoit un autre vaisseau. On prétend aussi, que toutes les ceremonies de cette fête des rameaux furent instituées par Thesée; car on dit, qu'il ne mena pas avec luy en Crete toutes les filles sur qui le sort étoit tombé; mais qu'il choisit deux jeunes hommes qui avoient le visage beau & delicat comme de jeunes filles, & qui étoient avec cela pleins de courage & hommes de main; il les fit baigner, les tint long-temps à l'ombre, les fit frotter d'huiles

d'huiles qui adouciſſent la peau & rendent le teint frais, eut grand ſoin de leurs cheveux, leur enſeigna à imiter la voix, le geſte & la demarche des filles, & leur en donna les ornemens & les habits; enfin il les changea de maniere qu'on ne les auroit jamais pris pour des garçons; * Il les méla parmy les autres filles, ſans que perſonne s'en apperceuſt; & à ſon retour il fit une proceſſion luy & ces jeunes garçons, coiffez & ajuſtez en filles, comme le ſont aujourd'huy ceux qui portent les rameaux le jour de cette fête. Au reſte cette ceremonie ſe fait en l'honneur de Bacchus & d'Ariadne, à cauſe de la fable de leurs amours, où plûtôt parce qu'ils arriverent pendant l'automne aprés la recolte des fruits. * On aſſocie à cette fête & au ſacrifice certaines femmes qu'on appelle *Deipnophores*, parce qu'elles portent à dîner. Elles repreſentent les meres des jeunes enfans qui avoient été choiſis par le ſort, leſquelles leur porterent avant leur départ, toutes ſortes de proviſions de bouche. Ces mêmes femmes content auſſi des fables en memoire de ce que ces meres firent à leurs enfans pluſieurs contes pour les conſoler & pour leur donner courage. L'Hiſtorien Damon écrit toutes ces particularitez. On conſacra une portion de terre & un temple à Theſée, * qui ordonna que toutes les familles qui auroient pû offrir des enfans au ſort, fourniroient aux fraix du ſacrifice, dont il donna l'adminiſtration à la famille des Phytalides, pour les recompenſer de leur hoſpitalité.

C'étoit la coûtume: On prenoit ſur le public des terres dont on honoroit les Heros.

Thesée reduit en un seul corps de Ville tous les habitans de l'Attique.

Aprés cet établissement, Thesée executa un trés grand dessein ; car il reduisit en un seul corps de Ville tous les habitans de l'Attique, qui étoient dispersez dans des Bourgs, & par consequent trés-difficiles à assembler, quand il falloit les appeller au conseil pour le bien public. * Souvent même il naissoit de-là entr'eux des querelles & des guerres. Thesée alla luy-même de Bourg en Bourg, & de famille en famille, pour tâcher de les persuader. Les simples particuliers & les pauvres goûterent ses raisons sans peine ; mais quand il vint à parler aux plus riches & aux plus puissans, quoy qu'il leur proposât une forme de gouvernement populaire, qui ne reconnoîtroit point de Roy, & où il ne se reservoit que l'intendance de la guerre & le maintien des loix, & laissoit le reste au peuple, qui auroit en tout une égale autorité, il trouva quelque resistance. Il en gagna pourtant quelques-uns ; & enfin les autres considerant que sa puissance étoit déja fort grande, & que sa hardiesse ne l'étoit pas moins, aimerent mieux luy accorder de bonne grace ce qu'il demandoit, que d'attendre à s'y voir reduits par la force. * Il fit donc abattre dans tous les bourgs les Palais & les Salles destinées à tenir le Conseil, cassa tous les Officiers & les Magistrats, fit bâtir un Palais commun dans le lieu où il est encore aujourd'huy, appella la vieille & la nouvelle Ville *Athenes*, & unit tout le peuple * par un sacrifice commun, qu'il appella par cette raison les *Panathenées*.

La fête de tous les Atheniens.

Il

Il établit aussi un autre sacrifice, * qu'il appella *Metoicia*, comme qui diroit le sacrifice du *demenagement*, & qui se celebre encore le seiziéme de Juin. Il déposa ensuite toute l'autorité Royale, & ne pensa qu'à regler & à policer la Republique, aprés avoir consulté les Dieux, car il envoya à l'Oracle de Delphes, qui luy repondit :

Du mois Hecatombæon.

Thesée depose l'autorité Royale.

Fils d'Egée & de la Nymphe Pittheide, mon pere a attaché les destinées de plusieurs villes à la vôtre. N'accablez pas vôtre esprit de tant d'inquietudes & de soins, & qu'il vous suffise de sçavoir, que vous serez comme un liege, qui flotte toûjours sur la mer, malgré l'effort des vents & des ondes.

Comme un outre.

* On dit que la Sibylle long-tems aprés répondit la même chose à la Ville, & luy rendit cet Oracle : *Tu seras comme un liege, qui peut bien être plongé dans la mer, mais qui ne peut jamais être submergé.*

Daphné fille de Tirefias qui, aprés la prise de Thebes, fut envoyée par Alcmæon à Delphes où elle prophetisa & on luy donna le nom de Sibylle, d'où la Prêtresse Pythienne fut apellée Sibylle.

Pour peupler & augmenter sa ville, il y appella les étrangers, aux mêmes droits & privileges que les Citoyens, & l'on dit que la publication qu'il fit faire, dans le dessein de rendre Athenes la patrie de tout le monde, est la même qu'on fait encore aujourd'huy dans quelques ceremonies, *Tous peuples venez icy.* Mais en même tems, pour empêcher que cette foule de peuple ramassé de toutes parts ne portât la confusion & le desordre dans sa Republique, Il en fit trois corps, celuy des Nobles, celuy des Artisans, & celuy des Laboureurs. Il donna aux Nobles le soin des choses de la Religion & toutes les

charges avec le pouvoir d'interpreter les Loix, & de connoître de tout ce qui concernoit le droit divin & humain, & par ce moyen, il rendit presque égaux tous ces trois états. Car si les Nobles étoient plus considerables par leurs honneurs & par leurs dignitez, les Laboureurs avoient l'avantage par l'utilité qu'on en tiroit & le besoin qu'on avoit d'eux, & les Artisans l'emportoient par leur nombre. Or que Thesée soit le premier qui ait établi le gouvernement populaire, comme le dit Aristote, & qui se soit demis de la Royauté, c'est ce qu'Homere même semble appuyer par son témoignage, * lorsque dans son catalogue des vaisseaux, il dit des Atheniens seuls, *le peuple*. * Il fit aussi fraper une monnoye avec la marque d'un bœuf, soit à cause du taureau de Marathon, ou en memoire du General Taurus qu'il avoit défait, soit enfin pour exhorter ses Citoyens au labourage; & l'on dit, que c'est de cette monnoye, qu'ont été tirées ces expressions, *cela vaut cent bœufs, cela vaut dix bœufs*.

Un Royaume ne sçauroit subsister sans l'égalité.

Thesée premier fondateur du Gouvernement populaire en Grece, car long-tems avant luy le Gouvernement étoit connu chez les Hebreux, qui n'eurent des Rois que long-tems aprés Thesée.

Chacune de ces pieces valoit douze sols.

Il joignit à l'Attique le territoire de Megare, * & fit élever dans l'Isthme cette celebre Colomne, où il grava cette inscription qui marquoit ses limites,

Ce qui est à l'Orient, c'est l'Ionie;
Ce qui est à l'Occident, c'est le Peloponese.

Cela luy fut aisé, parce que Nisus Roy de Megare avoit été défait par Minos.

* Il fut le premier qui établit des jeux dans cet Isthme, & cela à l'imitation d'Hercule, & par une espece d'émulation, afin que les Grecs celebrassent les jeux

Il ne fit que les renouveller. v. les remarques.

jeux Isthmiques par ses ordres & en sa memoire, en l'honneur de Neptune, * comme ils celebroient en Elide, par les ordres & en la mémoire d'Hercule les jeux Olympiques, en l'honneur de Jupiter. * Car les jeux qu'on celebroit auparavant dans ce même endroit pour Melicerte se faisoient la nuit, & avoient plûtôt l'air d'un mystere, que d'une fête. Il y a pourtant des Auteurs qui prétendent que ces jeux Isthmiques furent dediez à Sciron, Thesée ayant voulu par-là expier ce meurtre à cause de la parenté; Car Sciron étoit son cousin germain, fils de Canethus & d'Henioché, fille de Pitthée. * On en trouve aussi qui asseurent que ce fut à Sinnis que ces jeux furent dediez, & non pas à Sciron. Il ordonna à ceux de Corinthe de donner les premieres places aux Atheniens qui viendroient pour voir ces jeux, & de leur marquer pour cet effet au lieu le plus honorable, autant d'espace qu'en pourroit couvrir la voile du vaisseau sur lequel ils seroient venus, comme le témoignent Hellanicus & Andron d'Halicarnasse.

Tous les jeux qu'on celebroit auparavant étoient des jeux funebres.

Andron avoit composé un ouvrage intitulé l'Epitome des parentez.

Aprés cela il entreprit le voyage du Pont Euxin. Philochorus & quelques autres écrivent que ce fut * pour suivre Hercule à son expedition contre les Amazones, & qu'il en receut Antiope pour le prix de sa valeur; Mais la plûpart, & sur tout Pherecyde, Hellanicus & Herodore asseurent que Thesée fit ce voyage seul long-tems aprés Hercule, & qu'il prit cette Reyne prisonniere; ce qui est beaucoup plus

Herodore de Pont qui avoit fait la vie d'Hercule.

vray-semblable. Car on ne lit pas que de tous ceux qui l'accompagnoient à cette expedition, * autre que luy ait pris une Amazone. Bion raconte même qu'il l'enleva par surprise, car il dit que comme les Amazones aiment naturellement les hommes, bien loin de fuir Thesée quand il entra en armes dans leur pays, elles allerent au devant de luy, & luy offrirent des presens; Que Thesée invita celle qui les portoit à entrer dans son vaisseau; & qu'il mit tout aussi tôt à la voile. Un certain Menecrates dans une histoire qu'il a faite de la ville de Nicée en Bithinie, écrit que Thesée emmenant avec luy Antiope, sejourna quelque temps dans ce lieu-là; Que parmy ceux qui l'accompagnoient, il y avoit trois jeunes Atheniens qui étoient freres, Eunée, Thoas, & Soloon. Le dernier étant devenu amoureux d'Antiope, découvrit son secret à un de ses camarades, qui alla sans differer parler de sa passion à cette Reyne; elle rejetta fort loin ses propositions, & du reste prit la chose avec beaucoup de douceur & de sagesse; Car elle ne fit aucun éclat, & n'en découvrit rien à Thesée. Soloon au desespoir, se jetta dans un fleuve où il se noya. Thesée averti de cette avanture, en fut trés fâché; la douleur qu'il en eut le fit ressouvenir d'un certain oracle que la Prêtresse d'Apollon luy avoit rendu autrefois à Delphes, par lequel elle luy ordonnoit, que quand il se trouveroit en terre étrangere, il bâtit une ville dans le lieu où il seroit le plus triste & le plus chagrin,

Bion de Soli qui avoit écrit l'histoire d'Ethiopie.

Menecrates Xanthius.

chagrin, & qu'il en donnât le gouvernement à quelques-uns de ceux qu'il auroit à sa suite. Il bâtit donc là une ville, qu'il nomma *Pythiopolis*, donna au fleuve qui coule tout auprés le nom de Soloon, en mémoire du jeune homme qui s'y étoit noyé, & laissa dans la place pour Gouverneurs ses deux freres, avec un autre homme d'une des meilleures maisons d'Athenes, nommé Hermus; d'où vient qu'encore les habitans de Pythiopolis appellent leur Ville, *le Domicile d'Hermes*, transportant ainsi par une prononciation vicieuse, au Dieu Mercure, l'honneur qui est dû à ce heros. Voila la cause & le prétexte de la guerre des Amazones, qui ne paroît nullement avoir été, ni legere, ni une guerre de femmes. * Car auroient-elles penetré jusques dans l'ancienne ville, & donné un sanglant combat entre le lieu appellé *Pnycé*, & le Musée, si elles n'avoient soûmis auparavant tout le pays des environs, pour pouvoir venir aussi hardiment, attaquer les Atheniens jusques dans leurs murailles. Ce qu'Hellanicus écrit, qu'elles vinrent par terre, & qu'elles passerent sur la glace le Bosphore Cimmerien, est assez difficile à croire; mais qu'elles ayent campé dans Athenes même, * c'est ce qui est confirmé par le nom des lieux, & par les tombeaux de celles qui furent tuées dans le combat. Quand les deux armées furent en presence, elles balancerent long tems à donner le signal; * mais enfin Thesée ayant sacrifié à la Peur pour accomplir quelque

Parce qu'il l'avoit bâtie par ordre de la Prêtresse Pythienne.

Car Mercure est appellé en Grec Hermes.

Pnycé Lieu où le peuple s'assembloit, il étoit prés de la citadelle.

Musée. Petite colline dans l'ancienne enceinte vis-à-vis de la citadelle. On l'appelloit Musée, par ce qu'il y avoit un temple consacré aux Muses, ou qu'une Porte appellé Musée y étoit enterré.

Bosphore Cim. Entre les Palus Meotides & le pont Euxin ou la mer noire.

Sacrifice fait à la Peur.

ancienne Prophetie, commença l'attaque: Le combat fut donné dans le mois

Dans le mois Boedromion.

d'Aoust, * le même jour que les Atheniens celebrent encore aujourd'huy les fêtes qu'ils appellent *Boedromia*. L'Historien Clidemus, qui a voulu rapporter exactement toutes les particularitez de cette journée, écrit, que l'aîle gauche des Amazones s'étendoit jusqu'à l'endroit, qui de-là est appellé *Amazonien*, & que leur droite alloit jusqu'à Pnycé le long de la place dorée; Que l'aîle droite des Atheniens, qui s'étoit formée prés du Musée, donna sur l'aîle gauche des Amazones, comme cela se voit encore par les tombeaux de celles qui moururent en cette occasion, car ils sont dans la place qui mene aux portes, qu'on appelle presentement les portes du Pirée, vis-à-vis de la Chapelle de Chalcodon; Que les Atheniens plierent en cet endroit, & furent repoussez jusqu'au Temple des Eumenides; mais que leur aîle gauche, qui occupoit les postes du Palladium, d'Ardette, & du Lycée, marcha à l'aîle droite des Amazones, les poussa jusques dans leur camp, & en fit un grand carnage; & que le quatriéme mois, il y eut un traité qui fut conclu par le moyen d'Hippolyte; car cet Auteur appelle Hippolyte, & non pas Antiope, l'Amazone qui étoit avec Thesée. D'autres écrivent pourtant qu'elle fut tuée d'un coup de javelot par une autre Amazone nommée Malpadia, comme elle combatoit vaillamment prés de Thesée, en memoire de quoy on luy éle-

Ainsi appellée sans doute à cause de quelque temple.

Pere d'Elphenor, qui fut Chef des Abantes à la guerre de Troye.

des Furies.

Palladium.

Grande place d'Athenes, prés du temple de Pallas.

Ardette.

Lieu où l'on alloit prêter les sermens.

Lycée.

Temple d'Apollon.

va

va sur son tombeau la colomne qui est prés du temple de la Terre Olympique. Il ne faut pas s'étonner que l'histoire varie en des choses d'une si grande antiquité; on trouve même qu'Antiope envoya secretement à Chalcis les Amazones qui étoient blessées, qu'il en rechappa une partie, & que les autres furent enterrées dans le lieu, que les Chalcidiens appellent *Amazonien*. Ce qu'il y a de constant, c'est que cette guerre fut terminée par un traité de paix; & cela est fondé non seulement sur le nom du lieu où cette paix fut jurée, qui s'appelle de-là *Horcomosion*, qui est vis-à-vis du temple de Thesée; mais encore sur l'ancien sacrifice qu'on fait tous les ans aux Amazones la veille des fêtes de ce Heros. Ceux de Megare montrent aussi chez eux un Cimetiére des Amazones, qui est en forme de Lozange, entre la grande place, & le lieu qu'ils appellent, *Rhous*. On dit même qu'il en mourut plusieurs à Cheronée, & qu'on les enterra prés d'un petit ruisseau qui anciennement, je pense, étoit appellé *Thermodon*, & qu'on appelle presentement *Hæmon*; on en a parlé dans la vie de Demosthene. Il paroit aussi qu'elles ne traverserent pas la Thessalie sans beaucoup d'obstacles & de difficultez, parce qu'on trouve encore beaucoup de leurs tombeaux prés de la ville de Scotuse, & des rochers qu'on appelle *Testes de chien*. Voilà ce qui m'a paru le plus digne de memoire dans l'Histoire des Amazones. Car pour ce que le Poëte de la Theseïde écrit qu'elles

C'étoit le temple de la Lune qui étoit appellée Terre Olympique, *c'est-à-dire*, Terre Celeste. *v. les Remarques.*

Chalcis dans l'Eubée.

Lieu du serment.

Un lieu prés de Megare, ainsi appellé à cause des eaux qui tomboient des Montagnes voisines.

Cheronée dans la Phocide, prés du fleuve Cephise.

Entre la Macedoine & la Phocide.

Poëte qui avoit fait un poëme de toute la vie de Thesée.

entreprirent cette guerre pour vanger l'affront que Thesée avoit fait à Antiope, en la quittant pour épouser Phedre, & qu'Hercule les mit à mort, cela paroît trop ouvertement une fable & un conte fait à plaisir; Il est certain, que Thesée n'épousa Phedre qu'aprés la mort d'Antiope, dont il avoit eu un fils nommé Hippolyte, ou, selon Pindare, Demophoon. Pour ce qui est des malheurs qui luy arriverent en la personne de Phedre, & en celle de son fils Hippolyte, il faut croire qu'ils sont arrivez, comme les Poëtes tragiques les racontent, puisqu'ils sont en cela d'accord avec les Historiens. On parle encore de beaucoup d'autres mariages de Thesée qu'on n'a pas mis sur la scene, & qui ont eu des fins aussi tragiques que leurs commencemens avoient été honteux. Car on dit, qu'il enleva la Nymphe Anaxo à Trezene; Qu'aprés avoir tué Simnis & Cercyon, il viola leurs filles; Qu'il épousa Peribée mere d'Ajax, & Pherebée & Joppe filles d'Iphicles; & qu'étant devenu éperdument amoureux d'Æglé fille de Panopée, il quitta honteusement Ariadne, malgré toutes les obligations qu'il luy avoit; Qu'enfin le raviſſement d'Helene, mit toute l'Attique en feu, & fut cause de son exil & de sa mort, comme on le verra dans la suite.

Pindare s'étoit trompé; Demophoon étoit fils de Thesée & de Phedre, & Hippolyte fils de Thesée & de l'Amazone.

Sur tout Euripide dans son Hippolyte.

Fin ordinaire de toutes les passions criminelles.

Tous les vaillans hommes qui étoient de ce tems là en Grece n'avoient manqué aucune occasion de se signaler par de grands exploits, cependant Herodote écrit

écrit que Thesée ne se trouva qu'au seul combat des Lapithes contre les Centaures; mais il est contredit par plusieurs autres Historiens, qui ajoûtent, non seulement qu'il suivit Jason à la conquête de la Toison d'or, & qu'il assista à la défaite du sanglier Calydonien avec Meleagre, d'où est venu le proverbe, *non sans Thesée*; mais aussi qu'il acheva seul & sans aucun secours plusieurs autres avantures trés-grandes & trés-glorieuses, & que c'est de luy qu'on dit communement à cause de son extrême valeur, *c'est un autre Hercule.* * Il aida aussi Adraste à retirer les corps de ceux qui avoient été tuez au siege de Thebes, * non pas, comme Euripide l'asseure dans sa Tragedie, en forçant les Thebains par le gain d'une bataille; mais en leur persuadant de faire une treve; & Philochorus dit à ce sujet, que ce fut la premiére tréve, qui eût été faite pour retirer des morts; * Hercule fut pourtant le premier qui rendit genereusement les morts à ses ennemis, comme on l'a fait voir dans son histoire. La plus part donc des soldats d'Adraste furent enterrez dans le lieu appellé *Eleutheres*, où l'on voit encore leurs tombeaux, & les chefs furent portez à Eleusine, où on les enterra par la permission de Thesée, qui voulut bien faire ce plaisir à Adraste. Ce qu'Euripide écrit dans ses Suppliantes, est formellement dementi par la piece d'Eschyle, appellée *les Eleusiniens*, dans laquelle Thesée explique ce qu'on vient de rapporter. Pour ce qui est de l'amitié qu'il y eut entre

Dans la Tragedie des suppliantes.

Plutarque avoit fait aussi la vie d'Hercule.

Eleutheres. Bourg de Beotie, prés du fleuve Asopus.

On les enterra prés d'un puits appellé le puits Fleuri.

Cette Tragedie est perduë.

tre Pirithous & luy, voicy l'occasion qui la fit naître: Le bruit de la vaillance de Thesée étoit si grand, que Pirithous voulut s'éprouver contre luy, & voir si sa reputation étoit juste; Il descendit donc à Marathon, & enleva des troupeaux de bœufs. Thesée averti de cette insulte, le suivit; & Pirithous qui ne demandoit qu'à l'attirer au combat, tourna tout court, & alla à sa rencontre; mais quand ils furent en presence, ravis tous deux de la bonne mine & de la hardiesse, l'un de l'autre, ils perdirent l'envie de se battre, & Pirithous tendant le premier la main à Thesée, le fit luy-même le Juge du dommage qu'il luy avoit causé dans cette course, luy promettant de le payer ce qu'il l'estimeroit; mais Thesée l'en quitta, & le pria d'être son amy & son frere d'armes, & à l'heure même ils confirmerent leur amitié par serment. Depuis ce temps-là Pirithous épousant Deidamie, envoya prier Thesée de venir à ses nôces, de visiter son pays, * & d'être quelque tems avec les Lapithes. Il pria aussi les Centaures ses voisins. Le jour de la fête les Centaures s'étant enyvrez, commirent toutes sortes d'insolences, & voulurent faire violence aux femmes qui étoient à ce festin. Les Lapithes offensez de cette injure, se jetterent sur eux, en tuerent plusieurs sur la place, & firent ensuite une si rude guerre aux autres, qu'avec l'assistance de Thesée, ils les chasserent de leur pays. Herodore conte la chose d'une autre maniere; Il dit que The-

Fils d'Ixion, Roy de Lariſſe en Theſſalie.

ou Hippodamie, fille d'Adraſte.

Les Centaures qui habitoient le mont Pelion.

Homere écrit, qu'ils les chaſſerent juſques aux montagnes d'Epire.

Thesée n'alla au secours des Lapithes, qu'aprés que la guerre fut commencée; & qu'il vit alors Hercule pour la premiere fois, ayant voulu profiter de la conjoncture, car Hercule étoit alors en repos à Trachine, aprés avoir mis fin à ses courses & à ses travaux. Il ajoûte, que cette entreveuë se passa avec toutes sortes de marques d'amitié & d'estime de part & d'autre. Cependant on aimera toûjours mieux suivre ceux qui ont écrit qu'ils s'étoient déja vûs plusieurs fois; qu'Hercule ne fut même initié aux saints mysteres, que par la faveur, & à la sollicitation de Thesée; * & que ce fut Thesée qui moyena encore sa purification avant la ceremonie de son initiation, Hercule ayant besoin d'être purifié, pour certaines actions involontaires qu'il avoit faites.

Hellanicus raporte, qu'à cinquante ans Thesée ravit Helene, qui étoit encore trop jeune pour être mariée, & cette disproportion d'âge a fourni à quelques Auteurs un pretexte de justifier Thesée d'un si grand crime, en disant, que ce ne fut pas luy qui l'enleva, mais qu'Ida & Lyncée ses ravisseurs la mirent en depôt entre ses mains, & qu'il la garda sans vouloir la rendre à ses freres Castor & Pollux; ou plûtôt, que ce fut Tyndare même qui la luy donna en garde, pour la mettre à couvert des poursuites d'Enarsphorus fils d'Hippocoon, qui cherchoit à toute force une occasion de l'enlever, quoy qu'elle ne fut encore qu'une enfant. Mais voicy ce qu'il y a de plus vray-semblable,

Ville prés du mont Oeta.

Aux myſteres de Ceres.

Les anciens étoient perſuadez que les meurtres involontaires ne laiſſent pas d'être des crimes qui doivent être expiez.

Elle n'avoit alors que ſept ans, ou ſelon d'autres, dix.

Fils d'Aphareus & d'Arené.

Panſanias l'appelle Enaephorus.

blable, & qui est confirmé par un plus grand nombre de témoins : Thesée & Pirithous allerent ensemble à Sparte, & ravirent Helene qui dansoit à une fête * dans le Temple de Diane Orthienne. Ceux qu'on envoya aprés eux, se contenterent de les poursuivre jusques à Tegée, & n'allerent pas plus loin. Ces ravisseurs se voyant en sûreté, aprés avoir traversé le Peloponese, tirerent cette Princesse au sort, & convinrent que celuy qui l'auroit, aideroit son compagnon à en enlever une autre. Le sort favorisa Thesée, qui, en attendant qu'Helene fut en âge, la mena à Aphidnes, où il fit venir Æthra sa mere, afin qu'elle en eut soin ; la confia au maître de cette place, qui étoit son amy, & aprés luy avoir recommandé le secret, il ne songea qu'à accomplir l'engagement qu'il avoit pris avec Pirithous. * Ils allerent donc tous deux en *Epire*, pour enlever * la fille d'Aidonéus Roy des *Molosses*, qui avoit donné à sa femme le nom de Proserpine, à sa fille celuy de Coré, qui avoit appellé son chien Cerbere, & qui faisoit combattre contre ce chien les poursuivans de sa fille, promettant de la donner en mariage à celuy qui l'auroit vaincu. Ces deux amis ne furent pas plûtôt arrivés en Epire, qu'Aidonéus, averti que Pirithous venoit à dessein, non de demander ouvertement sa fille, mais de l'enlever, les fit arrêter sur l'heure même, donna Pirithous à déchirer à Cerbere, & garda Thesée prisonnier. Pendant ce temps-là * Mnesthée fils

Capitale de la Laconie au bas du Peloponese.

Sur les frontieres de la Laconie & de l'Arcadie.

Ville prés d'Athenes.

Epire, Region de la Grece au couchant de la Thessalie, le long de la mer Ionienne.

Molosses, Au bas de l'Epire au dessus du Golphe d'Ambracie.

Plutarque se trompe ; La femme d'Aidonéus étoit appellée Ceres & sa fille avoit nom Proserpine & Core.

fils de Peteus, & petit fils d'Ornée fils d'Erecthée, s'avisa de flatter le peuple, & de pratiquer ses bonnes graces par des paroles douces & attrayantes ; & il fut, dit-on, le premier de tous les hommes qui mit en usage ces sortes de moyens. Par cet artifice, il excita contre Thesée les plus puissans d'entre les Nobles, qui ne le supportoient déja qu'avec beaucoup de peine, persuadez qu'il leur avoit ôté à tous l'empire qu'ils exerçoient chacun dans leur Bourg, & qu'en les renfermant ainsi dans une même enceinte, il les avoit rendu ses sujets ou plûtôt ses esclaves. D'un autre côté il anima le peuple, en luy faisant entendre, que par le leurre d'une liberté fausse & chimerique, ils avoient été réellement privez de leur patrie, de leurs fêtes & de leurs sacrifices, afin que n'ayant plus le bonheur d'être justement gouvernez par plusieurs Rois naturels & legitimes, ils fussent assujettis à un étranger & un inconnu. Mais ce qui favorisa le plus ses desseins, ce fut la guerre des Tyndarides, qui dans ce même temps-là entrerent en armes dans l'Attique. Il y a même des Auteurs qui pretendent, que Mnesthée les y avoit attirez. D'abord ils ne firent aucun acte d'hostilité ; Ils demanderent seulement qu'on leur rendît Helene. Les Atheniens répondirent qu'ils ne sçavoient où on l'avoit mise ; Les Tyndarides prenant cette réponse pour une défaite, ne songeoient plus qu'à se vanger, & alloient commencer la guerre, lorsqu'Academus qui avoit

Long-tems avant Mnesthée, l'ambition avoit enseigné aux hommes à pratiquer ces moyens.

Castor & Pollux fils de Tyndare & de Leda.

sçu,

sçu, je ne sçay comment, le lieu où on l'avoit cachée, leur découvrit qu'elle étoit à Aphidnes. En recompense Castor & Pollux luy firent beaucoup d'honneurs pendant sa vie ; & les Lacedemoniens aprés sa mort, ayant souvent couru & ravagé l'Attique, épargnerent toûjours le parc de l'Academie à cause de luy. Dicæarchus écrit pourtant, que ce parc ne fut pas nommé *Academie* de cet Academus, mais qu'il y avoit dans l'armée des Tyndarides deux Arcadiens, Echemus & Marathus ; Que le nom du premier fut donné à ce parc, qu'on appella *Echedemie*, & ensuitte *Academie*, & que le nom de l'autre demeura au Bourg de Marathon, en memoire de ce que ce jeune homme avoit accompli un ancien oracle, en s'offrant volontairement pour être sacrifié à la tête des troupes. Castor & Pollux allerent attaquer Aphidnes, la prirent d'assaut & la raserent. On dit, qu'Alycus fils de Sciron qui étoit avec eux, fut tué à ce siege, & que son corps ayant été porté dans le territoire de Megare, fut enterré dans un lieu qui s'appelle encore Alycus. L'Historien Hereas ajoûte, que ce fut Thesée même qui le tua de sa main ; & pour le prouver, il cite ce passage d'un ancien Poëte : *Le brave Alycus combattant pour la belle Helene, fut tué par Thesée dans les vastes plaines d'Aphidnes* ; mais il n'est nullement vray-semblable, que Thesée eut vu prendre la ville & emmener sa mere prisonniere. La prise de cette place donna de la crainte aux

Cette étymologie est fausse.

aux Atheniens ; Mnesthée leur persuada d'ouvrir les portes aux Tyndarides, & de les bien recevoir, les asseurant, qu'ils n'en vouloient qu'à Thesée qui les avoit outragés le premier, & qu'ils étoient naturellement les bienfaicteurs & les protecteurs de tous les hommes. Cela se trouva vray comme il l'avoit dit. Castor & Pollux étant maîtres dans Athenes, ne demanderent qu'à être initiez, alleguant pour raison, qu'ils étoient parens des Atheniens au même degré qu'Hercule. Ils furent donc receus dans la confrairie des grands mysteres, aprés avoir été adoptez auparavant par Aphidnes, comme Hercule l'avoit été par Pylius. On leur rendit des honneurs divins, * & on les appella *Anaces*, * soit parce qu'ils avoient fait cesser la guerre, * ou qu'ils avoient eu si grand soin des Atheniens, que quoy que la ville fut pleine de troupes, personne n'y avoit receu le moindre déplaisir, car ce mot est tiré d'un terme qui signifie, *proteger*, *avoir soin* ; & peut-être que de-là les Roys ont été appellez *Anactes*, comme protecteurs & peres des peuples. Il y en a pourtant qui disent, que ce nom fut donné aux Tyndarides, à cause de leurs étoiles qui paroissent dans le ciel. Car les Atheniens disent, *anecas* & *anecathen*, ce que les autres disent *ano* & *anothen*, en haut.

Car comme luy, ils étoient fils de Jupiter à qui les Atheniens rapportoient leur origine. Pour être receu à cette confrairie, il falloit être naturalisé, & cela ne se pouvoit faire que par adoption.

Aphidnes avoit bientôt oublié le malheur de sa ville.

Pylius Roy de Thespies, ville de Beotie.

Roys protecteurs des peuples.

Cette étimologie est fausse.

On pretend, que la mere de Thesée fut menée à Lacedemone, & que de là elle suivit Helene à Troye ; & l'on se fonde sur ce vers d'Homere, qui dit en parlant des suivantes d'Helene : *Æthra fille de Pithée*,

Dans le troisiéme livre de l'Iliade.

&

& la belle Clymene. * Mais la plûpart marquent ce vers, comme un vers supposé, * & ils rejettent le conte qu'on fait de Munichus, qu'il nâquit des amours secretes de Laodicé & de Demophoon, & qu'Æthra l'éleva dans Troye. * L'Historien Ister dans son troisiéme Livre des choses Attiques, fait une Histoire d'Æthra bien singuliere & entierement differente de toutes les autres; Il dit, que Paris ayant été défait par Achille & par Patrocle prés du fleuve Sperchius en Thessalie, Hector alla prendre le bourg de Trezene, & en emmena Æthra prisonniere; en quoy il n'y a nulle apparence de verité.

Thesée delivré par Hercule.

Le Roy Aidonéus ayant receu chez luy Hercule, & étant venu par hazard à parler de Thesée & de Pirithous, il luy raconta le dessein qu'ils avoient fait, & la vengeance qu'il en avoit prise. Hercule fut trés fâché d'apprendre, que l'un étoit déja mort, & que l'autre étoit tous les jours en danger de mourir de même; mais voyant bien qu'il étoit inutile de se plaindre du malheur de Pirithous, & d'en vouloir tirer raison, il ne pensa qu'à sauver Thesée. Il le demanda, comme le plus grand plaisir qu'on pouvoit luy faire, & Aidonéus le luy accorda. Thesée delivré de sa prison, alla à Athenes, où son party n'étoit pas encore entierement opprimé. Ses premiers soins furent de témoigner sa reconnoissance à son Liberateur. * Il consacra à Hercule tous les parcs & toutes les terres, dont les Atheniens luy avoient fait present, & au lieu

lieu de *Theseia*, de *Thesée*, il les appella *Heracleia*, d'*Hercule*, excepté quatre qu'il se reserva, comme le rapporte Philochorus. Il voulut ensuite faire le maître & gouverner comme auparavant; & il ne fit qu'exciter par-là des desordres & des seditions dans la Ville; Car ceux qui le haïssoient à son départ, avoient ajoûté l'insolence & le mépris à la haine, & le peuple étoit si gâté & si corrompu, qu'au lieu d'être souple & de faire sans replique tout ce qui luy étoit ordonné, comme il faisoit autrefois, il vouloit être flatté & caressé. Il essaya de le reduire par la force; mais ayant vû que cela ne faisoit qu'irriter le mal, & qu'il n'y avoit plus aucun moyen de rétablir ses affaires, il envoya secretement ses enfans en Eubée chez Elphenor fils de Chalcodon; & pour luy il se rendit au bourg de Gargette, * prononça des malédictions contre les Atheniens, dans un lieu qui s'appelle encore aujourd'huy *le lieu des malédictions*, & s'embarqua pour l'Isle de Scyros, où il croyoit trouver des amis, & où il avoit quelque bien du côté de son pere. Lycomede étoit alors Roy de cette Isle. Thesée en arrivant chez luy, le pria seulement de luy rendre ses terres, afin qu'il y pût passer le reste de ses jours. D'autres pretendent qu'il luy demanda du secours contre les Atheniens. Lycomede, * soit qu'il craignît la reputation d'un si grand Personnage, ou qu'il eût été gagné par Mnesthée, le mena sur la plus haute montagne, comme pour luy faire voir son

Demophoon & Acamas.

Vengeance indigne d'un heros.

Isle vis-à-vis de l'Enbée à l'Orient.

son Isle, & le precipita du haut des rochers. Il y a pourtant des Historiens qui écrivent qu'il tomba de luy-même, ayant bronché malheureusement, comme il se promenoit un soir aprés souper selon sa coûtume. Il n'y eut personne sur l'heure qui fit aucun compte ny aucune recherche de sa mort. Mnesthée regna paisiblement à Athenes, & les fils de Thesée suivirent Elphenor au siege de Troye, comme simples particuliers. Aprés la mort de Mnesthée, ils retournerent à Athenes, & recouvrerent le Royaume. Plusieurs siecles aprés, beaucoup de choses obligerent les Atheniens à honorer Thesée comme un Dieu. Car à la bataille de Marathon on crût le voir en armes combattant contre les Barbares; * & aprés les guerres Medoises, * l'année que Phædon fut Archonte, les Atheniens ayant consulté l'oracle d'Apollon, la Prophetesse leur ordonna de ramasser les os de Thesée, de les placer chez eux dans le lieu le plus honorable, & de les garder avec beaucoup de soin. Mais s'il étoit malaisé de trouver le lieu où il avoit été enterré, il l'étoit encore davantage de transporter ses os, * à cause de la ferocité de ces Barbares, qui étoient intraitables & qui n'avoient aucun commerce avec leurs voisins. Enfin Cimon s'étant rendu maître de leur Isle, comme nous l'avons dit dans sa vie, voulut, à quelque prix que ce fut, trouver ce tombeau. Pendant qu'on cherchoit de tous côtez, il vit heureusement une Aigle qui becquetoit un lieu un peu élevé,

Sans avoir aucun commandement. Mnesthée fut tué au siege de Troye.

élevé, & tâchoit de l'entr' ouvrir avec ses serres. Frappé d'abord comme d'une inspiration divine, il fit foüiller dans ce même endroit; on y trouva la biere d'un fort grand homme avec *le fer* d'une pique, & une épée. Cimon fit charger le tout sur son vaisseau, & le porta à Athenes. Les Atheniens ravis, reçûrent ces restes de Thesée avec des processions & des sacrifices, comme si c'eût été Thesée luy-même qui fust revenu, & les firent enterrer au milieu de leur ville, prés du lieu où l'on fait aujourd'huy les exercices. C'est encore l'azyle des esclaves & de tous ceux qui craignent la violence des plus puissans, comme Thesée avoit été pendant sa vie le protecteur des oppressez, & avoit toûjours receu favorablement les prieres de ceux qui imploroient son aide. On luy fait le sacrifice le plus solemnel le huitiéme d'Octobre, qui fut justement le jour de son retour de Crete; * mais on ne laisse pas de l'honorer encore tous les huitiémes jours des autres mois; soit qu'il fut arrivé de Trezene à Athenes le huitiéme de Juin, comme l'a écrit Diodore le Geographe; soit qu'on eût crû, que ce nombre luy convenoit plus que tout autre, parce qu'il avoit passé pour fils de Neptune, auquel on faisoit des sacrifices le huitiéme de chaque mois: Car ce nombre de huit étant le premier cubique & le double du premier quarré, represente parfaitement la solidité & la fermeté de la puissance & de la vertu de ce Dieu, à qui, par cette raison, on a donné

Plutarque dit l'airain parce que dans ces tems Heroiques, le fer n'étoit pas encore en usage. Les armes étoient toutes d'airain. v. les remarques.

Le viij. du mois Pyanepsion. Ce jour là on faisoit un festin à tous les pauvres.

le viij. d'Hecatombæon.

Diodore. Outre sa Geographie, on cite de luy un traité des tombeaux.

Les Anciens étoient fort entetez des Nombres, & ils y cherchoient des mysteres qui n'y étoient pas.

les surnoms d'*Asphalius* & de *Gaiæochus*, c'est-à-dire, qui asseure la terre & qui l'affermit.

Fin de la vie de Thesée.

REMARQUES SUR LA VIE DE THESE'E.

Page 1. *Comme les Geographes ont accoûtumé de mettre à l'extremité de leurs Cartes les Regions qui leur sont inconnuës.*] La Geographie est la fille de la Philosophie, ainsi les premiers Geographes, étant tous Philosophes, ne se contentoient pas de marquer dans leurs Cartes, la situation & la distance des lieux, ils faisoient connoître aussi les mœurs des habitans, leur gouvernement, leurs vertus, leurs vices, & n'oublioient rien de ce qui pouvoit nourrir la prudence & contenter la curiosité; c'étoient de veritables Historiens: C'est pourquoy Plutarque a mis *Historiens* pour Geographes, comme Strabon a appellé en quelque endroit, la Geographie, *Histoire*.

Ibid. *Mon cher Senecion.*] C. Sossius Senecio, qui fut quatre fois Consul; La premiere fois sous Nerva, & les trois autres sous Trajan; c'est le même à qui Pline écrit. Ceux qui ont crû que Plutarque adressoit

ces vies à Senecion que Domitien fit mourir, se sont fort trompez ; ce Senecion s'appelloit *Herennius*, & non pas Sossius, & il étoit mort avant que Plutarque eût fait ces dernieres vies.

Nous pouvons dire de tout ce qui est plus ancien, au de-là, c'est le pays des fictions & des monstres.] Plus de cinq cens ans avant Plutarque, Thucidide avoit reconnu, que tout ce qui precedoit les guerres du Peloponese, étoit fort incertain à cause de son antiquité. Il veut parler des guerres Medoises & de la guerre de Troye. Si du temps de Thucidide, on comptoit presque au rang des fables les guerres Medoises, qui ne commencerent que cent ans avant Thucidide, que doit-on penser de la guerre de Troye & des temps de Thesée qui ont precedé la guerre du Peloponese de prés de huit cens ans ? Plutarque dit fort bien, que c'est le Pays des fictions & des monstres. Cela fait voir que l'Histoire sainte a sur toutes les Histoires prophanes le même avantage, que la veritable Religion a sur toutes les autres. On ne trouve que lumiere & verité dans l'une, & dans les autres qu'obscurité, que mensonge, & que fiction. Il n'y a point d'Histoire prophane qui puisse nous mener sûrement à six cens ans prés de Thesée, & l'Histoire sainte nous mene jusqu'à la Creation.

Il me semble que nous pouvons remonter jusqu'à Romulus, puisque nous sommes si prés de son temps.] Ce mot de *remonter*, ne

ne doit être rapporté qu'à Numa. Plutarque n'avoit garde de le rapporter à Lycurgue, puisque Lycurgue est plus ancien que Romulus.

Mais, comme dit Eschyle, Qui est-ce qui se presentera devant cet homme ? Qui pourrons-nous luy opposer ?] Ce sont deux differens passages d'Eschyle, de la Tragedie des sept Chefs contre Thebes. Un Officier vient rendre compte à Eteocle des attaques des ennemis & des postes que leurs Generaux occupent, & en les nommant l'un aprés l'autre, il demande au Prince, quels Capitaines il choisira pour leur opposer ; ainsi l'application que Plutarque en fait est trés juste, mais il la change à sa maniere, pour l'accommoder au sujet.

Tous deux se sont attiré la haine de leurs Citoyens, si l'on peut recevoir pour vray ce qu'on en a dit de plus apparent & de moins tragique.] Plutarque ajoûte cecy, pour faire connoître, qu'il rejette toutes les fables qu'on raconte sur la mort de Thesée, & particulierement sur celle de Romulus. Page 21

Thesée, du côté de son pere, descendoit de l'ancien Erechthée, & des premiers habitans de l'Attique.] Plutarque appelle icy Erechthée celuy qu'on appelle plus ordinairement Erichthonius ; car voicy la Genealogie de Thesée du côté de son pere.

Erichthonius ou Erechthée, fils de Vulcain & de Minerve, ou de Cranaé petite fille de Cranaus.

|

Pandion.

|

Erechthée.

|

Cecrops. —— Ornée, Pere de

| |

Pandion II. Pereüs, Pere de

| |

Egée. Mnesthée.

|

Thesée.

Le premier Erechthée ou Erichthonius étoit du temps de Moyse, vers l'an du monde 2460. & avant luy, il y avoit eu à Athenes trois Rois, Cecrops, Cranaus, & Amphiction, qui étant tous trois d'une origine inconnuë, furent appellez enfans de la terre, & comme Erichthonius passoit pour petit fils de la fille de Cranaus, Plutarque a fort bien dit, que Thesée descendoit des *Autochthones*, c'est-à-dire, des premiers habitans de l'Attique, qu'on appelloit *Autochthones*, parce qu'ils étoient nez dans le pays même, & qu'ils n'étoient point étrangers; mais il est pourtant certain, que l'Attique fut habitée premierement par des étrangers, & il n'en faut d'autre preuve, que le nom même de Cecrops qui est étranger; mais ce qui fit passer les premiers habitans de l'Attique pour *Autochthones* ou *Indigenes*, c'est

c'est que tous les autres cantons de la Grece, à cause de la bonté de leur terroir, changerent souvent de Maîtres, chacun tâchant de s'établir par la force dans le meilleur pays, & que le terroir de l'Attique se trouvant tres mauvais & tres infertile, on laissa en repos ses habitans, qui dans la suite furent regardez comme nez dans leur propre terre, à cause de cette difference qu'il y avoit entre eux & les autres peuples qui avoient souvent changé.

Et du côté de sa mere, il étoit issu de Pelops qui fut le plus puissant de tous les Rois du Peloponese, non seulement par ses richesses.] Pelops étoit fils de Tantale, & Phrygien d'origine; il avoit porté dans le Peloponese des richesses immenses, qu'il avoit tirées des mines du mont Sipylus. Pelops, Pitthée, Æthra, Thesée.

Car il maria plusieurs filles avec les plus grands Seigneurs du pays.] Je ne trouve que deux filles, Lysidicé & Asthydamie; la premiere fut mariée à Alectryon, ou selon d'autres, à Nestor qui étoit fils de Persée Roy de Tirinthe; & Asthydamie fut mariée à Sthenelus Roy de Mycenes. Cette Asthydamie est appellée par d'autres Nicippe.

Et trouva moyen de placer tous ses fils dans les Etats les plus considerables.] A force d'argent il s'empara des villes les plus considerables du Peloponese, qu'il mit entre les mains de ses enfans, & cela ne luy fut pas malaisé à cause de la pauvreté & de la misere des peuples.

Il fonda la petite Ville de Trezene.] Il y avoit à l'entrée du Golphe Saronique deux petites places appellées Hyperea & Anthea. Pitthée assisté de son frere Tresen, s'en rendit le maître, & en fit ensuite une seule & même ville qu'il nomma Trezene, du nom de son frere qui étoit mort auparavant.

Il eut la reputation d'être le plus sage & le plus sçavant de son temps.] Pausanias écrit qu'il enseignoit à Trezene la Rhetorique dans le temple des Muses: *Et moy-même*, dit-il, *j'ay lû un livre écrit par Pitthée, qui me fut donné par un homme d'Epidaure*; mais on peut douter avec raison de cette antiquité.

La science qui étoit alors en usage, consistoit particulierement en sentences & en moralitez.] Cela paroît, non seulement par les ouvrages d'Hesiode qui florissoit environ cinq cens ans aprés Pitthée, & par ceux de Theognis qui vivoit prés de trois cens ans aprés Hesiode, mais encore par les proverbes de Salomon, qui vivoit deux ou trois cens ans aprés Pitthée.

Page 3. *Tiens toûjours prête la recompense que tu as promise à ton amy.*] C'est le même precepte qui est contenu dans le Levitique Cap. XIX. *Non morabitur opus mercenarii tui apud te usque mane: Le salaire de ton mercenaire ne demeurera point chez toy jusqu'au lendemain matin.* Car Hesiode appelle dans ce vers le mercenaire, amy.

On ne sçait ce que Pitthée se promit de cet oracle.] Ce fut apparemment cette avanture

ture qui donna à Pitthée la reputation de connoître l'avenir & d'expliquer sûrement les oracles.

Page 47. *Car il craignoit que les fils de Pallas, qui étoient au nombre de cinquante, & qui le mépriſoient parce qu'il n'avoit point d'enfans, ne luy dreſſaſſent des embuches.*] Pallas étoit frere d'Egée, & comme celuy-cy n'avoit point d'enfans, les fils de Pallas, qu'on appelloit les Pallantides, regardoient le Royaume d'Athenes comme un droit qui leur appartenoit, & qui ne pouvoit pas leur manquer aprés la mort de leur oncle. Egée craignoit donc avec raison, que si ses neveux venoient à découvrir qu'il avoit un fils, ils ne cessassent de le mépriser & ne luy dressassent des embuches pour le faire perir avant que ce fils fût de retour à Athenes, & qu'il pût l'avoir reconnu; ou même qu'ils ne cherchassent les moyens d'assassiner Thesée, & que ce jeune Prince ne fût la victime de leur fureur.

Æthra accoucha d'un fils.] Cela arriva dans un lieu appellé *Celenderis*, prés du port de Trezene, Pitthée ayant menagé cela exprés, pour mieux persuader que Neptune étoit le pere de l'enfant. L'endroit où Thesée nâquit fut appellé longtemps *Genethlium*, *le lieu de la naissance.*

Les uns disent, qu'il fut d'abord nommé Theſée à cauſe des enſeignes qui avoient été miſes ſous la pierre.] Les Grecs comme les Hebreux donnoient toûjours des noms qu'ils tiroient des circonstances particulieres & des évenemens qui arrivoient aux

choſes qu'ils vouloient nommer. Ainſi ce jeune Prince fut appellé Theſée du grec *Theſis*, qui vient de τίθημι *poſer*, ou parce que ces enſeignes avoient été poſées ſous la pierre, ou parce qu'Egée l'avoit reconnu & avoüé pour ſon fils, ce qu'on dit en grec θέσθαι υἱόν.

Honorant ainſi avec plus de raiſon & de juſtice, la memoire de celuy qui avoit formé leur Prince.] C'eſt un fort beau ſentiment. Les Athenïens honoroient la memoire de Chonnidas qui avoit élevé Theſée; mais ils honoroient auſſi en même temps celle de Silanion & de Parrhaſius qui en avoient fait des ſtatuës & des portraits. Plutarque en les loüant des honneurs qu'ils rendoient au premier, ſe mocque de ceux qu'ils faiſoient aux autres: En effet, quelle comparaiſon! Le Statuaire & le Peintre ne repreſentent que les traits du corps, au lieu qu'un Gouverneur forme les mœurs & l'eſprit, éleve l'ame, & inſpire toutes les vertus. Ceux-là doivent être loüez & eſtimez comme d'excellens ouvriers, & celuy-cy doit être honoré comme le bienfacteur de tous les hommes, & la ſeule cauſe de toutes les grandes actions qui font leur bonheur.

Comme c'étoit encore alors la coûtume, que ceux qui ſortoient de l'enfance allaſſent à Delphes conſacrer à Apollon leurs premiers cheveux.] Plutarque fait entendre que cette coûtume étoit beaucoup plus ancienne que Theſée; mais Euſtathius écrit que ce fut Theſée qui commença & qui fut le premier qui conſacra ſes cheveux à Apollon

Apollon à Delos & non pas à Delphes; je ne ſçay d'où il avoit tiré cette particularité. Par un paſſage de Lucien, s'il eſt vray que le Traité de la Deeſſe Syrienne ſoit de luy, il paroît que les Trezeniens étoient les ſeuls de tous les Grecs qui euſſent cette coûtume de conſacrer les premices de leurs cheveux, & qu'elle ne commença qu'aprés Theſée; car cette conſecration ſe faiſoit à l'honneur d'Hippolyte fils de ce Heros par tous les jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe, qui autrement n'auroient pas eu la liberté de ſe marier, & cela ſe faiſoit de cette ſorte. On laiſſoit croître les cheveux aux enfans juſques à ce qu'ils fuſſent grands; quand ils étoient en âge, on les menoit dans un Temple, on leur coupoit les cheveux, & on les mettoit dans un vaſe d'or ou d'argent, ſur lequel on écrivoit le nom de chacun, & on le conſacroit dans le Temple. Cette même coûtume étoit auſſi chez les Aſſyriens, les jeunes garçons offroient leurs cheveux, & les jeunes hommes les premices de leur barbe.

Comme Homere dit des Abantes.] Car Homere les appelle ὀπιστεν κομόωντας *chevelus par derriere.* Les Abantes ſont les habitans de l'Eubée. Ariſtote écrit, que les Thraces ayant occupé la Phocide, ceux qui habitoient la ville *Abæ* s'emparerent de l'Eubée, & donnerent le nom d'Abantes à ſes habitans. Page 50.

Les Abantes dont parle Homere ne l'avoient priſe, ny des Arabes, ny des Myſiens.] Comment l'auroient-ils priſe de

ces peuples, avec lesquels ils n'avoient encore alors aucun commerce. Ils l'avoient apportée sans doute de Thrace.

Qui joignoient toûjours l'ennemy, & qui aimoient à combattre main à main.] C'est l'éloge qu'Homere avoit donné à ces peuples, long-temps avant Archilochus; Car dans le second Livre de l'Iliade, il dit: *Elphenor fils de Chalcodon menoit les Abantes qui n'ont des cheveux que par derriere & qui sont si belliqueux, qu'avec leurs lances étenduës, ils percent les cuiraſſes de leurs ennemis.* On n'a qu'à voir le commentaire que Strabon fait sur ce passage d'Homere, au commencement de son dixiéme Livre, où il explique fort bien, ὀρεκτῆσι μελίγσι, *les lances étenduës.* La lance, dit il, est à deux usages, car ou on la lance de loin, comme Achille qui se vantoit de jetter sa lance aussi loin qu'un autre pourroit lancer un javelot; ou bien on s'en sert pour se battre de prés & main à main; & c'est ce qu'Homere appelle une lance étenduë, parce qu'on la tient toûjours & qu'on ne la jette jamais.

Page 6. *Theſée leva facilement la pierre.*] Depuis ce temps là cette pierre fut appellée *la pierre de Theſée*, & auparavant on l'appelloit *l'Autel de Jupiter Sthenien*; car les Anciens faisoient des Autels des premieres grandes pierres qu'ils rencontroient, comme cela paroît par l'Ecriture sainte.

Car ce ſiecle-là portoit des hommes d'une taille prodigieuſe.] C'étoient des restes des Geants, dont il est parlé dans l'Ecriture, & qui ne reconnoissoient d'autre Loy de

de justice, que leur propre force.

Page 7. *S'étant luy-même impoſé cette peine ſelon la coûtume de ces temps-là.*] Ceux qui avoient commis quelque meurtre, s'exiloient volontairement de leur pays, & s'imposoient certaines peines, jusqu'à ce qu'ils fussent expiez; & cette coûtume venoit sans doute en partie des anciens Hebreux à qui Dieu avoit établi des villes de refuge, afin que celuy qui avoit tué quelqu'un par mégarde, s'y retirât jusqu'à la mort du grand Sacrificateur. Hercule alla d'abord à Pylos chez Nelée, & de-là à Amycles, où il fut expié par Deiphobus fils d'Hippolyte; mais étant devenu extremement malade & ayant consulté Apollon, il luy fut répondu, que ses maux ne cesseroient qu'aprés qu'il auroit été trois ans esclave; c'est-pourquoy il fut vendu à Omphale. Apollod. Liv. II.

Page 9. *Il punit Sinnis le ployeur de pins, de la même maniere dont ce Geant avoit fait mourir ceux qu'il avoit vaincus.*] Quand ce Geant avoit vaincu quelqu'un, il courboit deux pins, attachoit à chacun un bras & une jambe de ce miserable, & lâchoient en même temps ces arbres qui emportoient les membres qu'on y avoit attachez. Pausanias écrit, que de son temps sous le Regne d'Adrien, on voyoit encore un de ces pins prés du rivage.

Page 10. *De ce Menalippe nâquit Joxus, lequel avec Eurytus fut Chef de la colonie qu'on mena en Carie.*] Je ne me souviens pas d'avoir rien lû ailleurs de cette colonie, ny de cette famille des Joxides. Il paroît par

quelques passages de Strabon, que les Grecs s'établirent à diverses fois dans la Carie.

Page 11. *Comme dit Simonide.*] Il y a eu en differens temps quatre Simonides tous Historiens & Poëtes; de sorte qu'il seroit difficile de decider duquel d'entre eux Plutarque raporte le témoignage. Je croirois que c'est du plus ancien, de Simonides Amorgynus, qui vivoit vers la xxx. Olympiade, du temps de Tullus Hostilius.

Car tout le monde sçait, disent-ils, qu'Æacus est estimé le plus saint homme de son temps.] Æacus fils de Jupiter & d'Ægine; sa pieté & sa justice l'avoient rendu si agreable aux Dieux, qu'il en obtenoit tout par ses prieres, & que par ce moyen, il fit cesser une grande famine & une horrible sechereſſe dont la Grece étoit extremement affligée.

On n'ignore pas que Cychrée le Salaminien reçoit des honneurs divins à Athenes.] Il étoit fils de Neptune & de la Nymphe Salamis, & si homme de bien, qu'aprés sa mort on l'honora comme un Dieu, non seulement à Salamine, mais à Athenes.

Ibid. *Qui nâquirent tous deux de la Nymphe Endeide fille de Chariclo & de Sciron.*] Apollodore fait cette Nymphe Endeide fille de Chariclo & de Chiron, & il est suivi par d'autres Auteurs; mais il est plus sûr de corriger Apollodore sur la foy de Plutarque & des Historiens de Megare qu'il avoit consultez, que de corriger ces derniers

niers sur la foy d'Apollodore, dont nous n'avons qu'un abregé. Pausanias est même d'accord en cela avec Plutarque, & pour ce que Diodore raporte, que Telamon épousa à Salamine Glaucé fille de Cychrée, & qu'il est absurde de penser que l'ayeul & le petit-fils ayent épousé les deux sœurs, cela ne doit être d'aucun poids, car Apollodore même écrit que la femme de Telamon fut Periboée fille d'Alchathous, & non pas Glaucé.

Il n'y a donc pas d'apparence que les plus grands personnages & les plus gens de bien de toute la Grece.] Il ne parle que de Cychrée & d'Æacus, dont le premier fit son gendre de Sciron, & l'autre en fit son beau-pere; j'explique cela, parce qu'on s'y étoit trompé.

En passant par Eleusine, il lutta contre Cercyon l'Arcadien, & le défit.] Ce Cercyon fut le premier qui employa la ruse dans les combats de la lutte. Thesée en sçût plus que luy, car il fut instruit par Minerve. Le lieu où se fit ce combat étoit encore appellé la *Palestre de Cercyon*, du temps de Pausanias.

De-là arrivant à Hermione, il vainquit le Geant Damastes.] Je ne connois point de Ville nommée Hermione, entre Eleusine & Athenes. Diodore écrit, que ce Geant demeuroit dans un lieu de l'Attique appellé Corydallus.

En l'obligeant de s'égaler à la mesure de ses lits.] Hyginus a fort bien expliqué la mechanceté de ce Geant. Il avoit, dit-il, plusieurs lits, & quand un hôte arri-

vo-

voit chez luy, s'il étoit grand, il le faisoit coucher dans un petit lit, & luy coupoit tout ce qui passoit la longueur du lit; & s'il étoit petit, il le mettoit dans un grand lit, & à force de machines, il luy étendoit les jambes jusqu'à la mesure du lit; c'est-pourquoy il fut appellé *Procrustes*, c'est-à-dire, *qui étend par force & avec violence.*

C'est ainsi qu'il sacrifia Busiris.] Busiris étoit Roy d'Egypte, & fils de Neptune & de Lysianasse. Il sacrifioit les étrangers à Jupiter, & voulut faire le même traitement à Hercule qui se laissa mener lié & garrotté prés de l'Autel, & qui ayant rompu ses liens, sacrifia luy-même ce Tyran & son fils Amphidamas.

Qu'il étouffa Antée.] Antée étoit Roy de Lydie & fils de la Terre, qui luy redonnoit de nouvelles forces si tôt qu'il la touchoit; c'est-pourquoy Hercule l'éleva en l'air, & l'étouffa entre ses bras.

Qu'il tua Cygnus en combat singulier.] Il y eut deux Cygnus contre lesquels Hercule se battit; le premier étoit fils de Mars & de Pyrene, la foudre qui tomba au milieu des deux combattans les separa; l'autre étoit aussi fils de Mars & de Pelopée, & il fut tué par Hercule.

Page 12. *Où il trouva la famille des Phythalides qui venoit au devant de luy pour luy faire honneur.*] Pausanias appelle ces Phytalides, les descendans de Phytalus, à qui Cerés avoit donné l'intendance des saints mysteres, pour le recompenser de l'hospitalité qu'il

qu'il avoit exercée à son égard, l'ayant receuë fort humainement dans sa maison.

La premiere chose qu'il demanda, ce fut d'être purifié.] Quoyqu'il n'eût tué que des brigands, il crût ne pouvoir être admis aux mysteres de Cerés avant que d'être expié. Cela est remarquable.

Les Phytalides le purifierent avec toutes les ceremonies accoûtumées.] Cette ceremonie se fit sur l'autel de Jupiter pacifique, *ad aram Jovis Meilichii*, qui étoit prés du Cephise.

Il tira son épée comme pour couper les viandes.] Si ce passage n'est pas corrompu, Plutarque s'est assûrement trompé sur les manieres de ces temps heroïques. Ces Heros ne coupoient pas les viandes avec la même épée dont ils se battoient; mais avec un grand coûteau, ou un grand poignard, qu'ils portoient toûjours pendu prés de l'épée, afin de pouvoir faire dans les sacrifices les fonctions ausquelles ils étoient obligez. Cette coûtume est tres bien prouvée par un passage du troisiéme Livre de l'Iliade, où Homere dit: Page 13.

Ἀτρεΐδης δὲ ἑὸν στάμενος χείρεσι μαχαίραν,
Ἣν οἱ παρ' ξίφεος μέγα κώλεον αἰὲν ἄωρτο,
Ἀρνῶν ἐκ κεφαλῶν τέμνε τρίχας.

Agamemnon tirant le poignard qui étoit toûjours pendu prés de son épée, coupa la laine de la tête des agneaux. Ainsi Thesée ne tira pas l'épée qu'il avoit de son pere, mais pour faire voir cette épée, il tira son poignard, parce que pour le tirer, il falloit jetter son manteau

manteau en arriere, & faire voir l'épée par conſequent. Je croirois qu'il ne manque qu'un mot à ce paſſage, & que pour le rétablir, il ne faut qu'ajoûter ξίφος. ἀδείκνυεν ξίφος ἐκεῖνο. Plutarque avoit dit ſans doute, *Theſée tira ſon poignard, comme pour couper les viandes, & fit voir ſon épée, Egée la reconnut d'abord, &c.*

Car la maiſon d'Egée étoit dans cet endroit.] Cela ne pouvoit être, ſi ce que dit Pauſanias eſt vray; car il écrit que ce temple *Delphinium* ſe bâtiſſoit actuellement, lorſque Theſée arriva à Athenes.

Qu'Egée, qui n'étoit que fils ſuppoſé de Pandion.] Car on avoit dit en effet qu'Egée étoit fils de Scyrius, & que Pandion voulut faire croire qu'il étoit ſon fils. Les Pallantides ne manquerent pas de relever ce bruit qui étoit tout à leur avantage.

Page 18. *Et le ſacrifia enſuite à Apollon Delphinien.*] Pauſanias dit qu'il le ſacrifia à Minerve. Diodore eſt du ſentiment de Plutarque, mais il aſſure que ce fut Egée qui le ſacrifia, & non pas Theſée.

Pour ce qui eſt du conte que l'on fait d'Hecalé.] Ce conte étoit ſi generalement receu, que Callimaque fit ſur cela un poëme qu'il nomma *Hecalé* du nom de cette bonne femme.

C'eſt ainſi que l'écrit Philochorus.] Philochorus Auteur Athenien qui vivoit du temps de Ptolomée Philopater, deux cens ans ou environ avant la naiſſance de nôtre Seigneur. Il avoit fait pluſieurs ouvrages conſiderables que nous n'avons plus, comme l'hiſtoire des Atheniens ou de

de l'Attique en XVII. liv. un Catalogue des Archontes, un Livre des Sacrifices, les Origines de Salamine, deux Livres des Olympiades, & XVII. Livres des combats des Atheniens.

Car Androgeos ayant été tué en trahiſon dans l'Attique.] Egée l'avoit fait tuer dans le bourg d'Oenoé, parce qu'il favoriſoit les Pallantides, & leur avoit promis du ſecours. D'autres diſent qu'il avoit été tué par le taureau de Marathon, & que Minos en avoit accuſé injuſtement les Atheniens.

Et pour le Minotaure, que c'étoit, comme dit Euripide, un monſtre moitié homme & moitié taureau.] Minos avoit accoûtumé de ſacrifier toutes les années à Neptune le plus beau taureau qu'il eût. Un jour il en vit un ſi beau qu'il en fut charmé, & au lieu de le ſacrifier, il en mit un autre à ſa place. Neptune irrité rendit Paſiphaé amoureuſe de ce même taureau; & Dedale deshonora ſon art en ſervant cette malheureuſe Reine dans cette horrible paſſion qui donna la naiſſance à ce monſtre appellé Minotaure, homme & taureau. Voilà ce que dit la fable. Page 17

Fut un des plus grands Seigneurs de ſa Cour, & le general de ſes armées nommé Taurus.] Cela eſt plus vray-ſemblable, que la maniere dont Palæphatus explique cette fable. Il dit que ce Taurus étoit un homme de la Cour de Minos, que Paſiphaé en devint amoureuſe, & que Minos ayant découvert ce commerce, envoya cet amant trop hardy ſervir de valet à ſes Ibid.

bergers

bergers sur les montagnes ; que ce jeune homme secoua ce joug, & se rendit si redoutable, que Minos l'ayant voulu faire prendre, ne pût en venir à bout, & perdit tous ceux qu'il y envoya, de sorte qu'il prit le parti de s'en servir pour punir tous les criminels & les ennemis qui tomboient entre ses mains, & dont il se vouloit défaire ; & qu'ayant pris Thesée dans un combat, il l'envoya à ce Taurus, mais qu'Ariadne luy donna secrettement une épée avec laquelle il le tua.

Aristote luy même dans sa Republique des Bottieien.] Parmy les ouvrages d'Aristote qui se sont perdus, il y en avoit un, où il décrivoit le gouvernement de cent cinquante huit Republiques, & c'est celuy dont Plutarque parle.

Que n'y trouvant pas de quoy vivre, ils passerent en Italie & s'établirent dans la Poüille.] Il est certain que l'Isle de Crete a envoyé plusieurs colonies en Italie. Strabon marque Brindes & les Salantins pour colonies de Crete. Il paroît même par un passage de ce même Auteur, que ces Candiots qui passerent en Italie, y allerent sous la conduite de Thesée, qu'ils furent joints par une autre troupe du même Pays, qui avoit passé en Sicile sur des vaisseaux de Minos, & que n'ayant pû s'accorder avec ces derniers, ils passerent dans cette partie de la Thrace, appellée *Bottiée.*

Ils repasserent en Thrace, où ils furent appellez Bottieiens.] Strabon en parlant de la Thrace dit, *Le fleuve Axius separe la Bottiée de*

de la terre Amphaxite & reçoit le fleuve Erigon. Mais ce passage de Plutarque fait entendre, qu'ils donnerent eux-mêmes ce nom à la terre qui les receut, & je croy qu'ils l'appellerent *βοττιαίαν altricem terram*, parce qu'elle se trouva assez bonne pour les nourrir.

Et que de-là vient que leurs filles dans un sacrifice solemnel qu'elles font toutes les années, chantent toûjours à la fin de leurs hymnes, allons à Athenes.] Une grande partie des Bottieiens conservoit toûjours un tendre souvenir d'Athenes à cause de leur origine, & c'est sur cela, je pense, qu'est fondé ce que rapporte Thucidide, que lorsque les Atheniens allerent porter leurs armes dans la Bottiée & assieger Spartole, ils ne le firent que dans l'esperance que cette Ville se rendroit à eux par la faction des habitans, qui étoient de leur party ; mais que le party contraire prevalut & fit venir du secours d'Olynthe.

C'est inutilement qu'Hesiode l'appelle le Roy trés-juste, & qu'Homere le nomme l'amy de Jupiter.] Plutarque tombe icy dans une faute que beaucoup d'Auteurs ont faite avant & aprés luy. Il y a eu deux Minos qui ont regné dans Crete, l'un fils de Jupiter & d'Europe, & l'autre son petit fils & fils de Lycaste. Le premier fut un Roy trés juste, c'est-pourquoy on a feint qu'il étoit Juge dans les enfers ; & l'autre fut un Tyran. Ce qu'Homere & Hesiode ont dit du premier, Plutarque l'attribuë au dernier, comme s'il n'y avoit eu que luy de ce nom. Platon a fait deux fois

la

la même faute dans son Dialogue qu'il a appellé *Minos*; mais Plutarque est moins excusable, en ce qu'il avoit oüi dire quelque chose de ces deux Princes, comme cela paroît par la suite, & que cela suffisoit pour le ramener à la verité, s'il avoit voulu s'en instruire; car Diodore les a tres bien distinguez tous deux dans son V. Livre.

Page 18. *Roy tres juste.*] C'est dans le passage où Hesiode dit: *Que Minos regna sur plusieurs peuples, tenant le sceptre de Jupiter*; c'est-à-dire, comme Platon l'explique, étant instruit par Jupiter à gouverner ses peuples avec justice. Car les Rois justes tiennent le sceptre de Dieu, & ils ont Dieu pour precepteur & pour maître.

Et qu'Homere le nomme l'amy de Jupiter.] C'est dans le 19. Livre de l'Odyssée, Διὸς μεγάλου ὀαριστὴς proprement, *qui s'est entretenu avec Jupiter*; ce que Platon appelle la plus grande loüange qu'on puisse donner. Cette fiction des Poëtes a pû être tirée de l'Ecriture sainte qui dit de Moyse: *Dieu parloit à Moyse face à face, comme un amy parle à son amy.* Exod. 33. 11.

Le témoignage des Poëtes tragiques a prevalu.] Plutarque a pris cecy du Minos de Platon, où Socrate répond à celuy qui luy demande, d'où vient qu'un Roy à qui Homere & Hesiode ont donné de si grandes loüanges, passe pourtant pour un homme barbare & cruel, il luy répond, dis-je, *Croyez-moy, tous ceux qui seront soigneux de conserver une bonne reputation, doivent*

doivent bien prendre garde de ne point attirer la haine des Poetes, car le témoignage des Poetes est d'un grand poids, & pour la loüange & pour le blâme; & c'est en quoy Minos a fait une faute qu'on ne sçauroit trop blâmer, d'avoir declaré la guerre à cette Ville, (à Athenes) où fleurit toute sorte d'érudition, & où regne sur tout la Tragedie, qui est une ancienne invention de cette Ville, & non de Phrynichus ny de Thespis; car la Tragedie est un poëme tres amusant & tres propre à divertir le peuple; c'est dans ce poëme que nous avons lancé tant de traits contre Minos, pour nous vanger du cruel tribut qu'il nous faisoit payer. Voyla en quoy il a manqué, d'avoir attiré la haine de nos Atheniens, & voylà la source de tous les mauvais bruits qui courent de luy, quoyqu'il ait été fort homme de bien, tres juste & un excellent Legislateur.

Quoy qu'on dise communement, qu'il est le Legislateur & le Roy & que Rhadamanthe n'est que le Juge qui fait observer les loix qu'il en a receües.] Cecy est encore pris du même Dialogue de Platon, où Socrate, aprés avoir fait voir qu'Homere dans son Odyssée ne fait mention que de Minos, à qui il donne un sceptre d'or, dit que Rhadamanthe étoit un homme de bien, & qu'il avoit été instruit par Minos qui ne luy avoit pas enseigné la science d'un Roy, mais seulement à obeïr à ses ordres en rendant la justice & faisant observer ses loix.

S'offrit volontairement luy même, sans vouloir tenter la faveur du sort.] Catule a

suivi cette tradition qui fait bien plus d'honneur à Thesée,

Ipse suum Theseus pro caris corpus Athenis
Projicere optavit, &c.

Page 19. *Hellanicus dit pourtant qu'on n'y employoit point du tout le sort.*] Il y a eu deux Historiens de ce nom, l'un de Mitylene, & l'autre de Milet ; Le premier beaucoup plus ancien que l'autre, car il étoit plus vieux qu'Herodote. Il avoit fait plusieurs ouvrages qui se sont perdus, & entre autres l'Histoire de l'Attique dont Thucidide a porté ce jugement, *qu'elle étoit écrite d'une maniere précise & serrée, mais qu'elle n'étoit pas exacte pour les temps.*

Et que Minos venoit en personne & qu'il choisissoit luy-même ceux qu'il vouloit.] Diodore a suivi les memoires d'Hellanicus, car il écrit que Minos alloit tous les sept ans à Athenes avec une grande armée exiger ce tribut.

Qu'il choisit Thesée sous ces conditions que les Atheniens fourniroient le vaisseau.] C'est-à-dire que les Atheniens pour l'honneur de leur Roy & de leur Etat, voulurent fournir le vaisseau que Thesée devoit monter avec les autres enfans, afin que son voyage parut plus volontaire que forcé, & qu'il n'y eût plus un air d'esclavage. J'explique le sens de ces conditions, parce qu'on s'y est trompé.

Et teinte en écarlate.] Plutarque parle icy du *Coccum Ilicis* qui est tout plein de petits vermisseaux, dont le sang fait cette belle teinture,

teinture, qui de-là est appellée vermillon, *à vermicellis. Coccum Ilicis celerrimè in vermiculum se mutans.* Plin. XXIV. IV.

Car les Atheniens ne s'étoient pas encore appliquez à la marine.] On dit que le premier vaisseau qu'ils eurent sur la mer, fut la navire Argo, & cela est faux, car par le témoignage d'Eumelus, Poëte aussi ancien qu'Homere, il paroît qu'Æetes étoit de Corinthe, & qu'il alla de-là à Colchos avec sa fille Medée ; mais que ce soit, ou le vaisseau d'Æetes, ou celuy des Argonautes qui ait été le premier sur la mer, cela est presque égal pour le temps, puisque Thesée suivoit Jason qui enleva Medée. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Atheniens furent long-temps sans s'appliquer à la marine. Thucidide écrit formellement dans son 1. Liv. qu'ils ne commencerent à devenir hommes de mer, que dix ou douze ans aprés la bataille de Marathon. Cependant Homere dit qu'ils envoyerent cinquante vaisseaux au siege de Troye ; mais c'étoient des vaisseaux de charge, des barques découvertes, & non pas des vaisseaux de guerre. C'est encore beaucoup, que n'ayant commencé à s'appliquer à la marine que sous Thesée, ils ayent été si-tôt en état de fournir cinquante vaisseaux de charge à Agamemnon, c'est-à-dire dans l'espace de trente ou quarante ans. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'ils s'en soient tenus là, & qu'ils n'ayent fait aucun progrés dans l'espace de prés de 700. ans qu'il y a depuis la guerre de Troye

jusqu'à la bataille de Marathon, & que peu de temps aprés cette bataille, ils ayent passé pour les plus grands hommes de mer qu'il y eût au monde ; car c'étoit parmy les Grecs un commun proverbe, *les Atheniens pour la mer.*

Page 20. *C'est que parmy ces enfans, il y en avoit un appellé Mnesthée qui étoit son neveu, le propre fils de sa sœur.*] Servius sur le VI. Liv. de l'Eneïde, a eu soin de conserver les noms des enfans qui allerent avec Thesée, & il nomme *ce Mnesthée, fils de Sumianus. Mnestheus, Sumiani.*

Dans le bourg de Phalere tout joignant le temple de Sciron.] Dans ce bourg il y avoit un lieu appellé Scirus où étoit le temple de Minerve Scirade, qui avoit été bâti par un Devin d'Eleusine appellé Scirus, comme l'écrit Philochorus dans le II. Liv. de son Histoire Attique ; mais Praxion dans le II. Livre de Megare dit qu'il fut bâti par Sciron de Salamine, & c'est ce dernier que Plutarque a suivi. Je croirois que le passage de Praxion étoit corrompu du temps de Plutarque, & qu'il faut remettre *Scirus*, pour *Sciron.* Le raisonnement même de Plutarque semble le demander.

La victime fut tout d'un coup metamorphosée en bouc.] En Elide il y a eu long-temps une statuë de Venus qu'on appelloit *populaire*, & qui étoit à cheval sur un bouc. C'étoit l'ouvrage de Scopas, qui sans doute avoit voulu faire cette Venus *Epitragia.*

Page 21. *Pherecyde.*] Il y a eu deux Pherecydes, le premier étoit de l'Isle de Syros, grand Philo-

Philosophe & Theologien. C'est le premier qui a soûtenu que l'ame étoit immortelle, & qui a trouvé les éclipses ; il vivoit du temps de Servius Tullius, 550. ans avant nôtre Seigneur. L'autre étoit Historien, natif de l'Isle de Leria, moins ancien que le premier, mais plus ancien qu'Herodote qui n'avoit que huit ans quand ce Pherecyde florissoit 476. ou 477. ans avant nôtre Seigneur.

Et Damon.] Natif de Cyrene. Diogene Laërce dit qu'il avoit fait un traité des Philosophes. Athenée luy attribuë un autre traité de Byzance. On ne sçait pas en quel temps il a vécu.

Clidemus.] Les Anciens citent de luy l'Histoire Attique, & les retours inesperez de ceux qui avoient été absens de leur pays. Meursius croyoit que Plutarque ne citoit pas icy ce Clidemus, mais Clitodemus le plus ancien Ecrivain de tous ceux qui ont écrit de l'Attique. Page 22.

Qu'il y avoit en Grece un decret public qui deffendoit de mettre en mer aucun vaisseau avec plus de cinq hommes.] Dans tout ce qui nous reste de l'antiquité, je ne croy pas qu'il y ait rien qui fonde ce que rapporte icy Clidemus. Peut-être que les Grecs firent ce decret pour assembler plus facilement le nombre d'hommes qu'ils vouloient envoyer dans la Colchide.

Dedale s'en étant fui à Athenes, &c.] Il alla d'abord en Sicile, où regnoit le Roy Cocalus. Minos le poursuivit avec une grosse flote & ayant abordé en Sicile, il envoya le demander au Roy, qui promit

de le rendre, & qui ayant receu Minos chez luy, le fit suffoquer dans le bain, & rendit son corps à ses Capitaines, disant qu'il étoit tombé malheureusement dans l'eau chaude où il étoit mort. Diodor.

Page 23. *Elle épousa Onarus qui étoit le Prêtre de Bacchus.*] D'autres Auteurs écrivent qu'elle épousa Bacchus. Catull. Ovid. Diodore.

Page 25. *Car les fêtes qu'on celebre en l'honneur de la premiere, sont pleines de réjoüissances & de jeux.*] Ce passage est remarquable. Les fêtes qu'on celebroit en l'honneur de la premiere Ariadne, de celle qui étoit femme de Bacchus, étoient plus honorables que celles qu'on celebroit en l'honneur de la derniere, qui avoit été enlevée par Thesée; parce que dans celles-là on ne donnoit que des marques de joye, & qu'on ne voyoit dans celles-cy que des marques de tristesse. Les premieres marquoient que l'Heroïne n'étoit pas morte & qu'elle étoit une Divinité, & les dernieres marquoient tout le contraire. C'est dans cette même vûë, qu'Alexandre alloit faire exposer aux lions le Capitaine Agathocles, parce qu'il avoit pleuré en passant prés du tombeau d'Hephestion, comme s'il l'eût crû mort, si Perdiccas ne luy eût sauvé la vie, en jurant que le nouveau Dieu luy étoit apparu & luy avoit dit, qu'Agathocles ne doutoit nullement de sa Divinité, mais qu'à cause de l'infirmité humaine, il n'avoit pû retenir ses larmes au souvenir de son amy.

S'arrêta

S'arrêta à Delos, & aprés avoir fait un sacrifice à Apollon.] Avant que de partir d'Athenes, Thesée avoit fait vœu, que toutes les années les Atheniens envoyeroient à Delos dans ce même vaisseau couronné de branches de l'olivier sacré, des Deputez qui offriroient à Apollon un sacrifice, & c'est ce que les Atheniens observerent religieusement pendant long-temps. La deputation étoit appellée *Theoria*, comme qui diroit la visite du Dieu; les Deputez *Theoroi*, & le vaisseau *Theoris*. Dés que le grand Prêtre avoit couronné ce vaisseau pour le départ, on purifioit la ville, & l'on ne faisoit mourir aucun criminel jusqu'à son retour.

Et dedié une statuë de Venus qu'il avoit eu d'Ariadne.] C'étoit une statuë de bois de la main de Dedale, qui en fit present à Ariadne. Aprés la mort d'Ariadne, Thesée la consacra à Apollon, de peur que s'il l'emportoit, elle ne reveillât en luy le souvenir de cette Princesse, & ne nourrît sa douleur. Pausanias écrit, qu'on la voyoit encore de son temps à Delos, qu'elle étoit fort petite, que la longueur du temps en avoit gâté la main droite, & que par les bas elle finissoit en quarré comme un terme. En effet, jusqu'à Dedale, on ne sçavoit ce que c'étoit que de faire des pieds aux statuës. Dedale fut le premier qui les ajoûta, & à cause de cela on dit, que ses statuës étoient vivantes, & qu'elles marchoient; mais ce ne fut que ses derniers ouvrages, les premiers étoient de la premiere maniere.

Page 26. *Selon le rapport de Dicearchus.*] Dicearchus de Meſſene diſciple d'Ariſtote. Il avoit fait un Ouvrage intitulé, *la Republique de Sparte*, qu'on liſoit toutes les années aux enfans par ordre des Ephores. Il avoit fait auſſi *la vie de la Grece*, où il expliquoit en trois livres les mœurs & les coûtumes de tous les Grecs.

Autour de l'Autel appellé Ceraton, *parce qu'il étoit fait de cornes de bêtes.*] Ce n'étoit pas un Autel que Theſée eut élevé, c'étoit un ancien Autel, qu'on diſoit qui avoit été dreſſé par Apollon même, & qui étoit tout entier de cornes de bêtes. Callimaque en parle dans ſon hymne à Apollon.

Et on n'y a même employé que les cornes gauches.] Plutarque dans ſon Traité, *Quels animaux ſont plus aviſez*, dit au contraire, qu'il étoit compoſé de cornes droites. *J'ay vu*, dit-il, *à Delos cet Autel qui paſſe pour une des ſept merveilles du monde, je parle de cet autel de cornes, qui ſans aucune colle & ſans aucun autre ligament eſt tout entier, bâti de cornes droites.*

Les chapeaux de fleurs dont on couronne ceux qui portent de bonnes nouvelles.] Cette coûtume étoit venuë de Delphes. Ceux qui étoient allez conſulter l'oracle, & qui avoient receu une réponſe favorable du Dieu, s'en retournoient chez eux avec une couronne de laurier ſur la tête.

Ibid. *Mais au lieu de les mettre ſur la tête, il en entoura le bâton que les Heros portent à la main.*] La politeſſe & la bienſeance qu'il y a dans cette action ne doivent pas ſurprendre,

prendre, les Heros étoient alors des hommes choiſis & des perſonnages conſiderables; il n'y avoit rien que de noble dans leurs fonctions.

Dont le premier eſt le cry de gens qui ſe hâtent & qui ſe preparent au combat.] On marquoit par le premier la precipitation avec laquelle Theſée étoit allé à Athenes, en état de combattre, ſi on n'avoit pas voulu le recevoir; & par l'autre, on marquoit le trouble & la triſteſſe dont il étoit ſaiſi.

Les vieilles trouvent en toy ce doux nectar Page 28. *dont elles s'enyvrent & qui les endort.*] Ce petit trait ſent fort le genie de ce temps-là, & les Sçavans dans l'antiquité n'auront pas de peine à y reconnoître la vieille ſatyre.

Quelques Auteurs prétendent pourtant que ces vers furent faits pour les Heraclides, lorſqu'ils étoient nourris par les Atheniens.] Les deſcendans d'Hercule ayant été chaſſez du Peloponeſe & de toute la Grece, allerent, en état de Supplians, demander la protection des Atheniens qui les receurent. Euripide a traité ce ſujet dans ſa piece des Heraclides. Ces vers, que rapporte Plutarque, pouvoient donc fort bien leur convenir. On vouloit dire par-là, que les branches de Supplians qu'ils portoient à la main, & dont ils étoient couronnez, avoient été pour eux la ſource de toute l'abondance, dont ils joüiſſoient dans Athenes.

Que les Atheniens conſerverent juſqu'au temps de Demetrius de Phalere.] C'eſt à-dire

prés de mille ans, car Demetrius de Phalere étoit du temps de Ptolomée Philadelphe, qui le fit mettre en prison, où il mourut de la morsure d'un aspic. Or sous le regne de Philadelphe, les Atheniens envoyoient encore à Delos ce vaisseau de Thesée, comme cela paroît par un passage de Callimaque qui vivoit à la Cour de ce Prince; les paroles de ce Poëte sont remarquables, c'est dans son hymne à Delos: *Depuis ce temps-là les Atheniens envoyent à Delos ce vaisseau consacré à Apollon, & qui est immortel.* Au reste Demetrius de Phalere étoit un grand Personnage, qui gouverna Athenes pendant dix ans, & qui eut dans sa ville trois cens soixante statuës élevées à son honneur. Il fut disciple de Theophraste. *Voyez* Diogene Laërce.

Page 29. *Il les mêla parmy les autres filles.*] C'est-à-dire, qu'au lieu de sept filles, il n'en mena que cinq, les deux jeunes garçons ayant pris la place des deux autres filles. Deux jeunes hommes pleins de fidelité & de courage & deguisez en fille, pouvoient rendre de grands services en cette occasion.

On associe à cette fête certaines femmes.] Voicy tout ce qui se pratiquoit à cette fête. On choisissoit un certain nombre de jeunes garçons des plus nobles familles de chaque Tribu, qui avoient tous leur pere & leur mere vivants. Ils portoient à la main des branches de vigne avec leurs raisins, & couroient depuis le temple de Bacchus jusques au temple de Minerve Sci-

Scirade qui étoit au port de Phalere. Celuy qui arrivoit le premier beuvoit une coupe de vin où l'on avoit mêlé du miel, du fromage, de la farine & de l'huile. Ils étoient suivis d'un chœur conduit par deux jeunes hommes habillez en femme, & qui chantoit les loüanges de ces jeunes garçons. Des femmes les accompagnoient portant sur leur tête des corbeilles, & l'on choisissoit pour cet employ les plus riches de la ville, toute la troupe étoit precedée par un Heraut qui portoit un bâton entouré de rameaux, &c.

Qui ordonna que toutes les familles qui auroient pû offrir des enfans au sort, fourniroient aux fraix du sacrifice.] C'est le sens de ce passage; Plutarque n'a pû vouloir dire que Thesée ordonna que cette dépense tomberoit sur ceux qui avoient payé le tribut les années précedentes, car ils avoient été assez punis, & il y auroit eu là trop de cruauté; & pour ce qui est des familles qui venoient de le payer cette derniere fois, & dont les enfans avoient été sauvez par Thesée, il auroit été inutile de les condamner seules à fournir aux fraix; car comme elles ne pouvoient pas toûjours durer, on n'auroit pas toûjours eu de quoy continuer le sacrifice. Page 29.

Souvent même il naissoit de-là des querelles & des guerres] Comme ceux d'Eleusine qui avec Eumolpus firent souvent la guerre à Erecthée. Ainsi Thesée pour se rendre plus facilement maître du peuple, voulut qu'il fut enfermé dans une même ville, & qu'il ne fit qu'un seul & même corps; car pen-

dant qu'il étoit disperſé, il avoit toûjours à craindre des conjurations & des cabales.

Page 30. *Il fit donc abattre dans tous les bourgs, les palais & les ſalles à tenir conſeil.*] Chaque bourg avoit ſa Juſtice particuliere & ſes Magiſtrats, & il falloit un danger bien preſſant pour les obliger à aller demander conſeil au Roy, & à recevoir ſes ordres. Thucid.

Par un ſacrifice commun, qu'il appella par cette raiſon les Panathenées.] Avant Theſée on celebroit cette fête à Athenes, & on l'appelloit *les Athenées*; mais c'étoit une fête particuliere; Theſée la rendit commune, en y aſſociant tous les habitans. C'eſt pourquoy il l'appella *Panathenées. Il y avoit les grands & les petits Panathenées. Les premiers ſe celebroient tous les cinq ans le xxiij. du mois Hecatombæon, de Juin; & les petits tous les ans le xx. du mois Thargelion, d'Avril. Ces fêtes furent d'abord fort ſimples & ne duroient qu'un jour; mais avec le temps on y ajoûta tant de jeux & tant de ceremonies, qu'il fallut y employer pluſieurs jours. Pendant les grands Panathenées, on portoit dans le Temple de Minerve le tapis myſterieux appellé Peplus où étoient depeintes la victoire des Dieux ſur les Geants & les actions des grands Perſonnages. Ce qui me paroit de plus remarquable, c'eſt qu'il étoit defendu d'y aſſiſter avec des habits teints, & qu'on y delivroit des priſonniers.*

Qu'il appella Metoicia.] Thucidide l'appelle *Synoicia*. Le ſens eſt toûjours le même. Ce ſacrifice n'étoit nullement fait pour les

les étrangers qui iroient habiter à Athenes; mais pour les habitans qui avoient quitté leurs bourgs pour aller demeurer enſemble; c'étoit pour conſerver la mémoire de leur démenagement.

On dit que la Sibylle long-temps aprés.] Page 31. Ce fut lorſque Sylla eût pris Athenes; car comme il exerçoit de grandes cruautez dans la ville, quelques Atheniens s'étant ſauvez allerent à Delphes, & demanderent à Apollon ſi la derniere heure de leur ville étoit donc venuë; la Prêtreſſe leur répondit τὰ πρὸς τὸν ἀσκὸν ἔχοντα, *quæ ad utrem pertinent, ce qui eſt de l'outre*, dit Pauſanias, & il eſt aiſé de voir que c'eſt le même oracle que Plutarque a rapporté.

Lorſque dans ſon Catalogue des vaiſſeaux, Page 32. *il dit des Atheniens ſeuls, le peuple.*] C'eſt au 54. vers, *Le peuple du magnanime Erechthée.* Le nom du Roy Erechthée ſemble détruire le raiſonnement de Plutarque; mais il faut expliquer le vers d'Homere, comme ſi ce Poëte avoit dit, *le peuple qui avoit autrefois Erechthée pour Roy.*

Il fit auſſi frapper une monnoye avec la marque d'un bœuf: ſoit, &c.] D'autres diſent que ce fut pour conſerver la mémoire de la maniere dont on faiſoit auparavant le commerce par l'échange du beſtail. Cette monnoye, qui avoit la marque d'un bœuf, valloit deux drachmes, c'eſt-à-dire douze ſols.

Et fit élever dans l'Iſthme cette celebre colomne.] Car les Anciens avoient accoûtumé de marquer les limites par des tours ou des colomnes. Celle-cy fut élevée d'un

commun consentement par les Ioniens & les Peloponesiens pour terminer les differends qu'ils avoient pour leurs bornes, & elle dura jusqu'au Regne du Roy Codrus, sous lequel elle fut renversée par les Heraclides qui se rendirent maîtres du territoire de Megare, & changerent les Ioniens en Doriens. Strab. Liv. IX.

Il fut le premier qui établit des jeux dans cet Isthme.] Il ne fit que les renouveller. Sisyphe Roy de Corinthe les avoit établis en l'honneur de Melicerte, cent cinquante ans auparavant ; mais ils avoient été discontinuez, parce que tous les chemins étoient remplis de brigands. Thesée, aprés avoir deffait ces monstres, rétablit ces jeux & les fit celebrer le jour, au lieu qu'auparavant ils se faisoient la nuit.

Comme ils celebroient en Elide par les ordres & en memoire d'Hercule, les jeux Olympiques en l'honneur de Jupiter.] Il n'est pas vray non plus que les jeux Olympiques ayent été établis par Hercule. Iphitus les institua l'an du monde 5174. prés de quatre cens cinquante ans aprés Hercule. Strabon prouve au long dans son huitiéme Livre que ces jeux n'étoient nullement connus du temps d'Homere, qui par consequent n'en a pû parler.

Car les jeux qu'on celebroit auparavant dans le même endroit pour Melicerte.] Ino furieuse, ou, selon d'autres, fuyant la fureur de son mary Athamas, se jetta dans la mer avec son fils Melicerte. Le corps de cet enfant fut trouvé par Sisyphe, qui le

fit enterrer. Dans le même temps Corinthe fut affligée d'une peste fort cruelle. On envoya consulter Apollon qui répondit, que la peste ne cesseroit, qu'aprés qu'on auroit fait à Melicerte des jeux funebres qu'on renouvelleroit tous les ans. Sisyphe institua sur cela les jeux Isthmiques, que l'on celebroit en l'honneur de Melicerte qui étoit adoré sous le nom de Palæmon, comme un Dieu marin.

On en trouve aussi qui assurent que ce fut à Sinnis que ces jeux furent dediez.] Car c'étoit Sinnis qui étoit cousin germain de Thesée, & non pas Scyron, selon le sentiment de Pausanias, quoy que les uns le fassent fils de Neptune, & les autres fils de Polypemon & de Sylea. Page 33.

Pour suivre Hercule à son expedition contre les Amazones.] Il n'y a rien de plus fabuleux que l'histoire des Amazones, & Strabon a trés-bien remarqué, que de tous les Historiens d'Alexandre, ceux qui ont le plus aimé la verité, comme Aristobule & Ptolomée, n'en ont pas dit un seul mot. Il ne faut même que les noms pour faire voir que ce n'est qu'un pur mensonge. *Hippolyte, Otrera, Lampeto, Penthesilée, Menalippe, Antiope,* sont des noms grecs ; Comment trouve-t'on des noms grecs chez les Scythes ?

Autre que luy ait pris une Amazone.] Hercule ne la prit donc pas, & par consequent cette expedition de Thesée est differente de celle d'Hercule. Justin écrit pourtant dans le 11. Liv. que Menalippe fut prise par Hercule, & Hippolyte par Thesée.

Page 35. *Car auroient-elles penetré dans l'ancienne ville & donné un sanglant combat entre le lieu appellé Pnycé & le Musée.*] Mais c'est ce qu'elles n'ont jamais fait. Plutarque, pour prouver l'expedition des Amazones, se sert d'un argument tres contraire à son dessein; car il est bien plus naturel de dire comme Strabon: Est-il croyable qu'une armée, ou plûtôt une nation de femmes puisse subsister sans hommes, & non-seulement qu'elle subsiste, mais qu'elle fasse des expeditions, je ne dis pas dans les Royaumes voisins, mais jusques dans l'Ionie & quelle penetre dans l'Attique? c'est comme si quelqu'un disoit, qu'en ce temps-là les femmes devinrent hommes, & que les hommes furent metamorphosez en femmes. Cependant cette fable plut si fort aux Atheniens qu'ils firent peindre par Micon ce combat des Amazones contre Thesée dans le portique appellé Poicilé.

C'est ce qui est confirmé par les noms des lieux.] Comme si ces noms ne pouvoient pas venir d'ailleurs que des Amazones.

Mais enfin Thesée ayant sacrifié à la Peur.] Les Payens faisoient des Dieux de toutes les passions, & ils leur sacrifioient pour en arrêter les effets. Thesée sacrifia à la Peur, afin qu'elle ne saisit pas ses troupes. Alexandre fit le même sacrifice dans quelque occasion.

Le même jour que les Atheniens celebrent encore aujourd'huy les fêtes qu'ils appellent Boedromia.] C'est-à-dire les fêtes de la course accompagnée de cris. Cette fête se

se celebroit en memoire des cris de joye que firent les Atheniens, lorsqu'ils virent Xuthus venir à leur secours contre Eumolpus qui les attaquoit vivement.

Il aida aussi Adraste à retirer les corps de ceux qui avoient été tuez au siege de Thebes.] Page 39. Adraste Roy d'Argos ayant donné une de ses filles à Polynice, assembla une armée pour remettre son gendre en possession du Royaume de Thebes, dont son frere Eteocle l'avoit chassé. Cette histoire est assez connuë.

Non pas comme Euripide le dit dans sa tragedie en forçant les Thebains par le gain d'une bataille, mais en leur persuadant de faire une treve.] Cependant Isocrate contemporain d'Euripide, quoy que beaucoup plus jeune, dit la même chose que ce Poëte. Il est vray que dans un autre endroit, il dit que Thesée envoya des Ambassadeurs à Eteocle; mais Lysias qui vivoit dans le même temps, accorde ce different, en disant que Thesée envoya d'abord des Ambassadeurs, & que n'ayant rien obtenu, il fit par la force ce qu'il n'avoit pû faire par ses prieres.

Hercule fut pourtant le premier qui rendit genereusement les morts à ses ennemis.] Plutarque s'oppose au sentiment de Philochorus, en disant qu'avant Thesée, Hercule avoit rendu les morts, & que par consequent on avoit fait des treves pour cela avant Thesée.

Et d'être quelque temps avec les Lapithes.] Page 40. Les Lapithes étoient de vaillans hommes de Thessalie, Homere les appelle *des Heros.*

C'est

C'eſt pourquoy Pirithous pouvoit fort bien prier Theſée de venir paſſer quelque temps avec eux.

Page 41. *Et que ce fut Theſée qui moyena ſa purification avant la ceremonie de ſon initiation.*] Avant que d'être initié aux grands myſteres de Ceres à Eleuſine, il falloit être purifié publiquement, & cette purification ſe faiſoit dans les petits myſteres qu'on celebroit dans un lieu appellé *Agræ* prés du fleuve Iliſſus. On ſacrifioit à Jupiter une truye pleine, on en étendoit la peau à terre, on y faiſoit mettre à genoux celuy qui devoit être purifié, on le lavoit avec de l'eau de la mer où l'on avoit mis du ſel, de laurier & de l'orge, on le faiſoit enſuite paſſer par le feu, aprés quoy on le couronnoit d'un chapeau de fleurs, & il ſe preparoit à cette ceremonie par des jeûnes & par une grande chaſteté qu'il faiſoit vœu de garder toute ſa vie. Aprés cela, il falloit tout au moins un an pour être admis aux grands myſteres de la Deeſſe, où on luy liſoit le rituel des ceremonies qui s'y obſervoient, & il n'y avoit rien de caché pour luy, excepté certaines choſes que les Prêtres avoient ſeuls la liberté de voir. Aprés qu'il étoit receu, il ne quittoit point l'habit qu'il avoit le jour de ſon initiation, qu'il ne fut entierement uſé & mis en pieces, & quand il ne pouvoit plus être porté, il le conſacroit à Ceres & à Proſerpine, ou le gardoit pour des langes d'enfant. Cette initiation étoit un engagement à une vie tout-à-fait religieuſe, & ceux qui étoient

reçûs, croyoient que Ceres & Proſerpine auroient d'eux un ſoin particulier, & leur donneroient immediatement leurs conſeils, qu'ils ſeroient heureux toute leur vie, & qu'aprés leur mort ils auroient les premieres places dans les enfers. Si on en veut ſçavoir davantage, on n'a qu'à voir le traité que Meurſius a fait de ces fêtes.

Dans le temple de Diane Orthienne.] On veut que Diane ait eu le ſurnom d'un certain lieu d'Arcadie, où elle avoit un temple. Je croirois plûtôt qu'*Orthia*, *Orthienne*, ne ſignifie que Severe; car les Grecs appelloient *Orthion*, tout ce qui étoit dur, fâcheux & difficile. On ſçait que les enfans de Lacedemone ſe foüettoient cruellement devant l'Autel de cette Deeſſe, voila pourquoy on luy donna ce nom. Page 42.

Ils allerent donc tous deux en Epire pour enlever la fille d'Aidoneus.] Voila un deſſein bien injuſte pour des Heros; auſſi Platon dans le III. Liv. de ſa Republique, s'oppoſe de toute ſa force à cette tradition, & dit, qu'il faut bien empêcher ſes Citoyens de croire & de dire, que Theſée & Pirithous, enfans des Dieux, ſe ſoient portez à une ſi grande injuſtice; car ceux qui ſont enfans des Dieux ne peuvent être mechans.

La fille d'Aidoneus Roy des Moloſſes, qui avoit donné à ſa femme le nom de Proſerpine & à ſa fille celuy de Coré.] Je ne ſçay quels Auteurs a ſuivi Plutarque, lorſqu'il dit que la femme d'Aidoneus s'appelloit Proſerpine & ſa fille Coré; car *Coré* & *Proſer-*

Proserpine n'est que la même personne, fille d'Aidoneus, dont la femme avoit nom Ceres. Plutarque le met ainsi luy même dans ses Morales, où il dit, que Proserpine ou Coré est la même que la Lune, & c'est sur cela qu'on a bâti la fable de l'enlevement de Proserpine par Pluton. J'ay lû quelque part, que la fille aînée des Rois d'Epire étoit toûjours appellée *Coré*, *la fille*, comme on dit en Espagne & en Portugal, l'*Infante*.

Page 42. & 43. *Mnesthée fils de Petéüs.*] Erechthée II. eut de Praxithée sa femme, Cecrops & Ornée. On a mis sa genealogie au commencement, en parlant de celle de Thesée. Pandion II. ayeul de Thesée, & Petéüs pere de Mnesthée, étoient cousins germains, fils de deux freres.

Page 45. *Et on les appella Anaces, soit parce qu'ils avoient fait cesser la guerre.*] Car en grec ἀνοχὴ signifie *treve*, mais Anaces ne peut jamais venir d'*Anoché*.

Ou qu'ils avoient eu si grand soin des Atheniens.] C'est la veritable origine du mot *Anaces* ou *Anactes*, il vient du mot *Anassein*, qui anciennement signifioit simplement *avoir soin*, comme on le voit manifestement par ces mots composez, *Hipponax*, un Ecuyer, *Paidonax*, un Precepteur. Dans Herodote & dans Thucidide, on trouve *Anacos* pour Epimelos, *soigneusement*; & Sophocle appelle les Sacrificateurs & les Prêtres de Thebes, χθονὸς ἄνακτες, parce qu'ils avoient soin du pays, & qu'ils veilloient pour sa conservation. De-là les Rois ont été appellez en grec *Anactes*,

Anactes, parce qu'ils ont, ou qu'ils doivent avoir soin des peuples.

Page 46. *Mais la plûpart marquent ce vers comme un vers suppose.*] Car ils trouvent qu'il n'est pas vray-semblable qu'Homere eût appellé *suivante d'Helene*, Æthra, qui étoit sa belle-mere, & qui avoit regné dans Athenes. Cette Tradition de la captivité d'Æthra mere de Thesée, étoit pourtant si bien établie, que dans le temple de Delphes il y avoit un tableau où on voyoit cette Reine rasée comme un esclave, & son petit fils Demophoon fort réveur, comme cherchant les moyens de la delivrer.

Et ils rejettent le conte qu'on fait de Munichus.] Parthenius & le Scholiaste de Lycophron font la même histoire; mais ils nomment ce Munichus *Munitus*, & ils luy donnent pour pere Acamas & non pas Demophoon.

L'Historien Ister dans son troisiéme Livre.] C'est l'Historien Ister disciple de Callimaque. Je croy qu'il étoit d'Alexandrie. Il y en avoit un autre de Calatis, *Ister Calatianus* qui avoit fait un Traité de la Tragedie.

Ibid. *Il consacra à Hercule tous les parcs & toutes les terres dont les Atheniens luy avoient fait present.*] Thesée dit à Hercule dans la Tragedie d'Euripide, intitulée *Hercule furieux*: *J'ay plusieurs parcs & plusieurs terres dans l'Attique, je vous les consacreray & deformais on les appellera de vôtre nom.*

Page 47. *Il prononça des maledictions contre les Atheniens.*] Les Payens croyoient que rien n'em-

n'empêchoit l'effet des malédictions, & qu'il n'y avoit point de victimes pour les expier.

Soit qu'il craignit la réputation d'un si grand personnage.] Il y en a qui écrivent que Lycomede découvrit que Thesée faisoit des cabales dans l'Isle pour l'en chasser, & qu'il tâchoit de corrompre sa femme.

Page 48. *Et aprés les guerres Medoises, l'année que Phædon fut Archonte.*] Depuis la mort de Thesée, jusqu'à l'année que Phædon fut Archonte, il y a prés de 739 ans; mais la guerre contre les Perses ou les Medes, n'étoit pas encore entierement finie, car la paix ne fut concluë entre les Atheniens & Artaxerce, que 19. ans aprés, lorsque Cimon alla attaquer Chypre.

L'année que Phædon fut Archonte.] Phædon fut trois fois Archonte; la premiere fois, la derniere année de l'Olympiade LXXIII. La seconde fois, la premiere année de l'Olympiade LXXVI. & la troisiéme fois la derniere année de l'Olympiade LXXVII. L'oracle dont parle Plutarque, fut rendu aux Atheniens la premiere année que Phædon fut en charge; car les os de Thesée furent rapportez à Athenes par Cimon, quatre ans aprés, c'est-à-dire la derniere année de l'Olympiade LXXIV. sous l'Archonte Aphepsion.

Archonte.] Aprés la mort de Codrus XVII. Roy d'Athenes, qui se devoüa pour ses sujets du temps de Saul, l'an du monde 2880. 1068. ans avant J. C. Les Atheniens crûrent que personne n'étoit plus digne d'occuper la place d'un si grand homme,

homme, & élûrent au lieu d'un Roy, un Archonte perpetuel qu'ils prirent dans la Maison Royalle. Menon fils de Codrus fut le premier élû. Il donna son nom à tous les Archontes qui furent de cette famille, & qu'on appelle *les Medontides*. Il avoit une authorité souveraine, excepté qu'il devoit rendre compte au peuple de son administration. Il y eut treize Archontes perpetuels qui se succederent dans l'espace de CCCXXV. ans. Aprés la mort d'Alcmæon qui fut le dernier on ne donna cette charge que pour dix ans, & toûjours à la même famille jusqu'à la mort d'Eryxias, ou selon d'autres de Tlesias, septiéme & dernier Archonte decennal. Car la famille de Codrus ou des Medontides finissant en luy, les Atheniens créerent des Archontes annuels, & au lieu d'un seul toutes les années, il y en eut neuf. Le premier étoit appellé *Archonte* par excellence, & donnoit son nom à l'année; Le second étoit appellé *Roy*; Le troisiéme *Polemarque*, & les six autres *Thesmothetes*. Ce changement se fit la troisiéme année de l'Olympiade XXIV. l'an du monde 3278. & dura jusqu'au regne de l'Empereur Gallien, c'est-à-dire jusqu'à l'an du monde 4210. 260. ans aprés la naissance de J. C.

A cause de la ferocité de ces Barbares qui étoient intraitables, & qui n'avoient aucun commerce avec leurs voisins.] Il n'est pas vrayssemblable qu'une petite Isle si voisine de l'Eubée eût été si long-temps si feroce & si intraitable. Il y avoit même alors plus de 700. ans qu'Achille avoit été envoyé à la

Cour

Cour de Lycomede Roy de cette Isle. Elle avoit donc commerce avec ses voisins.

Avec le fer d'une pique.] On ne peut pas parler autrement en nôtre langue, quoyqu'en ce temps-là toutes les armes fussent d'airain, comme je l'ay marqué à la marge. Cela paroît manifestement par la description qu'Homere fait de la pique de Pisander, & du dard de Merion; & Pausanias le confirme par la pique d'Achille & par l'epée de Memnon qu'on gardoit encore de son temps, l'une dans le temple de Minerve dans une ville de Pamphylie, & l'autre à Nicomedie dans le temple de Vulcain.

Page 49. *On ne laisse pas de l'honorer encore tous les huitiémes jours des autres mois.*] On luy faisoit le huitiéme de chaque mois un sacrifice qui étoit appellé par cette raison Ogdodion, le sacrifice du huitiéme jour.

Car ce nombre de huit étant le premier Cubique.] Le nombre de huit est le premier cube, comme l'unité est le premier nombre, aussi l'appelloit-on la *sûreté* & la *bonne assiete*, & pour marquer sa perfection, les Pythagoriciens le nommoient *la justice*, parce qu'il se divise en parties égales qui se divisent de même; car huit se partage en deux fois quatre, & ces quatre en deux fois deux. Il étoit aussi appellé *Neptune*, parce qu'il étoit consacré à ce Dieu.

FIN.

ROMU-



ROMULUS.

LEs Historiens ne s'accordent, ni sur le sujet qui fit donner à la ville de Rome ce grand nom, dont la gloire est répanduë dans tout le monde, ni sur celuy qui le donna. Les uns disent, que les Pelasges, aprés avoir couru la plus grande partie de la terre, & subjugué beaucoup de Nations, s'arrêterent en cet endroit, & que pour marquer leur puissance & la force de leurs armes, ils appellerent *Rome* la ville qu'ils y bâtirent. Les autres racontent que le jour de la prise de Troye, quelques Troyens s'étant embarquez sur des vaisseaux qu'ils trouverent heureusement dans le port, & ayant été jettez par les vents sur les côtes de la Toscane, descendirent prés de la riviere du Tibre; que parmi leurs femmes qui étoient toutes trés fatiguées, & qui ne pouvoient plus supporter le travail de la mer, il y en eut une nommée *Rome*, qui étant au dessus des autres par son bon sens comme par sa grande naissance, conseilla à ses compagnes de brûler leurs vaisseaux, & que cela fut executé. Leurs maris en furent d'abord dans une tres grande colere; mais la necessité les ayant forcez de s'établir prés du mont Palatin, comme ils virent bien tôt que leurs affaires alloient

Il est étonnant que la plus illustre ville du monde & la Reine de l'univers ait une origine si obscure, qu'on n'en sçait rien de certain. On en peut voir les raisons dans les Remarques.

Pelasges peuples vagabonds originaires d'Arcadie.

Car Rome signifie Force.

La Toscane comprenoit alors toute l'ancienne Hetrurie qui étoit partagée en douze peuples & qui avoit douze Rois, qu'on appelloit Lucumons.

Après du Palatium; c'étoit une espece de fort sur le mont Palatin, il avoit été bâti par les Aborigenes premiers habitans du pays.

loient mieux qu'ils n'avoient espéré, la terre qu'ils occupoient étant trés bonne, & les habitans du pays honnêtes & gracieux, entre autres honneurs qu'ils firent à cette Dame, ils nommerent leur ville de son nom, en memoire de ce qu'elle étoit cause qu'on l'avoit bâtie; & de-là vient, dit-on, la coûtume des femmes Romaines, qui baisent encore aujourd'huy leurs parens & leurs maris en les saluant, parce que ces Troyennes, aprés avoir brûlé leurs vaisseaux, avoient baisé de même & caressé leurs maris pour les appaiser & pour regagner leurs bonnes graces. Il y en a qui disent que Rome fut fille d'Italus & de Leucaria ou de Telephus fils d'Hercule, qu'elle fut mariée à Enée ou à son fils Ascanius, & qu'elle donna son nom à la ville. D'autres pretendent, quelle fut bâtie par un fils d'Ulysse & de Circé appellé Romanus. On en trouve aussi qui écrivent qu'elle doit son origine à un certain Romus fils d'Emathion, qui fut envoyé dans ce pays-là par Diomede. Selon d'autres, elle fut bâtie par un Romus Roy des Latins, lequel chassa les Tyrrheniens qui avoient passé de Thessalie en Lydie, & de Lydie étoient venus s'habituer en Italie. Bien davantage, ceux qui soûtiennent avec le plus de raison & de verité, que ce fut Romulus qui bâtit Rome, ne sont pas d'accord sur l'origine de ce fondateur; car les uns disent qu'il étoit fils d'Enée & de Dexithée fille de Phorbas; qu'il fut porté encore enfant

Cette coûtume est plus ancienne que Romulus.

fant en Italie avec son frere Remus; que le Tybre s'étant debordé, tous les batteaux perirent excepté celuy où étoient ces deux enfans, lequel ayant été poussé sur un endroit de la rive un peu élevé & à couvert des ondes, fut sauvé miraculeusement, & que de-là ce lieu fut appellé *Rome*. Les autres écrivent que Rome fille de cette même Dexithée ayant été mariée avec Latinus fils de Telemaque, en eût Romulus; & il y en a qui soûtiennent, qu'Emylie fille d'Enée & de Lavinie, le conceut secretement du Dieu Mars. Enfin on conte sur cela une histoire trés fabuleuse; On dit qu'il y avoit anciennement un Roy des Albains nommé Tarchetius, homme trés cruel & trés injuste, qui eut dans sa maison une apparition divine, car la figure du Dieu des jardins sortit du milieu de son foyer & demeura là plusieurs jours. Il y avoit alors dans la Toscane un oracle de Tethys, dont on rapporta cette réponse à Tarchetius: *Qu'on fit approcher une fille de cette figure, parce que l'enfant qui en naîtroit, seroit trés celebre par sa vaillance, & surpasseroit tous les autres hommes en bonheur, comme en force & en courage.* Tarchetius dit cet oracle à une de ses filles, & luy commanda de l'accomplir. Sa fille, ne pouvant s'y resoudre, y envoya une de ses suivantes. Tarchetius en fut si irrité, qu'il les fit prendre toutes deux pour les faire mourir, mais la Deesse Vesta s'étant apparuë à luy en songe, & luy ayant défendu de se porter

à cette extremité, il leur donna une toile à faire dans la prison, & promit de les marier quand la toile seroit achevée. Elles travailloient donc tout le jour à cette toile avec beaucoup d'assiduité ; mais la nuit Tarchetius envoyoit d'autres femmes qui défaisoient ce que les prisonnieres avoient fait le jour.

Cependant la suivante accoucha de deux jumeaux ; Tarchetius les donna à un de ses domestiques nommé Teratius, avec ordre de s'en défaire ; ce Teratius les exposa prés du rivage du Tybre, où une louve les alaicta, & où toutes sortes d'oiseaux leur porterent de la nourriture qu'ils leur mettoient dans la bouche, comme à leurs petits. Un bouvier qui passoit, s'en apperçût. Surpris de ce miracle, il eut la hardiesse d'approcher & d'enlever ces enfans, qui ayant été sauvez d'une maniere si miraculeuse, ne furent pas plûtôt en âge, qu'ils allerent attaquer Tarchetius & le défirent. Voila ce qu'a écrit Promathion dans son histoire d'Italie. Mais le conte qui a le plus d'apparence de verité, & qui est le plus generalement receu, c'est celuy dont Diocles de l'Isle de Peparethe, a ramassé les particularitez les plus importantes, qu'il a le premier mises au jour parmy les Grecs ; Fabius Pictor le suit d'ordinaire. Ce n'est pas qu'il n'y ait encore des traditions differentes ; mais, en gros, voicy ce qu'il y a de plus certain : La succession des Rois d'Albe descendus d'Enée étant écheuë de pere en fils aux deux freres Numitor & Amu-

Historien inconnu.

Il ne laisse pas d'être mêlé de beaucoup de fables.

Historien fort ancien. Il vivoit avant Annibal.

Il avoit écrit des annales & une histoire suivie. Tite-Live & Denis d'Halicarnasse la

Amulius, ce dernier en fit deux lots ; il mit le Royaume d'un côte, & de l'autre tout l'or & l'argent avec le trésor qu'on avoit apporté de Troye. Numitor ayant choisi le Royaume, Amulius qui eut tout l'argent comptant se trouvant le plus fort par ce moyen, dépossedа aisement son frere ; & de peur qu'une fille unique qu'avoit Numitor n'eut des enfans, il la fit Prêtresse de Vesta, afin qu'elle fut obligée de demeurer toûjours vierge, & qu'elle ne pût jamais se marier ; Les uns appellent cette Princesse Ilia, les autres Rhea, il y en a qui la nomment Sylvia. Peu de temps aprés il se trouva qu'elle avoit violé le principal vœu des Vestales, & qu'elle étoit grosse. Amulius alloit luy faire souffrir la peine portée par les loix, si sa propre fille nommée Antho n'eut intercedé pour elle. Il ne fit donc que l'enfermer dans une prison fort étroite, où il ne la laissoit voir à personne, afin qu'elle ne pût accoucher à son insceu. Le terme venu elle se delivra de deux jumeaux d'une taille extraordinaire & d'une merveilleuse beauté. Amulius encore plus allarmé, les donna à exposer à un de ses domestiques ; On le nomme Faustulus ; mais d'autres prétendent que c'est le nom de celuy qui les sauva. Quoyqu'il en soit, celuy qui avoit receu l'ordre de les exposer, les mit dans un berceau, & descendit vers le Tybre à dessein de les y jetter ; mais il trouva ce fleuve si grossi par les torrens & si rapide, que n'osant avancer jusqu'au courant, il se

suivent souvent.

Car il y a même des Auteurs qui ont écrit que Rome avoit été bâtie par Enée ; & Salluste est de ce sentiment.

Albe ville du Latium prés de Rome.

D'autres disent de Mars.

Elles, appelloit Rhea Sylvia.

contenta de mettre le berceau assez prés du rivage. L'eau qui croissoit toûjours enleva doucement ce berceau, & le posa justement sur un lieu mol & uni, qu'on appelle aujourd'huy *Cermanum*, & qu'on nommoit autrefois, je pense, *Germanum*, parce que les Latins appellent les freres, *Germani*, *Germains*. Il y avoit prés de là un figuier sauvage, qu'on nommoit le figuier *Rumual*, soit à cause de Romulus, comme la plûpart le pensent, soit parce que les troupeaux de bêtes qui ruminent, alloient se reposer sous son ombre, ou plûtôt parce que ces deux enfans y furent alaitez, car les anciens Latins, pour dire la mamelle, disoient *Ruma*, & encore aujourd'huy ils donnent le nom de *Rumina* à une certaine Déesse, qu'on croit presider à la nourriture des enfans, & ils luy font des sacrifices sans vin, où les libations ne sont que de lait. Ces deux jumeaux étant ainsi à terre, on dit qu'une louve les alaita, & qu'un pivert luy aida à les nourrir & à les garder. Ces deux animaux passent pour être consacrez au Dieu Mars, & les Romains honorent particulierement le pivert. Cela ne contribua pas peu à faire recevoir la deposition de la mere qui asseûra que Mars étoit le pere de ces deux enfans. Il y a pourtant des Auteurs qui soûtiennent qu'elle le croyoit veritablement, & quelle fut trompée par Amulius, qui entra tout armé dans sa chambre & la força. D'autres prétendent que la seule ambiguité du nom de la nourrice a donné lieu

On plûtôt dans le bois consacré au Dieu Mars, où elle alloit chercher de

lieu à cette fable, parce que les Latins appellent *Louves* les femelles des loups & les femmes prostituées, telle qu'étoit la femme de Faustulus, laquelle nourrit ces enfans, & dont le nom étoit *Acca Larentia*. Les Romains luy font encore des sacrifices; le Prêtre de Mars va tous les ans au mois d'Avril verser sur son tombeau les effusions accoûtumées, & l'on nomme cette fête Larentia. Il est vray aussi qu'ils honorent une autre femme de même nom pour un tel sujet: Un jour le Sacristain du temple d'Hercule s'ennuyant sans doute, & ne sçachant à quoy se divertir, proposa à son Dieu de joüer aux dez, à condition que s'il gagnoit, il recevroit du Dieu quelque present honnête, & s'il perdoit, il donneroit au Dieu un bon souper, & le feroit coucher avec une belle femme. La partie ainsi faite, il jette le dé, premierement pour Hercule, & ensuite pour luy. Hercule gagne; Le Sacristain voulant donc payer ce qu'il avoit perdu, prepare un beau festin, & va choisir une belle Courtisanne nommée Larentia qui étoit encore peu connuë, il la mene dans le temple où l'on avoit tendu un lit, luy fait fort bonne chere, & aprés souper, il l'enferme, comme si le Dieu eut dû la venir trouver; en effet on tient qu'il y vint, & qu'en la quittant, il luy ordonna d'aller dés le matin à la place, & que le premier homme qu'elle rencontreroit, elle le saluât d'un baiser, & en fit son amy. Le premier qui se presenta devant

l'eau pour laver le temple.

Le dernier d'Avril.

Ces effusions étoient de vin & de lait.

Cette histoire est aussi ridicule que peu honnête, mais elle sert toûjours à faire voir les debauches & les friponneries des Prêtres des payens.

vant elle fut un des principaux Citoyens, nommé Tarrutius homme fort âgé & fort riche, qui n'avoit jamais été marié. Ce bon vieillard fit un fort bon acceüil à Larentia, eut beaucoup de passion pour elle, & en mourant il luy laissa plusieurs heritages considerables, dont elle donna ensuite la plus grande partie au peuple par son testament ; & l'on dit que dans le temps qu'elle étoit déja fort celebre, & que tout le monde commençoit à la regarder comme l'amie d'un Dieu ; elle disparut vers l'endroit où cette premiere Larentia est enterrée, & qu'on nomme presentement *velabre*, parce que le Tybre étant fort sujet à se déborder, on passoit souvent par-là en batteau pour aller à la place, & l'on appelle cette maniere de passer l'eau, *velatura*. D'autres disent que c'est parce que ceux qui donnoient des jeux au peuple, avoient soin de faire tendre des toiles le long du chemin qui mene de la place au Cirque, en commençant par le velabre ; car les Romains appellent ces toiles des *voiles* : Voila pourquoy cette seconde Larentia est honorée à Rome.

Mais le nom du Velabre est plus ancien que ces voiles.

D'autres disent que c'étoit l'intendant de ses troupeaux.

Faustulus berger d'Amulius ayant donc trouvé ces enfans, les éleva chez luy sans que personne en eût connoissance, ou comme d'autres le prétendent avec plus d'apparence de verité, par l'ordre même de Numitor, qui donnoit en secret tout ce qui étoit necessaire pour leur nourriture. On dit aussi qu'ils furent envoyez à Gabies pour y apprendre les lettres,

Il fondoit sur ces deux enfans l'esperance de son rétablissement; mais cela

tres, & tout ce que doivent sçavoir les enfans de qualité. On les appella Remus & Romulus, parce qu'ils avoient été alaitez par une louve. Dés leur tendre enfance, un certain air de noblesse & de grandeur qui paroissoit en leur personne joint à une taille extraordinaire, fit connoître de quel naturel ils seroient. A mesure qu'ils croissoient, ils devenoient plus hardis & plus vaillans, & il n'y avoit point de danger qui ne fût au dessous de leur intrepidité & de leur audace ; mais Romulus paroissoit l'emporter sur son frere du côté du bon sens & de la bonne conduite ; car dans toutes les assemblées où il étoit obligé de se trouver avec ses voisins pour regler les differents qui naissoient des pasturages ou de la chasse, il ne faisoit pas une seule démarche, qui ne fit juger qu'il étoit plûtôt né pour commander que pour obéir. Cette grandeur de courage, qui les rendoit amis de leurs égaux & de leurs inferieurs, les portoit à mepriser les intendans & les maîtres des troupeaux du Roy ; ils les regardoient comme des gens, qui du côté de la valeur n'avoient sur eux aucun avantage, & ils se mocquoient également de leur colere & de leurs menaces. Ils s'adonnoient à toutes sortes d'exercices & d'occupations honnêtes, & bien loin de regarder la paresse & l'oysiveté comme des choses estimables & dignes d'hommes libres, ils passoient leur vie à s'exercer, à chasser, à courir, à détruire les brigands

ruine toute la suite, & sur tout la reconnoissance qui est le plus bel endroit de cette fable.

Gabies dans le Latium à vingt milles de Rome.

gands & les voleurs, & à défendre les petits contre la violence & la tyrannie des grands. Toutes ces choſes leur avoient déja acquis une grande reputation. Un jour les bergers de Numitor ayant eu querelle avec ceux d'Amulius, & leur ayant emmené quelques troupeaux, Remus & Romulus ſe mirent à les pourſuivre, les battirent, les mirent en fuite, & leur enleverent leur proye ſans ſe mettre en peine du reſſentiment de Numitor. Aprés cette expedition, ils attirerent & reçûrent dans leur corps tous les vagabons qui n'avoient ny feu ny lieu, & tous les eſclaves à qui ils donnerent occaſion de ſe mutiner & de ſe revolter contre leurs maîtres. Mais pendant que Romulus étoit occupé à un ſacrifice, car il étoit homme religieux & fort verſé dans l'art des augures, les bergers de Numitor, ayant rencontré Remus mal accompagné, ſe jetterent ſur luy. Il y eût des gens tuez & bleſſez de part & d'autre; enfin les bergers de Numitor eurent l'avantage & firent Remus priſonnier. D'abord ils le menerent à Numitor à qui ils porterent leurs plaintes. Numitor n'oſa le faire punir de ſon autorité craignant ſon frere, qui étoit homme difficile & jaloux; mais il le luy remit entre les mains, le priant de luy en faire juſtice, & de ne pas ſouffrir qu'étant ſon frere, il fut ainſi maltraité par ſes gens qui ſe croyoient tout permis parce qu'il étoit Roy. Il n'y avoit perſonne dans Albe, qui ne fût fâ-

En ce tems-là toutes les richeſſes conſiſtoient en troupeaux comme du tems des Patriarches & des premiers Grecs.

Voyla un homme fort religieux qui n'établit ſa domination que par des crimes. Il ouvre un azyle aux voleurs & aux brigands. Il tue ſon frere. Il enleve des filles, & verſe le ſang de ſes alliez.

Il paroit par là que Numitor ne les connoiſſoit pas. Ce n'étoit donc pas luy qui les faiſoit élever.

fâché de l'injuſtice qu'on faiſoit à Numitor, & qui ne dit hautement qu'il meritoit d'être mieux traité. Amulius touché de ces murmures du peuple, rendit Remus à ce Prince pour en faire ce qu'il voudroit. Numitor le mena chez luy, & ſe mit à conſiderer plus attentivement & à admirer la taille avantageuſe de ce jeune homme, qui en grandeur & en force ſurpaſſoit tous les autres. Voyant donc ſur ſon viſage une fermeté & une hardieſſe qui le rendoient inſenſible même au danger qui le menaçoit; & remarquant d'ailleurs que ſes actions répondoient parfaitement à ce qu'il voyoit devant ſes yeux; mais ce qui eſt encore plus extraordinaire, inſpiré ſans doute par quelque divinité, qui jettoit déja les fondemens des grandes choſes qu'on vit dans la ſuite, ou par bonne fortune, ou par conjecture, il ſe douta de la verité. Pour s'éclaircir de ce doute, il luy demanda qui il étoit, & l'interrogea ſur toutes les circonſtances de ſa naiſſance, luy parlant d'un ton plus doux & avec un viſage plus humain, afin qu'il ſe confiât en luy, & qu'il eût bonne eſperance: *Je ne te cacheray rien de tout ce que tu me demandes*, luy répondit Remus ſans balancer, *car tu me parois plus digne d'être Roy que ton frere. Tu veux connoître avant que de punir, & ton frere condamne les gens ſans les entendre. Nous avions toûjours crû être fils de Fauſtulus & de Larentia; je dis nous, car nous ſommes deux freres jumeaux; mais depuis qu'on nous a accu-*

sez & calomniez devant toy, & que nous sommes obligez de défendre nôtre vie par les armes, nous entendons dire de nous des choses merveilleuses, dont la certitude dépend de l'issuë qu'aura le danger où je me vois. On dit que nôtre naissance est miraculeuse ; mais l'éducation de nôtre enfance ne l'est pas moins ; Car les bêtes sauvages & les oyseaux, ausquels on nous avoit donnez en proye, ont été nos seuls nourriciers ; une louve nous a alaitez, & un pivert a eu soin de nous nourrir de petites miettes qu'il portoit dans nôtre bouche. On garde encore le berceau dans lequel on nous avoit exposez sur le bord du grand fleuve du Tibre ; il est garni de lames de cuivre, où l'on voit des caracteres à-demy effacez qui serviront peut-être un jour à nos parens d'enseignes de reconnoissance, fort inutiles aprés nôtre mort. Numitor frappé de ce discours, & jugeant par l'âge de Remus, que tout cela convenoit au temps de son avanture, ne chercha point à combattre une esperance qui le flattoit ; mais il tâcha de trouver le moyen d'en aller conferer secretement avec sa fille qui étoit encore alors gardée trés étroitement.

Cependant Faustulus ayant appris la nouvelle de la prise de Remus, & ayant sceu qu'Amulius l'avoit abandonné au ressentiment de Numitor, exhorte Romulus à aller à son secours, & luy découvre le veritable secret de leur naissance, dont il n'avoit fait encore que leur parler fort obscurement, en ne leur en disant qu'au-

qu'autant qu'il en falloit pour leur élever le courage ; & sans perdre temps, il prend le berceau, & va le porter à Numitor. Comme il marchoit à grand' hâte & plein de frayeur à cause de la conjoncture qui pressoit, cela donna du soubçon aux gardes du Roy qui étoient aux portes d'Albe, & s'étant coupé sur les questions qui luy furent faites, il ne put éviter qu'on n'apperçût ce qu'il portoit sous son manteau. Parmy ces gardes il y en eût un par hazard, qui ayant été du nombre de ceux à qui on avoit donné ces enfans à exposer, n'eût pas plûtôt vû le berceau qu'il le reconnut à la figure & aux caracteres, & conjecturant aussi-tôt ce que pouvoit être, il alla sur l'heure même en avertir le Roy, & luy mena Faustulus, afin qu'il fût interrogé en sa presence. Faustulus, dans un si grand danger, ne fut ni tout à fait troublé, ni tout à fait ferme ; car il avoüa veritablement que les enfans étoient en vie, mais il assûra qu'ils paissoient des troupeaux loin d'Albe, & que pour luy, il venoit porter ce berceau à Ilie, qui avoit souhaité souvent de le voir, afin d'être plus assûrée de la vie de ses enfans. Amulius fut si troublé, comme le sont ordinairement ceux que la crainte ou que la colere transporte, qu'il envoya avec precipitation un homme de bien & un amy particulier de Numitor luy demander, s'il n'avoit point oüi dire que les enfans de sa fille fussent en vie. Cet homme arri-

vant dans la maison de Numitor, le surprit presque comme il embrassoit Remus. Il le confirma dans ses esperances, l'exhorta à mettre la main à l'œuvre trés promptement, & voulut être luy-même de la partie ; il est vray que le temps ne souffroit pas un plus long retardement, car Romulus étoit déja prés d'Albe, & une grande partie des citoyens étoient sortis de la Ville pour s'aller joindre à luy, poussez par la crainte qu'ils avoient d'Amulius, & par la haine qu'ils luy portoient. Romulus amenoit aussi d'autres troupes qu'il avoit distribuées par compagnies de cent hommes, chacune desquelles étoit conduite par un Capitaine qui portoit une poignée de foin ou d'herbes attachée à une pique. Les Latins nomment ces sortes d'enseignes *Manipulos*, d'où vient qu'encore aujourd'huy dans leurs armées, on appelle *Manipulares* les soldats d'une même compagnie. Remus donc gagnant ceux du dedans, & Romulus approchant avec ceux du dehors, le Tyran surpris, & incertain du party qu'il devoit prendre, ne sçût, ni rien faire, ni rien resoudre qui le pût sauver. Il fut pris & tué dans son palais. La plûpart de ces particularitez, quoyque confirmées par Fabius Pictor & par Diocles, qui, à mon avis, a écrit le premier de la fondation de Rome, ne laissent pas d'être suspectes à quelques-uns, comme une fable inventée à plaisir pour servir de sujet de Tragedie ; mais on sera plus disposé à les croire, quand on pen-

sera en general aux jeux de la fortune qui fait tous les jours des choses si surprenantes, & que l'on considerera en particulier la grandeur des Romains qui ne seroient sans doute jamais parvenus à ce haut point de gloire, si les Dieux n'en avoient pris soin dés le commencement, & si leur origine n'avoit été toute miraculeuse & divine.

Plutarque superstitieux & par consequent credule.

La mort d'Amulius ayant tout calmé, Remus & Romulus ne voulurent, ni demeurer dans Albe sans y avoir la souveraine authorité, ni accepter cette authorité pendant la vie de leur ayeul. Ils le rétablirent donc sur le Trône, & aprés avoir rendu leurs devoirs à leur mere & luy avoir fait toute sorte d'honneurs, ils resolurent d'habiter à part, & de bâtir une ville dans le même lieu où ils avoient été nourris ; & c'est le pretexte le plus specieux & le plus honnête dont ils pouvoient colorer leur sortie d'Albe. Mais il peut bien être aussi que ce fut plus par necessité que par choix, parce que leurs troupes n'étant presque composées que d'esclaves fugitifs, & de bannis, il falloit ou qu'ils se resolussent à voir leur puissance entierement détruite, s'ils congedioient ces troupes, ou qu'ils habitassent dans quelque lieu separé pour les retenir. Car que les habitans d'Albe n'ayent pas voulu se mêler avec un tas de bannis & d'esclaves, ny les recevoir comme citoyens, cela paroît assez par l'enlevement des Sa-

Sabines que ces hommes ramaſſez ravirent, non pour aſſouvir une paſſion criminelle, mais malgré eux & à la derniere extremité, ne trouvant perſonne qui voulût leur donner des filles en mariage. Auſſi porterent-ils toute ſorte d'honneur & de reſpect à celles qu'ils avoient enlevées, & les traiterent comme leurs femmes. Aprés cela dés que leur ville eut commencé à prendre ſa premiere forme, ils ouvrirent un refuge à tous venans, & l'appellerent le Temple du Dieu Azyle. Tout le monde y étoit bien receu; on ne rendoit, ni l'eſclave à ſon maître, ni le debiteur à ſon creancier, ni le meurtrier à ſon juge, & l'on ſoûtenoit qu'Apollon luy même avoit autoriſé ce lieu de franchiſe par un oracle formel. De cette maniere la ville fut bientôt peuplée, car elle n'étoit pas d'abord de plus de mille maiſons, comme on le verra dans la ſuite. Mais quand il fut queſtion de bâtir cette ville, il s'émût entre les deux freres un grand debat ſur le lieu qu'ils devoient choiſir; Romulus ayant déja bâti ce qu'on appelloit *Rome quarrée*, vouloit qu'on preferât cette place à toute autre; & Remus avoit marqué ſur le mont Aventin un lieu fort d'aſſiette, qui à cauſe de luy fut appellé *Remonius*, & qu'on nomme aujourd'huy *Rignarium*. Aprés pluſieurs diſputes, ils convinrent enfin de remettre leur differend au vol des oyſeaux. S'étant donc aſſis chacun à part pour les contempler; on dit que

On ne ſçait pas quel Dieu c'étoit qu'on honoroit ſous ce nom d'azyle. Il y a de l'apparence que c'eſtoit Apollon.

Il falloit bien ſauver par l'autorité d'un Dieu ce que cette action avoit d'horrible.

C'étoit un fort que Romulus avoit bâti ſur le mont Palatin à la place de l'ancien.

Ce fut Numitor qui leur propoſa cet expedient.

que Remus vit ſix vautours, & que Romulus en vit douze. D'autres pretendent que Remus vit veritablement les ſiens, & que Romulus uſa d'abord de ſupercherie & de menſonge, & qu'il ne vit effectivement paroître ces douze vautours, que quand Remus ſe fut raproché de luy. Quoy-qu'il en ſoit, delà vient que les Romains ſe ſervent particulierement des vautours dans leurs augures. Il eſt vray qu'Herodore de Pont écrit qu'Hercule étoit ravy quand un vautour luy apparoiſſoit au commencement de quelque entrepriſe. En effet le vautour eſt le moins malfaiſant de tous les animaux; il ne gâte rien de tout ce que les hommes peuvent planter, ſemer ou nourrir; il ne vît que de chair morte, ne tuë ni ne bleſſe aucun animal vivant, & s'abſtient même des oyſeaux morts à cauſe de la conformité du genre; au lieu que l'aigle, la choüette, & l'épervier tuent & mangent ceux même de leur eſpece; &, comme dit Eſchyle, *comment ſe peut-il que l'oiſeau qui mange un autre oyſeau, ne ſoit pas impur?* D'ailleurs tous les autres oyſeaux ſe preſentent inceſſamment à nos yeux, & le vautour eſt ſi rare, que nous n'avons jamais trouvé ſes petits; c'eſt même cette grande rareté qui a fait croire aiſément à quelques uns, que ce ſont des oyſeaux de paſſage qui viennent des pays éloignez; Mais les Devins aſſûrent, que ce qui n'eſt ni ordinaire ni naturel, eſt envoyé par une

Pourquoy le vautour eſt de bon augure.

Pro-

Providence particuliere des Dieux qui veulent avertir les hommes des choses futures.

Quand Remus sçut la tromperie qu'on luy avoit faite, il en fut fort irrité, & comme Romulus faisoit creuser les fondemens des murailles, dont il vouloit environner sa ville, il se mocqua du travail, empêcha les travailleurs, & ajoûtant enfin l'insulte à la raillerie, il sauta les fossez par mépris. Romulus piqué de cette injure, le tua sur le champ; d'autres disent que ce fut un de ses gardes appellé Celer qui le frappa. Faustulus & son frere Plistenus qui luy avoit aidé à élever Romulus, furent aussi tuez dans ce desordre. Celer s'enfuit dans la Toscane, & depuis ce temps-là les Romains ont appellé de son nom ceux qu'ils ont connu prompts & legers, jusques-là que Quintus Metellus ayant donné au peuple un combat de gladiateurs, fort peu de jours aprés la mort de son pere, fut surnommé *Celer*, à cause de la grande diligence avec laquelle il avoit fait de si grands preparatifs. Romulus enterra son frere & ses deux nourriciers dans le lieu appellé *Remonia* sur l'Aventin, & se mit ensuite à bâtir sa ville; mais auparavant il fit venir des hommes de Toscane, qui, avec toutes les ceremonies & selon leurs usages, luy enseignerent ce qu'il falloit pratiquer en cette occasion, tout de même que dans les plus grands mysteres. On creusa un fossé autour du lieu

C'étoit le nom du fort que Remus avoit bâti.

lieu qu'on appelle presentement le Comice; on y jetta les premices de toutes les choses que les hommes mangent legitimement comme bonnes, & naturellement comme necessaires, & chacun y ajoûta une poignée de terre qu'il avoit portée du pays d'où il étoit venu. Ce fossé est appellé *Monde* du même nom que l'univers. Aprés cela tout autour de ce fossé, on tire avec un aiguillon une ligne qui marque l'enceinte de la ville, & le Fondateur mettant un soc d'airain à une charruë, & y attelant un bœuf avec une vache, trace luy-même un profond sillon sur la ligne qu'on a tirée, & il y a des gens aprés luy qui ont soin de ranger du côté de la ville toutes les mottes de terre que le soc éleve, & de n'en laisser aucune en dehors. Cette ligne, où l'on a fait le sillon, marque le circuit des murailles, & l'on l'appelle proprement *Pomœrium*, par un retranchement de lettres, au lieu de *Postmœrium*, parce qu'elle est en dehors derriere le mur. Dans l'endroit où l'on veut faire les portes, on suspend la charruë, & on la porte sans continuer le sillon, car les Romains estiment que les murailles sont sacrées, & si les portes l'étoient aussi, ils ne pourroient sans scrupule y faire passer, ni les choses necessaires qui doivent entrer dans la ville, ni les impures qui en doivent sortir.

Pour marquer que l'abondance regneroit dans la Ville.

Pour marquer la fecondité par les mariages: On immoloit aprés cela les bœufs afin que rien ne detruisit cet augure.

Pour marquer que ces murailles ne seroient jamais dissipées.

Car tout ce qui est profane, souille ce qui est sacré.

Tous les Auteurs conviennent, que cette ceremonie de la fondation de Rome se

L'onziéme des Calendes de May.

se fit le vingt-un d'Avril, jour que les Romains fêtent encore, l'appellant le jour natal de leur ville. Au commencement ils n'y sacrifioient, dit-on, rien qui eût vie, estimant qu'une fête consacrée à la naissance de leur patrie, devoit se conserver pure & nette, sans être soüillée de sang. Il est vray qu'avant la fondation de Rome, ils celebroient ce même jour-là une certaine fête Pastorale qu'ils appelloient *Palilia*; mais aujourd'huy les mois des Romains répondent si mal aux mois des Grecs, qu'il seroit trés difficile de marquer precisement ce jour. On asſûre pourtant que ce fut le trentiéme de nôtre mois, & qu'il y eut une éclipse de lune, qu'on pretend être celle qui fut remarquée par le Poëte Antimachus de Teos, la troisiéme année de la sixiéme Olympiade. Mais Varron, qui étoit le plus sçavant des Romains dans l'histoire, avoit un amy particulier nommé Tarrutius, qui étant, grand Philosophe & grand Mathematicien se mêloit par curiosité de tirer des horoscopes par le moyen des tables Astronomiques & passoit pour le plus habile de ce temps-là. Il luy proposa de trouver le jour & l'heure de la naissance de Romulus, en remontant depuis les actions connuës, comme on fait, par les analyses, les resolutions des problêmes de Geometrie; car il soûtenoit qu'un art, qui sur une naissance donnée peut predire la vie qui suivra, peut & doit à plus forte raison, sur une

Fête de Pallas Deesse des bergers & la même que Vesta, c'est à dire la Terre.

C'est à dire le trentiéme du mois Grec qui répond au mois d'Avril & l'on prétend que c'est le mois Thargelion.

Antimachus qui vivoit du temps de Platon.

Teos, Ville de l'Asie Mineure dans une presqu'Isle, vis à vis de Chio.

Horoscopes retrogrades.

une vie connuë, demêler precisement le point de la naissance qui a precedé. Tarrutius fit ce que Varron souhaitoit. Aprés avoir consideré les inclinations & les actions de Romulus, le temps de sa vie, & le genre de sa mort, & comparé tous ces accidens ensemble, il prononça hardiment, comme une chose trés certaine, qu'il avoit été conceu la premiere année de la seconde Olympiade, le vingt-troisiéme jour du mois que les Egyptiens appellent *Choiak* vers la troisiéme heure du jour, à laquelle il y eût une éclipse entiere de soleil; qu'il vint au monde le vingt-uniéme du mois *Thot*, environ le soleil levant, & qu'il fonda Rome le neuviéme du mois appellé *Pharmouthi*, entre les deux & trois heures; car ces gens-là pretendent, qu'il y a un certain tems fixe qui gouverne la fortune des villes, comme celle des hommes, & que par la position & les differens aspects des astres, on peut le découvrir jusqu'au premier moment de leur fondation. Et peut-être que toutes ces choses & autres semblables réjoüiront plus le Lecteur par leur nouveauté & par leur curiosité, qu'elles ne le rebuteront par leur peu de vray-semblance.

Decembre.

Septembre.

Avril.

Jugement que Plutarque fait des horoscopes.

Lorsque la ville fut achevée, Romulus choisit toute la jeunesse qui étoit en état de porter les armes & en composa des corps qu'il appella *Legions* à cause de ce choix. Ils étoient chacun de trois mille hommes de pied & de trois cens che-

Legere *signifie choisir.*

chevaux. Sur le reſt , qui fut appellé peuple, il prit cent des principaux & des plus gens de bien , qu'il crea Conſeillers, les honorant du nom de Patriciens, & donnant à leur aſſemblée celuy de Senat, qui ſignifie proprement le conſeil des Anciens. On veut que ces Conſeillers ayent été appellez Patriciens, ou parce qu'ils étoient peres d'enfans libres, ou parce qu'ils pouvoient eux mêmes montrer leurs peres, ce que tres peu de ceux qui s'étoient les premiers ramaſſez autour de Romulus auroient pû faire ; où enfin à cauſe du droit de Patronat. Car c'eſt ainſi qu'ils appelloient, & qu'ils appellent encore, la protection que les grands donnent aux petits. Ils croyent même que ce mot eſt venu d'un de ceux qui ſuivirent Evandre en Italie, lequel étoit nommé *Patron*, & qui s'étant trouvé fort charitable, laiſſa ſon nom à cet office d'humanité. Mais il y a plus d'apparence que Romulus leur donna ce nom, parce qu'il prétendoit, comme cela étoit juſte, que les plus riches & les plus puiſſans devoient avoir un ſoin paternel des pauvres & des petits ; & que les petits bien loin de craindre les grands & d'être fâchez de leurs honneurs & de leurs préeminences, devoient les honorer & avoir recours à eux avec toute ſorte de douceur, d'amitié & de confiance, en les appellant leurs peres, & en les tenant veritablement pour tels. Auſſi voit-on encore aujourd'huy, que les Senateurs ſont

Cela ne peut être, car les Patrons & les Senateurs étoient differens.

Devoir des grands envers les petits & des petits envers les grands.

ſont appellez *Seigneurs* par les étrangers, & que les Romains ſeuls les appellent *Peres conſcripts*, d'un nom trés honorable & d'une trés grande dignité, ſans aucun mélange d'envie. Au commencement ils les appelloient ſimplement *Peres* ; mais enſuite le nombre des Senateurs s'étant conſiderablement augmenté, ils commencerent à les nommer *Peres conſcripts*, Romulus ayant voulu diſtinguer le Senat d'avec le peuple par un nom ſi venerable. Aprés cet établiſſement, il partagea encore le peuple en deux bandes, il nomma les plus apparens, *Patrons*, c'eſt-à-dire Protecteurs, & les autres il les appella *Clients*, comme nous dirions, ſerviteurs ou courtiſans aſſidus & fideles, & établit entr'eux une merveilleuſe intelligence & une trés étroite union, qui avoient pour fondement des obligations reciproques ; Car d'un côté les Patrons expliquoient le droit à leurs Clients, les défendoient en juſtice, étoient leur conſeil & leur appuy ; & de l'autre les Clients faiſoient la cour à leurs Patrons, leur portoient toute ſorte d'honneur & de reſpect, & leur aydoient à payer leurs debtes & à marier leurs filles. Il n'y avoit ni Loy ni Magiſtrat qui pût obliger un Client à porter témoignage contre ſon Patron, ni un Patron, contre ſon Client. Tous ces droits ont ſubſiſté dans leur entier. Le ſeul changement qu'on y a fait dans la ſuite, c'eſt qu'on a trouvé que c'étoit une choſe hon-

C'eſt à dire peres ajoûtez.

Devoirs des Patrons envers leurs Clients & des Clients envers leurs Patrons.

honteuse & lâche, que les grands reçûssent de l'argent des petits.

L'entrepriſe de l'enlevement des Sabines, ſi l'on en croit Fabius, fut executée le quatriéme mois de Rome bâtie. Il y a des Ecrivains qui aſſûrent que Romulus, qui aimoit naturellement la guerre, & qui d'ailleurs avoit en tête certains oracles qui luy avoient prédit que ſa ville parviendroit au comble de la grandeur, ſi elle étoit nourrie dans les armes & dans les combats, chercha à commettre cet acte d'hoſtilité contre les Sabins. Pour le confirmer, ils alleguent qu'il ne ravit pas un grand nombre de Sabines, mais trente ſeulement, comme un homme qui avoit plus beſoin de guerre que de mariage. Mais c'eſt à quoy il n'y a nulle apparence de verité. Il eſt bien plus vrayſemblable que Romulus, voyant Rome toute remplie d'étrangers, dont le plus petit nombre, qui étoit de ceux qui avoient des femmes, mépriſoit extrememement le plus grand, qui n'étoit qu'un mélange confus de miſerables, & de gens ſans nom, & par ce mépris, faiſoit juſtement craindre que leur union ne ſeroit pas de longue durée, eſpera de prevenir ce deſordre par le moyen des alliances, que cet enlevement leur donneroit lieu de faire avec les Sabins, aprés qu'ils auroient appaiſé leurs femmes. Quoyqu'il en ſoit, voicy la maniere dont il s'y prit; Premierement, il fit courir le bruit qu'il avoit trouvé ſous

ſous terre l'Autel d'un certain Dieu, qu'on appelloit *Conſus*; ſoit que ce fut le Dieu du Conſeil; car les Romains appellent *Conſeil*, les aſſemblées où l'on delibere, & *Conſuls* les premiers Magiſtrats comme Conſeillers; ſoit que ce fut *Neptune Equeſtre*, car cet Autel eſt dans le grand Cirque, & on le tient toûjours enterré, excepté pendant les jeux où ſe font les courſes de chevaux. D'autres diſent en general, que les conſeils devant être tenus ſecrets, c'eſt avec beaucoup de raiſon, que l'Autel du Dieu qui les donne, eſt tenu couvert & caché. Quand ce bruit fut répandu, Romulus fit publier par tout qu'un certain jour il feroit un ſacrifice ſolemnel qui ſeroit ſuivi d'une grande fête où l'on celebreroit des jeux. On accourut de tous côtez à ce ſpectacle. Romulus vêtu d'une robe de pourpre & accompagné des principaux de la ville, étoit aſſis au lieu le plus éminent. Le ſignal étoit quand en ſe levant, il prendroit les pans de ſa robe, & s'en enveloperoit. Ses ſoldats, qui avoient les yeux ſur luy, n'apperceurent pas plûtôt ce ſignal, que tirant leurs épées, & s'élançant avec de grands cris, ils enleverent les filles des Sabins, & laiſſerent les hommes prendre la fuite ſans les pourſuivre. Quelques-uns aſſûrent, qu'il n'y en eut que trente d'enlevées, qui donnerent chacune leur nom à une Tribu; mais *Valerius Antias* dit, qu'il y en eut cinq cens vingt-ſept, & Juba ſix cens

C'eſt-à-dire dans la place où Ancus Martius fit enſuite le grand Cirque pour les courſes des chevaux & des chariots entre le mont Palatin & l'Aventin.

Car les jeux faiſoient partie de la devotion des Romains, auſſi bien que des Grecs.

Il avoit fait des Annales que Tite Live ſuit quelquefois

cens quatre-vingt-trois, & toutes filles, ce qui étoit trés considerable pour justifier Romulus & faire voir sa bonne intention; car on ne trouva dans ce grand nombre qu'une seule femme nommée *Hersilie*, qu'ils prirent par mégarde, & qui ensuite servit uniquement à faire leur paix, en persuadant aux Sabins, que ce n'étoit, ni par débauche, ni par insolence qu'ils s'étoient portez à cet excés, mais par un violent desir de s'unir avec eux par les liens les plus forts & les plus indissolubles. Cette Hersilie fut mariée à Hostilius, qui étoit le plus considerable parmy les Romains, ou selon d'autres, à Romulus même qui en eût deux enfans, une fille qu'il nomma *Prima* parce qu'elle nâquit la premiere, & un fils qu'il appella *Aollius* à cause de ce peuple qu'il avoit ramassé de toutes parts. Dans les siecles suivans on nomma cet Aollius, Abillius, comme l'écrit Zenodotus le Trezenien qui trouve en cela beaucoup d'Auteurs qui le contredisent.

Car en Grec Aollées signifie des gens assemblez.

Qui avoit écrit l'Histoire des Umbres.

Parmy ces Ravisseurs, il y eût, dit-on, une troupe de soldats qui emmenoient une Sabine d'une taille & d'une beauté au dessus de toutes les autres. Quelques-uns des Principaux les ayant rencontrez, voulurent la leur ôter; mais ils se mirent à crier qu'ils menoient cette belle fille à Talassius qui étoit un jeune homme d'une trés grande reputation & d'un fort grand merite. Quand les autres eurent entendu que c'étoit

c'étoit pour luy, ils leur en témoignerent leur satisfaction par leurs applaudissemens & par leurs loüanges; il y en eut même qui les suivirent en repetant à haute voix le nom de *Talassius*, pour la bienveillance qu'ils luy portoient. Et parce que cette fille rendit son mary fort heureux, depuis ce temps là jusqu'à aujourd'huy, les Romains chantent aux nôces *Talassius*, comme les Grecs chantent *Hymenée*. Mais je me souviens que Sestius Sylla de Carthage, homme également favorisé des Muses & des Graces, me disoit autrefois, que *Talassius* étoit le mot que Romulus avoit donné à ses soldats pour l'enlevement des Sabines; que tous ceux qui en emportoient quelqu'une, crioient *Talassius*; & que de-là cette coûtume s'est conservée aux nôces. Cependant la plûpart des Auteurs croyent, & Juba est même de cette opinion, que ce mot n'étoit qu'une exhortation, qu'on faisoit aux Mariées, d'aimer le travail, qui consiste à filer de la laine, que les Grecs appellent *Talassia*; car en ce temps là la langue Greque n'avoit pas encore été corrompuë par les mots Latins. S'il étoit vray que les Romains se servissent alors du mot *Talassia* comme nous, on pourroit trouver une raison plus vrayssemblable de cette coûtume; car les Sabins voulurent expressément que dans le traité de paix qui fut fait avec les Romains aprés la bataille, on y mît cet article formel, que leurs filles ne seroient obligées de faire autre chose dans la maison de leurs maris, que

C'est pourquoy les nouvelles mariées la premierefois qu'elles alloient chez leur mary, portoient une quenoüille & un fuseau, s'asseyoient sur de la laine, & environnoient de laine la porte de la maison.

de filer de la laine. Il y a donc bien de l'apparence qu'à toutes les nôces qui se sont faites depuis, le pere de la Mariée, ceux qui la conduisoient, & ceux qui étoient presens, n'ont pas manqué de crier *Talassius* par maniere de jeu, & pour faire souvenir l'époux du seul service que luy devoit rendre la femme qu'on menoit chez luy. De-là vient aussi ce qu'on observe encore de nôtre temps, que la nouvelle Mariée ne passe pas d'elle-même & volontairement le seüil de la maison de son mary la premiere fois qu'on l'y mene, mais on la porte en memoire de ce que les Sabines furent enlevées & portées par force dans la maison des premiers Romains. Il y a même des Ecrivains qui prétendent que la coiffure des nouvelles Mariées, qui se fait avec la pointe d'un javelot, vient de la même origine, pour marquer par-là que les premiers mariages se firent à la pointe de l'épée & par des combats; mais c'est dequoy nous avons amplement traité dans nos Livres des questions Romaines. Cet enlevement fut fait vers le dix huitiéme jour du sixiéme mois, qu'on appelle presentement *Aoust*, auquel jour on celebre encore les fêtes appellées *Consualia*. Or les Sabins étoient en fort grand nombre, & d'ailleurs si belliqueux, qu'ils habitoient dans des bourgs sans murailles, persuadez qu'il n'appartenoit qu'à eux d'être fiers & de ne rien craindre, parce qu'ils descendoient d'une colonie de Lacedemoniens; mais comme ils avoient les

Nouvellés mariées coiffées avec un javelot au lieu d'aiguille de tête.

Question 87.

Car l'année commençoit par le mois de Mars.

les mains liées par les gages precieux que les Romains leur avoient enlevez, & qu'ils craignoient de faire maltraiter leurs filles, ils prirent le party d'envoyer à Romulus des Ambassadeurs qui luy firent des propositions fort équitables, de rendre leurs filles, de renoncer à la force ouverte, & de rechercher leur amitié & leur alliance dans les formes & par les voyes de la douceur. Romulus refusa de rendre les Sabines & insista à exhorter les Sabins à donner leur consentement & à recevoir les Romains pour gendres. Pendant que tous les autres Sabins perdoient le temps à deliberer, & ne se preparoient qu'avec lenteur, Acron Roy des Cenineens; Capitaine plein de valeur & d'experience, qui dés le commencement avoit eu pour suspectes les premieres entrepriſes de Romulus, & qui sur cet enlevement des Sabines s'étoit confirmé dans la pensée que ce seroit un voisin fort redoutable, & qu'on ne pourroit enfin supporter, si l'on ne reprimoit son audace, leva le premier l'étendard contre les Romains, & parut avec une puissante armée. Romulus sortit à sa rencontre. Quand les deux Chefs furent en presence & qu'ils purent se mesurer des yeux, ils se défierent en combat singulier au milieu des deux armées, qui cependant demeureroient tranquilles. Romulus fit sa priere à Jupiter, & voüa de luy consacrer les armes de son ennemy, s'il luy en donnoit la victoire. Sa priere fut exaucée, il tua Acron, mit

Peuples de l'ancien Latium.

Cruinal

son armée en deroute, & prit sa Ville capitale, où tout le mauvais traitement qu'il fit aux habitans, fut de leur ordonner d'abattre leurs maisons & de se retirer à Rome, où il leur donneroit les mêmes droits qu'à ses citoyens; & rien n'a tant contribué à agrandir cette superbe Ville, que d'attirer ainsi tous les peuples qu'elle avoit vaincus. Cependant Romulus qui pensoit à s'acquitter de son vœu, & qui cherchoit à rendre son offrande agreable à Jupiter, & à divertir en même temps le peuple par la nouveauté du spectacle, fit abattre un grand chesne qui étoit dans son camp, le fit tailler, & en fit un trophée en l'habillant des armes d'Acron. Aprés quoy vêtu d'une robe de pourpre, & ayant sur ses longs cheveux une couronne de laurier, il chargea le trophée sur son épaule droite, suivi de son armée magnifiquement parée, avec laquelle il chantoit des cantiques de victoire. Il marcha en cet état vers Rome, où il fut receu avec toutes les marques les plus sensibles de joye & d'admiration. Cette pompe a été l'origine & le modele de tous les triomphes; On appella ce trophée *l'Offrande de Jupiter Pheretrien*, parce que Romulus avoit demandé de frapper Acron, & que les Latins disent *ferire*, frapper. Varron dit que ces sortes de dépoüilles sont appellées *opimes*, du mot *ops* qui signifie *richesses*; mais il y auroit plus d'apparence de dire qu'elles ont eu ce nom du mot *opus*, qui signifie *action*; car il n'y a que ceux qui

Ce que c'est qu'un Trophée.

Dans toutes les ruës, il y avoit des tables dressées & des vaisseaux de vin.

qui ont tué de leur main le Chef des ennemis, qui ayent la permission de consacrer ces dépoüilles opimes; ce qui n'est encore arrivé qu'à trois Capitaines Romains; à Romulus pour avoir tué Acron, à Cornelius Cossus pour avoir tué Tolumnius Roy des Toscans, & enfin à Claudius Marcellus pour avoir tué Viridomare Roy des Gaulois. Mais Cossus & Marcellus entrerent dans Rome sur un char à quatre chevaux, portant leur trophée sur leurs épaules. Denis d'Halicarnasse s'est trompé quand il a donné aussi un char à Romulus; car on dit que Tarquin fils de Demaratus fut le premier, qui releva par ce moyen la pompe & la magnificence des triomphes; & d'autres veulent que cela ait commencé par Publicola. Pour ce qui est de Romulus, on voit encore à Rome ses statuës portant ce trophée, & toutes à pied.

Aprés la défaite des Cenineens, pendant que les autres Sabins se preparoient encore, ceux de Fidenes, de Crustumerium & d'Antemnes fondirent sur les Romains. Le combat fut long & opiniâtré, mais enfin ces Sabins furent vaincus, leurs villes prises & leurs terres distribuées au sort, & eux transportez à Rome. Il est vray que Romulus en distribuant à ses citoyens ces terres conquises, excepta celles qui appartenoient aux peres des filles qui avoient été enlevées, & les laissa à leurs premiers maitres. Tous les autres Sabins irritez de cette distinction, élûrent sur l'heure même Tatius pour

Villes des Sabins voisines de Rome.

Ils se joignirent

à Tatius Roy de Cures Capitale des Sabins.

leur General, & marcherent vers Rome. Cette ville étoit de difficile accés, car les approches en étoient défenduës par une forteresse, qu'on appelle aujourd'huy le Capitole, où il y avoit une garnison commandée par un Capitaine nommé Tarpeius, & non pas par sa fille Tarpeia, comme l'ont écrit quelques Auteurs, qui font Romulus un malhabile homme. Tarpeia amoureuse des bracelets des Sabins, livra cette forteresse à Tatius, & demanda pour recompense de sa trahison, ce que les Sabins portoient à leur bras gauche. Tatius le promit, & elle leur livra la nuit une porte qui les rendit maîtres du château. Il me semble donc qu'Antigonus n'est pas le seul qui ait dit, *Qu'il aimoit ceux qui trahissoient, & qu'il haïssoit ceux qui avoient trahi*; ni Auguste quand il dit au sujet de Rhymitalces Thracien; *Qu'il aimoit la trahison & qu'il haïssoit le traître*; c'est un sentiment que tout le monde a naturellement pour les méchans; Quand on a besoin d'eux, c'est justement comme quand on a besoin du fiel & du venin de certaines bêtes, il n'y a personne qui ne soit ravi de s'en servir dans sa necessité, & qui ne le deteste quand il n'en a plus à faire. Tatius prevenu de ce sentiment naturel pour Tarpeia, & se souvenant de sa promesse, ordonna à ses Sabins de ne luy pas épargner ce qu'ils portoient à leur bras gauche, & pour leur donner l'exemple de la liberalité qu'il leur recommandoit; il détacha le premier son bracelet, & le jet-

Roy de Macedoine.

Traitres haïs par ceux même qui profitent de leur trahison.

jetta avec son bouclier à la tête de cette fille, qui dans un moment fut accablée sous le poids de l'or & des boucliers qu'on luy jetta. Juba dit que Sulpicius Galba écrit dans son histoire, que Tarpeius luy même fut poursuivi par Romulus pour crime de trahison, & condamné au dernier supplice. De tous les autres, qui ont parlé de Tarpeia, les moins croyables sont ceux qui, comme Antigonus, ont écrit qu'elle étoit fille de Tatius, qu'elle vivoit malgré elle avec Romulus, qu'elle livra le château à son pere, & que son pere la punit de sa trahison. Car pour ce qui est du Poëte Simulus, il rêve absolument quand il dit qu'elle livra ce château, non pas aux Sabins, mais aux Gaulois, épriſe d'amour pour leur Roy. Voicy ses propres termes: *Prés de-là on voyoit la jeune Tarpeia qui habitant sur le haut Capitole, fit prendre Rome; car par la folle ambition d'épouser le Roy des Celtes, elle livra la forteresse de ses peres qui commandoient aux Rois.* Et plus bas en parlant de sa mort: *Les Boiens & les Celtes ne l'enterrerent point au de-là du Po; & ne se couperent pas les cheveux sur son sepulchre; mais jetterent sur cette malheureuse leurs boucliers qui furent les seuls ornemens de son tombeau.* Tarpeia ayant été enterrée au-même lieu, cette montagne fut appellée *Tarpeiene*, jusqu'à ce que le Roy Tarquin la consacra à Jupiter. Alors on transporta ailleurs les os de cette fille, & son nom fut aboli; il ne demeura qu'à une roche du Capi-

Antigonus Carystins du temps de Ptolomée Philadelphe. Il avoit composé l'Histoire d'Italie.

Nous avons encore de luy un petit recueil d'Histoires merveilleuses.

ce Simulus avoit fait en vers l'Histoire d'Italie.

c'est pour dire que le Roy des Gaulois n'e l'emmena pas avec luy.

pitole, qu'on appelle encore la *Roche Tarpeiene*, d'où l'on precipite les criminels. Les Sabins s'étant donc rendu maîtres de la forteresse, Romulus irrité les défia au combat ; Tatius voyant que le lieu où il falloit combattre étoit environné de montagnes, & que par conſequent le combat ne pouvoit être que fort rude & fort penible pour les deux partis à cauſe de la difficulté du terrein, qui étoit ſi ſerré & ſi étroit, que l'on ne pourroit ni fuïr l'ennemy, ny le pourſuivre, ne balança point à accepter le défi, parce que s'il venoit à être forcé, il avoit une retraite ſûre. Il étoit arrivé par hazard quelques jours auparavant, que le Tibre, qui s'étoit debordé, avoit laiſſé dans la plaine, vers le lieu où eſt la grande place, un bourbier fort profond & d'autant plus difficile à appercevoir & à éviter qu'il étoit caché ſous une croute qui le couvroit. Les Sabins alloient donner dedans par mégarde, ſans une avanture fort heureuſe qui les ſauva ; Un des premiers Officiers de leur armée nommé Curtius, homme fier de ſa reputation & de ſon courage, & qui montoit un ſuperbe & puiſſant cheval, marchoit bien loin devant les autres ; Cette ardeur le mena dans la fondriere où ſon cheval enfonça ; il fit ce qu'il put de la voix & de la main pour le dégager ; & voyant que ſes efforts étoient inutiles, il le laiſſa là & ſe ſauva. Le lieu eſt encore appellé de ſon nom *le Lac Curtius*. Les Sabins ayant donc évité ce

Metius Curtius qui commandoit le corps de bataille des Sabins.

ce danger, commencerent la charge. Le combat fut long-temps douteux, quoyqu'il y eût d'abord beaucoup de gens tuez de part & d'autre. Hoſtilius, mary d'Herſilie, & qu'on croit l'ayeul de Tullus Hoſtilius qui regna aprés Numa, fut trouvé parmy les morts. Il y eut en peu de jours pluſieurs combats ſemblables ; mais on parle ſur tout du dernier où Romulus fut dangereuſement bleſſé d'un coup de pierre à la tête qui l'obligea de ſe retirer. Il n'eut pas plûtôt diſparu, que les Romains furent pouſſez juſqu'au mont Palatin. Romulus un peu revenu du coup, vouloit courir aux armes pour arrêter les fuyards, & il leur crioit de toute ſa force qu'ils demeuraſſent & qu'ils fiſſent ferme, mais voyant que malgré ſes cris, la deroute étoit generale, & qu'il n'y en avoit pas un qui oſât tourner tête à l'ennemi, il leva les mains au ciel, & pria Jupiter d'arrêter ſes troupes & de rétablir les affaires des Romains, qui ſans ſon ſecours alloient être entierement ruïnées. Sa priere finie, la plûpart eurent honte de fuir devant leur Roy, & tous ſentirent en même temps le courage ſucceder à la crainte. Ils commencerent à s'arrêter dans le lieu où eſt preſentement le temple de Jupiter *Stator*, c'eſt à dire de Jupiter *qui arrête* ; ſe ralliant enſuite, ils repouſſerent les Sabins juſqu'au lieu où eſt le palais appellé *Regia* & la chapelle de Veſta. La, comme les uns & les autres ſe preparoient à faire de nouveaux efforts, on vit tout d'un coup un ſpecta-

Il fut appellé d'abord Jupiter Orthoſius, & enſuite Stator.

Le palais de Numa entre le mont Palatin, & le Capitole à l'entrée de la ruë neuve, via nova.

spectacle étonnant, & qu'on ne sçauroit décrire ; les Sabines que les Romains avoient enlevées, vinrent de tous côtez avec des cris épouvantables, & passant au travers des epées & des monceaux de morts comme des forcenées, se presenterent à leurs peres & à leurs maris, les unes portant leurs petits enfans entre leurs bras, les autres échevelées, & toutes ensemble s'addressant tantôt aux Sabins, tantôt aux Romains, & les appellant des noms des plus tendres qui soient entre les hommes. Les deux partis également touchez, leur font place entre les deux armées. Alors leurs cris penetrerent jusqu'aux derniers rangs, & si la pitié de les voir en cet état fut grande, elle le fut encore davantage quand on eut entendu leur discours, où aprés avoir commencé par des plaintes toutes remplies de justice & de liberté, elles finissoient par des supplications & des prieres : *Que vous avons-nous fait*, disoient-elles, *pour attirer sur nous les maux que nous avons soufferts, & ceux que vous nous preparez encore ? Nous avons été enlevées par force & contre toutes sortes de droits par ceux à qui nous sommes maintenant ; vous ne vous en êtes pas mis en peine ; nous avons eu la douleur de nous voir abandonnées de nos freres, de nos peres, de nos parens & de nos amis pendant un si long-temps, qu'enfin nous n'avons pû refuser de nous unir par les liens les plus sacrez avec ceux qui étoient auparavant l'objet de toute nôtre haine, & que presentement nôtre devoir*

voir nous force de craindre pour nos injustes ravisseurs & de verser des larmes pour leur mort. Vous n'êtes pas venus nous venger & nous delivrer pendant que nous étions encore filles, & aujourd'huy vous venez arracher des femmes à leurs maris, & des meres à leurs enfans. Malheureuses que nous sommes, le secours que vous nous donnez est bien plus cruel que l'abandon & que l'oubly dans lesquels vous nous avez laissées. Voila les marques d'amour que nous avons receuës de nos ennemis, & voila les marques de pitié que nous ont donné nos peres. Si cette guerre est entreprise par d'autres raisons, que nous ne connoissons pas, pouvez-vous refuser de poser les armes pour l'amour de nous, qui vous avons fait beaux-peres, ayeuls, alliez & beaux-freres de ceux que vous poursuivez avec tant de rage ? Et si vous ne la faites que pour nous, emmenez-nous avec vos gendres, & vos petits fils ; rendez-nous à nos parens & à nos peres ; ne nous privez pas de nos maris & de nos enfans ; Enfin, nous vous en conjurons au nom des Dieux, ne nous faites pas tomber dans un second esclavage plus dur & plus difficile à supporter que le premier. Apres qu'Herfilie eut achevé ce discours, que les autres accompagnerent de leurs prieres ; il se fit une suspension d'armes, & les deux Generaux s'approcherent pour s'aboucher. Pendant ce temps-là les femmes menent leurs maris & leurs enfans à leurs peres & à leurs freres, donnent à boire & à manger à ceux qui en ont besoin, pen-

sent les blessez, & les faisant porter chez elles, leur font voir qu'elles sont maîtresses dans leurs maisons, que leurs maris dependent d'elles, & qu'avec une amitié vrayment conjugale, ils les traitent avec toute sorte d'honneur. Cela fit conclure la paix. Les conditions du traité furent, Que celles qui voudroient demeurer avec leurs maris, ne pourroient en nulle façon être obligées de rendre aucun autre service dans leur maison que de filer; Que les Romains & les Sabins habiteroient ensemble; Que la ville seroit toûjours appellée Rome de Romulus, & que les Romains prendroient le nom de *Quirites*, de Cures capitale des Sabins, & la patrie de Tatius; Que Romulus & Tatius regneroient ensemble & conduiroient les armées avec une égale authorité. Le lieu où se firent ces conventions est appellé le *Comice*, du mot *coire* qui signifie *convenir*. La ville étant accruë de moitié, on crea cent Senateurs Sabins, qu'on ajoûta aux cent Senateurs Romains qui avoient déja été creez. On doubla les legions qui furent de six mille hommes de pied & de six cens chevaux, & l'on partagea le peuple en trois lignées; la premiere fut appellée des *Rhamnenses*, de Romulus; la seconde des *Tatienses*, de Tatius; & la troisiéme des *Luceremces*, à cause du bois sacré où l'on avoit ouvert un azyle qui avoit fait donner le droit de bourgeoisie à ceux qui s'y étoient retirez; car les Romains appellent les bois sacrez *Lucos*. Or que le peuple fut

c'est-à-dire qu'elle ne changeroit point de nom, comme cela se faisoit quelquefois.

Il ne fut appellé Comice qu'après Romulus, & il eût ce nom à cause qu'on y tenoit les assemblées du peuple.

fut partagé en trois lignées, le nom même le témoigne, puisqu'on les appelle encore *Tribus*, & leurs Chefs *Tribuns*. Chacune de ces Tribus est partagée en dix bandes qu'on prétend avoir été appellées du nom de ces Sabines; ce qui me paroît faux, car la plûpart eurent le nom des lieux qui leur furent assignez. Il est vray qu'on fit plusieurs autres honneurs à ces femmes; entre autres on ordonna, Qu'on leur cederoit le bon côté quand on les rencontreroit dans les ruës & dans les chemins; Qu'on ne diroit rien de mal-honnête en leur presence; Qu'on ne paroîtroit point nud devant elles; Qu'elles ne pourroient être obligées de comparoître devant les Juges établis pour juger des meurtres; Que leurs enfans auroient droit de porter au col un ornement d'or appellé *Bulla*, parce qu'il est fait comme ces bouteilles qui se forment sur l'eau pendant la pluye; & qu'ils porteroient aussi la robe bordée de pourpre.

Les unes eurent le nom des lieux, & les autres celuy de leurs Chefs.

le bon côté.

C'étoit le côté droit quand le lieu ne gouvernoit pas, car autrement c'étoit le côté découvert.

Si une de ces Sabines avoit commis un meurtre, elle n'auroit pû être jugée que par des Commissaires pris dans le Senat.

Cette robe étoit appellée prætexta.

Les deux Rois ne conferoient pas d'abord ensemble sur les affaires qui survenoient, mais chacun d'eux en deliberoit à part avec ses cent Senateurs, & ils s'assembloient tous ensuite pour ne rien faire que de concert. Tatius demeuroit où est presentement le temple de *Moneta*, & Romulus prés du lieu appellé *les degrez de belle rive*, & qu'on trouve en descendant du mont Palatin pour aller au Cirque, où l'on dit qu'étoit le cormier sacré, dont on fait ce conte:

Tatius tenoit le mont Capitolin & le mont Quirinal, & Romulus le mont Palatin & le mont Cælius.

Moneta, c'est Junon; Juno Moneta, Junon qui avertit.

conte: Romulus voulant un jour éprouver sa force, lança du mont Aventin jusques-là un javelot dont le bois étoit de cormier; le fer s'enfonça si avant dans la terre, que personne ne sçut l'arracher, quelques efforts qu'on pût faire, & la terre, qui étoit fort bonne, couvrit bien tôt tout le bois, qui en peu de temps jetta des branches, & pousla un tronc de cormier fort grand & fort beau. Les descendans de Romulus, qui le regardoient avec une espece de religion, comme une de leurs antiquitez les plus sacrées, le firent environner de murailles pour le conserver, & quand quelqu'un s'appercevoit qu'il n'étoit ni bien verd, ni bien touffu, & qu'il sechoit faute de nourriture, il le disoit avec grande émotion à ceux qu'il rencontroit; ceux-cy, comme des gens qui courent au feu, crioient par tout à l'eau, & dans un moment on venoit de toutes parts avec des vaisseaux pleins d'eau pour l'arroser & le rafraîchir; mais lorsque Caius Cesar fit bâtir ces degrez de belle rive, on dit que les ouvriers en creusant offenserent par mégarde ses racines, de maniere qu'il mourut.

Caligula.

Les Sabins receurent les mois des Romains, nous avons expliqué dans la vie de Numa tout ce qui regarde ce Calendrier; & Romulus prit des Sabins leur bouclier, & changea les armes de ses troupes qui portoient des boucliers grecs. Ils firent en commun leurs sacrifices & leurs fêtes, & sans rien changer à celles qui

qui étoient particulieres à l'un & à l'autre de ces deux peuples, ils en ajoûterent de nouvelles, comme celles des *Matronales*, en l'honneur des Dames Sabines qui avoient été cause de la paix, & celles des *Carmentales*, en l'honneur de la Deesse Carmenta, que quelques-uns pensent être la Parque qui preside à la naissance des hommes, c'est pourquoy elle est particulierement honorée des meres. D'autres pretendent que c'étoit la femme d'Evandre d'Arcadie, laquelle étant inspirée d'Apollon & rendant des oracles en vers, fut appellée *Carmenta*, parce que les Romains appellent les vers *Carmina*. Il est certain que son veritable nom étoit *Nicostrata*, & c'est l'opinion la plus generale. Cependant il y en a qui soutiennent avec plus de vray-semblance, que ce nom *Carmenta* signifie proprement *privée de sens*; & qu'il fut donné à cette femme à cause des fureurs prophetiques & des enthousiasmes qui la saisissoient; car les Latins disent *carere* pour être privé, & *mens* pour le sens & l'entendement. Nous avons déja parlé de la fête appellée *Palilia*; pour ce qui est de celle des Lupercales, le temps auquel on la celebre pour roit faire croire que c'est une fête de purification, car on la celebre le plus malheureux jour du mois de Fevrier, dont le nom signifie *purificatif*, & ce jour-là s'appelloit anciennement *Februata*; mais le nom propre de la fête ne veut dire proprement que *la fête des loups*; ce qui prouve qu'elle est trés ancienne, & qu'elle

Matronales. Les fêtes des Dames Romaines le premier d'Avril.

Les Dames faisoient un sacrifice à Mars & à Junon, & recevoient des presens de leurs amis.

Carmentales. Fête tres solemnelle le xj. de Janvier, sous le Capitole prés de la porte Carmentale. On demandoit à cette Deesse qu'elle rendît les femmes fecondes, & qu'elle benît la naissance des enfans.

Elle étoit aussi adorée sous le nom de Themis.

comme carens mente.

On celebroit les Lupercales le 15. de Fevrier en l'honneur du Dieu Pan.

Car les Arcadiens celebroient la même fete en l'honneur du même Dieu.

le fut portée en Italie par les Arcadiens qui suivirent Evandre. Il est vray que le mot ne signifie pas moins une *louve* qu'un *loup*, & par conséquent cette fête peut avoir été ainsi appellée à cause de la louve de Romulus. Cela est même d'autant plus vray-semblable, que ceux qui courent ce jour là par la ville & qu'on appelle *Luperques*, commencent leur course au même lieu où Romulus fut exposé. Il seroit bien difficile de rendre raison de tout ce qui se fait à cette fête, on y égorge des chevres, on fait approcher deux jeunes garçons des plus nobles familles à qui les uns leur touchent le front avec un coûteau tout sanglant, & les autres le leur essuyent ensuite avec de la laine trempée dans du lait. Le front essuyé, il faut que ces enfans rient de toute leur force; aprés cela on fait des courroyes de ces peaux de chevre, on court tout nud ceint d'une seule peau, & l'on frappe avec ces courroyes tous ceux qu'on rencontre. Les jeunes femmes bien loin de fuir, sont ravies de recevoir de ces coups, croyant qu'ils ont la vertu de les faire devenir grosses, & de leur procurer un heureux accouchement. Une chose encore particuliere à cette fête, c'est que les *Luperques* sacrifient un chien. Un certain Butas, qui a expliqué dans ses élegies les causes fabuleuses de la plûpart des ceremonies Romaines, écrit que Romulus ayant défait Amulius, vint tout courant & transporté de joye jusqu'au lieu où la louve les avoit

Un Poëte Grec qui avoit traité des origines ou des causes.

avoit nourris son frere & luy; Que cette fête ne se celebre qu'en memoire de cette course; & que les jeunes gens des meilleures familles courent ainsi frappant à droit & à gauche ceux qu'ils trouvent sur leur chemin, pour imiter en cette occasion ce que firent Remus & Romulus qui coururent depuis Albe jusques-là, ayant leurs épées nuës dans leurs mains. Il ajoûte qu'on leur touche le front avec un coûteau sanglant, pour marquer les meurtres qui furent commis dans cette journée, & le danger qu'ils avoient couru, & qu'on l'essuye avec du lait, pour faire souvenir de leur nourriture miraculeuse. Mais Caius Acilius, raconte qu'avant que Rome fût bâtie, Remus & Romulus égarerent quelques bêtes de leurs troupeaux; Qu'aprés avoir fait leurs prieres au Dieu Faune, ils quitterent leurs habits pour être en état de mieux courir, & se mirent en quête, & qu'à cause de cela les *Luperques* courent tous nuds. Pour ce qui est du chien, s'il est vray que ce soit un sacrifice de purification, on peut croire qu'on l'immole comme une victime propre à purifier; car les Grecs ne manquent jamais d'employer des chiens dans leurs sacrifices expiatoires, & ils font tres souvent la ceremonie qu'ils appellent *du periculacisme*. Mais si ce n'est qu'un sacrifice de reconnoissance qu'on fait à la louve qui sauva & nourrit Romulus, ce n'est pas non plus sans raison qu'on immole un chien, c'est-à-dire un des plus grands ennemis des loups;

Dieu des bergers.

C'est-à-dire de l'expiation par un chien qu'on sacrifioit à Proserpine.

loups ; à moins qu'on n'aime mieux croire que les *Luperques* le sacrifient, pour se vanger du mal qu'il leur fait quand ils courent.

On dit aussi que Romulus institua la garde du feu sacré, & qu'il établit pour cet effet des Religieuses appellées Vestales. D'autres raportent cette institution à Numa ; mais il est certain d'ailleurs que Romulus étoit fort adonné à la Religion, & de plus fort expert dans l'art des augures ; c'est pourquoy même il portoit toûjours à la main le bâton augural appellé *Lituus*, qui est une verge courbée par le bout, avec laquelle les Devins, aprés qu'ils se sont assis pour contempler le vol des oyseaux, marquent & limitent les regions du ciel. Cette verge qui avoit toûjours été gardée dans le Capitole avec beaucoup de soin, se perdit quand les Gaulois prirent Rome ; mais aprés que ces barbares eurent été chassez, on la trouva sous un grand monceau de cendres, & elle n'étoit nullement endommagée par le feu qui avoit consumé tous les lieux des environs.

Ciceron dit que ce fut dans une des chapelles des Saliens sur le mont Palatin.

Romulus fit aussi quelques loix, parmy lesquelles il y en a une qui semble fort dure ; c'est celle où il défend aux femmes de quitter leurs maris, & permet aux maris de renvoyer leurs femmes, quand elles ont empoisonné leurs enfans, qu'on leur a trouvé de fausses clefs, ou qu'elles ont commis adultere ; & si quelqu'un repudie sa femme pour quelque autre raison, il ordonne que la moitié de son bien soit

soit adjugée à la femme, l'autre moitié consacrée à Ceres, & qu'il soit devoüé luy-même aux Dieux infernaux. Il y a encore dans ses Loix une chose bien particuliere, c'est que n'ayant établi aucune peine contre le parricide, il donne pourtant ce nom à l'homicide de quelque nature qu'il soit, comme tout homicide étant execrable, & le parricide impossible. Et pendant long temps il a paru qu'il avoit raison de ne vouloir pas reconnoître qu'on pût être capable d'une si grande abomination ; car pendant prés de six cens ans, il ne s'est trouvé personne qui ait commis un si énorme crime ; le premier parricide fut un Lucius Hostius, aprés les guerres d'Annibal. En voilà assez sur cette matiere.

La cinquiéme année du regne de Tatius, quelques-uns de ses amis & de ses parens, ayant rencontré sur leur chemin des Ambassadeurs que les Laurentins envoyoient à Rome, voulurent les voler, & comme ceux-cy prirent le party de se défendre, ils les tuerent. La nouvelle d'un si horrible attentat se répandit d'abord dans Rome. Romulus étoit d'avis d'en punir les auteurs sans aucun delay ; mais Tatius, qui ne cherchoit qu'à gagner du temps, usoit toûjours de remise, & c'est la seule occasion où le public les ait vûs en different, car jusques-là ils avoient eu tant d'égards l'un pour l'autre, que dans toutes les affaires, il n'avoit paru qu'un seul & même esprit. Les amis de ceux qui avoient été tuez, voyant qu'ils

Les habitans de Laurentum dans l'ancien Latium.

qu'ils ne pouvoient avoir justice à cause de Tatius, l'épierent si bien, qu'un jour qu'il faisoit un sacrifice avec Romulus dans la ville de Lavinium, ils se jetterent sur luy & le tuerent, & bien loin de faire aucun mal à Romulus, ils le reconduisirent en le comblant de benedictions & de loüanges. Romulus emporta le corps de Tatius & l'enterra fort honorablement sur le mont Aventin, prés du lieu appellé *Armilustrium*; mais il ne pensa nullement à vanger sa mort. Quelques Historiens écrivent même, que les Laurentins craignant son ressentiment, luy livrerent ces meurtriers, & qu'il les renvoya en disant, qu'ils avoient justement puni le meurtre par le meurtre; ce qui fit penser & dire, qu'il n'étoit pas fâché d'être delivré d'un Collegue. Les Sabins n'en témoignerent pourtant rien, & ne firent aucune démarche qui tendît à la revolte; au contraire les uns par l'amour qu'ils avoient pour Romulus, les autres pour la crainte de sa puissance, & le reste parce qu'ils l'adoroient comme un Dieu, continuerent tous dans la soumission & dans l'obeïssance avec une profonde veneration. La plûpart des étrangers ne le reveroient pas moins que ses sujets. Les anciens Latins firent amitié & alliance avec luy par des Ambassadeurs qu'ils luy envoyerent. Il prit Fidenes qui est une ville fort voisine de Rome. Les uns disent qu'il la surprit, en envoyant d'abord quelque cavalerie qui s'empara des portes, & qu'il survint ensuite tout

Prés de Lauventum entre Ostie & Antium.

Parce qu'on y purifioit l'armée le 19. d'Octobre.

tout d'un coup avec le gros de ses troupes. Les autres écrivent que ceux de Fidenes, coururent & ravagerent les premiers le territoire de Rome jusqu'à ses fauxbourgs, & que comme ils emmenoient leur butin, Romulus qui leur avoit dressé une embuscade, tomba sur eux, les défit, & prit leur ville, qu'il ne voulut ni raser ni détruire, mais qu'il fit colonie des Romains, en y envoyant deux mille cinq cens habitans le treiziéme d'Avril.

Le jour des Ides d'Avril.

Quelque temps aprés il s'éleva une si cruelle peste dans Rome, que les hommes mouroient subitement sans avoir été malades, & que les arbres ne pouvoient parvenir à porter leur fruit, ni les bêtes à faire leurs petits. De plus il tomba sur la ville une pluye de sang, de maniere que les calamitez publiques furent d'abord aggravées par une furieuse superstition, qui s'empara de tous les esprits & qui se fortifia encore quand on vit que les mêmes fleaux tomboient sur la ville de Larentum; car on ne douta plus que la vengeance divine ne poursuivît ces deux villes pour le meurtre de Tatius & celuy des Ambassadeurs. En effet dés le moment que des deux côtez on eût livré & puni les auteurs de ces meurtres, ces fleaux cesserent visiblement & en même temps dans ces deux villes, que Romulus purifia ensuite par des sacrifices d'expiation qui durent encore aujourd'huy, & qui se font, dit-on, à la porte Ferentine.

Ils prenoient pour du sang une pluye composée d'exhalaisons vomies.

La même que la porte Latine.

Avant que la peste eût cessé, ceux de la

On l'appelluit Ferentine, parce qu'on sortoit par-là pour aller à Ferentum.

Camerium. Ville du Latium prés de Rome.

la ville de Camerium allerent attaquer les Romains & fouragerent leur pays, dans l'esperance que le mal, qu'ils souffroient, les mettroit hors d'état de se défendre; mais Romulus sortit contre eux, les batit, leur tua six mille hommes sur la place, prit leur ville, transporta à Rome la moitié de ceux qui étoient échapez du combat, & ajoûta à l'autre moitié deux fois autant de citoyens Romains qu'il établit dans la ville le premier d'Aoust, tant le nombre de ses citoyens s'étoit augmenté en seize ans qu'il y avoit que Rome étoit bâtie. Parmy les dépoüilles, qu'il emporta de Camerium, il y eut un char de cuivre à quatre chevaux, qu'il consacra dans le temple de Vulcain, aprés y avoir ajoûté sa statuë que la victoire couronnoit.

Jour des Calendes d'Aoust.

Sa puissance étant ainsi affermie, les plus foibles de ses voisins plioient sous luy, & se contentoient de vivre en repos & en sûreté, & les plus puissans reveillez par la crainte & par l'envie, voyoient bien que Romulus n'étoit pas un homme à mépriser, & qu'il falloit à quelque prix que ce fût empêcher son accroissement, & luy opposer de fortes barrieres. Les Vejens, qui possedoient un grand pays & qui habitoient une bonne & forte ville, furent les premiers des Toscans qui commencerent la guerre en redemandant Fidenes comme une ville qui leur appartenoit; en quoy ils faisoient une chose, non-seulement injuste, mais ridicule; car aprés avoir abandonné ses habitans aux

Habitans de la ville de Vejes capitale de la Toscane.

aux armes Romaines, & les avoir laissé perir sans leur donner le moindre secours, ils s'aviſoient de redemander ses terres & ses maisons quand elles appartenoient à un autre maître. Romulus les ayant donc renvoyez avec une réponse pleine de mépris & de mocquerie, ils partagerent leurs troupes en deux corps; avec l'un ils allerent attaquer l'armée de Fidenes, & avec l'autre ils marcherent contre les troupes que conduisoit Romulus. Ceux qui donnerent du côté de Fidenes, eurent l'avantage & tuerent deux mille Romains; mais ceux qui combattirent contre Romulus furent défaits & perdirent plus de huit mille hommes. Quelques jours aprés il y eut encore prés de Fidenes un autre combat où Romulus merita tout l'honneur de la victoire; car tout le monde convient qu'il joignit en cette occasion la ruse au courage, & qu'il fit paroître une force de corps & une viteſſe au deſſus de l'humanité. Ce que quelques-uns avancent, que de quatorze mille hommes qui moururent sur la place, Romulus en tua plus de la moitié de sa main, est non seulement fabuleux, mais entiérement incroyable; car même on accuse les Messeniens d'avoir outré le mensonge & la vanité, quand ils ont dit d'Aristomene, qu'il fit trois fois le sacrifice de cent victimes, pour autant de Lacedemoniens qu'il avoit tuez dans trois combats.

Peuples de Messenie, au bas du Peloponese.

L'armée des Vejens ayant été mise en deroute, Romulus ne s'amusa pas à pour-

poursuivre les fuyards, il marcha droit à leur ville. Les habitans, qui venoient de recevoir un si grand échec, n'attendirent pas qu'il en formât le siege, ils sortirent au devant de luy avec toutes sortes de soumissions & de prieres, & en obtinrent une treve de cent ans, en abandonnant cette partie de leur territoire qu'ils appellent *Septempagium*, en cedant les salines, qui sont à l'embouchure du Tybre, & en donnant pour ôtages cinquante de leurs principaux citoyens. Romulus triompha ensuite le quinziéme d'Octobre, menant un grand nombre de prisonniers, parmy lesquels étoit le General même des Vejens, homme déja vieux & qui s'étoit acquité de sa charge avec moins de sagesse & d'experience que son âge ne promettoit. De-là vient qu'encore aujourd'huy ceux qui font les sacrifices de victoire, conduisent au Capitole par la grande place, un vieillard vêtu d'une robe de pourpre, & qui porte au col l'ornement d'or appellé *Bulla*, que l'on donne aux enfans de bonne maison, & un heraut crie à haute voix, *Sardiens à vendre*; car on prétend que les Toscans descendent d'une colonie de Sardes, & Vejes est une ville de Toscane. Ce fut la derniere guerre qu'eût Romulus, après laquelle il ne put éviter ce qui arrive presque à tous ceux que la Fortune, par des faveurs extraordinaires, a élevez à une fort grande puissance. Corrompu par ses prosperitez & enflé d'orgueil, de Prince doux & sociable qu'il étoit auparavant,

Le canton des sept bourgs depuis Vejes jusqu'au Tybre.

Le jour des Ides.

Capitale de la Lydie dans l'Asie Mineure.

paravant, il degenera en Monarque fâcheux & superbe, & commença à blesser les yeux de ses Citoyens par son port & par ses habits; car sur une veste de pourpre il portoit la robe bordée, ne se laissoit voir qu'assis dans un trône à dossier renversé, étoit toûjours environné de cette compagnie de jeunes gens qu'on appelloit *Celeres*, à cause de la vîtesse avec laquelle ils executoient ses ordres, & quand il marchoit en public, il étoit precedé par des huissiers qui portoient des baguettes dont ils écartoient la foule, & qui avoient pour ceintures des courroyes dont ils lioient tous ceux qu'il ordonnoit. Et de là ces huissiers étoient appellez *Liteurs*, du mot *ligare*, dont les Latins se servoient anciennement pour dire *lier*, ce qu'ils disent presentement *alligare*. Mais je croirois plûtôt qu'on a ajoûté un C à l'ancien mot qui étoit *Liteurs*, & que ces huissiers étoient ainsi appellez, comme Ministres publics, du mot *Leitos*, dont les Grecs se servent encore pour dire le peuple. Cependant Romulus, après la mort de son ayeul Numitor, au lieu de se mettre en possession du Royaume d'Albe, qui luy appartenoit legitimement, en laissa l'administration aux Albains, pour regagner en quelque façon les bonnes graces du peuple; & tous les ans il créoit à Rome un Magistrat qui rendoit la justice aux Sabins; mais par un si dangereux exemple, il enseigna aux Nobles de Rome à vivre sans Roy, & à former un état libre & independant, en commandant

La robe appellée Trabea qui étoit une espece de manteau Royal de pourpre bordé de bandes d'autre pourpre souvent brochée d'or.

Faute considerable de Romulus.

dant chacun à leur tour. Car sous luy les Patriciens n'avoient aucune part aux affaires ; honorez seulement d'un vain tître, ils n'étoient appellez au Conseil que par coûtume & par bienseance, & nullement pour y donner leurs avis ; leur seule fonction étoit de recevoir respectueusement les ordres du Roy, & le seul avantage qu'ils avoient sur le peuple, c'étoit d'être instruits les premiers de ce qui se passoit. Encore tout cela leur paroissoit-il supportable ; mais quand de sa propre autorité Romulus vint à partager à ses soldats les terres conquises, & à rendre aux Vejens leurs ôtages, sans se mettre en peine de ce qu'ils en pensoient, alors ils trouverent qu'il faisoit au Senat une injure trop visible. Et comme il disparut quelques jours aprés, les Senateurs furent soubçonnez d'avoir eu beaucoup de part à sa mort, qui arriva le septiéme de Juillet, appellé *Quintilis*, & sur laquelle on ne sçait rien de certain que le temps ; car à pareil jour on fait encore aujourd'huy beaucoup de choses qui representent cet accident ; & il ne faut pas s'étonner de cette incertitude ; puisque même Scipion l'Africain ayant été trouvé mort dans sa maison aprés souper, on ne pût en aucune maniere découvrir comment cela s'étoit fait. Les uns assûrerent qu'étant naturellement fort infirme, la nature avoit défailli en luy tout d'un coup. Les autres, que de dessein formé, il s'étoit empoisonné luy-même ; & les autres enfin,

Le jour des Nones de Juillet.

Scipion fils de Paul Emile & adopté par le grand Scipion l'Afriquain.

fin, que ses ennemis étoient entrez la nuit chez luy & l'avoient étouffé ; cependant son corps fut exposé à la vûë de tout le monde, & chacun eût la liberté de chercher sur luy les marques & les vestiges de sa mort ; au lieu qu'il ne resta pas la moindre partie du corps de Romulus, ni le plus petit morceau de ses habits ; de sorte que l'on conjectura que pendant qu'il tenoit le conseil dans le temple de Vulcain, les Senateurs s'étoient jettez sur luy, l'avoient déchiré & en avoient emporté chacun leur piece cachée dans leur sein. Il est vray que d'autres pensent que cela n'arriva, ni dans le temple de Vulcain, ni en presence des Senateurs seuls ; mais que Romulus étant à une assemblée du peuple hors de la ville, prés du marais appellé *le marais de la Chevre*, tout d'un coup il se fit des changemens incroyables dans l'air & il survint un orage si horrible qu'on ne le sçauroit décrire. Le soleil perdit entiérement sa lumiere, & le jour fut changé en une nuit effroyable & obscure, où l'on entendit de tous côtez sans relâche des tonnerres épouvantables & des tourbillons de vents impetueux. Pendant ce temps là le peuple étonné prit la fuite & se dispersa de tous côtez ; mais les Senateurs se serrerent. L'orage cessé, & le soleil commençant à dissiper les tenebres, le peuple revint dans le même lieu, & comme il cherchoit & redemandoit son Roy, qu'il ne voyoit plus paroître, les Senateurs luy défendirent d'en faire une plus longue recherche,

Où le Senat avoit accoûtumé de s'assembler ; ce temple étoit prés de la grande place.

& luy ordonnerent de l'honorer & de le reverer comme celuy qui avoit été enlevé au ciel, & qui, au lieu d'un Prince doux & favorable, leur seroit desormais un Dieu propice qui exauceroit tous leurs vœux. Les plus simples, ravis de cette bonne nouvelle & pleins d'esperance, se retirerent en adorant dans leur cœur ce nouveau Dieu; mais les autres approfondissant davantage ce mystere avec un esprit d'animosité & de vengeance, troubloient extremement les Senateurs, car ils les accusoient d'être les seuls meurtriers du Roy, & de n'amuser ainsi le peuple par des contes ridicules, que pour cacher leur crime. Ce desordre alloit aboutir à une guerre civile, lorsqu'un des plus Nobles des Patriciens, & connu pour un des plus gens de bien de toute la ville, Julius Proculus, qui étoit venu d'Albe à Rome avec Romulus, & qui avoit eu le plus de part à l'amitié & à la familiarité de ce Prince, se presenta dans la grande place, & jura devant tout le monde sur ce qu'il y avoit de plus sacré, que comme il revenoit, Romulus s'étoit apparu à luy beaucoup plus grand que de coûtume, & couvert d'armes plus éclatantes que le feu. Que luy tout étonné, luy avoit dit: *Ah! Seigneur que t'avons-nous fait, & pourquoy nous as-tu quittez si malheureusement en nous exposant aux plus cruels de tous les reproches, & en plongeant toute ta ville orpheline dans le plus grand deuil où elle puisse jamais se trouver?* & que Romulus avoit bien daigné luy répondre:

Ils disoient que c'étoit le Dieu Mars son pere qui l'avoit enlevé.

Il descendoit d'Ascanius.

Cet homme de bien croyoit qu'il étoit permis de jurer à faux pour sauver l'Etat.

Pro-

Proculus, telle a été la volonté des Dieux, qu'aprés avoir été aussi long-temps avec les hommes, & avoir bâti une ville qui doit être la maîtresse de l'univers & la plus glorieuse Cité du monde, je retournasse au ciel d'où j'étois descendu; mais prens courage & ne manque pas de dire aux Romains, qu'en s'exerçant aux grands travaux, & en se munissant de temperance & de sagesse, ils s'éleveront au plus haut degré de puissance où les hommes puissent parvenir. Pour moy sous le nom de Quirinus, je seray desormais vôtre Protecteur & vôtre Dieu tutelaire. Ce témoignage parut digne de foy tant à cause des mœurs de celuy qui le rendoit que de son serment; & ce qui aida encore beaucoup à le faire recevoir, c'est que, comme par une inspiration divine, tout le monde fut saisi en même temps d'un tel enthousiasme, que personne ne chercha à contredire, & que chacun, oubliant ses premiers soubçons, se mit à adorer Quirinus & à l'invoquer. Mais tout cela ressemble assez à ce que les Grecs content d'un Aristeas Proconnesien, & d'un Cleomede Astypaleen; car ils disent que cet Aristeas étant mort dans une boutique de Foulon, ses amis, qui allerent pour emporter son corps, ne le trouverent plus, & que des gens qui revenoient de quelque voyage assurerent qu'ils l'avoient rencontré, & qu'il tenoit le chemin de Crotone. Pour ce qui est de Cleomede, ils racontent que ce fut un homme d'une force prodigieuse & d'une grandeur demesurée, mais d'ailleurs

De l'Isle de Proconnese dans la Propontide. De l'Isle Astypalée au dessus de Crete.

furieux & insensé ; aprés avoir fait plusieurs violences, il entra un jour dans une école pleine de petits enfans, & d'un coup de poing qu'il donna à une colomne, qui soûtenoit le comble, il la partagea par le milieu, de maniere que le toict tomba sur ces enfans & les écrasa ; se voyant poursuivi, il se jetta dans un grand coffre qu'il ferma sur luy, & en tint si bien le dessus, que plusieurs personnes ayant joint leurs forces pour l'ouvrir, ne purent jamais le faire. Enfin ils prirent le party de le rompre ; mais quand ils l'eurent mis en pieces, ils ne trouverent leur homme ni vivant, ni mort, dont ils furent si surpris, qu'ils envoyerent sur l'heure même consulter l'oracle de Delphes ; la Prêtresse leur fit cette réponse, *Cleomede est le dernier de tous les heros.* On dit aussi que le corps d'Alcmene disparut au milieu de sa pompe funebre, & qu'à sa place on ne trouva qu'une pierre dans son lit. On debite encore plusieurs autres fables contre toute sorte d'apparence de verité, en associant mal-à-propos au privilege des Dieux immortels ce qui est mortel de sa nature. Veritablement il y a de l'impieté & de la bassesse à nier la divinité de la vertu ; mais de vouloir mêler la terre avec le ciel, voila ce qui est extravagant & ridicule. Laissant donc tous ces contes vains, arrêtons-nous à cette verité constante, qu'aprés que le corps, comme dit Pindare, *a été la proye de la mort, l'Ame triomphe d'elle, & demeure seule image vivante de l'éternité.*

Qui étoit dans le temple de Minerve où il se refugia.

Plutarque appelle l'immortalité de l'ame une verité constante.

Comme

Comme elle est la seule qui vient des Dieux, elle est aussi la seule qui y retourne, non pas avec le corps, mais aprés qu'elle en est separée, qu'elle est devenuë simple & pure, & qu'elle ne tient plus rien de la chair ; car l'ame seche, comme dit Heraclite, est la plus excellente, elle se détache du corps comme un eclair s'élance de la nuë ; au lieu que celle qui est mêlée & detrempée avec le corps, & qui n'est, pour ainsi dire, que de chair, ressemble proprement à une vapeur épaisse & pesante, qui ne s'enflame que tres difficilement, & ne s'éleve qu'avec peine. Il n'est donc nullement necessaire de forcer la nature, en plaçant dans le ciel les corps des gens de bien avec leurs ames ; Il suffit d'être fortement persuadé que par la vertu leurs ames deviennent de leur nature & par l'ordre des Dieux, d'hommes, heros, de heros, gemes, & si elles ont passé toute leur vie, comme les jours des saintes ceremonies & des purifications, dans la pureté & dans l'innocence sans avoir commis aucune œuvre mortelle, ni flechi sous le joug des passions, de genies elles deviennent de veritables Dieux, & reçoivent la plus grande & la plus heureuse de toutes les recompenses, non pas par un arrest public d'une ville, mais réellement & par des raisons qui se tirent de la Divinité même.

Philosophe d'Ephese qui vivoit peu de temps aprés Pythagore.

Les hommes doivent vivre toute leur vie comme ils vivent pendant les jours les plus saints.

Car toute une ville peut se tromper.

Pour ce qui est du surnom de Quirinus qu'on donne à Romulus, les uns disent que c'est la même chose que Mars ; les autres assûrent qu'il vient de la même ori-

gine que celuy de *Quirites* qui fut donné à ſes citoyens ; & les autres enfin pretendent que les Anciens appelloient le fer d'une pique ou la pique même, *Quiris* ; que la petite image de Junon qu'on portoit au bout d'une pique, étoit appellée l'image de *Junon Quiritide* ; qu'on donnoit auſſi le nom de *Mars* à la pique qui étoit conſacrée dans le Palais de Numa ; que ceux qui avoient le mieux fait dans les combats, étoient honorez d'une pique ; & que pour toutes ces raiſons Romulus fut ſurnommé *Quirinus*, c'eſt-à-dire le Dieu des armes & des combats. On luy conſacra un Temple ſur le mont, qui de ſon nom fut appellé Quitinal. Le jour qu'il diſparut ſe nomme *la fuite du peuple & les Nones Caprotines*, à cauſe du ſacrifice qu'on y fait hors de la ville prés du marais de la chevre. En allant à ce ſacrifice, ils prononcent avec de grands cris pluſieurs de leurs noms propres, comme Marcellus, Caïus, &c. pour mieux imiter la fuite de ce jour-là, & la maniere dont ils s'appelloient les uns les autres dans le trouble & dans la frayeur. D'autres pretendent que ce n'eſt nullement l'imitation d'une fuite, & que tout cela ſe pratique en memoire d'une grande hâte & d'une diligence extraordinaire, dont ils rendent une telle raiſon : Aprés que les Gaulois, qui avoient pris Rome, eurent été chaſſez par Camillus, la ville ſe trouva ſi épuiſée & ſi foible, qu'elle ne pouvoit ſe remettre. La plûpart des peuples Latins, profitant de cette occaſion, ſe

Dans le Palais appellé Regia.

ſe joignirent enſemble, & avec une puiſſante armée commandée par Lucius Poſthumius, allerent planter leur camp prés de Rome. D'abord ils envoyerent un heraut aux Romains pour leur dire, que les Latins venoient à deſſein de renouveller par de nouveaux mariages l'ancienne alliance qui étoit entr'eux, & qui s'en alloit preſque éteinte ; que s'ils vouloient donc leur envoyer leurs filles & leurs jeunes femmes veuves, ils auroient la paix, comme ils l'avoient euë par même moyen avec les Sabins. Les Romains étonnez de ce diſcours, ne ſçavoient à quoy ſe reſoudre. D'un côté ils craignoient la guerre, s'ils refuſoient ce party ; & de l'autre ils voyoient bien, que de livrer leurs filles & leurs femmes, ce n'étoit rien moins que recevoir le joug, & ſe rendre eſclaves de ces peuples. Comme ils étoient dans cette cruelle incertitude, une eſclave nommée Philotis, ou ſelon d'autres *Tutola*, leur conſeilla d'uſer de ruſe pour éviter également la guerre & la honte de donner des ôtages aux Latins. La ruſe étoit, Qu'elle même & toutes leurs plus belles eſclaves richement parées ſeroient envoyées à leurs ennemis, comme ſi c'étoient les femmes & les filles qu'ils demandoient ; Que la nuit elle leur éleveroit un flambeau allumé, & que les Romains le voyant, ſortiroient avec leurs armes, & ſe deferoient aiſement de leurs ennemis, qu'ils trouveroient plongez dans un profond ſommeil. Cela fut executé comme elle l'avoit dit. Les

Latins donnerent dans le piege, & vers le milieu de la nuit Philotis éleva un flambeau sur un figuier sauvage, derriere lequel elle étendit des couvertures afin que le flambeau fût vû de Rome sans être apperçû du camp. Les Romains n'eurent pas plûtôt vû le signal, qu'ils sortirent en armes avec toute la diligence possible, en s'entr'appellant les uns les autres au sortir des portes, comme c'est la coûtume, pour s'exciter. Ayant surpris leurs ennemis, ils en firent un grand carnage, & en memoire de cette victoire, ils celebrent, dit-on, cette fête, & l'on nomme ce jour-là les *Nones Caprotines*, à cause de ce figuier sauvage que les Romains appellent *Caprificus*. Ce même jour on fait un festin aux femmes hors de la ville, sous des ramées faites de branches de figuier, & les esclaves font une quête sous ces ramées en joüant & en badinant. Ensuite elles se frappent les unes les autres, & se jettent des pierres en memoire du secours qu'elles avoient donné aux Romains dans cette occasion; mais la plûpart des Historiens rejettent ce conte. Aussi cette maniere de s'entr'appeller en plein jour, & cette sortie qu'on fait vers le marais de la chevre, comme si l'on étoit plein de crainte & de frayeur pour quelque mort inopinée, semble s'accorder mieux avec la premiere histoire, à moins que ces deux avantures, si éloignées l'une de l'autre, ne soient arrivées par hazard le même jour. Au reste quand Romulus cessa de vivre, on

Car dans cette fête il y a des choses qui conviennent à l'un & à l'autre de ces accidens.

on dit qu'il étoit dans la cinquante quatriéme année de son âge, & dans la trente-huitiéme de son regne.

LA COMPARAISON De Romulus & de Thesée.

VOILA tout ce qui m'a paru de plus digne de memoire dans ce que j'ay trouvé de Thesée & de Romulus. Pour venir presentement à les comparer, il me semble d'abord que Thesée fit de grandes entrepriſes de son mouvement & de son propre choix, sans aucune necessité qui l'y forçât, au contraire lorsqu'il avoit une entiere liberté de vivre en repos dans Trezene & de joüir tranquillement d'un Royaume considerable que son ayeul luy devoit laisser; au lieu que Romulus ne se porta à faire de grandes actions que pour éviter l'esclavage & la punition qui le menaçoient, devenu, comme dit Platon, hardi de peur, & forcé par une indispensable neceſſité, qui ne luy laissoit le choix que de vaincre ou de soufrir les plus honteux supplices. D'ailleurs le chef-d'œuvre de ce dernier, c'est d'avoir tué un seul Tyran d'Albe; mais Sciron, Sinnis, Procruste & Damastes le porteur de massuë, furent comme les préludes du premier. Ce ne fut qu'en chemin faisant & en se preparant

Les grandes actions sont plus grandes quand elles sont volontaires, que quand elles sont forcées.

rant à de plus grands exploits, qu'il les punit & les ôta du monde, & par leur mort, il delivra la Grece de ces horribles tyrans, avant que la Grece connut seulement le nom de son liberateur. De plus il ne tenoit qu'à Thesée de prendre le chemin de la mer, pour éviter les brigands & toute mauvaise rencontre; & il ne dépendoit nullement de Romulus de n'avoir pas sur les bras de fort grosses affaires pendant la vie d'Amulius; & une marque certaine de cela, c'est que Thesée alla attaquer les méchans, sans avoir reçû d'eux aucune injure, & seulement pour delivrer les autres de l'oppression; au lieu que Romulus & son frere, pendant que le Tyran ne leur fit aucun mal, luy laisserent opprimer tous les autres tant qu'il voulut, sans s'en mettre en peine. Que si l'on fait valoir comme de grandes choses que Romulus ait été blessé dans la bataille contre les Sabins, qu'il ait tué Acron de sa main, & qu'il ait vaincu grand nombre d'ennemis en plusieurs rencontres, on n'a qu'à opposer à ces faits d'armes, le combat contre les Centaures & la guerre des Amazones.

Thesée alla attaquer. *Il semble que Plutarque a dit tout le contraire dans la vie de Thesée, mais il faut concilier ces deux endroits, en disant, qu'icy il parle du dessein qui porta Thesée à aller chercher les brigands pour s'offrir à leurs insultes, & avoir par là un juste pretexte de les punir.*

Mais ce que Thesée ôsa entreprendre au sujet du tribut qu'on payoit au Roy de Crete, quand il s'offrit volontairement pour aller avec les autres jeunes garçons & avec les jeunes filles qu'on y envoyoit, & qu'il voulut bien s'exposer au danger, ou d'être devoré par le Minotaure, ou d'être immolé sur le tombeau d'Androgée, ou enfin, ce qui est même le moindre de tous

tous les maux dont on écrit qu'il étoit menacé, de servir honteusement à des maîtres cruels & impitoyables, cela est si fort au dessus de tout, & il y a dans cette seule action tant de hardiesse, de magnanimité, de justice, d'amour pour le public, & un si grand desir de vertu & de gloire, qu'on ne sçauroit dignement l'exprimer. Et à ce propos il me semble que les Philosophes ont eu grande raison de definir l'amour, *une inspiration, ou plutôt un secours des Dieux, pour le salut & la conservation des jeunes hommes*; en effet l'amour d'Ariadne n'est proprement que l'ouvrage d'un Dieu & le moyen dont il voulut se servir pour sauver Thesée. Ainsi bien loin de blâmer cette Princesse, on doit s'étonner que tous les hommes & toutes les femmes ne sentissent pas pour luy les mêmes desirs. Que si elle a été la seule qui l'ait aimé avec tant de passion, je croy être bien fondé de dire, qu'en aimant ainsi ce qui est beau & honnête, & en ne plaçant son affection que dans les personnages d'une valeur extraordinaire, elle se rendit veritablement digne de l'amour d'un Dieu. Mais pour revenir à Thesée & à Romulus, quoyqu'ils fussent tous deux grands politiques, & nez pour gouverner de grands empires, ni l'un ni l'autre ne sçut conserver les façons de faire d'un Roy; car l'un degenera en Republicain, & l'autre en Tyran, faisant tous deux la même faute par des passions toutes contraires; car le premier

Benidition de l'amour; mais Plutarque en fait une application vitieuse.

Car ensuite elle fut aimée de Bacchus.

Les deux extremitez également dangereuses pour un Roy.

mier & le principal devoir d'un Roy, c'eſt de conſerver ſon état; & pour le conſerver, il ne doit pas moins s'eloigner de tout ce qui eſt indecent, que ſe tenir fortement attaché à tout ce qui eſt ſeant & convenable. Celuy qui ſe roidit ou qui ſe relâche, ceſſe également d'être Roy; & devenu, ou l'eſclave de ſes ſujets, ou leur maître, il attire immanquablement, ou leur haine, ou leur mépris. Cependant de ces deux défauts, l'un ſemble venir de fierté & d'amour propre, & l'autre de douceur & d'humanité.

Le bonheur & le malheur des hommes ne doivent pas être entierement imputez à la fortune, mais à leurs mœurs. v. les Rem.

Que ſi l'on ne doit pas imputer abſolument à la Fortune les malheurs des hommes, mais qu'il faille rechercher dans ces accidens la difference des mœurs & des paſſions qui les cauſent, on ne peut pas nier qu'il n'y ait une fureur brutale & un mouvement precipité de colere demeſurée, dans ce que Romulus fit contre ſon frere, & Theſée contre ſon fils; Mais la premiere occaſion qui émeut le courage, rend toûjours plus excuſable, celuy qui ayant un plus grand ſujet de ſe mettre en colere, eſt renverſé de ſon aſſiette ordinaire, comme par un coup plus violent. Ainſi Romulus n'ayant eu priſe avec ſon frere, que dans le conſeil & ſur des choſes qui regardoient le bien public, il n'y a perſonne qui puiſſe concevoir comment il pût ſe porter tout d'un coup à un ſi grand ex-

Ce qui rend plus ou moins excuſables les actions que la colere produit.

excés de colere; au lieu que ce qui excita Theſée contre ſon fils, ce furent d'abord les paſſions les plus violentes, & que peu d'hommes ont pû éviter, l'amour & la jalouſie fondée ſur les faux rapports de ſa femme. Ce qu'il y a même de plus conſiderable, c'eſt que la colere de Romulus paſſa juſqu'à l'effet, & luy fit commettre une action qui eût une fin trés malheureuſe; mais celle de Theſée s'exhala en malediction & en injures, vengeance ordinaire des vieillards irritez; car du reſte ce qui arriva à ce fils malheureux, ſemble plûtôt l'effet du hazard, que l'ouvrage de ſon pere; c'eſt-pourquoy de ce côté-là on prefereroit peut-être Theſée à Romulus. Mais d'un autre côté Romulus n'a pas ſur Theſée un mediocre avantage, en ce qu'il parvint à de tres grandes choſes par des commencemens trés petits. En effet ſon frere & luy étant eſclaves & paſſant pour fils de Bouviers, mirent en liberté preſque tous les peuples Latins avant que d'être libres eux-mêmes, & acquirent en même temps les titres les plus glorieux, comme de vainqueurs de leurs ennemis, de protecteurs de leurs parens, de Rois de nations, & de Fondateurs de villes; non pas de Fondateurs qui changent ſeulement & deplacent les maiſons, comme Theſée, qui de pluſieurs habitations n'en fit qu'une ſeule, en ruïnant pluſieurs villes qui portoient le nom

des

des Rois & des plus anciens heros de l'Attique, ce que Romulus fit aussi à la fin, en contraignant ceux qu'il avoit vaincus de demolir leur patrie & d'aller demeurer avec leurs vainqueurs; mais de veritables Fondateurs qui jettent les premieres pierres. Car la ville que Romulus fonda d'abord ne fut point du tout une ville rajustée seulement & augmentée de plusieurs pieces, qui subsistassent déja, ce fut une ville qu'il bâtit depuis les fondemens, en acquerant en même temps, terre, patrie, royaume, famille, mariages, alliances, & cela sans tuer ni offenser personne; au contraire en faisant du bien à grand nombre de fugitifs & de vagabonds qui n'avoient ni feu ni lieu, & qui ne demandoient qu'à devenir ses citoyens. S'il ne purgea pas la terre de brigands & de voleurs, il saccagea des villes, dompta des nations, & mena en triomphe des Rois & des Generaux d'armée.

Pour ce qui est de la mort de Remus, on ne convient pas qui en est l'auteur, & la plûpart des Ecrivains rejettent sur d'autres que sur Romulus le soubçon de ce meurtre; mais il est bien certain qu'il delivra sa mere qui se mouroit dans une prison; & qu'il remit sur le trône d'Enée, Numitor son ayeul, qu'Amulius avoit reduit à un pitoyable & honteux esclavage, & ne perdit pas une seule occasion de luy rendre toutes sortes de services, sans qu'il luy soit jamais arrivé de luy faire le moindre deplaisir,

fit, non pas même imprudemment & par mégarde. Il n'en est pas de même de Thesée qui oublia l'ordre que son pere luy avoit donné de mettre la voile blanche à son retour. De quelques couleurs qu'on se servît, il seroit bien difficile de justifier sa negligence devant les Juges les plus indulgens, & de l'empêcher d'être condamné comme parricide. C'est ce qu'un Ecrivain d'Athenes a fort bien vû; mais comme il vouloit à toute force le défendre, il a feint qu'Egée, averti que Thesée s'avançoit à pleines voiles, courut à la citadelle avec tant de precipitation pour le voir, qu'un pied venant à luy glisser, il tomba; comme si Egée pouvoit manquer d'avoir avec luy des gens pour le soûtenir, ou qu'en luy voyant prendre le chemin de la mer, on l'eût laissé aller seul sans le suivre.

Les oublis & les imprudences dans les devoirs essentiels sont de veritables crimes.

Jugement remarquable de Plutarque sur cet oubli de Thesée.

Que s'il faut parler de l'injustice qu'ils commirent tous deux en enlevant des femmes, celle de Thesée manque de pretexte honnête & plausible; Premierement la même chose luy arriva plusieurs fois, car il enleva Ariadne, Antiope, Anaxo, & aprés celles-là, quoyqu'il fût alors trop vieux pour penser au mariage même le plus legitime, il enleva Helene qui n'étoit encore qu'une petite fille, & nullement en âge de se marier. Et en second lieu on ne peut pas dire que ce fut pour avoir des enfans, car les filles de Trezene, celles de Lacedemone, & les Amazones, qu'il n'avoit

voit pas même fiancées, n'étoient ni plus dignes, ni mieux en état de luy donner des enfans, que les Atheniennes, qui descendoient de l'ancienne race d'Erechthée & de Cecrops; & c'est ce qui fait croire avec raison, qu'il ne le fit que par un esprit de debauche, vaincu par la volupté. Au contraire Romulus en ayant ravi une fois pour toutes prés de huit cens, n'en retint pour luy qu'une seule nommée Hersilie, & partagea les autres aux plus vaillans de ses citoyens; & ensuite par l'honneur, l'amitié & le bon traitement qu'il leur fit rendre, il changea cette violence & cette injustice en une action trés sage & trés utilement entrepriſe pour la societé; Car par-là il unit deux nations, en mélant les races & les familles; & la bonne intelligence que cela fit naître pour toûjours entre ces deux peuples, fut l'unique source de leur puissance & de leur grandeur. Du reste le temps est un assez bon témoin de la pudeur, de la constance, & de l'amour reciproque dont il cimenta les mariages; car pendant plus de deux cens trente ans, il ny eut pas un mary qui osât quitter sa femme, ni une femme son mary; & comme en Grece les plus sçavans dans l'antiquité connoissent par nom & surnom, celuy qui le premier tua son pere ou sa mere, tout de même les Romains sçavent, qu'un Spurius Carbilius renvoya le premier sa femme, encore ne fut ce

Encore dit on qu'il ne la garda pas pour luy & qu'il l'a donna à Hostius Hostilius.

Il faut remettre pendant plus de cinq cens trente ans. v. les Remarques.

Homme tres-considerable,

que parce qu'elle n'avoit point d'enfans. A ce témoignage du temps s'accordent aussi parfaitement toutes les actions de ces deux peuples; les deux Rois avoient un pouvoir égal, & les deux nations joüissoient des mêmes privileges & des mêmes droits à cause de cette alliance; au lieu que tous les differens mariages de Thesée ne produisirent jamais aux Atheniens aucune alliance ni amitié, au contraire ils causerent des inimitiez, des guerres, des meurtres de citoyens, & enfin la prise de la ville d'Aphidnes, dont les habitans ne se sauverent qu'à grand' peine & par la faveur de leurs ennemis, qu'ils furent obligez d'adorer comme des Dieux; car sans cela ils auroient souffert à cause de luy ce que Troye souffrit depuis à cause d'Alexandre. Sa mere même n'en fut pas quitte pour la peur; Car elle eut le même sort qu'Hecube eut dans la suite; elle fut emmenée captive ayant été indignement delaissée & abandonnée par son fils, au moins si cette captivité d'Æthra n'est pas une fable comme il seroit à souhatter qu'elle le fût avec beaucoup d'autres particularitez de la vie de Thesée. Enfin ce qu'on dit à leur sujet de la Divinité, met entre-eux une trés grande difference; car Romulus en naissant fut sauvé par la seule faveur des Dieux, & par leur assistance particuliere; au lieu que l'oracle rendu à Egée pour l'empêcher d'approcher d'aucune femme

puisqu'il avoit été Consul.

De Castor & de Pollux.

Parut

me étrangere, ſemble montrer que Theſée vint au monde contre l'ordre, & la volonté des Dieux.

Fin de la vie de Romulus.



RE-



REMARQUES SUR LA VIE DE ROMULUS.

Les Hiſtoriens ne s'accordent point.] Page 95.
Voilà quel eſt le ſort d'une ville qui a été appellée, non-ſeulement Reine de l'univers, mais Deeſſe; Son origine eſt ſi incertaine qu'on ne ſçauroit accorder les Auteurs qui en ont parlé. Cette obſcurité vient premierement de ce que ſes premiers habitans furent un aſſemblage de brigands, d'eſclaves fugitifs, & de miſerables bannis, tous de different pays & de different langage, qui ſongeoient bien moins à écrire des hiſtoires & des annales, qu'à piller leurs voiſins. En ſecond lieu elle vient de ce qu'en ces temps-là les Grecs ne s'amuſoient pas à remarquer ce qui ſe paſſoit en Italie. Il n'y avoit même alors d'Auteurs que dans la Grece Aſiatique, & ces Auteurs étoient Poëtes & non pas Hiſtoriens. Le ſoin d'écrire l'Hiſtoire ne commença que long-temps aprés, & comme les hommes étoient accoûtumez aux fables, ils les conſerverent dans leurs hiſtoires.

Les

Les uns disent que les Pelasges aprés avoir couru la plus grande partie de la terre & subjugué beaucoup de nations.] Les Pelasges ancienne nation originaire d'Arcadie, qui ayant été obligée de quitter son pays, alla dans la Thessalie d'où elle chassa les habitans. Cinq generations aprés, elle en fut chassée par les Curetes & par les Leleges, c'est-à-dire par les Etoliens & les Locres, & delà elle se repandit en Epire, en Macedoine, en Italie, en Eubée, en Crete, & en Asie.

Page 95. *Les autres racontent que le jour de la prise de Troye, quelques Troyens s'étant embarquez sur des vaisseaux qu'ils trouverent heureusement dans le port.*] Plutarque a pris cecy d'Heraclide surnommé Lembus qui vivoit du temps de Polybe. Cet Historien écrivoit, qu'Enée s'étant embarqué sur les vaisseaux d'Ulysse, étoit abordé en Italie, & qu'il y avoit bâti une ville qu'il avoit appellée Rome du nom d'une Troyenne, qui avoit conseille à ses compagnes de brûler les vaisseaux pour n'être plus obligées à courir les mers; je ne m'amuseray point à examiner toutes les fables qu'on a ramassées sur l'origine de Rome & de Romulus. Il suffit de remarquer que tous les plus grands Etats ont presque eu le même sort; leur origine est devenuë avec le temps plus fabuleuse qu'Historique, les hommes étant naturellement portez à ajoûter à la verité pour la rendre plus merveilleuse, & par consequent plus agreable.

La terre qu'ils occupoient étant tres bonne.] Denys d'Halicarnasse dit formellement, que l'Italie est le meilleur pays qu'il y ait non-seulement en Europe, mais dans tout le monde, ce qu'il prouve ensuite en faisant voir, qu'il produit plus que tout autre tout ce qui est necessaire pour la santé, pour le plaisir & pour la richesse.

Et les habitans du pays honnêtes & gracieux.] Ils avoient été trés feroces & trés cruels, car ils immoloient des hommes à Saturne Hercule leur fit changer cette coûtume barbare, & leur enseigna à offrir à leurs Dieux des victimes qui leur fussent plus agreables.

Ils nommerent leur ville de son nom.] Antiochus Syracusanus tres ancien Auteur, puisqu'il vivoit cent ans avant Aristote, a écrit que long-temps avant la guerre de Troye, il y avoit en Italie une ville appellée Rome.

Et de la vient, dit-on, la coûtume des femmes Romaines qui baisent encore aujourd'huy leurs parens & leurs amis.] Comme si cette coutume ne pouvoit pas venir d'ailleurs. Le baiser a été dans toutes les nations une marque de respect ou de bienveillance, & l'on en voit la coutume établie dés les premiers temps.

Par un fils d'Ulysse & de Circé appellé Romanus.] Il faut lire, appellé *Romus*; car c'est ainsi que l'avoit écrit l'Historien Xenagoras. *Thucid.* 1. Page 96.

Un certain Romus fils d'Emathion. Dionysius de Chalcide qui avoit fait cinq livres

livres des origines des villes, écrit que ce Romus étoit selon les uns fils d'Ascanius, & selon les autres fils d'Emathion.

Lequel chassa les Thyrrheniens qui avoient passé de Thessalie en Lydie, & de Lydie étoient venus s'habituer en Italie.] Les Auteurs de cette Tradition font icy ces Tyrrheniens les mêmes peuples que les Pelasges, dont il a été parlé dans la seconde remarque, & cela est appuyé par beaucoup d'Historiens; mais il n'en est pas moins faux. Les Tyrrheniens & les Pelasges ont été des peuples tres differens. Il est aussi trés faux que les Tyrrheniens d'Italie, c'est-à-dire les Toscans, ayent été une colonie des Lydiens d'Asie, & on le prouve par leur langage, leurs sacrifices & leurs mœurs, qui n'avoient rien de commun avec le langage, la religion & les mœurs de ces Lydiens d'Asie, comme Denys d'Halicasse l'a trés bien remarqué. Ces Tyrrheniens étoient des peuples du pays même, & ils avoient eu ce nom, parce qu'ils habitoient dans des forts & dans des tours qu'ils appelloient *Turseis*.

Page 97. *Qui eut dans sa maison une apparition divine.*] On conte la même fable d'Ocrisia, & l'on dit que de cette apparition nâquit Servius Tullius. Ces apparitions étoient assez ordinaires dans ces temps d'ignorance & de simplicité.

Il y avoit alors dans la Toscane un oracle de Tethys.] Je n'ay jamais oüi parler d'aucun oracle de Tethys, & je ne doute pas que ce passage n'ait été corrompu, ou que Plutarque luy-même n'ait été trompé sur ce nom; c'étoit l'oracle de *Themis*, & non pas celuy de *Tethys*, & cette Themis

mis étoit la même que les Romains appelloient *Carmenta*, à cause des oracles qu'elle rendoit; c'étoit la mere d'Evandre.

La succession des Rois d'Albe descendus d'Enée etant echeuë de pere en fils aux deux freres Numitor & Amulius.] Depuis Enée jusqu'à Numitor & Amulius, il y eut treize Rois qui regnerent à Albe pendant l'espace de 353. ans. Amulius en regna 42. ainsi il y en a 395. Virgile n'en a mis que 300. Page 98.

Ce dernier en fit deux lots.] C'est la tradition que Jule Cesar avoit suivie dans son histoire de l'Origine des Romains.

Ils luy font des sacrifices sans vin, où les libations ne sont que de lait.] Varron appelle cette Deesse *Rumia*; mais il faut corriger *Rumina*: *Non negarim, inquam, ideo apud Divæ Rumiæ lacellum à pastoribus satam ficum, ibi enim solet sacrificari lacte pro vino & pro lactentibus.* *Je ne nieray pas, dis-je, que ce ne soit pour cela que les bergers plantent des figuiers prés de la chapelle de la Deesse Rumina parce qu'on y fait les sacrifices avec du lait au lieu de vin, pour les petits qui sont à la mamelle.* Comme de *Rumia*, ils avoient fait la Deesse *Rumina*; de *Cuna*, ils avoient fait aussi la Deesse *Cunina*, la Deesse du berceau à qui on n'offroit aussi que du lait. Page 100.

La deposition de la mere qui assûroit que Mars étoit le pere de ces deux enfans.] Il n'y avoit rien de plus commun dans ces temps de tenebres. Les filles, à qui pareille chose étoit arrivée, manquoient rarement d'en accuser un Dieu, pour tirer de leur crime ou de leur malheur un sujet de triomphe, & voila à quoy la Religion des Payens servoit merveilleusement.

Et qu'elle fut trompée par Amulius.] D'autres disent que ce fut par un de ses amans qui l'avoit demandée en mariage. Ceux qui pretendent que ce fut par Amulius, disent que ce Roy commit cette vilaine action, plûtôt pour avoir un pretexte de perdre sa niece, que pour assouvir sa brutalité.

Page 101. *Et l'on nomme cette fête Larentia.*] Ou plûtôt *Larentalia* & *Larentinalia*. Il y avoit deux fêtes de ce nom, l'une le dernier jour d'Avril, & l'autre le 23. de Decembre. Plutarque dans ses Questions Romaines pretend, que celle du mois d'Avril étoit pour la nourrice de Romulus, & celle du mois de Decembre pour la maîtresse d'Hercule; mais c'est contre le témoignage formel d'Ovide, qui met au mois de Decembre la fête de la nourrice de Romulus. Ovide en doit être plûtôt crû que Plutarque.

Et aprés souper il l'enferme, comme si le Dieu eût dû la venir trouver.] Comme le Prêtre avoit jetté le dé pour son Dieu, il tint aussi sa place au lit & à la table; car c'est ce que ces Prêtres sçavoient faire parfaitement; on n'a qu'à lire le XIV. Chapitre du Prophete Daniel qui explique au long leur fraude, que le Poëte Aristophane, tout payen qu'il étoit, eut la hardiesse d'étaler sur le theâtre d'Athenes, cint cinquante ans aprés Daniel.

Page 102. *Et qu'on nomme presentement velabre parce que &c.*] C'est la veritable étymologie, *à vehendo, vehelabrum, velabrum.* Varron *Velabrum dicitur à vehendo, velaturam facere etiam nunc dicuntur qui id mercede faciunt. Hinc*

Hinc vectidiæ quas solvebant hi qui ratibus transibant. Ainsi *velaturam facere* se disoit proprement des bateliers qui passoient pour de l'argent.

Ceux qui donnoient des jeux au peuple avoient soin de faire tendre des toiles.] Le nom du velabre étoit long temps avant qu'on se fût avisé de tendre ces toiles, puisque Quintus Catulus fut le premier, qui les mit en usage, lorsqu'il dedia le Capitole. Plin. Liv. XIX. Ch. 1.

Qu'ils furent envoyez à Gabies pour y apprendre les lettres.] Denys d'Halicarnasse dit qu'ils y furent instruits dans les lettres Greques, dans la musique & aux armes. On les envoya à Gabies, parce qu'on ne pouvoit pas les tenir à Albe.

Dont la certitude dépend de l'issuë qu'aura le danger où je me vois.] Il veut dire que si ces choses merveilleuses sont veritables, le même Dieu qui les a preservez si visiblement, ne manquera pas de le delivrer du danger où il se trouve. Page 106?

Cela donna du soubçon aux gardes du Roy qui étoient aux portes.] Ce n'étoit pas la coûtume de ces temps là que des Rois eussent des gardes aux portes des villes; c'est pourquoy Denys d'Halicarnasse, a eu soin de marquer qu'on craignoit alors à Albe la surprise de quelque ennemy, & que par cette raison, le Roy faisoit garder les portes. Page 107

Qu'il envoya avec precipitation un homme de bien & un amy particulier de Numitor.] Voila la faute d'Amulius, & ce qui marque son trouble d'avoir envoyé un homme de bien & un amy particulier de Numitor. Il

devoit plûtôt envoyer un scelerat & un des instruments de sa tyrannie ; un homme de bien peut-il servir fidellement un tyran ?

Page 108. *Mais on sera plus disposé à les croire.*] Plutarque donne dans tous ses ouvrages des marques d'une grande credulité, qui est rarement le défaut d'un bon esprit. Elle venoit en luy d'un grand fond de superstition, qui aveugle toûjours & ne laisse jamais la liberté de discerner la verité d'avec le mensonge.

Page 109. *On ne rendoit ni l'esclave à son maître.*] Denys d'Halicarnasse écrit pourtant qu'on ne recevoit à cet azyle, que les hommes libres ; mais je doute de cette particularité. Un homme qui veut s'agrandir à toute force aux dépens de ses voisins, n'y regarde pas de si prés.

Et Remus avoit marqué sur le mont Aventin.] Comme Romulus avoit bâti un fort sur le mont Palatin, Remus en avoit bâti un autre sur l'Aventin ; ainsi il s'agissoit entr'eux de voir qui donneroit son nom à la ville & qui en seroit le maître, tout étoit decidé par ce seul point.

Page 111. *D'autres pretendent que Remus vit veritablement les siens, & que Romulus usa d'abord de supercherie & de mensonge.*] C'est le sens de ce passage de Plutarque. Denys d'Halicarnasse, qu'il a copié, s'explique plus au long ; car il dit, que dés que les deux freres eurent pris leur poste, Romulus par impatience & par envie, ou peut-être par l'inspiration d'un Dieu, avant que d'avoir rien vû, envoya dire à son frere qu'il n'avoit qu'à venir. Pendant ce message Remus

mus vit six vautours, & quand il fut au lieu où étoit son frere, il luy demanda ce qu'il avoit vû, Romulus ne sçût que répondre ; mais en même temps il apperçut douze vautours, & se tournant du côté de Remus, *Qu'ay-je affaire du passe*, luy dit-il, *voila qui me donne la victoire, &c.* Romulus prenoit pour luy seul ces oyseaux qui pouvoient être aussi pour son frere, puisqu'il ne les avoit apperçûs qu'aprés que Remus se fut raproché de luy.

En effet le vautour est le moins malfaisant de tous les animaux.] On l'a appellé par cette raison, *le plus juste des oyseaux*. Umbricius le plus sçavant des augures a écrit, qu'il fait d'ordinaire trois œufs, qu'il en prend un pour faire autour de son aire une espece de lustration pour le salut des deux autres, & qu'il le jette ensuite.

Et le vautour est si rare, que nous n'avons jamais trouvé ses petits.] *Nidos nemo attigit*, dit Pline, *personne n'a jamais trouvé son aire* ; C'est ce qui a fait croire qu'ils venoient d'un autre pays ; mais faussement, car ils font leurs petits sur des roches inaccessibles.

Mais les Devins assurent, que ce qui n'est ni ordinaire ni naturel, est envoyé par une Providence particuliere des Dieux.] Cela est tres vray, mais cela ne fait rien icy pour les vautours. Il n'est pas surprenant que Romulus ait vû de ces oyseaux la veille d'un combat, s'il est vray, comme les Naturalistes l'ont écrit, que les vautours sentent par avance où il y aura des corps morts, & qu'ils y volent des deux ou trois jours auparavant.

Page 112. *Et ajoûtant enfin l'insulte à la raillerie, il sauta le fossé par mépris*] Car en sautant le fossé, il dit, *l'ennemy le sautera aussi facilement.* Celer répondit en le frappant, *mais nos citoyens repousseront cet ennemy plus facilement encore.* Cette insulte de Remus étoit d'un augure terrible pour Rome, & il falloit la repousser à quelque prix que ce fut, pour rejetter cet augure.

Romulus piqué de cette injure, le tua sur le champ.] D'autres assûrent qu'il fut tué dans la mêlée contre l'ordre de Romulus, qui fut si affligé de sa mort, qu'il se seroit tué luy-même, si on ne l'en eût empêché.

Mais auparavant il fit venir de Toscane des hommes qui avec toutes les ceremonies & selon leurs usages.] Il y avoit déja depuis long-temps dans la Toscane douze Citez qui avoient chacune leur Roy ; tous ces Rois s'appelloient *Lucomones*, & on ne sçait, ni leur origine, ni celle des ceremonies qu'ils pratiquoient ; peut-être y avoient elles été portées de Grece par Evandre ou par les Arcadiens ; mais pour moy je croirois qu'il n'en faudroit chercher d'autre cause que leur superstition & leur molesse, car jamais peuple n'a été en même temps plus superstitieux & plus sensuel que les Toscans.

Page 113. *On y jetta les premices de toutes les choses que ces hommes mangoient legitimement comme bonnes, & naturellement comme necessaires.*] Qui croiroit que parmy ces bandis il y eût une distinction de viandes, qu'il y en eût de permises & de défenduës comme

me chez les Hebreux? La superstition produit souvent les mêmes effets, que la Religion qu'elle imite. D'ailleurs ces peuples descendoient des anciens Hebreux aussi-bien que les Lacedemoniens.

Et chacun y ajoûta une poignée de terre qu'il avoit apportée du pays d'où il étoit venu.] Voila une plaisante imagination ; pourvû qu'ils conservassent une poignée de terre de leur pays, ils croyoient n'avoir pas quitté leur patrie. Ovide ne dit pourtant pas que ce fût de la terre que chacun eût apportée de son pays ; mais de la terre qu'on prenoit du pays voisin, *& de vicino terra petita solo* ; ce qui étoit fait pour marquer que Rome subjugueroit les pays voisins, & qu'elle seroit enfin la maîtresse du monde.

Et on l'appelle proprement Pomœrium.] Ce passage de Plutarque prouve que l'espace que les Romains appelloient *Pomœrium*, étoit en dedans derriere les murailles, & non pas en dehors comme beaucoup de gens l'avoient crû. On n'a qu'à voir les remarques sur Festus où cela est prouvé au long par des authoritez trés-fortes.

Tous les Auteurs conviennent que cette ceremonie de la fondation de Rome se fit le vingt-un d'Avril.] C'étoit la premiere année de la VII. Olympiade ; c'est-à-dire l'an du monde 3198. 750. avant la naissance de nôtre Seigneur. Au lieu du vingt-un d'Avril, il y a dans le texte *l'onziéme des Calendes de May*, & il faut expliquer en passant cette maniere de datte. Les mois

des Romains étoient des mois lunaires, & on comptoit par Nones, Ides, & Calendes. Le jour des Nones étoit le premier quartier, & les Ides le jour de la pleine lune; c'eſt à-dire que depuis les Nones juſqu'aux Ides, il y avoit toûjours huit jours entiers, quand les Nones étoient le cinq du mois, les Ides étoient le 13. & quand les Nones étoient le 7 les Ides étoient le 15. c'eſt-à dire que les Nones étoient le neuviéme jour avant les Ides, & ce fut ce qui leur donna le nom, & l'on comptoit toûjours avant les Nones & avant les Ides; *le premier, le ſecond, le troiſiéme jour avant les Nones ou avant les Ides d'un tel mois*; c'eſt-à-dire, *le premier, le ſecond, le troiſiéme jour avant le premier quartier ou avant la pleine lune*, & les Ides étoient ainſi appellées, ou du mot Toſcan *Iduare*, qui ſignifioit *partager*, ou du mot Grec ἴδος *face*, parce que ce jour-là on voit toute la face de la lune. Pour ce qui eſt des Calendes c'étoit le premier du mois, le premier de la lune, & on luy donnoit ce nom de l'ancien mot *calare*, *indiquer*, *publier*, parce que ce jour-là le Pontife publioit quels jours ſeroient les Nones & les Ides. Depuis les Ides, c'eſt-à-dire depuis la pleine lune, juſqu'aux Calendes du mois ſuivant, c'eſt-à-dire juſqu'à la nouvelle lune, il y a tantôt quinze & tantôt ſeize jours, que l'on comptoit par rapport à ce premier du mois ſuivant, comme icy *l'onziéme des Calendes de May*, c'eſt-à-dire l'onziéme jour avant le premier de May, ce qui eſt juſ-

juſtement le XXI. d'Avril. Et pour ſçavoir le quantiéme des Calendes eſt tel jour qu'on voudra de nos mois, il ne faut qu'ajoûter deux avec le jour du mois; Par exemple, je veux ſçavoir comment je mettrois le 21. d'Avril pour datter à la maniere des Romains par Calendes, il faut ſçavoir que le mois d'Avril a trente jours, depuis 21. juſqu'à 30. il y a neuf jours, j'ajoûte deux, c'eſt onze, c'eſt donc *l'onziéme des Calendes de May*. Tout de même ſi je veux ſçavoir le quantiéme de nôtre mois eſt le XI. des Calendes de May, Avril a trente jours, il faut ôter deux de onze, reſte neuf, donc l'onziéme des Calendes, eſt le neuviéme jour avant le 30. d'Avril, & par conſequent c'eſt le 21.

Il eſt vray qu'avant la fondation de Rome, ils celebroient ce même jour une certaine fête Paſtorale appellée Palilia.] Denys d'Halicarnaſſe écrit pourtant qu'on ne ſçauroit aſſûrer avec certitude, ſi les Romains celebroient cette fête auparavant, & s'ils la choiſirent comme un jour heureux pour bâtir leur ville, où s'ils l'inſtituerent alors. Page 114.

Mais aujourd'huy les mois des Romains répondent ſi mal aux mois des Grecs] Si du temps de Plutarque on ne pouvoit concilier & ajuſter les mois des Romains avec ceux des Grecs, pour trouver ce que les jours des uns étoient pour les autres, nous devons avoir aujourdhuy beaucoup plus de peine à ajuſter les mois des Grecs avec ceux des Romains & avec le nôtres, puiſqu'on doute même tres ſouvent à quel de nos

mois répondent precisement les mois des Grecs.

Par le Poëte Antimachus de Teos.] C'est celuy que d'autres font Clarien ou Colophonien, & qui vivoit du temps de Platon.

Avoit un amy particulier nommé Tarrutius qui étoit grand Philosophe & grand Mathematicien.] Ce Tarrutius étoit aussi l'amy de Ciceron, qui parle de luy dans la II. de sa Devinat. *Lucius quidem Tarrutius Firmanus familiaris noster, imprimis Chaldaïcis rationibus eruditus, &c.*

Comme on fait par les analyses, les resolutions de problêmes de Geometrie.] Car les Geometres se servent aussi de l'analyse pour prouver les causes par les effets.

Car il soutenoit qu'un art qui sur une naissance donnée peut predire la vie qui suivra, peut & doit à plus forte raison sur une vie connuë, dém ler precisement le point de la naissance.] Cela est indubitable si l'Astrologie pouvoit l'un, elle pourroit aussi l'autre; mais ces deux choses luy sont également impossibles, comme les Payens même les plus éclairez l'ont reconnu, & il n'y a rien de plus frivole que tous les fondemens qu'on a voulu donner à cette science, que la vanité & la curiosité des hommes ont seules introduite & conservée malgré les loix. Il est pourtant toûjours plus sûr de faire de ces horoscopes retrogrades, car sur des actions connuës, un Astrologue peut prononcer hardiment sur le temps de la conception & de la naissance? Qui est-ce qui le dementira?

Page 115. *Il prononça hardiment, qu'il avoit été conçû la*

la premiere année de la seconde Olympiade.] Cela s'accorde avec la tradition de tous les Auteurs qui ont écrit que Romulus fonda Rome à l'âge de 18. ans, la premiere année de la VII. Olympiade, qu'il regna 37. ans, & qu'il mourut à 55. mais on oppose qu'il n'y a pas d'apparence qu'à dix-huit ans Romulus eût pû faire ce qu'il avoit déja fait, que les anciens qui ont parlé de l'âge de Romulus ont suivi mal-à-propos le calcul de Tarrutius, qui avoit travaillé sur des tables fort imparfaites, & l'on prétend que Romulus fut conceu cinq ans auparavant l'an du monde 3172. le 4. du mois d'Avril, où il y eut une éclipse de soleil; par-là Romulus avoit 26. ans quand il fonda Rome, & mourut à soixante ans.

Le vingt-troisiéme jour du mois que les Egyptiens appellent Choiac.] Tarrutius comptoit par mois Egyptiens, parce qu'il suivoit l'Astrologie Egyptienne.

Ils étoient chacun de trois mille hommes de pied & de trois cens chevaux.] Il falloit que le peuple de Romulus se fût bien augmenté pendant qu'il bâtissoit Rome; s'il est vray comme Denys d'Halicarnasse le rapporte, que ceux, qui entreprirent cet ouvrage avec luy, n'étoient en tout qu'environ trois cens chevaux & trois mille hommes de pied.

Qui signifie proprement le conseil des Anciens.] Selon la coûtume des Grecs & des Rois d'Orient; car, comme dit Denys d'Halicarnasse, les anciens Rois n'exerçoient pas sur leurs peuples, une authori-

Page 116.

rité absoluë, & independante; mais ils se gouvernoient en tout par le conseil des principaux de leur Royaume, de ceux qui étoient les plus sages & les plus âgez, comme on le voit dans les Poëfies d'Homere & dans l'Histoire sainte.

On veut que ces Conseillers ayent été appellez Patriciens.] Les Patriciens n'étoient pas seulement les Senateurs, c'étoit tout le corps des Nobles que Romulus avoit separez du peuple, comme cela s'observoit chez les Atheniens. Les Senateurs étoient appellez peres & leurs enfans étoient du corps des Patriciens.

Ou parce qu'ils pouvoient montrer leurs peres, ce que tres peu de ceux, &c.] Pour preuve de cela, on alleguoit que toutes les fois que les Rois faisoient assembler les Patriciens, le heraut les appelloit par leur nom & par celuy de leur pere; & quand ils faisoient assembler le peuple, on l'appelloit avec une espece de cor; mais Denys d'Halicarnasse fait voir, qu'on n'employoit ce cor, que pour une plus grande diligence & nullement par mépris; comment auroit-on pû appeller tout un peuple par nom & surnom?

Mais il y a plus d'apparence que Romulus leur donna ce nom.] Denys d'Halicarnasse écrit que Romulus ne fit que donner le nom & changer la chose en mieux; car il assûre qu'elle subsistoit avant luy, puisqu'elle avoit été en usage en Thessalie & chez les premiers Atheniens. Mais il y avoit une tres grande difference entre ces Clients des Atheniens & des Thessaliens & ceux

ceux des Romains, les premiers étoient des esclaves, & les Nobles étoient plûtôt leurs tyrans, que leurs protecteurs.

Aprés cet établissement il partagea encore le peuple en deux bandes, il nomma les plus apparens Patrons.] Plutarque se trompe icy, Romulus ne prit point du tout les Patrons parmy le peuple. Comment le peuple auroit-il pû remplir les devoirs des Patrons, & comment un particulier se seroit-il soûmis à un autre particulier, quoy que plus riche? Romulus separa les Nobles d'avec le peuple; d'une partie de ces Nobles ou Patriciens, il fit des Senateurs; & de l'autre partie il fit des Patrons; car au commencement il n'y avoit point de Patron qui fut Senateur, c'étoient deux fonctions entierement distinctes & separées, & la Justice vouloit que cela fût ainsi, parce que les Senateurs étoient alors les seuls Juges, car rien n'étoit plus capable de mettre le desordre dans le Senat, que les affaires des Clients qui auroient interessé les Senateurs mêmes. Pour sauver Plutarque, il faut croire qu'il entend icy par le peuple, tous les Citoyens qui n'étoient pas du corps des Senateurs.

Leur aidoient à payer leurs dettes & à marier leurs filles.] Ils fournissoient aussi aux fraix de leurs procés, payant pour eux les amendes, & contribuoient comme les proches parens aux depenses ausquelles les engageoient les charges & les emplois.

Il n'y avoit, ni Loy, ni Magistrat qui pût obliger un Client à porter témoignage contre son Patron.]

Patron.] Si quelque Client ou Patron manquoit à quelqu'un de ces devoirs, il étoit sujet à la Loy des traîtres que Romulus fit en même temps, par laquelle tout Patron & tout Client infideles étoient maudits, & chacun avoit la liberté de les tuer.

Tous ces droits ont subsisté dans leur entier.] Pendant l'espace de six cens vingt ans, jusqu'au Tribunat de Caius Gracchus qui alluma le flambeau de la discorde dans Rome. Au reste il faut se souvenir que les Patriciens n'avoient pas seulement le peuple de Rome pour Clients, mais des colonies, des villes & des isles entieres qui se mettoient sous le Patronage de tel Patricien qu'il leur plaisoit de choisir, & le Senat même avoit tant de consideration pour cette dependance, qu'il renvoyoit souvent ces villes plaider devant leurs Patrons, dont il confirmoit les jugemens.

Le seul changement qu'on y a fait dans la suite.] Je ne sçay en quel temps les Patrons ont cessé de recevoir de l'argent de leurs Clients; je croy qu'ils en ont toûjours receu des Clients étrangers, & que ce changement ne fut fait qu'en faveur des Clients de Rome.

Page 118. *L'entreprise de l'enlevement des Sabines, si l'on en croit Fabius Pictor, fut executée le quatriéme mois de Rome bâtie.*] Cneius Gellius écrit avec plus de vray-semblance, que ce fut la quatriéme année; car quelle apparence qu'une ville qui ne venoit, s'il faut ainsi dire, que de naître, entreprît une

une action si hardie, qui devoit luy attirer des ennemis si dangereux?

Dont le plus petit nombre, qui étoit de ceux qui avoient des femmes, mépriſoit extremement le plus grand] Plutarque ne parle pas icy du mépris des voisins, il recherche une cause moins étrangere & plus prochaine, il parle du mépris que les plus considerables d'entre ces premiers Romains avoient pour les autres, qui n'étoient que des miserables & des esclaves fugitifs. Le mépris des voisins, qui auroient refusé de faire alliance avec ce peuple naissant, pouvoit bien l'empêcher de durer long temps, car un peuple d'hommes ne peut durer qu'un âge d'homme; mais il ne pouvoit y faire naître la division, s'il avoit été d'ailleurs bien uni; & c'est cette division que Romulus craignoit, comme en effet elle étoit le plus à craindre. Le mal qui pouvoit naître du mépris des voisins, étoit un mal éloigné, au lieu que l'autre étoit un mal present ou tres prochain. D'ailleurs le mépris des Citoyens comprend aussi necessairement le mépris des voisins, car si ces miserables étoient mépriſez par ceux qui étoient du même corps & qui avoient besoin d'eux pour se maintenir, comment ne l'auroient-ils pas été par leurs voisins, qu'ils avoient quittez, & parmy lesquels ils avoient leurs maîtres?

L'autel d'un certain Dieu qu'on appelloit Conſus.] Il étoit défendu de divulguer le veritable nom de ce Dieu, on ne le designoit que par ce nom qui marquoit un attri-

Page 118. & 119.

attribut, car *Conſus* n'eſt pas le nom propre.

Soit que ce fut Neptune Equeſtre.] On honoroit Neptune ſous le nom d'*Equeſtris*, ou *Hippius*, *de Neptune Cavalier*; en memoire de ce qu'il avoit enſeigné l'art de dompter les chevaux; mais cet autel enterré ne pouvoit être l'autel de Neptune, car, ni les Grecs, ni les étrangers n'ont jamais enterré l'autel de ce Dieu, l'autel étoit dedié au Dieu *Conſus*, & les jeux étoient celebrez en l'honneur de Neptune.

Page 119. & 120. *Et Juba ſix cens quatre-vingt-trois.*] C'eſt le nombre qu'à ſuivi Denys d'Halicarnaſſe. Juba étoit le fils du Roy de Mauritanie, qui fut vaincu par Ceſar. Ce fils, qui étoit alors fort jeune, fut mené en triomphe; ſa captivité luy fut tres heureuſe, car il fut ſi bien élevé qu'il devint excellent Hiſtorien. Auguſte luy donna une grande partie de la Getulie avec les Etats de Bocchus & de Bogud, & luy fit épouſer Cleopatre fille d'Antoine.

Page 121. *Car en ce temps-là la langue Grecque n'avoit pas encore été corrompuë par les mots Latins.*] Elle ne ſe corrompit que long-temps aprés par le mélange des langues étrangeres; car la langue Latine n'eſt qu'un mélange de la langue Grecque & de la langue du pays, & ſa prononciation vitieuſe fait qu'elle approche plus du langage Eolique, que de tous les autres dialectes Grecs.

Page 122. *La coiffure des nouvelles mariées qui ſe fait avec la pointe du javelot.*] Ce javelot étoit appellé

appellé *cælibaris haſta*; & il falloit qu'il eût été dans le corps d'un gladiateur; on peut voir ce que Plutarque dit de cette coûtume dans ſes Queſtions Romaines, Queſt. 87. J'y ajouterois que c'étoit peut-être pour marquer à la mariée qu'elle devoit partager avec ſon mary toutes ſortes de dangers.

Appellées Conſualia.] Cette fête étoit en uſage en Arcadie, & on l'appelloit *Hippocrateia*; pendant cette fête, qui étoit de pluſieurs jours, on laiſſoit en repos les mulets & les chevaux, & on les couronnoit.

Page 122. *Parce qu'ils deſcendoient d'une colonie de Lacedemoniens.*] Les Sabins contoient dans leur hiſtoire, que lorſque Lycurgue donna ſes loix aux Lacedemoniens, beaucoup de Spartiates ne pouvant ſouffrir leur trop grande ſeverité, prirent le party d'aller chercher d'autres terres où ils puſſent vivre avec plus de douceur; qu'ils aborderent à Pometia où ils s'établirent, & que quelques-uns d'entr'eux allerent de-là au pays des Sabins, ſe joignirent avec les habitans du pays & leur donnerent leurs coûtumes.

Page 124. *D'abbatre leurs maiſons & de ſe retirer à Rome.*] Denys d'Halicarnaſſe dit qu'il laiſſa le choix aux habitans de demeurer dans leur ville ou d'aller à Rome, & qu'il prit ſeulement le party d'y envoyer une colonie de trois cens Romains; & cela étoit beaucoup plus ſûr; car par ce moyen il gagnoit les uns & les autres, & ceux qui allerent à Rome, & ceux qui de-

demeurerent dans leurs maisons, & si parmy ces derniers il y avoit des seditieux & des mutins, il s'asseûroit d'eux par sa colonie, qui étoit une espece de garnison.

Page 124. *Et que les Latins disent* ferir *pour fraper.*] Ce mot n'étoit pas encore en usage à Rome; Jupiter fut appellé *Pheretrien* du mot Grec *Pheretrum* qui signifie proprement un trophée, un tronc d'arbre que l'on habille des armes de son ennemy. Tite Live, *Spolia Ducis hostium cæsi, fabricato ad id aptè ferculo, gerens.* Il signifie aussi une espece de char.

Sont appellées opimes du mot ops.] *Ops* mot Sabin qui signifie la terre qui produit tous les biens, c'est pourquoy il a été pris aussi pour *richesse*, *puissance*, & c'est la veritable origine & la veritable signification d'*opima spolia*, riches dépoüilles, comme le doivent être les dépoüilles d'un General. *Voyez* Festus sur le mot *opima spolia.* L'étymologie que Plutarque tire du mot *opus* ne peut être que fausse, puisque le mot *opus* étoit encore alors aussi inconnu aux Romains, que le mot *ferire.*

Car il n'y a que les Generaux d'armée qui ont tué de leur main le General des ennemis, qui ayent la permission de consacrer les dépoüilles opimes.] Plutarque suit icy une fausse opinion fondée sur un témoignage de Tite Live qui est tres incertain, & dont Tite Live se dedit luy-même. Il est certain que jusqu'à cet Historien toute l'antiquité a crû & enseigné, que les dépoüilles, pour être *opimes*, devoient être prises

prises au General des ennemis, mais ce n'étoit nullement une condition necessaire que celuy qui les prenoit & qui tuoit de sa main ce General de l'armée ennemie, commandât luy-même en chef; non-seulement un Officier subalterne, mais un simple soldat pouvoit gagner ces dépoüilles & faire cette offrande à Jupiter. C'étoit le sentiment de Varron, *Marcus Varro ait*, dit Festus, *opima spolia esse etiam si manipularis miles detraxerit, dummodo duci hostium. Varron écrit que les dépoüilles que prend un simple soldat sont aussi opimes, pourvû qu'il les ôte au General des ennemis.* La Loy même de Numa le prouve manifestement; elle dit en propres termes: *cujus auspicio classe procinctâ opima spolia capiuntur. Celuy, sous les auspices duquel on gagne en bataille rangée les dépoüilles opimes, &c.* c'est-à-dire, *le General sous les ordres duquel on gagne ces dépoüilles, &c.* Et cela est encore confirmé par les exemples; car il est constant que le même Cornelius Cossus, qui tua Tolumnius Roy des Toscans, n'étoit que Tribun de Soldats lorsqu'il gagna ces dépoüilles *opimes*, le General étoit Æmilius.

A Cornelius Cossus pour avoir tué Tolumnius Roy des Toscans.] Tite Live en écrivant cette action de Cossus dans son IV. Liv. suit d'abord tous les Auteurs anciens & l'ancienne tradition qui témoignoient que Cossus remporta ces dépoüilles opimes, lorsqu'il étoit encore Tribun de soldats. Mais aprés cela, parce qu'il avoit oüi dire à Auguste, qu'étant entré

dans

dans le temple de Jupiter qu'il avoit rebâti, il avoit lû luy-même l'inscription où Cossus étoit appellé Consul. L'Historien change de sentiment par complaisance pour ce Prince, & dit que Cossus étoit Consul, & que par consequent il commandoit l'armée. Il ne s'apperçut pas, ou ne voulut pas s'appercevoir qu'Auguste avoit été trompé par l'inscription qui n'étoit pas du temps de Cossus; car alors ces inscriptions n'étoient pas encore en usage, elle avoit été faite longtemps aprés, & ses Auteurs en y donnant à Cossus la qualité de Consul, n'avoient pas pretendu dire que Cossus fut Consul l'année qu'il remporta ces dépoüilles; mais seulement qu'il fut Consul, quoyqu'il ne le fut que neuf ou dix ans aprés cette action. Il y a beaucoup d'exemples de ces inscriptions où sont marquées des dignitez, que ceux dont on parle n'ont euës qu'aprés des actions éclatantes qui y sont marquées, & l'on confondroit tout dans l'histoire si l'on raportoit ces actions au temps de ces dignitez. C'est ainsi qu'il faut entendre ce passage de Festus, *Altera spolia quæ Consul Cossus Cornelius de Tolumnio.* Festus ne veut pas dire, *les secondes depoüilles opimes sont celles que Cornelius Cossus remporta étant Consul*, mais *sont celles que le Consul Cornelius Cossus remporta*; c'est-à-dire, *ce Cossus qui parvint à la dignité du Consulat.* Il ne faut donc pas s'étonner si Plutarque, peu instruit des antiquitez Romaines, n'a pû éviter le piege où Tite Live luy-même étoit tombé, moins par erreur

erreur que par flatterie, pour confirmer Auguste dans l'opinion où il étoit & où il vouloit être; qu'il n'y avoit qu'un General d'armée qui pût consacrer à Jupiter l'offrande des dépoüilles opimes. Le but d'Auguste étoit d'étouffer cette tradition que les particuliers pouvoient pretendre à un si grand honneur; c'est-pourquoy il se servoit, peut être contre ses propres lumieres, de l'autorité de cette inscription dont il tiroit une fausse consequence.

Mais Cossus & Marcellus entrerent dans Rome sur un char à quatre chevaux.] Comment Cossus seroit-il entré triomphant dans Rome, puisqu'il n'y avoit que le General qui pût triompher, & que Cossus alors étoit simple Tribun de soldats? mais c'est une suite de l'erreur qu'on vient de combattre. L'ancienne tradition est que Cossus suivoit le char de son General Æmilius, & qu'il attira tous les regards des Romains qui furent plus charmez du trophée qu'il portoit sur ses épaules que de toute la pompe de celuy qui triomphoit.

Ceux de Fidenes, de Crustumerium & d'Antemnes.] Plutarque suit aussi Tite Live; mais Denys d'Halicarnasse écrit que Romulus avoit vaincu les Cenineens & les Antemnates avant son triomphe & qu'il vainquit ensuite les Crustumeriens.

Tatius prevenu pour Tarpeia de ce sentiment naturel.] Pison & d'autres Historiens écrivent, que Tatius luy fit ce traitement pour la punir de sa perfidie, parce qu'en Page 126.

qu'en faisant semblant de trahir sa patrie, elle avoit voulu le trahir; car elle avoit envoyé avertir Romulus de tout ce qui se passoit entre les Sabins & elle; & pour le prouver ils alleguent les honneurs qu'elle reçut des Romains aprés sa mort, car elle eût un tombeau magnifique sur le Capitole, & pendant long-temps les Romains ont fait des libations sur son tombeau. Ce n'est pas ainsi qu'on punit les traîtres.

Page 127. *Et ne se couperent pas les cheveux sur son sepulchre.*] Les Grecs se coupoient les cheveux sur le tombeau de ceux qu'ils pleuroient, & ils avoient pris cette coûtume des Orientaux. Jerem. 16. VI. *Neque calvitium fiet pro eis; & l'on ne se coupera pas les cheveux pour eux.* Je ne sçay sur quoy le Poëte Simulus s'est fondé pour attribuer la même coûtume aux Gaulois.

Page 128. *Cette ardeur le mena dans la fondriere où son cheval enfonça.*] Tite Live & Denys d'Halicarnasse content la chose autrement; Ils disent que Metius Curtius, aprés avoir vivement poussé les Romains, fut repoussé à son tour par Romulus & qu'ayant receu beaucoup de blessures & perdu beaucoup de sang, il tomba dans ce marais en se battant en retraite.

Page 132. *Et que les Romains prendroient le nom de Quirites.*] *Que chaque Citoyen seroit appellé Romain en particulier, & que tous ensemble porteroient le nom de Quirites*, dit Denys d'Halicarnasse; mais cet article est dementi par l'ancienne formule de la publication des enterremens, où l'on crioit, *ollus quiris letho datus est*, ce qui prouve que

que chaque particulier étoit appellé *Quiris*. Plutarque a donc eu raison de ne pas suivre icy la tradition de Denys d'Halicarnasse.

Et l'on partagea le peuple en trois lignées.] On peut voir Festus sur le mot *Luceresses*. Tite Live fait entendre que ces trois noms ne furent donnez qu'à trois compagnies qui furent faites de cent cavaliers chacune, *tres equitum centuriæ*.

Qu'on leur cederoit le bon côté.] Le bon côté étoit alors le même qu'aujourd'huy. Quand le lieu ne gouvernoit pas, on cedoit le côté droit à ceux à qui on vouloit faire honneur, on se mettoit à leur gauche, & quand le lieu gouvernoit, on prenoit toûjours le lieu le plus découvert, soit qu'il fût à la droite ou à la gauche. A la campagne on prenoit le côté le plus exposé, le côté d'une riviere, le côté d'un precipice. A la note de la marge, au lieu *du lieu le plus découvert*, il faut lire *le plus sûr & le plus couvert.* Page 133.

Romulus voulant un jour éprouver sa force.] Servius dit que ce fut pour marquer les bornes de l'espace qu'il avoit pris pour un augure, *Romulus captato augurio, hastam de Aventino Monte, in Palatium jecit, quæ fixa refrondüit.* Page 134.

Mais Caius Acilius.] Caius Acilius Glabrio qui fut Tribun du peuple, l'an de Rome 556. Il avoit écrit l'histoire en Grec. Il est cité par Ciceron & par Tite Live. Et ce dernier dit que ses annales furent traduites en Latin par Claudius. Page 137.

La ceremonie qu'ils appellent du Periseluciſme.]

cisme.] On offroit à Proserpine entre autres offrandes de purification de petits chiens que l'on portoit tout autour de ceux qui avoient besoin d'être purifiez. On peut voir le traité des Questions Romaines. Quest. 68.

On dit aussi que Romulus institua la garde du feu sacré.] Il veut dire qu'il l'institua à Rome; car ce feu étoit gardé à Albe, & il y avoit des Vestales avant la naissance de Romulus, puisque la Mere de Romulus étoit Vestale; mais les Vestales furent établies à Rome par Numa, comme on le verra dans sa vie. Ce feu éternel n'étoit pas seulement gardé à Rome, mais en Egypte, & presque dans toutes les nations. Elles avoient pris cette coutume des Hebreux à qui Moyse avoit donné cette Loy: *Ignis autem in altari semper ardebit, quem nutriet sacerdos, subjiciens ligna mane per singulos dies.*

| Page 138. *Marquent & limitent les regions du ciel.*] C'est à-dire marquent & limitent un certain espace du ciel entre lequel il faut que les oyseaux du ciel paroissent, & cet espace étoit en quarré, chaque côté confrontant à un des côtez du monde.

C'est celle où il défend aux femmes de quitter leurs maris; & permet aux maris de renvoyer leurs femmes.] Je ne sçay où Plutarque a pris cette Loy de Romulus, Denys d'Halicarnasse dit au contraire, que Romulus rendit le mariage saint & indissoluble, *par la confarreation*; c'est-à-dire, par la participation de l'orge qui avoit été la nourriture des premiers hommes.

mes. Il est vray, que quand la femme tomboit dans quelque grande faute, comme de commettre adultere, ou de boire du vin, le mary avoit la liberté de la punir; pourvû qu'il le fit de l'avis des parens de la femme, qui devoient connoître avec luy du forfait. La Loy du divorce ne fut point établie par Romulus, & il est même certain que parmy les Romains, la femme avoit le même droit que le mary, & la Loy que Plutarque trouve dure, étoit pourtant la Loy que Dieu avoit donnée à son peuple par Moïse; la femme n'avoit pas la liberté de repudier son mary & le mary pouvoit repudier sa femme, & cette Loy est conforme au droit naturel; car naturellement la femme est soûmise à l'autorité du mary, & non pas le mary à l'autorité de la femme.

L'autre moitié consacrée à Ceres, & qu'il soit devoüé luy-même aux Dieux infernaux.] C'étoit la formule ordinaire des confiscations & des condamnations, *Familia ad ædem Cereris, ipse dibi ou Jovi sacer esto.*

C'est que n'ayant établi aucune peine contre le parricide, il donne pourtant ce nom à l'homicide, de quelque nature qu'il soit.] Plutarque a icy en veuë cette Loy, *Si quis hominem dolo sciens morti duit, parricida esto. Si quelqu'un tuë un homme volontairement & de guet à pens, qu'il soit parricide.* Mais d'autres attribuent avec plus de vray-semblance cette Loy à Numa. Quoyqu'il en soit, c'est une chose bien remarquable, que le nom de *parricide* ait été connu en Italie, si long-

temps avant le crime qui merite proprement ce nom.

Page 139. *Ayant rencontré sur le chemin des Ambassadeurs que les Laurentins envoyoient à Rome.*] Denys d'Halicarnasse écrit que c'étoient des Ambassadeurs de Lavinium qui étoient allez se plaindre à Rome de quelque incursion que des amis de Tatius avoient faite sur leurs terres, & qu'à leur retour, ces Sabins les attendirent sur le chemin, les devaliserent & en tuerent plusieurs. Lavinium & Laurentum étoient deux villes fort voisines, entre Ostie & Antium.

Qu'un jour qu'il faisoit un sacrifice avec Romulus dans la ville de Lavinium.] C'étoit un sacrifice que les Rois de Rome étoient obligez d'aller faire tous les ans à Lavinium, aux Dieux de la patrie pour le salut de leur ville. Licinius écrit que Tatius n'y alla, ni avec Romulus, ni pour faire ce sacrifice ; mais qu'il y alla seul pour porter les habitans à pardonner aux coupables.

Page 140. *Sur le mont Aventin prés du lieu appellé Armilustrium.*] Ce lieu fut appellé *Armilustrium*, parce qu'on y purifioit les troupes qui s'y assembloient en armes, le 19. d'Octobre. La fête, le sacrifice & le lieu s'appelloient *Armilustrium.*

Les autres écrivent que ceux de Fidenes coururent & ravagerent les premiers le territoire de Rome.] C'est ainsi que l'écrit Tite-Live. Denys d'Halicarnasse dit qu'ils pillerent un convoy que les Romains faisoient venir de Crustumerium.

Ceux

Ceux de Camerium allerent attaquer les Romains.] Ils égorgerent ou chasserent la garnison que Romulus avoit envoyée dans leur ville, qu'il avoit déja fait colonie des Romains. Page 141. & 142.

Aprés y avoir ajoûté sa statuë que la Victoire couronnoit.] Denys d'Halicarnasse dit qu'il y ajoûta sa statuë, & une inscription Grecque où étoient contenuës toutes ses actions ; mais il ne dit rien de la Victoire. Et je doute encore plus de l'inscription ; car, comme je l'ay déja dit, on ne commença à mettre des inscriptions aux statuës que long-temps aprés Romulus, on ne marqua même d'abord que le nom ou la dignité de ceux à qui on les élevoit, & je ne croy pas que pendant plus de six cens ans, on ait vû à Rome aucune statuë avec de ces longues & fastueuses inscriptions, que la vanité inventa depuis. Page 142.

Ce que quelques-uns avancent, que de quatorze mille hommes qui moururent sur la place, Romulus en tua plus de la moitié de sa main, est non-seulement fabuleux, mais entierement incroyable.] Les Historiens dont parle Plutarque, avoient pris au pied de la lettre ce qu'on chantoit dans le chant de triomphe, où l'on n'épargnoit pas l'hyperbole. C'est comme les femmes d'Israël, qui sortirent au devant de David, lorsqu'il revenoit de la défaite des Philistins, chantoient : *Saul a tué mille hommes, & David en a tué dix mille.* Page 143.

Car même on accuse les Messeniens d'avoir outré le mensonge & la vanité, quand ils ont dit d'Aristomene, qu'il fit trois fois le sacrifice

de cent victimes pour autant de Lacedemoniens qu'il avoit tués dans trois combats.] Pausanias écrit qu'Aristomene Capitaine des Messeniens contre les Spartiates, offrit trois fois à Jupiter surnommé *Ithomates*, le sacrifice de cent victimes pour autant d'ennemis qu'il avoit tués de sa main en trois differens combats, & il marque les trois combats & les lieux où ils furent faits. Ces guerres de Messene arriverent du temps de Tullus Hostilius.

Page 144. *Sardiens à vendre.*] Plutarque dans ses Questions Romaines rapporte encore à la même occasion l'origine de cette coûtume; mais il se trompe, les Toscans ne descendoient nullement des Lydiens, comme nous l'avons dit ailleurs. Sinnius Capito a suivi de meilleurs memoires, quand il a écrit que cette coûtume commença aprés que le Consul Tiberius Sempronius Gracchus eût pris la Sardaigne; car il emmena un si grand nombre d'esclaves, que pendant long-temps on ne vit que Sardiens à vendre dans tous les marchez, & c'est ce qui donna lieu au proverbe *Sardi venales, alius alio nequior; Sardiens à vendre, tous plus méchans l'un que l'autre.* Proverbe que l'on appliqua ensuite à tous les prisonniers que l'on menoit en triomphe.

Page 145. *Etoit toûjours environné de ces jeunes gens qu'on appelloit Celeres.*] Il avoit créé trois compagnies de trois cens des plus vaillans hommes, qui étoient ses gardes, & qui combattoient toûjours autour de luy à pied & à cheval, comme les gardes des Rois de Lacedemone.

Mais

Mais par un si dangereux exemple, il enseigna aux Nobles de Rome à vivre sans Roy.] C'est à dire que l'exemple des Albains, & dans Rome même celuy des Sabins, qui n'obéïssoient qu'à un Magistrat qui changeoit toutes les années, firent ouvrir les yeux aux Romains, & que cela joint à tous leurs mécontentemens, les détermina à se défaire de leur Prince. Les Albains étoient alors les seuls peuples qui n'eussent point de Roy, exemple dangereux pour une Monarchie qui ne fait que de naître. Mais c'étoit bien pis de voir dans Rome même toute une nation obéïr à un Magistrat particulier independamment des ordres du Prince.

Et à rendre aux Vejens leurs ôtages.] Denys d'Halicarnasse ajoûte qu'il se rendit aussi insuportable par sa cruauté, ayant condamné plusieurs Romains considerables à être precipitez du roc Tarpeien. Page 146.

Car à pareil jour on fait encore aujourd'huy beaucoup de choses qui representent cet accident.] Le Calendrier Romain marque ce jour là, *Populi fugium, la fuite du peuple, Nonæ Caprotinæ, les Nones Caprotines, & festum ancillarum, la fête des servantes.* Trois choses qui avoient du rapport à cet accident, comme on le verra dans la suite.

Les autres, que de dessein formé, il s'étoit empoisonné luy-même.] Sa femme Sempronia fut soubçonnée de luy avoir donné ce poison, parce qu'elle étoit sœur des Gracques, aux entreprises desquels il s'étoit toûjours opposé. On ne fit aucune recherche Ibid.

de sa mort, surquoy Valere Maxime dit fort bien : *Raptorem spiritûs domi invenit, mortis punitorem in foro non reperit ; il trouva un meurtrier dans sa maison, & ne trouva pas un vangeur dans Rome.*

Et chacun eut la liberté de chercher sur luy.] Victor dit pourtant qu'il fut emporté la tête envelopée d'un linge, afin que les marques de sa mort ne paruſſent pas, *obvoluto capite elatus est ne livor appareret.*

Page 148. *Les plus simples ravis de cette bonne nouvelle.*] Cela peint bien le peuple. Dans un moment il adorera comme un Dieu celuy qu'il n'aura pû souffrir pour maître, ni même pour voisin.

Et qui avoit eu le plus de part à l'amitié & à la familiarité de ce Prince.] Tout cela étoit necessaire afin qu'on ajoûtât foy à sa déposition. Sa probité rendoit croyable son témoignage, & l'amitié que Romulus avoit pour luy, faisoit croire qu'il s'étoit plûtôt apparu à luy qu'à tout autre.

Page 149. *C'est que comme par une inspiration divine, tout le monde fut saisi en même temps d'un tel enthousiasme.*] Combien d'exemples de ces sots enthousiasmes, n'a-t'on pas vûs dans beaucoup d'assemblées du peuple ? mais ce qui n'arrive pas toûjours, c'est qu'en cette occasion les Romains tirerent du mensonge la même utilité qu'ils auroient tirée de la verité ; Car qu'auroit pû faire davantage Romulus Dieu, que de sauver l'Etat & de faire succeder la paix & l'union, à une si grande division & à un si affreux desordre ?

Et d'un Aristeas Proconnesien.] Cet Aristeas

Aristeas de l'Isle de Proconnese dans la Propontide étoit Historien & Poëte, & grand Charlatan. Il avoit composé en vers hexametres l'histoire des Arimaspes ou Scythes, s'il est vray que cet ouvrage n'ait pas été supposé, comme Denys d'Halicarnasse l'a crû. Il disoit que son ame sortoit de son corps quand il vouloit, & qu'elle retournoit ensuite. Il vivoit du temps de Crœsus. Herodote conte cette histoire au long dans son IV. Liv.

Et que des gens qui revenoient de quelque voyage assûrerent qu'ils l'avoient rencontré, & qu'il tenoit le chemin de Crotone.] Il vint un homme d'Artacia prés de Cyzique, qui dit qu'il avoit vû Aristeas qui tenoit le chemin de Cyzique, & qu'il avoit parlé à luy. Plutarque s'est trompé, & il a confondu cette histoire avec une autre avanture du même Aristeas à Metapont, qu'Herodote raconte immediatement aprés la premiere. Page 149.

Pour ce qui est de Cleomede, ils racontent que ce fut un homme d'une force prodigieuse, & d'une grandeur demesurée ; mais d'ailleurs furieux & insensé.] Pausanias raconte au long cette histoire dans le second Livre. Il dit que l'Olympiade 72. ce Cleomede luttant contre un homme d'Epidaure appellé Iccus, le tua ; les Juges ayant trouvé l'action fort mauvaise, luy refuserent le prix, & Cleomede outré de douleur, se retira chez luy & perdit l'esprit.

Cleomede est le dernier de tous les heros.] Plutarque ne rapporte que le premier vers de la réponse, la Prêtresse ajoûtoit : *Honorez-*

le par vos sacrifices, comme n'etant plus mortel.

On dit aussi que le corps d'Alcmene, disparut au milieu de sa pompe funebre.] Les Thebains disoient qu'Alcmene n'avoit point eu de tombeau; parce qu'elle avoit été changée en pierre. Pausan.

Page 150. *Mais de vouloir mêler la terre avec le ciel, voila ce qui est extravagant & ridicule.*] Plutarque veut combattre par-là cette opinion, que les hommes puissent être dans le ciel en corps & en ame; mais son raisonnement, n'en détruit pas la verité, qui est trop sublime, pour avoir été conçûë par des Payens aveugles.

Car l'ame seche, comme dit Heraclite.] Cette ame seche est fort bien imaginée par un Philosophe, qui mettoit le feu pour premier principe de toutes choses.

Deviennent de leur nature & par l'ordre des Dieux, d'hommes, heros, de heros, genies, & si, &c. de genies elles deviennent de veritables Dieux.] Hesiode a distingué le premier ces quatre natures, les hommes, les heros, les genies, les Dieux; & sur cela les Philosophes ont imaginé cette gradation, & si on l'ose dire, cet affinement des ames. Aprés la mort elles deviennent heros, de heros, aprés certaines revolutions, elles deviennent demons ou genies, & si elles ont vêcu trés saintement pendant qu'elles ont habité le corps, de genies elles deviennent de veritables Dieux, aprés qu'elles ont achevé de se purifier par la vertu; & jusqu'à ce qu'elles soient parvenuës à cette derniere perfection, elles peuvent retomber dans leurs premieres tenebres.

Et par des raisons qui se tirent de la Divinité même.] Voila une grande verité; car l'immortalité des Bien-heureux est une suite necessaire de la bonté & de la justice de Dieu. Plutarque n'a pas connu toute la beauté & toute l'étenduë de ce Principe. Page 151.

REMARQUES
Sur la Comparaison de Romulus & de Thesée.

DE tous les Ouvrages de Plutarque, il n'y en a point, à mon avis, qui luy doivent faire tant d'honneur que ces Comparaisons; car il falloit infiniment plus d'esprit, pour trouver les rapports & les differences qu'il y a entre ces grands hommes, que pour écrire leurs actions. Il pese icy les vices & les vertus dans une balance si juste, que l'on peut dire que jamais personne n'a mieux enseigné à donner à chaque chose son veritable prix, & il y a un profit infini à faire dans cette lecture.

Il me semble d'abord que Thesée fit de grandes entreprises de son propre mouvement & de son propre choix.] De ce côté-là Thesée a un grand avantage sur Romulus; car une grande action entreprise volontairement, est sans comparaison d'un plus grand prix, qu'une autre grande action que l'on execute par necessité. Page 155.

Page 155. *Devenu, comme dit Platon, hardy de peur.*] Car la peur produit souvent les mêmes effets que le veritable courage, mais le caractere de la veritable force, est d'avoir pour but l'honnêteté.

Et seulement pour délivrer les autres de l'oppression.] La perfection de la vertu heroïque consiste, non à se sauver soy-même, mais à sauver les autres, & à les sauver des maux ausquels on ne puisse soy-même avoir part.

Page 157. *Les Philosophes ont eu grande raison de définir l'Amour, une inspiration ou plutôt un secours des Dieux pour le salut & la conservation des jeunes hommes.*] Cecy est pris du discours de Diotime dans le banquet de Platon, où elle dit que l'Amour est le secours le plus sûr & le plus efficace que les Dieux ayent donné aux hommes pour les faire arriver à la veritable felicité; car on ne s'unit à Dieu que par l'amour.

Ibid. *Je croy être bien fondé de dire, qu'aimant ainsi ce qui est beau & honnête, &c. elle se rendit veritablement digne de l'amour d'un Dieu.*] Plutarque entre icy dans l'idée de Socrate, qui enseigne que l'amour de la veritable vertu & de la vraye perfection, est seule capable de nous unir à Dieu qui est la vertu & la perfection même, & cela est vray; mais l'application que Plutarque en fait est fausse. Il juge d'une maniere trop metaphysique de l'amour qu'Ariadne eut pour ce heros. Que sera donc la vertu, si on donne ce nom à l'action d'une Princesse qui devient amoureuse d'un étranger la premiere fois qu'elle le voit,

voit, qui trahit pour luy son pere & sa patrie, & qui le reçoit dans son lit pendant qu'il est encore tout couvert du sang de son frere Deucalion qu'il a tué de sa main?

Cependant de ces deux défauts, l'un semble venir de dureté & d'amour propre, & l'autre de douceur & d'humanité.] Celuy qui de Roy devient Tyran, est inhumain, & s'aime plus que les autres, qu'il est toûjours prêt de sacrifier à sa grandeur; & celuy qui de Roy degenere en Republiquain paroît veritablement avoir de l'humanité, & aimer les autres autant ou plus que soy-même; mais il est foible, & par cette foiblesse, il fait presque autant de mal à son peuple, que le premier par son inhumanité.

Mais qu'il faille rechercher dans ces accidens la difference des mœurs & des passions qui les causent.] Plutarque étoit Platonicien, & par consequent il étoit persuadé que rien n'arrive au hazard, & que les mœurs étant la seule cause des actions des hommes; elles le sont aussi de leur bonheur & de leur malheur. Mais il n'a pas voulu choquer ouvertement l'opinion des Peripateticiens, qui est ordinairement celle du peuple, qui attribuë presque toûjours à la Fortune tout ce dont il ne connoît pas la source & qui le surprend.

Ainsi Romulus n'ayant eu prise avec son frere que dans le Conseil, & sur des choses qui regardoient le bien public.] Je croy que ce doit être le veritable sens de ce passage, & ce raisonnement de Plutarque est fort Page 158.

bon ; Dans un Conseil, où il s'agit de l'utilité publique, on ne voit pas comment on peut se porter à un si grand excés de colere. Mais il semble que Plutarque n'ait pas bien compris les motifs du different de Remus & de Romulus ; car en premier lieu, lorsqu'ils disputoient du choix de la montagne où il falloit bâtir la Ville, le bien public n'y avoit aucune part, chacun d'eux cherchoit à satisfaire son ambition, & à être le maître de Rome. D'ailleurs ce ne fut pas là la cause de l'emportement de Romulus, qui n'entra dans cette furieuse colere que lorsque Remus, aprés s'être mocqué de son travail, ajoûta l'insulte à la raillerie, & sauta le fossé par mépris, & pour predire que les ennemis ruïneroient ses murailles. Ainsi je ne sçay si ce qui arma Romulus contre son frere, n'est pas plus fort que ce qui arma Thesée contre son fils. Il est toûjours certain qu'il faut de plus grands sujets pour animer un pere contre un fils, que pour irriter un frere contre un frere.

Page 161. *Non pas même imprudemment ou par mégarde.*] Plutarque ajoûte cela avec raison, parce que toutes les fautes qu'on fait contre un devoir essentiel & capital, sont criminelles, quoy qu'on les fasse par mégarde & imprudemment.

Page 162. *Car pendant plus de deux cens trente ans, il n'y avoit pas un mary qui osât quitter sa femme.*] Il faut corriger *prés de cinq cens trente ans*. Car Denys d'Halicarnasse marque preciſement que ce fut l'an de Rome cinq cens vingt, la cent trente septiéme Olympiade,

piade, sous le Consulat de M. Pomponius Matho & de C. Papirius Masso.

Encore ne fut-ce que parce qu'elle n'avoit point d'enfans.] Il le jura ainsi devant les Censeurs, & il protesta que quoyqu'il aimât sa femme avec beaucoup de tendresse, il la quittoit pour satisfaire au serment qu'il avoit fait à son mariage, où il avoit juré, selon la formule ordinaire, qu'il se marioit pour avoir des enfans. Voila un Payen bien Religieux. Il ne laissa pas depuis ce temps-là d'être odieux au peuple, qui regarda ce premier divorce comme un exemple trés pernicieux.

FIN.

LYCURGUE.

ON ne peut rien dire du Legiſlateur Lycurgue, qui ne ſoit rapporté differemment par les Hiſtoriens; Car il y a diverſes traditions ſur ſon origine, ſur ſes voyages, ſur ſa mort, & encore plus ſur ſes loix, & ſur la forme du Gouvernement qu'il établit; mais l'on s'accorde encore moins ſur le temps où il a vêcu. Les uns diſent qu'il fut contemporain d'Iphitus, & qu'il regla avec luy la ſuſpenſion d'armes qui s'obſerve pendant les jeux Olympiques; Ariſtote eſt même de ce ſentiment qu'il fonde ſur un diſque Olympique, où le nom de Lycurgue ſe trouve écrit; & les autres qui, comme Eratoſthene & Apollodore, comptent les temps par les ſucceſſions des Rois de Sparte, le mettent pluſieurs années avant la premiere Olympiade. Mais ſur ce qu'il y a eu deux Lycurgues à Lacedemone en differens temps, Timée ſoubçonne qu'on a attribué les actions de l'un & de l'autre à celuy qui étoit le plus ancien, & qui avoit le plus de reputation; Que le plus ancien vivoit peu de temps aprés Homere, & qu'il l'avoit vû. Xenophon fait même aſſez juger de ſon ancienneté, quand il dit qu'il étoit du temps des Heracli-

Toutes les guerres ceſſoient en Grece pendant les jeux Olympiques. Palet.

Timée le Sicilien qui avoit écrit l'hiſtoire de Sicile, celle d'Italie & celle de Grece. Il vivoit du temps de Ptolomée fils de Lagus.

En effet il



clides. Il est vray que les derniers Rois de Sparte descendoient aussi d'Hercule ; mais il y a de l'apparence que cet Historien ne veut parler que des premiers descendans de ce heros. Quoyqu'il en soit cette diversité de sentimens n'empêchera pas que nous ne ramassions ce que l'on trouve écrit de la vie de ce grand Personnage, en nous attachant à ce qui est le moins contesté, & qui est fondé surl'autorité des témoins les plus illustres & les plus croyables. Premierement le Poëte Simonide dit que le Pere de Lycurgue étoit Prytanis & non pas Eunomus. Mais la plûpart des Auteurs font autrement la Genealogie d'Eunomus & de Lycurgue ; car ils assûrent que Soüs fut fils de Patrocles & petit fils d'Aristodeme, que de Soüs nâquit Eurytion, d'Eurytion Prytanis, de Prytanis Eunomus, que cet Eunomus eut Polidecte de sa premiere femme, & que de la seconde appellée Dianasse, il eut Lycurgue. Eutychidas, qui est un autre Historien, met pourtant Lycurgue le sixiéme en droite ligne aprés Patrocles, & l'onziéme aprés Hercule. Entre tous ses ancêtres, le plus estimé a été Soüs. De son regne les Spartiates soûmirent les Ilotes, & conquirent beaucoup de terres sur les Arcadiens. On raconte de luy, qu'étant assiegé par les Clitoriens en un poste fort difficile & qui manquoit d'eau, il leur offrit de leur rendre toutes leurs terres, s'ils vouloient le laisser boire luy & son armée dans une fontaine qui étoit prés de leur camp. Les Clitoriens y ayant consenti & les serments étant prêtez

pouvoit l'avoir vû. Car Homere ne vivoit qu'environ cent trente ans avant la premiere Olympiade.

Ou Proclés.

Cet Historien est inconnu.

Les habitans de la ville de Helos dans la Laconie.

Qui habitoient une Ville d'Arcadie, appellée Clitor ou Cletor.

tez de part & d'autre, Soüs assembla ses troupes, & promit de se demettre de la Royauté en faveur de celuy qui s'abstiendroit de boire. Il n'y en eut pas un qui eût cette force-là sur luy ; ils bûrent tous, & Soüs descendant le dernier, ne fit que se rafraîchir un peu & se laver le visage en presence des ennemis, & continuant son chemin, refusa de rendre leurs terres, sous pretexte qu'ils n'avoient pas tous bû. Cependant quelque grande que fût l'estime que les Spartiates avoient pour luy, ils ne nommerent pas sa maison de son nom ; mais de celuy de son fils Eurytion ; car ils l'appellerent *la maison des Eurytionides* : Et cela vient sans doute, de ce que cet Eurytion fut le premier, qui pour plaire au peuple relâcha un peu la puissance absoluë des Rois ; relâchement qui produisit dans Sparte un horrible confusion & une licence effrenée qui y causerent des maux infinis pendant long-temps. Car le peuple devint si insolent, que si les Rois, qui luy succederent, vouloient employer la force pour recouvrer leur autorité, ils se faisoient haïr, & si, par complaisance ou par foiblesse, ils prenoient le party de dissimuler, ils attiroient le mépris de ces rebeles. De maniere que tout étoit en desordre, & qu'on n'écoutoit plus les Loix ; cela avança même la mort du Roy pere de Lycurgue ; car ayant voulu separer des gens qui se battoient, il reçut un coup de coûteau de cuisine dont il mourut, laissant le Royaume à son fils aîné Polydecte. Celuy-

Pretexte tres frivole & tres injuste.

Relâchement des Rois, source de beaucoup de desordres.

luy-cy étant mort bientôt aprés sans enfans, tout le monde crût que Lycurgue alloit être Roy. Il le fut en effet pendant que la grossesse de sa belle sœur fut cachée ; mais si-tôt qu'elle fut connuë, il declara que la Royauté appartenoit à l'enfant qui en naîtroit, si c'étoit un fils ; & dés ce moment il administra le Royaume comme son tuteur, sous le tître de *Prodicos* que les Lacedemoniens donnent aux tuteurs des Rois. Cependant la veuve luy envoya dire sous main, que s'il vouloit luy promettre de l'épouser quand il seroit Roy, elle feroit perir son fruit. Lycurgue eut de l'horreur pour une si détestable femme ; il n'osa pourtant le témoigner ni rejetter sa proposition, au contraire il fit semblant de l'approuver & d'y donner les mains ; mais il luy recommanda de ne rien faire pour se blesser, & de ne prendre aucuns breuvages, qui pourroient, ou la faire mourir, on alterer sa santé ; & luy fit entendre qu'il auroit soin de se défaire de l'enfant dés qu'elle en seroit delivrée. En amusant ainsi cette femme, il la mena jusqu'à son terme ; & quand il sçut qu'elle étoit en travail, il envoya des gens pour assister à ses couches & pour la garder, avec ordre, si elle accouchoit d'une fille, de la mettre incontinent entre les mains des femmes ; & si elle accouchoit d'un fils, de le luy porter sur l'heure même en quelque lieu qu'il pût être, & quelque affaire pressante qu'il eût. Heureusement elle se delivra d'un fils à l'heure du souper pendant qu'il étoit à table

ble avec les principaux Magistrats de la ville; ses serviteurs entrerent donc dans la salle, & luy presenterent cet enfant; il le prit entre ses bras, & dit à ceux qui étoient presens : *Voicy le Roy qui nous vient de naître, Seigneurs Spartiates*; & en même temps il le mit dans la place du Roy, & le nomma Charilaus, à cause de la joie que témoignoient tous les assistans en exaltant sa magnanimité & sa justice. Ainsi Lycurgue ne regna que huit mois en tout; mais ses Citoyens avoient d'ailleurs tant d'estime & tant de veneration pour luy, que ceux qui luy obéïssoient pour sa vertu étoient en plus grand nombre que ceux qui rendoient ce respect à sa qualité de tuteur du Roy & à sa grande puissance. Il ne manqua pourtant pas d'envieux qui s'opposerent à son avancement, sur tout les parens & les amis de la mere du jeune Roy, entrant dans le ressentiment où elle étoit de l'injure qu'elle croyoit avoir receuë, ne perdoient aucune occasion de le diffamer; jusques là que Leonidas l'ayant querellé un jour avec beaucoup d'audace, eut l'insolence de luy dire qu'il sçavoit de trés-bonne part, qu'il seroit bientôt Roy; & cela pour le rendre suspect par cette noire calomnie, & pour disposer par avance les esprits à croire, que si le jeune Roy venoit à mourir, il ne falloit en accuser que Lycurgue. La mere semoit d'un autre côté les mêmes discours; le déplaisir qu'il en conçut, & la crainte qu'il avoit de ce qui pouvoit arriver, l'a-

Joye du peuple.

C'étoit le frere de la mere du Roy.

venir étant toûjours incertain, luy firent prendre la resolution de détruire ces soubçons par sa retraite & de voyager, jusqu'à ce que son neveu eût un fils qui pût un jour luy succeder. Il partit donc & alla premierement en Crete, où aprés avoir bien observé le gouvernement & conferé sans relâche avec les plus habiles gens de l'Isle, il trouva quelques-unes de leurs loix si belles, qu'il les prit pour s'en servir quand il seroit de retour à Sparte. Il fit encore une chose bien avantageuse pour son pays; car par amitié ou par prieres, il persuada Thales qui passoit pour un des Sages de Grece & pour un tres grand Politique, de s'y aller établir; Thales étoit un Poëte Lyrique, mais sous pretexte de ne composer que des chansons, il faisoit en effet tout ce que les plus graves Legislateurs auroient pû faire; car toutes ses pieces étoient autant de discours qui portoient les hommes à l'obéïssance & à la concorde, par le moyen de certaines mesures si harmonieuses, & où il y avoit tant de justesse, tant de force & tant de douceur, qu'insensiblement elles adouciſſoient les mœurs de ceux qui les entendoient, & les portoient à l'amour des choses honnêtes en les purgeant des animositez & des haines qui regnoient entr'eux. De sorte qu'il prepara en quelque façon les voyes à Lycurgue pour l'instruction & la correction de ses Citoyens.

Occupations de Lycurgue dans ses voyages.

C'est rendre un service considerable à son pays que d'y attirer un habile homme.

Plutarque confond icy Thales le Musicien, avec Thales le Poëte Lyrique & l'un des sept Sages. v. les Remarques.

Etat de la musique du temps de Lycurgue.

De Crete il passa en Asie, dans le dessein, dit-on, de voir par luy-même le luxe

&

& les delices des Ioniens, afin qu'en les comparant avec la vie simple & austere des peuples de Crete, comme un Medecin qui compare un corps foible & gâté avec un corps sain & robuste, il pût connoître toute la difference que des mœurs & des coûtumes si opposées causent dans le gouvernement. Ce fut-là vray-semblablement qu'il vit pour la premiere-fois les poësies d'Homere, qui étoient chez les descendans de Cleophilus; & ayant trouvé que les instructions morales & politiques qu'elles renferment, ne sont pas moins utiles que ses contes & ses fictions sont agreables, il prit luy-même la peine de les copier & de les assembler en un corps pour les porter en Grece. Il est vray que ces poësies y avoient déja fait quelque bruit, & qu'un petit nombre de personnes en avoient quelques piéces détachées; mais Lycurgue fut celuy qui les fit entierement connoître aux Grecs.

L'Ionie dans l'Asie Mineure sur le bord de la mer entre la Carie & la Lydie, elle avoit douze villes. C'est cette comparaison qui a produit la Medecine & qui en est le fondement.

Jugement de Lycurgue sur Homere.

Les Egyptiens disent aussi que Lycurgue alla dans leur pays, & ayant extremement goûté un de leurs établissemens, qui est que les gens de guerre y font un corps separé de tous les corps de l'Etat; il le porta à Sparte, où il separa les ouvriers & tous les gens de métier, & établit une Republique veritablement noble & pure. Il est certain que quelques Historiens Grecs sont en cela d'accord avec les Egyptiens; Mais qu'il ait été en Afrique & en Espagne, & qu'il soit passé jusques dans les Indes pour conserver avec les Gymnosophistes, le Spartiate Aristocrates fils

Ni l'Espagne ni les Indes ne furent connuës des Grecs que

fils d'Hipparchus est le seul qui l'ait écrit.

longtemps aprés Lycurgue.

Cependant les Lacedemoniens qui supportoient fort impatiemment son absence, luy députerent plusieurs fois pour le prier de revenir; car ils trouvoient que leurs Rois n'avoient simplement que le titre & les honneurs des Rois, sans aucune autre qualité qui les distinguât du peuple; au lieu que Lycurgue étoit né pour commander & pour être veritablement Roy; la nature luy ayant donné une grace & une force de persuasion qui attiroit à luy tous les hommes. Les Rois mêmes ne s'opposoient pas à son retour; au contraire ils esperoient que sa presence refreneroit l'insolence du peuple & le rendroit plus souple, & plus soûmis. Tous les esprits estant ainsi disposez à son égard, il retourna à Sparte, & d'abord il resolut de changer toute la forme du gouvernement, jugeant bien que quelques loix particulieres seroient inutiles, si comme dans un corps plein de toutes sortes de maux & qui menace ruine, il ne consumoit auparavant & n'achevoit de purger par des remedes & par des medecines toutes ses mauvaises humeurs, pour luy ordonner ensuite un nouveau regime. Mais avant que d'executer ce dessein, il alla à Delphes pour consulter Apollon, & aprés avoir offert son sacrifice, il receut cet Oracle si celebre dans lequel la Prêtresse l'appelloit *Amy des Dieux & Dieu plutôt qu'homme.* Et quant à la grace qu'il avoit demandée de pouvoir établir

Indes Orientales au de-là & au de-çà du Gange.

Gymnosophistes, Prêtres des Indes.

Car il y avoit toûjours deux Rois à Lacedemone.

Il falloit bien se munir de l'autorité d'un oracle.

Cet oracle est rapporté par Herodote Liv. 1. Sect. 75.

blir de bonnes loix dans son pays, elle luy déclaroit que le Dieu avoit exaucé ses prieres, & qu'il luy donneroit la plus excellente Republique qui eust jamais esté. Encouragé par une response si favorable, il communiqua son secret aux principaux de la Ville, & les exhorta à luy aider, commençant d'abord par ses amis, & gagnant ensuite peu à peu les autres, & les disposant à faire tout ce qu'il voudroit. Quand le temps de mettre la main à l'œuvre fut venu, il donna ordre à trente des plus considerables de se trouver en armes sur la place le lendemain dés la pointe du jour, pour étonner & effrayer ceux qui voudroient s'opposer à son entrepriſe. De ces trente, Hermippus en nomme vingt des plus apparens; mais celuy qui eut la plus grande part à toutes les affaires de Lycurgue, & qui luy aida le plus à établir ses loix, on le nomme Arithmiadas. Au commencement de l'émeute, le Roy Charilaus craignant que ce ne fût une conjuration contre sa personne, s'enfuit dans le temple de Junon appellé *Chalcioicos*; mais aprés avoir sceu la verité & receu les sermens, il sortit du temple & se joignit à Lycurgue, car il étoit d'un naturel si doux, que le Roy Archelaus, qui regnoit conjointement avec luy à Sparte, dit un jour à ceux qui loüoient ce jeune Prince pour sa bonté: *Eh! comment ne seroit-il pas bon? puisqu'il n'a pas même la force d'être méchant aux méchans.* De tous les nouveaux établissemens de Lycurgue, qui étoient en fort grand

Historien natif de Smyrne & disciple de Callimaque; il avoit fait les vies des Philosophes & celles des Legislateurs.

Maison d'airain.

Ce temple subsistoit encore du temps de Pausanias; c'est à dire du temps de Marc Antonin.

grand nombre, le plus grand & le plus considerable fut celuy du Senat, lequel, comme dit Platon, étant mêlé avec la puissance trop absoluë des Roys & ayant une égale authorité, fut la principale cause de la moderation & du salut de cet Etat, qui étoit toûjours chancelant, & panchoit, tantôt du côté des Rois vers la tyrannie, & tantôt vers la Democratie du côté des sujets; car ce Senat fut au milieu, comme une forte barriere & un contrepoids qui le maintint dans l'équilibre, & qui luy donna un pied ferme & asſuré, les vingt-huit Senateurs, qui le composoient, se rangeant du côté des Rois, quand le peuple vouloit se rendre trop puissant, & fortifiant au contraire le party du peuple, quand les Rois tendoient à la tyrannie. Aristote écrit que le nombre des Senateurs fut reglé à vingt-huit, parce que des trente, que Lycurgue avoit choisis d'abord, il y en eut deux qui de peur abandonnerent l'entrepriſe. Spherus écrit pourtant qu'il n'y en eut jamais que ving-huit à qui Lycurgue eût fait part de son dessein. Peut-être eut-il égard à ce que c'est un nombre complet, étant composé de sept multiplié par quatre, & le premier nombre parfait aprés le six, parce qu'il est égal à toutes ses parties; mais pourmoy je suis persuadé qu'il choisit precisement ce nombre afin que le Conseil fut composé de trente personnes en y comprenant les deux Rois. Il eut ce corps du Senat si fort à cœur, que pour le mieux au-

Vers le Gouvernement du peuple.

to-

toriſer, il raporta de Delphes uniquement pour luy un oracle particulier appellé *Rhetra*, c'eſt-à-dire *Decret*, qui diſoit en propre termes, *Quand tu auras bâti un temple à Jupiter Syllanien & à Minerve Cyllanienne, & que tu auras rangé le peuple par lignées & par tribus, & établi un Senat de trente Senateurs y compris les deux Chefs, tu tiendras de temps en temps le Conſeil entre le Babyce & le Cnacion, tu conſerveras le pouvoir de prolonger à ton gré, ou de congedier l'aſſemblée, & tu laiſſeras au peuple le droit de ratifier ou d'anuller ce qu'on y aura propoſé.* Le Babyce & le Cnacion, c'eſt l'Oenonte; Ariſtote écrit pourtant que le *Cnacion* c'eſt le fleuve, & que le *Babyce* c'eſt le pont; car les Lacedemoniens tenoient leurs aſſemblées entre le pont & la riviere, dans un lieu où il n'y avoit ni ſalle enrichie de tableaux, ni place autrement ornée. Lycurgue eſtimoit que ces embelliſſemens bien loin de ſervir pour le bon conſeil, luy nuiſent au contraire, en rempliſſant de penſées, ou inutiles ou vaines, l'eſprit des aſſiſtans, qui au lieu d'être attentifs aux affaires dont il s'agit, s'amuſent à regarder, ou les ſtatuës, ou les tableaux, ou les riches lambris, comme on regarde les décorations d'une ſcene.

Entre le pont & la riviere appellée Cnacion.

Lieux trop ornez & embellis cauſent des diſtractions.

Dans le Conſeil, il n'y avoit que les deux Rois & les Senateurs qui euſſent le droit de propoſer les affaires & d'opiner, & quand leur avis étoit donné, le peuple avoit l'authorité de le rejetter ou de l'approuver. Mais dans la ſuite des temps, le

peuple ayant trouvé le moyen de changer ou de violenter le ſens des decrets du Senat par des additions ou par des tranchemens, d'abord peu ſenſibles, les Rois Polydore & Theopompe ajoûterent à l'oracle cet article formel, *Si le peuple altere ou corrompt les decrets, que les Senateurs & leurs chefs ſe retirent*; c'eſt-à-dire qu'ils congedient l'aſſemblée, & anullent ce qu'on aura alteré & falſifié. Et ils perſuaderent à toute la ville que cet article avoit été ajoûté par l'ordre du Dieu même, comme le Poëte Tyrtée le fait connoître par ce paſſage: *Ces Ambaſſadeurs ayant entendu la voix d'Apollon, rapporterent dans leur patrie ces divines paroles: Que les ſacrez Rois qui regiſſent l'aimable Ville de Sparte, preſident au Conſeil avec les Senateurs, & que le peuple rende leurs oracles dans toute leur pureté, ſans jamais les corrompre.*

Il appelle les arrêts du Senat des oracles, parce que le Senat avoit été établi par un oracle.

Lycurgue ayant ainſi temperé le Gouvernement, ceux qui vinrent aprés luy ne laiſſerent pas de trouver que la puiſſance des trente, qui compoſoient le Senat, étoit encore trop emportée & trop furieuſe, & qu'elle avoit beſoin d'être refrenée; c'eſt-pourquoy, comme dit Platon, ils luy donnerent un frein en luy impoſant l'authorité des Ephores, environ cent trente ans aprés Lycurgue; & le premier Ephore, ce fut Elatus ſous le Roy Theopompe, à qui ſa femme ayant un jour reproché, à cauſe de cet établiſſement, qu'il laiſſeroit à ſes enfans la Royauté beaucoup moindre qu'il ne l'avoit receuë, il

Controlleurs, inſpecteurs.

il luy répondit: *Au contraire, je la leur laisseray plus grande, d'autant qu'elle sera plus durable.* En effet, en luy faisant perdre ce qu'elle avoit de trop, il la mit à couvert de l'envie & du danger qui la suit; de sorte que ses Successeurs n'eurent pas à souffrir ce que les Messeniens & les Argiens firent souffrir à leurs Rois qui n'avoient jamais voulu relâcher leur puissance pour la rendre plus douce & plus populaire. Et c'est ce qui fait encore mieux connoître la sagesse & la prudence de Lycurgue, quand on considere les desordres & les seditions qui regnerent dans Messene & dans Argos, villes voisines & parentes de Sparte. Car ayant eu toutes choses égalles avec cette derniere, & dans le partage des terres leur sort s'étant même trouvé beaucoup meilleur, elles ne sceurent pourtant être long temps heureuses; l'insolence des Rois & la desobéïssance des peuples les firent tomber de l'état florissant où elles étoient, & elles montrerent par leur exemple que c'étoit une grace toute particuliere que les Dieux avoient faite aux Spartiates de leur donner un homme qui sçût si bien ordonner & temperer leur gouvernement. Mais c'est ce qui ne parut que dans la suite.

Les Rois d'Argos & de Messene se perdirent & perdirent l'Etat pour s'être attribué un pouvoir trop despotique.

C'est-à-dire aprés la ruine de Messene & d'Argos.

Le second établissement de Lycurgue & le plus hardy, ce fut le partage des terres; car il y avoit entre les habitans une si horrible inégalité, qu'elle étoit même dangereuse pour la ville, la plûpart étant si pauvres, qu'ils n'avoient pas un seul

seul pouce de terre, & tout le bien se trouvant entre les mains d'un petit nombre de particuliers. Pour chasser donc l'Insolence, l'Envie, la Fraude, le Luxe & les deux plus grandes & les plus anciennes pestes des Villes & des Etats, la Pauvreté & l'Avarice, il persuada à tous les Citoyens de remettre leurs terres en commun, & d'en faire un nouveau partage pour vivre ensemble dans une parfaite égalité, ne donnant les préeminences & les honneurs qu'à la vertu seule, & ne mettant entr'eux d'autre difference que celle qui vient du blâme dû aux mauvaises actions, & de la loüange que meritent les actions honnêtes & vertueuses. Cela fut aussi-tôt executé. Il partagea les terres de la Laconie en trente mille parts, qu'il distribua à ceux de la campagne, & il fit neuf mille parts du territoire de Sparte, qu'il distribua à autant de Citoyens. D'autres disent qu'il n'en fit que six mille parts, & que les autres trois mille furent ajoûtées par le Roy Polydore. Il y en a même qui écrivent que de ces neuf mille, Lycurgue n'en fit que la moitié, & que Polydore ajoûta l'autre. Chaque part pouvoit fournir de revenu annuel soixante & dix boisseaux d'orge pour homme & douze pour femme; & de vin & autres fruits liquides, à proportion; car cette quantité parut suffisante pour entretenir les hommes sains & dispos, sans qu'ils eussent besoin de rien davantage. On rapporte de luy que quelques années aprés revenant d'un long voyage,

La pauvreté & l'avarice les deux plus grandes pestes des Etats.

comme il traverſoit les terres de la Laconie, qui venoient d'eſtre moiſſonnées, il vit les tas de gerbes ſi égaux, que l'un ne paroiſloit en rien plus grand que l'autre, & ſe tournant vers ceux qui l'accompagnoient, il leur dit en riant, *ne ſemble-t'il pas que la Laconie ſoit l'heritage de pluſieurs freres qui viennent de faire leur partage ?*

Aprés les immeubles il entreprit de leur faire partager auſſi également les autres biens pour achever de bannir d'entr'eux toute ſorte d'inégalité. Mais voyant qu'ils le ſupporteroient avec plus de peine, s'il s'y prenoit ouvertement, il y proceda par une autre voye, en ſappant l'avarice par les fondemens. Car premierement il décria toutes les monnoyes d'or & d'argent ; & ordonna qu'on ne ſe ſerviroit que de monnoye de fer, qu'il fit d'un ſi grand poids & d'un ſi petit prix, qu'il falloit une charette à deux bœufs pour porter une ſomme de trente mines, & une chambre entiere pour la ſerrer. Cette nouvelle monnoye ne fut pas pluſtoſt reſpanduë qu'elle chaſſa de Lacedemone toutes les injuſtices & tous les crimes. Qui eſt-ce qui auroit voulu voler, ravir ou recevoir pour prix de ſon injuſtice, une choſe qu'on ne pouvoit cacher, dont la poſſeſſion n'étoit point enviée, & qui étant miſe en pieces, étoit inutile à tout. Car on dit que les ouvriers avoient ordre de tremper le fer tout rouge dans le vinaigre, pour en émouſſer la pointe & le rendre

Elle peſoit une livre & ne valoit que ſix deniers.

De trois cens écus à dix écus la mine.

rendre inutile à tout autre employ, ce fer ainſi trempé devenant ſi aigre & ſi éclatant, qu'on ne pouvoit plus, ni le battre, ni le forger. Deplus, il chaſſa de Sparte tous les arts inutiles & ſuperflus ; & quand il ne les auroit pas chaſſez, la plûpart ſeroient tombez d'eux-mêmes, & s'en ſeroient allez avec l'ancienne monnoye, les artiſans ne trouvant pas à ſe défaire de leurs ouvrages, parce que cette monnoye de fer n'avoit point de cours chez les autres Grecs, qui bien loin de l'eſtimer, s'en mocquoient & en faiſoient des railleries. Ainſi ceux de Sparte ne pouvoient achepter, ni merceries, ni marchandiſes étrangeres ; Aucun Marchand n'entroit dans leurs ports, & dans toute la Laconie on n'auroit trouvé, ni Sophiſte, ni diſeur de bonne avanture, ni Charlatan, ni Vendeur d'eſclaves, ni Orfevre, ni Joüaillier ; car tous ces gens-là ne cherchent que l'Argent. Par ce moyen le Luxe denué peu à peu de tout ce qui l'enflamme & qui le nourrit, ſe flettiſſoit & tomboit enfin de luy-même ; Car les riches n'avoient aucun avantage ſur les pauvres, leurs richeſſes ne pouvant en aucune maniere paroître en public ; mais étant forcées de demeurer enfermées & inutiles ; De là vint que tous les meubles dont on ne peut ſe paſſer, & dont on a tous les jours à faire, comme les lits, les tables, les chaiſes, étoient parfaitement bien travaillez chez eux ; on vante ſur tout la forme du gobelet Laconique, appellé *Cothon*, qui étoit d'un uſage merveil-

Avantages que produit le banniſſement des arts inutiles & ſuperflus.

leux, particulierement à l'armée, comme dit Critias, la couleur de la terre cachant la vilaine couleur des eaux qu'on eſt quelquefois obligé de boire, & dont la veuë fait mal au cœur, & les bords étant faits de maniere qu'ils retenoient en dedans toute la bourbe & le limon, & empêchoient qu'il ne vinſt à la bouche, que ce qu'il y avoit de plus pur; Dequoy la ſageſſe du Legiſlateur fut la ſeule cauſe; car les ouvriers n'étant plus occupez aux ouvrages inutiles & ſuperflus, employerent toute leur induſtrie & tout leur art à perfectionner les neceſſaires.

Auteur qui avoit fait un traité des Republiques.

Lycurgue voulant encore plus perſecuter le luxe, & achever de deraciner l'amour des richeſſes, fit un troiſiéme établiſſement tres ſage & tres beau qui fut celuy des repas, où il ordonna que tous les citoyens mangeroient enſemble des mêmes viandes reglées & ordonnées par la loy, & leur deffendit expreſſement de manger chez eux ſur des lits ſomptueux, & ſur des tables magnifiques, en ſe faiſant traiter par d'habiles cuiſiniers & officiers de bouche, pour s'engraiſſer dans les tenebres, comme des bêtes gloutonnes, & corrompre par ce moyen le corps & l'eſprit, en s'abandonnant à toutes ſortes de diſſolutions & de débauches, qui demandent enſuite un long ſommeil, des bains chauds, un grand repos & des remedes journaliers comme de veritables maladies. Si ce fut une grande choſe à Lycurgue d'être parvenu à cela,

Les débauches obligent à des remedes comme les maladies.

la, ç'en fut une plus grande encore d'avoir pû mettre les richeſſes hors d'état d'être dérobées, ou plûtôt, comme dit Theophraſte, d'être enviées, & de les avoir rendu pauvres par cette communauté de repas & par la ſimplicité & la frugalité de la table. Car il n'y avoit aucun moyen d'uſer ni de joüir de ſa magnificence, non pas même d'en faire parade ou de la montrer, le pauvre & le riche mangeant enſemble en même lieu; de ſorte que Sparte étoit la ſeule ville du monde, où ce que l'on dit communement de Plutus, qu'il eſt aveugle, ſe trouvât vray. En effet il y étoit renfermé & immobile, comme une ſtatuë ſans ame & ſans mouvement; Car il n'étoit pas permis de manger chez ſoy & d'arriver ſaoul aux ſalles publiques, parce que tous les autres obſervoient avec grand ſoin celuy qui ne beuvoit & ne mangeoit point, & luy reprochoient ſon intemperance ou ſa trop grande delicateſſe qui luy faiſoient mépriſer ces repas publics. Auſſi dit-on que les riches furent fort irritez de cette ordonnance de Lycurgue, & que s'étant aſſemblez en grand nombre, ils crierent & murmurerent extremement contre luy, juſques-là que l'ayant aſſailly de tous côtez à coups de pierres, il fut obligé de s'enfuïr de toute ſa force. Il avoit déja échapé à la pourſuite de tous ces mutins & gagné un temple, lorſqu'un jeune homme nommé Alcandre, qui n'avoit pas d'ailleurs un méchant naturel, mais

Plutus veritablement aveugle à Sparte.

qui étoit fort prompt & fort colere, l'ayant poursuivi plus opiniâtrement, l'atteignit, & comme il se tournoit de son côté, il luy donna un coup de bâton sur le visage, & luy creva un œil. Lycurgue ne se laissa point abattre à la douleur, au contraire se tournant du côté du peuple la tête haute, il luy fit voir son visage tout sanglant & son œil crevé. Ceux qui le virent en cet état en eurent tant de confusion & de honte, que sur l'heure même ils luy livrerent Alcandre, & l'accompagnerent tous chez luy en luy témoignant la douleur & le ressentiment qu'ils avoient de l'outrage qu'il venoit de recevoir. Il les congedia aprés les avoir remerciez, & ayant fait entrer avec luy le jeune homme, il ne le maltraita point & ne luy dit aucune parole fâcheuse, il fit seulement retirer ses amis & ses domestiques, & luy commanda de le servir. Alcandre qui, comme je l'ay déja dit, n'étoit pas mal né, obéit sans répondre une seule parole, & se tenant toûjours prés de luy, il eut tout le temps de connoître sa douceur, sa moderation, & les autres grandes qualitez de son ame, son austerité dans sa vie ordinaire, & sa constance infatigable dans les travaux; de sorte qu'il commença à l'aimer avec passion, & qu'il disoit par tout, que bien loin que Lycurgue fut rude & superbe, c'étoit au contraire l'homme du monde le plus traitable & le plus doux; & voila la punition que reçut Alcandre; De jeune homme violent & emporté qu'il étoit

Ce que peuvent la douceur & les bons exemples sur l'esprit même d'un ennemy.

auparavant, il devint un homme trés moderé & trés sage.

En memoire de cet accident, Lycurgue consacra un temple à Minerve qu'il appella *Optiletide*, parce que les Doriens de ce pays-là appellent les yeux, *optiles*; Il y a pourtant des Auteurs, & entre autres Dioscoride, celuy qui a fait un Traité *du Gouvernement Laconique*, qui écrivent que Lycurgue fut blessé, mais qu'il ne perdit pas l'œil; & qu'il ne fonda ce temple à Minerve, que pour la remercier de sa guerison. Cependant les Lacedemoniens cesserent depuis ce temps-là de porter des bâtons dans leurs assemblées.

Pour ce qui est des repas publics, ceux de Crete les appelloient *Andria*, & les Lacedemoniens les appellerent *Phiditia*, soit parce qu'ils faisoient naître l'union & l'amitié entre les citoyens, *phiditia* pour *philitia*, en mettant un D. pour une L, soit parce qu'ils les accoûtumoient à la simplicité & à l'épargne qui en grec est appellée *pheido*. Il y en aussi qui prétendent, & cela n'est pas impossible, que la premiere lettre est ajoûtée, & qu'on a dit *phiditia* pour *editia*, d'un mot qui signifie *manger*.

Cette étymologie est fausse.

Les tables étoient de quinze personnes chacune, un peu plus ou un peu moins; & chacun apportoit par mois un boisseau de farine, huit mesures de vin, cinq livres de fromage, deux livres & demie de figues, & quelque peu de leur monnoye pour acheter de la viande. Il est vray que quand quelqu'un

faisoit chez luy un sacrifice, ou qu'il avoit été à la chasse, il envoyoit une piece de sa victime ou de sa venaison à la table dont il étoit; car il n'y avoit que ces deux occasions où il fust permis de manger chez soy; quand on étoit revenu de la chasse fort tard, ou que l'on avoit achevé fort tard son sacrifice; autrement on étoit obligé de se trouver au repas public; & cela s'observa fort long-temps avec une trés grande exactitude; jusques-là que le Roy Agis, qui revenoit de l'armée, aprés avoir défait les Atheniens, & qui vouloit souper chez luy avec sa femme, ayant envoyé demander ses portions dans la salle, les Polemarques les luy refuserent, & le lendemain Agis ayant negligé par dépit d'offrir le sacrifice d'action de graces, comme on avoit accoûtumé aprés une heureuse guerre, ils le condamnerent à une amende qu'il fut obligé de payer.

Les Generaux d'armée qui étant sortis de charge avoient été employ.

La table même doit être une école de sagesse pour les enfans.

Les enfans mêmes se trouvoient à ces repas, & on les y menoit comme à une école de sagesse & de temperance. Là ils entendoient de graves discours sur le Gouvernement, ils voyoient des maîtres qui ne pardonnoient rien & qui railloient avec beaucoup de liberté, & ils apprenoient eux-mêmes à railler sans aigreur & sans bassesse & à souffrir d'être raillez; car on trouvoit que c'étoit une qualité digne d'un Lacedemonien de supporter patiemment la raillerie; s'il y avoit quelqu'un qui ne pût la souffrir, il

Ce n'est pas assez de sçavoir railler, il faut sçavoir souffrir d'être raillé.

n'avoit

n'avoit qu'à prier qu'on s'en abstinst, & l'on cessoit sur l'heure.

A mesure que chacun entroit dans la salle, le plus vieux luy disoit en luy montrant la porte, *rien de tout ce qui a été dit icy, ne sort par-là.*

Quand quelqu'un vouloit être receu à une table, voicy de quelle maniere on procedoit à son élection, pour voir s'il étoit agréé de la compagnie: Ceux qui devoient le recevoir parmy eux prenoient chacun une petite boule de mie de pain; l'esclave qui les servoit passoit au milieu d'eux, portant un vaisseau sur sa tête; celuy qui agréoit le pretendant, jettoit simplement sa boule dans ce vaisseau, & celuy qui le refusoit, l'applatissoit auparavant entre ses doigts. Cette boule ainsi applatie valoit la feve percée qui étoit la marque de condamnation; & s'il s'en trouvoit une seule de cette sorte, le pretendant n'étoit point reçû; car on ne vouloit pas qu'il y en eût un seul qui ne plût à tous les autres. Celuy qu'on avoit refusé étoit dit *Decaddé*, parce que le vaisseau dans lequel on jettoit les boules est appellé *Caddos*.

Comme dechû du vaisseau.

Le plus exquis de tous leurs mets, étoit ce qu'ils appelloient le *brouët noir*. Les vieillards le trouvoient si bon, qu'ils laissoient la viande aux jeunes gens & mangeoient de ce broüet en se mettant tous d'un côté. Il y eut un Roy de Pont qui pour en manger acheta exprés un cuisinier de Lacedemone. Il n'en eut pas plûtôt goûté qu'il le trouva fort

Plutarque dit ailleurs que ce fut Denys Tyran de Sicile.

mauvais, & se mit en colere ; mais le cuisinier répondit, *Seigneur, ce qu'il y a de meilleur manque à ce brouët ; c'est qu'avant que de le manger, il faut se baigner dans l'Eurotas.*

Aprés qu'ils avoient mangé & bû tres sobrement, ils s'en retournoient chez eux sans lumiere ; car il n'étoit pas permis de se faire éclairer, Lycurgue ayant voulu qu'on s'accoûtumât à marcher hardiment par tout de nuit & dans les tenebres. Voila quel étoit l'ordre de leurs repas.

Lycurgue ne voulut pas qu'il y eut aucune Loy écrite, & par une de ses ordonnances qu'on appelloit *Rhetres*, il le deffendit tres expressement, persuadé que ce qu'il y a de plus fort & de plus efficace pour rendre les villes heureuses & les peuples vertueux, c'est ce qui est empreint dans les mœurs & dans les esprits des citoyens. Car les principes que l'éducation y a gravez, demeurent fermes & inébranlables, comme étant fondez sur la volonté seule, qui est toûjours un lien plus fort & plus durable que le joug de la necessité, & les jeunes gens, qui ont été ainsi nourris & élevez, deviennent leurs Loix & leurs Legislateurs eux-mêmes.

Mœurs plus seures & plus fortes que les Loix.

Pour ce qui est des petits contrats, qui ne regardent que l'interêt & qui changent toûjours, selon le besoin, il jugea qu'il étoit beaucoup mieux de ne pas les assujettir à des formules expresses, & à des coûtumes qu'on ne sçauroit changer, & de

de laisser la liberté d'y ajoûter ou retrancher selon l'exigence des cas, tout ce qui paroîtroit necessaire à un peuple si bien élevé & si bien instruit ; car le sommaire & le principal de toutes les loix il le rapportoit à l'éducation des hommes ; c'est pourquoy la premiere de ses ordonnances étoit, qu'il n'y eût point de loy écrite, comme nous l'avons déja dit.

La seconde étoit contre la magnificence ; *Que les planchers des maisons fussent faits avec la cognée, & les portes avec la scie, sans le secours d'aucun autre instrument* ; car ce qu'on rapporte d'Epaminondas, qu'en parlant de sa table, il dit, *Un tel ordinaire n'expose pas à la trahison* ; c'est ce que Lycurgue avoit pensé avant luy, *qu'une telle maison n'expose pas au luxe & à la dépense*, n'y ayant point d'homme assez ignorant dans les bienseances & assez fol pour porter dans une maison si simple & si pauvre, des lits à pieds d'argent, des tapis de pourpre, de la vaisselle d'or, & toute la magnificence que cela entraîne necessairement. Au contraire on est forcé d'accorder & de proportionner les lits à la maison ; les tapis & les couvertures aux lits ; & aux couvertures & aux tapis, le reste des meubles. De cette coûtume proceda la demande que l'ancien Roy Leotychidas soupant à Corinthe, fit à son hôte ; car s'étant apperçû que le plancher de la salle où il soupoit, étoit magnifiquement lambrissé, il luy demanda, *si le bois naissoit ainsi travaillé dans son pays.*

Car le moindre commencement de luxe, entraîne aprés luy toute sorte de delicatesse & de superfluité.

La

Les guerres doivent être courtes & peu frequentes contre les mêmes ennemis.

La troisiéme ordonnance que Lycurgue donna à ses citoyens, fut de ne pas faire souvent la guerre contre les mêmes ennemis, de peur de les aguerrir en les obligeant trop souvent à se deffendre; c'est-pourquoy l'on reproche encore aujourd'huy au Roy Agesilaus, que par ses frequentes incursions dans la Beotie, il mit les Thebains en état de tenir tête aux Lacedemoniens. Aussi Antalcidas le voyant blessé dans un combat qu'il donna contre eux, luy dit: *Tu reçois un digne prix de l'apprentissage que tu as fait faire aux Thebains, qui sans toy n'auroient ni sçu ni voulu combattre.* Il appella ces trois ordonnances *Rhetres*, pour faire croire qu'elles avoient été dictées par Apollon même, & que c'étoient plûtôt des oracles que des loix.

Education des enfans, la principale affaire d'un Legislateur & d'un Roy.

Il regardoit l'éducation des enfans comme la plus grande & la plus importante affaire d'un Legislateur; C'est-pourquoy il y pourvût de loin, en reglant tout ce qui regardoit les mariages & les naissances; car il ne faut pas croire ce que dit Aristote, qu'ayant tenté de regler & de reformer les femmes, il y renonça ne pouvant venir à bout de leur licence effrenée & de la trop grande autorité qu'elles avoient prise sur leurs maris, qui à cause des frequentes expeditions de guerre où ils alloient, étoient obligez de les abandonner à leur conduite, & pour les empêcher d'abuser de cette liberté, se voyoient reduits à les flatter, à les adoucir, & à les appeller leurs dames & leurs maîtresses.

Au

Au contraire il prit d'elles tout le soin qu'il étoit possible d'en prendre. En effet, pendant qu'elles étoient filles, il endurcissoit leur corps, en les exerçant à la course, à la lutte, à jetter le palet, & à lancer le javelot, afin que le fruit qu'elles concevroient dans la suite, trouvant un corps robuste & vigoureux, y prît de plus fortes racines, & qu'elles mêmes fortifiées par ces exercices, en eussent plus de facilité, de force & de courage pour resister aux douleurs de l'enfantement. Pour leur retrancher toute sorte de delicatesse, & de molesse, il les accoûtuma à paroître en public toutes nuës, de même que les jeunes garçons, & à danser en cet état devant eux à certaines fêtes solemnelles, en chantant de belles chansons où elles lançoient à propos des traits de raillerie, qui piquoient jusqu'au vif ceux qui avoient mal fait leur devoir, & où elles donnoient au contraire de grands éloges à ceux qui avoient fait des actions dignes de memoire. Par ce moyen elles embrasoient le cœur des jeunes gens de l'amour de la gloire & de la vertu, & excitoient entre eux une noble jalousie. Car celuy dont on avoit tant vanté les belles actions, & qui voyoit son nom celebre parmy ces jeunes filles, s'en retournoit tout fier des loüanges qu'il avoit reçuës; & les brocards & les railleries, dont les autres se sentoient atteints, leur étoient plus sensibles, que n'auroient été les plus severes remontrances & les plus rudes corrections; d'au-

Education des filles de Sparte.

d'autant plus que tout cela se passoit en presence de tous les Citoyens, des Senateurs & des Rois mêmes. Et quant à ces filles qui se montroient ainsi nuës, il n'y avoit là rien de honteux, Sparte étant le trône de la pudeur, & l'intemperance n'y étant pas même connuë. Cela les accoûtumoit seulement à des mœurs simples, leur donnoit une merveilleuse émulation à qui auroit le corps plus robuste & plus dispos, & leur élevoit en même temps le courage, en leur faisant connoître qu'elles devoient participer à la gloire des hommes & aspirer à la même generosité & à la même vertu. C'est de cette mâle éducation que venoit la grandeur d'ame qui éclatoit dans leurs pensées & dans leurs paroles, comme elle éclata dans cette réponse de Gorgo femme de Leonidas; une Dame étrangere luy ayant dit un jour, *Vous autres Lacedemoniens, vous êtes les seules qui commandiez aux hommes.* Elle luy répondit, *aussi sommes-nous les seules qui mettions au monde des hommes.*

C'étoit encore une amorce pour le mariage, je parle de ces danses & de ces combats que ces jeunes filles ainsi nuës faisoient devant les jeunes gens, qui étoient attirez, comme dit Platon, non par une necessité Geometrique, mais par une necessité plus forte encore, & qui vient d'un attrait d'amour. Il ne s'en fia pourtant pas tellement à cette necessité, qu'il n'établît encore une note d'infamie pour ceux qui refuseroient de se marier. Car il leur étoit défendu de se trouver à ces ex-

Mais cette necessité étoit bien dangereuse & pouvoit bien autant porter à la débauche qu'au mariage. Peines établies contre ceux qui

refusoient de se marier.

exercices publics où les filles combattoient nuës; & les Magistrats les contraignoient de faire le tour de la place tout nuds au plus fort de l'hyver, en chantant une chanson faite contre eux, où ils disoient en propres termes, qu'ils souffroient justement cette peine, pour avoir desobéï aux loix. Quand ils devenoient vieux, ils étoient privez des honneurs, des soins & des respects que les jeunes gens rendoient à la vieillesse. C'est-pourquoy personne ne blâme le mot qui fut dit à Dercyllidas, quoy que ce fut un tres bon & tres vaillant Capitaine; car étant entré un jour dans une assemblée, il y eut un jeune homme qui ne daigna pas se lever devant luy pour luy faire place, & qui luy dit; *Tu n'as point d'enfans qui puissent un jour me rendre la pareille & se lever devant moy.*

Ceremonies des nôces à Sparte.

Ceux qui se marioient étoient obligez d'enlever leurs maîtresses, & il ne falloit pas les choisir trop petites ni trop jeunes, mais dans la vigueur de l'âge & en état d'avoir des enfans. Quand il y en avoit quelqu'une d'enlevée, celle qui faisoit le mariage la prenoit, luy rasoit les cheveux, la vêtoit d'un habit d'homme avec la chaussure de même, & aprés l'avoir couchée sur une paillasse, elle la laissoit là toute seule sans lumiere. Le marié, qui n'étoit ni yvre ni énervé par les voluptez, mais sobre à son ordinaire, comme ayant toûjours mangé à la table commune, entroit, delioit la ceinture à son épousée, & la prenant entre ses bras, la portoit dans un autre lit.

lit. Il demeuroit là un peu de temps avec elle, & s'en retournoit ensuite modestement dans la chambre où il avoit accoûtumé de coucher avec les autres jeunes gens, & continuoit toûjours de même, passant les jours & les nuits avec ses camarades, & n'allant voir sa femme qu'à la derobée, & avec toutes les precautions possibles, pour n'avoir pas la honte d'être apperceu. La jeune mariée de son côté, ne s'épargnoit pas à chercher des ruses & des stratagêmes qui leur donnassent le moyen de se trouver ensemble sans qu'on les vist. Ce commerce secret duroit quelquefois si long-temps, que tres souvent des maris avoient des enfans, avant que d'avoir vû en public leurs femmes. Toutes ces difficultez ne les accoûtumoient pas seulement à la temperance & à la sagesse, mais elles leur rendoient le corps vigoureux & fecond, & entretenoient toûjours nouvelle l'ardeur de leurs premiers feux; de maniere qu'ils étoient toûjours aussi amoureux que le premier jour, & nullement rassasiez ni languissans, comme ceux qui sont toûjours prés de leurs femmes avec une entiere liberté & sans aucune contrainte. Car en se quittant, ils se laissoient l'un à l'autre un reste de flamme tres vive, & un merveilleux desir de se revoir.

Aprés avoir établi une si grande pudeur & un si bon ordre dans le mariage, il travailla à en bannir toute vaine jalousie, qui n'est qu'une maladie de femme, en faisant passer pour honnête & raisonnable non

non-seulement de chasser de son ménage les desordres & les violences, mais encore de permettre à ceux qui en étoient dignes d'avoir des enfans en commun, & se mocquant de ceux qui poursuivent & vangent par des meurtres & des guerres sanglantes le commerce qu'on a avec leurs femmes. Un vieillard donc qui avoit une jeune femme, & qui connoissoit quelque jeune homme bien fait & bien-né, pouvoit sans blesser les loix ni la bienseance, le mener coucher avec elle, & l'enfant qui naissoit d'une race si noble & si genereuse, il pouvoit le recevoir & l'avoüer comme s'il étoit à luy. D'un autre côté un homme bien fait & bien né, qui voyoit à un autre une femme fort belle, fort sage & d'une taille à porter de beaux enfans, pouvoit de même demander au mary la permission de coucher avec elle, pour avoir des enfans bien faits & bien formez, qui des deux côtez viendroient de ce qu'il y avoit de meilleur & de plus honnête; Car premierement Lycurgue pretendoit que les enfans n'appartenoient pas en particulier aux peres, mais à l'Etat. C'est-pourquoy il vouloit que ses Citoyens eussent pour peres les plus gens de bien, & non pas les premiers venus & des hommes ordinaires. D'ailleurs il trouvoit beaucoup de sottise & de vanité dans les ordonnances qu'avoient fait sur les mariages les autres Legislateurs, qui cherchoient pour leurs chiennes les meilleurs chiens, & pour leurs jumens les meilleurs étalons, n'épargnant ni soin ni

Honteux expedient de permettre l'adultere, pour bannir la jalousie.

Xenophon a jouté, & qui ne vouloit pas se marier. Ce qui paroit remarquable.

Les enfans appartiennent à l'Etat & non pas aux peres.

Aveuglement de Lycurgue. v. les Remarques.

ni argent pour les avoir de leurs maîtres, & qui renfermoient leurs femmes dans leurs maisons & les tenoient là captives, afin qu'elles n'eussent des enfans que d'eux, quoy qu'ils fussent souvent insensez, dans un âge caduque, ou valetudinaires. Comme si ce n'étoit pas le malheur & le dommage des peres & des meres, que les enfans naissent ainsi vitieux & defectueux pour avoir été engendrez de personnes tarées, & au contraire leur bonheur & leur avantage, quand ils naissent bien faits & bien conditionnez pour être sortis de parens bien sains & bien robustes. C'est ainsi que l'on se conduisoit en cela par des raisons politiques & physiques; & tant s'en faut que cette conduite rendît les femmes aussi faciles qu'elles le furent dans la suite, l'adultere n'y étoit pas seulement connu. L'on conte à ce sujet le mot d'un ancien Spartiate, appellé Geradas; Un étranger luy ayant demandé, *quelle peine on faisoit souffrir en son pays aux adulteres? Mon amy*, luy dit-il, *il n'y a point d'adultere chez nous. Mais s'il y en avoit?* repliqua l'étranger, *Alors*, reprit Geradas, *il seroit condamné à payer un taureau, qui du sommet du mont Taigete pût boire dans la riviere d'Eurotas. Bon*, reprit l'étranger tout étonné, *eh! comment pourroit-on trouver un taureau de cette grandeur?* Geradas luy répondit en souriant, *eh! comment pourroit-on trouver à Sparte un adultere?* Voila ce qui s'observoit sur les mariages.

Mais il y étoit inconnu pour y être trop commun. v. les Remarques.

La plus haute montagne de tout le pays. On découvroit de-là tout le Peloponese.

Education des enfans.

Les peres n'étoient pas les maîtres d'élever

ver leurs enfans à leur fantaisie; mais si tôt qu'un enfant étoit né, il falloit que le pere le portât luy-même dans un lieu appellé *Lesché*, où les plus anciens de chaque tribu, qui y étoient assemblez, le visitoient, & s'ils le trouvoient bien formé, vigoureux & fort; ils ordonnoient qu'il fût nourri, & luy assignoient une des neuf mille portions pour son heritage, & si au contraire ils le trouvoient mal fait, delicat & foible, ils l'envoyoient jetter dans un lieu appellé les *Apothetes*, qui étoit une sondriere prés du mont Taigete; car ils estimoient qu'il n'étoit expedient, ni pour luy, ni pour la Republique qu'il vêcût puisque dés sa naissance, il se trouvoit composé de maniere que de sa vie il ne pouvoit avoir ni force, ni santé. C'est pourquoy aussi les Sages-femmes ne lavoient pas dans l'eau les enfans naissans, comme par tout ailleurs, mais elles les lavoient avec du vin, pour éprouver s'ils étoient de bonne constitution & de bonne trempe; car on dit que ceux qui sont épileptiques & maladifs ne pouvant resister à la force du vin qui les penetre, meurent de langueur, & que ceux qui sont bien sains, en deviennent d'une complexion plus dure & plus forte. D'un autre côté les nourrices employoient le soin & l'art pour bien faire leurs nourritures; car bien loin de lier les enfans avec des langes, elles leur laissoient tout le corps libre, afin de leur donner un air noble & degagé; elles les accoûtumoient aussi à être faciles & nullement delicats & friands pour leur

On appelloit ainsi les salles publiques où l'on s'assembloit pour parler d'affaires ou de nouvelles.

Coûtume d'exposer les enfans à Sparte.

Aristote blâme cette conduite des nourrices de Lacedemone. v. les Remarques.

leur vivre ; à n'avoir point de peur dans les tenebres ; à ne s'épouvanter pas quand on les laissoit seuls, & à ne connoître, ni la mauvaise humeur, ni les criailleries & les pleurs, qui sont autant de marques de lâcheté & de bassesse. Cela faisoit que les étrangers achetoient des nourrices de Lacedemone, & l'on dit qu'Amycla, celle qui nourrit Alcibiade, en étoit. Il est vray, comme dit Platon, que Pericles corrompit cette bonne nourriture en donnant pour Precepteur à Alcibiade un esclave nommé Zopyrus qui n'avoit rien au dessus des autres esclaves ; au lieu que Lycurgue s'étoit bien gardé de confier l'éducation des enfans à des mercenaires & à des esclaves achetez à prix d'argent. Il n'en laissa pas même la disposition aux peres ; mais si tôt qu'ils avoient sept ans, il les prenoit & les distribuoit par classes, & les faisant élever ensemble dans les mêmes loix & dans la même discipline, il les accoûtumoit à avoir les mêmes divertissemens & les mêmes jeux. Pour chaque classe, il choisissoit parmy les jeunes gens les mieux faits, celuy qui étoit le plus estimé, qui avoit le plus de prudence & de sagesse, & qui avoit témoigné le plus de courage & de fermeté dans les combats, & il l'établissoit sur toute la troupe. Ces enfans avoient toûjours l'œil sur luy, obéissoient à tous ses ordres, & se soûmettoient sans murmurer à tous les châtimens & à toutes les peines qu'il luy plaisoit de leur imposer. De sorte que toute leur éducation n'étoit, à proprement

Aristote veut au contraire qu'on laisse pleurer & crier les enfans. v. les Remarques.

Il se sentit toûjours de cette éducation ; car il n'y avoit de plus pernicieux pour les enfans que le commerce avec les esclaves.

ment parler, qu'un apprentissage d'obéïssance. D'ailleurs les vieillards assistoient ordinairement à leurs jeux, & jettoient souvent entr'eux des sujets de dispute & de querelle, pour avoir occasion de découvrir à fond le naturel de chacun, & de connoître s'il auroit de la hardiesse, & s'il seroit incapable de tourner le dos à l'ennemy. Pour ce qui est des lettres, ils n'en apprenoient que pour le besoin ; car toute leur étude ne tendoit qu'à sçavoir obéïr, supporter les travaux, & vaincre. C'est-pourquoy, à mesure qu'ils avançoient en âge, on augmentoit la severité de leur discipline & de leur regle ; car on leur coupoit les cheveux, on les accoûtumoit à aller sans bas & sans souliers, & la plûpart du temps on les faisoit joüer ensemble tout nuds ; & quand ils étoient parvenus à l'âge de douze ans, on leur ôtoit la tunique, & on ne leur donnoit par an qu'un simple mainteau, ce qui faisoit qu'ils étoient toûjours sales & crasseux, ne se baignant & ne se parfumant jamais que certains jours de l'année, qu'on leur permettoit d'user de cette propreté & de cette delicatesse. Chaque troupe couchoit ensemble dans la même salle sur des paillasses faites de bouts de cannes qui croissoient sur les bords de la riviere d'Eurotas, & qu'ils étoient obligez d'aller cueillir & rompre eux-mêmes avec leurs mains sans coûteau, & sans aucun autre instrument. En hyver on leur permettoit d'y mêler de la barbe de chardon, cette matiere paroissant avoir quelque sorte de chaleur.

C'étoit leur chemise. v. les Rem.

leur. A cet âge ils commençoient à avoir des amants, qui s'attachant à ceux qui étoient les mieux faits & qui excelloient sur tous les autres, les suivoient en tous lieux, & afin que tout se passât dans l'honnêteté & dans la bienseance, les vieillards y avoient l'œil, se rendant encore plus assidus à leurs exercices & à leurs jeux, non par maniere d'acquit, ou comme pour se divertir eux-mêmes, mais avec autant de soin & d'affection, que s'ils eussent été veritablement les maîtres, les gouverneurs & les peres de tout ce qu'il y avoit là d'enfans. Ainsi en quelque lieu que fussent ces jeunes gens, ils n'étoient jamais un seul moment, sans avoir quelqu'un pour les reprendre & pour les châtier s'ils faisoient quelque faute. Outre cela ils avoient pour gouverneur un des plus honnêtes hommes de la ville & des plus qualifiez, qui établissoit sur chaque troupe le plus sage & le plus courageux des Irenes. Ils appellent *Irenes*, les garçons qui depuis deux ans sont hors de l'enfance, & *Mellirenes*, les plus âgez des enfans. Cet Irene donc âgé de vingt ans étoit dans les guerres le Capitaine de sa bande, & en pleine paix, il s'en servoit dans sa maison & leur commandoit comme à ses esclaves. Les plus grands & les plus forts portoient le bois pour faire le souper, & les plus petits & les plus foibles portoient les herbes, qu'ils alloient derober dans les jardins & dans les sales à manger, où ils se glissoient le plus finement & le plus subtilement qu'ils pouvoient; & s'ils étoient dé-

Les enfans ne doivent pas être un seul moment sans quelqu'un qui puisse les corriger & les reprendre.

Mellirenes : *C'est à dire qui vont devenir Irenes.*

découverts, ils avoient le fouët pour avoir manqué, ou de vigilance ou d'addresse. Ils deroboient aussi toutes les viandes sur lesquelles ils pouvoient mettre la main, tres habiles à profiter de l'occasion quand on dormoit ou qu'on les gardoit avec negligence. S'ils étoient surpris, on ne se contentoit pas de leur donner le foüet, on les faisoit encore jeûner; on ne leur laissoit faire même tous les jours qu'un tres leger repas, afin que la necessité de subvenir eux-mêmes à leur besoin, les rendît plus hardis & plus rusez. C'étoit la principale raison pour laquelle on leur donnoit d'ordinaire si peu de nourriture; mais avec celle-là il y en avoit encore une autre qui étoit de faire croître leur corps en hauteur; car les esprits animaux n'étant plus occupez à digerer quantité de viandes, qui par leur pesanteur les retiennent en bas, ou ne leur permettent de s'étendre qu'en large, montent en haut à cause de leur legereté, & font croître le corps en longueur, ne trouvant rien qui les en empêche. Il semble même que cela rende plus beau; car les corps frêles & deliez obeïssent à la nature qui tend à les rendre agiles; & ceux qui sont trop gros & trop bien nourris, luy resistent à cause de leur pesanteur; comme on voit par experience que les enfans qui naissent de femmes, qui ont été purgées pendant leur grossesse, en sont plus beaux & d'une taille plus fine, la matiere par sa soupleſſe & par sa legereté, ayant obeï à la nature qui leur a donné la forme. Mais quant à la cause

de cet effet, laissons la decider à d'autres. Pour revenir à ces enfans, ils deroboient avec tant de soin & avec tant de crainte d'être découverts, que l'on raconte qu'un d'eux ayant pris un petit renard, le cacha sous sa robbe & souffrit sans jetter un seul cry, qu'il luy déchirât le ventre avec les ongles & les dents, jusqu'à ce qu'il tomba mort sur la place. Et cela ne paroîtra pas incroyable à ceux qui sçavent ce que les enfans de la même ville font encore aujourd'huy. Nous en avons vû plusieurs expirer sous les verges sur l'autel de Diane, surnommée *Orthia*, sans dire une seule parole.

Pendant que l'Irene étoit à table, il ordonnoit à l'un de chanter, & proposoit à l'autre quelque question qui demandoit une réponse pleine de reflexion & de prudence: Par exemple, *Qui est le plus homme de bien de la ville? Que dis-tu d'une telle action?* Ce qui les accoûtumoit dés leur enfance à juger des actions des hommes, & à s'enquerir des mœurs de leurs Citoyens. Si l'enfant, à qui on avoit demandé qui est le plus homme de bien de la ville, ou qui est le plus méchant, balançoit, on prenoit cette lenteur pour la marque d'une nature lâche & paresseuse, & qu'aucun aiguillon d'honneur ne pouvoit porter à la vertu. Il falloit que la réponse fut prompte & accompagnée d'une raison, ou d'une preuve conceuë en peu de mots. Celuy qui répondoit nonchallemment & sans y penser, étoit mordu au pouce par l'Irene même; & ce châtiment

Accoûtumer les enfans à juger des hommes & de leurs actions.

ment là se faisoit le plus souvent en presence des Vieillards & des Magistrats, pour leur faire voir si la punition étoit faite à propos & avec justice. On ne disoit rien au maître pendant que les enfans étoient presens; mais aprés qu'ils étoient retirez, il étoit luy même puni, s'il les avoit châtiez avec trop de severité ou avec trop d'indulgence. Les amants participoient à la bonne & à la mauvaise reputation de ceux qu'ils aimoient. On dit même qu'un de ces enfans qui se battoit contre un autre, ayant laissé échapper un cry qui marquoit sa lâcheté & son peu de courage, les Magistrats s'en prirent à celuy qui en étoit amoureux, & le condamnerent à l'amende.

L'amour étoit si bien receuë & si approuvée chez eux, que même les plus honnêtes femmes aimoient les filles; mais cette amour n'engendroit aucune jalousie, au contraire elle faisoit naître une amitié plus étroite entre les rivaux, qui ne pensoient qu'à chercher en commun les moyens de rendre la personne aimée plus vertueuse & plus aimable.

Ils enseignoient aux enfans à parler de maniere que leur discours fut toûjours assaisonné d'une pointe mêlée de grace & comprît en peu de paroles beaucoup de sens, car Lycurgue vouloit, comme on l'a deja dit, que la monnoye fut fort pesante & de peu de valeur, & au contraire que les paroles fussent simples & legeres & pourtant d'un fort grand

Quel doit être le langage des enfans.

prix, & il accoûtumoit les enfans par un long silence à avoir la repartie vive & aiguë ; car comme la débauche rend les hommes infeconds & steriles, l'intemperance de la langue rend de même le discours insipide & vain. Voila pourquoy leurs réponses étoient si énergiques & si subtiles, comme celle que le Roy Agis fit un jour à un Athenien qui se mocquoit des courtes épées des Lacedemoniens, & qui disoit que les Bâteleurs les avalloient facilement sur les theatres devant tout le monde ; *Cependant*, luy dit-il, *avec ces épées si courtes, nous ne laissons pas de percer nos ennemis.* Pour moy je trouve que le langage Laconique est veritablement fort court ; mais qu'il va bien au but & frape tous ceux qui l'écoutent. Et tel étoit Lycurgue dans sa maniere de parler, s'il en faut juger par quelques-unes de ses réponses que l'on a conservées ; Comme celle-cy sur le gouvernement : Quelqu'un luy remontrant un jour qu'il devoit établir dans Sparte le gouvernement populaire, afin que le plus petit y eût autant d'autorité que le plus grand ; *mais toy-même*, luy repartit-il, *va l'établir premierement chez toy, & nous donne l'exemple.* Et cet autre sur les sacrifices ; Comme on luy demandoit pourquoy il avoit ordonné qu'on offrît des victimes si pauvres & de si petite valeur ; *Afin*, dit-il, *que nous ayons toûjours de quoy honorer les Dieux.* Et celle-cy encore sur les combats ; *Je n'ay deffendu à mes Ci-*

Le silence enseigne à bien parler.

L'intemperance de la langue comparée aux excés en amour.

C'est-à-dire où

Citoyens, que les combats où l'on tend la main. On rapporte aussi de luy d'autres réponses qu'on a tirées des lettres qu'il écrivoit aux Spartiates, comme celle-cy ; *Vous me demandez comment vous éviterez les incursions de vos ennemis ? En demeurant toûjours pauvres.* Les Spartiates l'ayant consulté pour sçavoir s'ils devoient bâtir des murailles, il leur répondit ; *Ne vous imaginez pas qu'une ville soit sans murailles, lorsqu'au-lieu de briques, elle a autour d'elle de vaillans hommes qui la défendent.* Il est vray qu'on n'a aucunes preuves certaines que ces lettres & autres semblables soient de luy ; mais il est toûjours constant que les Lacedemoniens étoient grands ennemis des longs discours, comme on le voit par quelques-uns de leurs bons mots. Le Roy Leonidas dit un jour à un grand parleur qui disoit à contretemps de fort bonnes choses ; *Mon amy, tu tiens mal à propos de tres bons propos.* Quelqu'un demandoit au Roy Charilaüs neveu de Lycurgue, pourquoy son oncle avoit établi si peu de loix ? *Parce*, dit-il, *que peu de loix suffisent à ceux qui parlent peu.* Et Archidamidas répondit à quelques-uns qui blâmoient le Sophie Hecatée, de ce qu'ayant été receu à une de leurs tables, il n'avoit rien dit de tout le souper, *Celuy qui sçait parler, sçait aussi quand il faut parler.* Et quant à ce que j'ay dit plus haut, que leurs réponses étoient souvent assaisonnées d'une pointe

L'on met bas les armes & on l'on demande quartier.

Ce mot de Leonidas n'est pas contre les longs discours ; mais contre les discours faits à contretems.

mêlée de grace, en voicy la preuve. Un fâcheux rompoit un jour la tête à Demaratus de mille questions impertinentes, & ne cessoit de luy demander, qui étoit le plus honnête homme de Lacedemone ? il luy répondit, *Celuy qui te ressemble le moins.*

Le Roy Agis entendant beaucoup louër les Eliens, de ce qu'aux jeux Olympiques, ils jugeoient équitablement ; *Quelle grande merveille*, dit-il, *que de cinq en cinq ans les Eliens rendent un seul jour bonne justice !*

Car ces jeux se celebroient chaque cinquiéme année, & l'espace entre deux étoit appellé Olympiade, qui étoit de quatre ans entiers.

Un étranger pour faire connoître l'affection qu'il portoit aux Spartiates, disoit un jour, *En nôtre ville tout le monde m'appelle Philolacon* ; c'est-à-dire amateur des Lacedemoniens ; le Roy Theopompe l'entendant, luy dit *Mon amy, il vaudroit bien mieux qu'on t'appellât Philopolite*, c'est-à-dire amateur de tes Citoyens.

Un Orateur Athenien appelloit les Lacedemoniens ignorans ; *Tu dis vray*, répondit Plistonax fils de Pausanias, *car de tous les Grecs, nous sommes les seuls qui n'avons appris de vous aucun mal.*

Quelqu'un demandoit à Archidemidas, combien il pouvoit y avoir de Spartiates ? *Il y en a assez*, dit-il, *pour chasser les méchans.*

Par les mots qu'ils disoient même en plaisantant on peut encore juger qu'ils s'accoûtumoient à ne rien dire d'inutile, & à ne lâcher pas une seule parole où il n'y eût

eût un sens qui meritât d'être recherché & approfondi, comme celuy qui étant invité d'aller entendre un homme qui imitoit parfaitement le rossignol, répondit, *J'ay souvent entendu le rossignol même.*

Un autre, aprés avoir lû cette épitaphe, *Ce tombeau renferme ces vaillans hommes, qui aprés avoir éteint la tyrannie dans leur pays ont été les victimes du Dieu Mars, & sont morts devant les murailles de Selinonte. Ils meritoient bien de mourir*, dit-il, *pour avoir éteint la tyrannie, au lieu de la laisser toute brûler.*

Ville de Sicile.

Cette pointe qui roulle sur l'équivoque d'un mot ne me paroît pas digne d'un Lacedemonien.

Un jeune homme répondit à un de ses camarades qui luy promettoit des cocqs qui se faisoient tuer dans le combat ; *Ne me donne point de ceux qui se font tuer ; mais de ceux qui tuent les autres.*

Un autre voyant des hommes qui se faisoient porter à la campagne dans des littieres, s'écria ; *A Dieu ne plaise que je sois jamais assis en un lieu d'où je ne puisse me lever devant un vieillard.*

Voila quelle étoit leur maniere de parler par apophtegmes & par sentences. De sorte que ce n'est pas sans raison que l'on a dit, que *laconiser*, c'étoit moins s'attacher aux exercices du corps qu'à l'étude de la sagesse. On ne les élevoit pas avec moins de soin à faire de beaux vers & de belles chansons, qu'à parler noblement & purement dans le discours ordinaire. En effet leurs poësies avoient je ne sçay quel aiguillon qui excitoit les courages, & un certain feu

Vivre à la Lacedemonienne.

qui échauffant l'ame portoit à faire de grandes actions. Le ſtile en étoit ſimple & mâle, & le ſujet grave & moral; Car c'étoit ordinairement ou les loüanges de ceux qui étoient morts pour la defenſe de Sparte, & dont on vantoit la felicité, ou le blâme de ceux qui avoient fui dans les combats, & dont on peignoit la vie déplorable & malheureuſe. Quelquefois auſſi c'étoit, ſelon la difference des âges, ou une promeſſe d'être vertueux un jour, ou une proteſtation magnifique & glorieuſe de l'être alors. Il ne ſera pas hors de propos d'en rapporter un exemple pour faire entendre ce que je dis. A toutes les fêtes de Sparte il y avoit trois chœurs, par rapport aux trois âges de l'homme. Le premier étoit des vieillards qui commençoient en chantant.

On a conſervé ces vers de M. Amiot parce qu'ils expliquent le texte avec autant de ſimplicité & de fidelité que la proſe le pourroit faire.

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans & hardis:

Le ſecond, celuy des jeunes hommes qui répondoient,

Nous le ſommes maintenant,
A l'épreuve à tout venant:

Et le troiſiéme, celuy des enfans qui pourſuivoient,

Et nous un jour le ſerons
Qui tous vous ſurpaſſerons.

Et l'on peut dire en general que ſi l'on examine de prés les poëſies Lacedemoniennes qui ſont parvenuës juſqu'à nous, & que l'o

l'on conſidere les airs qu'ils faiſoient chanter ſur la flute, quand ils alloient charger l'ennemy, on trouvera que c'eſt avec beaucoup de raiſon que les Poëtes Terpandre & Pindare ont allocié la vaillance avec la muſique. Car le premier a dit en parlant de Lacedemone, *où l'on voit fleurir la valeur des jeunes gens, la muſique harmonieuſe & la juſtice mere de l'abondance.* Et Pindare dit ſur ce ſujet, *où fleuriſſent les conſeils des vieillards, la valeur des jeunes gens, les danſes, la muſique, les fêtes & les plaiſirs.* Car l'un & l'autre repreſentent par-là les Lacedemoniens également addonnez aux armes & à la muſique. En effet, comme a dit un de leurs Poëtes, *joüer de la lyre ſied bien à un homme armé.* C'eſt pourquoy auſſi dans toutes leurs guerres, le Roy avant que de commencer le combat, faiſoit toûjours un ſacrifice aux Muſes; ſans doute pour faire ſouvenir les ſoldats de l'éducation qu'ils avoient receuë, & des jugemens qu'on feroit d'eux; & afin que ces Deeſſes toûjours preſentes à leur eſprit, les portaſſent à mépriſer les plus grands dangers, & à faire des actions dignes de memoire. Quelquefois même dans ces occaſions, on relâchoit de la ſeverité de la diſcipline ordinaire en faveur des jeunes gens; car on leur permettoit d'ajuſter leurs cheveux, & d'orner & embellir leurs habits & leurs armes, & l'on étoit bien-aiſe de les voir gais & fringants, comme de jeunes chevaux qui au premier ſignal du combat, henniſſent & ſont pleins d'ardeur & de feu.

Anciens airs de flute des Lacedemoniens étoient encore du temps de Plutarque.

C'eſt pourquoy Homere donne une lyre à Achille.

Ainsi quoyque dés leur enfance, ils eussent grand soin de leurs cheveux, ils en avoient encore plus de soin le jour d'une bataille; car alors ils les parfumoient & les partageoient également, se souvenant de ce mot de Lycurgue, *que les longs cheveux rendent les beaux encore plus beaux, & les laids encore plus hideux & plus effroyables.* Leurs exercices étoient beaucoup plus doux à l'armée qu'à la ville, & leur vivre ordinaire moins dur & moins sujet, de sorte qu'il n'y avoit qu'eux au monde, à qui la guerre fût un temps de repos, & une occasion de relâchement & de paresse.

Quand ils étoient en bataille en presence de l'ennemy, le Roy sacrifioit une chevre, donnoit ordre à tous les soldats de se couronner de chapeaux de fleurs, commandoit aux joüeurs de flûte de joüer l'air de Castor; & entonnant luy-même le cantique, qui étoit le signal de la charge, il marchoit le premier à la tête des troupes; de sorte que c'étoit un spectacle tres beau & en même temps tres horrible de les voir marcher ainsi en cadence au son des flûtes sans jamais rompre leurs rangs, ni donner aucune marque de crainte, & aller posement & gayement affronter les plus grands perils. Car il est bien vray-semblable que des hommes qui marchent avec tant de mesure & d'ordre, ne sont ni saisis de frayeur, ni transportez de colere; mais au contraire qu'ils ont un courage ferme accompagné de hardiesse

C'étoit l'air d'un hymne qu'on chantoit en l'honneur de Castor & de Pollux.

Colere aussi nuisible aux

& d'esperance, comme étant assurez de la protection des Dieux. Le Roy dans ces occasions menoit toûjours avec luy quelqu'un de ceux qui avoient été victorieux à l'un des quatre grands jeux de la Grece, & l'on dit à ce propos qu'il y eut un jour un Athlete Lacedemonien à qui l'on offrit une grande somme d'argent pour l'empêcher d'entrer en lice aux jeux Olympiques, mais il la refusa, & aprés qu'il eut terrassé son ennemy avec de grands efforts, quelqu'un luy demanda, *Eh bien quel avantage te revient-il de ta victoire?* il répondit en riant: *J'auray l'honneur de marcher devant le Roy dans les combats.* Aprés avoir rompu & mis en fuite leurs ennemis ils ne les poursuivoient qu'autant qu'il falloit pour s'assurer de la victoire. Aprés quoy ils se retiroient, estimant qu'il n'étoit ni glorieux, ni digne de la Grece, de tailler en pieces des gens qui cedent & qui s'enfuyent; & cela ne leur étoit pas moins utile qu'honorable; car leurs ennemis sçachant que tout ce qui resistoit étoit passé au fil de l'épée, & qu'ils ne pardonnoient qu'aux fuyards, preferoient ordinairement la fuite à la resistance.

gens de guerre que la crainte.

Aux jeux Olympiques Pythiques, Isthmiques ou Nemeaques.

Ne point trop poursuivre les ennemis quand ils fuyent.

Hippias le Sophiste asseure que Lycurgue étoit un grand homme de guerre, & qu'il se trouva en personne à plusieurs expeditions. Et Philostephanus luy attribuë l'ordonnance de la cavalerie par compagnies, qu'ils appelloient *Vlames*, dont chacune étoit de cinquante hommes qui

se rangeoient en quarré. Mais Demetrius de Phalere écrit qu'il ne fit jamais la guerre, & qu'il établit son gouvernement en pleine paix. En effet l'institution qu'on luy attribuë de la surséance d'armes pendant les jeux Olympiques, marque bien un homme de bon naturel, & qui n'aime que la paix & que le repos. Aussi quelques Autheurs écrivent, & entre autres Hermippus, qu'il n'aida pas d'abord Iphitus à regler les ceremonies de ces jeux; mais que s'y étant trouvé un jour en passant, & ayant eu la curiosité de les voir, il entendit derriere luy la voix comme d'un homme qui s'étonnoit & qui le reprenoit de ce qu'il n'obligeoit pas ses Citoyens à se trouver à une si belle assemblée; & que s'étant tourné pour voir qui c'étoit, & n'ayant veu personne, il prit cette voix pour un avertissement des Dieux, alla sur l'heure même trouver Iphitus, & regla avec luy tout ce qui concernoit cette fête, qui depuis ce temps-là fut plus celebre, mieux fondée & mieux établie.

Mais cette institution ne peut être de luy, car les jeux Olympiques ne furent établis que long-temps après sa mort.

L'éducation de la jeunesse s'étendoit jusqu'aux hommes faits; car il n'y avoit personne qui eût la liberté de vivre comme il vouloit; mais ils étoient tous dans la ville comme dans un camp, sçachant chacun ce qu'ils devoient avoir pour vivre & ce qu'ils devoient faire pour le public, & passoient ainsi leur vie, persuadez qu'ils n'étoient pas à eux-mêmes, mais à leur païs.

Les hommes assujettis aux mêmes regles que ces enfans.

Quand on ne leur avoit point donné d'or-

d'ordre, & qu'ils n'avoient rien à faire, ils alloient voir les enfans & leur enseigner quelque chose d'utile, ou l'apprendre eux-mêmes de ceux qui étoient plus âgez. Car un des plus beaux & des plus heureux établissemens de Lycurgue, ce fut le grand loisir dont il fit joüir ses Citoyens en leur défendant de s'occuper à aucun art méchanique, & en les empêchant de se tourmenter pour amasser avec beaucoup de peines & de travaux des richesses qu'il avoit rendu mépriſables à cause de leur inutilité. Les Ilotes cultivoient leurs terres & leur en rendoient un certain revenu. On raconte à ce sujet qu'un Lacedemonien s'étant rencontré à Athenes un jour de Palais, & ayant oüi dire qu'un Citoyen venoit d'être condamné à l'amende pour oysiveté, & s'en retournoit chez luy tout triste accompagné de ses amis qui le plaignoient & prenoient part à son infortune, il pria ceux qui étoient autour de luy de luy montrer cet homme qu'on venoit de condamner pour avoir vécu noblement & en homme libre. Ce qui fait voir combien ils estimoient bas & servile de faire quelque métier & de travailler de ses mains pour devenir riche.

Les procés furent bannis de Lacedemone avec l'argent. Comment auroient-ils pû subsister dans une ville où il n'y avoit ni pauvreté ni richesse, l'égalité chassant la disette, & l'abondance étant toûjours également entretenuë par la frugalité. Pendant tout le temps qu'ils n'avoient point

Procés bannis de Sparte.

Vie de gens veritablement libres.

point de guerre, ce n'étoit que fêtes, jeux, danses, festins, chasses & assemblées pour s'exercer ou pour discourir. Car tous ceux qui étoient au dessous de trente ans, n'alloient point du tout au marché, mais ils faisoient faire tout ce qui regardoit leur ménage par ceux qui étoient amoureux d'eux, ou par leurs parents; encore étoit-il honteux aux vieillards de s'occuper trop long-temps de ces sortes de soins, & de ne passer pas la plus grande partie du jour dans les lieux des exercices, & dans les salles où l'on s'assembloit pour la conversation, & où l'on se divertissoit honnêtement, non à parler des moyens de trafiquer & de s'enrichir, mais à loüer les choses honnêtes ou à blâmer les deshonnêtes, d'une maniere mêlée de jeu & avec une certaine plaisanterie qui, sans que l'on y prît garde, instruisoit & corrigeoit en divertissant. Car Lycurgue luy-même n'étoit ni austere, ni farouche, au contraire ce fut luy, comme le rapporte Sosibius, qui consacra une petite image du Ris dans toutes les salles, entremêlant ainsi fort à propos dans leurs repas & dans toutes leurs assemblées, la joye, comme le plus agreable assaisonnement de leur table & de leurs travaux. Il accoûtuma sur tout ses Citoyens à ne vouloir & à ne sçavoir même jamais être seuls; mais à vivre, comme les abeilles, toûjours ensemble, toûjours autour de leurs chefs, & toûjours comme hors d'eux-mêmes, par un transport d'amour, & par un veritable desir de gloire,

Appellées Lesches.

Image du Ris consacrée par Lycurgue dans toutes les salles & dans tous les lieux d'exercice.

Spartiates accoûtumez à n'être jamais seuls.

gloire, afin de ne vivre que pour leur païs: Sentimens d'affection qui se remarquent assez dans quelques-unes de leurs réponses. Pædaretus n'ayant pas eu l'honneur d'être choisi pour être du nombre des trois cens qui composoient le Conseil, s'en retourna chez luy fort content & fort gay, disant qu'il étoit ravi que Sparte eût trouvé trois cens hommes plus honnêtes gens que luy. Pisistratidas ayant été envoyé en Ambassade avec plusieurs autres Lacedemoniens, vers les Lieutenans du Roy de Perse, ces Seigneurs Persans leur demanderent, s'ils venoient de la part de leur Republique, ou s'ils venoient de leur chef? *Si nous obtenons nos demandes*, répondit Pisistratidas, *nous venons de la part de nôtre Republique, si non, nous venons de nôtre chef.* Quelques Amphipolitains étant à Lacedemone, allerent visiter Argileonide mere de Brasidas qui avoit été tué dans leur pays. Argileonide leur demanda d'abord si son fils étoit mort en homme de cœur, & s'il s'étoit montré digne de Sparte; ces étrangers se mirent à exalter ses exploits & son grand courage, jusqu'à dire que dans Sparte, il n'y en avoit pas encore un pareil: *Ah! ne dites pas cela, mes amis*, reprit-elle, *Brasidas étoit certainement un brave homme; mais Sparte en a encore un grand nombre de beaucoup plus braves que luy.*

Lycurgue composa en premier lieu le Senat de tous ceux qui avoient eu part à son entreprise, comme nous l'avons dit au

au commencement, & ensuite il ordonna que pour remplir la place de ceux qui mourroient, on choisiroit les plus gens de bien de la ville au dessus de soixante ans. C'étoit là veritablement le combat le plus glorieux & le plus important que les hommes pussent avoir entre eux, dans lequel on ne choisissoit point le plus vîte parmy les vîtes, ni le plus fort parmy les forts, comme dans les autres combats; mais où le plus vertueux & le plus sage parmy les sages & les vertueux emportoit le prix de la vertu, par tous les differens états de la vie, & avoit, pour ainsi dire, une authorité souveraine, disposant de la mort & de la vie, de l'ignominie & de la gloire, en un mot de toute la fortune de ses Citoyens. L'élection se faisoit de cette sorte: Le peuple s'assembloit dans la grande place; on enfermoit dans une maison voisine un certain nombre d'hommes choisis qui ne pouvoient, ni voir, ni être vûs, & qui entendoient seulement le bruit du peuple, qui en cette occasion, comme dans toutes les autres, donnoit ses suffrages par ses cris. On faisoit passer au milieu de l'assemblée tous les pretendans l'un aprés l'autre, selon que leur rang avoit été reglé par le sort. Cette marche se faisoit de leur part dans un grand silence; mais le peuple témoignoit par ses cris l'approbation qu'il donnoit. Ceux qui étoient enfermez marquoient à chaque fois sur des tablettes le degré du bruit qu'ils avoient entendu, sans sçavoir pour qui il avoit été fait.

Quel est le plus glorieux combat pour les hommes.

Car pour parvenir à cet honneur, il falloit avoir toûjours trés bien vêcu & avoir été vertueux dans tous les âges.

Comment se faisoit l'élection des Senateurs.

Suffrages donnez par des cris.

Cela étoit sujet à beaucoup

d'inconveniens tres fâcheux.

Ils mettoient seulement pour le premier, pour le second, pour le troisiéme, & ainsi de suite pour tous les autres. Celuy pour qui les acclamations avoient été les plus grandes & les plus frequentes, étoit receu Senateur. On le couronnoit d'un chapeau de fleurs, & sur le champ il alloit dans tous les temples remercier les Dieux, suivi d'une foule de peuple, les jeunes hommes & les jeunes femmes chantant à l'envy ses loüanges & le benissant d'avoir si bien & si vertueusement vêcu. A son retour chacun de ses parens luy presentoit une collation, en luy disant, *La ville t'honore de ce festin*; & aprés toutes ces ceremonies il alloit souper dans la salle où il avoit accoûtumé de manger. Tout s'y passoit à l'ordinaire, excepté qu'on luy servoit deux portions, dont il gardoit l'une. Aprés le souper toutes ses parentes se trouvoient à la porte de la salle; il faisoit appeller celle qu'il estimoit davantage, & en luy donnant la portion, qu'il avoit gardée, il luy disoit, *Je vous donne le prix d'honneur que je viens de recevoir.* En même temps toutes les autres femmes la reconduisoient chez elle avec les mêmes acclamations & les mêmes benedictions qu'on avoit données à son parent.

Comment les femmes de Sparte participoient aux honneurs qu'on rendoit aux hommes.

Lycurgue regla aussi avec beaucoup de sagesse tout ce qui regarde les enterremens. Car premierement, afin de bannir toute superstition, il permet d'enterrer les morts dans les villes & autour des temples, pour accoûtumer les jeunes gens

Enterremens.

Car jamais les

Payens n'ont enterré dans les Temples.

gens à cette sorte de spectacle, & les empêcher de craindre la mort & de l'avoir en horreur, comme si elle pouvoit soüiller & rendre impurs ceux qui touchoient à des corps morts, ou qui passoient prés de leurs sepulchres.

En second lieu, il défendit d'enterrer quoy que ce fût avec eux, & voulut qu'on les envellopât simplement d'un drap rouge tout couvert de feüilles d'olivier. De plus il ne permit d'écrire le nom du défunt sur son tombeau, que lorsque c'étoit ou un homme mort à la guerre pour le service de son pays, ou une femme consacrée à la Religion. Il regla la durée du deüil à onze jours, le douziéme jour on le quittoit, aprés avoir fait un sacrifice à Proserpine; car dans toute leur vie il ne laissa rien d'inutile ni d'oiseux; mais dans toutes leurs actions & dans tous leurs devoirs, il mêla la loüange de la vertu ou le blâme du vice, & remplit, pour ainsi dire, sa ville de preceptes & d'exemples vivans, parmy lesquels les hommes étant nourris, & les ayant incessamment devant les yeux, il étoit impossible qu'ils ne se formassent sur ces grands modeles, & ne devinssent vertueux. Par la même raison il ne permettoit pas à toutes sortes de personnes de voyager & de courir le monde, de peur qu'ils ne rapportassent des mœurs étrangeres, des coûtumes desordonnées & licentieuses, & plusieurs differentes idées de gouvernement. Il chassa aussi de sa ville tous les étrangers qui n'y alloient pour rien d'utile, ni de pro-

Epitaphes permises à deux sortes de gens seulement.

Durée du deüil.

Voyage défendus.

Etrangers chassez de Sparte.

profitable, & que la curiosité seule y attiroit. Ce n'est pas qu'il craignît, comme le pretend Thucidide, qu'ils ne voulussent imiter sa police, & qu'ils n'apprissent à aimer la vertu; c'étoit plûtôt de peur qu'ils n'enseignassent à ses Citoyens à aimer le vice. Car à mesure que les étrangers entrent dans les villes, il y entre necessairement des propos nouveaux. Ces propos engendrent de nouveaux sentimens, & ces nouveaux sentimens font necessairement éclore un malheureux essain de passions & d'inclinations nouvelles qui sont entierement opposées au gouvernement, & ruinent toute son harmonie, comme dans la musique l'harmonie est ruïnée par les dissonnances & les faux tons; & c'est pourquoy il croyoit qu'il étoit plus important & plus necessaire de fermer les portes des villes aux mœurs corrompuës, qu'aux malades & aux pestiferez.

Ce sentiment auroit été indigne de Lycurgue.

Belle genealogie de ce que produit dans les villes l'abord des étrangers. Cela est confirmé par l'experience.

Mœurs corrompuës plus contagieuses que la peste.

Jusqu'icy il n'y a pas le moindre vestige de l'injustice ou de l'avarice dont on a accusé les loix de Lycurgue, en disant qu'elles étoient tres bonnes pour rendre les hommes vaillans, mais tres mauvaises pour les rendre justes. C'est sans doute ce qu'ils appelloient l'*Embuscade*, s'il est vray que cet établissement soit de Lycurgue, comme Aristote l'écrit, qui a donné à Platon même cette mauvaise opinion de luy & de son gouvernement. Voicy ce que c'étoit; les gouverneurs des jeunes gens choisissoient de temps en temps ceux qui leur paroissoient les plus pru-

Ce que c'étoit que l'Embuscade chez les Lacedemoniens.

prudens & les plus hardis, ils leur donnoient des poignards & les vivres necessaires, & les envoyoient battre la campagne chacun de leur côté. Ces coureurs ainsi dispersez se cachoient le jour dans les lieux couverts & dans les cavernes pour se reposer, & la nuit ils se jettoient dans les grands chemins; & égorgeoient tous les Ilotes qu'ils rencontroient. Quelquefois même ils marchoient en plein jour & tuoient les plus forts & les plus robustes de ces Ilotes, comme Thucidide le rapporte dans son histoire où il dit, que tous ceux que les Lacedemoniens avoient choisis à cause de leur grand courage, qu'ils avoient affranchis, couronnez & menez dans tous les temples remercier les Dieux de leur liberté, disparurent bien-tôt aprés au nombre de plus de deux mille, sans que jamais on ait pû sçavoir ce qu'ils étoient devenus, ni comment ils étoient morts. Aristote même écrit que les Ephores n'étoient pas plûtôt en charge, qu'ils declaroient la guerre aux Ilotes, afin qu'on pût les tuer sans crime. Il est certain qu'ils leur faisoient toutes sortes de mauvais traitemens; par exemple, ils les faisoient boire à outrance, & les menoient en cet état dans les salles, pour faire voir à leurs enfans qu'elle honte c'étoit de s'enyvrer; & ils les obligeoient à chanter des chansons obscenes, & à danser des danses mal-honnêtes & ridicules, leur défendant de danser & de chanter rien d'honnête, & qui convînt à des hommes libres. Aussi dit-on que dans l'ex-

Perfidie horrible des Lacedemoniens.

l'expedition que les Thebains firent longtemps aprés dans la Laconie, quand ils commandoient aux Ilotes, qu'ils prenoient prisonniers, de chanter des chansons de Terpandre, d'Alcman ou de Spendon, ils s'en excusoient disant que cela leur étoit défendu par leurs maîtres. De sorte que ceux qui ont dit, qu'à Lacedemone ceux qui sont libres y sont extremement libres, & ceux qui sont esclaves extremement esclaves, n'ont pas mal connu la difference qu'il y a entre les Lacedemoniens & les autres peuples. Mais pour moy je croy qu'ils ne commencerent à exercer toutes ces cruautez, qu'aprés la mort de Lycurgue, & precisement aprés le tremblement de terre qui affligea Sparte & qui fut cause que les Ilotes conspirerent contre elle avec les Messeniens, commirent de tres grands maux dans la Laconie, & mirent la ville dans le plus grand danger où elle eut jamais été; car je ne sçaurois jamais imputer à Lycurgue un établissement aussi abominable que celuy de l'*Embuscade*; jugeant en cette occasion de la bonté de son naturel, par la douceur & par la justice qui éclatent dans toutes les autres actions de sa vie, & qui luy ont attiré un témoignage si honorable de la part des Dieux.

Aprés la bataille de Lenctres 370. ans avant J. C.

Car Terpandre avoit été appellé à Lacedemone pour y appaiser quelques seditions.

Alcman ou Alcmæonancien Poëte Lyrique, il vivoit cent ans avant Cyrus.

Spendon est inconnu.

Lorsque la Sybille l'appella Dieu plûtôt qu'homme.

Quand ses premiers établissemens furent reçus & confirmez par l'usage, & sa forme de gouvernement assez vigoureuse & assez forte pour se maintenir d'elle-même & se conserver, comme Platon dit de Dieu, qu'aprés avoir achevé le

le monde, il se réjoüit extremement lorſqu'il le vit tourner & faire ſes premiers mouvemens avec tant de juſteſſe & d'harmonie, ainſi Lycurgue charmé de la grandeur & de la beauté de ſes loix, ſentit un redoublement de plaiſir quand il les vit marcher ſeules, pour ainſi dire, & faire ſi parfaitement leurs fonctions. Cherchant donc, autant que cela dépendoit de la prudence humaine, le moyen de les rendre immortelles & immuables, il fit aſſembler tout le peuple; il luy repreſenta que la police qu'il avoit établie, luy paroiſſoit ſuffiſante dans tous ſes chefs pour rendre la ville heureuſe, & les Citoyens vertueux; & luy declara qu'il y avoit pourtant encore un poinct, qui étoit le plus eſſentiel & le plus important; mais qu'il ne pouvoit le leur communiquer avant que d'avoir conſulté l'oracle d'Apollon; Qu'ils devoient donc obſerver ſes loix inviolablement ſans y rien changer ni alterer, juſqu'à ce qu'il fût de retour de Delphes, & qu'alors il executeroit ce que le Dieu luy auroit ordonné. Ils promirent tous de luy obéïr & le prierent de hâter ſon voyage. Avant que de partir, il fit jurer les deux Rois, les Senateurs, & enſuite tous les Citoyens, que juſqu'à ce que Lycurgue fût de retour, ils maintiendroient la forme de gouvernement qu'il avoit établie. Quand il fut arrivé à Delphes, il fit un ſacrifice à Apollon, & aprés le ſacrifice, il luy demanda ſi ſes loix étoient bonnes & ſuffiſantes pour rendre les Spartiates heureux & vertueux.

Apol-

Apollon luy répondit, qu'il ne manquoit rien à ſes loix, & que pendant que Sparte les obſerveroit, elle ſeroit la plus glorieuſe Cité du monde & joüiroit d'une parfaite felicité. Lycurgue fit écrire cette prophetie, l'envoya à Sparte, & aprés avoir fait un ſecond ſacrifice, il embraſſa ſon fils & tous ſes amis, & pour ne degager jamais les Lacedemoniens du ſerment qu'ils luy avoient fait, il reſolut de mourir volontairement à Delphes; d'autant plus qu'il ſe voyoit auſſi heureux qu'il pouvoit jamais l'être, & qu'il étoit parvenu à un âge où veritablement on peut être encore attaché à la vie; mais où l'on peut auſſi la quitter ſans regret. Il mourut donc en s'abſtenant de manger; car il étoit perſuadé que la mort même des grands perſonnages & des hommes d'Etat ne doit pas être inutile à la Republique, ni oyſive; mais une ſuite de leur miniſtere, une de leurs plus importantes actions, & celle qui leur doit faire autant ou plus d'honneur que toutes les autres. D'ailleurs il voyoit bien pour luy, qu'aprés avoir fait de tres belles choſes, ſa mort mettroit certainement le comble à ſon bonheur, & aſſüreroit à ſes Citoyens tous les biens qu'il leur avoit faits pendant ſa vie; puiſqu'elle les obligeroit à garder toûjours ſes ordonnances qu'ils avoient juré d'obſerver inviolablement juſqu'à ſon retour. Il ne ſe trompa pas dans ſa conjecture; Sparte fut la ville de Grece la plus celebre & la mieux policée, l'eſpace de cinq cens. ans qu'elle obſerva les

Plutarque appelle ce fils Antiorus, & Pauſanias Eucoſmus.

Quelle doit être la mort des grands perſonnages & des hommes d'état.

On pourroit dire qu'il n'y avoit que ceux qui avoient fait le ſerment qui fuſſent obligez à le garder, que leurs enfans étoient libres, & que par conſequent Lycurgue ne

s'assuroit que d'une generation ; mais Lycurgue prétendoit que les enfans étoient obligez par le serment des peres.

les loix de Lycurgue, personne n'y ayant fait le moindre changement jusqu'au Roy Agis fils d'Archidamus ; c'est-à-dire pendant le regne de quatorze Rois. Car l'institution des Ephores, bien-loin de relâcher ces loix, ne servit qu'à les rendre plus fortes, en ce qu'étant faite en apparence pour défendre la liberté du peuple, elle fortifia en effet l'Aristocratie, c'est à dire le party des Rois & des Senateurs. Mais sous le regne d'Agis, l'argent commença à se glisser dans Sparte & avec l'argent l'avarice & l'ambition, par le moyen d'Alexandre ou plûtôt de Lysander, qui étant luy-même incapable de se laisser ébloüir & corrompre par l'or, remplit sa patrie de luxe & d'amour pour les richesses, en y apportant de la guerre des sommes immenses d'or & d'argent, & en renversant par-là les loix de Lycurgue, qui pendant qu'elles avoient été florissantes, avoient fait paroître Sparte, non une ville bien policée, mais la maison bien reglée d'un homme religieux & saint ; ou plûtôt qui avoient fait ensorte que, comme les Poëtes feignent qu'Hercule avec sa peau de lion & sa massuë seulement, parcouroit le monde & le purgeoit de voleurs & de tyrans, Sparte de même avec une simple bande de parchemin, & une mechante cappe donnoit la loy à toute la Grece volontairement soûmise à son empire, étouffoit les tyrannies & les injustes dominations dans les citez, terminoit à son gré les guerres, & calmoit les seditions, le plus souvent sans remuer un

Agis II. qui regna avec Pausanias.

Les Ephores furent établis par Theopompe troisiéme Roy aprés Lycurgue.

L'argent étranger cause la ruine de Sparte.

Dont il ne retient pas pour luy une seule Drachme, comme Plutarque le remarque dans sa vie.

Cette bande de parchemin étoit appellée Scytalé. v. les Rem.

Beau portrait de l'authorité qu'une grande reputation de justice peut donner à une ville & à un état.

un seul bouclier, & en envoyant un seul ambassadeur, qui ne paroissoit pas plûtôt, que tous les peuples soûmis se rangeoient autour de luy, comme les abeilles autour de leur chef, tant la justice de cette ville & son bon gouvernement imprimoient de respect à tous les hommes. C'est-pourquoy je m'étonne qu'on ait osé dire que les Lacedemoniens sçavoient obéïr ; mais qu'ils ne sçavoient pas commander ; & qu'on ait loüé ce mot du Roy Theopompe, qui ayant entendu dire à quelqu'un, que Lacedemone ne subsistoit que parce qu'elle avoit des Rois qui sçavoient bien commander, répondit, *Mais plûtôt parce qu'elle a des Citoyens qui sçavent bien obéir.* Car les peuples ne sçavent bien obéïr qu'à ceux qui sçavent bien commander, & l'obéïssance des sujets dépend de l'habileté des Princes ; celuy qui mene bien, fait qu'on suit bien ; & comme la perfection de l'écuyer consiste à sçavoir rendre les chevaux doux & obéïssans ; ainsi la perfection des Rois consiste à sçavoir rendre leurs sujets soûmis & souples. Les Lacedemoniens n'enseignoient pas seulement aux autres peuples à leur obéïr volontiers dans les occasions pressantes, ils leur inspiroient un violent desir d'être commandez par eux ; car les étrangers ne demandoient aux Lacedemoniens, ni argent, ni vaisseaux, ni troupes, mais un seul Spartiate pour commander leurs armées, & quand ils l'avoient obtenu, ils luy rendoient une entiere obéïssance avec toutes sortes d'honneurs & de respects.

L'obéïssance dépend du commandement.

Gylippe *qui défendit Syracuse contre les Atheniens.*

Les Chalcidiens *peuples de Macedoine au dessous d'Amphipolis que Brasidas défendit contre les Atheniens & y fut tué.*

pects. C'eſt ainſi que les Siciliens obéirent à Gylippe; les Chalcidiens à Braſidas, & tous les Grecs d'Aſie à Lyſander, à Callicratidas & à Ageſilaus, conſiderant ces hommes en particulier, comme d'excellens correcteurs & reformateurs des peuples & des Princes vers leſquels ils étoient envoyez; mais regardant toûjours la ville de Sparte, comme la maîtreſſe des autres dans l'art de bien vivre & de bien gouverner. C'eſt-ſur cela, ce me ſemble, qu'eſt fondée la raillerie de Stratonicus qui dit en riant, *Qu'il ordonnoit que les Atheniens celebreroient des myſteres & feroient des proceſſions; que les Eliens propoſeroient des jeux de prix, & quand les uns ou les autres auroient fait des fautes, que les Lacedemoniens en porteroient la peine & ſeroient bien foüettez.* Mais ce n'eſt là qu'une plaiſanterie. Antiſthene diſciple de Socrate voyant les Thebains s'enorgueillir de la victoire qu'ils avoient remportée à Leuctres, dit plus ſerieuſement; *Il me ſemble voir des écoliers tous fiers d'avoir battu leur maître.* Ce n'étoit pourtant pas là le but de Lycurgue, qu'aprés ſa mort, ſa ville commandât à pluſieurs; mais perſuadé que le bonheur d'une ville, comme celuy d'un particulier, dépend de la vertu & d'être bien avec ſoy-même, il la regla & compoſa de maniere qu'elle pût être toûjours libre, toûjours ſuffiſante à elle même, & toûjours dans les maximes de la vertu. C'eſt-là l'idée de Republique que ſe ſont faite aprés luy, Platon, Diogene, Zenon & tous les autres qui ont bien écrit ſur cette matiere;

Les Grecs d'Aſie, *c'eſt-à-dire les peuples d'Ionie, & les habitans des Iſles que les Atheniens vouloient aſſujettir. v. la vie de Lyſander.*

Callicratidas, *Amiral de la flotte des Lacedemoniens, & qui perdit une grande bataille contre Conon, où il fut noyé.*

Stratonicus. *Il railloit les Atheniens, de la grande peine qu'ils avoient à la ſuperſtition.*

Car les peuples d'Elide étoient ſi occupez de leurs jeux, qu'ils ne penſoient à autre choſe.

En effet le gouvernement de Lycurgue ſuffiſoit pour défendre les frontieres de Sparte, & aſſurer ſa liberté; mais il ne ſuffiſoit pas pour la rendre maîtreſſe des autres villes; en cela il étoit imparfait: Diogene le Cynique. v. les Rem. Zenon pere des Stoïciens.

Elle auroit été la ſeule dans le monde. v. les Rem.

matiere; avec cette difference, qu'ils n'ont laiſſé que des paroles & des diſcours; au lieu que Lycurgue n'a laiſſé, ni diſcours, ni paroles, mais il a fait voir en effet une Republique inimitable & a confondu ceux qui diſent, que le veritable Sage, comme les Philoſophes le définiſſent, ne ſubſiſte point. Car il leur a montré une ville entiere toute parfaitement ſage, & par-là il a juſtement ſurpaſſé la gloire de tous ceux qui ont fondé des Etats & des Republiques parmy les Grecs; c'eſt-pourquoy Ariſtote écrit qu'il n'a pas receu tous les honneurs qui luy étoient dûs, quoy-qu'on luy ait rendu tous les plus grands qu'on puiſſe jamais rendre aux hommes; car on luy a élevé un temple, & tous les ans on luy fait encore un ſacrifice comme à un Dieu. On dit auſſi que, lorſque ſes cendres eurent été rapportées à Sparte, la foudre conſacra ſon tombeau, ce qu'on n'a peut-être jamais veu arriver depuis à aucun des plus grands perſonnages, qu'à Euripide ſeul qui fut enterré en Macedoine prés de la ville d'Arethuſe: Evenement qui favoriſe, ou plûtôt qui juſtifie entierement les partiſans de ce grand Poëte, qu'il ſoit le ſeul à qui on ait vû arriver, aprés ſa mort, la même choſe qui étoit arrivée auparavant au plus ſainct de tous les hommes, & à celuy qui étoit le plus aimé des Dieux.

Sacrifice fait à Lycurgue du tems de Plutarque.

Sur le rivage de la mer Egée. Plaiſante raiſon de preferer un Poëte à un autre. v. les Remarques.

Pour ce qui eſt du lieu où mourut Lycurgue, les uns diſent que ce fut à Cirre. Apollothemis aſſeure qu'il ſe fit porter en Elide, & Timée prétend avec Ariſtoxene,

Ville des Locres ſur le Golphe de Corinthe ou de Lepante.

qu'il finit ſes jours en Crete. Ce dernier ajoûte même que les habitans de l'Iſle montrent ſon tombeau dans le territoire de Pergamie prés du grand chemin. On dit qu'il laiſſa un fils unique appellé Antiorus qui étant mort ſans enfans fut le dernier de ſa race. Mais ſes parens & ſes amis firent une ſocieté qui dura trés longtems, & les jours qu'elle s'aſſembloit, ils les appelloient *Lycurgides*. Ariſtocrates, fils d'Hipparchus, écrit que Lycurgue étant mort en Crete, ſes hôtes firent brûler ſon corps & jetterent ſes cendres dans la mer, comme il les en avoit expreſſement chargez, de peur que ſi elles étoient un jour rapportées à Sparte, les Lacedemoniens, pretendant qu'il y étoit retourné, & ſe croyant quittes du ſerment qu'ils luy avoient fait, ne changeaſſent la forme de gouvernement qu'il avoit établie.

Territoire de Pergamie; *Ainſi appellé de l'ancienne ville de Pergame qui étoit dans l'Iſle de Crete.*

Fin de la vie de Lycurgue.

REMARQUES SUR LA VIE DE LYCURGUE.

Les uns diſent qu'il fut contemporain d'Iphitus.] Cela eſt fondé ſur ce qu'on pretend qu'Iphitus inſtitua les jeux Olympiques cent huit ans avant la premiere Olympiade vulgaire qui a commencé l'an du monde 3174. & qu'il y avoit eu vingt-ſept Olympiades, c'eſt-à-dire cent huit ans, avant cette Olympiade vulgaire; mais qu'on ne les compta point, & qu'on ne commença à compter que par la vingt-huitiéme; d'où vient que l'on ignore ceux qui remporterent le prix aux vingt-ſept premieres. Mais je doute qu'on puiſſe fonder ce ſentiment ſur aucune bonne authorité. Comment les Grecs auroient-ils negligé de marquer les commencemens d'une fête ſi ſolemnelle? Eux qui étoient ſi ſoigneux de ramaſſer juſqu'aux moindres choſes qui pouvoient contribuer à la gloire de leur pays. Il eſt certain que Lycurgue étoit plus ancien qu'Iphitus. Page 206.

Et qui regla avec luy la ſuſpenſion d'armes qui s'obſerve pendant les jeux Olympiques.] Toutes les guerres ceſſoient en Grece pendant les jeux Olympiques, & c'eſt une choſe aſſez remarquable. Il n'y a point de fête ſi reſpectée parmy les Chrêtiens.

Ariſtote eſt même de ce ſentiment, qu'il fonde ſur un diſque Olympique où le nom de Lycurgue ſe trouve écrit.] Cette raiſon ſeroit fort bonne, s'il étoit conſtant que le Lycurgue, dont le nom étoit écrit ſur ce palet, fût le Legiſlateur; mais comme il y a eu pluſieurs Lycurgues, l'argument d'Ariſtote ne prouve rien.

Eratoſthene.] Hiſtorien d'Athenes qui fut appellé en Egypte par Ptolomée Evergete qui le fit ſon Bibliotequaire; il fut precepteur de Callimaque. C'étoit un homme d'un ſçavoir prodigieux, & il avoit fait quantité d'ouvrages tant d'Hiſtoire, que de Chronologie & de Geographie; Il eſt ſouvent cité par Strabon.

Apollodore.] Le Grammairien Apollodore contemporain d'Eratoſthene, nous avons encore un abregé d'un de ſes ouvrages ſous le nom de *Biblioteque d'Apollodore*, ou de *l'origine des Dieux*.

Comptent les temps par la ſucceſſion des Rois de Sparte, le mettent pluſieurs années avant la premiere Olympiade.] Cent trente ans; Il eſt certain que de compter ainſi par la ſuite des Rois c'eſt la maniere la plus ſûre. Ce calcul revient à peu

à peu prés à celuy de Strabon, qui poſe comme une choſe conſtante, que Lycurgue étoit cinq generations aprés Althemenes qui mena une colonie en Crete. Or cet Althemenes étoit fils de Ciſſus qui fonda Argos dans le même temps que Patrocles quatriéme ayeul de Lycurgue fonda Sparte. Ainſi Lycurgue floriſſoit peu de temps aprés Salomon, environ l'an du monde 3050. & neuf cens ans avant nôtre Seigneur.

Mais ſur ce qu'il y a eu deux Lycurgues à Lacedemone en differens temps.] Le dernier fut celuy qui chaſſa du thrône de Sparte ſon Collegue Ageſipolis troiſiéme du nom. Il deſcendoit auſſi d'Hercule. Ces deux Lycurgues furent bien differens, le premier rendit le Royaume à ſon neveu, & le dernier ne pût y ſouffrir ſon Collegue.

Quand il dit qu'il étoit du temps des Heraclides.] Ce paſſage de Xenophon eſt dans ſon traité de la Republique des Lacedemoniens, d'où Plutarque a tiré tout ce qu'il y a de plus conſiderable dans cette vie.

Met pourtant Lycurgue le ſixiéme en droite ligne aprés Patrocles.] Qui mettoit-il donc entre Prytanis & Eunomus? Je croirois ou que cet Eutychidas s'étoit trompé, ou que Plutarque n'avoit pas bien pris le ſens de ſes paroles, & que cet Hiſtorien mettoit Lycurgue le ſixiéme en comptant Patrocles: Voicy la Genealogie entiere depuis Hercule. Page 207.

Hercule,
|
Hillus,
|
Cleodæus,
|
Ariſtomachus,
|
Ariſtodemus,
|
Patrocles, ou Procles, peut-être par abbreviation,
|
Soüs,
|
Eurytion, ou Euryphon, ou Eurypon,
|
Prytanis,
|
Eunomus,
|
Polydecte, & Lycurgue.

Cette Genealogie eſt vicieuſe dans Herodote Liv VIII. car outre que Soüs y eſt oublié, Eunomus eſt mis pour fils de Polydecte.

Les Spartiates ſoûmirent les Ilotes.] Les Ilotes ou Heilotes étoient les habitans de *Helos* ville maritime de la Laconie, qui ayant été ſubjuguez par les Spartiates, donnerent leur nom aux autres eſclaves qui eurent enſuite le même ſort, car ils furent tous appellez *Ilotes*.

Page 208. *Ils ne nommerent pas ſa maiſon de ſon nom, mais de celuy de ſon fils Eurytion.*] Car

Car juſqu'à Eurytion, cette maiſon avoit été appellée la maiſon des Procleides ou Patrocleides de Patrocles, ou Procles pere de Soüs.

Il trouva quelques-unes de leurs loix ſi belles qu'il les prit pour s'en ſervir.] C'eſt le Sentiment des plus anciens Auteurs, comme Ephorus, Calliſthene, Ariſtote, Platon, qui diſent tous, que Lycurgue imita en beaucoup de choſes le gouvernement de Crete; & Polybe aſſûre qu'ils ſe ſont tous trompez; voicy les raiſons qu'il en donne dans le Liv. VI. A Sparte, dit-il, les terres ſont partagées également entre tous les Citoyens, les richeſſes en ſont bannies, les Rois y ſont perpetuels, & le Royaume y eſt hereditaire, & c'eſt tout le contraire en Crete. Mais tout ce que dit Polybe n'empêche pas que Lycurgue ne puiſſe avoir pris ce qu'il y avoit de bon dans le gouvernement de Crete, & laiſſé ce qu'il y avoit de defectueux. Il y a tant de conformité entre les loix de Lycurgue & celles de Minos, qu'on ne peut preſque pas douter que les dernieres n'ayent donné lieu aux autres, puiſque Minos eſt plus ancien que Lycurgue; & c'eſt le ſentiment de Strabon. Page 211.

Il perſuada Thales qui paſſoit pour un des Sages de Grece & pour un trés grand Politique.] Plutarque a confondu ce Thales avec le Thales Mileſien, qui étoit un des ſept Sages de Grece, & qui vivoit du temps de Creſus & de Solon. Ce Thales dont parle Plutarque étoit un Mu-

ſicien, grand Poëte & plus ancien que le Thales contemporain de Creſus de plus de 250. ans.

Par le moyen de certaines meſures ſi harmonieuſes.] Si dés le temps de Lycurque la muſique des Grecs étoit déja capable de purger les paſſions, quel progrés ne devoit-elle pas avoir fait depuis ce temps-là juſques à celuy d'Ariſtote ? Aujourd'huy on prend pour des fables tous les effets ſurprenans que les Anciens racontent de cette muſique des Grecs ; mais Platon, Ariſtote, Theophraſte, Polybe & tout ce qu'il y a eu d'Auteurs plus graves & plus ſenſez, ſe ſeroient-ils expoſez à être dementis par tout un peuple, en attribuant à la muſique des effets qu'elle n'auroit pas produits ? Leur muſique ne peut avoir été que trés ſuperieure à la nôtre, & par l'avantage de leur langue, & par le caractere de leur eſprit ; car on trouvera que dans tous les pays, la muſique a toûjours été proportionnée au genie & au langage des peuples.

Dans le deſſein de voir par luy-même le luxe & les delices des Ioniens.] Les habitans de l'Attique, appellez *Ioniens*, menerent une colonie dans l'Aſie Mineure, environ mille cinquante ans avant la naiſſance de nôtre Seigneur, occuperent tout le pays qui eſt entre la Lydie & la Carie, & l'appellerent Ionie. Cette migration Ionienne, ſe fit environ cent cinquante ans avant Lycurgue. Mais ces peuples étoient-ils déja ſi corrompus du

du temps de ce Legiſlateur ? Il me ſemble que les premiers Mileſiens ont été fort decriez pour leurs mœurs farouches & auſteres ; & je ne ſçay ſi l'on ne pourroit pas prouver qu'ils ne tomberent dans cette molleſſe & dans cette corruption, qui donna lieu au proverbe *les mœurs Mileſiennes*, qu'aprés le regne de Cyrus.

Ce fut là vray ſemblablement qu'il vit pour la premiere fois les poëſies d'Homere.] Il dit *vray-ſemblablement*, parce qu'il y avoit des Auteurs Grecs qui ſoûtenoient qu'il avoit vû Homere qui étoit alors à Chio. L'opinion de Plutarque eſt plus ſûre, Homere étoit mort avant la naiſſance de Lycurgue. Page 212

Chez les deſcendans de Cleophylus.] Ce Cleophylus avoit été hôte d'Homere ; mais comment accorder cela avec le ſentiment de Porphyre qui écrit que ce Cleophylus hôte d'Homere étoit amy particulier de Pythagore ? Si cela étoit, Lycurgue ſeroit moins ancien de prés de 300. ans, car il auroit été du temps de Servius Tullius ; c'eſt ce qu'on ne pourra jamais accommoder avec l'exacte chronologie. Ce Cleophylus amy de Pythagore étoit ſans doute un des deſcendans de celuy chez qui Homere avoit logé.

Et ayant trouvé que les inſtructions morales & politiques qu'ils renferment ne ſont pas moins utiles que ſes contes & ſes fictions ſont agreables.] Ce jugement que Lycurgue fait d'Homere, & qui eſt celuy de Plutarque, merite d'être remarqué ;

car il est conforme à celuy qu'en ont fait dans les siecles suivans tous les plus grands hommes qui y ont admiré la solidité des preceptes & la beauté des fictions.

En avoient quelques pieces détachées.] Avant Lycurgue on n'avoit en Grece que de ces pieces detachées, à qui on donnoit le nom de ce qu'elles contenoient, comme, *la vaillance de Diomede*, *la rançon d'Hector*; mais on ne peut pourtant pas inferer de-là que chaque poëme d'Homere n'est qu'un ramas de pieces qu'on a cousuës, & qui n'ont entre elles aucune liaison, comme l'a pretendu un Ecrivain moderne, qui n'est tombé dans cette erreur, que pour n'avoir pas entendu le passage d'Elien qu'il a cité du Liv. 7. Chap. 14. Avant que l'Eneïde fût publique, les Romains en avoient des morceaux, comme celuy de Marcellus, celuy des amours, de la mort de Didon, & celuy de l'impie Mezence, &c. Conclura t'on de-là avec quelque apparence de raison, que ce ne sont pas des pieces d'un poëme, qui avec elles ne fait qu'un seul & même corps?

Qui est que les gens de guerre y sont un corps separé de tous les corps de l'Etat.] Toute l'Egypte étoit partagée en quartiers qu'on appelloit *Nomous*, & il y avoit un certain nombre de ces quartiers assignez à chacun de ces Corps qui composoient l'Etat, & qui étoient sept en tout: Celuy de Prêtres; celuy des Gens de guerre; celuy des Pasteurs des gros troupeaux; celuy des Pasteurs des

petits troupeaux; celuy des Marchands; celuy des Interpretes, & celuy des Gens de marine. Les Gens de guerre étoient appellez *Calasyriens*, & *Hermotybiens*; il leur étoit défendu d'exercer d'autre métier que celuy de la guerre, que les peres enseignoient à leurs enfans.

Il est certain que quelques Historiens Grecs sont en cela d'accord avec les Egyptiens.] Herodote dit pourtant qu'il seroit difficile de dire si ce partage passa des Egyptiens aux Grecs, parce qu'il étoit en usage chez les Thraces, les Scythes & autres Barbares, de qui les Grecs pouvoient fort bien l'avoir pris

Et qu'il soit passé jusques dans les Indes.] Comment Lycurgue seroit-il passé dans les Indes, puisqu'Alexandre fut le premier qui ouvrit le chemin des Indes aux Grecs plus de cinq cens ans aprés Lycurgue, car l'expedition de Bacchus & celle d'Hercule sont des fables qui n'ont pas le moindre fondement.

Le Spartiate Aristocrates.] Qui avoit fait l'histoire de Lacedemone, dont le IV. Livre est cité par Athenée.

Il alla à Delphes pour consulter Apollon.] Comme Minos avoit persuadé au peuple, qu'il tenoit de Jupiter même les loix qu'il leur imposoit, Lycurgue, son imitateur en tout, imita aussi cette conduite, & voulut faire croire aux Grecs qu'il ne faisoit rien que par l'ordre d'Apollon; car un oracle abregeoit bien des difficultez dans ces sortes d'entrepriſes. Page 213

Lequel, comme dit Platon, étant mêlé Page 215

avec

avec la puissance trop absoluë des Rois.] Ce passage de Platon est dans le III. livre des loix, dans ce livre admirable où il examine la cause de la decadence des Empires. C'est à la page 691. L'Athenien dit au Lacedemonien : *Quelque Dieu, je pense, prenant soin de vous & prevoyant ce qui devoit arriver, vous a donné deux Rois d'une même famille, afin que regnant ensemble, ils fussent plus moderez & l'Etat plus tranquille. Et aprés cela un esprit divin dans une nature humaine, (c'est Lycurgue,) voyant leur puissance encore trop absoluë & trop enflée, l'adoucit & la modera en y mêlant la sagesse du Senat & en égalant à l'autorité des Rois celle des vingt-huit Senateurs qui le composoient.* Il traite la même matiere dans sa VIII. lettre, où aprés avoir fait voir que la perte des Etats vient, ou du côté des Rois trop avides de la tyrannie, ou du côté des sujets trop amoureux de leur liberté, il dit que Lycurgue s'étant apperçû que le Royaume d'Argos & celuy de Messene perissoient par l'orgueil de leurs Princes, qui avoient degeneré en Tyrans, craignit que la même chose n'arrivât à Lacedemone & que pour prevenir ce malheur, il instituа le Senat qui fut également salutaire & aux Rois & aux sujets, parce que par ce moyen la loy devint le maître des Rois, & que les Rois ne devinrent pas les Tyrans de la loy. Aristote blâme dans cette institution du Senat, que les Senateurs fussent à vie, parce que l'esprit ne vieillissant pas moins que le corps, c'est une injustice de commettre la fortune & la vie

De l'Edition de Deserres.

de s

des Citoyens à des hommes qui ne sont plus en état de juger. Il trouvoit encore fort mauvais qu'ils ne fussent pas obligez à rendre compte de leurs actions.

Sphærus.] Disciple de Zenon du temps de Ptolomée Evergete. Il avoit écrit les vies des Philosophes appellez Eretriens de la ville d'Eretrie en Euboée. Il avoit fait la vie de Lycurgue & celle de Socrate, & l'on cite de luy un traité de la Republique de Lacedemone.

A Jupiter Syllanien & à Minerve Syllanienne.] Je ne sçay ce que c'est que que ce surnom de *Syllanien*, & *Syllanienne*, je croy qu'il faut corriger ce passage & lire ; *à Jupiter Sellasien & à Minerve Sellasienne* ; car *Sellasia* étoit une ville de la Laconie sur la riviere d'Eurotas. Page 216.

Et tu laisseras au peuple le droit de ratifier ou d'annuler ce qu'on y aura proposé.] Les paroles du texte sont entierement corrompuës, je les ay expliquées selon la correction que j'en ay faite ; car au lieu de γαυωδῶν χρειῶν ἢ μὴν κὴ κράτος, je lis δήμῳ δ'ἀν ἀχρεῶν ἦμβρ τὸ κράτος. *Populo autem concionum potestatem relinquere.*

Car les Lacedemoniens tenoient leurs assemblées entre le pont & la riviere.] Ce pont étoit donc le pont de quelque torrent different de cette riviere ; car entre une riviere & son pont, il n'y a pas d'espace pour tenir des assemblées, à moins que cette riviere n'ait deux bras.

C'est-pourquoy, comme dit Platon, ils luy donnerent un frein, en luy opposant l'authorité des Ephores] Ce passage de Platon suit im-

immediatement celuy que je viens de rapporter du III. livre des loix; car aprés avoir parlé de Dieu & de Lycurgue, il ajoûte: *Et un troisiéme Sauveur trouvant cette puissance du Senat & des Rois encore trop emportée & trop furieuse, luy opposa l'authorité des Ephores comme un frein, en la reduisant presque à la douceur & à l'égalité d'une puissance qui se donne au sort.* Ce troisiéme Sauveur c'est le Roy *Theopompe*. Ephore signifie *Controlleur*, *Inspecteur*. Les Ephores n'étoient qu'un an en charge, & ils étoient cinq.

Page 232. *En effet en luy faisant perdre ce qu'elle avoit de trop, il l'a mit à couvert de l'envie.*] Aristote trouvoit pourtant beaucoup de défauts dans cet établissement des Ephores. En premier lieu leur autorité luy paroissoit trop grande, & peu differente de la tyrannie; car les Rois mêmes étoient obligez de faire la cour aux Ephores. En second lieu il n'approuvoit pas qu'ils fussent choisis parmy le peuple; car il arrivoit de-là que la plûpart étoient des ames venales, comme l'experience l'a souvent montré; En troisiéme lieu il trouvoit ridicule que des gens sans éducation & sans étude, jugeassent à leur volonté, & non pas par des loix écrites; Et enfin il blâmoit la maniere de vivre des Ephores, qui étant trop dissoluë, ruïnoit insensiblement la regle austere qu'on avoit imposée aux autres Citoyens. Les Ephores causerent les mêmes desordres dans Sparte que les Tribuns causerent dans Rome. Cependant il est toûjours certain que

que Theopompe rendit l'Etat de Sparte plus durable en moderant la puissance des Rois. Voy le v. Liv. des politiques d'Aristote. Chap. XI.

De sorte que ses Successeurs n'eurent pas à souffrir ce que les Messeniens & les Argiens &c.] Mais l'autorité seule du Senat pouvoit empêcher cela sans avoir recours aux Ephores, qui causerent dans Sparte de grandes seditions; car ils tuerent le Roy Agis, & ils furent tuez ensuite par Cleomene.

Quand on considere les desordres & les seditions qui regnerent dans Messene & dans Argos villes voisines & parentes de Sparte.] Il appelle Argos & Messene *parentes de Sparte*, par ce que les Fondateurs de ces trois villes étoient tous de la race d'Hercule, Argos & Messene ayant été fondées par les deux freres Temenus & Cresphontes, & Sparte par leurs deux neveux Eurysthenes & Patrocles fils d'Aristodeme.

Et dans le partage des terres leur sort s'étant même trouvé beaucoup meilleur.] Car le terroir d'Argos & celuy de Messene étoient beaucoup meilleurs que celuy de Sparte. Euripide dit en quelque endroit, que la Laconie avoit beaucoup d'étenduë, mais que ses terres n'étoient pas labourables à cause des montagnes qui les coupoient, au lieu qu'il n'y avoit rien de plus riche & de plus abondant que la Messenie dont les terres étoient arrosées de beaucoup de ruisseaux & tres-bien fournies de toutes sortes de pasturages. Il en étoit de même des terres d'Argos. Voyez Strab. Liv. VIII.

Et l'avarice.] Aprés Lycurgue les Lace- Page 233.

de-

demoniens firent encore long-temps la guerre à l'avarice, jusques-là qu'un jeune homme ayant acheté un heritage à fort bon marché, il fut appellé en justice & condamné à l'amende; car outre l'injustice qu'il avoit faite en achetant une chose beaucoup moins qu'elle ne valloit, on jugea qu'il étoit trop porté au gain; puisqu'il pensoit à acquerir dans un âge, où l'on ne pense d'ordinaire qu'à dépenser.

Soixante & dix mesures d'orge pour homme & douze pour femme.] Voila une étrange inegalité. Mais il faut entendre qu'on assignoit soixante & dix mesures à l'homme comme au chef de la famille qui devoit nourrir ses enfans & tous ceux qui étoient dans sa maison; La portion de la femme étoit comptée à part pour la facilité de la dot qui devoit toûjours la suivre.

Page 234. *Qu'il fit d'un si grand poids & d'un si petit prix, qu'il fallut une charrette à deux bœufs pour porter une somme de trente mines.*] Chaque piece pesoit une livre & ne valloit que six deniers; mais cet établissement de Lycurgue ne fut bon que pendant que les Spartiates se contenterent de leur pays. Quand ils eurent sur les bras des guerres étrangeres, leur monnoye de fer n'étant pas de mise, & leurs denrées ne pouvant suffire aux échanges, ils furent obligez d'avoir recours aux Perses, dont l'or & l'argent les éblouït. Ainsi Lycurgue rendit sa ville pauvre, & ses citoyens avares. Leur avarice donna lieu au proverbe dont parle Platon: *On voit bien l'argent entrer à Lacedemone, mais on ne l'en voit jamais sortir.*

Page 236. *Où il ordonna que tous les Citoyens mangeroient ensemble des mêmes viandes.*] Ils mangeoient avec leurs armes, pour être plus prêts à recevoir les ordres & à les executer. Cet établissement de Lycurgue fut bon pendant qu'il n'y eut pas plus de Citoyens que de portions de terre; mais quand le nombre des Citoyens fut augmenté, les familles chargées d'enfans ne purent plus fournir leur part pour ces repas publics; ainsi la ville retomba dans l'inconvenient que Lycurgue avoit voulu éviter, qui est les pauvres; C'est pourquoy il auroit mieux fait d'ordonner que ces repas seroient faits aux depens du public, comme on le pratiquoit en Crete.

Et leur defendit expressement de manger chez eux sur des lits somptueux & des tables magnifiques.] Mais cette défense étoit inutile, pendant que les Ephores avoient la permission de se traiter magnifiquement & de vivre dans le luxe? Cet exemple seul faisoit plus de mal que la loy ne pouvoit faire de bien.

Page 237. *Où ce que l'on dit communement de Plutus, qu'il est aveugle, se trouvât vray.*] Cela est pris du mot que Lycurgue disoit à ses amis: *Ah mes amis, que c'est une belle chose de faire voir effectivement que Plutus est aveugle!*

Page 239. *Pour la remercier de sa gueriſon.*] D'autres disent que ce fut pour la remercier de ce qu'Alcandre ne luy avoit pas crevé aussi l'au-

l'autre œil, comme il avoit dessein de le faire si on ne l'en eût empêché.

Page 240. *Ayant envoyé demander ses portions.*] Car les Rois avoient toûjours deux portions qu'on leur donnoit, comme dit Xenophon, non pas afin qu'ils mangeassent une fois autant que les autres ; mais afin qu'ils pussent donner une de ces portions à celuy qu'ils jugeroient digne de cet honneur.

Les Polemarques les luy refuserent.] Les Polemarques ; c'est à-dire les Generaux d'armée ; Car c'étoit toûjours les premiers de l'Etat qui étoient établis pour faire les portions.

Page 241. *Et s'il s'en trouvoit une seule de cette sorte, le Pretendant n'étoit point receu.*] Cela devoit produire de grands desordres ; il auroit bien mieux valu guerir les haines, & les animositez des Citoyens, que de les entretenir par ces sortes de vengeances.

Page 242. *Car il n'étoit pas permis de se faire éclairer.*] Xenophon dit que cette défense n'étoit que pour les jeunes gens qui tiroient de-là un double avantage ; car sçachant qu'ils ne coucheroient pas dans le lieu où ils soupoient, ils étoient forcez d'être sobres, afin de pouvoir retrouver leur maison, & ils s'accoûtumoient à aller la nuit comme le jour sans avoir besoin de lumiere.

C'est ce qui est empreint dans les mœurs & dans les esprits des Citoyens] Les loix sans les mœurs ne seront jamais qu'une foible barriere contre les passions des hommes. Horace a fort bien dit : *Quid leges sine moribus vanæ proficiunt* ? Mais si les loix sont inu-

inutiles sans les mœurs, les mœurs sont aussi bien foibles sans les loix, & l'experience a fait voir que la foiblesse & la corruption des hommes sont si grandes, qu'il a fallu que la loy écrite soit venuë au secours de la loy non écrite ; elles ne sçauroient subsister l'une sans l'autre, & elles se prêtent reciproquement du secours.

Page 242. *Pour ce qui est des petits contrats qui ne regardent que l'interêt, &c. il jugea qu'il étoit beaucoup mieux de ne pas les assujettir à des formules expresses*] Car toutes les formules n'ont été inventées que pour prevenir l'injustice des hommes & leur mauvaise foy. Si les hommes sont justes, ces formules sont inutiles, & s'ils sont injustes elles le sont encore le plus souvent, l'injustice étant ordinairement plus forte que toutes les barrieres qu'on luy oppose. Horace a fort bien dit :

Adde Cicutæ
Nodosi tabulas centum : mille adde catenas :
Effugiet tamen hæc sceleratus vincula Proteus :

Ne vous contentez pas d'une simple promesse, ajoûtez-y toûtes les rubriques & toutes les formules du fameux Notaire Cicuta qui sçait si bien lier les gens, un scelerat sçaura fort bien se tirer de toutes ces chaînes, comme un second Protée.

Page 243. *L'ancien Roy Leotychidas.*] Il parle du premier Leotychidas fils d'Anaxilaüs ; car il y en eut un second, fils de Menares & un troisiéme, fils d'Agis, ou plûtôt bâtard d'Alcibiade. Il

Il mit les Thebains en état de tenir tête aux Lacedemoniens.] Cela parut bien évidemment à la bataille de Leuctres, où les Lacedemoniens furent vaincus par Epaminondas, & perdirent leur Roy Cleombrotus avec leurs meilleures troupes.

Il appella ces trois ordonnances Rhetres, *pour faire croire.*] Les oracles d'Apollon étoient proprement appellez *Rhetres*, c'est-à-dire, *Dits* : Les Latins les appelloient de même *Dictio*. Lycurgue appella ses ordonnances de ce nom pour les rendre plus venerables, & par ce qu'elles n'étoient point écrites, on ne les avoit que par tradition.

Page 244. *Car il ne faut pas croire ce que dit Aristote.*] Le passage d'Aristote est dans le II. Liv. de ses Politiques, Chap. VII. où il fait voir que dans tous les Etats où les femmes sont dereglées, la moitié de l'Etat est necessairement corrompuë, & cette moitié corrompuë communique bientôt sa corruption à l'autre moitié. A Lacedemone les femmes commandoient aux hommes, ainsi elles gouvernoient tout, & ce fut en partie ce qui causa enfin leur perte. Plutarque ne justifie icy Lycurgue que tres foiblement.

Qui à cause des frequentes expeditions de guerre.] A cause des guerres qu'ils eurent d'abord contre ceux d'Argos, ensuite contre les Arcadiens, & aprés cela contre Messene.

Au contraire il prit d'elles tout le soin qu'il étoit possible d'en prendre.] Mais ce soin n'aboutit qu'à les rendre hardies contre leurs

leurs maris. Je m'étonne que Plutarque ait entrepris de justifier icy Lycurgue contre le témoignage de toute l'autiquité, qui temoigne qu'à Sparte la licence des femmes étoit si grande, que rien n'étoit capable de l'arrêter. Un Lacedemonien même fait cet adveu dans les Livres des loix de Platon.

Il n'y avoit là rien de honteux, Sparte étant le trône de la pudeur.] Il veut dire que là où l'intemperance n'est point connuë, les nuditez ne peuvent faire aucun mal, & c'est le sens du mot de Livie, *que des hommes nuds sont des statuës pour les femmes chastes.* Mais n'est ce pas un grand mal que de pecher contre la bien-seance & l'honnêteté naturelle ? Comment Plutarque a-t'il approuvé une chose si deraisonnable & si opposée à la pudeur ? Dans l'Andromaque d'Euripide Pelée reproche à Menelas, que les débauches de sa femme ne venoient que de l'éducation qu'elle avoit receuë à Sparte : ses paroles sont remarquables : *Il n'est pas au pouvoir des filles de Sparte d'être sages quand elles le voudroient ; car elles sortent de la maison de leur pere avec des juppes entr'ouvertes qui laissent voir leurs cuisses ; elles vont avec les jeunes hommes, elles courent & luttent avec eux, ce que je ne sçaurois souffrir. Aprés cela faut-il s'étonner que vous n'ayez que des femmes débauchées.* Page 246.

Et leur élevoit en même temps le courage.] Ce courage ne parut pourtant guere, lorsqu'Epaminondas, aprés le gain de la bataille de Leuctres, alla attaquer Sparte ; car les femmes ne faisoient que courir ça

&

& là toutes éperduës, rempliſſoient tout de leurs cris, & cauſoient plus de deſordre & de confuſion que les ennemis mêmes.

Page 246. *Qui étoient attirez, comme dit Platon, non par une neceſſité Geometrique, mais par une neceſſité plus forte encore, & qui vient d'un attrait d'amour.*] J'ay tâché de conſerver toute la beauté de ce paſſage qui eſt pris du v Liv. de la Republique de Platon, où ce payen trompé par une fauſſe lumiere, avance cét étrange dogme, que les femmes doivent être communes, & qu'on doit les élever comme les hommes. Socrate dit donc, que *les hommes & les femmes étant toûjours enſemble, & en public, & en particulier, ſeront portez par une neceſſité naturelle à s'aimer. Cela ne vous paroît-il pas une ſuite neceſſaire?* ajoûte-t'il en s'addreſſant à Glaucon. *Si neceſſaire*, répond Glaucon en raillant ſur ces mots de *neceſſité* & de *neceſſaire*, *que ce qu'on appelle neceſſité Geometrique n'en approche pas, car c'eſt une neceſſité d'amour qui eſt mille fois plus forte & qui attire & perſuade bien plus ſerieuſement & plus efficacement le peuple que les plus neceſſaires demonſtrations Neceſſité Geometrique*, c'eſt ce qui ſe tire neceſſairement d'un principe qui ne peut être conteſté.

Et les Magiſtrats les contraignoient de faire le tour de la place tout nuds, &c.] Je m'étonne que Plutarque ait oublié ce qu'avoit écrit Clearchus diſciple d'Ariſtote, qu'il y avoit une certaine fête où les femmes faiſoient faire à ces hommes le tour d'un autel en les battant avec des verges, afin que la honte les rendît plus humains.

Le

Le mot qui fut dit à Dercyllidas.] A Dercyllidas qui retint ceux d'Abyde dans le party des Lacedemoniens par un long diſcours qu'il leur fit, & que Xenophon rapporte dans le IV. Livre de ſon hiſtoire Grecque.

Ceux qui ſe marioient étoient obligez d'enlever leurs maitreſſes.] Les mariages des Lacedemoniens ſe faiſoient d'une maniere bien moins honnête, ſi l'on en croit Hermippus, qui avoit écrit dans ſon traité des Legiſlateurs, qu'il y avoit à Lacedemone une maiſon fort obſcure où l'on enfermoit les jeunes filles & les jeunes hommes, qui étoient à marier, & que chacun emmenoit & prenoit pour ſa femme celle qui luy étoit tombée en partage. Page 247.

D'ailleurs il trouvoit beaucoup de ſottiſe & de vanité dans les ordonnances qu'avoient fait ſur les mariages les autres Legiſlateurs.] Voila le langage d'un Legiſlateur aveugle, qui ne connoiſſoit ni la pudeur ni la ſainteté du mariage, & qui ſacrifioit toute ſorte d'honnêteté & de bienſeance à des veuës chimeriques ſur l'utilité du public, comme ſi ce qui eſt honteux, pouvoit jamais être utile. Page 249.

Qui cherchoient pour leurs chiennes les meilleurs chiens.] Cecy eſt imité d'un paſſage de Theognis, qui dit: *Quand nous voulons avoir des chiens, des aſnes, des chevaux, nous cherchons les meilleures races, & quand il s'agit de choiſir une femme, ou un mary, on prend de tout ce qu'il y a de plus méchant, pourvû qu'il ſoit riche.* Mais l'application de Theognis eſt beaucoup

plus juste & plus conforme à la raison que celle de Lycurgue.

Page 250. *Et tant s'en faut que cette conduite rendit les femmes aussi faciles qu'elles le furent dans la suite.*] Je ne vois pas quelle plus grande facilité on auroit pû souhaiter ; on n'avoit qu'à les demander, la facilité n'étoit-elle pas assez grande ? Il est vray que les femmes qui vinrent ensuite furent incomparablement plus debauchées ; car depuis que leurs maris, occupez trop longtemps au siege de Messene, eurent envoyé leurs esclaves à Lacedemone pour tenir leur place chez eux & reparer par-là leurs pertes, elles se prostituerent à tous venants. Mais la seule difference qu'il y avoit entre celles-cy & les premieres ; c'est que les premieres attendoient qu'on les demandât, & que leurs maris leur donnassent l'ordre, au lieu que les dernieres n'y faisoient pas tant de façon.

L'adultere n'y étoit pas seulement connu.] Il n'y étoit pas connu, mais il y étoit commun. Il y étoit inconnu sous le nom de crime, & il y étoit ordinaire sous le nom d'amour du public. Il n'y a rien de plus aisé que de rendre les villes vertueuses, quand on voudra renverser ainsi l'idée juste des choses, & donner au vice le nom de vertu.

Page 251. *Ils l'envoyoient jetter dans un lieu appellé les Apothetes.*] C'est-à dire le lieu où l'on exposoit les enfans. Aristote approuve cette detestable ordonnance de Lycurgue, dans le VIII. Liv. de ses politiques, où il écrit : *Quant aux enfans qu'on doit nourrir*

ou exposer, il faut faire une loy qui défende d'en nourrir aucun qui soit imparfait ou mutilé de ses membres, & dans les lieux où cette loy seroit contraire aux loix du pays. Il faut limiter le nombre d'enfans que chacun doit avoir, & ensuite faire blesser les femmes avant que les enfans ayent sentiment & vie ; car ce seroit un crime horrible de le faire aprés qu'ils seroient achevez de former. Quelle ignorance & quelle folie dans ces hommes, d'ailleurs si sages & si éclairez !

Car bien loin de lier & de garroter les enfans avec des langes, elles leur laissoient tout le corps libre.] Mais pour peu de pente que les enfans ayent à devenir bossus & tortus ; cette liberté leur est tres pernicieuse ; c'est pourquoy Aristote approuvoit dans ses Politiques, que pour prevenir ces accidens, on imitât les nations qui se servoient d'instrumens artificiels pour tenir les corps droits & fermes.

Ni les criailleries & les pleurs.] Aristote blâme cette conduite. *Ceux qui défendent les pleurs & les cris des enfans*, dit-il, *ont tort ; car au contraire ces mouvemens aident à les faire croitre, & servent d'exercice au corps.*

Il est vray, comme dit Platon, que Pericles Page 252. *corrompit cette bonne nourriture en donnant pour Precepteur & pour Gouverneur à Alcibiade un esclave nommé Zopyrus qui n'avoit rien au dessus des autres esclaves.*] Ainsi tous les soins de la nourrice Lacedemonienne avoient été inutiles ; car un esclave fait plus de mal à un enfant en un jour que la plus excellente nourrice n'a pû luy

faire de bien dans toute sa nourriture. Le passage de Platon est dans le premier Alcibiade, où Socrate compare la maniere dont Alcibiade avoit été élevé, à celle dont étoient élevez les enfans des Rois de Perse. *Au lieu de ces grands Seigneurs qui ont soin des enfans des Rois de Perse, Pericles vous a donné pour Gouverneur un vil esclave nommé Zopyrus le Thracien, qui par sa vieillesse vous auroit été inutile, quand même il auroit été vertueux.*] Aristote n'oublie pas de défendre de laisser converser les enfans avec les esclaves. Aujourd'huy on n'est pas si scrupuleux.

Pour ce qui est des lettres, ils n'en apprenoient que pour le besoin.] C'est-à-dire autant qu'il en falloit pour des hommes qui ne respiroient que la guerre; c'est pourquoy toutes les sciences étoient bannies de leur pays, ils n'avoient même ni Medecins ni Interpretes. Quand ils en avoient besoin, ils appelloient des étrangers: De-là vient que Thucidide en parlant de Brasidas, dit: *Il ne parloit pas mal pour un Lacedemonien.*

On leur ôtoit la tunique.] La tunique qui étoit sur la peau, ce que nous appellons la chemise; ce n'étoit pas le sayon; car on peut n'avoir point de sayon, & n'être pas pour cela plus sale. Jusqu'à douze ans ils avoient la tunique & le manteau. A douze ans on leur ôtoit la tunique, afin qu'ils s'endurcissent au froid & au chaud.

A cet âge ils commençoient à avoir des amants.] C'étoit un amour d'esprit, comme celuy

celuy que Socrate avoit pour Alcibiade, & Xenophon écrit que ces *amoureux* vivoient avec ceux qu'ils aimoient, comme un pere avec ses enfans, & un frere avec ses freres. *Je sçay pourtant bien*, ajoûte-t'il, *que beaucoup de gens n'en veulent rien croire, & je n'en suis pas surpris; car l'amour vitieux des garçons est si general, qu'il est même autorisé par les loix dans plusieurs villes.* Ce sage écrivain impute à la débauche des autres peuples le refus qu'ils faisoient de croire la sagesse & la vertu des Lacedemoniens sur cet amour des garçons, & ce jugement est tres remarquable.

Ils avoient pour Gouverneur un des plus honnêtes hommes, de la ville & des plus qualifiez.] Xenophon dit qu'on choisissoit pour cet employ ceux qui étoient destinez aux charges les plus considerables; c'est-à-dire ceux qui pouvoient aspirer à être Senateurs. Page 238.

Qui établissoit sur chaque classe le plus sage & le plus courageux des Irenes.] Cet Irene n'avoit d'autorité qu'en l'absence du Gouverneur, & lorsqu'il n'y avoit point d'autre Citoyen present.

Car les esprits animaux n'étant plus occupez à digerer quantité de viandes, qui par leur pesanteur les retiennent en bas, ou ne leur permettent de s'étendre qu'en large.] Plutarque a pris cecy de Xenophon, qui dit que Lycurgue trouvoit qu'une nourriture legere rend le corps souple & delié, est plus saine & le fait croître davantage que celle qui est trop abondante, car par sa trop grande quantité elle ne luy permet de s'étendre qu'en Page 259.

largeur, & cela eſt conforme à la doctrine d'Hippocrate. Les Lacedemoniens avoient un ſi grand ſoin d'empêcher les jeunes gens de s'engraiſſer que tous les dix jours ils les faiſoient paſſer tout nuds en reveuë devant les Ephores, qui châtioient & condamnoient à l'amende ceux qui n'avoient pas le corps aſſez ſouple & aſſez degagé.

Comme on voit par experience que les enfans qui naiſſent de femmes, qui ont été purgées pendant leur groſſeſſe, en ſont plus beaux & d'une taille plus fine.] *Qui ont été purgées*; c'eſt-à-dire qui ont pris des remedes doux vers le troiſiéme ou le quatriéme mois de leur groſſeſſe, l'enfant étant encore alors trop petit pour conſumer pour ſa nourriture, la trop grande quantité de ſang qui ſe trouve alors dans le corps de la mere. Ceux qui ont crû que Plutarque parloit d'une autre purgation, luy ont fait dire une choſe tout-à-fait contraire aux experiences de la Medecine, & à cet aphoriſme d'Hippocrate: *Si mulieri prægnanti menſes curſum ſuum teneant, bene valere fœtum eſt impoſſibile.*

Page 261. *Les amants participoient à la bonne & à la mauvaiſe reputation de ceux qu'ils aimoient.*] Car on leur attribuoit les vices & les vertus de ces jeunes gens, on les loüoit ſi les enfans étoient vertueux; & s'ils étoient vicieux, on les condamnoit à l'amende. On y condamnoit encore ceux qui n'avoient pas choiſi quelqu'un qu'ils puſſent aimer, & ſur cet amour des garçons, on voit que Lycurgue n'avoit pas pris

pris tout ce qui ſe pratiquoit en Crete, trouvant ſans doute cet exemple-là trop dangereux, & afin qu'on juge mieux de ſa prudence ſur cet article, voicy ce que Strabon écrit de cette coûtume des Candiots dans ſon x. Liv. aprés Heraclide de Pont: Celuy qui étoit devenu amoureux d'un jeune garçon, diſoit à ſes amis trois ou quatre jours à l'avance, qu'il avoit reſolu de l'enlever. Ces amis auroient crû faire une choſe tres honteuſe de cacher ce jeune garçon ou de l'empêcher de ſortir à ſon ordinaire; car ils croyoient que cela l'auroit deshonoré, comme s'ils euſſent avoué par-là qu'il n'étoit pas digne de l'honneur que ſon amant vouloit luy faire. Le jour de l'enlevement venu, ſi cet amant étoit de même condition que le jeune garçon, ou d'une condition plus relevée, ils luy reſiſtoient ſeulement pour la forme, & le ſuivoient en reſiſtant juſqu'à ce qu'il fût arrivé au lieu où il avoit accoûtumé de manger; mais s'il étoit d'une condition au deſſous de la ſienne, ils le luy arrachoient. Le raviſſeur aprés avoir fait de beaux preſens au jeune garçon, l'emmenoit à la campagne avec tous ſes amis qui l'avoient accompagné, le gardoit là deux mois avec eux, & aprés avoir paſſé ces deux mois à aller à la chaſſe, & à faire bonne chere, ils s'en retournoient tous à la ville. L'amant faiſoit des préſens magnifiques au jeune garçon & entr'autres choſes, il luy donnoit un habit de guerre, un gobelet & un bœuf; le jeune garçon immoloit le

bœuf à Jupiter, faisoit un festin à tous ceux qui l'avoient suivi, & déclaroit si son ravisseur luy avoit été agreable ou desagreable. Car si le ravisseur en avoit mal usé avec luy, la loy luy permettoit de le quitter & de le faire punir. Ceux qui avoient été ainsi enlevez, étoient les plus estimez, avoient les premieres places dans toutes les assemblées, portoient l'habit de guerre que leur amant leur avoit donné, & étoient appellez proprement *Cleinoi*, c'est-à-dire, *Illustres*. On ne choisissoit pas les plus beaux pour les aimer, mais les plus vaillans & les plus modestes.

Page 263. *Comme on le voit par quelques-uns de leurs bons mots.*] On le voit aussi par ce bon mot de leur ennemy Epaminondas. Les Spartiates accusoient les Thebains de leur avoir fait de grands maux, & ils avoient été fort longs dans leurs plaintes : *On voit au moins*, dit Epaminondas, *qu'ils vous ont fait perdre vôtre belle coûtume de parler peu.*

Et Archidamidas répondit.] Je ne sçay si Plutarque n'a point mis *Archidamidas* pour *Archidamus*, qui a été le nom de plusieurs Rois de Sparte, & peut-être est-ce le même Archidamus dont Elien fait ce conte. Il dit qu'un vieillard de l'Isle de Cos ayant été envoyé à Lacedemone, & ayant honte de sa vieillesse, peignit ses cheveux blancs, & se presenta ainsi deguisé dans le Conseil. Aprés qu'il eut proposé les choses pour lesquelles il étoit venu, Archidamus se levant, dit : *Que peut-on attendre de bon de cet homme qui n'a pas seule-*

seulement le mensonge dans le cœur, mais encore sur la tête ?

Celuy qui te ressemble le moins.] La grace de ce passage ne peut paroître dans le François, parce qu'elle consiste dans une particule qui fait un double sens, car en la détachant du mot qui la suit, cela veut dire, *celuy qui te ressemble le plus*, & en la joignant, c'est tout le contraire.

Pistonax fils de Pausanias.] Ils regnerent tous deux à Lacedemone. Ce Pistonax, ou Pistoanax, eut un fils nommé Pausanias qui assiegea Athenes avec Lysander. Plutarque attribuë ailleurs ce mot à Antalcidas.

Un autre voyant des hommes qui se faisoient porter à la campagne dans des litieres.] Ce Lacedemonien ne blâmoit pas qu'on se fist porter, mais il blâmoit qu'on se fist porter dans une litiere ou dans un char fermé qui ne laissoit ni la commodité ni la liberté de se lever devant les personnes à qui on devoit du respect. C'est-pourquoy Xenophon dans l'éloge qu'il a fait d'Agesilaus remarque qu'il se faisoit porter à Amycles dans une charrete ou dans un coche tout découvert, qu'il appelle par cette raison πολιτικὸν ἁμαξίδιον, *un char politique*. Lycurgue défendit aux femmes d'aller en char à la fête des mysteres. Page 265.

Que si l'on examine de prés les poësies Lacedemoniennes qui sont parvenuës jusqu'à nous.] Il y en avoit sans doute beaucoup du temps de Plutarque. Aujourd'huy nous n'avons plus que quelques vers de Tyrtée ; Page 266.

Car quoyque ce Poëte fût Athenien, on doit regarder ses poësies comme Lacedemoniennes, puisqu'elles furent faites pour animer les Spartiates au siege de Messene, dont ils étoient déja fort rebutez.

Terpandre.] Grand Poëte & grand Musicien; il ajoûta trois cordes à la lyre, qui avant luy n'en avoit que quatre. Il vivoit cent ou six vingts-ans aprés Homere.

Faisoit toûjours un sacrifice aux muses.] Le Roy qui devoit commander l'armée, avant que de sortir de son Palais, faisoit chez luy un sacrifice à Jupiter Conducteur & aux autres Dieux celestes, & s'il étoit favorablement receu, il faisoit prendre du feu de l'autel par un heraut qui le portoit à la tête des troupes. Quand on étoit arrivé sur la frontiere, il faisoit un autre sacrifice à Jupiter & à Minerve. Voila les seuls sacrifices dont parle Xenophon, qui n'auroit pas oublié celuy des Muses, si on leur en avoit fait avant le combat. Plutarque dit pourtant encore la même chose en deux endroits de ses morales.

Quelquefois même dans ces occasions.] Xenophon ne dit pas que cela se faisoit *quelquefois*, mais *ordinairement*, & cela est plus vray-semblable. Peut-être aussi Plutarque avoit-il écrit τότε *alors*, & non pas ποτὲ *quelquefois*.

Page 268. *Le Roy sacrifioit une chevre, & donnoit ordre à tous ses soldats de se couronner de chapeaux de fleurs.*] Il sacrifioit une chevre à l'imitation d'Hercule qui avoit fait un pareil sacrifice à Junon.

Ni

Ni transportez de colere.] Lycurgue croyoit que la colere étoit aussi nuisible aux gens de guerre, que la crainte. Aristote étoit dans le même sentiment. Cependant on regarde d'ordinaire la colere comme l'aiguillon du courage; Il n'y a rien de plus faux: La colere se trouve peu avec le veritable courage & la veritable force. Page 268.

Hippias le Sophiste assûre que Lycurgue étoit un grand homme de guerre.] Xenophon est du même sentiment; car il dit dans son traité de la Republique de Lacedemone, que Lycurgue perfectionna la discipline militaire, & qu'il inventa de meilleures choses que tous ceux qui l'avoient precedé: & je m'étonne que Plutarque n'ait rapporté icy ce que cet Historien a écrit de la maniere dont Lycurgue pourvoyoit à la subsistance de ses troupes, de son ordre de bataille, de ses marches, de ses attaques, de ses campemens, &c. Je ne sçay si cet Hippias le Sophiste, est le même qu'Hippias Elienſis, ou Hippias Erythræus.

Philostephanus.] Philostephanus de Cyrene, du temps de Ptolomée Philadelphe; Il avoit fait une histoire d'Epire, un traité des fleuves merveilleux, un autre des choses inventées, & un autre des Isles. Page 269.

Ce fut le grand loisir dont il fit jouir ses Citoyens.] Ce n'est pas qu'ils passassent les journées sans rien faire, mais c'est que n'étant assujettis à rien de mercenaire ni de bas, ils ne s'occupoient qu'à des exer-

cices honnêtes, qui les rendoient & plus forts & plus vertueux.

Page 271. *Ce qui fait voir combien ils eſtimoient bas & ſervile de faire quelque mêtier.*] Socrate étoit bien oppoſé à ce ſentiment ; car il étoit perſuadé qu'il n'y avoit rien dans les arts & dans les mêtiers qu'un homme libre ne pût & ne dût faire au beſoin pour ſubvenir à ſes neceſſitez, ou aux neceſſitez des autres ; & il n'y a rien de plus vray.

Page 272. *Soſtbius.*] C'étoit un Grammairien de Lacedemone, il avoit fait une chronologie & vivoit du temps de Ptolomée Philadelphe.

Page 273. *Quelques Amphipolitains étant à Lacedemone, allerent viſiter Argileonide mere de Braſidas qui avoit été tué dans leur pays.*] Braſidas, general des Lacedemoniens, fut tué dans une bataille qu'il gagna contre les Atheniens prés d'Amphipolis ville de Macedoine ſur le fleuve Strymon. Thucidide. Liv. v.

Page 274. *C'étoit veritablement le combat le plus glorieux & le plus important.*] Plutarque a tiré cette idée de Xenophon qui dit ; *C'eſt le plus grand & le plus glorieux combat qui ſoit entre les hommes. Les combats Gymniques ſont certainement fort beaux ; mais ce ſont des combats du corps, au lieu que ces combats, où il s'agit d'être élû Senateur, ſont des combats que l'on peut appeller les combats des ames, & ils ſont autant au deſſus des autres que l'ame eſt preferable au corps.*

Le peuple s'aſſembloit dans la grande place, on enfermoit dans une maiſon voiſine un certain nombre

nombre d'hommes choiſis.] Ariſtote trouvoit cette maniere d'élection ridicule & puerile & de plus fort dangereuſe pour l'Etat, en ce qu'elle accoûtumoit les Citoyens à être ambitieux, & que d'ordinaire les plus grands maux d'un Etat viennent de l'ambition & de l'avarice de ceux qui le compoſent.

Tous les Pretendans.] Voila ce qu'Ariſtote trouvoit encore fort mauvais ; car il ne vouloit pas que ceux qui meritoient les charges, les demandaſſent ; mais il vouloit au contraire que le public les forçât à les accepter. Page 275

Le degré du bruit qu'ils avoient entendu.] Mais il arrivoit ſouvent qu'il étoit trés difficile de remarquer quel bruit avoit été le plus grand, & alors il falloit prendre d'autres voyes, comme cela arriva dans une occaſion fort importante à l'Ephore Sthenelaidas. Thucidide. Liv. I.

Comme ſi elle pouvoit ſouiller & rendre impurs ceux qui touchoient à des corps morts, ou qui paſſoient prés de leurs ſepulchres.] Il paroît par ce paſſage que les premiers Spartiates avoient des tombeaux & des morts la même idée que Dieu donna à ſon peuple par cette loy expreſſe, qui déclaroit que tout homme qui auroit touché à un mort ou à ſon ſepulchre, ſeroit ſoüillé pendant ſept jours. Lycurgue appelloit cela ſuperſtition, par ce qu'il n'en connoiſſoit ni les raiſons ni la cauſe. Page 276.

Et voulut qu'on les enveloppât ſimplement d'un drap rouge tout couvert de feuilles d'olivier.]

Cela

Cela ne se faisoit pas à toutes sortes de personnes indifferemment. Elien nous apprend que les gens de guerre qui avoient bien fait leur devoir, étoient enterrez tout couverts de branches d'olivier & d'autres arbres, & que ceux qui par leur valeur étoient parvenus à la plus haute estime, étoient enterrez dans un drap rouge. Liv. VI. Chap. VI.

Page 276. *Tous les étrangers qui n'y alloient pour rien d'utile.*] Car il recevoit agreablement ceux qui y alloient pour se soûmettre à ses loix, & il leur assignoit une portion de terre qu'ils ne pouvoient aliener.

Car à mesure que les étrangers entrent dans les villes, il y entre necessairement des propos nouveaux.] C'est aussi aux mœurs étrangeres que Xenophon, témoin oculaire, impute le changement qui étoit arrivé à Sparte. *Autrefois*, dit il, *on chassoit les étrangers, & on empéchoit les Citoyens de voyager, de peur qu'ils ne corrompissent leurs mœurs par ce commerce, & aujourd'huy les principaux & les plus considerables, passent leur vie à courir & à voyager.*

Jusqu'icy il n'y a pas le moindre vestige de l'injustice & de l'avarice dont on a accusé les loix de Lycurgue.] Platon dans le premier Livre des loix, Aristote dans le II. & le VII. Liv. des Politiques, & Polybe dans le VI. de son Histoire, ont reproché à Lycurgue que ses loix n'étoient plus propres à rendre les hommes vaillans qu'à les rendre justes. Plutarque veut justifier Lycurgue & le défendre contre de si grands Censeurs; mais il ne répond que foiblement à leurs reproches. Le défaut des loix de Lycurgue n'étoit pas precisement dans celle-cy ni dans celle-là, il étoit dans toute l'idée de son gouvernement. Il est bon de rendre un peuple guerrier; mais il faut en même temps luy enseigner à ne faire la guerre que pour avoir la paix, c'est-à-dire qu'il faut le rendre juste. Et c'est ce que Lycurgue n'avoit nullement fait: Aussi son Etat se maintint pendant qu'il eut des voisins à soûmettre; mais aprés avoir tout soûmis, il ne pût vivre avec luy-même; ni goûter un repos auquel on ne l'avoit pas accoûtumé, & qu'on ne luy avoit pas même fait connoître.

C'est sans doute ce qu'ils appelloient l'embuscade.] Page 277. Ce n'étoit pas une loy qui eût ce nom, c'étoit la chose même; car ils disoient un tel ira εἰς κρυπτείαν, c'est-à-dire à l'*Embuscade*. Platon l'a designée dans le I. Liv. de ses loix.

Comme Thucidide le rapporte dans son histoire, où il dit que tous ceux, &c.] Cette Histoire est dans le IV. Liv. de Thucidide, qui dit, que les Lacedemoniens craignant le grand nombre des Ilotes, firent semblant de vouloir les affranchir pour lever une armée; & que pour cet effet ils publierent que les plus vaillans n'avoient qu'à se presenter, & qu'on les affranchiroit; car ils jugeoient fort bien que les plus vaillans leur devoient être les plus suspects, comme les plus capables de quelque grande entrepriſe. Il y en eût environ deux mille de choisis. On les couronna, on les mena dans tous les temples, & peu de

de temps aprés ils disparurent, sans qu'on ait jamais sceu ce qu'ils étoient devenus. Cette perfidie des Lacedemoniens est horrible, mais la maxime de ne vouloir pas avoir des laboureurs trop courageux, étoit trés sage : *S'il étoit à mon choix*, dit Aristote dans ses Politiques, *je voudrois que les Laboureurs fussent esclaves, qu'ils ne fussent pas tous du même pays, & qu'ils n'eussent pas trop de courage; car ils travaillent beaucoup mieux & sont moins à craindre.*

Page 279. *Et precisement aprés le tremblement de terre qui affligea Sparte.*] Ce tremblement de terre arriva la premiere année de l'Olympiade 78. sous le regne d'Archidamus fils de Zeuxidamus, l'année de la naissance de Socrate, & 467. ans avant celle de J. C. Il y perit plus de vingt mille Spartiates. Plutarque en parle dans la vie de Cimon, & Diodore de Sicile descrit & le tremblement de terre, & la guerre dont il fut suivi. Liv. XI. Cependant Elien, qui écrivoit sur la fin de la vie de Plutarque, marque formellement que ce tremblement ne fut qu'un effet de la vengeance des Dieux qui voulurent punir les cruautez que les Spartiates exerçoient sur les Ilotes de Tænare. Elien. VI. VII.

Ibid. *Et qui luy ont attiré un témoignage si honorable de la part des Dieux.*] Lorsque la Sibylle l'appella Dieu plûtôt qu'homme. Il n'est jamais arrivé à Plutarque de douter de la verité des oracles. On n'a jamais vû une pareille credulité.

Comme Platon dit de Dieu, qu'aprés avoir achevé

achevé le monde il se réjoüit extremement lorsqu'il le vit tourner & faire ses premiers mouvemens avec tant de justesse & d'harmonie.] Ce passage de Platon est dans le Timée où ce Philosophe dit que Dieu voyant l'Univers, qu'il avoit créé, se mouvoir, être vivant & ressembler presque en tout aux Dieux immortels, il en fut ravy, & voulut le rendre plus conforme à son idée éternelle; mais comme il étoit impossible que l'éternité pût être communiquée à un Etre créé, il prit cet expedient de créer comme une mouvante image de l'éternité, c'est-à-dire qu'il créa le temps qui ne subsistoit point avant la création du monde, le temps ne pouvant subsister qu'avec le mouvement, & il n'est pas difficile de reconnoître dans ce passage de Platon ce que Moïse dit de Dieu quand il créa le monde.

Page 281. *Et qu'il étoit parvenu à un âge où veritablement on peut encore être attaché à la vie.*] Il n'étoit donc pas si vieux que le fait Lucien qui dit qu'il avoit quatre vingts cinq ans quand il mourut. A cet âge on peut bien quitter la vie sans regret, mais on ne sçauroit y être encore attaché avec bienseance.

Il ne se trompa pas dans sa conjecture.] Ibid. Plutarque attribuë au serment des Lacedemoniens la durée des loix de Lycurgue; mais je croy qu'il se trompe; ces loix ne durerent si long-temps que parce que les Lacedemoniens ne firent la guerre que dans le Peloponese. Car aussi-tôt que l'ambition de regner sur toute la Grece leur eût inspiré le dessein d'avoir des armées navales, &

des

des troupes étrangeres, & qu'il fallut avoir de l'argent étranger pour les entretenir, alors leur serment ne fut contre cette necessité qu'une toile d'araignée, on ne se souvint pas seulement qu'il eût été fait. On fit donc une bréche aux loix de Lycurgue, Sparte eut recours au Roy de Perse qu'elle avoit vaincu, & ce fût la premiere cause de sa perte.

En ce qu'étant faite en apparence pour défendre la liberté du peuple, elle fortifia en effet l'Aristocratie.] Si Plutarque a voulu dire qu'elle contribua à maintenir la Royauté & le Senat, il a raison; car cela fit que chacun des trois partis étant content de son partage, les Rois, de la Royauté, les Nobles, de la dignité Senatorienne, & le peuple, de l'Ephorie, ils concoururent tous à conserver l'Etat sans y rien changer. Mais, s'il a voulu dire que cela rendit plus fort le party des Rois & des Senateurs, il se trompe, car au contraire l'institution des Ephores, comme Aristote l'a fort bien remarqué, changea la République en la rendant Democratique d'Aristocratique qu'elle étoit auparavant. Les Ephores firent à Sparte ce que les Tribuns firent à Rome.

Par le moyen d'Alexandre ou plûtôt de Lysander.] Comment Plutarque peut-il dire *par le moyen d'Alexandre*? Je ne le comprens point. Il fait fort bien de se corrigeren disant, *ou plûtôt de Lysander*. Car ce qu'il rapporte icy arriva 402. ans avant la naissance de nôtre Seigneur, & par consequent 48. ou 50. ans avant celle d'Alexandre le Grand. Il y a quelque apparence que Plutarque s'étoit d'abord trompé, en rapportant au Regne d'Agis qui étoit du temps d'Alexandre, ce qui s'étoit passé sous le Regne du II. Agis qui regna avec Pausanias, & à qui Agesilaüs succeda.

En y apportant de la guerre des sommes immenses d'or & d'argent.] Aprés la prise d'Athenes Lysander porta à Lacedemone quantité de riches dépoüilles, & quatre cens soixante & dix talens d'argent. Xenoph. Liv. II. Tous les Historiens Grecs marquent-là le commencement de la decadence de Sparte, & c'est ce qu'Aristote a voulu dire lorsqu'il a écrit dans le VII. Livre de ses Politiques, Que la faute de Lycurgue d'avoir rapporté toutes ses loix à la guerre & à la victoire, étoit trés-sensible, & que ce qui étoit arrivé depuis peu, l'avoit fait voir trés clairement. Il parle des desordres qui suivirent cette victoire de Lysander. Tout ce qu'Aristote dit là dessus est excellent, & meriteroit d'être bien lû par les politiques. Page 282.

Avec une simple bande de parchemin.] C'étoit ce que les Lacedemoniens appelloient *Scytale*, une bande de cuir ou de parchemin qu'ils entortilloient autour d'un bâton, de maniere qu'il n'y avoit aucun vuide; ils écrivoient sur cette bande, & aprés avoir écrit, ils la dérouloient & l'envoyoient au General à qui elle étoit addressée. Ce General qui avoit un autre bâton tout semblable à celuy sur lequel cette bande avoit été roulée & écrite, l'appliquoit sur ce bâton, & par ce moyen

yen trouvoit la suite & la liaison des caracteres, qui sans cela étoient si derangez, qu'ils ne pouvoient être lûs. Voyez la vie de Lysander.

Etouffoit les tyrannies & les injustes dominations dans les Citez, terminoit à son gré les guerres & calmoit les seditions.] Mais enfin elle ne pût faire pour elle même ce qu'elle avoit fait pour tant d'autres villes. Ce qui fit sa chute, fut justement ce qui avoit fait son élevation.

Page 265. *Car les peuples ne sçavent bien obéir qu'à ceux qui sçavent bien commander.*] L'obéïssance qu'on rend à ceux qui commandent mal, n'est jamais qu'une obéïssance forcée, & par consequent elle ne sçauroit durer.

Mais regardant toûjours la ville de Sparte comme la maîtresse des autres dans l'art de bien vivre & de bien gouverner.] Cette déference que les autres villes avoient pour Sparte, n'est pourtant pas une marque sûre de l'habileté de son Legislateur, ni de la bonté de son gouvernement. Sparte avoit acquis cette authorité plus par sa force que par sa justice, comme la suite le justifia.

Page 266. *Et quand les uns ou les autres auroient fait des fautes, que les Lacedemoniens en porteroient la peine & seroient bien fouettez.*] Il semble que Stratonicus devoit dire que *les Lacedemoniens les fouetteroient*; mais l'autre maniere est plus plaisante en ce qu'il raille en même temps les Lacedemoniens de la coûtume qu'ils avoient de battre, ou de condamner à l'amende, les maî-

maîtres & les amoureux des enfans qui avoient mal fait.

Il me semble voir des écoliers tous fiers d'avoir battu leur maître.] Ce mot est d'autant meilleur qu'il parut par la suite que l'orgueil, que le gain de cette bataille de Leuctres donna aux Thebains, fut cause de leur perte.

C'est-là l'idée de Republique que se sont faite aprés luy Platon, &c.] Platon avoit cette idée; mais pour y réussir, il avoit pris un autre chemin, en faisant que sa Republique n'entreprendroit jamais de guerre que dans la veuë d'avoir la paix. Car la paix doit être l'unique fin de la guerre, comme le repos l'est du travail.

Diogene.] On pretend que Diogene le Cynique avoit fait quelque traité sur cette matiére; mais Diogene Laërce remarque que Socrate & Satyrus avoient écrit que ce traité n'étoit pas de luy.

Car il leur a montré une ville entiere toute parfaitement sage.] Aristote & Platon ne convienent pas en cela avec Plutarque, & je suis persuadé qu'ils avoient raison. Polybe même, qui a le plus vanté le gouvernement de Sparte & qui l'a preferé à tous les autres, avouë qu'il étoit defectueux en ce que la moderation & la temperance n'avoient pas tant de force sur le general que sur les particuliers. Chaque Spartiate étoit sage, prudent & sans ambition dans la vie privée; mais tous ensemble ils étoient ambitieux & avides de richesses.

La foudre consacra son tombeau.] Les Grecs & les Romains croyoient que Dieu s'approprioit tous les lieux qu'il avoit frappés de la foudre ; c'est-pourquoy ils les regardoient comme des lieux saints.

Evenement qui favorise, ou plûtôt qui justifie les Partisans de ce grand Poëte.] Car il paroît par le témoignage des Anciens, qu'il y avoit beaucoup de gens qui mettoient Euripide au dessus de Sophocle, & qui le regardoient comme le premier de tous les Poëtes tragiques. Dans la Poëtique d'Aristote on a expliqué les raisons de cette préference, & on a fait voir qu'elles étoient fondées sur ce qu'Euripide est de tous les Poëtes tragiques le plus tragique & le plus touchant, & que ses pieces sont pleines d'instructions tres excellentes ; mais ce qui me paroît admirable, c'est la bonne foy avec laquelle Plutarque prétend que cette préference a été justifiée par cette foudre qui tomba sur son tombeau.

Avec Aristoxene.] C'est Aristoxene de Tarente disciple d'Aristote. Il avoit écrit l'histoire, les vies des Philosophes, des traitez de musique, & beaucoup d'autres choses. Il ne nous reste de luy que trois livres de musique, que Masius a fait imprimer.

FIN.

pag. 311.



NUMA POMPILIUS.

IL y a auſſi une grande conteſtation ſur le temps auquel Numa a vêcu. Il eſt vray que les Genealogies de ſa maiſon paroiſſent fort bien dreſſées ; mais un certain Clodius dans un ouvrage qu'il a intitulé *la Refutation des temps*, ſoûtient que les anciennes tables furent perduës, quand Rome fut ſaccagée par les Gaulois, & que celles qu'on a aujourd'huy, ont été ſuppoſées par des flatteurs pour favoriſer quelques familles, qui à toute force ont voulu ſe faire deſcendre des premieres races & des plus illuſtres maiſons de Rome, dont elles ne deſcendoient en aucune façon. Et pour ce qu'on dit que Numa fut diſciple de Pythagore, les uns pretendent qu'il ne fut point du tout inſtruit dans les lettres Grecques, & qu'il étoit ſi heureuſement né & ſi capable de ſe porter de luy-même à la vertu, qu'il n'eut point de maître, ou s'il en eut, que l'honneur de ſon éducation appartient à quelque barbare plus excellent que ce Philoſophe. Et les autres aſſûrent que Pythagore de Samos ne vint au monde qu'environ cinq generations aprés Numa ; mais qu'il y eut un Pythagore de Sparte,

Genealogies des Romains ſuſpectes.

C'eſt-à-dire à quelque étranger.

qui ayant remporté le prix de la courſe aux jeux Olympiques, dans la ſeiziéme Olympiade, à la troiſiéme année de laquelle Numa fut élû Roy, & voyageant, en Italie, s'attacha à Numa & luy aida à regler l'Empire; d'où vient que parmy les Coûtumes Romaines, on trouve un aſſez grand nombre d'Uſages Laconiques, qui viennent de ce Pythagore. Ce mélange peut pourtant fort bien venir d'ailleurs, puiſque Numa étoit certainement originaire des Sabins, & que les Sabins ſe diſent Colonie de Lacedemone. Quoyqu'il en ſoit, il eſt trés-difficile de marquer exactement le temps, ſur tout en ſuivant les rolles des *Olympioniques*; c'eſt-à-dire de ceux qui ont remporté le prix aux jeux Olympiques. Car on pretend que ces rolles n'ont été donnez que fort tard par Hippias d'Elide, qui ne donne aucune preuve certaine de leur verité. Mais ſans nous arrêter à toutes ces difficultez, nous écrirons la vie de Numa, en ramaſſant tout ce qui a paru le plus digne de memoire, & en commençant par un petit exorde qui nous mene naturellement à nôtre ſujet.

Plutarque fit cet exorde parce qu'il n'avoit pas fait alors la vie de Romulus.

Il y avoit trente ſept ans que Rome étoit bâtie, & que Romulus regnoit, lorſque ce Prince voulant faire un ſacrifice public & ſolemnel dans le lieu appellé le marais de la Chevre, ſortit de la ville le cinquiéme de Juillet, jour qu'on appelle aujourd'huy *les Nones Caprotines*. Il étoit ſuivi de tout le Senat & de la plus grande partie du peuple. Quand le ſacrifice fut

fut commencé, l'air ſe changea tout d'un coup, & une nuée épaiſſe & noire, venant à tomber & à éclater, vomit une tempête épouvantable, accompagnée d'éclairs, de tonnerres & de tourbillons impetueux, qui effrayerent tellement l'aſſemblée, qu'elle prit la fuite & ſe diſperſa. Cependant Romulus diſparut, & aprés l'orage on n'en eut aucunes nouvelles, on ne trouva pas même ſon corps. On eut ſeulement de violents ſoubçons contre les Senateurs, & il courut un bruit ſourd parmy le peuple que les Patriciens, las d'être gouvernez, & voulant uſurper la ſouveraine puiſſance, s'étoient défaits du Roy; vû même que depuis quelque temps il commençoit à les traiter plus durement & avec plus d'empire. Mais ils trouverent bien-tôt moyen de diſſiper ces ſoubçons en luy rendant des honneurs divins, comme ſi au lieu de mourir, il n'avoit fait que paſſer à une vie immortelle & divine. Cela fut même d'autant mieux receu, qu'un des plus apparens & des plus conſiderables perſonnages de la ville, nommé Proculus, aſſûra avec ſerment, qu'il avoit vû Romulus monter au ciel avec toutes ſes armes, & qu'il l'avoit entendu qui ordonnoit qu'on l'appellât deſormais *Quirinus*. Mais en même temps il s'éleva un autre grand ſujet de trouble & de ſedition pour le choix de celuy qui regneroit en ſa place; car les nouveaux Citoyens n'étant pas encore bien unis & incorporez avec les Anciens, non-ſeulement le peuple étoit agité, mais cette

agitation passoit jusqu'au corps des Senateurs, qui étoit composé des deux partis, & par consequent rempli de gens suspects les uns aux autres. Ils convenoient pourtant tous qu'il falloit un Roy; mais ils étoient en different, & sur celuy qu'ils devoient élire, & sur la nation dont ils l'éliroient. Car ceux qui avoient bâti Rome avec Romulus, ne pouvoient souffrir que les Sabins, qui avoient été appellez dans leur ville, pretendissent regner sur ceux qui les avoient receus. D'une autre côté les Sabins ne manquoient pas de raisons plausibles. Ils disoient qu'aprés la mort de leur Roy Tatius, ils avoient laissé regner paisiblement Romulus tout seul, sans luy donner aucun trouble; Qu'il étoit donc juste qu'à leur tour ils donnassent un Roy de leur nation; Que lorsqu'ils avoient été receus dans Rome, ils n'étoient nullement inferieurs aux Romains; au contraire que par leur grand nombre, ils avoient extremement augmenté leurs forces & leur puissance, & que sans eux, les Romains ne composeroient pas encore un Corps de ville qui meritât le nom de Cité. Voila quel étoit le sujet de leur division; & afin que ce desordre ne produisit pas une confusion generale dans la ville, si elle étoit plus long-temps sans police & sans chef, les Senateurs qui étoient au nombre de cent cinquante, resolurent que chacun d'eux, l'un aprés l'autre, prendroit à son tour les habits Royaux, feroit les sacrifices ordinaires, expedieroit toutes les affaires,

Ou plûtôt au nombre de deux cens, comme il a dit dans la vie de Romulus.

res, & rendroit la justice comme Souverain, six heures du jour & six heures de la nuit. Le partage de ces deux temps parut assez bien imaginé, tant pour les Senateurs, à cause de l'égalité que cela mettoit entre-eux, que pour le peuple, qui, charmé de ce changement de puissance, regarderoit leur authorité avec moins d'envie, voyant que dans le même jour & dans la même nuit, le même homme deviendroit & Sujet & Roy. Cette forme de gouvernement est appellée par les Romains *Interregne*. Mais quoy qu'ils gouvernassent tous avec beaucoup de justice & de moderation, ils ne laisserent pas d'exciter des soubçons & des murmures, comme s'ils changeoient le gouvernement en Oligarchie, & s'ils ne pensoient qu'à retenir la puissance souveraine, sans vouloir élire de Roy. Enfin les deux factions tomberent d'accord, que l'une éliroit le Roy, & que le Roy seroit pris dans l'autre. Ce fut le meilleur expedient qu'ils pûrent trouver pour appaiser les désordres, & pour faire que le nouveau Roy favorisât également les deux partis, aimant l'un parce qu'il l'auroit choisi, & l'autre, parce qu'il seroit de sa nation. Les Sabins cederent aux Romains la nomination, & les Romains aimerent mieux l'accepter & nommer un Sabin, que de recevoir pour Roy un Romain de la nomination des Sabins. Aprés avoir donc deliberé entre-eux, ils élûrent Numa Pompilius, qui n'étoit pas veritablement de ces Sabins qui

Tout changement plaît au peuple; mais il est bientôt las de ce qui l'a le plus charmé.

Gouvernement de peu de perſonnes.

Avec Tatius.

étoient allez s'établir à Rome ; mais dont la vertu étoit si celebre, que dés qu'on l'eut entendu nommer les Sabins le receurent avec plus d'applaudissement que ceux qui l'avoient élû. On declara incontinent ce choix au peuple, & l'on choisit dans les deux partis les Principaux qu'on luy députa, pour le prier de venir & d'accepter l'Empire.

Patrie de Numa.

Cures, ville au Nord de Rome sur le fleuve Himella.

Numa étoit né à Cures principale ville des Sabins, d'où les Romains, unis avec cette nation, s'appellerent *Quirites*. Il étoit fils d'un personnage illustre nommé Pomponius, & le plus jeune de quatre freres. Mais, ce qui sembla conduit par une Providence divine, il étoit né le même jour que Rome avoit été fondée, c'est-à-dire le 21. d'Avril. Etant naturellement porté à la vertu, il s'étoit encore poli & perfectionné par l'Education, la Patience, & la Philosophie, & avoit purgé son ame, non-seulement de toutes les passions honteuses, mais de celles qui passoient même pour des vertus parmy les barbares, comme de l'avarice & de la violence, estimant

Ses qualitez.

En quoy consiste la veritable force.

que la veritable force consistoit à refrener ses desirs & à les tenir toûjours sous l'empire de la raison. Avec ces sentimens il banniſſoit de sa maison toute sorte de luxe & de magnificence, se livroit autant aux Etrangers qu'aux Citoyens pour être leur conseil, leur arbitre & leur juge ; & employoit tout le loisir qui luy restoit, non pas à se plonger dans les voluptez, ou à amasser des ri-

richesses, mais à servir les Dieux, & à connoître par raison leur nature & leur puissance ; ce qui luy avoit acquis tant de reputation & de gloire, que Tatius qui regnoit à Rome avec Romulus, l'avoit choisi pour son gendre, & luy avoit donné sa fille unique Tatia. Ce mariage ne le rendit pas plus vain, & ne le porta pas même à aller trouver son Beau-pere. Il demeura toûjours dans le païs des Sabins pour avoir soin de la vieillesse de son pere avec Tatia, qui de son côté préfera une vie tranquille & obscure avec son mary, à tous les honneurs dont le Roy son pere l'auroit fait joüir à Rome. Elle mourut treize ans aprés son mariage, & Numa quittant le sejour de la ville, se retira à la campagne où il se promenoit toûjours seul, passant sa vie dans les bois des Dieux, dans les prairies sacrées, & dans les lieux les plus solitaires, & les plus deserts. Et ce fut ce qui contribua le plus à faire courir le bruit, que ce n'étoit ni par melancholie, ni par desespoir que Numa fuyoit ainsi le commerce des hommes ; mais qu'il avoit trouvé une compagnie plus venerable & plus sainte, & que la Deesse Egerie enflammée de son amour, l'avoit pris pour mary, & le combloit de toute sorte de felicité en éclairant son esprit & en le rempliſſant de la connoissance des choses divines. Ce conte ressemble parfaitement aux anciennes fables que certains peuples credules, qui les ont appriſes de leurs peres, debitent encore à leurs en-

La nature de Dieu veut être connuë par raison.

En quoy consiste la vraye felicité.

Jugement de Plutarque sur quelques fables des Payens.

enfans, comme celles que les Phrygiens font d'un Attis, les Bithiniens d'un Rhodotus, & ceux d'Arcadie, d'un Endymion, & de beaucoup d'autres qui ont passé pour des hommes parfaitement heureux, & pour des favoris de Déesses. Veritablement il y a de la raison à croire que la divinité n'aime ni les oyseaux ni les chevaux, & qu'elle aime les hommes, qu'elle prend plaisir au commerce des gens de bien, & qu'elle ne dedaigne pas de se communiquer à ceux qui sont religieux & saints; mais que le corps humain puisse avoir pour elle des attraits, qu'elle prenne plaisir à joüir d'une beauté mortelle, c'est ce qu'on ne sçauroit croire sans impieté. Je sçay bien que les Egyptiens font sur cela une distinction, qui paroît assez vray-semblable. Ils disent qu'il n'est pas impossible que l'esprit de Dieu ne s'approche d'une femme, & que par sa vertu il ne fasse germer en elle des principes de generation, & que la même chose ne peut arriver à l'homme qui de sa nature ne peut jamais avoir aucun commerce corporel avec la divinité. Mais les Egyptiens n'ont pas fait cette reflexion, que tout ce qui se mêle avec quelque chose, de quelque nature qu'il soit, luy communique également son Etre. La seule chose donc qu'il soit raisonnable & bien-seant de croire, c'est que les Dieux ont de l'affection pour les hommes, & que cette affection produit ce qu'on appelle Amour, qui n'est qu'un soin plus grand de former leurs

Attis qui fut aimé de Cybele.

Rhodotus est inconnu.

Endymion, que Diane aima.

Opinion remarquable des Egyptiens.

Quel est l'a-

leurs mœurs & de les rendre vertueux. C'est par-là qu'on justifie ceux qui disent qu'Apollon a été amoureux de Phorbas, d'Hyacinthe & d'Admete, & qu'il a eu tant de passion pour Hippolyte, que toutes les fois que ce jeune homme passoit de Sicyone à Cirre, l'esprit du Dieu qui le sentoit venir, & qui se réjoüissoit de sa venuë, saisissoit la Prophetesse de Delphes, & luy inspiroit ce vers heroïque.

Hippolyte revient, il repasse la mer.

monr que Dieu a pour les hommes.

Deux villes sur le golphe de Corinthe. Sicyone dans le Peloponnese. Et Cirre dans le pays de Locres au dessous de Delphes.

On dit de même que Pan aima Pindare à cause de ses poësies; Que les Dieux firent beaucoup d'honneurs à Hesiode & à Archilochus aprés leur mort; & qu'Esculape alla loger chez Sophocle pendant la vie de ce Poëte: Tradition qui est appuyée sur des fondemens qui durent encore & qui en marquent la verité. L'on ajoûte qu'aprés sa mort, un autre Dieu eut soin de luy faire donner un tombeau fort honorable. Seroit-il donc juste de croire que les Dieux ayent tant honoré des Poëtes, & qu'ils n'ayent pas daigné faire le même honneur à Zaleucus, à Minos, à Zoroastre, à Numa, à Lycurgue, qui ont tous fondé des Republiques, & gouverné de grands Etats? Et n'est-il pas au contraire plus vray-semblable, que ces Dieux ont conversé familierement avec ces grands Personnages, pour leur inspirer les belles choses qu'ils ont executées, & qu'ils n'ont

Bacchus.

eu de commerce avec les Poëtes & les Joüeurs de lyre, s'il eſt vray qu'ils en ayent eu, que pour le plaiſir ſeulement? Cependant ſi l'on eſt d'un avis different du mien, *le chemin eſt large & ouvert*, pour me ſervir des paroles de Bacchilide. Car il ne laiſſe pas d'y avoir quelque vray-ſemblance dans ce que d'autres ont dit, que Lycurgue, Numa & ces autres grands hommes, pour adoucir & apprivoiſer des peuples feroces & difficiles à manier, & pour faire mieux recevoir les grandes nouveautez qu'ils vouloient introduire, firent ſemblant d'être appuyez ſur l'autorité des Dieux, qui étoit ſeule capable de ſauver ceux en faveur deſquels ils faiſoient cette feinte.

Poëte Grec neveu de Simonide, 450. ans avant J. C. C'eſt luy qui a dit que la chaſteté eſt le plus grand ornement d'une belle vie.

Numa étoit dans ſa quarantiéme année lorſque les Ambaſſadeurs des Romains arriverent prés de luy, pour le prier d'accepter l'Empire. Ceux qui porterent la parole, furent Valeſus & Proculus, qui tous deux avoient été en état de ſe voir élevez ſur le trône, les Romains favoriſant extrememeht Proculus, & les Sabins étant entierement portez pour Valeſus. Ils ne luy firent pas de longue harangue, perſuadez qu'il ſeroit ravi d'un ſi grand bonheur; mais c'étoit au contraire une choſe tres mal-aiſée & qui demandoit de longs diſcours & des inſinuations trés-fortes, que d'ébranler un homme qui avoit toûjours été nourri dans le ſein de la paix & du repos, & de le porter à prendre le gouvernement d'une ville qui devoit à la guerre ſon origine & tout

tout ſon accroiſſement. Il répondit à ces Ambaſſadeurs en preſence de ſon pere & d'un de ſes parens nommé Martius, & leur dit: *Que tout changement dans la vie de l'homme étoit dangereux; Que celuy à qui le neceſſaire ne manquoit point, & qui ne pouvoit ſe plaindre de ſa fortune preſente, faiſoit une inſigne folie de renoncer à un état ſi heureux & à une vie qu'il avoit accoûtumée, & qui, quand elle n'auroit pas d'autre avantage, avoit toûjours celuy d'être plus ſûre que tout ce qui étoit incertain & douteux; Que l'Empire Romain n'étoit pas même de ces choſes douteuſes & incertaines, quand on conſideroit ce qui étoit arrivé à Romulus, qui pendant ſa vie avoit eu le malheur d'être accuſé d'avoir fait aſſaſſiner Tatius pour regner ſeul, & qui aprés ſa mort avoit couvert d'une éternelle infamie tous ceux de ſon ordre qui étoient regardez comme ſes meurtriers; que les Romains ne ceſſoient de dire de Romulus qu'il étoit fils des Dieux, qu'il avoit été nourri divinement, & qu'à ſa naiſſance il avoit été ſauvé d'une maniere miraculeuſe. Pour moy,* ajoûta-t'il, *je ſuis né d'une race mortelle, j'ay été nourri & élevé par des hommes que vous connoiſſez, & tout ce qu'on eſtime en moy, ce ſont les qualitez d'un homme qui n'eſt nullement propre à regner; c'eſt le repos, c'eſt une vie retirée & entierement appliquée à l'étude, c'eſt une violente paſſion pour la paix, pour tout ce qui ne ſent point la guerre, & pour les aſſemblées que font des hommes qui ne cherchent qu'à ſe réjoüir enſemble, & à ſervir & honorer les Dieux*

Belle regle pour la conduite de la vie.

Tous les Senateurs.

pendant les fêtes, & qui passent le reste du temps chez eux à cultiver la terre, & à nourrir des troupeaux; au lieu que Romulus vous a laissé sur les bras des guerres peut-être trop legerement entreprises; & pour les soûtenir, vous avez besoin d'un Roy vigoureux & actif. D'ailleurs vôtre ville est si accoûtumée aux armes & si enflée de ses grands succés, qu'on voit bien qu'elle ne cherche qu'à s'agrandir & à commander aux autres; ainsi, quand il n'y auroit pas d'autres considerations, on seroit toûjours ridicule de vouloir enseigner à servir les Dieux, à aimer la justice, & à hair les violences & la guerre, à un peuple qui demande bien plus à suivre un Capitaine, qu'à obéir à un Roy.

La Justice & la Religion ne peuvent être enseignées à un peuple qui aime fort la guerre.

Numa s'étant servi de ces raisons, les Romains redoublerent leurs efforts, & le presserent avec plus d'instance, le priant & le conjurant de ne pas les rejetter dans une nouvelle sedition qui aboutiroit à une guerre civile, puisqu'il n'y avoit que luy seul qui fust au gré des deux partis. Et quand ces Ambassadeurs se furent retirez, son pere, & Martius son parent n'oublierent rien en particulier, pour le porter à accepter cette offre, & à recevoir un present si grand & si divin: *Si vous ne desirez pas de plus grands biens*, luy disoient-ils, *parce que vous jouissez d'une gloire plus grande & plus reelle, qui est celle de la vertu; Considerez que bien regner, c'est rendre à Dieu le plus agreable de tous les services. C'est Dieu qui vous appelle, ne voulant pas laisser inutile & oysif le*

Gloire qui se tire de la vertu, plus reelle que celle qui vient de la Royauté. Bien regner;

le grand fonds de justice qui est en vous; ne vous derobez donc point à l'Empire, & ne le fuyez point, puisque c'est à un homme sage le plus vaste champ du monde pour faire de belles & de grandes actions. C'est-là qu'on peut servir magnifiquement les Dieux, & adoucir insensiblement l'esprit des hommes & les plier sous le joug de la Religion; car les sujets se conforment toûjours aux mœurs de leur Prince. Les Romains ont aimé Tatius, quoyqu'il fût Etranger, & ils ont consacré par des honneurs divins la memoire de Romulus qu'ils adorent. Que sçait-on si un peuple victorieux n'est pas las de guerres, & si plein de triomphes & de depoüilles, il ne desire pas un chef plein de douceur & de justice, qui le gouverne en paix sous de bonnes loix & une bonne police? Mais quand même il continueroit d'aimer la guerre avec la même fureur, ne vaut-il pas mieux tourner ailleurs cette fougue, en prenant en main ses resnes, & unir par des nœuds d'amitié & de bienveillance vôtre patrie & toute la nation des Sabins avec une ville si puissante & si florissante? A ces reflexions se joignirent, dit-on, des presages fort heureux qui furent encore fortifiez par l'empressement & par le zele des Citoyens, qui ayant appris le sujet de cette Ambassade, alloient en foule le conjurer de partir & de recevoir l'Empire, pour les allier & pour les incorporer avec les Romains. S'étant donc laissé flechir, il sacrifia aux Dieux & se mit en marche. Le Senat & le peuple pressez d'un merveilleux desir de le voir, sortirent de

C'est le plus agreable service qu'on puisse rendre à Dieu.

Premier devoir d'un Prince.

Rome, & allerent au devant de luy. Les femmes le receurent avec des acclamations & avec des benedictions infinies. On faisoit des sacrifices dans tous les temples, & il n'y avoit personne qui ne témoignât autant de joye que si la ville avoit gagné un nouveau Royaume, & non pas obtenu un nouveau Roy. Quand on fut au milieu de la grande place, Spurius Vettius, qui gouvernoit pendant l'interregne, voulut, pour la forme, que le peuple procedât à son élection. Il eut tous les suffrages, & sur l'heure même on luy apporta les ornemens Royaux; mais il ne voulut pas les recevoir, disant qu'il falloit auparavant que cette élection fût confirmée par les Dieux, & en même temps prenant avec luy les Devins & les Prêtres, il monta au Capitole, qu'on appelloit alors le mont Tarpeien. Là, le premier des Augures luy tourna le visage vers le Midy, aprés l'avoir couvert d'un voile, & se tenant derriere luy à sa gauche; & étendant sa main droite sur sa tête, il fit ses prieres, & jetta la veuë de tous côtez, pour observer ce que les Dieux declareroient par les oyseaux ou par les autres signes qu'il leur plairoit d'envoyer. Cependant un grand silence regnoit dans la place où le peuple étoit assemblé, tous les esprits étant suspendus dans l'attente du succés qu'auroit cette ceremonie, jusqu'à ce qu'enfin il parut des oyseaux favorables qui confirmerent ce choix; & alors Numa prenant la robe Royale, descendit du mont Tarpeien, dans la

Ceremonies remarquables des augures quand ils observoient les signes du ciel pour quelqu'un.

La robe appellée Trabea, toute de pourpre avec de grandes bandes blanches.

la place où il fut receu au bruit des acclamations de tout le peuple qui l'appelloit le plus saint de tous les hommes & le plus aimé des Dieux.

Aprés s'être mis en possession du Royaume, la premiere chose qu'il fit, ce fut de casser la compagnie des gardes que Romulus avoit toûjours autour de sa personne & qu'il avoit appellez *celeres*, c'est-à-dire, *legers*. Car il ne vouloit, ni se défier de ceux qui se fioient en luy, ni être Roy de ceux qui n'auroient en luy aucune confiance. Aux deux Prêtres de Jupiter & de Mars, il en ajoûta un troisiéme pour Romulus & l'appella *Flamen Quirinalis*. Ce nom de *Flamen* étoit commun aux autres Prêtres avant Numa, & on les appelloit ainsi à cause de certains chapeaux qu'ils portoient & que les Grecs appellent *Pilos*, *Flamines*, pour *Pilamines*, la langue latine ayant alors, dit on, beaucoup plus de mots Grecs qu'elle n'en a maintenant; car les Romains appelloient les manteaux des Rois, *Lænas*; & Juba asſûre que c'est ce que les Grecs appellent *Chlænas*. Le jeune garçon qui sert dans le temple de Jupiter, étoit anciennement appellé *Camillus*, du même nom que les Grecs donnent encore à Mercure, qui est le Ministre & le Messager des Dieux. Aprés avoir fait d'abord ces établissemens pour gagner la faveur & la bienveillance du peuple, il chercha les moyens d'amollir sa ville, comme on amollit le fer, & de la rendre douce & juste, de dure & guerriere qu'elle étoit; car

car la ville que Platon appelle *boüillante & furieuſe*, c'étoit proprement Rome, laquelle ayant été fondée par des hommes determinez & hardis que le deſeſpoir & l'audace avoient aſſemblez de toutes parts, s'étoit encore nourrie & fortifiée par des guerres continuelles, & affermie au milieu des dangers, comme un pieu qu'on fiche dans la terre, & qui s'affermit par les coups au lieu de s'ébranler. C'eſt pourquoy Numa jugeant bien que ce n'étoit pas une legere entrepriſe de vouloir adoucir & porter à la paix un peuple ſi fier & ſi feroce, emprunta le ſecours de la Religion. Par des fêtes, des ſacrifices, des danſes & des proceſſions qu'il regloit luy-même, qu'il conduiſoit, & dont il avoit ſçû temperer la gravité par une amorce & un attrait de plaiſir, il adoucit & apprivoiſa ces courages hautains, qui ne reſpiroient que la guerre; & en leur jettant de fois à autre des frayeurs dans l'eſprit, & en leur faiſant accroire qu'il avoit eu des viſions étranges ou entendu des voix effroyables & menaçantes, il acheva de les captiver & de les humilier ſous la crainte des Dieux. Et c'eſt cette grande ſageſſe qui perſuada qu'il avoit été diſciple de Pythagore, car le culte des Dieux & les ceremonies de la Religion faiſoient la principale partie du gouvernement de l'un & de la Philoſophie de l'autre. On dit même que Numa ne chercha l'oſtentation & le faſte que dans la même penſée qui avoit déja porté Pythagore à cette affectation. Car ce Philoſophe

Il n'y a que la Religion qui puiſſe dompter des peuples feroces; mais il faut qu'elle s'inſinuë par la frayeur.

loſophe pour ébloüir & charmer les hommes, avoit apprivoiſé un aigle qu'il faiſoit deſcendre & venir à luy par certaines paroles toutes les fois qu'il vouloit; aux jeux Olympiques il avoit montré ſa cuiſſe en pleine aſſemblée, la faiſant paroître d'or, & par de ſemblables artifices il avoit fait pluſieurs autres choſes, qui paſſoient pour des prodiges, & qui porterent Timon le Phliaſien à écrire contre luy en ces termes: *Pythagore l'Enchanteur qui n'aime que la vaine gloire & qui affecte un langage grave pour attirer les hommes dans ſes filets.* Tout de même Numa ſuppoſa l'amour de quelque Deeſſe ou de quelque Nymphe des montagnes avec laquelle il diſoit qu'il avoit un commerce ſecret, & feignit des rendez-vous frequens avec les Muſes. Il publioit même que c'étoit d'elles qu'il tenoit la plûpart de ſes revelations, & il obligea les Romains à en honorer particulierement une qu'il appella *Tacite*, pour marquer ou ſa grande jeuneſſe ou ſon ſilence, ce qu'il ſemble avoir inventé pour recommander le ſilence qui étoit un des premiers dogmes de Pythagore. D'ailleurs ſes ordonnances ſur les ſtatuës ſentent fort l'opinion de ce Philoſophe, qui enſeignoit que le premier être n'étoit ny paſſible, ny expoſé au ſens, mais inviſible, incorruptible, & intelligible ſeulement. Car à ſon exemple, il défendit aux Romains de s'imaginer que Dieu eut la forme d'homme ou de bête, & il n'y avoit parmy eux, ny ſtatuë, ny image de Dieu. Pen-

Vanité de Pythagore.

De la ville de Phliaſie ou Phlius dans le Peloponeſe au deſſous de Sicyone.

Une Muſe honorée ſous le nom de Tacite.

Images de Dieu deffenduës par Numa & par Pythagore.

Pendant les cent soixante premieres années, ils bâtirent des temples & autres lieux saints; mais ils n'y mirent jamais aucune figure de Dieu ny moulée, ni peinte, estimant que c'étoit un sacrilege de representer par des choses perissables & terrestres, ce qui est éternel & divin, & qu'on ne pouvoit s'élever à la Divinité que par la pensée. D'ailleurs ses sacrifices ressembloient fort à ceux des Pythagoriciens; car ils étoient sans effusion de sang & la plûpart se faisoient avec un peu de farine & de vin, ou autres choses tres simples & tres communes. A ces preuves on en ajoûte encore de plus éloignées pour faire voir que Pythagore a eu un grand commerce avec Numa. La premiere est que les Romains accorderent le droit de Bourgeoisie à ce Philosophe, comme l'écrit le Poëte Comique Epicharmus dans un petit traité qu'il a addressé à Antenor. Or cet Epicharmus est fort ancien & un des disciples même de Pythagore. Et la seconde, c'est que Numa ayant eu quatre enfans, il en nomma, l'un Mamercus du nom du fils de Pythagore, & c'est de luy que descend la famille des Emiliens qui est une des plus nobles familles Patriciennes, le Roy ayant donné à ce même enfant le surnom d'Emilius, pour marquer la douceur & la grace de son parler. Et moy-même, pendant que j'étois à Rome, j'ay souvent oüy conter à plusieurs personnes que les Romains ayant autrefois receu un oracle qui leur ordonnoit de dresser une

Sacrifices non sanglants.

Pythagore fait Citoyen Romain.

Car le mot Grec aimulos, *signifie doux, agreable, persuasif.*

une statuë au plus sage & au plus vaillant des Grecs, firent élever dans la place deux statuës de cuivre, l'une à Pythagore & l'autre à Alcibiade. Mais quant à ce point, il est plein de tant de doutes & d'incertitudes, que ce seroit une affectation & une opiniâtreté de jeune homme, de s'attacher davantage à le refuter ou à le prouver.

A Pythagore comme au plus sage, & à Alcibiade, comme au plus vaillant.

On attribuë aussi à Numa l'institution des Princes des Prêtres, qu'ils appellent Pontifes, & l'on assûre qu'il en fut le premier. Pour ce qui est du nom, les uns veulent qu'ils furent appeliez Pontifes, parce qu'ils étoient destinez à servir les Dieux tout puissants & maîtres de toutes choses; car ce que nous appellons puissant, les Romains l'appellent *potens*. Les autres prétendent, que ce nom marque seulement cette exception, *s'il est possible*; comme si le Legislateur ordonnoit aux Prêtres de faire les sacrifices qui étoient en leur pouvoir, en leur déclarant que quand il y auroit quelque obstacle legitime qui les en empêcheroit, ils n'en seroient pas repris; mais la plûpart approuvent une autre étymologie qui me paroît ridicule. Ils disent que les Pontifes ont été ainsi nommez à cause des sacrifices qu'ils faisoient sur le pont, sacrifices qui étoient les plus anciens & les plus sacrez. Car les Latins appellent un pont, *Pontem*; & l'on ajoûte que le soin de refaire & entretenir les ponts, appartient à ces Prêtres autant qu'aucune des plus saintes & des plus immuables

Pontifes.

C'est-pourtant la seule veritable.

cere-

ceremonies & aucun des sacrifices les plus solemnels; C'est même un point de Religion de croire, qu'on ne peut rompre, sans un sacrilege horrible, leur pont de bois qui fut bâti sans aucune ferrure, suivant un ancien oracle qui l'avoit ainsi ordonné, le pont de pierre qui est aujourd'huy, n'ayant été bâti que long-temps aprés par le Questeur Emilius. On dit pourtant que le pont de bois ne fut fait qu'aprés la mort de Numa sous le regne d'Ancus Martius son neveu.

Le pont Sublicius.

Il dit dans la suite son petit-fils, *& cela est vray.*

Le souverain Pontife est proprement le maître ou l'interprete de la Loy, ou plûtôt c'est luy qui a toute l'intendance de la Religion, & qui veille non-seulement aux sacrifices que l'on fait en public, mais encore à ceux que l'on fait en particulier, pour prendre garde qu'on n'y viole aucune des ceremonies anciennes, & pour enseigner tout ce que chacun doit faire pour honorer ou pour appaiser les Dieux.

Vestales.

Il a aussi soin des Vierges sacrées qu'ils appellent Vestales. Car on attribuë à Numa le premier établissement de ces Vierges, & on veut qu'il ait reglé toutes leurs ceremonies & le culte qu'elles rendent au feu immortel, dont il les a fait les gardiennes, soit qu'il ait pensé que le feu, qui est une substance toûjours pure & incorruptible, ne devoit être confié qu'à des Vierges, qui n'ont ni soüillure, ni tache, ou qu'il ait voulu seulement faire entendre que cet élement, étant infecond & sterile de sa nature, a beaucoup de

de rapport avec la virginité; d'où vient même que dans tous les lieux de la Grece où l'on garde de ce feu sacré, comme à Delphes & à Athenes, on y établit pour Prêtresses, non des Vierges, mais des Veuves, qui ne sont plus en âge de se marier. Quand ce feu vient à s'éteindre par malheur, comme on dit que la lampe sacrée s'éteignit à Athenes sous la tyrannie d'Aristion, & à Delphes lorsque le temple d'Apollon fut brûlé par les Medes; & comme il s'éteignit aussi à Rome pendant la guerre de Mithridate, & dans la guerre civile où il fut consumé avec l'autel, il n'est pas permis de le rallumer d'un autre feu vulgaire & commun. Il en faut faire un tout nouveau en tirant du soleil une flamme pure & nette, par le moyen de certains vases d'airain convexes & taillez selon la section Conique en triangle rectangle, de maniere que toutes les lignes de la circonference aboutissent à un point du centre. On les expose au soleil; tous les rayons se rassemblent & se réunissent dans ce seul point, & prenant corps & force de feu par la reverberation, ils subtilisent & enflamment si fort l'air, qu'il embrase tres promptement la matiere seiche & aride qu'on luy presente. Quelques-uns pensent que ces Vierges ne gardent que ce feu qui ne s'éteint jamais; mais la plûpart soûtiennent qu'il y a d'autres choses saintes, qu'il n'est accordé qu'à elles seules de voir, & sur lesquelles nous avons dit dans la vie de Camillus tout ce qu'il est permis d'en sçavoir & d'en dire. On

Qui brûloit dans le temple de Minerve.

Lorsque Xerxes porta la guerre en Grece.

De Mithridate.

Ou plûtôt pendant la guerre d'Annibal.

Miroirs ardens.

On dit que Numa ne consacra d'abord que Gegania & Verania, ensuite Canuleia & Tarpeia. Servius Tullius en adjoûta deux autres, & ce nombre a demeuré toûjours fixe jusqu'à aujourd'huy. *Vœux des Vestales.* Elles font vœu de garder la chasteté pendant trente ans. Les dix premieres années sont employées au Noviciat & à apprendre tout ce qu'elles doivent faire; les dix suivantes elles mettent en pratique tout ce qu'elles ont appris, & les dix dernieres elles enseignent les Novices. Aprés ce temps-là il leur est libre de se marier & d'embrasser une autre vie, en quittant leur Religion; mais on dit qu'il y en a eu fort peu qui ayent usé de cette liberté, & que celles qui l'ont fait ne s'en sont pas bien trouvées; car elles ont passé le reste de leur vie dans la tristesse & le repentir, & par-là ont jetté la frayeur dans l'esprit des autres; de maniere qu'elles ont mieux aimé ne se pas marier & demeurer toûjours Vierges, que d'encourir le même sort. Le Roy *Leurs privileges.* en les fondant leur accorda des privileges tres honorables, comme de pouvoir faire testament du vivant de leur pere, & disposer de tout ce qui les regarde sans l'entremise d'un curateur. Quand elles sortent en public, des Licteurs portent devant elles des faisceaux, & si en passant dans les ruës, une Vestale rencontre par hazard quelque criminel qu'on mene au supplice, elle luy sauve la vie, pourvû qu'elle jure que c'est une rencontre purement fortuite, & qu'elle n'est pas venuë là

là à dessein. Tout homme qui se met sous leur chaise quand on les porte est puni de mort. Quand elles ont fait quelque faute, on les châtie avec des verges, le *Leur punition.* Pontife les foüette luy-même toutes nuës dans un lieu obscur, & ceintes seulement d'un voile; mais celle qui a violé sa virginité est enterrée toute vive prés de la Porte Colline, où il y a dans l'enceinte des murs un petit tertre élevé qui s'étend en long, & que les Romains appellent en leur Langue d'un mot qui signifie une levée. On creuse sous ce *Agger.* tertre un petit caveau où on laisse une ouverture pour y descendre, & où on met un petit lit, une lampe allumée, & une petite provision de tout ce qui est necessaire pour se nourrir, comme une cruche d'eau, une phiole d'huile, & un pot de laict, seulement pour ne pas offenser la Religion, en faisant mourir de faim une personne consacrée avec les ceremonies les plus augustes & les plus saintes. On met la coupable dans une littiere bien fermée & bien jointe avec des courroyes, afin que l'on ne puisse pas même entendre ses cris, & on la porte en cet état au travers de la grande place. D'aussi loin qu'on voit cette littiere, on se retire pour la laisser passer; & on la suit dans un profond silence, avec toutes les marques de la plus grande tristesse. Il n'y a point de spectacle plus horrible à voir, ni de jour plus affreux ni plus funeste pour Rome. Quand la littiere est arrivée au lieu du supplice, les

Licteurs

Licteurs délient les courroyes, & le souverain Pontife aprés avoir fait des prieres secrettes, & levé les mains au ciel avant cette effroyable execution, en tire la criminelle toute voilée, & la met sur l'eschelle par laquelle on descend dans le caveau. Aprés quoy, il s'en retourne avec tous les autres Prestres, & cette malheureuse n'est pas plûtôt descenduë qu'on retire l'eschelle, & on referme l'ouverture avec beaucoup de terre qu'on y jette, jusqu'à ce qu'elle soit comblée, & que le terrein soit uny. Voila comment on punit les Vestales qui se sont laissé corrompre.

Car ils ne vouloient pas qu'il y parust aucune marque de tombeau. v. les Rem.

On dit que Numa fit le Temple de Vesta tout rond, pour y garder le feu sacré, voulant representer par là, non pas la figure de la terre, comme si c'étoit Vesta; mais celle de l'Univers, au milieu duquel les Pythagoriciens placent le feu qu'ils appellent *Vesta* & *Unité*; car pour la terre ils disent qu'elle n'est ni immobile, ni au centre du tourbillon, mais qu'elle tourne tout autour du feu, & qu'elle n'est pas du nombre des principaux Elemens qui composent le monde. On dit même que Platon embrassa cette opinion dans sa vieillesse, & qu'il enseigna que la terre occupoit une autre place, & qu'elle laissoit le milieu, comme le plus honorable, à un plus noble Element.

Temple de Vesta tout rond.

Feu placé par les Pythagoriciens au milieu de l'univers.

On dit. *C'est Theophraste.*

Un autre devoir des Pontifes, c'est de marquer les usages & les ceremonies qu'on doit observer aux funerailles; Numa leur ayant enseigné à ne pas croire qu'il

Les Pontifes reglent les ceremonies des funerailles.

qu'il y ait dans cette fonction aucune soüillure qui doive les en éloigner, & à honorer au contraire d'un culte legitime & usité les Dieux infernaux qui reçoivent les principales parties, dont nôtre corps est composé, & particulierement la Déesse Libitine qui a l'inspection de tout ce qui regarde les morts; soit qu'elle soit la même que Proserpine, ou qu'elle ne soit autre que Venus, comme le pensent les plus sçavans des Romains, qui attribuent avec assez de vray-semblance à une même Divinité la mort & la naissance des hommes.

Car ils reçoivent ce qui vient de la terre & de l'eau.

La Déesse Libitine.

On achetoit dans son temple tout ce qui étoit necessaire pour les funerailles.

Numa regla aussi la durée du deüil selon l'âge de ceux qu'on pleuroit. Par exemple il deffendit de pleurer un enfant qui seroit mort au dessous de trois ans; & pour les autres il ordonna de les pleurer autant de mois qu'ils avoient vêcu d'années, pourvû qu'ils n'eussent vêcu que dix ans; car il vouloit que ce terme passé, on ne pleurât personne, & que le plus long deüil ne fut que de dix mois, qui est justement le temps que les veuves portent le deüil de leurs maris, & celle qui se remarie avant ce terme est obligée par une de ses Ordonnances de sacrifier une vache pleine.

Durée du deüil.

Sacrifice honteux ordonné aux femmes qui se remarioient avant la fin de l'année de leur deüil.

Numa établit encore plusieurs autres Colleges de Prêtres; mais je ne parleray que de deux; de celuy des Saliens, & de celuy des Fécialiens qui marquent le plus la pieté de ce Prince.

Les Fecialiens semblent être à peu prés comme ceux que les Grecs appellent Eirenophyla-

Fecialiens.

nophylaques ; c'eſt-à dire *Conſervateurs de la paix* ; & ils ont pris ce nom de la fonction de leur charge, parce qu'ils appaiſent par leur entremiſe tous les differens, & ne permettent d'en venir aux armes, qu'aprés que toute eſperance de paix eſt perduë ; Car les Grecs appellent *Eirene*, la paix que la raiſon, & non la force, fait naître entre deux partis. Tout de même ces Fecialiens alloient pluſieurs fois en perſonne vers ceux qui avoient fait tort aux Romains, & tâchoient de les porter à leur rendre juſtice. S'ils n'en pouvoient venir à bout, ils leur declaroient la guerre ; mais auparavant ils prenoient les Dieux à témoin, & les prioient que ſi leurs demandes n'étoient pas juſtes, ils fiſſent tomber ſur eux & ſur leur patrie les affreuſes imprecations qu'ils prononçoient alors. Que ſi les Fecialiens s'oppoſoient à la déclaration de la guerre, & refuſoient d'y donner les mains, il n'étoit permis, ni aux particuliers, ni au Roy de prendre les armes, mais il falloit que le Roy même, comme Prince équitable, receut d'eux cette permiſſion, aprés quoy il pouvoit deliberer & choiſir les moyens les plus convenables pour conduire heureuſement cette guerre. Et l'on raconte à ce ſujet, que lorſque Rome fut brûlée par les Gaulois, ce malheur n'arriva que parce qu'ils avoient violé cette ſainte ceremonie. Ces barbares aſſiegeoient Cluſium. Les Romains envoyerent dans leur camp Fabius Ambuſtus en qualité d'Ambaſſadeur, pour

Ce que c'eſt proprement que la paix.

Ville de Toſcane. Avec deux de ſes freres. v. la vie de Camillus

pour negocier un accommodement aux Aſſiegez ; mais Fabius ayant receu une réponſe peu favorable, crut que ſon Ambaſſade étoit finie, & ſe comportant plus en Jeune homme qu'en Ambaſſadeur, il prit les armes pour les Cluſiens, & appella en combat ſingulier le plus vaillant des barbares. Le combat luy reüſſit, il tua ſon ennemi & luy ôta ſes armes. Mais les Gaulois envoyerent ſur le champ un Herault à Rome pour accuſer Fabius & ſe plaindre, de ce que, malgré leurs traittez & la foy donnée, il avoit combattu contre eux, ſans leur avoir auparavant déclaré la guerre. Les Fecialiens furent d'avis en plein Senat qu'on le livrât entre leurs mains ; mais il ſe jetta entre les bras du peuple qui luy fut favorable & qui le ſauva. Les Gaulois pour ſe vanger, allerent peu de temps aprés à Rome, où ils brûlerent & ſaccagerent tout, excepté le Capitole, comme nous l'avons écrit plus exactement dans la vie de Camillus.

& Tite Live liv. V.

Pour ce qui eſt des Prêtres Saliens, on dit qu'il les inſtitua dans cette occaſion. La huitiéme année de ſon regne, une maladie contagieuſe ayant ravagé l'Italie & depeuplé Rome, lorſque tout le monde étoit dans une conſternation horrible, on dit qu'un bouclier d'airain tomba du ciel entre ſes mains & que dans le moment même il dit ſur cela des choſes merveilleuſes, aſſûrant qu'il les avoit appriſes de ſa Nymphe Egerie & des Muſes ; Que ce bouclier étoit envoyé

Saliens.

pour le salut & la conservation de Rome ; Qu'on devoit le garder avec un tres grand soin, & qu'il étoit necessaire d'en faire faire tres promptement onze de tout semblables, pour la grandeur & pour la forme, afin que ceux qui voudroient le dérober, y fussent trompez, & ne pussent reconnoître le veritable. Il ajoûta qu'il falloit dedier aux Muses le lieu où il s'entretenoit avec elles, & tous les prez d'alentour, & que la fontaine, qui arrosoit toute cette campagne, devoit être consacrée aux Vierges Vestales, afin qu'elles y allassent puiser de l'eau tous les jours, pour arroser & purifier leur temple. L'évenement appuya merveilleusement son discours ; car la maladie cessa sur l'heure, & Numa montrant son bouclier, aux plus habiles maîtres, les exhortoit à l'imiter à l'envy. Ils y renoncerent tous excepté Mamurius Veturius, qui étoit un des plus excellens ouvriers & qui eut seul le courage de l'entreprendre ; il attrapa si bien son tour & toute sa figure, & fit les onze boucliers si semblables, que Numa même ne pouvoit plus les distinguer. On les donna en garde à ces Prêtres Saliens, qui ne furent pas ainsi appellez, comme quelques-uns le prétendent, d'un Salien de Samothrace ou de Mantinée qui leur eût appris à danser armez ; mais plûtôt ils furent ainsi nommez de la danse même qui est haute & sautillante, & qu'ils dansent les jours qu'ils font leur procession, lorsqu'ils descendent ces boucliers sa-

Car tous les jours il falloit laver le temple.

Samothrace, ville d'Arcadie sous le mont Parthenius. Mantinée, Isle de la mer Egée au bas de la

sacrez au mois de Mars ; car alors vêtus d'une tunique de pourpre, ceints par dessus d'un large baudrier d'airain, le casque en tête, & la main droite armée de courtes épées dont ils frappent sur leurs boucliers, ils vont dans tous les quartiers de la ville, & dansent d'une maniere tres agreable, faisant plusieurs tours & retours d'un mouvement tres vîte avec beaucoup de force & d'agilité. Ces boucliers sont appellez *Ancilia*, à cause de leur forme, car ils ne sont taillez, ni en rond, comme les boucliers ordinaires, ni en demy rond, comme ceux qu'on appelle *Peltas*, mais en ligne tortueuse, dont les deux extrêmités, se joignant par le haut avec celles de la ligne opposée, font une figure courbe, eschancrée par les costez, & ronde par les bouts, que les Grecs appellent *Anculon* ; ou bien ils ont eu ce nom du mot *Ancon*, qui signifie le coude ; car Juba met ces étymologies dans son histoire, voulant à quelque prix que ce soit faire descendre ce nom là du grec ; mais s'il est vray qu'il faille luy donner une origine grecque, on pourroit dire qu'ils ont été ainsi nommez, ou parce que le premier étoit descendu d'enhaut, en Grec *Anecathen*, ou parce qu'il procura la gueriſon des malades, ce qui s'appelle *Acesis*, ou qu'il fit cesser la secheresse *Auchmos* ; ou enfin parce-qu'il éloigna les maux dont on étoit menacé, ce qu'on appelle *Anaschesis*, d'où les jumeaux Castor & Pollux ont eu le nom d'*Anaces*. La re-

Thrace, vis-à-vis de l'embouchure de l'Hebre.

Procession des Saliens.

Ces etymologies sont puerils.

Il se trompe, il

Mieux rencontré dans la vie de Thesée à la fin. v. là les Rem.

compense que Mamurius Veturius receut de son travail, ce fut l'honneur d'être nommé dans le cantique des Saliens. D'autres prétendent que Mamurius Veturius dans cet hymne, n'est pas le nom de l'ouvrier; mais que ce sont deux mots qui signifient, *ancienne memoire.*

Veterem memoriam. *C'est le sentiment de Varron.*

Aprés que Numa eut institué & ordonné ces Colleges de Prêtres, il fit bâtir prés du temple de Vesta un palais qu'il appella Regia, c'est-à-dire *le palais du Roy*, où il passoit la plus grande partie du temps à s'entretenir avec eux des choses de la Religion. Il avoit sur le mont Quirinal une autre maison dont on montre encore la place. A toutes les ceremonies publiques & à toutes les processions des Prêtres, il y avoit des Herauts qui marchoient devant, & qui alloient criant par toute la ville, qu'on fist silence & qu'on quittât le travail; car comme on dit que les Pythagoriciens ne vouloient pas qu'on adorât les Dieux, & qu'on leur fist ses prieres seulement en passant, mais qu'on sortît exprés de sa maison pour leur aller rendre ce culte, aprés s'y être bien preparé, tout de même Numa voulut que ses Citoyens n'assistassent pas au service divin & aux prieres publiques negligemment & par maniere d'aquit, mais qu'ils abandonnassent toutes leurs autres occupations pour vaquer à celle-là avec une application entiere, comme à l'acte le plus important de la Religion, & que pour cet effet on n'entendit ni crier, ni fraper, ni enfin aucun des bruits

Le palais appelé Regia.

Aujourd'huy Monte Cavallo.

Comment il faut assister au service divin.

bruits inseparables de la plûpart des métiers necessaires, & qu'on laissât les ruës nettes & libres pendant la marche de la procession. Rome conserve encore aujourd'huy quelque vestige de cette coûtume; car lorsque le Consul observe le vol des oyseaux on fait des sacrifices, & l'on crie, *hoc age* c'est-à-dire, *fais cecy*, pour avertir les assistans de se tenir dans le respect; & d'être attentifs à ce qui se passe. Aussi la plûpart de ses ordonnances ressemblent extremement aux preceptes des Pythagoriciens; car comme ceux-cy ordonnoient de ne pas s'asseoir sur le boisseau; de n'attiser pas le feu avec le poignard; de ne pas regarder derriere soy quand on part pour un voyage; de sacrifier en nombre impair aux Dieux celestes, & en nombre pair aux Dieux infernaux, & autres tels symboles, dont ils deroboient l'intelligence au peuple, les ordonnances de Numa avoient de même un sens caché, comme quand il ordonnoit de ne pas offrir aux Dieux du vin de vigne qui n'auroit pas été taillée; de ne faire aucun sacrifice sans farine; de se tourner en adorant les Dieux, & de s'asseoir aprés les avoir adorez. Par les deux premieres, il semble qu'il ait voulu recommander l'Agriculture, comme une grande partie de la pieté. Pour ce qui est de ce tournoyement, on veut qu'il ait eu dessein d'imiter par-là le mouvement du monde. Mais je croirois plûtôt que ce precepte est fondé sur ce que les temples regardant l'Orient,

Ordonnances de Numa ressemblent aux preceptes de Pythagore.

Agriculture partie de la pieté. v. les remarq.

ceux qui y entroient tournoient le dos au soleil, & par consequent étoient obligez, pour se tourner de son côté, de faire un demy tour à droite, & pour se remettre ensuite en presence du Dieu, ils achevoient le tour en finissant leur priere. A moins que ce changement de situation ne signifie quelque chose d'approchant des Roües Egyptiennes, & que ce ne soit pour faire entendre qu'il n'y a rien de stable ni de permanent dans ce monde, & que de quelque maniere que Dieu tourne & remuë nôtre vie, il faut luy en rendre graces, & en être content. Quant au precepte de s'asseoir aprés avoir adoré, on dit que c'estoit pour l'heureux presage que les Dieux avoient exaucé leurs prieres, & que les biens qu'ils en attendoient seroient solides & nullement passagers. On dit aussi que le repos separe les actions, & qu'ainsi aprés avoir achevé l'affaire qu'on avoit en main, on s'asseïoit devant les Dieux, pour en commencer par eux une nouvelle. Cela peut aussi se rapporter à ce que nous avons déja dit de ce Legislateur, qu'il vouloit nous accoûtumer à ne nous addresser jamais aux Dieux quand nous sommes accablez d'affaires, & que nous ne pouvons les prier qu'à la hâte, & en passant, mais lorsque nous en avons le loisir, & que nous pouvons y employer tout le temps necessaire, sans aucune precipitation. En élevant & accoûtumant ainsi ses sujets à la Religion, il rendit sa ville si douce & si docile, & luy imprima un si grand

Roües Egyptiennes.

C'est la veritable raison.

grand respect pour sa grande puissance, qu'elle ajoûtoit foy à des contes absurdes qui n'ont rien que de fabuleux; & qu'elle étoit trés persuadée qu'il n'y avoit rien de si incroyable ni de si impossible qui ne luy fut aisé s'il l'entreprenoit. L'on dit à ce sujet qu'un jour ayant prié à souper un grand nombre de ses Citoyens, il leur fit servir des viandes fort simples dans une salle dont le buffet & les meubles étoient fort pauvres & fort communs; quand on fut à table, il s'écria tout d'un coup que sa Déesse venoit le voir, & dans le moment il leur fit voir des meubles precieux, un buffet superbe, & une table couverte de toutes sortes de mets les plus rares & les plus exquis. Mais ce qui passe toute absurdité, c'est ce qu'on dit d'une pretenduë conversation qu'il eut avec Jupiter. On conte que sur le mont Aventin, qui alors n'étoit ni habité ni joint à la ville, mais qui avoit des fontaines, des prairies & des boccages touffus, on voyoit souvent deux divinitez qui alloient s'y divertir. C'étoit Picus & Faunus, qui en tout ressemblent assez à des Satyres ou à des Titans, excepté qu'ils courent toute l'Italie, faisant des merveilles par la force de leurs remedes & par la vertu de certains secrets magiques, à peu prés comme les demy-Dieux que les Grecs appellent Idées Dactyles. On dit donc que Numa les surprit & s'en rendit le maître en mêlant du vin & du miel dans la fontaine où ils beuvoient ordinairement. Quand ils

Cette fable est tirée mot à mot du 3. Liv. des Fastes d'Ovide

Prêtres de Rhea les mêmes que les Curetes. v. les Remarques Ovide ne dit que du vin,

ils se sentirent pris, ils se changerent en beaucoup de formes, se metamorphosant en plusieurs differentes sortes de phantômes & de monstres épouvantables ; mais enfin voyant qu'il n'y avoit aucun moyen d'échaper, ils luy revelerent plusieurs choses qui devoient arriver, & luy enseignerent l'expiation des foudres, comme on la fait encore aujourd'huy avec des oignons, des cheveux & des Sardines. D'autres disent qu'il ne l'apprit pas d'eux, mais que par leurs secrets magiques ils firent seulement descendre Jupiter du ciel ; Jupiter irrité de la violence qu'on luy faisoit, dit qu'il falloit faire cette expiation avec des têtes, Numa l'interrompant ajoûta *d'oignons*, Jupiter continua *d'hommes* ; Numa pour éluder un ordre si cruel, ajoûta, *ouy*, *avec leurs cheveux* ; Jupiter poursuivit *avec de vivantes*, il vouloit dire *personnes*, mais Numa se hâta d'ajoûter *Sardines*. La Déesse Egerie luy inspira cette subtilité ; & Jupiter appaisé s'en retourna doux & propice ; d'où vient que l'on appelle encore ce lieu-là *Ilicium*, c'est-à-dire *le lieu de Jupiter propice*, & l'on fit l'expiation comme il l'avoit dit. Ces sortes de contes ridicules & fabuleux marquent admirablement le grand penchant que ce peuple avoit pour la Religion, & qui étoit le fruit d'une longue habitude. Pour ce qui est de Numa, il avoit si fort mis toute son esperance en Dieu, qu'un jour, comme on luy vint annoncer que les ennemis approchoient, il n'en fut

mais il ajoûte le sacrifice d'un agneau, ce qui étoit contraire aux mœurs de Numa.

C'est-à-dire le moyen d'expier & effacer les crimes qui attiroient la colere du ciel marquée par les foudres.

fut point ému, & dit en riant, *& moy je sacrifie.*

On dit qu'il fut le premier qui bâtit un temple à la Foy, & au Terme ; & qui apprit aux Romains, que le plus grand serment qu'ils pussent faire, c'étoit de jurer leur foy, comme ils l'observent encore aujourd'huy. Le Terme, c'est-à-dire le Dieu des Bornes. On luy fait des sacrifices publics & particuliers dans les confins des champs. Ces sacrifices se font aujourd'huy avec des victimes vivantes, au lieu qu'on les faisoit anciennement sans effusion de sang, la raison ayant fait voir à Numa qu'il falloit garder pur & net de sang & de meurtre le Dieu des Bornes, qui étoit le témoin de la justice, & le fidelle gardien de la paix.

Ce fut aussi luy qui borna le premier le territoire de Rome, Romulus n'ayant jamais voulu le faire, de peur qu'en marquant ce qui luy appartenoit avec justice, il ne fit connoître ce qu'il usurpoit injustement. Car les bornes, si on les garde, sont le lien & la digue de la puissance ; & si on ne les garde pas, ce sont les témoins irreprochables de l'injustice. Il est vray que ce territoire de Rome n'étoit pas d'une grande étenduë au commencement, & que Romulus l'augmenta beaucoup par ses conquêtes. Numa partagea toutes ces terres aux plus pauvres d'entre les Citoyens, afin qu'étant hors de la misere, ils ne fussent plus dans la malheureuse necessité de faire de mauvaises actions, & qu'adonnez à la

Ce mot ne peut être de Numa ; puisque selon Plutarque même, il n'y eut sous son regne, ni guerre, ni sedition.

Temple bâti à la Foy. Et au Termes, c'est-à-dire au Dieu des Bornes.

Avec un agneau ou un cochon de lait.

Il distribuë aux pauvres non seulement le territoire de Rome, mais aussi les terres conquises par Romulus.

vie champestre, ils s'adoucissent & se cultivassent eux-mêmes en cultivant leurs champs; Car il n'y a point d'occupation qui fasse naître un si prompt & un si violent amour pour la paix, comme celle de la campagne, où l'on conserve tout le courage necessaire pour défendre son bien, mais où l'on perd cette audace & cette temerité, qui portent à ravir le bien d'autruy pour assouvir son avarice. Voila pourquoy Numa qui vouloit faire aimer à ses Citoyens l'Agriculture, comme le plus grand appast de la paix, & qui la regardoit comme un art plus propre à former les mœurs, qu'à amasser des richesses, partagea tout ce territoire en petites parties, qu'il appella *Pagos*; c'est-à-dire *Bourgs*, & établit sur chacun des Commissaires qui étoient appellez, *Maîtres de Bourgs*, dont il faisoit luy-même tres souvent les fonctions, allant visiter en personne toutes les terres, & jugeant des mœurs de ses Citoyens par leur travail; Ceux qu'il trouvoit diligens, il les avançoit en honneurs & en authorité, & reprenoit severement les paresleux & les lâches qu'il corrigeoit par ce moyen. Parmy tous ses établissemens, celuy qu'on estime le plus, c'est la distribution du peuple par arts & mêtiers; car la ville étoit composée de deux nations, ou pour mieux dire, divisée en deux factions qui ne vouloient en aucune maniere s'unir ny souffrir qu'on effaçât cette difference, qui les rendoit comme étrangers les uns aux autres, & qui faisoit naître tous les jours entre-eux des querelles & des débats. Il pensa donc que comme les corps solides, qui ne peuvent se mêler ensemble pendant qu'ils sont entiers, s'incorporent tres facilement quand on les a brisez & reduits en poudre, la petitesse des parties facilitant ce mélange, il falloit de même diviser le peuple en plusieurs petites parties, & le jetter par-là dans des interêts particuliers, qui effaceroient & emporteroient entierement cet interêt principal, qui ne seroit plus rien quand on l'auroit affoibli & divisé en tant de parties differentes. Il partagea donc le peuple par mêtiers, comme de Joüeurs d'Instrumens, d'Orfevres, de Charpentiers, de Teinturiers, de Cordonniers, de Tanneurs, de Forgerons, de Potiers, & ainsi des autres, mettant tous les Artisans de chacun en un seul & même corps; ordonnant des confrairies, des fêtes & des assemblées, & leur marquant le service qu'ils devoient rendre aux Dieux selon la dignité de chaque mêtier; & par-là il fut le premier qui bannit de sa ville cet esprit de party qui faisoit dire & penser à l'un, je suis Sabin; à l'autre, je suis Romain; à celuy-là, je suis Citoyen de Tatius; & à celuy-cy, je suis Citoyen de Romulus; De sorte que cette division fut proprement un mélange & une union de tous avec tous.

Agriculture le plus grand appast de la paix.

Pagi.

Magistri Pagorum.

On loüe encore entre toutes ses ordonnances la reformation qu'il apporta à la Loy, qui donnoit aux peres le pouvoir de vendre leurs enfans; car il en excepta

ceux qui se seroient mariez par l'avis & le consentement de leur pere ; trouvant tres injuste & tres dur, qu'une femme qui auroit épousé un homme libre, se trouvât ensuite tout d'un coup mariée à un esclave par le seul caprice de son beau-pere.

Reformation de l'ancien Calendrier.

Il reforma aussi le Calendrier, non pas veritablement avec toute l'exactitude possible ; mais au moins avec plus de connoissance qu'on n'en devoit attendre de ce temps-là ; car sous le Regne de Romulus, on n'avoit pour les mois, ni mesure, ni regle. On faisoit les uns de vingt jours, les autres de trente cinq, & les autres plus longs encore. On n'avoit nulle idée de la difference qu'il y a entre le cours du Soleil & celuy de la Lune ; & l'on n'observoit que cette seule regle de faire l'année de trois cens soixante jours. Numa ayant donc connu que l'inégalité n'étoit que d'onze jours, la lune faisant ses douze revolutions en trois cens cinquante quatre jours & le soleil achevant la sienne en trois cens soixante cinq, il doubla ces onze jours, dont il fit un mois separé, qu'il mit de deux en deux ans aprés le mois de Fevrier, & ce mois de vingt deux jours est appellé par les Romains *Mercedinus*. Mais le remede qu'il apporta à cette inégalité, eut besoin dans les siecles suivans d'une correction plus sûre & plus exacte.

Du mot merces *parce qu'on payoit alors les loyers & les gages.*

De plus il changea l'ordre des mois ; car du mois de Mars qui étoit le premier, il en fit le troisiéme, mit à sa Place le

le mois de Janvier qui étoit auparavant l'onziéme ; & le mois de Fevrier qui étoit le douziéme & le dernier, devint le second. Il y a pourtant plusieurs Auteurs qui assûrent que ces deux mois, Janvier & Fevrier, furent ajoûtez par Numa, & qu'avant luy l'année n'étoit que de dix mois, comme parmy les Barbares, il y en a qui n'ont que trois mois dans leur année, & parmy les Grecs les Arcadiens faisoient la leur de quatre, & ceux d'Acarnanie de six. Les Egyptiens avoient au commencement des années d'un mois ; ils les firent ensuite de quatre. De-là vient que quoyqu'ils habitent un pays fort nouveau, ils paroissent pourtant les plus anciens peuples de la terre, & comptent dans leurs annales un nombre infini d'années, parce qu'ils ne mettent qu'un mois pour un an. Et ce qui prouve certainement que l'année des Romains n'étoit d'abord que de dix mois & non pas de douze, c'est le nom du dernier qui est encore appellé Decembre, c'est-à-dire le dixiéme mois. Le mois de Mars étoit donc le premier, comme on l'infere sûrement de ce que le cinquiéme s'appelloit *Quintilis*, le sixiéme *Sextilis*, & ainsi des autres selon leur ordre & leur rang. Car autrement si le mois de Mars eût toûjours été precedé par les mois de Janvier & de Fevrier, il seroit arrivé qu'ils auroient appellé *Quintilis*, c'est-à dire, *cinquiéme*, celuy qui auroit été le septiéme. Il y a donc bien de l'apparence que le mois, que Romulus consacra au Dieu

Arcadiens. Peuple du Peloponese entre l'Achaïe & la Laconie.

Acarnaniens. Peuples de Grece, au dessous de l'Epire, entre la mer d'Ionie, & le fleuve Achelaus.

Dieu Mars, fut le premier ; & que le second fut Avril, qui eut ce nom étranger de la Déesse *Aphrodite*, c'est-à-dire de Venus ; car les Dames Romaines faisoient un sacrifice à cette Déesse le premier de ce mois là, & se baignoient avec une couronne de myrte sur la tête. D'autres prétendent que ce mot *Aprilis* étant écrit par une lettre simple, ne vient pas d'*Aphrodite*, mais du verbe *aperire*, *ouvrir*, parce que le printemps étant alors dans sa force, le mois d'Avril ouvre le sein de la terre, & en fait sortir les plantes & les fleurs. Des deux qui viennent ensuite, l'un fut appellé *Maius*, *May*, de la Déesse *Maia* mere de Mercure, auquel il est consacré. Et l'autre fut appellé *Junius*, *Juin*, à cause de la qualité de cette saison qui est la jeunesse de l'année. Il y a pourtant des Auteurs qui écrivent que ces deux mois ont été ainsi nommez à cause des differens âges, May, du mot *Majores*, qui signifie vieux, & Juin de *Juniores*, qui signifie les jeunes. Aprés ces quatre premiers mois, ceux qui viennent ensuite eurent le nom de l'ordre dans lequel on les comptoit, *Quintilis*, *Sextilis*, *September*, *Octobre*, *November*, *December*. Long-temps aprés le nom de *Quintilis* fut changé en celuy de *Julius*, Juillet, en l'honneur de Jules Cesar qui défit Pompée ; & celuy de *Sextilis* en celuy d'*Augustus*, *Aoust*, en faveur d'Auguste, second Empereur de Rome. Domitien, imitant cet exemple, voulut donner ses deux noms aux deux mois suivans,

C'est-à-dire par un p sans h Aprilis, *& non pas* Aphrilis.

vans, & appeller Septembre & Octobre, l'un *Germanicus*, & l'autre *Domitianus*, mais cela ne dura que peu de temps, dés qu'il eut été assassiné, ces deux mois réprirent leur ancien nom. Les deux derniers, Novembre & Decembre, sont les seuls qui ayent conservé celuy qu'ils avoient eu au commencement. Et pour ce qui est des deux qui furent ajoûtez ou transposez par Numa, l'un fut appellé *Fevrier*, à cause des purifications qui sont appellées *februa*, de *februare*, *expier*, *purger* ; Car dans le mois de Fevrier on fait des sacrifices & des purifications pour faire prosperer les fruits de la terre, & l'on celebre la fête des Lupercales, qui ressemble en beaucoup de choses à une purification. Et l'autre fut nommé *Januarius*, Janvier, à cause de *Janus* ; Et je croy pour moy, que Numa ôta la premiere place au mois de Mars qui étoit consacré au Dieu de la guerre, & qu'il la donna à Janvier, pour faire entendre que les vertus civiles sont preferables en tout aux vertus guerrieres. Car Janus, soit que ce fût un Dieu ou un Roy, étoit grand politique & né pour la societé, & il changea la maniere de vivre rude & sauvage des premiers hommes, en une vie douce & polie. C'est pourquoy on le peint avec deux visages opposez, pour marquer ce changement, & il y a à Rome un temple à deux portes qu'on appelle *les portes de la Guerre*, qu'on a acoûtumé d'ouvrir en temps de guerre, & de fermer en temps de paix. Il est vray qu'il est

Vertus civiles preferables aux vertus guerrieres.

Temple de la Guerre.

est trés rare de le voir fermé, les Romains étant presque toûjours obligez d'avoir les armes à la main, à cause de la grande étenduë de leur Empire, qui fait qu'ils ont toûjours sur les bras quelques-unes des nations barbares dont ils sont environnez. Il fut pourtant fermé sous le Regne d'Auguste aprés la défaite d'Antoine, & auparavant sous le Consulat de Marcus Atilius & de Titus Manlius; mais cela ne dura pas long-temps; on le r'ouvrit incontinent pour une nouvelle guerre; au lieu que sous Numa, il ne fut pas ouvert un seul jour; Il demeura toûjours fermé pendant l'espace de quarante trois ans, tant la guerre étoit assoupie ou éteinte de tous côtez sous son regne; car le peuple Romain n'étoit pas le seul qui fut adouci & calmé par la douceur & par la justice de ce bon Roy, mais aussi les villes des environs, dans lesquelles, comme si un doux Zephyre ou quelque vent sain & agreable eût soufflé du côté de Rome, on apperceut un merveilleux changement de mœurs, & l'on vit succeder à la fureur de la guerre un ardent desir de vivre en paix, de cultiver la terre, d'élever tranquillement ses enfans & de servir en repos les Dieux. Dans toute l'Italie ce n'étoit que fêtes, que jeux, sacrifices, festins, & réjoüissances de gens qui se visitoient, & qui alloient les uns chez les autres sans aucune crainte; comme si la sagesse de Numa eut été une riche source d'où la vertu & la justice eussent coulé dans l'esprit de tous les peuples, & répandu

Plutarque se trompe icy. On peut voir les Remarques.

Tableau d'un heureux regne.

pandu dans leur cœur la même tranquillité qui regnoit dans le sien. De maniere que pour bien exprimer le bonheur de ce regne, on trouve encore trop foibles toutes les hyperboles des Poëtes qui disent: *Les toiles d'araignée couvrent les cuirasses & les boucliers; la roüille consume les lances & les épées; on n'entend nulle part le son des trompettes qui appellent au combat, & rien enfin ne ravit aux paupieres le doux sommeil qui les ferme.* En effet pendant le regne de Numa, on ne vit ni guerre, ni sedition, ni esprit de nouveauté. Il n'y eut contre luy ni haine ni envie, & l'amour de la Royauté ne porta personne à luy dresser des embuches & à conspirer contre luy; mais soit que ce fust ou la crainte des Dieux, qui paroissoient manifestement l'avoir pris sous leur protection, ou le respect qu'on avoit pour sa vertu, ou enfin la Fortune, qui sous son regne eust conservé jusqu'à la fin la vie des hommes pure & nette de toutes sortes de crimes & d'attentats, il a servi de preuve & d'exemple à cette grande verité que Platon osa prononcer long-temps depuis, lorsqu'en parlant du gouvernement, il dit, que *les villes & les hommes ne seront delivrez de leurs maux, que lorsque par une Fortune Divine, la souveraine puissance & la Philosophie se rencontrant dans un même sujet, rendront la vertu victorieuse du vice.* Car le Sage n'est pas seulement heureux, mais il rend encore heureux tous ceux qui écoutent les paroles

La tranquillité ne se trouve qu'avec la justice.

Dans le V. Livre de la Republique. Fortune Divine. *Platon appelle ainsi la Providence.*

paroles qui sortent de sa bouche ; il n'a presque jamais besoin d'en venir à la force & aux menaces pour reduire ses sujets, qui voyant éclater la vertu dans un modele aussi illustre & aussi exposé aux yeux qu'est la vie de leur Prince, deviennent sages d'eux-mêmes, & se conforment à mener ensemble avec amitié & concorde, avec justice & temperance, une vie irreprehensible & heureuse qui est la plus excellente & la derniere fin de tous les secours que les hommes puissent recevoir ; & celuy-là est plus digne d'être Roy qui peut inspirer à ses sujets une si noble inclination, & les conduire à une vie si parfaite, ce que personne n'a sceu si bien faire que Numa.

A quoy doivent tendre tous les secours que les hommes peuvent recevoir.

Quel homme est le plus digne d'estre Roy.

Ses femmes & ses enfans.

Pour ce qui est de ses femmes & de ses enfans, il y a sur cela beaucoup de contradictions dans les Historiens. Les uns écrivent qu'il n'épousa jamais d'autre femme que Tatia & qu'il n'eut d'elle qu'une fille unique nommée Pompilia ; & les autres y ajoûtent quatre garçons, Pomponius, Pinus, Calpus & Mamercus, qui tous ont fondé les plus nobles maisons de Rome ; car de Pomponius descend la maison des Pomponiens ; de Pinus, celle des Pinariens ; de Calpus, celle des Calpurniens ; & de Mamercus, celle des Mamerciens, qui à cause de cela ont toutes porté le surnom de *Reges*, c'est-à-dire Rois. Il y a encore un troisiéme party de ceux qui accusent ces derniers d'avoir voulu favoriser ces maisons, en les faisant remonter jusqu'à Numa par de

de fausses genealogies, & qui soûtiennent que Pompilia n'étoit pas née de Tatia, mais d'une autre femme que Numa avoit épousée aprés qu'il eut été élû Roy, & qu'ils appellent Lucrece. Mais ils conviennent tous que Pompilia fut mariée avec Martius, fils de ce même Martius qui persuada à Numa d'accepter le Royaume, le suivit à Rome, fut fait Senateur, & aprés la mort de ce Prince, s'étant declaré le Concurrent de Tullus Hostilius à l'Empire, & ayant été vaincu, ne pût resister à sa douleur, & se fit mourir en s'abstenant de manger. Son fils Martius épousa Pompilia, demeura à Rome & eut un fils nommé Ancus Martius qui regna aprés Tullus Hostilius. Cet enfant n'avoit, dit on que cinq ans quand Numa mourut.

La mort de Numa ne fut ni prompte, ni violente ; la vieillesse & une maladie de langueur, aprés l'avoir affoibli peu à peu, l'emporterent âgé de plus de quatre-vingts trois ans, selon le rapport de Pison. L'honneur qu'on luy fit à ses funerailles, mit le comble au bonheur de sa vie ; car tous les peuples voisins, amis & alliez de Rome, ne manquerent pas de s'y trouver avec des presens & des couronnes. Les Patriciens porterent eux-mêmes sur leurs épaules le lit où reposoit son corps ; ils étoient suivis des Prêtres de tous les temples, & d'une multitude infinie de peuple, jusques aux femmes, & aux enfans, qui tous assistoient à ce convoy, non pas comme aux obseques d'un Roy

Sa mort.

Ses funerailles.

Roy accablé de vieillesse, mais avec des larmes, des soupirs & des gemissemens, comme s'ils eussent enterré le plus cher de leurs amis qui seroit mort à la fleur de son âge, & dont ils n'auroient pû se consoler. On ne brûla pas son corps, parce qu'il l'avoit deffendu, mais on fit deux cercueils de pierre qu'on enterra au pied du Janicule ; Il étoit dans l'un & on mit dans l'autre les livres sacrez qu'il avoit écrits luy-même, comme les Legislateurs des Grecs avoient écrit leurs tables. Pendant sa vie il avoit eu soin d'instruire les Prêtres de tout ce qui étoit contenu dans ces livres, & aprés leur en avoir expliqué la substance & le sens, il avoit ordonné qu'on les enterrât avec luy, comme n'étant ni beau, ni honnête que des secrets & des mysteres si saints fussent divulguez par des lettres mortes. L'on dit que c'étoit par cette même raison que les Pythagoriciens n'écrivoient jamais leurs preceptes, se contentant de les enseigner de bouche à ceux qu'ils en jugeoient dignes, & ils publient eux-mêmes, qu'un jour qu'ils avoient expliqué à un homme indigne quelques-unes des plus subtiles & des plus difficiles questions de la Geometrie, les Dieux déclarerent manifestement que par quelque grande calamité publique, ils vangeroient ce sacrilege & cette impieté. On ne peut donc pas s'empêcher de pardonner à ceux qui fondez sur d'aussi grandes ressemblances ont voulu que Numa & Pythagore ayent vécu

Ses écrits.

Mysteres de la Religion ne doivent pas être écrits.

Coûtume des Pythagoriciens.

cu dans le même temps, & qu'ils ayent eu commerce ensemble. Valerius Antias écrit qu'il y avoit dans ces coffres douze livres en latin sur la Religion, & douze en Grec sur la Philosophie. Environ quatre cens ans aprés sous le Consulat de Publius Cornelius & de Marcus Bœbius, les pluyes & les torrents ayant entraîné toute la terre qui couvroit le tombeau, & découvert ces cercueils, aprés qu'on les eut ouverts, on trouva l'un vuide sans aucun reste de corps, & dans l'autre on trouva ces livres. Q. Petilius les examina & en fit son rapport au Senat, où il jura qu'il n'étoit ni pieux, ni juste qu'ils fussent rendus publics, & sur son avis on les brûla publiquement dans le Comice. C'est la destinée de tous les grands personnages & des hommes justes, d'être plus loüez & estimez aprés leur mort, qu'ils n'étoient auparavant ; car l'envie ne leur survit pas long temps, quelque fois même elle meurt avant eux ; mais on peut dire que les malheurs des Rois qui regnerent aprés Numa, ont rendu sa gloire plus éclatante ; car de cinq qu'ils ont été, le dernier fut chassé du trône, & mourut en exil dans une honteuse vieillesse ; & des quatre autres, aucun ne mourut de sa mort naturelle ; les trois derniers furent tuez en trahison, & Tullus Hostilius qui succeda à Numa, se mocquant des plus sages & des plus saintes institutions de ce Prince, & sur tout de sa grande devotion, qui rendoit, disoit-il, les hommes lâches & effeminez,

C'est quatre cens quatre-vingt dix ans aprés.

Il étoit Preteur de la ville.

Livres brûlez par Arrest du Senat.

Comice un quartier de la grande place de Rome au dessous des Rostres.

Tarquin le Superbe qui mourut en exil à Cumes auprés d'un Tyran.

Ancus Martius, Tarquinius Priscus, & Servius Tullius.

On ne lit pourtant pas qu'Ancus Martius ait été assassiné.

minez, tourna du côté de la guerre l'esprit de ses Citoyens; mais il ne persista pas long-temps dans une temerité si folle; car attaqué d'une maladie fort dangereuse & fort étrange, qui altera même sa raison, de ce grand mépris de la Religion il passa tout d'un coup à une superstition encore plus grande, qui ne ressembloit en rien à la solide & vraye pieté de Numa & par sa mort il confirma son peuple dans cet esprit d'erreur ayant été frapé de la foudre.

Les hommes ignorans & impies passent d'ordinaire de l'irreligion à une superstition affreuse.

Superstition, esprit d'erreur.

LA COMPARAISON

De Numa & de Lycurgue.

APRE'S avoir écrit la vie de Numa & de Lycurgue, il faut surmonter les difficultez qui se trouvent à rassembler les differences qu'on peut remarquer entr'eux; car ce qu'ils ont de semblable paroît assez dans toutes leurs actions, comme leur sagesse, leur pieté, leurs grandes qualitez pour le gouvernement, leur dexterité & leur addresse à enseigner & à conduire des peuples, & enfin leur habileté à persuader qu'ils tenoient de la main des Dieux mêmes, les loix qu'ils établissoient. Mais dans ce qu'ils ont chacun de different & de plus beau, la premiere chose qui se presente, c'est que l'un accepta l'Empire & que l'autre le rendit. Numa le receut sans l'avoir

l'avoir demandé, & Lycurgue le restitua aprés l'avoir obtenu. Celuy-là fut choisi par un peuple étranger qui le fit son Roy de simple particulier qu'il étoit, & celuy-cy de Roy qu'il étoit, se fit simple particulier. C'est une chose bien glorieuse de parvenir à la Royauté par la justice; mais il n'est pas moins glorieux de preferer la justice à la Royauté; car la vertu rendit l'un si illustre, qu'on le jugea digne de l'Empire; & l'autre si grand, qu'il le mépriſa.

La justice preferable à la Royauté.

La seconde difference, c'est que tous deux maniant l'Empire comme une lyre, celuy de Sparte tendit & roidit son harmonie, qui étoit voluptueuse & lâche, & celuy de Rome au contraire, relâcha de sa trop grande roideur. Il est vray que la plus grande difficulté étoit du côté de Lycurgue; car il ne persuada pas à ses Citoyens de dépoüiller la cuiraſſe, & de quitter l'épée, mais de jetter leur or & leur argent, & de quitter leurs lits & leurs tables magnifiques. Il ne les obligea pas à renoncer à la guerre pour passer leur vie à celebrer des fêtes & des banquets; mais à renoncer aux banquets & aux fêtes, pour vivre toûjours sous les armes & passer les journées entieres dans les exercices les plus penibles & les plus laborieux. C'est-pourquoy aussi l'un réussit sans peine & fut aimé & estimé des siens, & l'autre ne vint à bout de ses desseins qu'avec des difficultez infinies en s'exposant à mille dangers & en essuyant des blessures. Ainsi il n'y avoit que douceur

On a beaucoup plus de peine à porter les hommes au travail qu'à les porter au plaisir.

ceur & que grace dans la Muſe de Numa qui ayant changé & adouci les mœurs de ſes Citoyens, qui étoient emportez & boüillants, leur fit aimer la paix & la juſtice. Si l'on nous force même de mettre parmy les ordonnances de Lycurgue celle que nous avons rapportée contre les Ilotes, & qui eſt tres injuſte & tres cruelle, nous ſerons obligez d'advoüer que Numa eſt un Legiſlateur infiniment plus doux & plus humain, puiſqu'il voulut que des eſclaves veritablement nez dans la ſervitude, partageaſſent avec leurs maîtres les honneurs & la liberté, les faiſant aſſeoir à table avec eux, pendant la fête des Saturnales. Car on dit que ce fut luy qui établit cette coûtume, afin que ceux qui auroient eu leur part du travail des champs, euſſent auſſi leur part des fruits qui en revenoient toutes les années, & des réjoüiſſances que l'on faiſoit à la fin. Il eſt vray qu'il y a des Auteurs qui ſe jettant dans les fables, écrivent que c'eſt un reſte de l'égalité qui regnoit du temps de Saturne, où il n'y avoit ni maître ni eſclave, & où tous les hommes étoient reputez égaux & freres. On peut dire en general que Numa & Lycurgue ont également porté leurs Citoyens à la temperance & à la frugalité; mais que l'un a plus donné à la vaillance, & l'autre à la juſtice; à moins qu'on ne veüille dire que les eſprits, qu'ils avoient à gouverner, étant differens, ils furent obligez de tenir auſſi une conduite toute differente;

L'Embuſcade dans Lycurgue. Pag. 277. & 278.

Fête des eſclaves celebrée en Grece & en Italie au mois de Decembre aprés la recolte de tous les fruits.

Les Grecs les appelloient Chronia.

Regne de Saturne reconnu pour fabuleux.

te; car comme ce ne fut ni par crainte ni par lâcheté que Numa porta les Romains à renoncer aux armes, mais ſeulement pour les empêcher de commettre des injuſtices; ce ne fut pas non plus pour porter les Spartiates à l'injuſtice, que Lycurgue les rendit belliqueux; mais ſeulement pour les garantir des outrages de leurs voiſins. Ainſi l'un & l'autre, pour retrancher ce que chacun de ces peuples avoit de trop, & pour ſuppléer à ce qui leur manquoit, furent contraints d'en venir à des changemens conſiderables.

Pour ce qui eſt de la diviſion qu'ils firent des Etats & des Conditions dans leur Republique, celle de Numa eſt extremement du goût de la populace, car il fit un ſeul & même peuple de tous les differens corps d'Orfevres, de Joüeurs d'Inſtrumens, de Cordonniers & autres gens de métier; au lieu que celle de Lycurgue eſt auſtere & accommodée à l'eſprit de la Nobleſſe; car il laiſſa tous les arts & tous les métiers aux eſclaves & aux étrangers qui habitoient parmy eux, & ne mit entre les mains de ſes Citoyens que le bouclier & la lance, leur défendant de faire d'autre métier que celuy de la guerre, comme vrais Satellites du Dieu Mars, qui n'apprenoient en toute leur vie & ne ſçavoient d'autre ſcience que celle d'obéïr à leurs Capitaines, & de vaincre leurs ennemis. Car afin qu'ils fuſſent une bonne fois libres, & qu'ils le demeuraſſent toûjours, il ne leur laiſſa pas la liberté de travailler à amaſſer du bien, & voulut qu'ils

Amour des richeſſes, mere de la ſervitude.

qu'ils laissassent ce soin aux esclaves & aux Ilotes, comme celuy de preparer leur repas. Mais Numa ne fit rien de semblable, il se contenta seulement de refrener l'avidité du soldat, permit tout gain honnête, & bien loin d'applanir & d'abbatre toute inegalité, il lâcha la bride à l'avarice, souffrant qu'on s'enrichît autant qu'on le pouvoit & ne se souciant pas d'arrêter la pauvreté, qui par cette breſche couloit insensiblement dans sa ville; au lieu qu'il falloit opposer à cette avarice une forte digue, pendant que l'inegalité n'étoit pas encore si grande, & que tous les Citoyens étoient à peu prés égaux, comme fit Lycurgue; car c'étoit le seul moyen de prevenir les inconveniens qui en sont venus, qui n'ont pas été en petit nombre, & qu'on doit regarder comme la source & le principe de la plûpart des grands malheurs qui dans la suite des temps ont affligé Rome.

La pauvreté se gliſſe dans les villes par l'avarice.

L'avarice, principale cauſe des malheurs des Romains.

Quant au partage des terres, ni Lycurgue ne peut être blâmé de l'avoir fait, ni Numa de ne l'avoir pas fait. Car l'égalité que ce partage produisit, fut la baze & le fondement sur lequel le premier assit sa Republique. Au lieu que l'autre trouvant les terres nouvellement partagées, rien ne l'obligeoit d'en faire un nouveau partage, en détruisant le premier, qui vray-semblablement subsistoit encore.

Plutarque enblie qu'il a écrit que Numa avoit partagé les terres. v. la page. 345.

Par la communauté des Femmes & des Enfans, ils voulurent l'un & l'autre

Cela eſt vray de Lycurgue;

tre bannir du mariage toute sorte de jalousie; mais ils ne prirent pas le même chemin; car le Mary Romain, qui avoit assez d'Enfans, & qui n'en desiroit pas davantage, donnoit sa Femme à celuy qui n'en avoit point, & qui venoit la demander, & il dépendoit de lui de la laisser avec ce second mari, ou de la reprendre. Au lieu que le Lacedemonien quand quelqu'un lui demandoit sa Femme pour en avoir des Enfans, il la prestoit sans la quitter, & son mariage subsistoit toûjours de même; encore bien souvent, comme nous l'avons dit, s'il voyoit un homme bien fait dont on pust esperer une bonne & belle race, il le prioit de luy donner des Enfans, & le menoit à sa Femme. Quelle difference y-a-t'il donc entre ces deux Coûtumes, sinon que celle des Lacedemoniens marque une indolence & une indiference trés-veritable & trés-forte pour toutes les choses qui mettent la pluspart des hommes en fureur contre leurs femmes, & rempliſſent leur vie de chagrins & de jalousie qui les consument; Et celle des Romains témoigne une certaine simplicité accompagnée de honte, qui a recours au Contract, comme à une couverture honneste, & qui par cela même confesse la douleur & l'impatience avec laquelle elle souffre cette communauté.

mais il ne paroît nulle part que Numa ait eu le même dessein; il seroit même aisé de prouver que cette communauté des femmes ne commença pas à Rome sous Numa, mais beaucoup plus tard, & qu'elle n'étoit pas generalle.

Mais elle marque aussi plus de corruption, au lieu que celle des Romains marque une espece de pudeur & de vertu.

Numa resserra encore extrêmement les filles, & les reduisit à vivre dans toute la modestie & la bienseance convenable à

Education des femmes de Lacedemone.

Ibycus Poëte Lyrique du temps de Cresus.

leur sexe. Au lieu que Lycurgue leur laissa une si grande liberté, qu'elles attirerent les railleries des Poëtes, qui les appelloient *Phainomerides*, c'est à dire qui *montrent la cuisse*, comme les a appellées Ibycus, & qui leur reprochoient qu'elles aimoient les hommes jusques à la fureur, comme Euripide le fait entendre dans ce passage, *Ces filles*, dit-il, *qui pour courir & luter avec les jeunes garçons quittent la maison de leur pere, montrant la cuisse & laissant leur robe toute ouverte.* En effet les filles portoient des tuniques, dont les côtez n'étoient pas cousus ensemble par le bas, mais étoient entierement separez, de sorte qu'elles ne pouvoient marcher sans découvrir les cuisses, comme Sophocle l'explique trés clairement dans ces Vers, *La jeune Hermione porte encore aujourd'huy une robe entr'ouverte des deux côtez, & qui laisse voir ses cuisses toutes nuës.* On dit aussi qu'elles étoient fort hardies, sur tout contre leurs maris, comme étant maîtresses absoluës dans leur maison, & prenant la liberté de dire leurs avis dans le conseil sur les affaires les plus importantes. Numa conserva veritablement aux femmes toute la dignité & tous les honneurs qu'elles avoient du temps de Romulus, lorsque les maris par toutes sortes de bons traitements, s'efforçoient de leur faire oublier qu'elles avoient été ravies, mais il les munit de pudeur & de modestie, leur ôta toute vaine curiosité, leur enseigna à être sobres, les accoûtuma à un grand silence,

Education des femmes Romaines.

lence, leur défendit absolument l'usage du vin, & ne leur permit de parler des choses même les plus necessaires qu'en presence de leur mary. De sorte que l'on dit qu'une femme ayant plaidé un jour sa propre cause devant les Juges, le Senat envoya consulter Apollon, pour sçavoir quel présage c'étoit pour la Ville. Et il n'y a pas de meilleure marque de la douceur, de la soûmission & de l'obéïssance des Dames Romaines que le soin qu'on a eu de marquer celles qui ont été méchantes. Car comme nos Historiens Grecs n'ont pas oublié ceux qui ont les premiers causé des guerres civiles, fait la guerre à leurs freres, ou tué leur pere ou leur mere de leurs propres mains, les Historiens Latins n'ont pas manqué d'écrire de même, que le premier qui répudia sa femme fut Spurius Carvilius, deux cens trente ans aprés la fondation de Rome, & que Thalia femme de Pinarius fut la premiere qui se broüilla avec sa belle-mere Gegania, sous le regne de Tarquin le Superbe, tant ce sage Legislateur Numa avoit mis d'ordre, d'honnesteté & de bien-seance dans le mariage.

C'est cinq cens vingt ans. v. les Remarques sur la fin de Romulus.

Le temps auquel l'un & l'autre vouloient que l'on mariât les filles, respond aussi à la maniere dont ils les élevoient. Car Lycurgue ne les marioit que lors qu'elles étoient en état d'avoir des enfans, & qu'elles soûhaittoient un mary, afin que la compagnie de l'homme leur étant donnée lorsque la nature la demandoit, fût

Differens âges où l'on marioit les filles à Rome & à Lacedemone.

fût plûtôt pour elles un commencement d'amour & de plaisir, qu'un principe de haine & de crainte, si on les contraignoit avant le temps; & encore afin que leurs corps fussent plus forts & plus robustes pour supporter les grossesses, & resister aux douleurs de l'enfantement, les enfans étant la seule fin qu'on se propose dans le mariage. Les Romains au contraire les marioient à douze ans, & au dessous, pretendant que par ce moyen la femme plus pure & plus chaste, non seulement pour le corps, mais aussi pour les mœurs, s'acommode mieux aux manieres de son mary. Ainsi l'un est plus selon la Nature pour avoir des enfans, & l'autre plus selon la Morale, pour bien vivre ensemble en bonne intelligence & dans une parfaite union.

Comment accorder cette chasteté avec la communauté dont il a parlé.

Jugement remarquable de Plutarque sur le mariage des filles de different âge.

Pour ce qui est de la nourriture des enfans, de la maniere dont il faut les élever, les polir & les instruire, & de ce qu'il faut observer pour leurs divertissemens, leurs exercices, leurs assemblées & leurs repas, Numa n'est auprés de Lycurgue qu'un mediocre Legislateur, car il a laissé aux peres la liberté d'en disposer, & de les faire élever selon leur caprice ou leur besoin, de sorte qu'un homme peut faire son fils Laboureur, Charpentier, ou Forgeron à sa fantaisie, comme si l'éducation des enfans ne devoit pas se rapporter à une seule & même fin, & qu'ils fussent tous comme des passagers dans un vaisseau, qui ayant chacun leurs desseins & leurs veuës, ne pensent

Education des enfans meilleure à Lacedemone qu'à Rome.

Les enfans doivent être élevez par le public & non par les peres. Il seroit difficile d'executer cela à la rigueur dans un grand Royaume; mais on pourroit le faire en partie,

pensent à l'interest general que dans un pressant danger, à cause de la crainte qu'ils ont pour eux-mêmes, & par tout ailleurs ne songent qu'à leur interest particulier. On peut pardonner à des Legislateurs ordinaires quand ils pechent par foiblesse ou par ignorance. Mais un homme sage comme Numa qui regnoit sur un peuple nouvellement ramassé, & qui luy étoit entierement soûmis, quel soin plus pressant devoit-il avoir que de regler la nourriture des enfans, & l'éducation de la jeunesse, afin qu'ils ne fussent ni turbulens dans leurs manieres, ni differents dans leurs mœurs; & qu'étant tous, pour ainsi dire, fondus & formez dés le commencement au même moule de vertu, ils convinssent & s'accordassent si bien les uns avec les autres, qu'ils ne fisient qu'un seul & même tout, parfaitement fourni & assorti de toutes ses parties? Cela seul servit en beaucoup de choses à Lycurgue, mais particulierement à conserver ses Loix dans leur entier. Car la religion du serment auroit été un foible lien, si par l'éducation & la nourriture il n'eût imprimé les Loix dans leurs mœurs, & ne leur eût fait succer presque avec le laict, l'amour de sa police. Aussi vit-on que ses principales Ordonnances se conserverent plus de cinq cens ans, comme une bonne & forte teinture qui a penétré jusqu'au fond. Au contraire tout le travail de Numa, qui n'avoit visé qu'à maintenir Rome paisible & tranquille, s'évanoüit avec luy.

& il en revient droit un trés grand bien.

Les loix les plus saintes sont foibles sans le secours des mœurs.

luy. Car il ne fut pas plûtôt mort que le Temple aux doubles portes, qu'il avoit toûjours tenu fermé, comme si veritablement il y eût enchaîné le Demon de la guerre, fut rouvert, & toute l'Italie remplie de sang & de carnage. Ainsi le plus beau & le plus juste de tous ses établissemens ne dura presque point, parce qu'il manquoit du seul lien capable de le maintenir, qui étoit l'éducation de la jeunesse. Mais quoy, dira quelqu'un Rome ne s'est-elle pas beaucoup accruë & augmentée par les guerres? Voila une question qui demande une longue response, sur tout quand on a affaire à des gens qui font consister le bonheur & la force d'un Etat dans les richesses, dans le luxe & dans la grandeur, plustost que dans le salut public, dans la douceur, la justice, la simplicité & la temperance. Cependant on peut dire que cela même est entierement à l'avantage de Lycurgue, que les Romains se soient accrus & agrandis en renonçant aux Institutions de Numa, & que les Lacedemoniens n'ayent pas plûtôt violé les Ordonnances de Lycurgue, que de fort grands, ils sont devenus fort petits; & qu'aprés avoir perdu l'Empire de la Grece, ils ont veu leur état en danger d'être entierement détruit. Mais il faut avoüer aussi qu'il y a du merveilleux ou du divin dans Numa; Qu'estant étranger, il ait été appellé au trosne; Qu'il ait tout changé par la seule persuasion; Que sans employer ni les armes, ni la force, comme fit Lycur-

Dans les guerres de Fidenes, d'Alba & contre les Latins.

Education de la jeunesse le seul lien du bonheur des Etats.

En quoy consistent le bonheur & la force d'un Etat.

Lycurgue, qui se munit du secours de la Noblesse contre le Peuple, il se soit rendu Maître absolu d'une Ville partagée en diverses factions, & enfin que par sa sagesse & sa justice seules, il ait fait naistre entre les Citoyens d'une Ville si desunie, l'union, l'amitié & la paix.

Fin de la vie de Numa.

REMARQUES SUR LA VIE DE NUMA POMPILIUS.

Page 311. *Il y a aussi une grande contestation sur le temps auquel Numa a vécu.*] Aussi c'est à dire comme il y en a sur le temps auquel a vécu Lycurgue.

Il est vray que les Genealogies de sa maison paroissent fort bien dressées.] Il parle des Genealogies que quelques familles Romaines, qui vouloient descendre de Numa, avoient fait dresser plusieurs siecles aprés sa mort.

Mais un certain Clodius.] On ne connoît point cet Ecrivain, on ne sçait pas même s'il étoit Grec ou Latin: car il n'y a pas d'apparence que ce soit l'Historien Clodius Licinius dont il est parlé dans Ciceron & dans Tite-Live. Plutarque n'auroit jamais dit d'un Historien si considerable, *un certain Clodius.*

Qu'il a intitulé la réfutation des temps.] C'est ainsi, à mon avis que ce titre ἔλεγχος χρόνων doit être traduit. Car le but de Clodius

Clodius étoit de faire voir la fausseté des Genealogies par la fausseté des noms & des dattes.

Et que celles qu'on a aujourd'huy ont été supposées par des flatteurs.] Cela est assez vray-semblable, & ce qui pourroit le prouver, ce sont les contradictions qu'on trouve sur la plûpart des Genealogies des plus grandes maisons de ce temps là. Si les anciens registres avoient été conservez, il n'auroit pû y avoir de contestation sur les naissances; car on étoit fort soigneux d'écrire dans les fastes la naissance & la famille de chaque Citoyen, comme cela paroît par ce qu'Horace dit à Lycé dans la 13. Od. du Liv. IV. *Ni ces beaux habits de gaze teinte dans la pourpre, ni l'éclat des pierreries dont vous avez soin de vous parer, ne vous rameneront point les années que le rapide temps a une fois enfermées dans les fastes publics.*

Nec coæ referent jam tibi purpuræ,
Nec clari lapides tempora, quæ semel
Notis condita fastis
Inclusit volucris dies.

Et qu'il étoit si heureusement né.] C'est l'opinion de Tite-Live: *Suopte igitur ingenio temperatum animum virtutibus fuisse opinor magis.* Je croirois donc plûtôt que c'étoit par une heureuse naissance que son ame étoit formée à la vertu.

Et les autres assurent que Pythagore ne vint au monde, qu'environ cinq generations aprés Numa.] Chaque generation étoit de trente ans. Pythagore alla en Italie sous

le regne de l'ancien Tarquin, dans la cinquante-uniéme Olympiade. Numa fut élû Roy la troisiéme année de la seiziéme. Ainsi entre le Regne de Numa & l'arrivée de Pythagore en Italie, il y a trente & quatre Olympiades, qui font cent trente deux ans; c'est-à-dire quatre generations & demy; & c'est ainsi que le compte Denys d'Halicarnasse qui dit, que Numa est quatre generations toutes entieres avant Pythagore, & qui pour refuter ceux qui disent que ce Prince étudioit à Crotone sous ce Philosophe, lorsqu'il fut appellé à la Royauté, ajoûte que Crotone ne fut bâtie que quatre ans aprés son élection.

Qu'il y eut un autre Pythagore de Sparte, qui ayant remporté le prix de la course aux jeux Olympiques.] Denys d'Halicarnasse marque la victoire de ce Pythagore dans la seiziéme Olympiade; mais la consequence qu'on en tire, il l'a traite d'imagination & de conte fait à plaisir, & il assûre qu'on n'en trouve aucune trace dans aucune histoire, ni Grecque ni Latine, qu'il ait veuë & qui soit digne de foy.

Et luy aida à regler l'Empire.] J'aurois bien de la peine à croire qu'un homme capable de gagner le prix de la course, eût été capable d'aider à un Roy à bien gouverner son Etat.

Et que les Sabins se disent Colonie de Lacedemone.] Denys d'Halicarnasse témoigne que l'Histoire des Sabins portoit, que du temps que Lycurgue étoit tuteur de son neveu Eunomus, quelques Lacedemoniens,

niens, ne pouvant supporter la severité de ses loix, s'enfuirent en Italie, qu'ils aborderent d'abord à Pometia, & que quelques-uns d'entr'eux en étant partis, se joignirent avec les Sabins, qui à cause de ce commerce prirent en beaucoup de choses les mœurs des Lacedemoniens, sur tout dans ce qui regarde la guerre, la frugalité, & une vie laborieuse & dure. Aussi Tite-Live appelle l'éducation des Sabins, *une discipline tetrique & triste*, & Horace dit, *les rigides Sabins*. Cette colonie alla donc en Italie six vingts ans avant la naissance de Numa; mais la ressemblance des mœurs ne suppose pas toûjours la même origine; combien voit-on de choses semblables dans des peuples qui ne se sont jamais connus?

Sur tout en suivant les rôles des Olympioniques.] Car les anciennes histoires dattoient par ces victoires: *Une telle année quand un tel remporta le prix aux jeux Olympiques*; & sur ces dattes on fit ensuite des tables de Chronologie; mais comme les temps des premieres Olympiades étoient fort obscur & qu'on n'en avoit presque aucune memoire, il ne faut pas s'étonner que ces premiers rôles des Olympioniques fussent remplis de fictions. Page 312.

Car on prétend que ces rôles n'ont été donnez que fort tard par un Hippias d'Elide.] On ne sçait ni qui étoit cet Hippias, ni en quel temps il a vêcu. Il étoit toûjours avant Aristote, qui fit aprés luy des rôles des Olympioniques & des refutations des Pythioniques, peut-être contre ce qu'Hippias avoit avancé.

Page 315. *Six heures du jour & six heures de la nuit.*] Je ne sçay d'où Plutarque a tiré ce partage si bizarre du temps que chacun étoit Roy. Cela ne paroît pas pouvoir être pratiqué. Denys d'Halicarnasse & Tite-Live content la chose d'une maniere plus vraysemblable. Tous les Senateurs se partagerent par dixanies, qui tirerent au sort & dont chacun gouvernoit pendant cinq jours. Quand les cinquante jours de la premiere dixanie étoient expirez, l'Empire passoit à la seconde dixanie.

Page 315. & 316. *Qui n'étoit pas veritablement de ces Sabins qui étoient allez s'établir à Rome.*] Cette petite circonstance n'est pas inutile pour marquer le caractere de Numa, qui ne voulut pas se transporter à Rome avec les autres Sabins. Un homme de bien ne change pas legerement de place.

On declara incontinent ce choix au peuple.] Car c'étoit le Senat seul qui avoit fait ce choix, le peuple luy ayant cedé cet honneur, non seulement par respect & par deference, mais encore par reconnoissance pour le remercier de ce qu'il avoit voulu laisser ce choix à sa disposition.

Page 317. *La Deesse Egerie*] Une Nymphe, ou plûtôt une des Muses. Car Numa consacra aux Muses le bois où il se retiroit pour joüir de la conversation de cette Deesse.

Les Bithyniens d'un Rhodotus.] Cette fable m'est entierement inconnuë, & je ne croy pas qu'il y en ait aucun vestige dans ce qui nous reste de l'Antiquité. On ne

sçait pas même si cet homme étoit appellé Rhodotus ou Herodotus.

Et ceux d'Arcadie d'un Endymion.] Diane ne fut pas la seule qui aima Endymion. J'ay leu quelque part un fragment d'un Poëte Grec, qui dit que le Dieu du Sommeil en étoit aussi amoureux, & que pour avoir toûjours le plaisir de voir ses beaux yeux, il le faisoit toûjours dormir les yeux ouverts. Voila une belle maniere de loüer de beaux yeux.

Page 318. *Je sçay bien que les Egyptiens font sur cela une distinction qui paroist assez vray-semblable. Ils disent qu'il n'est pas impossible que l'Esprit de Dieu ne s'approche d'une femme.*] Ce passage est remarquable, les Egyptiens avoient pris sans doute ce sentiment dans la tradition des Hebreux qui attendoient le Messie qui devoit naître d'une Vierge par la vertu de Dieu.

Et que la même chose ne peut arriver à l'homme qui de sa nature, &c.] Car ces Payens insensez croyoient qu'il y avoit des Dieux mâles, & des Dieux femelles.

Mais les Egyptiens n'ont pas fait cette reflexion que tout ce qui se mesle avec quelque chose, de quelque nature qu'il soit, luy communique également son estre.] Cette reflexion ne détruit pas la verité du premier sentiment des Egyptiens, que ces idolâtres avoient sans l'entendre, & qu'ils prenoient fort grossierement. Qui doute que l'esprit de Dieu ne change & ne transforme tout ce à quoy il se communique & s'unit?

Qu'Apollon a été amoureux de Phorbas.] Ce

Ce Phorbas étoit fils de Triopas Roy d'Argos. Il délivra les Rhodiens d'une quantité prodigieuse de serpens qui desoloient leur Isle ; Sur tout d'un furieux dragon qui avoit devoré beaucoup de gens. Comme il étoit fort aimé d'Apollon, aprés sa mort il fut placé dans le Ciel avec le Dragon qu'il avoit tué. Et à Rhodes toutes les fois que les Vaisseaux partoient du Port, les Rhodiens faisoient un sacrifice *à l'heureuse arrivée de Phorbas*, pour demander à Apollon que ceux qui partoient eussent une aussi heureuse avanture que celle qu'avoit euë Phorbas, & que par quelque grande action ils pussent meriter la même gloire.

D'Hyacinthe.] Hyacinthe fils d'Amyclas qui fonda la Ville d'Amycles prés de Sparte. Il fut aimé d'Apollon & de Zephyre, & mourut par un effet de la jalousie de ce dernier, qui fit tomber sur luy un palet qu'Apollon avoit lancé. Il fut changé en une fleur qui porte son nom ; & toutes les années on celebroit à Amycles une Feste appellée *la Feste d'Hyacinthe* la veille de la Feste d'Apollon, & l'on portoit des libations sur son tombeau, qui étoit trés-magnifique, & qui est décrit par Pausanias dans le III. Liv. des Laconiques. Voyez les Metam. d'Ovid. Liv. x. Fab. v.

Et d'Admete.] Fils de Pheres Roy de Thessalie. On dit qu'Apollon gardoit ses troupeaux.

Et qu'il eut tant de passion pour Hippolyte.] Ce n'est pas pour Hippolyte, fils de Thesée Roy d'Athenes ; mais pour Hippolyte fils de Ropalus Roy de Sicyone ; c'est pourquoy Plutarque dit *pour Hippolyte Sicyonien.*

On dit de même que Pan aima Pindare.] A cause de la beauté de ses hymnes, & de la particuliere devotion que ce Poëte avoit pour luy ; car on remarque qu'il avoit choisi sa demeure prés du temple de Rhea & de Pan, & qu'il composoit les cantiques que les filles de Thebes chantoient à son honneur la nuit de sa fête, & dans lesquels il appelloit Pan, *le doux soin des Graces.* Page 319.

Et que les Dieux firent beaucoup d'honneurs à Hesiode & à Archilochus aprés leur mort.] Pour ce qui est d'Hesiode, voicy l'histoire que Plutarque avoit sans doute devant les yeux. Aprés la mort de ce Poëte, qui fut enterré en Etolie dans le territoire de Naupacte à l'embouchure du golphe de Corinthe, les Orchomeniens, peuples de Beotie, affligez d'une peste fort cruelle, envoyerent à Delphes demander un remede contre un mal si pressant. La Prêtresse leur répondit que le mal ne cesseroit qu'aprés qu'ils auroient porté dans leur pays les os du Poëte Hesiode ; & qu'une corneille leur montreroit le lieu où ils étoient enterrez. La peste cessa dés qu'ils eurent obéï à l'oracle. Pour ce qui est d'Archilochus, voicy l'honneur qu'il receut aprés sa mort. Ayant été tué dans une bataille par un soldat de Naxe, la premiere fois que ce soldat se presenta dans le temple de Delphes, il en fut chassé par la Prêtresse, parce qu'il avoit

avoit tué un homme consacré aux Muses. Il voulut se justifier auprés d'elle & apaiser le Dieu par ses prieres, mais il receut un oracle qui luy ordonna, d'aller avant toutes choses dans la maison d'un certain Tettix prés du promontoire de Tenare, & là de conjurer & d'appaiser par ses libations & par ses sacrifices l'ame d'Archilochus.

Et qu'Esculape alla loger chez Sophocle pendant la vie de ce Poëte: Tradition qui est appuyée sur des fondemens qui durent encore & qui en marquent la verité.] Je ne sçay quels sont ces fondemens qui duroient encore du temps de Plutarque, & qui marquoient la verité de cette tradition, qu'Esculape avoit logé chez Sophocle. C'étoit peut-être quelque inscription.

L'on ajoûte, qu'aprés sa mort un autre Dieu eut soin de luy faire donner un tombeau fort honorable.] Cet autre Dieu, c'est Bacchus. Voicy l'Histoire. Lysander assiegeant Athenes, occupoit la forteresse de Decelie où étoit le tombeau des Ancêtres de Sophocle. Ce Poëte vint à mourir dans ce temps-là. On ne pouvoit donc l'enterrer dans le tombeau de sa famille. Bacchus s'apparut en songe à Lysander, & luy ordonna *de permettre d'enterrer dans Decelie la nouvelle Sirene qui venoit de mourir à Athenes.* Lysander ne fit pas d'abord grand conte de cette apparition; mais Bacchus revint une seconde fois, & Lysander ayant sceu par un transfuge que c'étoit Sophocle qui étoit mort, il permit aux Atheniens de l'enterrer, & honora son convoy de sa presence.

A Zaleucus.] Qui donna des Loix aux Locriens d'Italie dans la grande Grece, & qui vivoit vers le temps de Pythagore.

A Zoroastre.] Au Mage Zorostre Roy de la Bactriane, qui selon quelques-uns vivoit du temps de Minos prés de deux mille ans avant J. C. Et selon d'autres, dont l'opinion est même plus vray-semblable, neuf cens ans aprés ce même Minos, c'est-à-dire cent ans aprés la guerre de Troye.

S'il est vray qu'ils en ayent eu.] Plutarque doute que les Dieux ayent daigné s'amuser avec les Poëtes qu'il regarde comme des gens inutiles à un Etat.

Car il ne laisse pas d'y avoir quelque vray-semblance dans ce que d'autres ont dit.] Page 320.
C'est le sentiment de Denys d'Halicarnasse. *Ceux qui bannissent de l'Histoire toutes sortes de Fables disent que Numa feignit ce commerce avec Egerie, afin que les peuples receussent avec plus de respect & de devotion ses Loix, comme venant des Dieux mêmes. Et c'est ainsi qu'avoient fait avant luy Minos & Licurgue*, &c.

Là le premiere des Augures luy tourna le visage vers le Midy aprés l'avoir couvert d'un voile.] Tite-Live écrit tout le contraire, car il dit que c'étoit l'Augure qui avoit la teste couverte, & non pas Numa. *Augur ad lævam ejus, capite velato, sedem cepit, dextra manu baculum sine nodo aduncum tenens,*

nens, quem lituum appellaverunt. Mais on prétend que ce passage est mal ponctué : & qu'il faut lire. *Augur ad lævam, ejus capite velato.* C'étoit Numa, dit-on, qui avoit la teste voilée, & non pas l'Augure. Comment l'Augure auroit-il pû marquer les Regions & observer les Signes ? A cela on répond que c'étoit-là le miracle qu'un Augure qui avoit la tête voilée ne laissât pas de remarquer les oyseaux & les autres signes ; Que les Augures avoient toûjours la tête voilée quand ils faisoient leurs fonctions, & qu'il ne faut nullement changer la ponctuation du passage de Tite-Live, qui dit formellement que l'Augure avoit un voile sur la tête, comme il le dit encore dans le x. Liv. en des termes qui ne souffrent aucune équivoque, *Si Augur capite velato victimam cædat, Auguriumve ex arce capiat.* C'est donc Plutarque qui s'est trompé, ou bien il faut corriger le texte & traduire, *là le premier des Augures ayant la tête voilée, luy tourna le visage vers le midy.* Mais ceux qui sont versez dans la langue Grecque, verront bien qu'il est difficile de sauver Plutarque, car le tour dont il s'est servi ne souffre pas cette correction.

Jusques à ce qu'enfin il parut des oyseaux favorables.] Le Grec dit *des oyseaux bons & droits.* Et *droits* n'est point par rapport à la situation ; car au contraire ils parurent à la gauche de l'Augure, c'est-à-dire au Midy, l'Augure ayant ainsi déterminé les Regions ; *Dextras ad meridiem partes, lævas ad Septentrionem esse dixit.* Il dit *que les Parties droites étoient au Midy, & les gauches au Septentrion. Droites*, signifient donc favorables, heureuses. Et *gauches*, malheureuses.

Page 325.

Ce fut de casser la Compagnie des Gardes que Romulus avoit toûjours autour de sa personne.] Denys d'Halicarnasse dit au contraire, que Numa ne changea rien à tout ce que Romulus avoit institué, mais qu'il donna aux Tribuns de ces Compagnies des Gardes le troisiéme rang dans l'administration des choses sacrées. Sans doute pour les rendre par là plus justes & plus gens de bien.

Aux deux Prestres de Jupiter & de Mars, il en adjoûta un troisiéme pour Romulus.] Tite-Live attribuë à Numa l'institution de ces trois Prestres ; mais Denys d'Halicarnasse est du sentiment de Plutarque.

Et on les appelloit ainsi à cause de certains Chapeaux qu'ils portoient.] Ces Chapeaux étoient comme des Capuchons pointus par le haut, & dont les deux côtez s'attachoient sous le menton par des agraffes appellées *offendices.* Ils étoient appellez *filamina* pour *pilamina*, ou selon d'autres, pour *filamina*, *à filo lanæ*, d'un voile de laine que ces Prestres portoient sur la teste quand il faisoit chaud, & qu'ils rejettoient leur capuchon par derriere, car il leur étoit défendu de paroître la teste nuë. Mais il est plus vray-semblable que ces Prestres ayent été appellés *flamines* du nom de ce voile qu'on appelloit proprement fla-

flameum, parce qu'il étoit de couleur de feu.

La Langue Latine ayant alors, dit-on, *beaucoup plus de mots Grecs.*] L'ancienne Langue Latine étoit presque toute tirée de la Langue Grecque Eolique. Mais en se formant & se polissant peu à peu, elle se deffit de la plus part de ces termes Eoliques qu'elle avoit originairement.

Le jeune Garçon qui sert dans le Temple de Jupiter, étoit anciennement appellé Camillus.] Camillus du Beotien Καδμιλος, qui signifie proprement un *Serviteur*. On peut voir les Remarques sur Festus. Dans chaque Temple il y avoit un jeune garçon de condition pour servir sous le grand Prêtre, & pour faire toutes les fonctions qui regardoient le service du Temple.

Page 275. *Qui avoit déja porté Pythagore à cette affectation.*] Il parle selon le sentiment de ceux qui faisoient & Pythagore plus ancien & contemporain de Numa.

Avoit apprivoisé un Aigle.] On dit aussi qu'il apprivoisa un furieux Ours, & qu'en le lâchant il luy défendit de faire aucun mal à aucun animal, à quoy il obéït, vivant dans les bois comme un Disciple de ce Philosophe.

Il avoit montré sa cuisse en pleine assemblée, la faisant paroître d'or.] Il faisoit cela afin qu'on crût qu'il étoit Apollon.

Qu'il appella Tacite pour marquer sa grande jeunesse ou son silence.] Ce passage est remarquable: *Tacite* peut signifier une jeune personne ; parce que le silence doit être

être le partage de la jeunesse.

Pendant les cent soixante premieres années, ils bâtirent des Temples & autres lieux Saints, mais ils n'y mirent jamais aucune figure de Dieu.] Cette coûtume étoit donc plus ancienne que Numa, puisqu'elle avoit été pratiquée avant luy. Il y a de l'apparence que les Phœniciens avoient porté long-temps auparavant en Italie la tradition, qu'ils tenoient des Hebreux, de la defence contenuë dans la Loy de Dieu, de faire aucune image de la Divinité. Au reste Plutarque aprés avoir parlé de Temples, adjoûte, *& autres Lieux Saints*, parce que les Romains mettoient beaucoup de difference entre *Templa*, *Ædes* & *Sacella*. Page 328.

Or cet Epicharmus est fort ancien.] Il vivoit du temps de Xerxes, vers la soixante & dix-septiéme Olympiade ; Ce qui ne s'accorde nullement avec le calcul de ceux qui le font Disciple de Pythagore, & Pythagore contemporain de Numa. Cependant on ne peut pas douter du temps auquel a vécu Epicharmus, puisqu'on sçait qu'il fut banny de Sicile pour avoir dit quelque chose de trop libre en presence de la femme du Roy Hieron.

Il en nomma l'un Mamercus du nom du fils de Pythagore.] Mais long-temps avant Pythagore ce nom *Mamers* & *Mamercus* étoit en usage chez les Toscans, ou selon d'autres, chez les Sabins. Car ils appelloient le Dieu Mars, Mamers, d'où est venu *Mavors*, & Mamers vient du Grec μαμερτος.

Et c'est de luy que descend la famille des Emiliens.] C'étoit une des plus considerables de Rome, elle se partageoit en plusieurs branches, comme des Lepidus, des Paulus, des Papus qui étoient tous Emiliens.

[Page 329. *Mais quant à ce point, il est plein de tant de doutes & d'incertitudes.*] Il parle de ce point d'antiquité que Numa & Pythagore ayent vécu en même temps; mais si Plutarque avoit été un peu mieux instruit de l'histoire Romaine, il auroit vû que ces doutes ne sont pas si grands, qu'on ne puisse établir certainement que Numa a vécu long-temps avant Pythagore puisqu'il est tres-constant que Pythagore n'a vécu que du temps de Servius Tullius.

On attribuë aussi à Numa l'institution des Princes des Prêtres qu'ils appellent Pontifes.] Numa en crea quatre dont le premier étoit appellé *le Souverain Pontife*, & ils étoient tous de famille Patricienne. L'an de Rome 453. on en ajoûta quatre Plebeiens aux quatre Patriciens. Et enfin sous Sylla on en crea quinze.

Et l'on assûre qu'il en fut le premier.] Je croy que Plutarque, ou ceux qu'il a suivis, ont été trompez par la conformité du nom; car le premier Pontife qui fut élû, s'appelloit Numa; Mais ce n'étoit pas le Roy Numa, c'étoit Numa Marcius, fils d'un Senateur nommé *Marcius*.

Pour ce qui est du nom, les uns veulent qu'ils furent appellez Pontifes.] Il est plus raisonnable de croire que *Pontifex* est pour *Potifex*, *qui*

qui potest facere, qui peut sacrifier; c'est-à-dire qui a l'Intendance des sacrifices, & par consequent de toute la Religion; mais d'où vient cette *n* dans *Pontifex*? Elle peut avoir été ajoûtée, comme dans *quotiens* pour *quoties*, *totiens* pour *toties*.

Mais la plûpart approuvent une autre étymologie qui me paroit ridicule.] C'est pourtant celle que Varron, & aprés luy Denys d'Halicarnasse trouvent la plus vrayssemblable & la plus sûre.

Et l'on ajouste que le soin de refaire & d'entretenir les ponts appartient à ces Prêtres.] Page 329. Cela est indubitable, puisqu'on ne pouvoit, ni faire, ni rebâtir un pont, sans avoir fait auparavant des prieres & des sacrifices, car les fleuves étoient sacrez.

Qui fut bâti sans aucune ferrure.] Denys d'Halicarnasse écrit: *Ancus Martius fit le pont Sublicius, où il n'est permis d'employer, ni cuivre, ni fer, & où il ne doit y avoir d'autre assemblage, que celuy du bois même. Il dure encore aujourd'huy; il est particulierement tenu pour sacré, & si quelque chose manque, cela regarde les Pontifes qui le font raccommoder, aprés avoir fait des sacrifices particuliers.*

Suivant un ancien oracle qui l'avoit ainsi ordonné.] Pline écrit pourtant que cela ne fut observé qu'aprés la guerre contre Porsenna, non pas par l'ordre d'aucun oracle, mais parce que lorsqu'Horatius Cocles avoit défendu ce pont Sublicius contre les Toscans, les Romains avoient eu trop de peine à l'abattre, car alors il étoit fait avec des bandes & des crampons de fer. Ils

voulurent donc empêcher que cela n'arrivât une seconde fois dans une semblable occasion, & ils le refirent sans aucune ferrure. Plin. Liv. XXXVI. Chap. XV.

Le pont de pierre qui est aujourd'huy n'ayant été bâti que long-temps aprés par le Questeur Æmilius.] Par Æmilius Lepidus, sous Auguste le droit de refaire ce pont ayant passé des Pontifes aux Questeurs.

D'Ancus Martius son neveu.] Le fils de sa sœur; Tite-Live & Denys d'Halicarnasse disent que c'étoit son petit-fils, le fils de sa fille Pomponia, & Plutarque même suit cette opinion dans la suite.

Le Souverain Pontife est proprement le Maître.] Il faut adjoûter à ce que Plutarque en dit, qu'ils jugeoient souverainement toutes les causes où la Religion avoit quelque part, qu'ils avoient une Jurisdiction entiere sur les Magistrats, qui partageoient le soin des choses sacrées, & qu'ils ne pouvoient être jugés par le peuple ni par le Senat, le Roy étant seul leur Juge.

Car on attribuë à Numa le premier établissement de ces Vierges.] Car Romulus s'étoit contenté de consacrer un foyer dans chaque Tribu ou *Curie*, il ne bâtit point de Temple à la Deesse Vesta, & ne luy consacra point de Religieuses, à cause de l'affront qui étoit arrivé à sa mere.

Page 330. *Ou qu'il ait voulu faire entendre que cet Element étant Infecond & sterile de sa nature.*] Il dit pourtant dans la Vie de Camillus que Numa voulut que les Vestalles honorassent le Feu comme le principe & le commencement de toutes choses, & comme l'ame du monde, rien ne pouvant vivre sans le feu, qui est la source de la vie, & cela n'est pas contraire, car le feu est la source de la vie, quand il est temperé par les autres Elemens, & il est la source de la mort quand il est seul & que rien ne le modere.

Sous la tyrannie d'Aristion.] Qui soûtint long-temps le siege à Athenes contre Sylla pour Mithridate, fit à la ville des maux infinis, & fut cause enfin qu'elle fut saccagée. V. la Vie de Sylla.

Mais la pluspart soûtiennent qu'il y a d'autres choses saintes.] Comme le Palladium, les Statuës, & les choses saintes des Dieux Samothraciens. Denys d'Halicarnasse dit *que beaucoup de choses le persuadoient que les Vestalles ne gardoient pas le feu tout seul; mais qu'il n'étoit pas permis à un homme touché de la crainte des Dieux d'estendre sa curiosité sur de si grands mysteres.* Tant la superstition se glisse dans les meilleurs esprits. Page 331.

Quand elles ont fait quelque faute on les châtie avec des verges, &c. Mais celle qui viole la chasteté est enterrée toute vive.] Voila la difference de châtiment. Celles qui avoient violé la chasteté étoient enterrées toutes vives, & celles qui avoient fait quelque autre faute étoient battuës de verges. Presque tout ce que Plutarque dit icy est pris de Denys d'Halicarnasse. Liv. II. Page 333.

On creuse sous ce tertre un petit Caveau.] Plutarque a crû qu'on creusoit ce caveau toutes les fois qu'on en avoit besoin, & il a été trompé par un passage de Denys d'Halicarnasse qui dit εἰσπηγὴν τινὰ γῆν πεποικδομημένην. Mais ce passage ne dit pas que ce Caveau étoit fait à toutes les fois; il dit seulement qu'il étoit destiné à cela, qu'il étoit fait pour cet usage.

Page 334. *En tire la Criminelle toute voilée, & la met sur l'Echelle.*] Il faut remarquer qu'elle n'est point battuë de verges. Les verges n'étoient employées que pour punir les fautes plus legeres, comme on l'a déja dit.

Et que le terrain soit uni.] Car il ne falloit pas qu'il y restât aucune marque de tombeau, celles qui avoient fait un si grand crime; étant indignes de paroître parmy les vivans & parmy les morts.

Au milieu duquel les Pythagoriciens placent le feu, qu'ils appellent Vesta & Unité.] Il est vray que les Pythagoriciens appelloient le feu *Unité*; mais je ne sçay d'où Plutarque a pris qu'ils le plaçoient au milieu de l'Univers: car Diogene Laerce rapporte que Pythagore croyoit que la Terre étoit le centre du monde.

Pages 334. & 335. *Numa leur ayant enseigné à ne pas croire qu'il y eust dans cette fonction aucune souillure.*] On peut donc inferer de ce passage que la tradition des ceremonies des Juifs avoit passé en Italie avant Numa. Car c'est de-là, sans doute qu'on avoit tiré cette idée que les Prestres

tres étoient souïllés pour avoir vû un mort.

Soit qu'elle soit la même que Proserpine, ou qu'elle ne soit autre que Venus.] Mais Venus & Proserpine ne sont que la même divinité. On appelloit son Temple le *Temple de Venus libitine.* Il y avoit de même à Delphes une Venus *Epitumbia*, *Venus sepulcrale*, qui presidoit aux funerailles, devant laquelle on évoquoit les ames des morts.

Page 335. *Et celle qui se remarie avant ce terme est obligée par une de ses Ordonnances de sacrifier une vache pleine.*] Par ce sacrifice si honteux & si opposé à la nature, Numa vouloit retenir les femmes & les empescher de se remarier avant l'année du deüil. Ce deüil étoit un habit noir sans or, sans pourpre, & sans aucune parure. Il y avoit des occasions où il étoit permis de le quitter pour le reprendre ensuite, comme lors qu'un pere, un frere, un fils revenoient d'esclavage, lors que quelque grande charge entroit dans la maison, lors qu'on étoit en devotion pour sacrifier à Ceres, & lors qu'on remercioit les Dieux de quelque grande prosperité ou publique ou particuliere.

Les Fecialiens semblent être à peu prés comme ceux que les Grecs appellent Eyrenophylaques, *c'est-à-dire*, Conservateurs de la Paix.] On dit que Numa avoit pris cette institution des anciens Peuples du Latium, ou de ceux d'Ardées; Et l'on ne peut pas doûter qu'elle n'eût été portée en Italie, par les Pelas-

laſges, dont les armées étoient toûjours précedées par des Hommes ſacrés, qui ne portoient pour toutes armes qu'un Caducée orné de Bandelettes. Denys d'Halicarnaſſe attribuë à cet établiſſement toutes les proſperités de Rome, *Car*, dit-il, *comme les Romains n'entreprenoient aucune guerre qui ne fût très juſte, ils ont toûjours éprouvé le ſecours des Dieux.* Ces Fecialiens étoient auſſi appellés, *Oratores*, *Orateurs*. Et c'eſt ce qui perſuade qu'on les avoit nommez *Fecialiens*, pour *Fatialiens*, du mot *Fari*, haranguer, parler.

La paix que la raiſon & non la force fait naître.] Car celle qui n'eſt que l'effet de la force, eſt une ſervitude plûtôt qu'une paix, & ne dure qu'autant que le party abatu eſt foible.

De même ces Fecialiens alloient pluſieurs fois en perſonne] Il n'y en alloit jamais qu'un, & il n'alloit que deux fois. La premiere pour demander raiſon du tort qui avoit été fait, & il donnoit trente & trois jours de terme pour déliberer. Si on ne luy rendoit pas Juſtice, il s'en retournoit, prenoit ſes Collegues, & à la teſte de ſon Corps, alloit faire ſon rapport au Senat à qui il donnoit un plein pouvoir de faire la guerre. Quand la guerre étoit reſoluë, il retournoit pour la ſeconde fois dans le pays ennemy, & dés qu'il y étoit entré, là en preſence de trois témoins, il expliquoit le ſujet de la guerre, & lançoit un javelot enſanglanté & bruſlé par le bout; ainſi la guerre étoit ſuffiſamment declarée.

Pour

Pour ce qui eſt des Preſtres Saliens.] Numa n'en inſtitua d'abord que douze, qu'il choiſit dans les meilleures familles. On en adjoûta enſuite d'autres. Cet ordre fut établi à l'imitation des Curetes ou Prêtres de Jupiter. La Proceſſion des Saliens ſe faiſoit le mois de Mars, & duroit quatorze jours, c'eſt à dire autant qu'il y avoit de quartiers à Rome, car ils ne viſitoient qu'un quartier par jour; & dans chaque quartier ils avoient un hôtel où le public les traitoit avec une magnificence ſi grande que leurs repas paſſerent en proverbe, & que pour dire une grande chere, on diſoit la *chere & les repas des Saliens.* Page 337.

Car comme on dit que les Pythagoriciens ne vouloient pas qu'on adoraſt les Dieux & qu'on leur fiſt ſes prieres en paſſant.] Voicy le Precepte de Pythagore, προσκυνεῖν μὴ ἐκ παρόδου τοὺς θεούς, ἀλλ' ἱδρυθέντα ἐπὶ τούτῳ ᾠκημένους. *Adorer les Dieux, non en paſſant, mais en ſortant exprés de ſa maiſon.* Page 340.

De ne pas s'aſſeoir ſur le boiſſeau.] C'eſt à dire de ne pas s'abandonner à la pareſſe, & de travailler tous les jours, car celuy qui ne travaille pas, ne merite pas de vivre. Page 341.

De n'atiſer pas le feu avec le poignard.] C'eſt à dire, de n'irriter pas davantage celuy qui eſt déja en colere.

De ne pas regarder derriere ſoy quand on part pour un Voyage.] Ce ſymbole eſt rapporté diverſement, & Plutarque même l'écrit ailleurs de cette maniere, *de ne pas s'en retourner des confins.* Mais c'eſt toûjours le même ſens, car c'eſt pour dire qu'on

doit mourir courageusement & avec bonne esperance, sans avoir aucun regret à la vie.

De sacrifier en nombre impair aux Dieux celestes, & en nombre pair aux Dieux infernaux.] Parce que le nombre impair est le plus parfait, & le symbole de la Concorde, ne pouvant être partagé, au lieu que le nombre pair peut être partagé à cause de l'égalité de ses parties, c'est pourquoy il est le Symbole de la Division. Delà vient que le premier mois étoit consacré aux Dieux celestes, & le second aux Dieux terrestres.

Par les deux premieres, il semble qu'il ait voulu recommander l'Agriculture.] En effet les deux premieres Ordonnances, l'une *de ne pas offrir aux Dieux du vin de vigne qui n'auroit point été taillée*, & l'autre *de ne faire aucun sacrifice sans farine*, paroissent faites naturellement pour porter les hommes à cultiver la terre; cependant le Traducteur Latin, & aprés luy Amiot, sans faire attention au texte, où il y a τλὼ γῆς ἐξημιέρωσιν ont traduit comme s'il y avoit seulement ἐξημέρωσιν, qui étant seul signifie *douceur*, *clemence*. Pour trouver ce sens-là dans ces Ordonnances il faut deviner que Numa a appellé le sang, *du vin de vigne qui n'a pas été taillée*, & qu'il a voulu exhorter les hommes à ne pas faire des sacrifices sanglans, & à se contenter de presenter aux Dieux des gâteaux au lieu de victimes. Mais il n'y a aucune raison solide pour tronquer ainsi les paroles de Plutarque qui dit une chose de trés-bon sens, & de plus tres-remarquable, quand

quand il appelle l'Agriculture *une partie de la pieté*. Car l'Agriculture étant le genre de vie le plus propre à conserver l'innocence & la justice, comme Plutarque même le fait entendre dans la suitte, on ne peut pas douter qu'elle ne contribuë beaucoup à former la veritable pieté; Aussi Columelle a-t'il dit dans le même sens qu'elle est la sœur de la sagesse, *Res rustica, quæ sine dubitatione proxima & quasi consanguinea sapientiæ est.*

Mais je croirois plustost que ce precepte est fondé sur ce que les Temples.] Cela seroit bon si l'on n'eût fait cela que dans les Temples, mais on le faisoit à la Campagne & dans sa Maison; On le faisoit pour les hommes que l'on vouloit adorer comme des Dieux. Ainsi il y a plus d'apparence que par ce tournoyement on vouloit témoigner que l'on reconnoissoit que celuy à qui on rendoit cet hommage étoit comme Dieu, & qu'on adoroit en luy cette immensité infinie qui remplit toutes choses.

A moins que ce changement de situation ne signifie quelque chose d'approchant des roües Egyptiennes.] Clement Alexandrin rapporte un passage d'un Grammairien, appellé Denys le Thracien, qui écrit que les Prestres Egyptiens presentoient à ceux qui venoient faire leurs prieres dans les Temples, une Roüe qu'ils tournoient, & des Fleurs. Par la Roüe ils vouloient les faire souvenir de l'instabilité des choses humaines. Et par les Fleurs ils leur remetoient devant les yeux la brieveté de la Vie qui passe comme la Fleur. Ces Roües

Egyptiennes avoient sans doute été imaginées sur les Roües mysterieuses qui apparurent à Ezechiel. Ezech. Ch. 1.

Page 334. *L'on dit à ce sujet qu'un jour ayant prié à souper un grand nombre de ses Citoyens.*] Les machines qui opererent ce miracle n'étoient pas trop grossieres, si ce changement se fit en presence de tous ces Romains, & pendant qu'ils étoient à table. Mais Denys d'Halicarnasse, Escrivain trés-sage, l'écrit d'une maniere qui paroît plus vray-semblable, car il dit que Numa fit venir le matin tous les Romains; qu'il les fit promener dans son Palais, où ils ne virent que des meubles trés simples, & où il ne parut rien qui marquât qu'on preparoit un grand festin, & qu'on devoit recevoir le même jour une nombreuse assemblée; qu'il les congedia fort tard; qu'en les congediant il les pria de revenir le soir même souper chez luy, & qu'à leur retour ils trouverent des meubles magnifiques, des lits superbes, un buffet tres-riche, & une table couverte de mets les plus rares & les plus exquis.

Ibid. *C'étoit Picus & Faunus, qui en tout ressemblent assez à des Satyres ou à des Titans.*] Car Picus & Faunus étoient cornus, & avoient des pieds de chevre, mais je ne pense pas qu'on ait jamais dit la même chose des Titans.

Excepté qu'ils courent toute l'Italie faisant des merveilles par la force de leurs remedes.] C'est à-dire avec cette difference que Picus & Faunus étoient bien-faisants, & que les Satyres & les Titans, ou enfans de la terre, étoient tres nuisibles. *A*

A peu prés comme les demy Dieux, que les Grecs appellent Idées Dactyles.] Ces Idées Dactyles étoient les mêmes que les Curetes, à qui Rhea donna la garde de Jupiter encore enfant. Ils étoient cinq, où selon d'autres dix, & tous du mont Ida en Crete. Comme ils furent tres bien-faisants, on leur rendit des honneurs comme à des demy-Dieux; leur nom passoit pour un preservatif infaillible, & l'on ne manquoit pas de le prononcer pour se délivrer d'une grande frayeur ou de quelque grand danger. Il y avoit même des pierres appellées *Idées Dactyles*, qu'on croyoit d'une grande vertu, & dont on faisoit faire des bagues qu'on portoit au pouce.

D'où vient que l'on appelle encore ce lieu-là Ilicium.] Plutarque croit qu'Ilicium vient d'*Ileos*, qui signifie *propice*; mais il se trompe. Ilicium est pour *Elicium*, du verbe *elicere*, *attirer*. Ovide. Page 344.

Eliciunt cœlo te Jupiter, unde minores
Nunc quoque te celebrant, Eliciumque vocant.

Ces sortes de contes ridicules & fabuleux marquent admirablement le grand penchant que ce peuple avoit pour la Religion.] Car lorsque la Religion n'est pas éclairée, plus on a de penchant pour elle, plus on est porté à la superstition & à la credulité, & telle est ordinairement la Religion du peuple, il n'y a point pour luy de milieu, il est ou superstitieux, ou impie.

On dit qu'il fut le premier qui bâtit un Temple à la Foy.] Afin que ce qu'on promettoit sans écriture & sans témoins, fut aussi assuré & aussi stable que ce qui avoit été promis & juré avec toutes les formalitez observées dans les contracts. Aussi Polybe rend sur cela aux Romains un témoignage bien glorieux ; car il dit qu'ils gardoient inviolablement leur foy, sans qu'on eût, ni cautions, ni témoins, ni promesses ; au lieu que dix cautions, vingt promesses, & autant de témoins, ne mettoient point en sûreté contre les Grecs, que rien ne pouvoit obliger à garder leur foy.

Et au Terme.] Ce Terme étoit une pierre, une borne consacrée à Jupiter Terminal, ou Dieu des Bornes. Pour accoûtumer ses Citoyens à se contenter de leurs terres, & à ne pas usurper celles de leurs voisins, Numa voulut, que non seulement chaque particulier, mais que le public même marquât ses terres par des bornes ; & il ordonna que celuy qui les ôteroit seroit bien devoüé au Dieu des bornes, & qu'on pourroit le tuer impunement. Tous les ans on faisoit sur cette borne un sacrifice le 21. de Fevrier. Voyez Ovide dans le 11. Liv. des Fastes.

Page 347. *On loüe encore entre toutes ses ordonnances, la réformation qu'il apporta à la loy qui donnoit aux peres le pouvoir de vendre leurs enfans.*] Romulus avoit donné aux peres plus de pouvoir sur leurs enfans que les maîtres n'en avoient sur leurs esclaves. Car un maître ne pouvoit vendre son esclave qu'une fois.

fois, & un pere pouvoit vendre son fils jusqu'à trois fois, à quelque âge & en quelque état qu'il pût être. Voicy sa loy : *Si Pater filium ter venunduit, filius à patre liber esto. Si le pere a vendu son fils trois fois, ce fils n'est plus en la puissance de son pere.* En Grece les peres n'avoient plus de pouvoir sur leurs enfans, dés que les enfans étoient en âge d'homme. Aussi Denys d'Halicarnasse remarque qu'il y avoit beaucoup plus de méchans enfans parmy les Grecs, que parmy les Romains : tant il est vray que la Nature a par tout besoin d'être redressée & fortifiée par la loy.

Et l'on n'observoit que cette seule regle de faire l'année de trois cens soixante jours.] Plutarque avoit sans doute écrit de trois cens cinquante quatre jours, comme la suite le demande manifestement, leur année étant Lunaire. Page 348.

Il doubla ces onze jours, dont il fit un mois separé.] On a attribué à Numa ce qui étoit plûtôt dû à l'ancien Tarquin, qui étant originaire de Corinthe étoit sans doute plus sçavant en astronomie, qu'on ne pouvoit l'être en Italie du temps de Numa. Il est au moins certain que cet ancien Tarquin corrigea le Calendrier, & que l'intercalation du mois de XXII. jours fut gravée sur des colonnes d'airain sous le Consulat de L. Pinarius & de Q. Furius, trente sept ans aprés que les Rois eurent été chassez de Rome.

Qu'il mit de deux en deux ans, aprés le mois de Fevrier.] Ce mois Intercalaire commençoit le

le lendemain de la fête appellée *Terminalia*; c'est à dire le 23. ou le 24. de Fevrier, & avoit toûjours vingt-huit jours. Ainsi cette année là avoit treize mois, dont le dernier étoit appellé Intercalaris & Mercedinus ou Mercedonius. Je croy même que le mois de Fevrier de la même année étoit aussi appellé *Intercalaris*, à cause des cinq jours qu'on luy ôtoit pour les donner au mois suivant.

Mais le remede qu'il apporta à cette inégalité, eut besoin dans les siécles suivants d'une correction plus sure & plus exacte.] Depuis Numa jusqu'à Jules Cesar on retoucha six ou sept fois au Calendrier, mais Plutarque parle icy de la reformation que Jules Cesar y fit; car malgré toutes les corrections précedentes, il y avoit un tel désordre dans les années, que les feries de la moisson n'arrivoient plus l'esté, ni celles des vendanges l'automne, & que les mois d'hyver se trouvoient en esté. Cesar fit donc l'année de trois cens soixante & cinq jours, & de quatre en quatre ans, il y avoit un jour intercalaire des six heures que chaque année avoit de plus.

Page 349. *Et parmy les Grecs, les Arcadiens faisoient la lune de quatre, & ceux d'Acarnanie de six.*] Plutarque parle de ce que ces peuples faisoient au commencement, & non pas de ce qu'ils faisoient de son temps. Car quelle apparence que pendant que toute la Grece & tous ses voisins comptoient des années de douze mois, ceux d'Arcadie & d'Acarnanie eussent continué d'en compter de six & de quatre?

Les

Les Egyptiens avoient au commencement des années d'un mois. Ils les firent ensuite de quatre.] C'est une imagination de ceux qui ont voulu accorder avec la verité, la vaine supputation des Egyptiens, qui comptoient des successeurs de Rois pendant plus de trente six mille ans; mais tout cela est démenti par l'Ecriture sainte. Herodote écrit même que les Egyptiens furent les premiers peuples qui commencerent à compter les années, & qu'ils les firent de douze mois.

Quoyqu'ils habitent un pays fort nouveau.] Je ne sçay pas d'où Plutarque a tiré que l'Egypte étoit un pays fort nouveau; car il est au contraire tres ancien, comme nous le voyons par l'Ecriture sainte. Dans Isaïe les Pharaons Rois d'Egypte se disent les enfans des anciens Rois qui avoient gouverné l'Egypte dés les premiers temps, & nous voyons que lorsq'Abraham alla en Egypte, il y avoit déja long-temps qu'elle étoit gouvernée par des Rois.

Et comptent dans leurs annalles un nombre infini d'années.] Ce nombre infini d'années ne vient pas de ce que leur année étoit d'un mois, mais des Regnes fabuleux de leurs Dieux & demy-Dieux, qu'ils ajoûtoient faussement aux Regnes de leurs Rois veritables.

Et ce qui prouve certainement que l'année des Romains n'étoit d'abord que de dix mois & non pas de douze; c'est le nom du dernier qui est encore appellé Decembre, c'est-à-dire le dixiéme mois.] Ce raisonnement de Plutarque est aussi faux pour ce temps-là, qu'il

qu'il le seroit pour celuy-cy. Car de ce que l'année finit par un mois qui est appellé le dixiéme mois, il ne s'ensuit pas qu'elle n'ait pas douze mois. Le mois de Decembre fut ainsi appellé non pas parce que l'année n'étoit que de dix mois, mais parce que l'année commençant par le mois de Mars, Decembre se trouvoit le dixiéme, & il étoit suivi de Janvier & de Fevrier qui étoient l'onziéme & le dernier. Aussi Fenestella & Licinius Macer ont refuté l'opinion de Plutarque comme entierement contraire à toute l'antiquité, & ont soûtenu que l'ancienne année Romaine avant la fondation de Rome étoit de 354. ou 355. jours, & par consequent de douze mois, puisque leurs mois étoient Lunaires, comme on le prouve manifestement par l'ancienne maniere de compter par Calendes, Nones & Ides, qui est plus ancienne que Romulus.

Page 349. *Qui eut ce nom étranger de la Déesse Aphrodite, c'est à dire de Venus.*] Romulus ayant donné le nom de son pere Mars au premier mois de l'année, voulut donner au second celuy de la mere d'Enée qui étoit Venus, afin que les deux premiers mois portassent les noms des deux Divinitez à qui l'Empire Romain devoit son origine. Mais Cincius traite cela de conte puerile & embrasse la seconde étymologie que Plutarque va raporter. Ovide les met toutes deux, & panche pour la premiere.

Car les Dames Romaines faisoient un sacrifice à cette Déesse le premier de ce mois.] Le premier d'Avril toutes les femmes mariées

riées sacrifioient à Venus, baignoient sa Statuë & se baignoient elles mêmes, & offroient de l'encens à la *Fortune Virile*, afin qu'elle cachast à leurs maris les défauts qu'elles pouvoient avoir.

L'un fut appelé May de la Déesse Maia mere de Mercure.] Ovide donne trois étymologies de ce nom : car il tire son origine, ou du mot de *Majesté* fille de l'Honneur & de la Reverence, ou du mot *Majores* anciens, ou du nom de Maia mere de Mercure.

Et l'autre fut appellé Junius, Juin à cause de la qualité de cette saison.] Ovide dit qu'il fut ainsi nommé, ou de Junon, *Junius pour Junonius*, ou de la Jeunesse femme d'Hercule, ou de la jonction des Sabins avec les Romains, ou enfin des jeunes gens, comme celuy qui le précede, porte le nom des Vieillards.

L'un Germanicus & l'autre Domitianus.] Page 351. Car Domitien avoit pris le nom de Germanicus aprés ses triomphes, & il voulut donner ses deux noms à ces deux mois, parce qu'il étoit né dans l'un, & qu'il avoit été fait Empereur dans l'autre.

Car Janus, soit qu'il fut un Dieu ou un Roy.] Il n'y a jamais eu de Janus. *Janus* est un nom symbolique de Jupiter, qui connoissant également le passé & le futur, étoit peint avec deux visages; & l'on dit qu'il changea les mœurs sauvages des premiers hommes, parce que la connoissance de Dieu fit la premiere cet effet sur leur esprit. On dit aussi que *Janus* est le même qu'Apollon & que Mars. D'autres disent que c'est

c'eſt l'année ; mais cela revient toûjours au même principe.

[Page 353. *Il a ſervi de preuve à cette grande verité que Platon oſa prononcer long-temps depuis, &c.*] Ce paſſage eſt tiré du v. Liv. de la Republique, & Plutarque dit *oſa*, parce que tous les Etats étant mal gouvernez, il y avoit du danger à découvrir aux Magiſtrats & aux Princes la cauſe de ce mauvais gouvernement, qui n'étoit que l'ignorance, mere de toute injuſtice.

Page 354. *De Pinus, celle des Pinariens.*] Tite-Live & Denys d'Halicarnaſſe donnent à cette maiſon une origine encore plus noble & plus ancienne ; car ils la font deſcendre des Pinariens qui étoient les Prêtres d'Hercule, & Virgile a ſuivi cette tradition.

Ibid. *Qui à cauſe de cela ont toutes porté le ſurnom de* Reges, *Rois.*] C'étoit le ſurnom de la famille des Emiliens & de celle des Marciens. Mais je ne croy pas que, ni celle des Pomponiens, ni celle des Pinariens, ni celle des Mamerciens l'ayent jamais porté. Il y a quelque apparence que Plutarque n'a pas bien demêlé ces familles. Il a peut-être pris les Marciens, pour les Mamerciens, & a attribué mal à propos aux deux branches des Pomponiens & des Pinariens, un ſurnom qui appartenoit à une autre branche, c'eſt-à-dire à celle des Emiliens.

Page 356. *Et l'on mit dans l'autre les livres ſacrez qu'il avoit écrits luy-même.*] Denys d'Halicarnaſſe fait pourtant entendre que les Livres de Numa demeurerent entre les mains

mains des Pontifes ; car aprés la mort de Tullus Hoſtilius, Ancus Martius les fit copier & afficher dans la grande place, afin que tout le monde les lût.

Euſſent divulguez par des lettres mortes.] C'étoit le ſentiment des anciens Prêtres d'Egypte, Pythagore & Platon le prirent enſuite d'eux, que les livres étoient inutiles pour enſeigner les ſciences aux hommes, & ſur tout les myſteres de la Religion & qu'on devoit les enſeigner de vive voix. Mais je doute que Numa eût des veuës ſi fines.

Valerius Antias écrit qu'il y avoit douze livres en latin ſur la Religion, & douze autres en Grec ſur la Philoſophie.] Tite Live n'en met que quatorze, ſept en Latin, *de Jure Pontificio*, *du Droit des Pontifes*, & ſept en Grec, *de la ſageſſe* qui pouvoit être en ce temps-là. Mais ce qui marque certainement que ces livres n'étoient pas les livres de Numa, c'eſt que c'étoient des rouleaux. Or du temps de Numa les rouleaux n'étoient pas encore en uſage. On écrivoit ſur des planches de cheſne ou de quelque autre bois. Page 357.

Les pluyes & les torrents ayant entraîné toute la terre.] D'autres diſent qu'ils furent trouvez par les ouvriers qui travailloient dans le champ. On peut voir Tite Live dans le Liv. XL. Chap. XXIX. & Plin. Liv. XIII. Chap. XIII.

Il jura qu'il n'étoit ni pieux ni juſte, qu'ils fuſſent rendus publics.] Parce qu'ils alloient à détruire les Religions. Mais comment les livres d'un Prince ſi pieux pouvoient-ils

ils produire un effet si terrible ? sans doute, ils étoient contraires aux superstitions qui regnoient en ce temps-là & il y a de l'apparence que par une fraude pieuse, quelqu'un avoit supposé ces livres pour corriger les Romains, en les ramenant à la premiere simplicité de leurs Ancêtres.

Page 357. *Et sur tout de sa grande devotion.*] Denys d'Halicarnasse fait entendre que le culte des Dieux étoit assez abandonné. Et Tite-Live dit en propres termes, que Tullus Hostilius croyoit qu'il n'y avoit rien de moins digne d'un Roy, que de s'appliquer aux choses saintes.

De ce grand mépris de la Religion, il passa tout d'un coup à une superstition encore plus grande.] Les termes de Tite-Live meritent d'être rapportez : *Repente omnibus magis, parvisque superstitionibus obnoxius degit, Religionibusque etiam populum implevit. Tout d'un coup il devint l'esclave de toutes les superstitions jusqu'à la plus petite ; & il remplit l'esprit du peuple de craintes & de frayeurs qui luy faisoient embrasser les Religions les plus absurdes.*

Et par sa mort, il confirma son peuple dans cet esprit d'erreur, ayant été frappé de la foudre.] Car le peuple rapporte toûjours les évenemens aux causes qu'il connoît ou qu'il croit connoître ; ainsi les Romains ne manquerent pas d'attribuer la mort de Tullus Hostilius au courroux du ciel qui avoit voulu le punir de son impieté, & par-là ils se plongerent dans de nouvelles frayeurs qui augmenterent leur superstition, car la superstition est toûjours la fille de la crainte. *Dans*

Dans cet esprit d'erreur.] Plutarque ne pouvoit pas manquer de reconnoître que la superstition est une erreur grossiere, luy qui avoit déja fait un traité admirable, où il prouve qu'elle est plus dangereuse que l'Atheïsme ou l'Irreligion. Il est vray que dans un autre traité, il prefere la Superstition à l'Atheïsme ; mais ces deux sentimens, qui paroissent contraires, ne sont pourtant pas opposez. Dans le premier traité, Plutarque regarde la superstition par raport aux idées que le Superstitieux a de Dieu ; & dans le second, il l'a considere par rapport à la societé Civile & aux actions qu'elle produit. Un Superstitieux est toûjours meilleur Citoyen qu'un Athée ; car au moins il est retenu par la crainte & par la frayeur.

Ayant été frappé de la foudre.] La foudre mit le feu à son palais qui fut reduit en cendres, & où il fut brûlé avec sa femme, ses enfans & toute sa maison. Il y a eu pourtant des Historiens qui ont écrit qu'Ancus Martius, profitant de cet orage, assassina Tullus Hostilius, & mit le feu dans son Palais ; mais Denys d'Halicarnasse traite cela de ridicule : *Car quelle apparence*, dit-il, *qu'Ancus Martius eût voulu commettre un crime dont il n'étoit pas asseuré de tirer le fruit ? quelle apparence que les Romains eussent élevé à l'Empire un homme si dangereux & noirci d'un si grand crime ? & quand même les Romains auroient pû être trompez, les Dieux auroient-ils approuvé leur choix par d'aussi heureux presages que ceux qu'ils envoyerent, & auroient-ils agrée les sacrifices d'un*

parricide

parricide & d'un scelerat? Voila les raisons de Denys d'Halicarnasse; elles sont honneur à un Payen.

REMARQUES

Sur la Comparaison de Numa & de Lycurgue.

Page 359. ET *l'autre si grand qu'il le mépriſa.*] De ce côté-là Lycurgue auroit l'avantage; car il y a bien plus de grandeur à rendre l'Empire qu'à le retenir; mais il faut juger des actions des hommes par les motifs qui les causent & par les biens qui les suivent.

Il est vray que la plus grande difficulté étoit du côté de Lycurgue.] Cela est fondé sur cette belle maxime que Terence a si bien exprimée:

> ..... *Ita ut ingenium est omnium*
> *Hominum à labore proclive ad lubidinem.*

Comme l'esprit de tous les hommes est naturellement porté à quitter la peine pour le plaisir. Plutarque donne encore icy l'avantage à Lycurgue. Mais d'un autre côté, on trouvera qu'il est beaucoup moins difficile de rendre les peuples laborieux & vaillans, que de les rendre pieux & justes.

Page 360. *Que Numa étoit un Legislateur plus doux & plus humain.*] Et par consequent plus grand & plus estimable. Car il n'y a point de vertu qui puisse être comparée à la

la douceur & à l'humanité. Par la loy de Lycurgue, les maîtres égorgeoient leurs esclaves, & par la loy de Numa, ils les recevoient à leur table en certain temps.

Car on dit que ce fut luy qui établit cette coûtume.] Je n'ay point lû ailleurs que les fêtes des Saturnalles ayent commencé sous le Regne de Numa; les uns les mettent sous le regne de Tullus Hostilius, & les autre sous celuy du dernier Tarquin.

Il est vray qu'il y a des Auteurs qui se jettant dans les fables, écrivent que c'est un reste de l'égalité qui regnoit du temps de Saturne.] Plutarque a raison de traiter de fabuleux tout ce que les Anciens ont dit du siecle de Saturne. Platon explique cette fable dans le IV. liv. des Loix, en disant que par ce siecle de Saturne, les Anciens ont voulu faire souvenir les hommes de la felicité dont ils joüissoient dans les premiers temps, pendant que Dieu avoit la bonté de conduire & de gouverner luy-même les hommes; & ils ont voulu faire entendre qu'il ne pouvoit jamais y avoir ni bien ni repos dans les Villes & dans les Royaumes, qui obéiroient aux hommes & non pas à Dieu. Voila cette fable, qui, comme dit Platon, porte des marques sensibles de l'ancienne verité. Au reste cette fable est beaucoup plus ancienne que Numa, puisqu'elle paroît dans les œuvres d'Hesiode. Page 360.

Et l'autre à la Justice.] Numa est donc plus grand que Lycurgue; car la vaillance sans la justice, est un vice & non pas une vertu. Plutarque sentoit bien cette verité,

verité, c'eſt-pourquoy il ajoûte, *à moins qu'on ne veüille dire, &c.*

Page 362. *Au lieu qu'il falloit oppoſer à cette avarice une forte digue pendant que l'inégalité n'étoit pas encore ſi grande.*] Car aprés que l'inégalité eſt receuë & fortifiée dans un état, il n'eſt plus poſſible d'arrêter l'avarice & de ramener l'égalité. Les riches ſont trop injuſtes & trop puiſſans, & les pauvres trop aigris & trop foibles; qui eſt-ce donc qui fera des loix, qui eſt-ce qui parlera de reforme?

Page 363. *Quelle difference y a-t'il donc entre ces deux coûtumes ſinon que celle des Lacedemoniens.*] On voit bien que Plutarque prefere la coûtume des Lacedemoniens à celle des Romains, & ce ne peut être le jugement que d'un Payen aveugle. Ces deux coûtumes étoient horribles; mais celle des Romains eſt plus excuſable en ce qu'elle marque plus de pudeur, & que les Romains paroiſſoient conſerver encore quelque idée de ce qu'exigent la chaſteté, l'honnêteté & la bienſeance; au lieu que dans celle des Lacedemoniens on voit toutes les lumieres naturelles entierement éteintes, & tout un peuple plongé dans la corruption. D'ailleurs il faut dire en faveur des Romains, que ces exemples y étoient fort rares, & que c'étoit proprement un abus ſouffert; au lieu qu'à Sparte c'étoit un uſage établi & ordonné, ce qui y met une trés grande difference. J'ajoûteray encore que cet abus ne commença à Rome, que long-temps aprés Numa, & qu'on n'en vît d'exemple que ſous les Conſuls.

Comme

Comme Euripide le fait entendre dans ce paſſage.] Ce paſſage eſt dans Andromaque v. 595. où Pelée dit à Menelas en luy reprochant ſa honte & les débauches de ſa femme: *Les filles de Sparte ne ſçauroient être ſages quand elles le voudroient; car elles ſortent de la maiſon de leur pere avec des jupes entr'ouvertes, qui laiſſent voir leurs cuiſſes, elles vont avec les jeunes hommes, elles courent & luttent avec eux, ce que je ne ſçaurois ſouffrir. Aprés cette belle éducation faut-il s'étonner que vous n'ayez que des femmes debauchées?*

La jeune Hermione porte encore aujourd'huy.] Ce paſſage de Sophocle eſt corrompu dans le texte que j'ay corrigé, en liſant ἴσετ pour ἄσετ. C'eſt une raillerie contre Hermione qui étant vieille ne laiſſoit pas de s'habiller comme les jeunes filles. Page 364.

Leur défendit abſolument l'uſage du vin.] Romulus avoit condamné à la même peine les femmes qui avoient bû du vin, & celles qui avoient commis adultere; car il diſoit que l'adultere ouvre la porte à toutes ſortes de crimes, & que le vin l'ouvre à l'adultere. Pline écrit qu'un Romain nommé Egnatius Mecenius tua ſa femme, parce qu'elle avoit bû du vin, & qu'il fut abſous par Romulus. Et Fabius Pictor rapportoit dans ſes annales un exemple encore plus remarquable; il écrivoit qu'une femme ayant derobé les clefs du cellier, ſes parens la firent mourir de faim. L'injuſtice de cette loy fut adoucie dans les ſiecles ſuivans; on ne condamna plus les femmes à la mort, mais à perdre leur

dot, & Pline en rapporte un exemple: Cneus Domitius, dit-il, étant Juge dans une semblable cause entre une femme & son mary, prononça que la femme luy paroissoit avoir bû à l'insceu de son mary plus de vin qu'il n'en falloit pour sa santé, & la condamna à perdre sa dot.

Une femme ayant plaidé un jour sa propre cause devant les Juges, le Senat envoya consulter Apollon, pour sçavoir quel presage c'étoit pour la ville.] Je voudrois bien que Plutarque nous eût appris la réponse d'Apollon; apparemment elle ne fit pas grand-peur aux Romains; car ce qui passa alors pour un prodige, devint ensuite fort commun. Une Amasia Sentia accusée de crime capital, plaida sa cause devant le Preteur avec un tres grand succés. Afrania femme d'un Senateur fut la plus grande chicaneuse que l'on vit jamais; dans tous les tribunaux on n'entendoit qu'elle, & par son impudence, elle merita que toutes les méchantes femmes fussent appellées de son nom. Les Triumvirs ayant condamné les femmes à donner de grandes sommes d'argent, Hortensia, fille de l'Orateur Hortensius, plaida devant eux, & par son éloquence obtint pour elles une diminution tres-considerable.

Page 366. *Les enfans étant la seule fin qu'on se propose dans le mariage.*] Ainsi c'est au Legislateur à prendre ses mesures, pour faire ensorte que les enfans répondent à son desir, & par consequent qu'ils soient forts & robustes; ce qui ne se peut faire quand on marie

marie les filles trop jeunes. Car il en est des hommes comme des plantes & des animaux, les fruits des plus jeunes sont ordinairement imparfaits & inutiles. C'est par cette raison qu'un oracle celebre, qui fut donné aux Trezeniens, dont le sens étoit qu'ils mouroient parce qu'ils mangeoient leurs fruits trop verts, fut expliqué, comme si l'oracle eût dit, qu'ils mouroient parce qu'ils prenoient des femmes trop jeunes, & non pas parce qu'ils cüeilloient leurs fruits avant qu'ils fussent meurs. L'ordonnance de Lycurgue sur les mariages est donc preferable à celle de Numa.

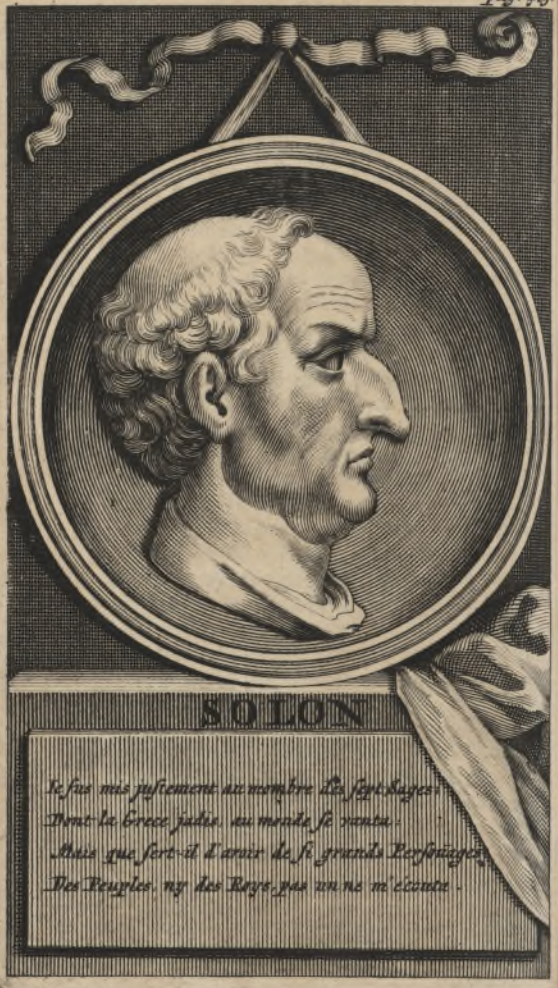
Et l'autre plus selon la morale pour bien vivre ensemble en bonne intelligence & dans une parfaite union.] C'est ce qu'Aristote nie dans le VII. liv. de ses Politiques, où il soûtient, que pour la sagesse même, il est necessaire de marier les filles plus âgées, & il en donne de tres bonnes raisons qu'on peut se dispenser de rapporter. Ibid.

Pour ce qui est de la nourriture des enfans, &c. Numa n'est auprés de Lycurgue qu'un mediocre Legislateur.] Numa laissoit aux peres la liberté d'élever leurs enfans chez eux à leur fantaisie, & Lycurgue vouloit qu'on les élevât en public, & que ce fut l'Etat qui en prît soin. Plutarque se déclare pour Lycurgue aprés Aristote, qui au commencement du VIII. liv. de ses Politiques écrit, que comme dans les arts & dans les métiers on ne fait qu'un même aprentissage, il en doit être de même dans le métier de

la vertu. Car comme l'Etat ou la Ville a une seule & même fin, il faut aussi necessairement que les enfans ayent une seule & même éducation, qui doit être publique & non pas particuliere. *On ne doit pas faire*, dit-il, *comme on fait aujourd'huy que chacun éleve ses enfans chez soy selon son caprice; comme les enfans sont à l'Etat, il faut qu'ils soient élevez par l'Etat & selon les vûës de l'Etat.* Ce different qui étoit entre Numa & Lycurgue sur l'éducation des enfans, n'a rien de commun avec la dispute qu'on a depuis long-temps, s'il faut faire étudier les enfans chez soy ou dans les écoles publiques; car ceux qui les élevent aujourd'huy dans les écoles publiques ne s'éloignent pas moins des veuës de Lycurgue, que ceux qui les élevent chez eux, les peres disposant toûjours également de leurs enfans par rapport à leur fortune particuliere, & nullement par rapport à l'utilité du public. Quintilien, pour dire cela en passant, a fait un beau Chapitre sur cette derniere dispute; & aprés avoir pesé les inconveniens & les avantages de ces deux éducations, il se déclare pour les écoles publiques; mais sa décision n'empêcha pas dans la suite l'Empereur Marc Aurele de renoncer aux écoles publiques, pour avoir des maîtres chez luy, & de remercier son Bisayeul de luy avoir donné cette pensée.

FIN.

SO-



SOLON.

LE Grammairien Didyme dans la réponse qu'il a faite à Asclepiade sur les loix de Solon, rapporte un passage d'un certain Philocles, où le Pere de Solon est appellé Euphorion, contre l'opinion generale de tous les Ecrivains qui luy donnent pour pere Execestides, homme d'un bien mediocre, & d'une fortune peu élevée, mais de la plus noble maison d'Athenes; Car du côté de son pere il descendoit de Codrus, & sa mere, selon Heraclide de Pont, étoit cousine germaine de Pisistrate. Cette parenté fit naître dés le commencement entr'eux une amitié fort étroite, qui fut fortifiée ensuite par l'amour que les rares qualitez & la beauté de Pisistrate donnerent à Solon; & ce fut, à mon avis, la seule raison qui les empêcha de se porter à rien de trop aigre & de trop violent dans les differens qu'ils eurent depuis sur le gouvernement de la Republique, leurs premiers devoirs & leurs premieres obligations, demeurant toûjours, malgré leur animosité, fortement imprimées dans leur cœur, & y conservant le souvenir & la reconnoissance de leur amour,

Ce Didyme vivoit du temps de Jule Cesar. Il avoit écrit trois mille cinq cens volumes.

Asclepiade de Myrlée en Bithynie, Historien qui vivoit 200. ans avant J. C.

Historien qui avoit été disciple d'Aristote & de Platon.

Obligations reciproques de ceux qui viennent à se haïr, aprés s'être aimez.

mour, comme une vive étincelle d'un feu tres ardent ; Car que Solon ne fût pas à l'épreuve de la beauté, ni un assez vaillant Athlete pour combattre de pied ferme contre l'amour, c'est ce qu'on infere aisement de ses poësies, & plus encore d'une loy qu'il fit pour défendre aux esclaves de se parfumer & d'aimer les beaux garçons. En effet on voit bien par-là qu'il mettoit cette passion du nombre des inclinations les plus loüables & les plus vertueuses, & qu'il tâchoit, pour ainsi dire, de l'inspirer à ceux qui en étoient dignes, dans le même temps qu'il l'interdisoit à ceux qui ne l'étoient pas. Aussi dit-on, que Pisistrate étoit l'amant de Charmys, & que ce fut luy qui consacra dans le parc de l'Academie la statuë de l'Amour prés de l'autel où on allume le flambeau sacré dans les courses publiques.

Il leur défendoit de se frotter d'huile pour les exercices ; car c'est proprement ce que signifie le mot Grec.

On faisoit à Athenes une course qu'on appelloit la course du flambeau. v. les Rem.

Le pere de Solon ayant dépensé la plus grande partie de son bien, comme dit Hermippus, à faire plaisir à tout le monde, Solon étant encore jeune prit le parti de la Marchandise, quoyqu'il ne manquât pas de gens qui luy auroient fourni tout l'argent qu'il auroit voulu ; mais il avoit honte de prendre des autres, étant d'une maison plus accoûtumée à donner qu'à recevoir. Il y a pourtant des Auteurs qui prétendent qu'il entreprit tous ses voyages, plûtôt pour voir & pour apprendre, que pour trafiquer & pour gagner, car on convient qu'il faisoit profession d'aimer la science ; & ce

ce qui le marque, c'est qu'étant fort avancé en âge, il avoit accoûtumé de dire, qu'il vieillissoit en aprenant toûjours. Il n'étoit même nullement ébloüi de l'éclat des richesses, cependant il les jugeoit necessaires, car il dit dans une de ses élegies : *Celuy qui a beaucoup d'or & d'argent, beaucoup de terres labourables & de grands haras de chevaux & de mulets, n'est pas plus riche, que celuy qui a justement dequoy être bien nourri, bien chaussé, bien vêtu ; que si avec cela ils ont l'un & l'autre une maîtresse jeune & belle, dont ils soient aimez, voila le comble des richesses.* Il ne laisse pourtant pas de dire dans un autre endroit : *Je souhaite d'avoir des richesses ; mais je ne veux pas des richesses injustes ; car elles attirent la vengeance divine tôt ou tard.* Aussi rien n'empêche-t'il qu'un homme de bien & un bon politique ne puisse tenir le juste milieu entre le desir des richesses superfluës, & le mépris de celles qui sont suffisantes & necessaires. Or en ce temps-là, comme dit Hesiode, il n'y avoit ni travail des mains qui fût honteux, ni art, ni métier qui mît de la difference entre les hommes. La marchandise sur tout étoit honorable, parce qu'elle ouvre le commerce avec les nations barbares, qu'elle donne le moyen de faire amitié & alliance avec les Rois, & qu'elle instruit d'une infinité de choses qu'on ignoreroit sans elle. Il y a eu même des Marchands qui ont fondé de grandes villes, comme celuy qui fonda Marseille aprés avoir

Ce passage de Solon se trouve aujourd'huy parmy les sentences du Poëte Theognis.

Milieu qu'il faut tenir entre le desir & le mépris des richesses.

Anciennement il n'y avoit point de honte à travailler de ses mains.

Eloge de la Marchandise.

acquis l'amitié & l'eſtime des Gaulois qui habitent le long du Rhône. On dit auſſi que le ſage Thales, & Hippocrate le Mathematicien ſe mêlerent de Marchandiſe, & que Platon ne fournit aux frais de ſon voyage d'Egypte, que par le moyen de l'huyle qu'il y vendit. Pour ce qui eſt de l'exceſſive dépenſe de Solon, de ſa vie molle & délicate & de la grande licence de ſes poëmes, où il parle des voluptez d'une maniere peu convenable à un Philoſophe, on croit que c'eſt l'effet ordinaire de ce métier de Marchand, qui étant ſujet à de grands dangers, demande auſſi qu'on faſſe quelquefois bonne chere & qu'on ſe traite delicieuſement. Cependant il ſe mettoit plûtôt au nombre des pauvres que des riches, comme on le voit par ce paſſage d'une de ſes élegies : *Beaucoup de méchans deviennent riches, & beaucoup de gens de bien demeurent pauvres ; mais nous ne voudrions pourtant pas changer nôtre vertu pour leurs richeſſes ; car la vertu eſt pour toûjours, & les richeſſes changent tous les jours de maître.*

Cela vient moins des dangers qu'ils courent, que des gains qu'ils font.

Il ne s'amuſa d'abord à la poëſie que par maniere de divertiſſement, & pour s'occuper dans ſon loiſir, ſans penſer à rien de grave & de ſerieux ; enſuite il mit en vers des ſentences de Morale ; & enfin, il y mêla pluſieurs choſes concernant la politique, où il expliquoit la maniere dont il s'étoit conduit dans ſon adminiſtration, non pas en forme d'hiſtoire ni de memoires, mais en

en forme d'apologie, où il faiſoit entrer des avis & des exhortations qu'il addreſſoit aux Atheniens, & ſouvent même de graves cenſures. On dit auſſi qu'il avoit entrepris de mettre ſes loix en vers ; & on en cite le commencement où il dit :

Veüille le Dieu du ciel accorder à ces loix
Un ſuccès trés heureux, une gloire éternelle.

Pour ce qui eſt de la Philoſophie, à l'exemple des Sages de ce temps-là, il cultiva particulierement cette partie de la Morale qui traite de la Politique ; car pour la Phyſique, il y étoit tres-ſimple & tres groſſier ; comme cela paroît par ce paſſage : *La neige & la grêle s'engendrent de la nuë ; la foudre naît de l'éclair ; & la mer n'eſt bouleverſée que par les vents, car ſi quelque vent ne l'agitoit, ce ſeroit de tous les élemens le plus doux & le plus tranquille.* Auſſi peut-on dire en general, que de tous les Sages, Thales fut le ſeul qui pouſſa la ſpeculation au de-là des choſes d'uſage ; tous les autres n'acquirent cette reputation de ſageſſe, que par leur grande habileté dans la ſcience qui traite du Gouvernement des Etats.

La politique eſt une partie de la morale. v. les Remarques.

Et tres groſſier. *Le Grec dit* & fort ancien ; *car les connoiſſances qui dépendent de l'experience ne ſe perfectionnent qu'avec le temps. v. les Rem.*

Le Grec dit le plus juſte ; *car les Grecs mettoient* juſte *pour* doux & tranquille, *&* doux *&* tranquille *pour* juſte.

On dit que tous les Sages ſe trouverent une fois enſemble à Delphes & une autre fois à Corinthe, où Periandre les aſſembla & leur fit un banquet celebre ; mais rien ne leur acquit jamais tant d'honneur & de gloire, que la mo-

Fils de Cypſelus & Roy de Corinthe.

Modestie des sept Sages.

destie avec laquelle ils se cederent les uns aux autres & se renvoyerent le trepied d'or. Voicy l'histoire : Quelques hommes de Milet étant à Cos acheterent un jour des Pescheurs de l'Isle, un coup de filet avant qu'il fut tiré ; le filet hors de l'eau, on y trouva un trepied d'or, qu'Helene, pour accomplir un ancien oracle, avoit jetté dans ce même endroit en revenant de Troye. Voila un grand débat qui s'émeut entre les Pescheurs & ces Etrangers ; les deux villes épouserent la querelle, & elles alloient se faire une cruelle guerre, si la Prêtresse d'Apollon ne leur eût ordonné par un oracle, de donner au plus Sage ce trepied d'or : D'abord on l'envoya à Thales à Milet, ceux de Cos cedant de bon cœur à ce seul particulier, ce qu'ils disputoient à main armée à tous les Milesiens ensemble. Thales le renvoya à Bias qu'il reconnoissoit plus sage que luy. Bias le renvoya à un autre par même principe ; de maniere que ce trepied aprés avoir bien couru & passé de l'un à l'autre, revint pour la seconde fois à Thales, & fut enfin porté à Thebes & consacré à Apollon Ismenien. Theophraste dit pourtant qu'il fut d'abord envoyé à Priene à Bias qui le renvoya à Thales ; qu'ayant ainsi passé par les mains de tous, il revint encore à Bias, & fut enfin envoyé à Delphes, & c'est comme on le raconte le plus communement, excepté qu'au lieu d'un trepied, on dit que c'étoit une coupe que Cresus envoyoit à Delphes,

Isle de la mer Egée.

Cela est dans la nature, une ville cedera à un seul homme ce qu'elle ne cederoit pas à toute une ville.

A cause du temple qu'il avoit sur le fleuve Ismenus. Priene ville d'Ionie dans l'Asie Mineure.

Delphes, ou un Gobelet que Bathycles avoit laissé. Mais on parle particuliérement d'une conversation que Solon eut avec Anacharsis, & d'une autre qu'il eut ensuite avec Thales. On dit qu'Anacharsis étant allé à Athenes, se presenta à la porte de Solon ; Ayant frappé, il dit, *Qu'il venoit pour faire amitié avec Solon, & pour établir entr'eux le droit d'hospitalité* ; Solon luy répondit, *Qu'il étoit mieux de faire amitié chez soy sans courir si loin. Et bien*, reprit Anacharsis, *puisque tu es chez toy, fais donc amitié avec nous selon ta maxime.* Solon étonné de la vivacité de cette réponse, le receut à bras ouverts, & le retint quelques jours chez luy. En ce temps-là Solon commençoit déja à se mêler du Gouvernement de la République & il travailloit à ses loix, ce qu'Anacharsis ayant entendu, il se mocqua de cette entreprise, de ce qu'il esperoit par des loix écrites refrener l'avarice & l'injustice de ses Citoyens, *Car toutes ces écritures*, disoit-il, *ressemblent proprement aux toiles d'araignée ; les foibles & les petits s'y prendront & s'y arrêteront ; mais les puissans & les riches les rompront sans peine.* Cependant, repartit Solon, *les hommes executent fort bien tous les traitez qu'ils ont faits, quand aucune des parties ne trouve son profit à les rompre. Il en sera de même de mes loix ; car je les tempere de maniere, & les accommode si bien aux interêts de mes Citoyens, qu'ils connoîtront évidemment qu'il leur est plus avantageux de les observer*

Bathycles de Magnesie celebre Sculpteur.

Car les Scythes n'avoient point de loix écrites, leurs bonnes mœurs leur tenoient lieu de loix.

Loix écrites comparées aux toiles d'araignée.

Les loix doivent être utiles à ceux à qui on les donne.

que de les violer. Mais le succés fit voir que la comparaison d'Anacharsis étoit plus juste, que l'esperance de Solon n'étoit bien fondée. Anacharsis dit encore à Solon, aprés avoir assisté à une assemblée des Atheniens, *Qu'il ne pouvoit assez s'étonner de voir que dans leurs deliberations, c'étoient les Sages qui parloient & les fols qui decidoient.* Ensuite Solon alla à Milet pour voir Thales. La premiere chose qu'il luy dit, ce fut, *Qu'il s'étonnoit comment il n'avoit jamais voulu avoir ni femme ni enfans.* Thales ne luy répondit rien sur l'heure; mais quelques jours aprés il aposta un Etranger qui disoit qu'il arrivoit d'Athenes d'où il étoit parti depuis dix jours. Solon luy demanda d'abord *s'il n'y avoit rien de nouveau lorsqu'il en étoit parti.* L'Etranger, qui sçavoit fort bien sa leçon, repartit, *Qu'il n'y avoit autre chose, que la mort d'un jeune homme dont toute la ville accompagnoit le convoy, parce que c'étoit, disoit-on, le fils de quelque grand personnage, & du plus honnête homme de la ville, qui même se trouvoit pour lors absent depuis un assez long-temps. Ah,* interrompit Solon, *que ce pauvre pere est malheureux! mais comment l'appelloit-on? Je l'ay oüi nommer fort souvent,* repliqua l'Etranger, *mais son nom m'est échapé: Je me souviens seulement qu'on ne parloit que de sa sagesse & de sa justice.* Ainsi à chaque réponse Solon se fortifiant dans ses craintes, & déja plein de trouble, dit luy-même son nom à l'Etranger, & luy demanda

Sav les Orateurs portoient la parole & le peuple decidoit.

si ce jeune homme n'étoit pas le fils de Solon. L'Etranger luy ayant dit qu'oüy, Solon commence à se frapper la tête, & à faire & dire tout ce que la plus violente douleur a accoûtumé d'inspirer. Alors Thales le prenant par la main & se mettant à rire; luy dit: *Solon, ce qui m'a empêché de me marier & d'avoir des enfans, c'est justement ce qui t'arrive & qui te porte ainsi par terre, quoyque tu sois un tres ferme & tres vaillant champion; mais consoletoy, il n'y a rien de vray dans tout ce que tu viens d'entendre.* Hermippus écrit que cette histoire est mot à mot dans Patæcus, qui se vantoit d'avoir l'ame d'Esope. Cependant c'est manquer d'esprit & de courage que de renoncer à la possession des choses necessaires par la seule crainte de les perdre un jour; Car par la même raison, il faudroit n'aimer ni les biens, ni la gloire, ni la sagesse même, quand on a le bonheur de les posseder. En effet nous voyons que la vertu, qui est le plus grand & le plus agreable trésor du monde, se perd tous les jours par les maladies & par les poisons; outre que Thales en ne se mariant pas, ne se mettoit pas pour cela dans une plus grande liberté, à moins qu'il n'oubliât aussi & parens & amis & patrie; mais il étoit si éloigné d'avoir ces sentimens, qu'il avoit même adopté un fils de sa sœur appellé Cybistus; tant il est vray qu'il y a dans nôtre ame de certaines semences d'amour, & qu'elle n'est pas plus faite pour sentir, pour penser & se souvenir, que pour ai-

Hermippus de Smyrne, qui avoit fait les vies des hommes sçavans & des Legislateurs. Il vivoit 230. ans avant J. C. Patæcus, Historien plus ancien qu'Hermippus. Il étoit de la secte de Pythagore.

Ce n'est pas le mariage qui ôte la liberté.

Nôtre ame n'est pas moins fait

pour aimer qu'à pour sentir.

aimer. Aussi quand nous ne trouvons rien chez nous où nous puissions placer nôtre affection, nous allons chercher des sujets dehors ; Des Etrangers, & pour ainsi dire des Bâtards, se mettent par leurs caresses en possession de nôtre cœur, comme d'une maison ou d'une terre qui manque de legitimes heritiers, & aprés s'y être établis, ils y font naître avec l'affection les soins & la crainte de les perdre. Jusques-là qu'on voit tous les jours ceux qui parlent du mariage & des enfans avec le plus de dureté & d'inhumanité, se consumer de regret & de douleur, & se laisser aller à des plaintes indignes d'hommes de cœur, quand les enfans qu'ils ont eus de leurs esclaves ou de leurs concubines viennent à mourir, ou qu'ils tombent même malades. Il y en a eu même que la perte de leurs chiens, ou de leurs chevaux, a honteusement affligez jusqu'à leur faire desirer la mort ; au lieu que beaucoup d'autres, aprés avoir perdu de braves enfans, ne se sont point abandonnez à la douleur, & n'ont rien fait de lâche ; au contraire ils ont passé le reste de leur vie avec beaucoup de constance & de moderation. Car ce n'est nullement l'amour, c'est la foiblesse qui cause ces tristesses profondes & ces regrets infinis, & qui communique ces craintes aux hommes que la raison n'a pas fortifiez contre les accidens de la fortune, & qui ne joüissent pas du present, parce que l'advenir les trouble, les effraye & les jette dans de veritables angoisses, en leur faisant en-

Veritable cause de nos craintes, de nos tristesses & de nos regrets.

visager qu'ils pourront un jour en être privez. Or il ne faut ni se jetter entre les bras de la pauvreté par la crainte de perdre son bien, ni recourir à l'insensibilité & au celibat pour n'avoir, ni amis, ni enfans à perdre ; Il faut se servir de sa raison, & s'en faire un bouclier contre toutes ces sortes d'attaques, quand on aura à les soûtenir. Mais peut-être avons nous poussé trop loin cette matiere dans un ouvrage comme celuy-cy.

Beau precepte de Plutarque.

Les Atheniens fatiguez de la longue & fâcheuse guerre qu'ils avoient contre ceux de Megare pour l'Isle de Salamine firent une Loy qui deffendoit, sur peine de la vie, d'avancer ni par écrit, ni de vive voix, qu'on deust recouvrer cette Isle, Solon ne pouvant souffrir cette infamie, & voyant que la plus part des jeunes gens ne demandoient qu'à recommencer la guerre, mais qu'ils n'osoient le proposer à cause de cette loy, s'avisa de contrefaire le fou, & fit répandre dans toute la Ville par ses domestiques qu'il avoit perdu le sens. Cependant il composa une belle Elegie, qu'il apprit par cœur pour la reciter en public, & un jour qu'on ne s'attendoit à rien moins, il sortit de sa maison avec un chapeau sur sa teste, & courut à la place, où le peuple s'étant assemblé autour de luy, il monta sur la pierre, d'où les Herauts avoient accûtumé de faire leurs proclamations, & chanta cette Elegie qui commence, *Je suis un Heraut qui viens vers vous de l'agreable Salamine aprés avoir composé pour cette assemblée ce beau*

Cette guerre les avoit presque ruinez les uns & les autres.

A Athenes il n'y avoit que les malades qui portassent des chapeaux.

beau discours en vers. Cet ouvrage est appellé *Salamine*, & il est de cent vers parfaitement beaux. Solon n'eut pas plûtôt achevé de les chanter, qu'ils se mirent à les loüer hautement, & que Pisistrate même exhorta & encouragea si bien les Citoyens à l'en croire, que la loy fut revoquée sur le champ, la guerre resoluë, & Solon élû General.

Pour commencer donc cette expedition on dit qu'il s'embarqua avec Pisistrate, & qu'il alla au promontoire de Coliade où toutes les Dames Atheniennes étoient assemblées pour faire le sacrifice annuel à Cerés. Dés qu'il y fut arrivé, il envoya à Salamine un homme, en qui il se fioit entierement, lequel fit semblant d'être un transfuge, & dit à ceux de Megare, qui tenoient alors cette Isle, que s'ils vouloient prendre les principales femmes des Atheniens, ils n'avoient qu'à venir promptement avec luy au promontoire de Coliade. Les Megariens le crûrent, & envoyerent sur l'heure même des soldats. Solon qui étoit aux aguets sur la pointe du promontoire, n'eut pas plûtôt vû sortir leur vaisseau du port de Salamine, qu'il renvoya promptement toutes les femmes à Athenes, donna leurs habits, leur coëffure & leur chaussure aux plus jeunes de ses soldats, qui n'avoient point encore de barbe, leur fit cacher des poignards sous leur robe, & quand il les eut ainsi équipez, il leur commanda de danser tous ensemble sur le bord de la mer, jusqu'à ce que leurs ennemis fussent à terre & que leur vaisseau ne pût plus échaper. Cela étant executé, les Megariens trompez par ces danses, qu'ils découvrirent de loin, approcherent avec une entiere confiance, & étant abordez, ce fut à qui descendroit le premier pour aller ravir ces femmes; mais on les receut si bien, que pas un ne se sauva, & qu'ils furent tous tuez sur la place. Les Atheniens s'embarquerent tous aussitôt, & se rendirent les maîtres de Salamine, sans aucune difficulté. D'autres disent que Solon ne la surprit pas de cette maniere; mais qu'ayant receu cet oracle d'Apollon: *Va appaiser par des sacrifices les manes des Heros qui ont été les chefs de leur patrie, & qui sont enterrez prés de l'Asope vers le soleil couchant*, il passa de nuit à Salamine, immola des victimes sur le tombeau des Heros, Periphemus & Cychrée. Les Atheniens luy donnerent ensuite cinq cens Volontaires, auxquels par un decret ils s'engagerent de laisser l'entiere disposition de l'Isle s'ils venoient à la prendre. Solon s'embarqua donc sur quelques batteaux de pêcheurs qui étoient suivis d'un vaisseau à trente rames, & alla jetter l'ancre prés de Salamine à une pointe qui regarde l'Eubée. Les Megariens, qui étoient dans la place, en ayant eu quelque vent, sans en sçavoir pourtant rien de certain, coururent aux armes avec beaucoup de tumulte & de desordre, & envoyerent à la découverte un vaisseau, lequel s'étant approché trop prés, fut pris par Solon qui re-

Promontoire de l'Attique sur la côte de Phalere à xx. stades d'Athenes. Pendant la fête des petits Mysteres de Cerés.

Il y avoit sans doute à Salamine un fleuve de ce nom.

retint ceux qui le montoient & mit à leur place les plus braves des Atheniens, à qui il ordonna de s'approcher de la ville en se tenant clos & couverts le plus qu'ils pourroient, & luy avec le reste de ses troupes alla par terre attaquer les Megariens, & pendant qu'il combattoit, ceux qui étoient dans le vaisseau s'emparerent de la ville. Il semble même que ce qui se pratiquoit anciennement, rende témoignage à la verité de cette tradition, toutes les années en certain temps un vaisseau Athenien navigeoit sourdement vers Salamine; des gens venoient au devant avec grand bruit; un Athenien sautoit à terre les armes à la main, & alloit avec de grands cris donner tête baissée sur cette troupe vers le promontoire de Scirade, où l'on voit encore un temple de Mars qui a été bâti par Solon; car ce fut-là qu'il défit les Megariens, & qu'il renvoya ceux qui ne perirent pas dans le combat, aprés leur avoit imposé telles conditions qu'il voulut. Malgré ces traitez, les Megariens s'opiniastrerent à vouloir recouvrer leur Isle; mais enfin aprés avoir fait & souffert les uns & les autres beaucoup de maux, ils prirent les Lacedemoniens pour juges, & le bruit commun est que l'autorité d'Homere servit extremement à Solon; car le jour qu'on devoit juger ce different étant venu, Solon allegua en pleine assemblée un vers du catalogue des vaisseaux, auquel il en ajoûta adroitement un autre qui decidoit la chose en sa fa-

Toute l'Isle de Salamine étoit appellée Sciras d'un heros nommé Scirus.

faveur; aprés avoir dit, *Ajax mena douze vaisseaux de Salamine*, il continua *& les alla ranger où étoit la flote des Atheniens.* Mais les Atheniens rejettent ce bruit comme un conte puerile & impertinent, & ils disent que Solon fit voir clairement aux Juges, que Philæus & Eurysaces, fils d'Ajax, ayant receu le droit de Bourgeoisie à Athenes, donnerent en recompense leur Isle aux Atheniens, s'établirent l'un à Brauron, & l'autre à Melite, deux bourgs de l'Attique, & habiterent le canton qui de ce Philæus fut appellé le canton des Philæides, où Pisistrate étoit né. Et pour fermer encore mieux la bouche aux Megariens, il prouva par les enterremens que Salamine étoit d'Athenes, parce qu'à Salamine on enterroit les morts comme à Athenes, & non pas comme à Megare, car à Megare on les enterroit le visage tourné vers le soleil levant, au lieu qu'à Athenes & à Salamine on les enterroit le visage tourné vers le couchant. Hereas de Megare nie pourtant ce fait, soûtient qu'à Megare on les enterroit aussi le visage tourné vers le couchant, & établit le droit de Megare sur une preuve encore plus forte que celle de Solon, car il fait voir qu'à Athenes chaque mort avoit son tombeau, au lieu qu'à Megare, comme à Salamine, on mettoit trois ou quatre morts ensemble. Mais enfin ce qui donna l'avantage à Solon ce fut certains oracles Pythiques qu'il allegua, & où le Dieu avoit appellé Salamine, *Ionienne.* Et par conse-

Morts comment enterrez à Athenes, à Salamine & à Megare.

Ce

quent elle dépendoit d'Athenes; car anciennement l'Ionie ne comprenoit que l'Attique.

Ce different fut decidé par cinq Spartiates, Citolaidas, Amompharetus, Hypsechidas, Anaxilas & Cleomene. Un si heureux succés donna beaucoup de reputation & d'autorité à Solon; mais il acquit encore plus d'estime & de consideration parmy les Grecs, par le beau discours qu'il fit pour le temple de Delphes; car il prouva si bien aux Atheniens qu'il y alloit de leur honneur de secourir Delphes, & de ne pas abandonner ce sanctuaire à l'insolence & au pillage des Cyrrheens, & il leur remontra avec tant de force que pour l'amour du Dieu, ils devoient voler à la défense de son temple, que les Amphictyons touchez de ses raisons, declarerent la guerre aux Cyrrheens, comme le témoignent plusieurs Autheurs, & particulierement Aristote dans le traité qu'il a fait de ceux qui avoient vaincu aux jeux Pythiques, où il attribuë formellement ce decret à Solon. Il ne fut pourtant pas élû General pour cette guerre, comme Hermippus assûre, qu'Evanthes de Samos l'avoit écrit; Outre que l'Orateur Eschine n'en dit rien, on trouve le nom d'Alcmæon seul dans les Regîstres de Delphes.

C'étoient des juges deputez de toute la Grece pour assister à un conseil general. v. les Remarq.

Il y avoit déja fort long-temps que la vengeance Divine poursuivoit les Atheniens, pour punir le meurtre qui avoit été fait des complices de la conjuration de Cylon. Car ces malheureux s'étant refugiez dans le temple de Minerve, l'Archonte Megacles leur persuada de venir se

Atheniens punis pour avoir violé le sacré azyle des temples.

Conjuration de Cylon.

Ce temple étoit dans la citadelle.

se presenter en jugement, & comme ils ne pouvoient se resoudre à quitter leur azyle, il leur conseilla d'attacher un fil à la statuë de la Deesse, leur faisant entendre que pendant qu'ils tiendroient ce fil par le bout, ils ne seroient pas moins en sûreté que s'ils étoient dans le temple même; mais ce fil s'étant rompu quand ils furent vis-à-vis du temple des Furies, Megacles & ses Collegues, se saisirent de la plûpart d'eux, alleguant que, puisque ce fil s'étoit rompu de luy-même, c'étoit une marque visible que la Deesse leur refusoit sa protection, & ne vouloit pas les tenir en sa garde. Ceux qui furent pris furent lapidez sur le champ; On alla égorger au pied des autels, ceux qui s'étoient sauvez dans le temple de ces formidables Deesses, & il n'en échappa que ceux qui pûrent aller se jetter aux pieds des femmes de ces Officiers, qui à cause de cette action abominable, furent appellez *maudits* & *excommuniez* & regardez comme l'objet de la haine publique. Ceux qui resterent du party de Cylon, ayant repris le dessus avec le temps, & étant devenus les plus forts, ne firent ni paix, ni treve avec les Descendans de Megacles. Cette sedition étoit alors dans sa plus grande force, de sorte que Solon voyant le peuple ainsi divisé se mit au milieu avec les principaux des Atheniens, & fit tant par ses prieres & par ses remontrances, qu'il persuada à ces *excommuniez* de se soûmettre au jugement de trois cens des plus gens de

Ses huit Collegues. Car il y avoit toutes les années neuf Archontes.

de bien de la ville. La cause fut donc plaidée & Milon du bourg de Phlyée fut accusateur. On condamna tous les *excommuniez*. Ceux qui étoient en vie furent bannis, & on déterra les os de ceux qui étoient morts, & on les jetta hors des frontieres de l'Attique. Cependant ceux de Megare profitant de cette occasion, attaquerent les Atheniens, leur prirent Nisée & recouvrerent Salamine.

Ville maritime sur le golphe de Corinthe. Ce fut le port de Megare.

Dans ce même temps-là, toute la ville d'Athenes fut troublée par des craintes superstitieuses & par des spectres & des phantômes. Les Devins assûroient même, qu'il paroissoit par les victimes, que la ville étoit soüillée de crimes & d'abominations qu'il falloit purger. Sur quoy ils firent venir de Crete Epimenide le Phestien qui passe pour le septiéme sage dans l'esprit de ceux qui ne mettent pas Periandre de ce nombre. Cet Epimenide avoit la reputation d'être un homme saint, fort aimé des Dieux & profondement sçavant dans les choses divines, sur tout en ce qui regarde l'inspiration & les ceremonies les plus mysterieuses & les plus cachées, c'est pourquoy on l'appelloit de son temps le nouveau Curete & le fils de la Nymphe Balté. Quand il fut arrivé à Athenes, il fit amitié particuliere avec Solon & luy fraya le chemin pour publier ses loix & pour les faire recevoir au peuple; car il accoûtuma les Atheniens à faire moins de dépense pour toutes les choses qui regardoient la Religion, & à être plus moderez dans leur deüil, en

Phæstus, ville de Crete.

Sagesse d'Epimenide.

en mêlant d'abord à leurs obsèques certains sacrifices, qu'il substitua à la place des coûtumes dures & barbares qui regnoient auparavant & ausquelles la plûpart des femmes étoient particulierement attachées; mais ce qui est plus considerable par des propitiations, des expiations & des fondations de temples & de chapelles il purifia & sanctifia si bien la ville qu'il la rendit soûmise & obéïssante à tout ce qui étoit juste, & beaucoup plus souple, plus docile & plus portée à vivre desormais en bonne intelligence & avec union. On conte aussi de luy, que voyant le port de Munychia, aprés l'avoir longtemps consideré, il dit à ceux qui l'accompagnoient: *Que les hommes sont aveugles & ignorans dans l'advenir! Si les Atheniens sçavoient tous les maux que ce lieu causera à leur ville, ils le mangeroient, pour ainsi dire, à belles dents.* On dit que Thales eut un pressentiment tout pareil; car il ordonna qu'on l'enterrât dans le plus méchant lieu, dans le lieu le plus desert du territoire de Milet & predit aux Milesiens que ce seroit-là un jour le marché public de leur ville. Les Atheniens donc ravis d'admiration pour la vertu & pour la sagesse d'Epimenide, voulurent le combler de presens & d'honneurs, mais il les refusa, & ne voulut qu'une seule branche de l'olivier sacré qu'il emporta dans son pays.

Atheniens Barbares dans leurs obsèques avant Solon.

Les femmes sont toûjours plus attachées que les hommes aux coûtumes superstitieuses, quelque dures qu'elles soient.

Munychia, port d'Athenes où il y avoit une forteresse.

Prophetie d'Epimenide.

Car la Ville de Milet changea de place.

Desintéressement digne d'un homme qui passoit pour saint.

Aprés son départ, Athenes delivrée de la malediction Cyloniene par le bannissement & la punition de ceux qui l'avoient encouruë, retomba dans ses pre-

premieres diſſentions pour le gouvernement de la Republique, & ſe diviſa en autant de parties, qu'il y avoit de differentes ſortes d'habitans dans l'Attique. Car les Montagnards tenoient pour le Gouvernement populaire; ceux de la Plaine vouloient un Etat Oligarchique, & ceux de la Côte maritime demandant un Gouvernement mêlé des deux premiers empêchoient l'un & l'autre des deux partis oppoſés d'avoir l'avantage. D'ailleurs la diviſion, qui naît ordinairement entre les pauvres & les riches à cauſe de leur inégalité, étoit alors plus enflammée que jamais; de maniere que toute la ville ſe trouvoit dans un tres preſſant danger, & ſembloit n'avoir d'autre moyen de ſe garentir du naufrage, que de ſe ſoûmettre au pouvoir d'un ſeul. Les pauvres ſe trouvant obligez envers les riches pour des debtes qu'ils ne pouvoient payer, étoient reduits ou à leur donner tous les ans le ſixiéme des fruits de leurs terres, c'eſt-pourquoy on les appelloit *Sixenaires*, & *Mercenaires*; ou à engager leurs propres perſonnes, ce qui les reduiſoit au pouvoir de leurs Creanciers, qui ſe les faiſoient adjuger, & qui les retenoient pour leurs eſclaves, ou les envoyoient vendre dans les pays étrangers; la plûpart même étoient forcez de vendre leurs propres enfans, car il n'y avoit point de loy qui l'empêchât, ou bien ils étoient contraints d'abandonner leur patrie pour ſe ſouſtraire à la cruauté de ces uſuriers impitoyables. Enfin le plus grand

Peuples enclins à un gouvernement different ſelon les differens lieux qu'ils habitent.

grand nombre de ces malheureux, & ceux qui ſe trouverent les plus forts & les plus reſolus s'étant aſſemblez, s'encouragerent à ne plus ſouffrir cette barbarie & à élire pour chef un homme de confiance, avec lequel ils iroient delivrer ceux qui n'avoient pas pû payer à temps, obtiendroient un nouveau partage des terres, & changeroient entierement le gouvernement de l'Etat. Dans cette extremité, les plus Sages des Atheniens voyant que Solon étoit le ſeul qui ne fût point ſuſpect à chacun des deux partis, comme n'ayant trempé ni dans l'injuſtice des riches, ni dans la revolte des pauvres, ſe mirent à le prier de s'entremettre des affaires & d'appaiſer tous ces differends. Phanias de Lesbos écrit pourtant qu'en cette occaſion Solon uſa de ruſe, & qu'il les trompa tous également pour le ſalut de la Republique. Car il promit ſecrettement aux pauvres un nouveau partage des terres, & il fit eſperer aux riches la confirmation de leurs contracts. Mais aprés avoir balancé long-temps s'il ſe chargeroit d'une choſe ſi difficile, par la crainte qu'il avoit de ſe voir expoſé en même temps à l'avarice des uns & à l'inſolence des autres, enfin il fut élû Archonte aprés Philombrotus, & nommé Arbitre ſouverain & Legiſlateur du conſentement de tout le monde, les riches l'agreant volontiers comme riche, & les pauvres le recevant comme homme de bien. On dit même qu'il courut alors un mot de

Phanias d'Ereſſe ville de Leſbos contemporain de Theophraſte & diſciple d'Ariſtote.

On peut tromper les hommes quand c'eſt pour leur bien.

Beau mot de Solon sur l'égalité.

luy, *que l'Egalité n'engendre point de guerre*, lequel plût merveilleusement aux pauvres & aux riches, parce que les premiers esperoient de parvenir à cette Egalité & de contrebalancer leurs ennemis par le nombre & par la mesure des terres distribuées, & que les autres s'attendoient de tirer le même avantage de leur dignité & de leur vertu ; De sorte que les deux partis étant pleins d'esperance, ceux qui étoient à leur teste ne cessoient de presser Solon de se faire Roy, & de prendre hardiment la conduite d'une Ville où il avoit déja toute l'autorité. La plûspart même des Citoyens qui n'étoient ni de l'un ni de l'autre party, voyant qu'il étoit trés-difficile d'attendre de la raison humaine & des loix un changement favorable, n'étoient pas éloignez de communiquer le pouvoir suprême à un seul qui fût trés homme de bien. Il y en a aussi qui disent qu'il receut un Oracle de Delphes qui étoit conceu en ces termes, *Sieds toy au milieu de la poupe du Vaisseau, & prens en main le gouvernail, la plûspart des Atheniens te seront favorables.* Ses amis sur tout l'accusoient de bassesse & de lâcheté de n'oser accepter la Monarchie de peur d'être appellé Tyran ; comme si tous les jours la tyrannie ne devenoit pas une Royauté legitime par la vertu de ceux qui s'en sont saisis ; N'en-a-t'on pas vû, disoient-ils, un bel exemple en Eubée où Tynnondas a regné ? & aujourd'huy même Mitylene n'est-elle pas heureuse sous le

le sceptre de Pittacus ? Toutes ces raisons n'ébranlerent pourtant pas Solon ; il se contenta, dit-on, de respondre à ses amis, *C'est un beau Pays que la Royauté, mais il n'a point d'issuë.* Et dans ses Poësies, il dit en s'adressant à son amy Phocus, *Si j'ay épargné ma patrie, & que je n'aye pas voulu m'en rendre le Tyran, ni m'élever par la force & par la violence en me deshonorant & en soüillant toute la gloire que j'avois acquise, je n'en ay point de honte, & ne m'en répens point, au contraire je pretends avoir surpassé par là tous les hommes.* Ce qui prouve qu'avant même qu'il eût composé ses Loix, il étoit dans une fort grande reputation. Pour ce qui est de ce qu'on disoit de luy en se moquant de ce qu'il avoit rejetté la souveraine puissance, il le rapporte luy même en ces termes dans ses Poësies, *Le bon esprit, dit-on, & la prudence ont bien manqué à Solon d'avoir refusé le beau present que Dieu luy faisoit. Aprés qu'il a eu enfermé une grosse proye dans son filet, il n'a sceu le tirer, faute d'esprit & de courage ; Car si l'un & l'autre ne luy eussent manqué, pour être le maître de tant de Tresors, & pour regner un seul jour à Athenes, il ne se seroit pas soucié d'être écorché vif le lendemain, & de voir exterminer toute sa race.* Voila comment il fait parler de luy le peuple & les méchants.

La Royauté n'a point d'issuë.

Un Tyran se deshonore & soüille toute la gloire qu'il pouvoit avoir acquise avant que d'être Tyran.

Sentiment des méchans & du peuple sur les richesses & sur les grandeurs.

Cependant quoyqu'il eût refusé la Royauté, il ne se porta pas plus mollement ni plus lâchement au maniment des affaires, & on ne le vit, ni ceder aux plus puis-

sans dans l'établissement de ses loix, ni rien faire par complaisance pour ceux qui l'avoient éleu. Veritablement il y eut de certaines choses ausquelles il ne toucha point; mais ce fut parce qu'elles luy parurent bien, & qu'il craignit qu'aprés avoir remué & bouleversé toute la Ville, il n'eut plus la force de la rétablir & de la remettre en meilleur état. Il ne fit que les changemens qu'il crût pouvoir persuader à ses Citoyens par de belles paroles, ou leur faire recevoir par autorité, en mêlant sagement, comme il le disoit luy-même, la force avec la justice; c'est-pourquoy quelqu'un luy ayant demandé quelque temps aprés si les loix qu'il avoit données aux Atheniens étoient les meilleures, il répondit, *Ouy, ce sont les meilleures de toutes celles qu'ils étoient capables de recevoir.*

Coûtume des Atheniens d'adoucir la dureté des choses par la beauté des noms.

Ce que les Auteurs modernes écrivent que les Atheniens ont accoûtumé de cacher la dureté des choses en les adoucissant par des noms plus honnêtes & plus gracieux, comme lorsqu'ils appellent les Courtisanes, *des Amies*, les Impost, *des Contributions*, les Garnisons, *les Gardes des Villes*, & la Prison, *la Maison*, ce fut une invention de Solon, qui appella l'abolition des debtes *la Descharge*, car sa premiere Ordonnance fut, que toutes les debtes seroient abolies, & que personne ne pourroit plus s'obliger par corps. Il y a pourtant des Auteurs, & entre autres Eurytion, qui écrivent que ce ne fut pas une abolition des debtes, mais une simple diminution des interests, & que les pauvres

pauvres ravis du soulagement qu'ils en tiroient, donnerent eux-mêmes le nom de *Descharge* à cette Ordonnance pleine d'humanité, qui comprenoit aussi l'augmentation des mesures, & celle de la monnoye, car la mine qui n'étoit que de soixante & douze dragmes fut portée à cent; de sorte qu'en payant la même chose en nombre de pieces & en valeur, & en donnant beaucoup moins en poids, les debiteurs de grosses sommes gagnoient beaucoup sans que les creanciers perdissent. Cependant la pluspart de ceux qui en ont écrit, soûtiennent que cette décharge fut une pure abolition de toutes les debtes, & que cela s'accorde mieux avec ce que Solon écrit dans ses vers, où il se glorifie *d'avoir ôte de toute l'Attique les marques qui faisoient connoître que les heritages étoient deja engagez & hypothequez; d'avoir rendu toute cette terre libre, d'esclave qu'elle étoit auparavant; & de tous les Citoyens adjugez à leurs Creanciers, d'avoir ramené les uns des terres étrangeres, où on les avoit vendus & où ils avoient été si long-temps errans, qu'ils avoient oublié leur langue naturelle; & d'avoir remis en liberté les autres qui, ayant été retenus dans le pays croupissoient dans une honteuse & miserable servitude.* Il est vray que cette affaire luy attira une avanture fâcheuse qui luy donna un tres sensible déplaisir; car comme il travailloit à cette abolition, & qu'il cherchoit les paroles les plus persuasives & l'exorde le plus convenable pour mettre à

Prix de la monnoye augmenté d'un quart par Solon, pour le profit des debiteurs. v. les Remarques.

En Grece quand une terre ou une maison étoit engagée & hypothequée, on la marquoit, afin que personne ne pust être trompé. v. les Remarques.

Soin de Solon de chercher de

Belles paroles & de belles couleurs, pour dresser un Edit.

la rête de la déclaration, il communiqua son dessein à Conon, à Clinias & à Hipponicus, qui étoient ses meilleurs amis, & qu'il consultoit dans toutes ses affaires; il leur dit donc qu'il ne toucheroit point aux terres, mais que pour toutes les debtes il vouloit absolument les abolir; Ses amis, plus interessez que fideles, se hâterent de prévenir la publication de l'Edit, & emprunterent secrettement des meilleures bourses de fort grosses sommes dont ils achepterent des heritages. Aprés que l'Edit fut publié, comme on vit qu'ils retenoient les heritages sans rendre l'argent, on ne manqua pas de rejetter le tout sur Solon, & de l'accuser, non pas d'avoir été trompé par ses amis, mais d'avoir aidé ses amis à tromper les autres. Il est vray que cette calomnie fut bien tôt détruite par la remise qu'il fit le premier de cinq talents qui luy étoient deus: D'autres, comme Polyzelus de Rhodes, en mettent quinze. Cela n'empêcha pourtant pas que ses trois amis ne fussent appellez toûjours depuis *les Cecropides*, c'est à dire *les Abolisseurs de debtes*. D'abord cette Ordonnance ne plut ni à l'un ni à l'autre des deux partis. Elle choqua les riches, parce qu'elle abolissoit les debtes, & elle fâcha encore plus les pauvres, par ce qu'elle n'ordonnoit pas un nouveau partage des terres, comme ils l'avoient esperé & que Solon ne les avoit pas tous rendus égaux en biens comme Lycurgue l'avoit fait à Lacedemone. Mais il y avoit cette

Cinq talens trois mille écus. Polyzelus, Historien qui avoit écrit les choses memorables de Rhodes.

On faisoit allusion au mot Cecropides *qui étoit le nom qu'on donnoit aux Atheniens, comme descendans de* Cecrops.

cette difference entre Lycurgue & luy, que Lycurgue étoit l'onziéme descendant d'Hercule, qu'il avoit déja regné longtemps, & qu'il avoit acquis de l'autorité, des amis & de grandes richesses, ce qui luy fut d'un tres grand secours pour établir la forme de Gouvernement qu'il voulut. Encore avec cela fut-il obligé d'employer plûtôt la force que l'addresse. Il luy en coûta même un œil pour faire passer le point le plus important & le plus capable de rendre une ville heureuse, & d'y faire regner la concorde & l'union, qui est que parmy les Citoyens il n'y ait, ni pauvres ni riches; au lieu que Solon ne pût parvenir à ce point là, parce qu'il étoit d'une famille populaire ou moyenne & qu'il manquoit de tous les autres avantages necessaires pour executer un si grand dessein. Il fit pourtant tout ce qu'il étoit possible de faire avec le peu de puissance qu'il avoit en main, n'étant aidé que de son bon sens & de la confiance que ses Citoyens avoient en luy. Or il est si vray que par sa declaration il avoit offensé la plûpart des Habitans de la ville qui s'attendoient à toute autre chose, qu'il le témoigne luy-même dans ses vers: *Ceux qui etoient auparavant enflez de joye & d'esperance*, dit-il, *me regardent presentement de travers comme un ennemy. Cependant tout autre en ma place, & avec aussi peu d'autorité, n'auroit pû venir à bout du peuple ni le reduire, qu'il ne l'eût auparavant succé & mis à sec.* Mais il ne se passa guere

Ce qui contribuë le plus à rendre une ville heureuse.

de temps, que les Atheniens ne compriſſent toute l'utilité qui leur revenoit de cette conduite. Et alors ceſſant de ſe plaindre & de murmurer, ils firent en commun un ſacrifice qu'ils appellerent du nom de la déclaration, *le ſacrifice de la décharge*, & donnerent à Solon l'Intendance des loix & de la police, avec un pouvoir ſi peu limité, qu'ils le firent entierement maître des charges, des aſſemblées, des jugemens & des deliberations; il créoit à ſon gré tous les Officiers, regloit leurs biens, leur nombre, & le temps qu'ils ſeroient en charge, & caſſoit & confirmoit, comme il le jugeoit à propos, toutes les ordonnances qui avoient été faites auparavant. D'abord toutes les loix de Dracon, excepté celles qui étoient contre les meurtriers, furent caſſées à cauſe de leur trop grande ſeverité; car elles n'ordonnoient pour toutes les fautes qu'une même peine, qui étoit la mort; de ſorte que ceux qui étoient convaincus de pareſſe & d'oyſiveté, & ceux qui n'avoient volé que des herbes & des fruits dans un jardin, étoient punis auſſi ſeverement que les aſſaſſins & les ſacrileges. Auſſi a-t'on fort vanté dans les ſiecles ſuivans le mot de Demades, qui dit en parlant de ces loix, *qu'elles n'avoient pas été écrites avec de l'ancre, mais avec du ſang.* Et Dracon luy-même interrogé pourquoy il avoit ordonné une peine capitale pour toutes les fautes, avoit répondu que c'étoit *par ce que les plus petites luy avoient paru dignes de mort,*

Severité des loix de Dracon.

Orateur qui vivoit du temps d'Alexandre.

mort, & qu'il n'avoit pû trouver d'autre punition pour les plus grandes.

Apres avoir annulé ces loix, Solon voulant laiſſer les charges entre les mains des riches, & donner auſſi aux pauvres quelque part au Gouvernement, dont ils étoient exclus, fit une eſtimation des biens de chaque particulier. Ceux qui ſe trouverent avoir de revenu annuel cinq cens meſures tant en grains qu'en choſes liquides, furent mis au premier rang & appellez les *Pentacoſiomedimnes*, c'eſt-à-dire qui avoient cinq cens meſures de revenu. Le ſecond ordre fut de ceux qui en avoient trois cens, & qui pouvoient nourrir un cheval de guerre; on les appella les *Chevaliers*; ceux qui n'en avoient que deux cens firent le troiſiéme, & on les nomma *Zeugites*. Tous les autres, qui étoient au deſſous, furent compris ſous le nom de *Thetes*, c'eſt-à-dire, de mercenaires travaillant de leurs mains, auſquels Solon ne permit d'avoir aucune charge, il leur laiſſa ſeulement le droit d'opiner dans les aſſemblées & dans les jugemens du peuple: ce qui au commencement ne parut rien, & ſe trouva à la fin un tres-grand avantage; parce que la plûpart des procés & des differens retournoient toûjours au peuple, devant lequel on pouvoit appeller de tous les jugemens des Magiſtrats. D'ailleurs comme les Loix de Solon étoient écrites avec beaucoup d'obſcurité, & qu'elles avoient pluſieurs ſens contraires, cela augmenta infiniment l'autorité de ce tribunal; car les

Solon fait une eſtimation des biens, & partage ſes Citoyens par claſſes ſelon leur revenu.

Obſcurité des loix fait le cre-

dit & l'autorité des Juges.

differens ne pouvant être decidez par le texte formel des loix, on avoit besoin de ces Juges de qui dépendoit uniquement la décision, & qui estoient en quelque façon au dessus des loix mêmes. Solon parle & s'applaudit assez dans ses vers de cette égalité qu'il avoit introduite ; *J'ay donné au peuple*, dit-il, *tout le pouvoir qui étoit juste & raisonnable, sans trop augmenter ni diminuer son autorité. Pour les riches, j'ay aussi pourvû à leur sûreté, & les ay mis à couvert de toute insulte, & j'ay également muni les deux partis d'un fort bouclier, afin que l'un ne puisse jamais opprimer injustement l'autre.* Mais voulant encore plus subvenir à la foiblesse du menu peuple, il fit une loy qui permettoit à tout le monde de prendre & d'épouser la querelle de celuy qu'on auroit outragé. Si quelqu'un avoit été blessé, battu ou maltraité en quelque maniere que ce pust estre, le premier venu pouvoit poursuivre & mettre en Justice celuy qui avoit commis l'excez, ce Legislateur ayant sagement voulu accoûtumer par-là ses Citoyens à sentir les maux les uns des autres, comme membres d'un seul & même corps. Et à cette ordonnance se raporte un mot qu'on dit de luy, car comme on luy demandoit un jour, quelle ville lui sembloit la plus heureuse & la mieux policée, il répondit que *c'étoit celle dont les Citoyens étoient si unis, que ceux qui n'avoient pas été outragez sentoient l'injure faite à leurs compatriotes, & en poursuivoient la reparation aussi vive-*

Belle loy de Solon qui regardoit les hommes comme membres d'un même corps.

Quelle est la ville la mieux policée & la plus heureuse.

vivement que ceux qui l'avoient receuë.

Il établit le Senat de l'Areopage qu'il composa de ceux qui avoient été Archontes, & comme il avoit eu cette charge, il fut du nombre des Juges. Mais voyant que l'abolition des debtes avoit rendu le peuple fier & haut à la main, il créa un second Conseil de quatre cens hommes, cent de chaque Tribu, devant lesquels on raportoit toutes les affaires avant que de les proposer dans l'assemblée du peuple, de sorte que le peuple ne connoissoit de rien qui n'eût été auparavant bien vû & examiné par ce Conseil des quatre cens. Il reserva à l'Areopage, comme à la Cour souveraine, l'intendance generale de toutes choses, & le soin de faire observer les loix dont il le fit le depositaire ; & il crût que l'état arrêté & affermi par ces deux Cours, comme par deux bonnes ancres, ne seroit plus si agité ni si tourmenté, & que le peuple seroit plus tranquile. La plûpart des Ecrivains conviennent que l'Areopage doit son établissement à Solon, comme nous l'avons dit, & ce qui semble extrémement autoriser & confirmer ce témoignage, c'est que Dracon ne fait nulle part aucune mention des Areopagites, & ne cite pas même leur nom, mais il s'adresse toûjours aux Ephetes, quand il s'agit de meurtres, & de causes qui vont à la mort. Cependant la huitiéme loy de la troisiéme table de Solon dit en termes formels, *que tous ceux qui ont été notez d'infamie avant que*

Il ne fit que le rétablir & augmenter son autorité. v. les Rem. Il y avoit neuf Archontes toutes les années.

Clisthene aprés avoir chassé les Pisistratides y en ajoûta encore cent, & ce fut le Conseil des cinq Cens.

Juges criminels au nombre de 50. Ils estoient distribuez dans cinq chambres.

Solon fût Archonte, soient rehabilitez & rétablis, excepté seulement ceux qui pour cause de meurtre ou de brigandage, ou pour avoir aspiré à la tyrannie, ont été condamnez par l'Areopage, ou par les Ephetes, ou dans le Prytanée par les Rois, & qui étoient actuellement en fuite quand cette Loy a été faite. Ces paroles semblent prouver que l'Areopage étoit établi avant que Solon fût en charge, & qu'il eût fait des loix ; car qui sont donc ceux qui ont été condamnez par l'Areopage avant Solon, si ce fut Solon qui établit l'Areopage, & lui donna toute son autorité ? A moins que l'on ne dise, qu'il y a quelque obscurité dans le texte, ou qu'il y manque quelque chose qu'il faut suppléer, & que le sens de la loy est que ceux qui auroient été convaincus des crimes, dont la connoissance appartenoit à la Cour de l'Areopage, aux Ephetes, & au Prytanée, quand cette loy fut faite, demeureroient condamnez, & que tous les autres seroient absous. En effet c'estoit l'intention de Solon.

C'est-à-dire, par les Archontes dont le premier estoit appellé Roy.

Cela n'est pas necessaire, puisque l'Areopage estoit avant Solon.

Parmy ses autres loix, il y en a une bien singuliere & bien étrange ; C'est celle qui déclare infames ceux qui dans une sedition de ville ne prennent aucun party. Il ne vouloit pas qu'on fût insensible aux malheurs communs, & qu'aprés avoir mis sa personne & ses biens en seureté, on se fît un merite, & que l'on triomphât de n'avoir pris aucune part aux miseres de sa patrie ; mais que des le commencement on embrassât le party

Loy de Solon contre ceux qui dans une sedition demeurent neutres. v. les Rem.

party le plus juste, que l'on courût le même danger, & qu'on n'attendît pas tranquillement de quel côté pancheroit la victoire afin de suivre le victorieux. Mais il y en a une autre qui me paroît ridicule & impertinente ; c'est celle qui permet à une riche heritiere, dont le mari est impuissant, de chercher à se consoler avec tel des parens de son mari, qu'elle voudra choisir. Cette loy a pourtant des approbateurs qui trouvent qu'on ne pouvoit rien ordonner de plus juste contre ceux qui connoissant leur foiblesse, ne laissent pas d'épouser de riches heritieres, afin de joüir de leur bien, & font violence à la Nature pour profiter du privilege de la loy, car, dit-on, ces gens-là voyant que leurs femmes auront la liberté de prendre ailleurs ce qu'elles ne trouveront pas chez elles, ne se marieront point du tout, ou se marieront avec honte & confusion & porteront la peine de leur insolence & de leur avarice. C'est d'ailleurs, ajoûtent-ils, une chose trés bien imaginée de n'avoir pas permis à ces femmes de choisir parmi tous les hommes indifferemment, mais seulement parmi les parens du mari, afin que les enfans qui naissent de ce commerce soient au moins de la même race & du même sang. C'est pour cela aussi qu'il veut, que la nouvelle mariée soit enfermée avec son mari, & mange avec luy d'un même coin, & que le mari soit tenu de la voir au moins trois fois le mois ; car quoy

Jugement remarquable de Plutarque sur une loy de Solon qui blessoit la pudeur.

Car cette loy rendoit le mari maître du bien de la femme.

Cela se pratiquoit dans tous les mariages.

quoy qu'il n'en vienne point d'enfans, c'eſt toûjours un honneur qu'il rend à la chaſteté de ſa femme, & cette marque d'amour, qu'il luy donne, éteint beaucoup de ſujets de querelles & de mécontentements qui arrivent tous les jours, & empêchent que ces differents, ne produiſent enfin la haine, & n'alienent entierement les eſprits.

Solon abolit les dots des filles qui n'étoient pas uniques.

Il abolit les dots des autres mariages, & ordonna que les mariées ne porteroient à leurs maris que trois robes & quelques meubles de peu de valeur; car il ne vouloit pas que le mariage devint un commerce & un trafic pour le gain, mais qu'il fut toûjours regardé comme une ſocieté honorable pour avoir des enfans, pour vivre agreablement, & avec douceur, & pour ſe témoigner une amitié reciproque. Ce fut dans cette veuë, que Denys le Tyran de Sicile répondit un jour à ſa mere, qui le prioit de la marier à un jeune homme de Syracuſe : *J'ay bien pû, dit-il, forcer les loix d'une ville pour m'en rendre le Tyran; mais de forcer les loix de la Nature pour faire de ces mariages hors d'âge, c'eſt ce qui n'eſt pas en mon pouvoir.*

Comment le mariage doit être regardé.

Mariage deſaſortis doivent être défendus.

Auſſi faut-il empêcher ces deſordres dans les villes & ne pas ſouffrir ces conjonctions deſaſorties, qui n'ont, ni le plaiſir, ni l'amour pour fondement, où l'on ne fait rien qui ne dementе le mariage, & où l'on ne ſe propoſe aucune des fins que l'on doit avoir. Un ſage Magiſtrat, ou un prudent Legiſlateur, pourroit fort bien dire à un vieillard qui épouſeroit un

une jeune femme, ce que l'on dit à Philoctete dans une tragedie, *Malheureux es-tu donc en âge de te marier?* Et s'il voyoit dans la maiſon d'une vieille un jeune homme s'engraiſſant à la careſſer, comme les mâles des perdrix s'engraiſſent prés de leurs femelles, il le feroit promptement paſſer de la maiſon de cette vieille dans celle d'une jeune qui n'auroit point de mari; mais en voila aſſez ſur cette matiere.

Solon défend de dire du mal des morts.

On loüe à bon droit une autre loy de Solon, qui défend de dire du mal des morts; car il y a de la Religion à tenir les morts pour ſacrez, de la juſtice à épargner ceux qui ne ſont plus, & de la politique à empêcher les haines d'être immortelles. Il défendit auſſi de dire aucune injure à perſonne, dans les temples, dans les lieux où ſe rendoit la juſtice, dans les aſſemblées du peuple, & dans les theatres, pendant les jeux, & il condamnoit les contrevenans à une amende de cinq drachmes, appliquables, trois à l'offenſé, & deux au treſor public; car de ne pouvoir être nulle part le maître de ſa colere, c'eſt être d'un naturel trop indocile & trop effrené; & de la retenir par tout, c'eſt ce qui eſt tres difficile & ſouvent impoſſible. Or il faut que les loix viſent à ce qui eſt communement poſſible, ſi l'on aime mieux faire un exemple utile du châtiment de peu de perſonnes, que de ne tirer aucun fruit de la punition de pluſieurs.

Quatre lieux où il étoit défendu de dire des injures.

C'eſt-à-dire à peu prés de trente ſols.

A quoy il faut que viſent les loix.

Ce qui arrive neceſſairement quand les loix ordonnent l'impoſſible.

On eſtima fort auſſi ſa loy pour les teſta-

Loy de Solon sur le testamens.

tamens. Avant luy on n'avoit pas la permission de tester ; le bien du mourant alloit toûjours à ceux de sa famille ; & il permit de donner tout à qui on voudroit, quand on étoit sans enfans, preferant ainsi l'amitié à la parenté, & le choix à la necessité & à la contrainte, & rendant chacun veritablement maître de ses biens. Il n'autorisa pourtant pas indifferemment toutes sortes de donations, & n'approuva que celles qu'on avoit fait librement sans aucune violence & sans avoir l'esprit aliené & corrompu par des breuvages, par des charmes, ou par les attraits & les caresses d'une femme, persuadé avec justice, qu'il n'y a aucune difference entre être seduit, & être forcé, & mettant en même rang la surprise & la force, la volupté & la douleur, comme des moyens qui peuvent également troubler la raison. Il fit aussi une loy pour regler les voyages des femmes, leur deüil & leurs sacrifices, & pour empêcher le desordre, l'excés & la licence qui regnoient auparavant. Il leur défendit de sortir de la ville, avec plus de trois habits, avec des provisions pour plus d'une obole, & avec un pannier plus haut d'une coudée, & leur ordonna de n'aller la nuit qu'en chariot & precedées d'un flambeau. Il leur défendit de s'égratigner & de se meurtrir le visage aux enterremens, & de faire toutes les autres choses qui attachoient des larmes & des cris à ceux qui suivoient le convoy & qui n'étoient en aucune maniere parens

Solon ne mettoit point de difference entre la violence & la seduction.

Loy pour regler les excés & la licence des femmes.

D'un sou.

rens du mort. Il les empêcha aussi d'immoler un bœuf sur le tombeau du défunt, d'ensevelir avec luy plus de trois robes, & d'aller aux sepultures d'autruy aprés le jour & l'heure de l'enterrement. La plûpart de ces choses sont encore aujourd'huy défenduës par nos loix qui ajoûtent que les hommes même qui y contreviendront seront condamnez à l'amende par les Officiers établis pour reformer les abus des femmes, comme des lâches & des effeminez qui se sont abandonnez à un deüil immoderé, & ont eu toutes les foiblesses qu'il inspire aux plus petites femmes.

C'est-à-dire par les loix des Romains, comme on le voit par les xij tables.

Comme la ville d'Athenes se peuploit tous les jours, & que les hommes y accouroient de tous côtez à cause de la grande sûreté dans laquelle on y vivoit, Solon voyant que la plus grande partie du terroir de l'Attique étoit ingrat & sterile, & que les Marchands qui trafiquoient sur mer, n'apportoient rien à ceux qui n'avoient rien à leur donner en échange, exhorta ses Citoyens à cultiver les manufactures & les arts, & fit une loy, que le fils ne seroit pas tenu de nourrir son pere qui ne luy auroit fait apprendre aucun métier ; car pour Lycurgue, qui habitoit une ville où il n'y avoit nuls étrangers, & qui possedoit un si grand territoire, qu'il auroit suffi, comme dit Euripide, à une fois autant d'habitans, & ce qui est encore plus considerable, qui se voyoit environné d'une grande multitude d'I-

Terroir de l'Attique sterile & ingrat.

Fils dispensé de nourrir son pere, quand il ne luy avoit fait apprendre aucun métier.

d'Ilotes qu'il étoit dangereux de laisser en repos, & qu'il falloit abattre & humilier par un travail assidu sans aucun relâche, il fit fort bien de décharger ses Citoyens de tous les arts méchaniques & bas, & de ne les accoûtumer qu'au seul exercice des armes; mais Solon qui devoit bien plus accommoder les loix aux choses, que les choses aux loix, & qui connoissoit la nature du pays, qui bien loin d'être en état de fournir à la nourriture d'une populace faineante & oisive, pouvoit à peine faire subsister les laboureurs, fit aussi tres sagement de relever les arts & les métiers par toutes sortes d'honneurs & de privileges & de commettre le Senat de l'Areopage, pour informer de la maniere dont chacun gagnoit sa vie, & pour châtier ceux qui ne faisoient rien.

Pourquoy les arts & métiers devoient être défendus aux bourgeois de Sparte & ordonnez à ceux d'Athenes.

Mais une loy encore plus rigoureuse, c'est celle par laquelle, comme le rapporte Herachide de Pont, il dispensoit les enfans nez d'une courtisane de nourrir leur pere; car, *il est évident*, disoit-il, *que celuy qui mépriſe l'honnêteté & la ſainteté du mariage, ne voit des femmes que pour aſſouvir ſa paſſion, & point du tout pour avoir des enfans. Il a donc ſa recompenſe, & il ne s'eſt reſervé aucun droit ſur ceux qui ſont venus de ce commerce, & dont il a rendu la vie opprobre éternel.*

Enfans nés d'une courtisane diſpenſez de nourrir leur pere.

Cependant on peut dire en general, qu'il y a beaucoup d'abſurditez dans les loix qu'il a faites touchant les femmes. Par exemple il permet de tuer un adultere qu'on a pris ſur le fait; mais ſi quelqu'un

Abſurditez dans les loix de Solon ſur les femmes.

qu'un a enlevé & violé une femme libre, il ne le condamne qu'à une amende de cent drachmes, & ſi c'eſt pour la produire, il ne condamne le raviſſeur qu'à vingt drachmes, à moins qu'elle ne fuſt de ces femmes qu'on vend publiquement, c'eſt-à-dire de ces courtiſanes qui ſe proſtituent ſans honte à ceux qui les acheptent. Il défend auſſi de vendre ſes filles & ſes ſœurs à moins qu'on ne les ſurprenne en faute pendant qu'elles ſont encore à marier. Or il n'y a point de raiſon de traiter ſi differemment un même crime, & de le punir tantôt avec beaucoup de ſeverité, & tantôt avec beaucoup de douceur, & comme en riant, en ſe contentant d'une legere amende: Si ce n'eſt qu'on veüille dire, que comme l'argent étoit alors fort rare à Athenes, la difficulté d'en trouver rendoit ces amendes fort conſiderables; car dans le reglement qu'il fit pour les frais des ſacrifices, il n'apprecie un mouton & un minot de bled, chacun qu'une drachme. A celuy qui aura vaincu dans les jeux Iſthmiques, il luy ordonne ſeulement cent drachmes, & à celuy qui aura remporté le prix dans les jeux Olympiques, il ne luy en ordonne que cinq cens. Il veut qu'on ne donne que cinq drachmes, à celuy qui aura pris un ſoup, & qu'une drachme ſi c'eſt une louve, l'un étant le prix d'un bœuf, comme dit Demetrius de Phalere, & l'autre le prix d'un mouton. Dans la ſeiziéme table de ſes loix, il met un pris beaucoup plus haut aux victimes extraordinaires & choiſies; mais c'eſt

De dix écus.

Deux écus.

Car en ce cas-là il n'y avoit point d'amende.

Reglement fait par Solon pour les frais des ſacrifices.

Six ſols.

Dix écus.

Cinquante écus.

Trente ſols le prix d'un bœuf.

Six ſols le prix d'un mouton.

c'eſt peu de choſe, ſi on le compare avec ce que ces mêmes victimes coûtent aujourd'huy.

Les Atheniens faiſoient la guerre aux loups.

C'étoit de tout temps la coûtume des Atheniens de faire la guerre aux loups, parce que leur terre eſt plus propre à nourrir du bêtail, qu'à porter du bled. Il y a des Auteurs qui prétendent que les quatre Tribus n'eurent pas leur nom des fils d'Ion, mais des differentes manieres de vivre qu'elles embraſſerent. Ceux qui firent profeſſion des armes furent appellez *Oplites*, c'eſt-à-dire Soldats; ceux qui apprirent des métiers, eurent le nom d'*Ergades*, c'eſt-à-dire d'Artiſans; ceux qui s'adonnerent au labourage furent nommez *Teleontes*, c'eſt-à-dire Fermiers; & on appella, *Ægicores*, c'eſt-à-dire Bergers, ceux qui eurent ſoin des troupeaux. Et parce que l'Attique eſt un pays ſec & aride, ſans rivieres, ſans lacs, où l'on ne trouve que peu de fontaines, & qu'en la plûpart des endroits, il n'y a preſque d'autre eau que celle des puits que l'on creuſe, il fit une loy par laquelle il ordonna, que ceux qui ne ſeroient éloignez d'un puits public que d'une certaine diſtance, qu'il limita à la carriere d'un cheval, c'eſt-à-dire à quatre ſtades, pourroient y aller puiſer, & que ceux qui en ſeroient plus éloignez, chercheroient dans leur propre fonds de l'eau pour leur uſage; mais ſi aprés avoir creuſé dix braſſes, ils n'en trouvoient point, ils pouvoient alors en aller prendre au puits le plus pro-

L'Attique un pays ſec & aride.

Cinq cens pas.

prochain, une cruche de ſix pots deux fois par jour, car il vouloit ſoulager la neceſſité & ne pas nourrir la pareſſe. Il regla auſſi en homme fort entendu la diſtance qu'il falloit obſerver dans les plants des arbres; & il ordonna qu'on n'en plantât aucun qu'à cinq pieds du fonds de ſon voiſin; & à neuf, ſi c'étoit un figuier où un olivier, qui étendent plus loin leurs racines, & dont le voiſinage n'accommode pas toutes ſortes d'arbres; car outre qu'ils leur ôtent leur nourriture, il y en a qu'ils empoiſonnent par leur vapeur. Il voulut que les trous que l'on feroit pour les mettre, fuſſent auſſi éloignez du fonds du voiſin qu'ils avoient de profondeur; & que les ruches que l'on poſeroit, fuſſent au moins à trois cens pieds de celles qu'un autre auroit déja poſées. De tous les fruits de la terre, il ne permit de vendre aux étrangers que l'huile, & défendit le tranſport de tous les autres ſous peine ou d'être maudit publiquement par l'Archonte, ou de payer une amende de cent drachmes au treſor public, & cette loy ſe trouve dans la premiere table. Ce n'eſt donc pas ſans quelque ſorte de raiſon que l'on a dit, qu'il étoit defendu de tranſporter les figues hors de l'Attique, & que les délateurs de ceux qui en tranſportoient étoient appellez *Sycophantes*. Il fit auſſi une loy pour la reparation du dommage cauſé par les bêtes, dans laquelle il ordonna que le maître d'un chien qui auroit mordu quelqu'un, ſeroit tenu de le livrer, & de luy attacher

Diſtance reglée pour les plants des arbres entre les voiſins.

Diſtance pour les ruches.

Dix écus.

Loy de Solon ſur le dommage cauſé par les bêtes.

au

au col un billot de quatre coudées; assez plaisante invention pour mettre en sureté contre les attaques d'un chien.

Loy pour les étrangers qui pouvoient acquerir le droit de bourgeoisie.

Mais la loy qu'il fit contre les étrangers qui pourroient acquerir le droit de bourgeoisie, n'est pas sans quelque difficulté; car il n'accorde ce droit qu'à ceux qui auroient été bannis à perpetuité de leur patrie, ou qui se seroient transplantez à Athenes avec toute leur famille pour y exercer quelque mêtier. Et on soutient que bien loin d'avoir en veuë d'éloigner par-là les étrangers, il songeoit au contraire à les mieux attirer, par cette promesse qu'ils seroient faits Citoyens, & que c'étoit-là les gens qu'il croyoit les plus sûrs & les plus fideles, parce que les uns auroient quitté leur pays par force, sans aucun espoir de retour, & que les autres y auroient renoncé de leur bon gré, sans aucune contrainte.

Mais quelle sureté & quelle fidelité peut-on attendre de telles gens, que leur patrie n'a pû souffrir, ou qui n'ont pû souffrir leur patrie?

Loy sur les repas publics de l'Hôtel de ville.

Une loy qui luy est particuliere, c'est celle qu'il fit pour les repas que les Citoyens faisoient ensemble en public, ce qu'il appelle *Parasiter*; car il défendit qu'on y allât trop souvent, & il établit une peine contre ceux qui refuseroient d'y aller à leur tour, le premier luy paroissant une marque de débauche, & l'autre un signe de mépris.

Il ne donna de force & de vigueur à ses loix que pour cent années, & les fit écrire sur des rouleaux de bois, qui furent enchassez dans des quadres où ils tournoient. On en conserve encore quelques petits restes dans le Prytanée, & Aristote assûre qu'on

Ces rouleaux étoient en pyramide triangulaire.

qu'on les appelloit *des Cyrbes*; c'est à quoy se rapporte ce passage de Cratinus l'Poëte comique, *De par Solon & Dracon à qui on cuit aujourd'huy des pois avec des Cyrbes*. Mais d'autres prétendent que les tables seules où étoient écrites les loix qui concernoient les choses saintes & les sacrifices, avoient proprement le nom de Cyrbes, & que les autres étoient appellées *tables* tout simplement. Le Conseil jura en commun qu'il maintiendroit les loix de Solon, & chacun des Thesmotheres ou Officiers qui avoient soin des loix, jura la même chose en particulier sur la place prés de la pierre où se font les proclamations publiques. Et en cas qu'il luy arrivât d'en violer quelqu'une, il s'obligea de consacrer dans le temple de Delphes sa propre statuë d'or massif qui peseroit autant que luy.

Il vent dire qu'on se mocquoit alors des loix de Solon, & qu'on faisoit du feu de ses rouleaux.

Ils étoient fix au nombre des Archontes. v. les Rem.

Solon voyant l'inégalité des mois, & que la Lune ne s'accordoit, ni avec le lever, ni avec le coucher du Soleil, mais que souvent en un même jour elle l'atteignoit & le passoit, voulut qu'on nommât ce jour-là *Ene cai nea*, *la vieille & nouvelle Lune*, & attribua à la fin du mois passé ce qui precedoit la conjonction, & au commencement de l'autre ce qui la suivoit. D'où l'on peut juger, qu'il fut le premier qui comprit bien le sens de ces paroles d'Homere, *à la fin du mois & au commencement de l'autre*. Le jour suivant il l'appella le jour de la nouvelle lune, & depuis le vingtiéme jour jusqu'au trentiéme, il compta, non par addition, mais par sous-

Ce qui la precedoit étoit de la vieille Lune & ce qui la suivoit de la nouvelle; ainsi le même jour finissoit & commençoit un mois.

Dans le xiv. liv. de l'Odyss. v. 162.

soustraction, en diminuant toûjours, selon le decours de la Lune.

Quand il eut ainsi publié ses loix, il étoit tous les jours importuné d'une foule de gens qui alloient chez luy pour les loüer ou pour les reprendre ; pour le prier d'y ajoûter telle & telle chose qui leur étoit venuë dans l'esprit, ou pour l'obliger d'en retrancher. La plûpart même vouloient qu'il leur rendît raison de chaque article, qu'il les leur expliquât, & qu'il marquât precisement en quel sens il falloit les prendre. Voyant donc qu'il ne pouvoit, ni les refuser avec quelque sorte de couleur, ni les contenter sans s'exposer à l'envie, pour se dérober à toutes ces difficultez, & pour éviter les plaintes & la haine de ses Citoyens, car, comme il disoit luy-même, *dans les grands desseins il est difficile de plaire à tout le monde*, il s'embarqua, & prit pour pretexte de sa retraite l'envie d'aller trafiquer sur mer. Aprés avoir obtenu des Atheniens un congé pour dix années, dans l'esperance que ce temps-là suffiroit pour faire qu'on fust tout accoûtumé à ses loix, il alla d'abord en Egypte, & demeura quelque temps, comme il le rapporte luy-même, prés du rivage de Canope à l'embouchure du Nil, où il confera avec Psenophis l'Heliopolitain, & avec Sonchis le Saïte, qui étoient les plus habiles & les plus sçavans de tous les Prêtres du pays, & apprit d'eux, comme dit Platon, le conte de l'Isle Atlantique,

Car la Marchandise étoit alors trés honorable, comme il l'a dit au commencement.

Un des sept bras par lesquels le Nil se décharge dans la mer. Il y avoit là une ville de même nom.

Heliopolis & Saïs, deux villes d'Egypte entre les bras du Nil.

que, qu'il entreprit de mettre en vers pour le publier en Grece. D'Egypte il passa en Chypre, où il acquit l'estime & l'amitié d'un des Rois de l'Isle nommé Philocypre, qui habitoit une petite ville que Demophoon fils de Thesée avoit bâtie sur les bords du fleuve de Claros en un lieu fort d'assiette, mais sterile & raboteux ; c'est-pourquoy Solon voyant qu'il y avoit au dessous une belle plaîne, conseilla à Philocypre de transporter là sa ville, & de la rendre plus grande & plus agreable, il luy aida luy-même à la bâtir, & pourvût à tout ce qui étoit necessaire pour la commodité & pour la sûreté de ses habitans, de maniere qu'elle fut bientôt trés peuplée, & que tous les autres Princes voisins suivirent son exemple. C'est-pourquoy Philocypre voulant rendre à Solon l'honneur qui luy étoit deu, changea le nom de sa ville qui étoit appellée *Aipeia*, c'est à dire la haute, & la nomma *Soli*, du nom de son Fondateur. Solon parle luy même de cet établissement dans ses Elegies, où s'addressant à Philocypre, il dit : *Puissiez-vous regner long temps dans Soli, & habiter en paix cette ville ; vous & vôtre posterité ; Et pour moy, que la belle Venus me fasse partir en bonne santé de cette Isle, & que pour cette nouvelle fondation, elle me fasse part de ses graces & de ses agrémens, me comble d'honneur, & me conduise heureusement dans ma patrie.*

Il invoque Venus parce qu'elle étoit la patronne de cette Isle.

Pour ce qui est de l'entreveuë qu'il eut

avec Crœsus, je sçay bien que quelques Auteurs prétendent prouver par la Chronologie, que c'est un conte fait à plaisir; mais une histoire si celebre, qui a été approuvée par un si grand nombre de témoins, &, ce qui est encore plus considerable, qui convient si bien aux mœurs de Solon, & qui est digne de sa magnanimité & de sa sagesse, ne me paroît pas devoir être rejettée, sous pretexte qu'elle ne s'accorde pas avec certaines tables Chronologiques, que mille gens, jusqu'à aujourd'huy, ont essayé de corriger, sans pouvoir jamais concilier les contrarietez dont elles sont pleines. On raconte donc, que Solon étant allé voir Crœsus qui l'en avoit sollicité, il luy arriva à peu près ce qui arrive à un homme qui est né au milieu de la terre ferme, & qui va voir la mer, il prend pour elle toutes les rivieres qu'il trouve; tout de même Solon étant arrivé à la Cour, & voyant un grand nombre de Seigneurs magnifiquement vêtus qui marchoient avec grand bruit, environnez d'une foule d'Esclaves, de Gardes & de Courtisans, il les prenoit tous pour Crœsus, jusqu'à ce qu'il fut conduit auprés de ce Prince, qui pour se faire voir avec plus de pompe & de majesté, avoit ce jour-là sur luy tout ce qu'on peut imaginer de plus precieux & de plus rare. Ses habits étoient d'un drap de pourpre de diverses couleurs rehaussé d'or, où la delicatesse de l'art disputoit avec la richesse de la matiere, & où les perles & les pier-

Incertitude des tables Chronologiques.

pierres precieuses étoient semées avec profusion. Solon fut long-temps devant luy, sans donner aucune des marques d'émotion qu'il avoit attenduës, & sans dire la moindre parole qui sentît la surprise ou l'admiration, au contraire il fit connoître aux gens de bon entendement, qu'il mépriſoit cette vanité, comme une petitesse d'esprit & comme une bassesse de courage. Crœsus commanda qu'on luy montrât tous ses tresors, & qu'on luy fit voir la somptuosité & la magnificence de ses appartemens & de ses meubles; chose fort inutile, car pour juger de Crœsus, Solon n'avoit qu'à le voir. Quand il eut tout vû on le ramena, Crœsus luy demanda, *s'il avoit jamais vû d'homme plus heureux que luy*, Solon répondit qu'*ouy*, & que *c'étoit un simple Bourgeois d'Athenes nommé Tellus, qui avoit été un fort homme de bien, qui avoit laissé aprés luy des enfans generalement estimez de tout le monde, & qui, aprés avoir été toute sa vie à couvert de la necessité, étoit mort en combattant glorieusement pour sa patrie.* Crœsus le prenoit déja pour un homme qui avoit perdu l'esprit, & pour un stupide & un grossier de ne pas mesurer le bonheur à l'abondance de l'or & de l'argent, & de preferer la vie & la mort d'un homme du peuple à une si grande puissance & à un Empire si florissant. Il ne laissa pourtant pas de luy demander encore, *si aprés ce Tellus, il avoit connu un autre homme, dont le bonheur fût égal au sien?* Solon repondit encore, *qu'il avoit*

La grande pauvreté marque dans les hommes la foiblesse & la petitesse d'esprit.

Belle idée d'un homme heureux.

Ils étoient d'Argos.

connu de plus heureux que luy, Cleobis & Biton, deux freres qui avoient été un modele parfait d'amitié fraternelle, & qui avoient eu pour leur mere tant d'amour & de pieté, qu'un jour de fête solemnelle, comme elle devoit aller au temple de Junon, ses bœufs tardant trop à venir, ils se mirent eux-mêmes au joug, & traînerent le char de leur mere, qui étoit ravie, & dont tout le monde vantoit le bonheur d'avoir porté de tels enfans. Aprés le sacrifice, ils allerent se coucher; mais ils ne se releverent pas le lendemain, & terminerent leur vie par une mort douce & tranquille au milieu d'une trés grande gloire qui n'aura point de fin. Eh quoy, reprit Crœsus, déja transporté de colere, tu ne me compteras donc point parmy les gens heureux? Solon, qui ne vouloit ni le flatter, ni l'aigrir davantage, luy dit avec douceur, *Roy de Lydie, Dieu nous a donné à nous autres Grecs toutes choses dans la mediocrité; sur tout il nous a fait present d'une sagesse ferme, mais simple & populaire, qui n'a rien de royal ni d'éclatant, & qui connoissant que la vie des hommes éprouve un nombre infini de vicissitudes & de changemens, ne nous permet, ni de nous glorifier des biens dont nous jouïssons nous-mêmes, ni d'admirer dans les autres une felicité qui peut n'être que passagere, & n'avoir rien de réel; car l'advenir est pour chaque homme un tissu d'accidens tous divers, qui ne peuvent être prévûs; celuy-là nous paroît seul heureux, de qui Dieu a continué la felicité jusqu'au der-*

Pour honorer leur pieté, ceux d'Argos consacrerent leurs statuës dans le Temple de Delphes.

Quelle étoit la sagesse des Grecs.

La vie des hommes un tissu de divers accidens.

dernier moment de sa vie; mais pour celuy qui vit encore & qui flotte au milieu des écueils dans cette mer orageuse, son bonheur nous paroît aussi incertain & aussi mal assûré que la couronne pour celuy qui combat encore, & qui n'a pas encore vaincu.

Ce monde une mer orageuse pleine d'écueils.

Solon se retira aprés ces paroles, qui ne firent qu'affliger Crœsus, sans le corriger. Esope, celuy qui a fait des fables, étoit alors à la Cour où il avoit été appellé par Crœsus qui le traitoit trés favorablement; il fut fâché du mauvais accüeil que Solon avoit receu du Prince; & luy dit par forme d'avis: *Solon, il faut ou n'approcher point du tout les Rois, ou ne leur dire que des choses qui leur soient agreables. Dis plûtôt*, répondit Solon, *qu'il faut, ou ne les point approcher, ou leur dire des choses qui leur soient utiles.* Ainsi Crœsus eut toûjours depuis beaucoup de mépris pour Solon, jusqu'à ce qu'ayant été défait en bataille par Cyrus, sa ville Capitale prise, & luy même fait prisonnier, & étant déja monté tout lié & garroté sur le bûcher où il alloit être brûlé au milieu de ses Etats, à la veuë des Perses & de Cyrus même, il s'écria par trois fois de toute sa force, *ô Solon, Solon, Solon!* Cyrus étonné luy envoya demander, *quel homme ou quel Dieu c'étoit que Solon qu'il reclamoit seul dans ce malheur inévitable?* Crœsus répondit sans rien deguiser, *c'est un des Sages de Grece, que j'avois fait venir auprés de moy, non pas pour l'écouter & apprendre de luy les choses dont j'avois si grand besoin; mais*

Succés ordinaire des veritez qu'on dit aux Princes trop entestez de leur grandeur.

afin qu'aprés avoir été le spectateur & le témoin de ma gloire & de mes richesses, il allât remplir la Grece du bruit de ma felicité, dans la perte de laquelle je trouve aujourd'huy plus de mal que je n'ay jamais trouvé de bien dans sa jouïssance; car les faveurs de la Fortune n'étoient qu'en idée & en opinion, au lieu que ses revers me plongent dans des malheurs trés réels & dans des calamitez trés veritables, & c'est ce que conjecturoit fort bien ce Sage Grec; car prévoyant ce qui m'arrive aujourd'huy sur ce que je faisois alors, il m'advertissoit de regarder toûjours à la fin de ma vie, & de ne pas m'enorgueillir enflé d'une vaine confiance qui n'avoit point de fondement.

Difference des faveurs de la Fortune à ses revers.

Quand on eut fait ce rapport à Cyrus, ce Prince beaucoup plus sage que Crœsus, & qui voyoit les paroles de Solon confirmées par ce grand exemple, non seulement delivra son ennemy, mais l'honora pendant qu'il vécut: ainsi Solon eut la gloire d'avoir d'un seul mot sauvé la vie à l'un de ces deux Rois, & l'honneur à l'autre.

Deux Rois sauvez par un seul mot d'un homme sage.

Pendant son absence, les Atheniens furent toûjours divisez entr'eux; Lycurgue étoit à la tete de ceux de la plaine, Megacles fils d'Alcmæon étoit Chef de ceux de la côte, & Pisistrate avoit pris sous sa protection ceux de la montagne, ausquels s'étoit jointe toute la troupe des Mercenaires qui vivoient de leurs bras, & qui en vouloient le plus aux riches. La ville observoit cependant en gros les loix de Solon;

Ce Lycurgue étoit fils d'Aristolaides.

son; mais il n'y avoit pas un de ses habitans qui ne fût pour la nouveauté, & qui ne souhaitât de voir changer la face du Gouvernement, non pas dans la veuë de rétablir l'égalité, mais dans l'esperance que ce changement les mettroit au dessus de leurs adversaires. Les choses étoient en cet état quand Solon y arriva. Il s'attira le respect & la veneration de tout le monde; mais à cause de son grand âge, il n'avoit plus la force ni la vivacité necessaires pour agir & pour parler en public; c'est-pourquoy s'abbouchant en particulier avec chacun des chefs des trois partis, il tâchoit de terminer leurs differens, & de les remettre bien ensemble. Il esperoit même d'abord d'y réussir, d'autant plus qu'il sembloit que Pisistrate goûtoit volontiers ses propositions; car Pisistrate étoit un homme poli, doux, & insinuant, fecourable envers les pauvres, sage & moderé envers ses ennemis, & qui sçavoit si bien imiter & contrefaire les bonnes qualitez qu'il n'avoit pas, qu'on étoit persuadé qu'elles étoient plus en luy qu'en ceux qui les avoient naturellement, & qu'on le croyoit le plus traitable & le plus honnête de tous les hommes, le plus zelé pour l'égalité & pour la justice, & l'ennemy le plus declaré de ceux qui voudroient changer l'état present de la Republique & machiner quelques nouveautez. C'est par-là qu'il trompoit le peuple; mais Solon eut bientôt connu son naturel, & découvert le but où il tendoit par ses déguisemens & ses artifices.

Portrait de Pisistrate.

Il ne rompit pourtant pas avec luy, il tâcha seulement de l'adoucir & de le ramener à la raison par ses remontrances; car il disoit toûjours parlant à luy-même & aux autres, *que si on pouvoit deraciner de son ame cette ambition demesurée, & guerir cette envie effrenée de dominer, il n'y auroit pas d'homme plus né à la vertu, ni un meilleur Citoyen dans Athenes.*

Thespis change la Tragedie.

En ce temps-là Thespis commençoit à changer la Tragedie; ce spectacle attiroit tout le monde par sa nouveauté, car il n'y avoit pas encore alors des jeux où l'on disputât du prix de la Tragedie, comme il y en eut depuis. Solon qui étoit naturellement desireux d'oüir & d'apprendre, & qui dans sa vieillesse s'adonnoit encore plus volontiers à l'oisiveté & aux plaisirs, & particulierement à la bonne chere & à la musique, alla entendre Thespis qui joüoit luy-même, comme c'étoit la coûtume des Poëtes anciens. Quand la piece fut finie, il appella Thespis, & luy demanda, *s'il n'avoit point de honte de mentir ainsi devant tant de gens?* Thespis luy répondit, *qu'il n'y avoit point de mal dans ces mensonges & dans ces fictions qu'on ne faisoit que par jeu.* Ouy, repartit Solon en donnant un grand coup de son bâton contre terre, *mais si nous souffrons & approuvons ce beau jeu-là, nous le trouverons bientôt dans nos contracts & dans toutes nos affaires.* Sur ces entrefaites Pisistrate qui s'étoit blessé luy-même & ensanglanté par tout le

Les premiers Poëtes joüoient eux mêmes à leurs pieces.

Car les hommes portent dans leurs affaires le même esprit qu'ils ont dans leurs plaisirs.

le corps, se fit porter sur la place dans un chariot, & excita la populace, en luy faisant entendre que c'étoient ses ennemis qui l'avoient mis en cet état, & qu'il étoit la victime de la Republique. Déja la plûpart touchez de pitié, commençoient à témoigner leur indignation par leurs cris, lorsque Solon s'approchant de Pisistrate, luy dit, *fils d'Hippocrate, tu represantes mal l'Ulysse d'Homere, car tu t'es déchiqueté pour tromper tes Citoyens, & il ne le fit que pour tromper ses ennemis.* Le tumulte continuoit cependant toûjours, & la populace étoit prête à prendre les armes, lorsqu'on trouva à propos d'assembler le Conseil. D'abord Ariston y demanda qu'on accordât cinquante Gardes à Pisistrate pour la sûreté de sa personne, mais Solon se levant s'y opposa de toute sa force, & dit plusieurs choses, qu'il écrivit depuis dans ses vers, comme: *Vous ne regardez qu'aux paroles douces & flatteuses de cet homme qui vous seduit. Chacun de vous en particulier a pour ses propres affaires toute la finesse du Renard, & tous ensemble, vous n'êtes que des têtes sans cervelle, gens stupides & grossiers.* Mais voyant que tous les pauvres prenoient le party de Pisistrate & faisoient grand bruit, & que les riches se retiroient saisis de crainte, il sortit de l'assemblée en disant, *qu'il avoit montré plus de sens que les premiers qui ne connoissoient pas les menées de Pisistrate, & plus de courage que les derniers, qui les connoissant, n'avoient pas eu la force de luy resister, & de s'op-*

Cette action d'Ulysse est contée dans le iv. Liv. de l'Odyssée.

Caracteres des Atheniens.

poser à sa Tyrannie. Le peuple ayant donc autorisé la proposition d'Ariston, il ne s'amusa pas à l'inquietter ni à disputer avec luy sur le nombre des Gardes, il luy en laissa tranquillement prendre à ses gages tant qu'il voulut, & tant qu'enfin il se rendit maître de la Citadelle. Ce fut alors que la ville se trouva fort étonnée & fort troublée. Megacles s'enfuit sur l'heure avec les autres Alcmæonides; & Solon, quoy qu'il fût déja fort vieux, & qu'il n'eût personne qui le secondât, ne laissa pas d'aller sur la place, & de parler aux Citoyens pour leur reprocher leur lâcheté & leur imprudence, & pour les exhorter & les encourager à ne pas abandonner leur liberté. Il leur dit en cette occasion ce mot qui a été depuis si celebre, *Avant ce jour il étoit plus facile d'étouffer la Tyrannie encore naissante, & presentement qu'elle est formée & établie, il est plus honnête & plus glorieux de l'abolir.* Mais voyant que la peur empêchoit tout le monde de l'entendre, il se retira dans sa maison, prit ses armes, les jetta dans la ruë, en disant, *J'ay défendu autant que je l'ay pû les loix & ma patrie*, & se tint en repos. Ses amis luy conseilloient de prendre la fuite, il ne voulut pas seulement les écouter, & il demeura chez luy à faire des vers contre les Atheniens, pour leur reprocher leurs fautes; *Si vous vous êtes attiré cette calamité par vôtre peu de courage*, leur disoit-il, *ne vous en prenez point aux Dieux; c'est vous mêmes qui avez élevé vos Tyrans en leur donnant des Gardes, & c'est ce qui vous a fait tomber dans cet esclavage si honteux.* Ceux qui l'entendoient, ne cessoient de l'avertir, que le Tyran le feroit mourir, s'il venoit à apprendre qu'il tînt ce langage, & luy demandoient sur quoy il se fioit pour parler avec tant d'audace & de temerité; il leur répondit, *Sur la vieillesse.* Mais Pisistrate aprés avoir tout soûmis, sçut si bien l'adoucir en luy témoignant beaucoup de bienveillance, en luy faisant toute sorte d'honneurs, & en l'appellant souvent prés de sa personne, qu'il fut son Conseil, & approuva la plûpart des choses qu'il fit dans la suite. Aussi Pisistrate observoit-il presque toutes les loix de Solon, & les faisoit observer à ses amis; jusques-là même qu'ayant été accusé d'un meurtre devant la Cour de l'Areopage, quoyqu'il fût le maître, il se presenta modestement pour se défendre & pour se justifier, mais l'accusateur abandonna sa poursuite. Pisistrate fit aussi plusieurs loix, & entre autres celle-cy; *Que ceux qui auroient été estropiez à la guerre, seroient nourris aux depens du public.* Heraclide dit pourtant que Solon avoit déja fait ordonner la même chose en faveur de Therippe, & que Pisistrate ne fit que la renouveller & la rendre generale. Theophraste raconte encore que la loy contre les paresseux n'étoient pas de Solon, mais de Pisistrate, qui rendit par ce moyen la ville plus paisible & la campagne mieux cultivée. Pour

Porte-massuës. v. de Remarques.

Il en eut quatre cens.

Beau mot de Solon.

Vieillesse, ressource contre les Tyrans.

C'étoit sans doute un trait de politique de Pisistrate qui cherchoit à endormir les Atheniens.

Loy de Pisistrate pour ceux qui avoient été estropiez à la guerre.

Car la faineantise du peuple est la cause la plus ordinaire des séditions.

Solon, aprés avoir commencé d'écrire en vers l'histoire ou la fable de l'Isle Atlantique qu'il avoit apprise des Sages de la ville de Saïs & qui concernoit particulierement les Atheniens, il s'en lassa tout d'un coup, non pas, comme dit Platon, à cause de ses autres occupations, mais plûtôt parce qu'il étoit affoibli par la vieillesse, & que ce long travail luy fit peur, car il joüissoit d'un fort grand loisir comme il le témoigne assez dans ses vers, où il dit, *Je vieillis en apprenant toûjours*, & dans un autre endroit, *Je ne fais plus la cour qu'à Venus, à Bacchus & aux Muses, qui sont les seules sources de tous les plaisirs des mortels.* Mais Platon s'emparant de ce sujet, comme d'une belle terre abandonnée, & qui luy appartenoit en quelque maniere, à cause de la parenté, & se piquant de l'achever & de l'embellir, y fit une entrée superbe, une enceinte magnifique, & des cours d'une singuliere beauté. Il n'y a ni histoire, ni fable, ni œuvre poëtique qui soit si magnifiquement ornée; mais parce qu'il le commença trop tard, il mourut avant que de l'achever, laissant à ses Lecteurs un regret d'autant plus sensible pour ce qui manque à cet ouvrage, que le peu qu'ils en ont leur fait un tres grand plaisir. Car, comme dans Athenes le Temple de Jupiter Olympien est le seul qui n'est pas fini, tout de même la sagesse de Platon, parmy tant d'autres beaux écrits qui en sont sortis, n'a laissé

Dans le Timée. pag. 21. tom. 3. édit. Serr.

Eloge du prologue du Critias de Platon.

Grand éloge de Platon. v. les Remarques

sé d'imparfait que le seul discours de l'Isle Atlantique. Solon vêcut encore plusieurs années aprés que Pisistrate se fut emparé de la Tyrannie, si l'on en croit Heraclide de Pont, & si l'on s'en rapporte à Phanias d'Epheſe, il ne vêcut pas deux ans entiers; car Pisistrate se rendit maître d'Athenes sous l'Archonte Comias, & Solon, dit-il, mourut l'année suivante sous l'Archonte Hegestratus qui succeda à Comias. Et pour ce qu'on dit de ses cendres, qu'elles furent semées par toute l'Isle de Salamine, c'est un conte entierement incroyable, à cause de sa trop grande absurdité; Cependant il est rapporté par plusieurs Ecrivains considerables, & par Aristote même.

Fin de la vie de Solon.

RE-

REMARQUES SUR LA VIE DE SOLON.

Page 413. *Rapporte un passage d'un certain Philocles.*] Il y a eu de ce nom un Poëte Comique, neveu d'Eschyle & contemporain d'Euripide. Mais je doute que ce soit celuy dont Plutarque parle icy. Je ne sçay sur quoy Amiot a lû *Amphicles*. Athenée cite de ce dernier un ouvrage qui avoit pour titre, *l'Historiographe*.

Ibid. *Car du côté de son pere, il descendoit de Codrus.*] Et par consequent il étoit de la famille des Rois de Pylos, car Nelée étoit le cinquiéme ayeul de Codrus.

Que les rares qualitez & la beauté de Pisistrate donnerent à Solon.] Si jamais les grandes qualitez d'un Tyran avoient pû rendre la Tyrannie une Royauté legitime, comme les amis de Solon le pretendoient, celles de Pisistrate auroient dû faire un changement si merveilleux ; car c'étoit l'homme du monde le plus né à la vertu, le plus humain & le plus porté à soulager la

misere des pauvres, comme on le verra dans la suite. On a encore beaucoup d'exemples de sa clemence dans les Historiens. Pour ce qui est de son esprit, de son sçavoir & de son éloquence, on n'a qu'à voir les éloges que les Anciens luy ont donnez. C'est à ses soins que nous devons les poëmes d'Homere tels qu'ils sont aujourd'huy. Il fut le premier qui fit une Bibliotheque dans Athenes & qui la donna au public.

Et plus encore d'une loy qu'il fit pour défendre aux esclaves de se parfumer.] Il leur défendit ἀνοιγλαιφεῖν, *unctiones siccas*, de se frotter d'huile seche, si l'on pouvoit ainsi parler. C'est-à-dire qu'il leur défendit l'huile des exercices qu'il appelle *seche*, parce qu'elle étoit mêlée de poussiere & de cire, & c'est ce qu'on appelloit *ceroma*. Je sçay bien qu'on a pretendu que par cette onction seche, il faut entendre la matiere dont on se frottoit aprés les exercices, & qu'on appelloit *Diapasma* qui étoit une composition de plusieurs drogues seches, dont on se servoit aprés les exercices & le bain, pour arrêter la sueur. Mais cela ne sçauroit s'accorder avec le but de Solon qui vouloit interdire aux esclaves les exercices des hommes libres.

Page 414. *Prés de l'autel, où l'on allume le flambeau sacré dans les courses publiques.*] On faisoit à Athenes trois fois l'année une course qu'on appelloit *la course du flambeau*. La premiere, pendant la fête des Panathenées à l'honneur de Minerve. La seconde, pendant la fête de Vulcain, à l'honneur

neur de ce même Dieu. Et la troisiéme, à l'honneur de Promethée, pendant sa fête. Celle des Panathenées se faisoit au port du Pirée, & les deux autres dans le Ceramique, c'est-à-dire dans le parc de l'Academie. Les jeunes gens l'un aprés l'autre couroient un certain espace de toute leur force avec un flambeau allumé à la main. Celuy entre les mains duquel le flambeau venoit à s'éteindre, le donnoit à celuy qui devoit courir aprés luy, & ainsi des autres; & celuy-là seul étoit victorieux qui achevoit sa carriere avec le flambeau allumé. A la course des Panathenées, on jettoit le flambeau tout allumé du haut d'une tour; & aux deux autres, celuy qui devoit courir l'alloit allumer sur l'autel de Promethée prés de la statuë de l'Amour que Pisistrate avoit consacrée. A l'entrée de l'Academie, il y avoit aussi un autel de l'Amour qui avoit été érigé par ce même Charmys, dont Pisistrate étoit amoureux.

Page 415. *Or en ce temps-là, comme dit Hesiode, il n'y avoit ni travail des mains qui fût honteux, ni art, ni métier qui mît de la difference entre les hommes.*] Le passage d'Hesiode que Plutarque cite est dans le 1. livre des Oeuvres & des Jours, vers. 309.

Ἔργον δ' οὐδὲν ὄνειδος, ἀεργίη δὲ τ' ὄνειδος.

Aucun travail n'est honteux, il n'y a que la paresse qui soit honteuse. Voila pourquoy les Anciens travailloient, & n'avoient point de honte de se servir eux-mêmes comme

comme nous le voyons dans nos livres saints. Ainsi quand Homere nous a peint ses Heros travaillant & s'abaissant à des fonctions qui nous paroissent serviles, il n'a pas seulement voulu peindre les mœurs telles qu'elles étoient comme les Poëtes le doivent faire, mais il a cherché ce qui étoit seant & convenable, *id quod decorum est spectans*, dit fort bien Athenée, εἰς τὸ πρέπον ἀφορῶν. Que doit-on donc penser de ces Critiques, qui prennent aujourd'huy ces traits pour des défauts insupportables?

La Marchandise sur tout étoit honorable.] La petite Marchandise, *tenuis Mercatura*, étoit mepriſée comme vicieuse, parce qu'elle est ordinairement accompagnée du mensonge; car, comme dit Ciceron, un Marchand qui vend en détail gagne peu, s'il ne ment beaucoup. Mais le gros negoce, le negoce des gros Marchands qui trafiquent sur mer, étoit fort honorable à cause des commoditez qu'il fournit, & parce qu'il s'accorde mieux avec la verité & avec la justice. Aussi Hesiode n'a pas crû indigne de luy, d'en donner des preceptes à son frere Persa dans son Poëme des Oeuvres & des Jours.

Comme celuy qui fonda Marseille.] Mais ce ne fut pas un particulier qui fonda Marseille, ce fut une colonie de Phocéens.

Et Hippocrate le Mathematicien.] C'est pour le distinguer d'Hippocrate le Medecin, qui bien qu'il ne condamnât pas la Marchandise en elle même, la défendoit pourtant aux Medecins, comme la chose

du

du monde qui pouvoit le plus les éloigner de la perfection de leur art, en les dissipant & en les accoûtumant à aimer le gain.

Et que Platon ne fournit aux frais de son voyage d'Egypte que par le moyen de l'huyle qu'il y vendit.] Car on portoit en Egypte de l'huyle de Grece & de Judée. Dans le Prophete Ozée il est dit qu'Ephraim portoit de l'huyle en Egypte, *Ephraim oleum in Egyptum ferebat.* Chap. XII. ℣. 1.

Page 416. *Cependant il se mettoit plûtôt au nombre des pauvres, que des riches.*] Aristote pour prouver que les Etats les plus heureux sont ceux, qui sont composez de gens mediocrement riches, c'est-à-dire qui ne sont, ni riches, ni pauvres, allegue qu'il n'y a pas eu de meilleurs Legislateurs, que ceux qui ont été dans cette mediocrité, comme Solon, Lycurgue, Charondas.

Il cultiva particulierement cette partie de la Morale qui traite de la Politique.] Plutarque fait icy la Politique une partie de la Morale, ce qui paroît contraire au sentiment d'Aristote, qui considere la Morale comme une partie de la Politique. Dans Aristote la Morale est traitée en particulier comme ce qui est necessaire à chaque personne pour la conduire au veritable bien; mais, à proprement parler, la Morale enseigne à tous les hommes à bien vivre, en quelque pays qu'ils soient & sous quelque gouvernement qu'ils vivent; elle a des vûës generales, au lieu que la Politique en a de particulieres,

res, & se conforme à chaque peuple qu'elle instruit. Ainsi la Morale est à cet égard le genre & la Politique l'espece.

La grêle & la neige s'engendrent de la nuë.] Cela est vray en certain sens; car puisque la neige & la grêle s'engendrent des vapeurs qui composent la nuë, on peut dire qu'elles s'engendrent de la nuë; mais Plutarque ne laisse pas d'avoir raison d'appeller cette opinion simple & grossiere, parce qu'elle n'explique pas la maniere dont cela se fait, & que la seule nuë ne fera jamais ni neige, ni grêle, la premiere naissant des parcelles de la nuë qui sont condensées sans être fonduës, & qui rencontrant un air froid qui les fige, pour ainsi dire, viennent à nous en flocons, au lieu de tomber en pluye; & la grêle venant de ces mêmes parties à demi fonduës, qui rencontrant un air encore plus froid qui les gêle, tombent en grêle, c'est-à-dire en goutes d'eau condensée & durcie; & c'est ainsi qu'Anaximenes l'expliqua peu de temps aprés Solon. Page 417.

La foudre naît de l'éclair.] On pourroit encore expliquer cela favorablement; car la foudre n'étant que le fracas que fait l'air enflammé qui sort des nuées, on peut dire qu'elle naît de l'éclair. Mais à proprement parler, la foudre, le tonnerre & l'éclair ne sont qu'une même chose, & l'effet d'un vent renfermé entre des nuës, qui tombant les unes sur les autres, le chassent avec rapidité.

Et la mer n'est bouleversée que par les vents.]

vents.] Plutarque accuſe Solon de ſimplicité & d'ignorance, d'avoir crû, que l'agitation de la mer n'étoit cauſée que par les vents, car il y a beaucoup d'autres cauſes, comme la chaleur qui ſe concentre au fond de la mer, les exhalaiſons, la compreſſion de l'air. Mais il fait peut-être trop legerement le procés à Solon, qui parlant en Poëte, n'étoit pas obligé à toute l'exactitude d'un Phyſicien.

Page 419. *D'une converſation que Solon eut avec Anacharſis.*] Long temps avant Solon, les Scythes Nomades étoient en grande reputation pour leur ſimplicité, leur frugalité, leur temperance, & leur juſtice. Homere les appelle, la Nation tres juſte. Anacharſis étoit un de ces Scythes & de la race Royale. Il alla à Athenes vers l'Olympiade XLVII. c'eſt-à-dire 590. ans avant la naiſſance de J. C. Son bon ſens, ſon profond ſçavoir & ſa grande experience le firent paſſer pour un des ſept Sages. Il avoit écrit en vers de l'Art Militaire & avoit fait un traité des loix des Scythes.

Page 423. *Quand on aura à les ſoûtenir.*] Car alors, comme dit fort bien l'Empereur Marc Aurele, on ſe ſervira de ſa raiſon, comme on s'en eſt ſervi dans toutes les autres rencontres de ſa vie.

Ibid. *Firent une loy qui défendoit ſur peine de la vie.*] C'étoit la coûtume des Atheniens, quand ils avoient fait quelque choſe dont ils ne vouloient pas avoir la tête rompuë, ils faiſoient une loy pour défendre d'en parler, comme ſi le ſilence remedioit à leurs

leurs maux & diminuoit leurs fautes ou leurs pertes. Mais c'eſt la coûtume de la plûpart des hommes, quand ils ont fait des fautes, ils ne cherchent qu'à s'étourdir & à ſe tromper.

Il ſortit de ſa maiſon avec un chapeau ſur la tête.] C'eſt-à-dire, qu'il ſortit avec tout l'équipage d'un malade; car à Athenes, il n'y avoit que les malades qui portaſſent des chapeaux, & *porter un chapeau*, entroit dans les ordonnances du Medecin, comme cela paroît par les livres de Platon. Auſſi Juſtin en parlant de cette ſortie de Solon, dit, *Deformis habitu more vecordium in publicum evolat.* Solon fut bien moins hardi & moins zelé que Demoſthene ne le fut long temps aprés dans une occaſion ſemblable. Aprés la mort d'Epaminondas, les Atheniens défaits de cet ennemy qui les tenoit en crainte, s'abandonnerent au luxe & aux plaiſirs, conſumerent en jeux & en ſpectacles les deniers deſtinez à la paye des ſoldats & aux neceſſitez de la Republique, & firent une ordonnance, par laquelle ils condamnoient à la mort celuy qui auroit la temerité de leur parler de reforme. Demoſthene n'eut point recours à une folie feinte; il parla au peuple avec toute la liberté & toute l'audace que l'amour de la patrie peut & doit inſpirer à un homme de bien, comme nous le voyons dans deux de ſes Olynthiennes.

Immola des victimes ſur le tombeau des Heros Periphemus & Cychrée.] Periphemus eſt inconnu. Pour Cychrée, il étoit Roy Page 425.

de

de Salamine, où il eut un temple. Pausanias écrit que les Atheniens dans une bataille navale contre Xerces, virent un grand serpent sur un de leurs vaisseaux, & qu'ayant consulté l'oracle, il leur fut répondu que c'étoit le Heros Cychrée.

Page 427. *Et les alla ranger où étoit la flote des Atheniens.*] Par ce vers supposé, Solon vouloit prouver que les Salaminiens regardoient les Atheniens comme leurs maîtres. Mais la fausseté de ce témoignage étoit trop évidente; car il y a dans Homere plusieurs passages qui prouvent que les vaisseaux d'Ajax occupoient un poste bien different, & qu'ils étoient rangez prés des Thessaliens. On peut voir le IX. Liv. de Strabon.

Ibid. *Car à Megare on les enterroit le visage tourné vers le Levant.*] Elien écrit pourtant qu'on les enterroit à Megare comme cela se rencontroit, sans y prendre garde. Liv. VII. Chap. XIX.

Car il fit voir qu'à Athenes, chaque mort avoit son tombeau; au lieu qu'à Megare comme à Salamine, on mettoit trois ou quatre morts ensemble.] A Athenes chaque mort avoit son tombeau, parce que les Atheniens avoient un grand territoire; mais ceux de Salamine & ceux de Megare étant fort à l'étroit, étoient forcez de mettre trois & quatre morts ensemble.

Page 428. *Et de ne pas abandonner ce sanctuaire à l'insolence & au pillage des Cirréens.*] Les Habitans de Cirre sur le golphe de Corinthe, firent des courses dans le territoire de Delphes, en conquirent une partie

tie & alloient assieger Delphes pour piller le temple, si les Amphictyons n'y eussent donné ordre en envoyant à son secours Clysthene Tyran de Sicyone, & Solon. Ces deux chefs allerent d'abord assieger Cirre, & ayant consulté l'oracle sur le succés de ce siege, il leur fut répondu, qu'ils ne prendroient cette place, qu'aprés qu'ils auroient fait ensorte que les flots de la mer de Cirre baignassent son territoire. Comme ils étoient fort embarassez sur le sens de cette réponse Solon dit qu'on accompliroit l'oracle en consacrant toutes les terres de Cirre à Apollon; car le territoire de Delphes étant accrû par ce moyen, & s'étendant jusqu'au golphe, il se trouveroit veritablement que les flots de la mer baigneroient ses frontieres. Cela étant executé, la ville fut prise, & les Citoyens punis de leur audace & de leur impieté. Depuis ce temps-là Cirre fut l'Arcenal de Delphes.

Que les Amphictyons.] C'étoient des Juges qui tenoient comme les Etats Generaux de toute la Grece; car les douze peuples qui habitoient autour de Delphes envoyoient chacun leurs Députez pour assister à ce Conseil, qui se tenoit deux fois l'année aux Thermopyles, & où l'on deliberoit de toutes les affaires qui concernoient le repos de la Grece, & sur tout de celles qui regardoient la Religion. Ils étoient les Protecteurs du temple de Delphes.

Qu'Evanthes de Samos.] Il y avoit deux autres Auteurs de ce nom, l'un de Cysique

que & l'autre de Milet. Je ne sçay duquel des trois est l'histoire d'un loup-garou, dont parle Pline : *Evanthes*, dit-il, *qui est un Auteur considerable parmy les Grecs nous apprend, que les Arcadiens écrivent, que dans leur pays il y a une famille d'un certain Antæus, de laquelle un homme choisi par le sort va à un certain étang, se deshabille, pend ses habits à un chesne, traverse l'étang, s'en va dans les deserts, & se change en loup.*

Il y avoit déja long-temps que la vengeance Divine poursuivoit les Atheniens pour punir le meurtre qui avoit été fait des complices de la conjuration de Cylon.] Cylon étoit un Athenien d'une tres ancienne Noblesse, qui ayant épousé la fille de Theagene Tyran de Megare, s'empara de la Citadelle d'Athenes, pendant la fête des jeux Olympiques, sur la foy d'un oracle d'Apollon, qui luy ordonnoit de faire cette entrepriſe pendant la plus grande fête de Jupiter. Il crût qu'il n'y avoit pas de plus grande fête pour ce Dieu que les jeux Olympiques, & il ne prit pas garde qu'on celebroit à Athenes une trés grande fête appellée *Diasia* en l'honneur de Jupiter, & que c'étoit peut-être de celle là, dont Apollon avoit parlé. Quoyqu'il en soit, cette équivoque suffit pour justifier l'oracle ; car les oracles n'ont jamais tort. Cylon fut assiegé dans la Citadelle, & si pressé par la faim & par la soif, qu'il se sauva avec son frere, & laissa ses troupes, qui la plûpart perirent de misere, & les autres s'étant refugiez dans

dans le temple de Minerve, eurent le sort que Plutarque rapporte icy ; ils furent égorgez dans les temples & à la veuë des autels, dont on les avoit arrachez ou par force ou par adresse. Les Dieux offensez de ce sacrilege, envoyerent de grands fleaux aux Atheniens, qui pour les appaiser, excommunierent & maudirent publiquement les auteurs de ce crime, eux & leurs descendans, & exilerent toutes les familles de ceux qui restoient, ce qui causa encore long-temps aprés de fort grands desordres. Cette conjuration de Cylon fut faite du temps même de Solon vers l'Olympiade XLV. 598. ans avant J. C. Car il est certain que Megacles fut Archonte la premiere année de cette Olympiade.

Furent appellez maudits *&* excommuniez.] J'ay conservé ce dernier terme, parce que les Anciens pratiquoient l'excommunication presque de la même maniere que nous. Car lorsque quelqu'un avoit encouru cette peine, on luy défendoit publiquement d'assister aux sacrifices, d'entrer dans les temples, & de participer aux eaux sacrées, c'est-à-dire à l'eau lustrale, comme on l'a remarqué sur l'OEdipe de Sophocle. Page 429.

Sur quoy ils firent venir de Crete Epimenide le Phestien.] Il appelle Epimenide Phestien, parce qu'il suit l'opinion de ceux qui écrivent qu'il étoit de la ville de Pheste. Mais le plus grand nombre est de ceux qui disent qu'il étoit de Cnosse. Dans Platon on rend ce témoignage à ce Phi- Page 430.

loſophe, qu'il eut plus d'eſprit que tous les autres hommes, & qu'il predit la guerre des Perſes dix ans avant qu'on penſât à en faire les preparatifs. Il avoit fait un traité de cinq mille vers de la generation des Curetes & des Corybantes; ſix mille vers ſur l'expedition de Jaſon; un traité en proſe du Gouvernement & des ſacrifice de ceux de Crete; quatre mille vers ſur Minos & ſur Rhadamanthe; un traité en vers ſur les expiations. Il arriva à Athenes vers l'Olympiade 46. Les Atheniens luy avoient envoyé Nicias, pour l'obliger à faire ce voyage.

C'eſt pourquoy on l'appelloit de ſon temps le nouveau Curete.] Diogene Laerce dit, que ce nom luy fut donné par les peuples de Crete. Ils vouloient dire par-là qu'il étoit auſſi ſage & auſſi habile que les Curetes, les Prêtres qui avoient gardé Jupiter enfant.

Et le fils de la Nymphe Balté.] On ne ſçait qui étoit cette Nymphe Balté. Diogene Laërce écrit, qu'Epimenide étoit ſi aimé des Nymphes, qu'elles luy donnerent une drogue qu'il conſervoit dans la corne d'un bœuf, & dont une ſeule goute le tenoit long-temps vigoureux & ſain, & l'exemptoit de la neceſſité de prendre aucune autre ſorte de nourriture.

Qu'il ſubſtitua à la place des coûtumes dures & barbares qui regnoient auparavant.] Il veut parler ſans doute de la coûtume de ſe meurtrir & de ſe déchirer le viſage.

Par

Par des propitiations, des expiations & des fondations de temples.] Dans ces propitiations d'Epimenide on reconnoît quelques traces de l'expiation des Hebreux, comme elle eſt décrite dans le XVI. Chap. du Levitique, car on écrit qu'il prit des brebis toutes blanches & d'autres toutes noires, qu'il les mena dans le lieu de l'Areopage, & que les laiſſant aller, il ordonna à ceux qui les ſuivoient, que par tout où elles ſe coucheroient, ils les immollaſſent ſur le lieu même au Dieu qui y preſidoit; ce qui fut executé, & à chaque endroit on élevoit un autel, d'où vient que dans les bourgs de l'Attique on trouvoit beaucoup d'autels ſans nom, anciens monumens de cette ceremonie. Il fit bâtir auſſi pluſieurs chapelles & pluſieurs temples; & entre autres *contumeliæ fanum & impudentiæ.* Page 431.

Si les Atheniens ſçavoient tous les maux que ce lieu cauſera à leur ville.] L'effet de cette prédiction arriva la CXIV. Olympiade, c'eſt-à-dire prés de 270. ans aprés qu'elle fut faite. Car Antipater contraignit alors les Atheniens de recevoir une garniſon dans la forteresſe de Munychia.

Car les Montagnards tenoient pour le Gouvernement populaire.] Ce paſſage eſt remarquable, en ce qu'il marque l'eſprit des peuples, qui aiment un Gouvernement different, ſelon les lieux qu'ils habitent. Ceux qui habitent les montagnes, ſont ordinairement plus amateurs de la liberté, c'eſt-pourquoy ils veulent un Gouverne- Page 432.

vernement populaire. Ceux de la plaine, communement plus riches & plus polis, & par conſequent plus ambitieux, panchent vers l'Oligarchie, parce qu'ils eſperent d'être du nombre de ceux qui gouverneront. Et ceux de la côte, participant des inclinations des uns & des autres, veulent un Gouvernement qui tienne de la Democratie & de l'Oligarchie; c'eſt-à-dire que le peuple ait la liberté des ſuffrages, & le petit nombre le pouvoir de juger & de decider.

Ou à engager leurs propres perſonnes.] C'eſt ce que les Romains imiterent pendant long-temps; car par une des loix des 12. tables, le debiteur qui ne payoit point étoit adjugé à ſes Creanciers qui le gardoient chez eux en priſon, ou le vendoient. La loy même leur permettoit de le mettre en pieces, & de partager entre eux ſon corps; mais perſonne n'uſa jamais d'un droit ſi atroce, & ſi contraire à l'humanité.

Page 433. *Phanias de Lesbos.*] Il étoit d'Ereſſe, ville de l'Iſle de Lesbos. On cite de luy pluſieurs ouvrages; un des plantes; un autre de la mort des Tyrans; un autre des Tyrans du ſiecle; un autre des Magiſtrats d'Ereſſe; un autre des Philoſophes Socratiques; un autre des diſſertations de Poſidonius.

Page 434. *Comme ſi tous les jours la Tyrannie ne devenoit pas une Royauté legitime, par la vertu de ceux qui s'en ſont ſaiſis.*] Cela eſt fondé ſur cette maxime, que la domination appartient naturellement à ceux qui ont le

le plus de vertu, & qui par-là peuvent rendre heureux ceux qui leur obéiſſent. Mais cette maxime n'eſt vraye, que lorſque la domination eſt déferée à quelqu'un du conſentement de tout un peuple. Celuy qui l'uſurpe ou par force ou par addreſſe, quelque vertueux qu'il ſoit d'ailleurs, ne peut jamais ceſſer d'être un Tyran, parce que la Tyrannie la plus longue n'eſt qu'une injuſtice plus long-temps continuée, & qui ne peut être effacée par les plus grandes vertus. Ce n'eſt que dans les ſucceſſeurs du Tyran que la Tyrannie peut devenir avec le temps une Royauté legitime.

En Eubée où Tynnondas a regné.] Je ne me ſouviens pas d'avoir rien lû ailleurs de ce Tynnondas Tyran d'Eubée.

Et aujourd'huy même Mitylene n'eſt-elle pas heureuſe ſous le ſceptre de Pittacus.] Pittacus, l'un des ſept Sages de Grece, ſe rendit le maître de Mitylene. Le Poëte Alcée, qui étoit de la même ville & ſon contemporain, écrivit ſur cela contre luy & le déchira dans ſes vers, comme il déchiroit les autres Tyrans. Pittacus mépriſa ſes ſatyres, & aprés avoir appaiſé par ſon autorité les deſordres & les ſeditions qui regnoient parmy ſes Citoyens, & rétabli parmy eux le calme, il ſe démit volontairement de ſon pouvoir & rendit la liberté à ſa patrie.

C'eſt un beau pays que la Royauté, mais il n'a point d'iſſuë.] Il veut dire qu'il n'y a point de porte ſûre & honnête pour en ſortir. Car on eſt, ou la victime de

ceux qui succedent, ou l'objet de leur mépris. Et c'est ce qui a été confirmé par beaucoup d'exemples.

Page 437. *Car la mine, qui ne valoit que soixante & douze drachmes, fut portée à cent.*] Ainsi le prix de la monnoye fut augmenté tout d'un coup de plus d'un quart. La mine de soixante & douze drachmes valoit vingt livres de nôtre monnoye, & elle fut portée à vingt-huit.

Ibid. *Car comme il travailloit à cette abolition, & qu'il cherchoit les paroles les plus persuasives & l'exorde le plus convenable, pour mettre à la tête de sa déclaration.*] Car il n'étoit pas aisé de trouver des raisons & des pretextes plausibles, pour faire recevoir une déclaration si contraire aux interêts des riches.

Page 439. *Parce qu'il étoit d'une famille populaire ou moyenne.*] Plutarque a dit au commencement qu'il étoit d'une des plus nobles maisons d'Athenes, & qu'il descendoit du Roy Codrus. Comment dit-il donc icy qu'il étoit d'une famille populaire ou moyenne ? Il veut dire sans doute, que ses Ancêtres avoient déchu, & que la fortune n'ayant pas répondu à leur noblesse, ils furent reduits à la mediocrité.

Page 440. *D'abord toutes les loix de Dracon, excepté celles qui étoient contre les meurtriers, furent cassées.*] Dracon fut le premier des Grecs qui condamna à mort les adulteres; & afin de donner plus d'horreur pour le meurtre, il voulut qu'on fit le procés aux choses inanimées qui avoient tué quelqu'un. Une statuë qui étoit tombée

bée sur quelque personne, étoit bannie, & on ne pouvoit la garder dans le pays.

Et on les nomma Zeugites.] Ou *Zugites.* Je croy qu'on les appella ainsi, parce qu'ils tenoient le milieu entre les Chevaliers & les Thetes; comme dans les vaisseaux les rameurs du milieu étoient appellez *Zugites*; ils étoient entre les Dalamites & les Dranites. Page 441.

Il établit le Senat de l'Areopage.] L'Areopage étoit une colline prés de la Citadelle d'Athenes, où il y avoit un enclos découvert, dans lequel les Juges s'assembloient pour juger les procés criminels & toutes les affaires les plus importantes qui regardoient l'Etat ou la Religion. Il y avoit deux sieges d'argent, l'un étoit appellé le siege de l'Impudence, & l'autre le siege de l'Injure. L'accusateur s'asseïoit sur celuy cy, & le criminel sur celuy-là. Cet Areopage ne fut pas établi par Solon, puisqu'il subsistoit mille ans auparavant sous le Regne de Cecrops qui aprés Cranaus nomma ce lieu-là Areopage, *Colline de Mars*, aprés que Mars y eut été jugé, pour le meurtre d'Halirrothius fils de Neptune. Avant Solon les plus gens de bien de la ville étoient les Juges, Solon fut le premier qui trouva à propos qu'il n'y eût que les Archontes sortis de charge, qui fussent honorés de cette dignité, & comme il augmenta beaucoup l'autorité de cette Compagnie, il en fut regardé comme le Fondateur. Il n'y avoit rien de plus saint, ni de plus auguste que Page 443.

ce Senat, ni rien qui égalât la gloire de ces Senateurs. Ils étoient honorez comme des Dieux.

Page 444. *Parmy ſes autres loix, il y en a une bien ſinguliere & bien étrange.*] Je ne voy pas pourquoy Plutarque appelle cette loy étrange; car elle eſt au contraire tres raiſonnable & tres juſte, le but du Legiſlateur étant, non pas d'augmenter les ſeditions, mais de les appaiſer. Quand les gens de bien & ceux qui ont le plus d'autorité dans une ville demeurent neutres, la ſedition ne s'appaiſe que par l'extinction d'un des partis; au lieu que quand il ſe jettent dans le parti qui leur paroît le plus juſte, ils adouciſſent & appaiſent ceux, dont ils ont embraſſé les interêts, & attirent le reſpect & la confiance des autres, qui ſont perſuadez, qu'ils ne cherchent que le ſalut & l'utilité des deux partis. C'eſt-pourquoy le Philoſophe Favorinus diſoit, que cette loy de Solon devroit être obſervée dans les querelles des amis & des freres, contre les amis communs qui ne ſe declareroient point.

Qui déclare infames.] Elle les condamnoit encore à un banniſſement perpetuel, tous leurs biens confiſquez.

Page 445. *C'eſt pour cela auſſi qu'il veut que la nouvelle mariée ſoit enfermée avec ſon mari, & mange avec luy d'un même coin.*] Il ſemble que Plutarque ait pretendu que Solon n'avoit ordonné cette ceremonie que pour les riches heritieres qui prenoient des maris impuiſſans; mais la même choſe ſe pratiquoit dans tous les mariages; & ce Legiſlateur

giſlateur vouloit donner à entendre par-là, non ſeulement que les mariez ne doivent jamais en venir à des paroles fâcheuſes, car le coin rend l'haleine douce; mais auſſi qu'ils doivent veiller à la conſervation l'un de l'autre, le coin ayant la vertu d'émouſſer la force de tous les poiſons, & de les rendre inutiles.

Il leur défendit de s'égratigner & de ſe meurtrir le viſage aux enterremens.] Les Romains prirent cette loy de Solon, on la voit encore dans les douze Tables: *Mulieres genas ne radunto, neve leſſum funeris ergo habento. Que les femmes ne s'égratignent point les joües, & qu'elles ne lamentent point aux enterremens.* Page 448.

Il les empêcha auſſi d'immoler un bœuf ſur le tombeau du deffunt, d'enſevelir avec luy plus de trois robes.] Cette loy étoit conceuë en ces termes dans les douze Tables des Romains: *Sumptum minuito, tria ſi volet ricinia adhibeto & vincula purpurea. Qu'on diminuë la depenſe & qu'on ne jette ſur luy que trois robes bordées de pourpre.*

Et d'aller aux ſepultures d'autruy aprés le jour & l'heure de l'enterrement.] Les parens pouvoient aller viſiter les tombeaux de leurs parens auſſi ſouvent qu'ils vouloient, & cela étoit regardé comme une action pieuſe. Mais il étoit défendu à tous les autres d'y aller aprés le jour & l'heure du convoy, parce que leurs viſites étoient ſuſpectes, & qu'on pouvoit croire qu'ils n'y alloient que pour violer la ſaimeté des tombeaux, & pour ramaſſer des

ossemens, dont on se servoit dans les sortileges.

Page 450. *Par exemple, il permet de tuer un Adultere qu'on a pris sur le fait.*] Dracon, comme on l'a déja dit, avoit condamné à mort les adulteres, conformement à la loy des Hebreux. Mais Solon ne voulut pas qu'on fut assujeti aux formalitez de la justice; & donna la permission de tuer ceux que l'on prenoit sur le fait.

Page 451. *Si ce n'est qu'on veüille dire, que comme l'argent étoit alors fort rare à Athenes.*] Cette raison ne sauve pas l'inégalité qui se trouve dans ces differentes punitions, & qui me paroît trés injuste. Un homme qui avoit ravi & violé une femme libre, étoit condamné à une amende de dix écus. Et celuy qui l'avoit enlevée pour la produire, n'étoit condamné qu'à une amende de deux. Ce dernier crime n'est-il pas plus grand & plus punissable que le premier?

A celuy qui aura vaincu dans les jeux Isthmiques, il luy ordonne seulement cent drachmes.] Il paroît par Diogene Laerce que Solon diminua le prix qu'on donnoit aux Olympioniques & aux Isthmioniques, qui avant luy étoit plus considerable. Car il trouvoit que c'étoit une chose honteuse de donner à des Athletes & à des Lutteurs des recompenses plus fortes, qu'il falloit garder pour ceux qui mouroient à la guerre pour le service de leur pays, dont il étoit juste de nourrir & d'élever les enfans, qui suivroient un jour l'exemple de leurs peres. Au lieu que

que ces Athletes étoient des dépensiers, & que leurs victoires étoient souvent plus funestes qu'utiles à leur patrie. Au commencement la recompense de tous ceux qui avoient vaincu dans ces jeux, n'étoit que des branches d'olivier pour les jeux Olympiques; & des palmes pour les jeux Isthmiques. Eurylochus fut le premier, qui changea un usage si noble, & qui établit des prix d'argent.

Il y a des Auteurs qui prétendent que les quatre Tribus n'eurent pas leur nom des fils d'Ion, mais des differentes manieres de vivre qu'elles embrasserent.] Strabon est de ce sentiment contre Herodote & contre Euripide, qui disent qu'Ion fils de Xuthus eut quatre enfans, Teleon, Ægicore, Ergade, & Oplite, qui donnerent leur nom aux quatre premieres Tribus. Page 452.

Sans rivieres, sans lacs.] Il y a dans le texte *sans rivieres qui coulent toujours*, par où il fait entendre que l'Ilissus & l'Eridan, rivieres de l'Attique, étoient souvent à sec. Callimaque dans son catalogue des fleuves de l'Europe, disoit, qu'il ne pourroit s'empêcher de rire, si quelque Poëte étoit assez fou pour écrire, que *les filles des Atheniens puisoient des eaux pures dans le fleuve de l'Eridan*; Car les bêtes même n'en sçauroient boire.

Où l'on ne trouve que peu de fontaines.] Strabon remarque qu'il y avoit une source de bonne eau à la porte de Leochares prés du Lycée, & qu'anciennement on avoit bâti prés de-là une fontaine qui fournissoit en abondance d'excellente

eau. Mais en general l'Attique étoit fort seiche & fort aride ; & c'est sur cela que ses habitans disoient toûjours dans leurs prieres, *Jupiter faites pleuvoir sur les champs & sur les terres des Atheniens.*

Page 453. *Il ne permit de vendre aux Etrangers que l'huyle, & défendit le transport de tous les autres.*] Car il y avoit beaucoup d'huyle en Attique & peu d'autres fruits à proportion, ainsi ces fruits étoient necessaires pour la nourriture du peuple, & devoient suppléer en quelque maniere au deffaut de bled.

Dans laquelle il ordonna que le maître d'un chien qui auroit mordu quelqu'un, seroit tenu de le livrer.] Les Romains receurent cette loy dans leurs douze Tables : *Si quadrupes pauperiem fecisse dicatur, dominus sarcito, noxæve dedito. Si une bête a fait du dommage, que le maître le repare, ou qu'il la donne pour la peine.*

Page 454. *N'est pas sans quelque difficulté.*] Il veut dire qu'on ne sçavoit si par cette loy Solon n'excluoit pas entierement les Etrangers du droit de Bourgeoisie. Ceux qui étoient de cette opinion ne manquoient pas de raisons valables ; Car quelle apparence que Solon eut choisi des criminels & des bannis pour en faire des Citoyens ?

C'est celle qu'il fit pour les repas que les Citoyens faisoient ensemble en public, ce qu'il appelle parasiter.] Dans les premiers temps le nom de *parasite* étoit venerable & saint, car il signifioit proprement *Commensal de la table des sacrifices.* Il y avoit même

même en Grece des hommes honorez particulierement de ce titre, & qui étoient comme ceux que les Romains appelloient *Epulones.* Pour revenir donc à Solon, il avoit ordonné que chaque Tribu feroit tous les mois un sacrifice, qui seroit suivi d'un repas public, auquel ceux de la même Tribu seroient obligez d'assister tour à tour. Ceux qui avoient été nommez pour cela, & qui avoient manqué, étoient deferez au Conseil, & obligez de rendre conte de leur conduite.

Et chacun des Thesmothetes ou Officiers qui avoient soin des loix.] Des neuf Archontes, il y en avoit six, ausquels on donna l'Intendance des loix, & qui par cette raison étoient appellez Thesmothetes. Leur fonction étoit d'en expliquer le sens, d'accorder les contrarietez qui y pouvoient être, de rechercher celles qui étoient negligées afin de les remettre en vigueur, & de voir s'il y en avoit plusieurs sur une même chose. Ces Thesmothetes jugeoient les criminels & les condamnoient à mort. Page 455.

Il s'obligea de consacrer dans le temple de Delphes sa propre statuë d'or massif qui pezeroit autant que luy.] Il n'y avoit pas de Citoyen assez riche pour faire une telle statuë d'or massif ; mais c'étoit un vœu excessif & hyperbolique, qui contenoit tacitement une espece de malediction ; car ceux qui auroient commis la faute, & qui n'auroient pû accomplir leur vœu, auroient été bannis, & leurs biens confisquez. Par un passage du Phedre de Platon,

Platon, il paroit, que chacun des Archontes promettoit de consacrer sa propre statuë; car Phedre dit à Socrate, *Si vous pouvez me dire sur ce sujet de meilleures choses que celles qui ont été dites par Lysias, je me soûmets de consacrer dans le temple de Delphes, non seulement ma propre statuë d'or massif, comme les neuf Archontes se sont obligez de le faire*, quand ils violeroient les loix de Solon, *mais aussi la vôtre*. De Serres, pour dire cela en passant, n'a pas bien entendu ce passage, quand il a traduit *une couronne*, au lieu d'*une statuë*.

Page 455. *Qui comprit bien le sens de ces paroles d'Homere, à la fin d'un mois, & au commencement de l'autre.*] Ce vers d'Homere est du XIV. livre de l'Odyssée où Ulysse même en parlant de son retour à Eumée, luy dit: *Croyez fermement ce que je vous dis, Ulysse reviendra icy cette même année: Ouy, il reviendra dans sa maison, à la fin d'un mois & au commencement de l'autre.* Sur cela Solon, qui voyoit bien qu'Homere ne pouvoit parler que d'un seul & même jour, car comment un homme arriveroit-il chez luy deux jours de suite? trouva que ce Poëte expliquoit ainsi le jour de la conjonction, dans lequel la Lune est vieille & nouvelle, & par consequent termine un mois & en commence un autre.

Et depuis le vingtiéme il compta, non par addition, mais par soustraction, en diminuant toûjours selon le décours de la Lune.] Il partagea le mois en trois dizaines. La premiere étoit appellée *du mois commençant*, ἱσταμένου μηνὸς. La seconde *du mois qui est au*

au milieu, μεσοῦντος μηνὸς. Et la troisiéme *du mois finissant*, φθίνοντος μηνὸς. La premiere se comptoit de suite, *le premier, le second, le troisiéme du mois commençant*. Quand on étoit parvenu à la seconde, on comptoit de même, *le premier, le second, le troisiéme du mois au milieu*, ou bien, *le premier aprés dix, le second aprés dix*, &c. jusques à vingt: Et quand on étoit parvenu à la troisiéme dixaine, on comptoit par soustraction; car au lieu de dire, *un aprés vingt-deux aprés vingt*, on disoit, *le dixiéme du mois finissant*; c'est-à-dire le XXI. *le neuviéme du mois finissant*; c'est-à-dire le XXII. & ainsi des autres. Quelquefois même on supprimoit *du mois finissant*, quand on comptoit plusieurs jours de suite, parce qu'alors il étoit impossible de se méprendre. C'est ainsi que dans les nuées d'Aristophane & Strepsiade, au lieu de compter, *six aprés vingt, sept aprés vingt, huit aprés vingt, neuf aprés vingt*, compte, *cinq, quatre, trois, deux, & aprés cela le plus abominable de tous les jours, celuy de la vieille & nouvelle Lune*; c'est-à-dire, le trente. Les Romains ont imité cette derniere maniere de compter par soustraction; & il est étonnant que des peuples si sensez & si polis ayent suivi des dattes si peu naturelles ou plûtôt si extravagantes.

Quand il eût ainsi publié ses loix.] Plutarque n'a rapporté que celles qui luy ont paru les plus singulieres & les plus remarquables. En voicy d'autres que Diogene Laerce rapporte; & qui meritent de n'être pas oubliées.

Que

Que le Tuteur ne demeure point dans la maison de la mere de ses Pupilles.

Que la Tutelle des enfans ne soit pas donnée à celuy qui doit être leur Heritier.

Qu'un Orfevre ne puisse retenir l'empreinte ou la marque du cachet qu'il aura vendu.

Que celuy qui a crevé l'œil à un borgne, perde ses deux yeux.

Que l'Archonte qui se sera enyvré soit puni de mort.

Que celuy qui refusera de nourrir son pere & sa mère soit infame.

Que celuy qui a consumé son patrimoine, le soit aussi.

Qu'un débauché ne puisse parler dans les assemblées du peuple.

Ni les contenter sans s'exposer à l'envie.] En les contentant il s'exposoit à l'envie, ou parce que pour leur découvrir ses loix, il falloit leur découvrir le jugement qu'il faisoit d'eux, & la connoissance qu'il avoit de leurs inclinations & de leurs vices ; ou parce qu'il ne pouvoit répondre à quelques-uns, sans se reduire dans la necessité de répondre à tous, ce qui étant impossible, il s'attireroit l'envie & la haine de ceux qu'il ne pourroit contenter.

Et

Et apprit d'eux, comme dit Platon, le conte de l'Isle Atlantique.] Platon acheva cette histoire sur les memoires de Solon, comme on le voit dans le Timée & dans le Critias. Il prétend que cette Isle Atlantique étoit une Isle de l'Ocean beaucoup plus grande que l'Asie, & que l'Afrique ; & qu'elle fut submergée en un jour & une nuit. Diodore de Sicile, dit, que les Carthaginois, qui la découvrirent, défendirent sur peine de la vie de l'aller habiter. On infere de-là, que dés lors on avoit en Afrique quelque connoissance de l'Amerique, & que sur cela les Grecs bâtirent la fable que Platon a conservée dans son Critias. Page 456.

Je sçay bien que quelques Auteurs prétendent prouver par la Chronologie, que c'est un conte fait à plaisir.] Ces Auteurs se fondoient sur ce que Solon ayant été Archonte la troisiéme année de l'Olympiade 46. & Crœsus ayant été vaincu par Cyrus la seconde année de l'Olympiade 58. Solon ne pouvoit pas être encore en vie si long-temps aprés ; c'est-à-dire quarante huit ans aprés avoir été Archonte. Mais ils prouvent encore mieux cette impossibilité, en faisant voir que Solon mourut sous l'Archonte Hegestratus, la seconde année de l'Olympiade 51. Or Crœsus ne monta sur le trône que la premiere année de l'Olympiade 56. vingt-deux ans aprés la mort de Solon. Comment donc accorder le voyage de Solon en Lydie, avec le regne de Crœsus, sur tout en mettant, comme fait Plutarque, ce voyage Page 458.

de

de Solon avant même la tyrannie de Pisistrate. Cela est plein de difficultez & de contrarietez qu'on ne sçauroit concilier, qu'en disant, comme Plutarque, que les anciennes tables Chronologiques n'étoient pas exactes & qu'elles se sentoient des efforts que differentes personnes avoient faits pour les corriger.

Page 458.

Qui, pour se faire voir avec plus de pompe & de majesté.] Plutarque dit, *pour donner un spectacle plus majestueux & plus varié.* C'étoit la coûtume des Princes d'Orient d'avoir des habits bigarrez de differentes couleurs, comme on le voit dans l'Ecriture sainte. Dans le livre des Juges, une des femmes du General Sisara dit, *Vestes diversorum colorum Sisaræ traduntur in prædam: Les robes de diverses couleurs sont le butin de Sisara.* Dans les Pseaumes il est dit de la fille de Pharaon; *Astitit Regina à dextris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate: La Reine s'est tenuë à vôtre droite, avec une robe enrichie d'or, & parée avec une admirable varieté.*

Et que c'étoit un simple Bourgeois d'Athenes, nommé Tellus, qui avoit été un fort homme de bien.] Herodote, qui raconte cette Histoire dans son premier livre, y ajoûte ces particularitez que Plutarque ne devoit pas oublier, qu'il avoit vû sa patrie toûjours florissante, ses enfans établis, & les enfans de ses enfans; & qu'il avoit été tué dans une bataille à Eleusine, aprés avoir mis en fuite ses ennemis.

Mais ils ne se releverent pas le lendemain.] Leur mere ayant prié Junon, d'accorder à ses

ses enfans ce qu'il y avoit de meilleur pour les hommes, la Deesse exauça ses prieres, & leur envoya une mort prompte & tranquille, faisant entendre par-là que le plus grand bien qui puisse arriver aux hommes en cette vie, c'est d'en sortir.

Au milieu d'une tres grande gloire qui n'aura point de fin.] Cette Prophetie de Solon a été accomplie, les plus grandes actions des plus illustres Capitaines n'ont pas été plus vantées que cette action de pieté de Cleobis & de Biton. Page 460.

Lycurgue étoit à la tête de ceux de la plaine.] Plutarque a pris cette particularité d'Herodote qui écrit dans le premier livre, *Dans la sedition de ceux de la plaine qui avoient à leur tête Lycurgue fils d'Aristolaides, & de ceux de la côte qui étoient conduits par Megacles fils d'Alcmæon, Pisistrate excita un troisiéme party, sous pretexte de proteger ceux de la montagne.* Page 462.

Secourable envers les pauvres.] Il se faisoit toûjours suivre par deux ou trois esclaves chargez de petites pieces d'argent, qu'il employoit à soulager les malades, & à faire enterrer les pauvres; & quand il voyoit un homme triste, il l'appelloit, luy demandoit la cause de sa tristesse, & si elle venoit de sa pauvreté, il luy fournissoit sur le champ tout ce qui luy étoit necessaire, non pas pour nourrir sa paresse, mais pour avoir le moyen de subsister de son travail. Il n'avoit point de portier à ses Jardins, ni à ses maisons de campagne; il en laissoit l'entrée libre à tout le monde, qui pouvoit y aller & prendre tout ce dont il avoit besoin. Au Page 463.

reste, quand Plutarque parle des pauvres, il ne faut pas entendre ceux qui demandent l'aumône; car il n'y avoit pas de ces miserables-là à Athenes. *En ce temps-là*, dit Isocrate, *Il n'y avoit point de Citoyen qui mourut de faim, ni qui en mendiant deshonorat sa ville.*

En ce temps-là Thespis commençoit à changer la Tragedie.] Ce passage est plus important qu'on n'avoit crû. Plutarque ne dit pas, que Thespis commença alors à faire jouër des Tragedies, mais qu'il commença à changer la Tragedie; & cela est bien different. La Tragedie étoit long-temps avant Thespis; mais ce n'étoit qu'un chœur de gens, qui chantoient & qui se disoient des injures. Thespis fut le premier, qui jetta dans ce chœur un personnage, qui, pour le delasser & luy donner le temps de reprendre haleine, recitoit une avanture de quelque personnage illustre; & c'est ce recit qui donna lieu ensuite aux sujets des Tragedies. Il ne faut donc pas s'étonner, si ce changement plût merveilleusement aux Atheniens. On peut voir les Remarques sur la Poëtique d'Horace, ℣. 275. La premiere piece que Thespis fit jouër alors, fut Alceste.

Car il n'y avoit pas encore alors des jeux, où l'on disputât du prix de la Tragedie.] Ces disputes des Poëtes ne furent établies qu'aprés la mort de Thespis. On commença à disputer par une seule Tragedie, & ensuite par trois & quatre, ce qu'on appella des Trilogies & Tetralogies. On peut voir les Remarques sur le vers 220. de la Poëtique d'Horace. S'il

S'il n'avoit point de honte de mentir ainsi devant tant de gens.] Car dés le commencement le mensonge a été l'ame de la Tragedie, comme du Poëme Epique. Le sujet a toûjours été une fable que les Poëtes tâchoient de rendre vray-semblable & historique, par le mélange de quelque verité. Page 464.

Sur ces entrefaites, Pisistrate qui s'étoit blessé luy-même & ensanglanté par tout le corps.] Herodote raconte au long cette Histoire dans son 1. livre, où il dit que Pisistrate ne se blessa pas seulement luy-même, mais qu'il blessa aussi en plusieurs endroits les mules de son chariot, afin de mieux persuader, que ses ennemis l'avoient ainsi maltraité, comme il alloit à sa maison de campagne, & qu'il avoit eu toutes les peines du monde à se sauver de leurs mains.

Sur le nombre des Gardes.] Plutarque appelle ces Gardes κορυνηφόρους, *des Porte-massuës*; car Herodote remarque fort bien, que les Atheniens n'accorderent à Pisistrate que des Porte-massuës, & non pas des Lanciers; mais cette Politique leur fut inutile. Page 466.

Il ne voulut pas seulement les écouter, & demeura chez luy.] Diogene Laërce dit tout le contraire; car il assûre, que Solon se retira, & il rapporte une lettre que Pisistrate luy écrivit pour le rappeller, & la réponse que Solon luy fit; mais ces deux lettres pourroient bien être supposées. Ibid.

Et qui concernoit particulierement les Atheniens.] Car cette fable portoit, que les Page 468.

peu-

peuples de cette Isle Atlantique ayant déja subjugué toute l'Afrique & une grande partie de l'Europe, menaçoient l'Egypte & la Grece; mais que les Atheniens s'opposant à ces Rois victorieux, remporterent sur eux des victoires considerables, & les rechasserent dans leur Isle.

Page 468. *Mais Platon s'emparant de ce sujet, comme d'une belle terre abandonnée.*] Platon s'en empara parce qu'il la jugea tres utile & tres propre à porter les Atheniens à aimer l'union & à goûter la forme de Gouvernement, dont il avoit donné l'idée. Car les dix livres de sa Republique, qui ne sont proprement qu'un seul dialogue, sont un seul & même traité avec le Timée & l'Atlantique ou le Critias. Les livres de la Republique forment ses Citoyens, le Timée leur découvre la fabrique du monde, afin que cette connoissance fortifie en eux les principes qu'il leur a donnez; & le Critias ou l'Atlantique, leur prouve par l'histoire ancienne, que telle étoit la vie de leurs premiers Ancêtres, c'est-à-dire des premiers Atheniens, qui vivoient avant le déluge de Deucalion, & que ce n'est que par-là qu'ils firent des actions si éclatantes.

Et qui luy appartenoit en quelque maniere à cause de la parenté.] Car Platon descendoit d'un frere de Solon.

Laissant à ses Lecteurs un regret d'autant plus sensible, pour ce qui manque à cet ouvrage, que le peu qu'ils en ont leur fait un trés grand plaisir.] Ce jugement de Plutarque sur le Critias est remarquable. On peut dire

dire aussi qu'il n'y a point d'histoire ou de roman, plus magnifique, plus orné, mieux écrit, & où l'on découvre de plus grandes veuës, que dans ce que nous avons du Critias. Malheureusement tout ce qui regardoit les Atheniens manque, & c'est ce qu'il y avoit de plus important.

Le Temple de Jupiter Olympien est le seul qui n'est pas fini.] Je croy que c'est le Temple que Pisistrate avoit commencé, & au dessein duquel il avoit employé quatre fameux Architectes. Il mourut avant qu'il pût être achevé. Ses enfans voulurent continuer l'ouvrage; mais ils ne pûrent le finir.

Tout de même la sagesse de Platon parmi tant d'autres beaux écrits qui en sont sortis.] Je ne sçai si l'on a jamais donné à personne une plus belle & plus grande loüange que celle que Plutarque donne icy à Platon, en comparant tous ses écrits aux Temples de la ville d'Athenes, qu'un Poëte Grec a appellée, *le sacré Domicile des Dieux*, & en comparant son Critias, qui n'étoit pas fini, au Temple de Jupiter Olympien, que les Atheniens avoient laissé imparfait, à cause des desordres & des seditions, dont leur ville avoit été agitée.

Car Pisistrate se rendit maître d'Athenes sous l'Archonte Comias.] Ce Comias étoit Archonte la premiere année de l'Olympiade 51. environ 550. ans avant la naissance de nôtre Seigneur.

Et pour ce qu'on dit de ses cendres, qu'elles furent semées par toute l'Isle de Salamine, c'est un conte entierement incroyable.] Il fut fait ap-

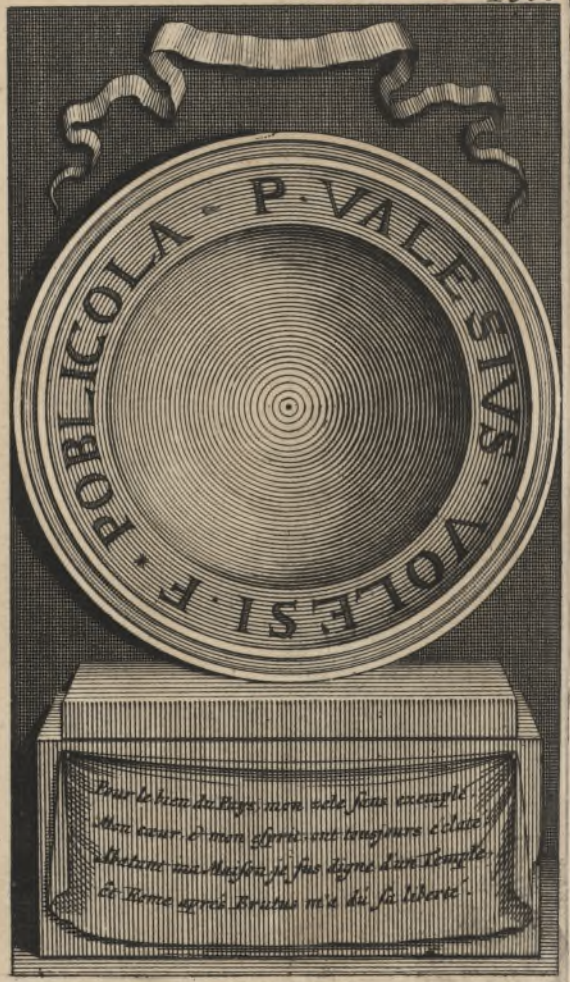
apparemment sur l'histoire de Lycurgue ; dont les cendres furent jettées dans la mer selon l'ordre exprés qu'il en avoit donné.

Page 469. *Cependant il est rapporté par plusieurs Ecrivains considerables.*] Le Poëte Cratinus dans une de ses Comedies, fait parler Solon conformement à cette tradition, quoyque pourtant d'une maniere qui fait assez entendre que de son temps, elle ne passoit pas pour certaine, car il dit :

Οἰκέω δὲ νῆσον, ὡς μὲν ἀνθρώπων λόγος,
Ἐσπαρμένος κατὰ πᾶσαν Αἴαντος πόλιν.

J'habite l'Isle de Salamine, si la tradition est veritable, car mes cendres sont semées dans tout ce territoire d'Ajax.

FIN.



PUBLICOLA.

SOlon ayant été tel que nous venons de le repreſenter, nous luy comparerons Publicola, à qui le peuple Romain donna ce nom par honneur & par reconnoiſſance ſur la fin de ſon premier Conſulat; auparavant il s'appelloit Publius Valerius. Il étoit deſcendu de cet ancien Valerius, qui contribua plus que perſonne à mettre la paix entre les Romains & les Sabins, & à les faire devenir un même peuple; car ce fut luy qui porta les deux Rois à une entreveuë & qui les obligea d'eſcouter des propoſitions d'accommodement. Publius Valerius donc iſſu de ces Ancêtres, quoy que Rome fût encore alors ſous la domination des Rois, ne laiſſa pas de ſe rendre conſiderable par ſon éloquence & par ſes richeſſes. Il ſe ſervoit de l'une avec autant de droiture que de liberté pour le maintien de la Juſtice, & il emploiyoit genereuſement les autres au ſecours de ceux qui en avoient beſoin; de maniere qu'il étoit viſible que ſi l'état ſe changeoit en Republique, il y tiendroit le premier rang. En effet Tarquin le Superbe, qui étoit parvenu à l'Empire, en fou-

Publicola ſignifie, Qui honore le peuple.

La Monarchie contraire à l'Eloquence. v. les Remarques.

Choſe tres rare ſous un Tyran.

lant aux pieds tous les droits divins & humains, & qui se servoit de son pouvoir, non en Roy, mais en Tyran, s'étant rendu insuportable, & le peuple ayant pris pour le prétexte & l'occasion de sa revolte, la mort de Lucrece qui s'étoit tuée elle-même, pour avoir été violée par le Fils-aîné de Tarquin, Lucius Brutus, qui s'étoit mis à la teste de ce parti, s'en alla d'abord chez Valerius, pour luy communiquer son dessein. Il le trouva trés disposé à le seconder de toutes ses forces, & s'en servit fort utilement pour chasser les Rois. Veritablement pendant qu'il y eut quelque apparence que le peuple établiroit au lieu d'un Roy un General, Valerius se tint en repos, & ceda volontiers à Brutus cette premiere place qui luy appartenoit à plus juste titre, puisqu'il avoit été le chef de cette entreprise & l'auteur de la liberté. Mais dés qu'il parut que le nom de Monarque étoit odieux, & que le peuple souffriroit plus volontiers une autorité partagée, & que même on proposoit de nommer deux Consuls, alors il ne douta pas qu'on ne le choisist avec Brutus, & il se trompa, car malgré tout ce que Brutus pût faire, on luy donna pour Collegue Collatin mary de Lucrece. Ce n'est pas que Collatin eût plus de merite & plus de vertu que Valerius; mais c'est que les plus puissants de la Ville craignant les Tarquins, qui de dehors faisoient encore des brigues, & tâchoient par toutes sortes de flatteries & de soûmissions d'adoucir le peuple, voulurent avoir

Equité de Valerius.

Ce fut Brutus qui le proposa.

Il s'appelloit Lucius Tarquinius Collatinus & étoit de la famille des Tarquins. v. les Remarques.

avoir pour leur General l'ennemy le plus irreconciliable de la Maison Royale, comme celuy qui ne se laisseroit jamais flechir. Valerius trés-fâché de ce qu'on ne le croyoit pas capable de tout faire pour l'amour de la patrie, parce qu'il n'avoit receu aucune injure particuliere des Tyrans, se retira du Senat, abandonna le Barreau, & renonça entierement à toutes les affaires publiques. Cela fit de la peine au peuple, qui apprehenda que le ressentiment ne le portât à rétablir les Rois, & à ruiner les fondemens de la Republique encore mal affermis. Mais quand Brutus qui en soubçonnoit encore d'autres, voulut faire jurer le Senat sur les sacrifices, & qu'il eut assigné un jour pour recevoir ce serment, Valerius descendit dans la place avec un visage gay, & jura le premier qu'il n'escouteroit jamais aucune proposition de Tarquin, & qu'il luy feroit une guerre immortelle pour la defense de leur liberté; ce qui fit grand plaisir au Senat, & donna courage aux Consuls. Les effets répondirent même bien-tôt à ses paroles, car presque dans le même temps, il arriva à Rome de la part de Tarquin des Ambassadeurs qui portoient des Lettres trés propres à gagner le peuple, & qui étoient chargés de luy tenir des discours fort humbles, par lesquels ils esperoient de corrompre la multitude, en luy faisant entendre que c'étoit le Roy même qui parloit par leur bouche, qu'il avoit dépoüillé toute sa fierté, & qu'il

ne demandoit que des choſes juſtes & raiſonnables. Les Conſuls étoient d'avis de les faire parler au peuple ; Valerius s'y oppoſa & empeſcha qu'on ne donnaſt cette occaſion de remuer à une populace accablée de pauvreté, & qui craignoit encore plus la guerre que la tyrannie. Bien-tôt aprés on vit arriver d'autres Ambaſſadeurs qui dirent que le Roy renonçoit à la Royauté, qu'il quittoit le deſſein de leur faire la guerre, & qu'il demandoit ſeulement qu'on luy rendiſt ſon argent & ſon bien, & celuy de ſes amis & de ſes parens, afin qu'au moins ils euſſent dequoy vivre dans leur fuite. La pluſpart des Senateurs panchoient à luy accorder ſa demande ; mais Collatin n'eut pas plûtôt opiné à cela, que Brutus qui étoit homme inflexible & fort emporté, courut à la place, en criant que ſon Collegue étoit un traître, & qu'il vouloit donner dequoy entretenir la guerre & la tyrannie à ceux à qui c'étoit un crime que d'accorder même de ſimples proviſions pour ſe nourrir dans leur exil. Là deſſus le peuple s'aſſemble, & un ſimple particulier nommé Caius Minutius, prenant le premier la parole, exhorta Brutus & les Romains à prendre bien garde que ces richeſſes combattiſſent plûtôt pour eux contre les Tyrans, que pour les Tyrans contre eux. Cependant les Romains furent d'avis, que puiſqu'ils joüiſſoient de la liberté, pour laquelle ſeule ils avoient pris les armes, on ne devoit pas rejetter la

Prudence de Valerius.

la paix pour ces richeſſes, & qu'il falloit les renvoyer avec les Tyrans.

Les Romains rendent à Tarquin tout ſon bien.

La choſe dont Tarquin faiſoit le moins de compte, c'étoit de ravoir ſon bien ; mais il le redemandoit pour avoir le temps de gagner le peuple, & d'ourdir une trahiſon. Ses Ambaſſadeurs s'y conduiſirent ſi habilement, qu'en faiſant ſemblant de demeurer pour ramaſſer les effets du Roy, & en diſant tantoſt qu'ils en vendoient une partie, tantoſt qu'ils raſſembloient l'autre, & tantoſt qu'ils faiſoient partir ce qu'il y avoit de plus conſiderable & de plus precieux, par tous ces delais ils trouverent moyen de corrompre deux des meilleures maiſons de Rome, celle des Aquiliens dont il y avoit trois Senateurs, & celle des Vitelliens qui en avoit deux. Les uns & les autres étoient neveux du Conſul Collatin par leurs meres, & il y avoit de plus une étroite alliance entre les Vitelliens & Brutus ; car il avoit épouſé leur ſœur, & en avoit eu pluſieurs enfans, dont ils gagnerent les deux aînez qui ne faiſoient que d'entrer dans l'âge de puberté, & avec leſquels ils avoient beaucoup de commerce. Ils les attirerent dans la conjuration, en leur inſpirant qu'ils devoient chercher à s'allier à la maiſon des Tarquins ; qu'avec cette protection toute puiſſante, il n'y avoit rien à quoy ils ne puſſent parvenir, & que cependant ils ſecouëroient le joug d'un pere ſtupide & barbare ; car ils appelloient barbarie ſon inflexible ſeverité contre

les méchants. Pour ce qui est de sa stupidité, c'étoit une stupidité contrefaite dont il se servit pour sauver sa vie de la cruauté des Tyrans, & il ne refusa pas d'en porter le nom dans la suite. Quand ces deux jeunes hommes furent engagez, & qu'on les eut abouchés avec les Aquiliens, ils trouverent tous à propos de se lier par le plus grand & le plus horrible de tous les sermens, en beuvant tous ensemble du sang d'un homme qu'ils immoleroient, & en jurant sur ses entrailles encore toutes fumantes. Pour cet effet ils se rendirent chez les Aquiliens, dont la maison, qui apparemment étoit retirée & obscure, avoit paru la plus propre pour leur dessein. Ils ne prirent pas garde à un Esclave nommé Vindex qui y étoit caché; ce n'est pas que la curiosité l'eût porté à cela, ou qu'il se doutât de ce qu'on vouloit faire, mais ayant été surpris, & voyant entrer des gens fort empressez, il n'osa se montrer, & se mit derriere un grand coffre, d'où il vit tout ce qui se passa, & entendit toutes les resolutions qui furent prises. On convint qu'on tuëroit les Consuls, & sur l'heure même on en écrivit à Tarquin, & on donna les lettres à ses Ambassadeurs, qui étoient logez dans la même maison, & qui étoient là presens. Dés que cela fut fait, & que chacun se fut retiré; Vindex sortit secrettement; mais il ne sçavoit comment se conduire dans une affaire si delicate, car il luy paroissoit dangereux, & il l'étoit en

Car il n'y a rien de plus suspect aux Tyrans, que les hommes sages. Brutus signifie, stupide, sot.

Serment confirmé en beuvant du sang d'un homme immolé, & en touchant à ses entrailles. Tite-Live dit, chez les Vitellens.

en effet, d'aller à Brutus deferer des enfans à leur pere pour le plus horrible de tous les crimes, & d'aller à Collatin accuser des neveux devant leur oncle. D'un autre côté il ne trouvoit dans Rome aucun particulier à qui pouvoir confier un secret si important, & sa conscience le pressoit si fort de s'en descharger, qu'il n'y avoit rien qu'il ne fût plus capable de faire en cette occasion, que de garder le silence. Enfin il prit le party d'aller trouver Valerius, attiré par les mœurs douces & faciles de ce personnage qui étoit toûjours accessible à ceux qui avoient recours à luy, dont la maison étoit nuit & jour ouverte à tout le monde, & qui ne refusoit jamais d'écouter les Pauvres qui vouloient luy parler de leurs affaires & de leurs besoins. Vindex ne fut pas plûtôt arrivé chez luy qu'il luy raconta devant sa femme & devant son frere Marcus Valerius tout ce qu'il avoit veu & entendu. Valerius, saisi d'étonnement & de crainte, enferme d'abord cet homme dans sa chambre, met sa femme à la porte pour le garder, donne ordre à son frere d'aller environner le palais du Roy, pour tâcher de surprendre les lettres, & d'arrêter tous les domestiques, & luy avec une troupe de Clients, beaucoup de ses amis qui ne le quittoient jamais, & tous ses esclaves, va droit à la maison des Aquiliens qui étoient sortis. Il entre sans que personne pense seulement à l'empescher. Il trouve les lettres dans la char-

Mœurs de Valerius.

de Tarquin.

Quelle Appa-

bre des Ambassadeurs. Les Aquiliens, qui avoient été avertis de sa marche, accourent en diligence & trouvent sur la porte Valerius qui sortoit. Ils se jettent sur luy pour luy arracher les lettres; Valerius & sa troupe les repoussent & leur entortillant leurs robes autour du cou, ils les traînent malgré leur resistance avec beaucoup de peine & d'efforts jusques dans la place. Marcus Valerius avoit eu la même fortune dans le palais; Il avoit surpris d'autres lettres parmy des paquets de hardes qu'on emballoit, & emmenétout ce qui s'y étoit trouvé de domestiques. Aprés que les Consuls eurent imposé silence, que Valerius eut produit Vindex & que l'accusation fut intentée, on lût les lettres. Aucun des conjurez n'eut la hardiesse de répondre; toute l'assemblée tenoit les yeux baissez, & personne n'osoit ouvrir la bouche. Il y en eut seulement quelques-uns, qui, pour faire plaisir à Brutus, ouvrirent l'avis de l'exil. Les larmes de Collatin & le silence de Valerius donnoient encore quelque esperance, lorsque Brutus appellant ses enfans par leurs noms, *Vous, Titus*, dit-il, *& vous, Valerius, pourquoy ne répondez vous pas à cette accusation?* par trois fois il les somme d'y répondre, & voyant qu'ils se taisoient toûjours, il se tourne vers les Licteurs, & leur dit, *c'est à vous maintenant; faites vôtre charge.* Cet Arrest prononcé, les Licteurs se saisissent de ces deux jeunes hommes, leur arrachent leurs habits, leur lient les mains

Pouce que ces Ambassadeurs eussent laissé ces lettres dans leur chambre?

Des lettres des Ambassadeurs qui donnoient avis du progrés qu'ils avoient fait.

Brutus condamne ses enfans à la mort & assiste à leur supplice.

mains derriere le dos, leur déchirent le corps à coups de verges, & font ruisseler le sang de tous côtez. Personne n'avoit la force de soûtenir un spectacle si cruel; le pere seul n'en détourna jamais la veuë. La compassion n'adoucit pas un seul moment la colere & la severité qui étoient peintes sur son visage. Il regarda d'un œil ferme & farouche le supplice de ses enfans, jusqu'à ce que les Licteurs, aprés les avoir étendus par terre, leur eurent separé la tête du corps. Alors il laissa à son compagnon la punition des autres & se retira. Action qui ne peut être assez loüée, ni assez blâmée; car ce fut, ou l'excés de la vertu qui éleva son ame au dessus des passions, ou l'excés de la passion qui y produisit l'insensibilité, & ni l'un, ni l'autre, n'est mediocre, ni proportionné aux forces de l'homme, mais ou d'une Bête, ou d'un Dieu. Or il est bien plus juste que la gloire de ce grand homme entraîne nôtre jugement, que si nous faisions douter de sa vertu par nôtre foiblesse; car les Romains n'estiment pas que ce fust une entrepriſe si grande ni si difficile pour Romulus de fonder Rome, que pour Brutus d'établir la Republique sur les débris de la Royauté.

Jugement de Plutarque sur l'action de Brutus.

Belle maxime pour juger des actions des grands hommes.

Aprés le départ de Brutus, l'étonnement, l'horreur & le silence regnerent encore long-temps dans toute l'assemblée; mais enfin les Aquiliens encouragez par la lenteur & par la mollesse de Collatin, demanderent du temps pour

Cela étoit défendu par les loix.

Car il favorisoit ses neveux.

se justifier ; & qu'on leur livrât Vindex, qui étant leur esclave ne devoit point être entre les mains de leurs accusateurs. Collatin étoit prêt de leur accorder leur demande, & de rompre l'assemblée ; mais Valerius s'y opposa, & ne voulut, ni rendre Vindex qui étoit au milieu de ceux qui l'accompagnoient, ni souffrir que le peuple se retirât, & laissât échaper ces traîtres ; & luy-même mettant la main sur eux, il appelloit Brutus à haute voix, & crioit que Collatin faisoit une action trés indigne, & qu'aprés avoir laissé malignement son Collegue dans la necessité de faire mourir ses propres enfans, il cherchoit les moyens, pour faire plaisir à des femmes, de sauver les complices du même crime & les ennemis déclarez de leur pays. Cela fit perdre patience à Collatin ; il commanda aux Licteurs de prendre Vindex. Les Licteurs écartant la foule, saisissent l'esclave, & frappent sur ceux qui vouloient le retenir ; les amis de Valerius viennent au secours, & les repoussent. Le peuple commence à crier & à appeller Brutus, qui attiré par ses cris, revient sur la place ; le bruit ayant cessé, il dit *qu'il avoit été seul juge suffisant de ses enfans ; & que pour les autres, il les avoit laissez au jugement du peuple qui étoit libre, & qui n'avoit qu'à prononcer ; c'est-pourquoy*, ajoûta-t'il, *que le premier qui voudra, parle, & qu'il tâche de persuader au peuple ce que bon luy semblera.* Mais, sans attendre que personne se presentât pour parler, les suffrages fu-

furent donnez, il n'y en eut pas un seul qui n'allât à la mort, & l'on trancha la tête aux coupables.

Il y avoit déja quelque temps que Collatin étoit suspect en quelque maniere, comme proche parent des Rois. D'ailleurs son nom étoit de mauvais augure à cause de Tarquin qu'on detestoit. Voyant donc qu'en cette derniere occasion, il avoit offensé tout le peuple, il se demit volontairement du Consulat, & sortit de Rome. Cela donna lieu à une seconde assemblée generale, où d'une commune voix on nomma Valerius Consul, pour proportionner la reconnoissance à l'affection qu'il avoit témoignée & au grand service qu'il avoit rendu. Valerius pensa d'abord que Vindex meritoit d'avoir part à la recompense. Il l'affranchit, & par un decret solemnel il le fit déclarer Citoyen Romain, avec le plein droit de suffrage dans la Tribu où il luy plairoit d'entrer, chose qu'on n'avoit point encore veuë. Ce ne fut que long-temps aprés, qu'Appius, pour attirer les bonnes graces du peuple, renouvella cette loy en faveur de tous les affranchis, & jusqu'à aujourd'huy cet entier affranchissement s'appelle *Vindicta*, du nom de Vindex. On abandonna ensuite au pillage les biens des Tarquins, & on rasa leur palais & leurs maisons de campagne. Parmy leurs autres biens, ils avoient une piece de terre dans le plus bel endroit du champ de Mars, on la consacra à ce Dieu, dont

Car il s'appelloit aussi Tarquin.

Deux cens ans aprés, Appius Claudius Cæcus étant Censeur.

Vindicta étoit proprement une bagnette dont on donnoit un coup sur la tête de ceux qu'on affranchissoit.

Ce champ étoit

consacré à ce Dieu, du temps même de Romulus. v. les Remarques.

dont on luy donna le nom. Les bleds ne venoient que d'être coupez, & les gerbes y étoient encore. On ne crût pas qu'il fuſt permis d'en profiter, à cauſe de la conſecration qu'on venoit d'en faire; mais on prit les gerbes, & on les jetta dans le Tibre avec tous les arbres que l'on coupa, laiſſant au Dieu le terrein tout nud & ſans fruit. Les eaux étoient alors fort baſſes; ainſi ces matieres ne furent pas portées fort loin par le fil de l'eau, elles s'arrêterent à un endroit découvert. Les premieres arrêtoient les autres; qui ne trouvant point de paſſage, s'accrocherent & ſe lierent ſi bien enſemble, qu'elles ne firent qu'un même corps, qui prit racine, l'eau aidant encore à l'affermir; car elle y portoit quantité de limon qui en groſſiſſant la maſſe, ſervoit auſſi à la lier, & le courant, bien loin de la deſunir, ne faiſoit que la mieux ſerrer, & y joindre tout ce qu'il entraînoit. La grandeur & la ſolidité de ce premier amas le rendirent encore plus grand dans la ſuite; car le Tibre ne pouvoit preſque plus rien emmener qui ne s'y arrêtât. De maniere qu'enfin il ſe forma une Iſle, qu'on appelle dans Rome l'Iſle ſacrée, où il y a divers temples conſacrez aux Dieux, & pluſieurs portiques. On l'appelle en Latin, *l'Iſle des deux ponts.* Il y a pourtant des Ecrivains qui prétendent que cela n'arriva pas lorſque cette piece de terre de Tarquin fut conſacrée à Mars, mais pluſieurs ſiecles aprés, lorſque la Veſtale Tarquinie lui dedia un champ qui luy

Tite-Live croit qu'on affura & affermit ce terrain par des ruïnes. Il y avoit le temple d'Eſculape, celuy de Jupiter, & celuy de Faunus.

luy appartenoit, & qui touchoit celuy de Tarquin. Ce don luy attira beaucoup de prerogatives, car le peuple ordonna, que ſon témoignage ſeroit receu en juſtice, privilege qu'on n'avoit pas encore accordé aux femmes. On y ajoûta la permiſſion de ſe marier, qu'elle refuſa. C'eſt ainſi qu'on le raconte.

Elles avoient toutes cette permiſſion aprés le temps de leur vœu.

Tarquin deſeſperant de remonter ſur le Trône par la ruſe & par la trahiſon, ſe retira vers les Toſcans qui le receurent à bras ouverts, & qui le ramenerent vers Rome avec une puiſſante armée. Les Conſuls Romains ſortirent à la tête de leurs legions. Les deux armées ſe mirent en bataille dans des lieux ſacrez; celle des Toſcans prés du bocage d'Arſia, & celle des Romains dans la prairie Æſuvienne. Dés le commencement du combat, Aruns fils aîné de Tarquin, & le Conſul Brutus ſe rencontrerent, moins conduits par le hazard, que pouſſez par leur inimitié & leur haine; car l'un cherchoit le Tyran & l'Ennemy de ſa patrie, & l'autre cherchoit le principal Auteur de ſa honte & de ſon exil. Ils ne ſe furent pas plûtôt apperçus dans la mêlée, que pouſſant leurs chevaux l'un contre l'autre avec plus de fureur que de précaution, & avec plus d'envie de frapper, que de ſoin de ſe couvrir, ils ſe tuerent tous deux. La ſuite du combat ne fut pas moins ſanglante que cette premiere charge. Le carnage fut horrible & égal des deux cotez, & il ſur-

Entre Veyes & le Tibre.

vint

vint un orage furieux qui separa les deux armées. Valerius étoit dans un fort grand chagrin, parce qu'il ne sçavoit à qui étoit demeuré la victoire, & qu'il voyoit ses soldats, plus étonnez de leur perte, que réjoüis de celle des ennemis; car le nombre des morts étoit si égal, qu'il étoit tres difficile de juger qui avoit eu l'avantage, & chacun des deux partis, qui voyoit certainement ce qu'il avoit perdu, & qui ne jugeoit de la perte de l'ennemi que par conjecture, se croyoit bien plus vaincu que vainqueur. La nuit étant survenuë telle qu'on peut l'imaginer aprés une journée si cruelle & si douteuse, & le silence regnant dans les deux camps, on dit que le bocage sacré fut émû, & qu'il en sortit une voix qui dit fort clairement, *qu'il étoit mort un homme de plus du côté des Toscans, que du côté des Romains.* C'étoit sans doute quelque voix Divine; car dés le moment les Romains, reprenant courage, remplirent tout de cris de joye, & les Toscans effrayez & pleins de trouble abandonnerent leurs retranchemens, & prirent la fuite, laissant leur camp au pillage, & prés de cinq mille hommes qui furent faits prisonniers. Le vainqueur compta ensuite les morts; il en trouva onze mille trois cens du côté des Toscans, & un de moins de son côté. On dit que cette bataille fut donnée le dernier jour de Fevrier. On decerna le triomphe à Valerius, & ce fut le premier des Consuls qui entra triomphant dans

On fit courir le bruit que c'étoit la voix du Dieu Pan.

La veille des Calendes de Mars.

dans Rome sur un char à quatre chevaux. Ce spectacle parut fort beau & fort magnifique, & n'attira point du tout sur Valerius l'envie ni la haine de ses Citoyens, comme quelques uns l'ont voulu dire; car si cela avoit été, la coûtume n'en auroit pas été conservée avec tant de soin, & n'auroit pas duré tant de siecles. Une chose encore fort agreable au peuple, ce fut les honneurs que Valerius fit à son Collegue avant & aprés son enterrement; car aprés luy avoir fait des funerailles avec beaucoup de pompe, il fit son oraison funebre, ce qui plût si fort & fut receu avec tant d'applaudissement, que depuis ce temps-là tous les grands hommes qui meurent, sont loüez publiquement par les plus gens de bien. Cette oraison funebre est, dit-on, plus ancienne que toutes celles des Grecs, à moins que l'on ne reçoive ce qu'Anaximenes le Rheteur a écrit, que cette maniere de loüer les morts fut inventée par Solon. Mais ce qui offença le peuple, ce fut de voir que Brutus, qu'on regardoit comme le pere de la liberté, n'ayant pas voulu gouverner seul, & ayant pris par deux fois un Collegue, Valerius au contraire attiroit à luy seul toute l'autorité, car c'est ainsi que l'on parloit, & ne se déclaroit pas l'heritier de Brutus pour le Consulat, qui ne rempliſſoit pas son ambition, mais l'heritier de Tarquin pour la Tyrannie: *A quoy bon*, disoit-on, *loüer Brutus de parole, lorsqu'il imite Tarquin en effet, en marchant toûjours environné de tous*

Le premier triomphe qui fut fait sur un char à quatre chevaux.

Origine des Oraisons funebres. v. les Rem.

les

les faisceaux & de toutes les haches quand il sort de sa maison, qui est beaucoup plus grande & plus magnifique que ne fut jamais celle du Roy, qu'il a rasée luy-même. Il est vray aussi qu'il habitoit une maison trop élevée & trop forte d'assiette ; elle étoit sur la croupe de Velia, d'où elle commandoit la place publique, & d'où l'on voyoit tout ce qui s'y passoit, & ses advenuës étoient si difficiles, qu'on n'en approchoit qu'avec beaucoup de peine, de sorte que quand il en descendoit, cela paroissoit à ceux qui le voyoient d'enbas la chose du monde la plus superbe, & moins la marche d'un Consul que celle d'un Roy. Mais il fit bien voir en cette rencontre, quel avantage c'est pour ceux qui sont dans les premieres places & qui ont le maniement des grandes affaires d'un Etat, d'avoir l'oreille plus ouverte au langage sincere des amis, qu'aux cajoleries des flatteurs, & à la verité, qu'au mensonge ; Car ses amis ne luy eurent pas plûtôt rapporté que le peuple étoit mécontent & se plaignoit de luy, que sans disputer ni se fâcher, il assembla un grand nombre d'ouvriers, & la nuit même il démolit sa maison jusqu'à la derniere pierre. Le lendemain les Romains voyant ces ruïnes ne pûrent s'empêcher d'admirer la grandeur d'ame de Valerius ; mais ils furent bien fâchez que l'envie eût fait abattre dans un moment contre toute sorte de raison & de justice, une maison si belle & si magnifique, & ils la regrettoient comme on regrette un homme

C'étoit une partie du mont Palatin.

Quel avantage c'est pour les premiers d'un Etat, d'écouter leurs amis & non pas leurs flatteurs.

Grande action de Publicola.

Bel exemple de la legereté du peuple.

homme qu'on auroit fait mourir sur le champ sans aucune formalité. D'ailleurs ils avoient de la confusion de voir leur premier Magistrat logé par emprunt, comme un vagabond qui n'a ni feu ni lieu, car ses amis le receurent chez eux, jusqu'à ce que le peuple luy eût donné une place, où il fit bâtir une maison plus modeste que la premiere, dans le lieu où est aujourd'huy le temple de la Victoire. Non content de s'être rendu luy-même agreable au peuple, il voulut encore rendre sa charge douce & familiere, de farouche & de formidable qu'elle étoit. Il ôta donc les haches à ses faisceaux, & toutes les fois qu'il alloit aux assemblées, il mettoit ses faisceaux aux pieds du peuple, comme un hommage qu'il rendoit à son Souverain ; & c'est ce que les Consuls observent encore. Le peuple ne prit pas garde que par-là il ne s'abaissoit pas luy-même, comme on le pensoit, au contraire qu'il appaisoit & éloignoit l'envie par cette humilité, & qu'il acqueroit autant d'autorité pour sa personne, qu'il sembloit en ôter à sa charge. En effet le peuple se soûmettoit si volontairement à luy, luy témoignoit tant d'affection, & en étoit si content, qu'il luy donna le nom de Publicola, c'est-à dire *qui honore le peuple*, nom qui effaça tous ses anciens noms, & dont nous nous servirons toûjours dans la suite. Aussi luy étoit-il bien dû ; car il permit à tout le monde de demander la place qui vaquoit dans le Consulat ; mais avant qu'on nommât

Au pied du mont Velia.

Le Magistrat par son humilité acquiert à sa personne l'autorité qu'il semble ôter à sa charge.

mât celuy qu'on devoit luy donner pour Collegue, comme il ne sçavoit pas ce qui pouvoit arriver, & qu'il craignoit que ce nouveau Consul ne s'opposât peut-être à ses desseins ou par envie ou par ignorance, il se servit du pouvoir absolu, qu'il avoit seul, pour faire de tres grands & de tres beaux établissemens. Il remplit d'abord le Senat qui étoit fort diminué par les cruautez de Tarquin, & par la derniere bataille, & il supplea, dit-on, jusqu'au nombre de cent soixante-quatre Senateurs. Il fit ensuite des loix qui augmenterent infiniment la puissance du peuple. Par la premiere, il permit d'appeller au peuple des jugemens des Magistrats. Par la seconde, il établit la peine de mort contre ceux qui prendroient des charges sans le consentement du peuple. Et par la troisiéme, qui fut d'un grand secours pour les pauvres, il déchargea tous les Citoyens de toutes sortes de tailles & d'impôsts; ce qui les porta tous à s'appliquer plus volontiers aux arts & aux manufactures. La loy même qu'il fit contre ceux qui desobéiroient aux ordres des Consuls, passa pour être aussi populaire que les autres, & l'on estima, qu'elle favorisoit encore plus les pauvres & les foibles, que les riches & les puissans, car l'amende, qu'il établit contre cette desobéïssance, étoit de la valeur de cinq bœufs & de deux moutons. Or un mouton valloit dix oboles, & un bœuf, cent, les Romains ne se servant pas encore beaucoup d'argent

Cela affoiblit extremement le pouvoir Consulaire que les Tribuns acheverent de ruiner.

Cinq sols. Cinquante sols.

gent monnoyé, & tout leur bien consistant en troupeaux. D'où vient qu'encore aujourd'huy, tout ce qu'un homme possede est appellé parmy eux *peculium*, du mot *pecus*, qui signifie un mouton. La plus ancienne même de leurs monnoyes portoit la marque d'un mouton, d'un pourceau, ou d'un bœuf, & ils donnoient à leurs enfans des noms tirez de ces animaux, car ils les appelloient *Suillios & Porcios*, *Porchers*; *Bubulcos*, *Bouviers*; & *Caprarios*, *Chevriers*.

Monnoye des anciens Romains.

Leur simplicité sur les noms bien opposée à la vanité des Grecs.

Quoyqu'il fut si populaire & si moderé dans ses ordonnances, il ne laissa pas d'étendre quelquefois la rigueur des peines. Il fit une loy qui permettoit de tuer sans autre forme de justice, celuy qui auroit voulu se faire Roy, & déclaroit absous l'Auteur du meurtre, pourvû qu'il donnât des preuves de l'attentat qu'il auroit puni. Car il est impossible que celuy qui aspire à de si grandes choses, le fasse si secrettement qu'il ne soit apperceu de personne; mais il est tres possible qu'étant apperceu, il vienne à bout de ses desseins, & se rende le maître avant qu'on ait pû luy faire son procés; c'est-pourquoy il donna la liberté de prevenir par la voye de fait, un jugement, que le criminel alloit empêcher par son injustice.

Loy remarquable de Publicola.

Inconveniens des formalitez dans la poursuite des grands crimes.

Il fut aussi fort loüé pour l'ordonnance qu'il fit sur la garde du Tresor, car comme il falloit que tous les Citoyens contribuassent pour les frais de la guerre, & qu'il ne vouloit ni administrer luy-même ces deniers publics, ni les faire administrer

Politique de Publicola pour

La garde du tresor.

niſtrer par ſes amis, ni enfin qu'ils fuſſent dans aucune maiſon particuliere, il ordonna qu'ils ſeroient portez dans le temple de Saturne, qui eſt encore aujourd'huy le Treſor public; & il permit au peuple de choiſir parmy les jeunes gens deux Treſoriers. On choiſit Publius Vetturius, & Marcus Minucius, qui amaſſerent des ſommes trés-conſiderables. On fit enſuite le dénombrement; Il ſe trouva cent trente mille Citoyens, ſans compter les Orphelins & les Veuves, qui furent exempts de toute impoſition.

Deux Treſoriers.

Aprés qu'il eût ainſi reglé toutes choſes, il nomma pour ſon Collegue Spurius Lucretius, pere de Lucrece, à qui, parce qu'il étoit le plus vieux, il ceda la premiere place, & luy donna les faiſſeaux; honneur qu'on fait encore aujourd'huy à la vieilleſſe. Mais Lucretius étant mort peu de jours aprés, le peuple aſſemblé mit à ſa place Marcus Horatius, qui acheva le reſte de l'année avec Publicola.

Dans ce même temps-là Tarquin faiſant dans la Toſcane de nouveaux preparatifs pour une ſeconde guerre contre les Romains, on dit qu'il y eut un grand prodige. Pendant que ce Prince étoit encore ſur le trône, il avoit fait bâtir ſur le Capitole le temple de Jupiter. Cet Edifice étoit preſque achevé, lorſqu'il s'aviſa, ou pour obéïr à un oracle, ou de ſon propre mouvement, de vouloir mettre ſur le faiſte un char à quatre chevaux fait de terre; Il donna le deſſein à executer à quelques ouvriers Toſcans de la ville

ville de Veïes; mais dans ce temps-là il fut chaſſé. Les ouvriers ayant fait le char, & l'ayant mis dans le four pour le faire cuire, il arriva tout le contraire de ce qui arrive naturellement à la terre qu'on met au feu; car au lieu de ſe reſerrer & de ſe condenſer par le défaut de l'humidité qui s'évapore, elle s'étendit, s'enfla ſi prodigieuſement, & devint une maſſe ſi forte, ſi dure & ſi grande, qu'on eut beaucoup de peine à la tirer, aprés même qu'on eut abbatu le four. Les Devins dirent, que c'étoit un ſigne celeſte, qui promettoit un fort grand bonheur, & un merveilleux accroiſſement de puiſſance à ceux qui demeureroient les maîtres de ce char. Sur quoy les Veïens reſolurent de ne le pas livrer aux Romains, & répondirent, qu'il appartenoit à Tarquin, & non pas à ceux qui l'avoient chaſſé. Quelques jours aprés comme ceux de Veïes celebroient les jeux des courſes de chariots avec toute la pompe & la ſolemnité accoûtumée, celuy qui avoit remporté le prix ayant été couronné, menoit doucement ſon char hors des lices, lorſque tout d'un coup les chevaux, ſans aucun ſujet viſible, s'effrayerent, ou par avanture, ou par quelque inſpiration des Dieux, & prenant le frein aux dents, coururent à toute bride vers Rome. Celuy qui les conduiſoit, aprés avoir fait inutilement tous ſes efforts pour les retenir en leur tirant les reſnes & en les careſſant de la main & de la voix, les

Prodige.

Courſes de chariots celebrées dans la Toſcane comme en Grece.

les abandonna, & fut entraîné jusqu'au milieu du Capitole, où ils le renverserent prés de la porte qu'on appelle aujourd'huy, *la porte Ratumene*. Les Veïens étonnez de cet accident, rendirent le char aux Romains.

Le temple de Jupiter Capitolin, pour lequel ce char étoit destiné, avoit été voüé par Tarquin fils de Demaratus dans la guerre qu'il eut contre les Sabins. Tarquin le Superbe, fils, ou petit-fils de ce dernier, l'avoit bâti, mais il n'avoit pû le dedier, parce que peu de temps avant qu'il l'eût entierement achevé, il fut chassé de Rome. L'ouvrage avoit été fini depuis avec tous les ornemens qu'on avoit dessein d'y mettre. Publicola desiroit passionnement de le dedier; mais plusieurs des Principaux luy envioient cet avantage, disant qu'il devoit se contenter de la gloire qu'il avoit si justement acquise par ses loix & par ses victoires, sans usurper encore un honneur qui ne luy étoit pas deu, & pousserent Horatius à y prétendre. Les choses étant en cet état, Publicola fut contraint d'aller commander l'armée. Le parti contraire, qui voyoit qu'il ne luy seroit pas aisé de réüssir dans son entrepriſe si Publicola étoit present, profita de son absence, fit ordonner par le peuple qu'Horatius feroit la consecration, & sur l'heure même ils l'accompagnerent tous au Capitole. D'autres disent que les deux Consuls tirerent au sort; que le commandement de l'armée écheut à Publicola malgré

gré luy, & qu'Horatius eut la Dedicace du Temple; mais il est aisé de juger de ce qui se passa entr'eux sur cette affaire par ce qui arriva le jour de la consecration; Car le treiziéme jour de Septembre, qui se rencontre justement vers la pleine Lune du mois que les Atheniens appellent *Metagitnion*, tout le monde étant assemblé au Capitole, Horatius aprés avoir achevé toutes les autres ceremonies, tenoit déja un des poteaux, tous les assistants étoient attentifs à son action avec un religieux silence, & il alloit prononcer la priere solemnelle de la consecration, lorsque Marcus Valerius frere de Publicola, qui s'étoit tenu fort longtemps sur la porte du temple, pour épier ce moment, luy cria, *Horatius, ton fils est mort de maladie dans le camp.* Cela déplût extremement à tous ceux qui l'entendirent; mais le Consul nullement troublé ne fit que répondre ce peu de paroles, *Qu'on jette son corps où l'on voudra; je ne prens point de part à cette nouvelle*, & acheva la consecration. C'étoit une ruse de Valerius pour l'empêcher de l'achever; mais on n'en doit pas moins admirer la constance & la fermeté de cet homme, soit qu'il se fust apperceu promptement du mensonge, ou que croyant la mort de son fils tres veritable, il eust eu la force de se maintenir dans la même assiette sans être émû.

Le jour des ides de Septembre.

Car ils le prenoient pour un présage trés funeste.

Il arriva la même chose pour la consecration du second temple; car ce premier, qui avoit été bâti par Tarquin & con-

consacré par Horatius, ayant été brûlé pendant les guerres civiles, Sylla le rebâtit ; mais Catulus le consacra, la mort n'ayant pas donné le temps à Sylla d'en faire la dedicace. Ce second temple fut encore brûlé dans la sedition de Vitellius, & Vespasien entre plusieurs autres grands bonheurs eut encore celuy de le relever de fond en comble, & de ne le pas voir ruïné, comme il le fut bien-tôt aprés. En quoy il surpassa d'autant la felicité de Sylla, que Sylla finit ses jours avant que de consacrer son temple, & que cet Empereur mourut avant que de voir le sien perir par l'embrasement qui consuma le Capitole peu de temps aprés sa mort. Domitien le rebâtit la quatriéme fois, & en fit la dédicace. On dit, que, pour les seuls fondements du premier, Tarquin avoit dépensé quarante mille marcs d'argent ; mais tout le bien du plus riche particulier de Rome ne suffiroit pas pour payer la seule dorure du quatriéme, qui subsiste aujourd'huy, laquelle a coûté plus de douze mille talents. Ses colonnes sont de marbre Pentelique ; elles étoient d'une longueur admirablement proportionnée à leur grosseur ; nous les avons vû à Athenes ; on a voulu les retailler & les repolir à Rome, & ce second travail a plus gâté leur symmetrie, que relevé leur beauté, car en les affoiblissant & en les rendant trop menuës, il leur a fait perdre toute leur grace, qui consistoit dans la proportion. Aprés avoir admiré la magnificence de ce Capitole,

Il fut brûlé quatre cens vingt trois ans aprés qu'il eut été consacré.

Ce second temple ne subsista que 115. ans.

93. ans aprés.

Douze cens mille livres.

Douze mille talens sont vingt & un million six cens mille livres.

Marbre tiré des carrieres de l'Attique prés du bourg Pentele.

Ignorance des Architectes de Rome du temps de Domitien.

tole, si l'on voyoit dans le Palais de Domitien, une de ses galleries, ou une de ses salles, ou ses bains, ou l'appartement des femmes, il n'y a personne, qui, comme le Poëte Epicharmus disoit à un prodigue, *Tu n'es pas liberal, mais tu es malade, tu ne sçaurois vivre sans donner* ; ne dist de même à ce Prince, *Tu n'es, ni magnifique, ni pieux envers les Dieux, mais tu es malade, tu ne sçaurois vivre sans bâtir, & comme le Midas de la fable, tu souhaitterois que tout devinst entre tes mains & marbre & or.* Mais en voila assez sur cette matiere.

Beau jugement de Plutarque sur les bâtimens trop magnifiques de Domitien.

Aprés que Tarquin eut perdu la bataille, où son fils Aruns fut tué en combattant contre Brutus, il se retira à Clusium vers Lars Porsenna, le plus puissant des Rois qui fussent alors en Italie, & qui passoit pour trés magnanime & trés genereux. Ce Prince luy promit de le secourir de toutes ses forces, & envoya d'abord sommer les Romains de recevoir leur Roy, ce que les Romains refuserent. Sur ce refus Porsenna leur declara la guerre, les avertit & du temps qu'il iroit à eux, & des lieux qu'il attaqueroit ; & partit en effet, comme il l'avoit dit, avec une grosse armée. Publicola qui étoit absent, & qui venoit d'être éleu Consul pour la seconde fois avec Titus Lucretius, revint à Rome, & voulant surpasser en grandeur de courage le Roy Porsenna, il se mit à bâtir la ville de Siglivria malgré l'approche de ses troupes, & aprés l'avoir fortifiée avec beaucoup de

Dans le Latium & prés des Hernïques. On croit que c'est Signia.

C'étoit une garnison & non pas une colonie.

dépense, il y envoya une colonie de sept cens habitans, pour faire voir qu'il mépri-soit cette guerre, & qu'il n'avoit que trop de forces pour la soûtenir. Cependant Porsenna s'approche du Janicule, l'attaque, pousse la garde, & la poursuit si vivement, qu'il seroit entré avec elle dans Rome, si Publicola n'eust paru à la tête de ses troupes, & n'eust arrêté le vainqueur. Il donna un grand combat sur le bord du Tybre, & soûtint tout l'effort des ennemis, jusqu'à ce qu'accablé par le nombre, & tout couvert de blessures, il tomba presque sans vie, & fut emporté par ses soldats. Son Collegue ayant eu le même sort, les Romains plierent & s'enfuïrent dans Rome; les ennemis les suivoient de si prés, qu'ils alloient se saisir du pont de bois, & prendre la ville lorsqu'Horatius Cocles, & avec luy deux vieux Officiers des plus nobles familles, Herminius, & Spurius Lartius, les arrêterent à la tête du pont. Horatius avoit eu le surnom de Cocles, qui signifie *Borgne*, parce qu'il avoit perdu un œil à la guerre, ou selon d'autres, parce qu'il étoit extremement camus, & que le haut de son nez étoit si enfoncé dans la tête, que rien ne separoit ses deux yeux, & que ses sourcils étoient joints; de sorte que le peuple voulant l'appeller *Cyclope*, se méprit & l'appella *Cocles*, nom qui luy demeura. Horatius donc défendit seul l'entrée du pont aux Toscans, pendant que ses compagnons le coupoient derriere luy. Il se

Le pont Sublicius.

jetta

jetta ensuite tout armé dans le Tybre & le passa à la nage, quoyqu'il eust receu dans la cuisse un coup de pique. Publicola, frappé d'admiration pour la valeur heroïque de ce jeune homme, obligea sur le champ les Romains à se cottiser, & à luy donner chacun autant qu'ils dépensoient en un jour. Il luy fit aussi distribuer autant de terre qu'il en peut labourer luy-même depuis le matin jusqu'au soir, & luy éleva dans le temple de Vulcain une statuë de bronze, pour le consoler de sa blessure qui le rendoit boiteux.

Avec plusieurs autres blessures.

Liberalité des Romains envers Horatius Cocles.

Pendant que Porsenna tenoit la ville étroittement assiegée, il luy vint de Toscane un nouveau renfort de troupes, qui firent un si grand ravage dans tout le territoire de Rome, que la famine commençoit à travailler les Romains. Publicola, nommé Consul pour la troisiéme fois, vit bien qu'il n'avoit d'autre party à prendre que de garder la ville sans combattre contre Porsenna; mais il falloit absolument chasser ces Toscans qui venoient faire le degât jusqu'à ses portes. Il leur dressa donc une embuscade & il en tua cinq mille sur la place.

Peu de jours aprés C. Mucius fit cette grande action, dont tout le monde parle, & que l'on conte fort diversement. Je vay l'écrire de la maniere qu'elle me paroît la plus vray-semblable. C. Mucius étoit un jeune homme considerable par sa naissance, & plus encore par son merite, car il avoit toutes les vertus, sur tout les vertus

Entrepriſe de Mucius Scævola.

guerrieres. Il fit deſſein de tuer Porſenna. Il prit donc un habit Toſcan, & comme il ſçavoit fort bien la langue Toſcane, il paſſa dans le camp des ennemis, entra dans le quartier du Roy, penetra dans la ſalle où il donnoit audience, fit le tour du ſiege où il étoit aſſis avec ſes principaux Officiers, & ne connoiſſant pas certainement lequel étoit Porſenna, & n'oſant le demander, de peur de ſe découvrir, il s'addreſſa à celuy qui luy parut être le Roy, & luy plongea ſon épée dans le ſein. On le ſaiſit en même temps, & on l'interroge. Il y avoit vis-à-vis du Roy un brazier plein de feu; qu'on avoit apporté pour un ſacrifice qu'il vouloit faire; Mucius, ſans balancer, mit ſa main droite ſur ces charbons ardens, & pendant qu'elle brûloit, il regarde fixement Porſenna d'un air menaçant & ſans changer de viſage, juſqu'à ce que Porſenna, étonné de cette intrepidité & de cette force, commanda qu'on le laiſſât aller, & luy-même luy rendit ſon épée qu'il prit de la main gauche, d'où l'on veut qu'il ait été appellé *Scævola*, qui ſignifie *gaucher*. En prenant ſon épée, il dit au Roy, *Tu n'as pû m'effrayer par tes menaces, Porſenna, & tu m'as vaincu par ta generoſité? Je te découvriray donc par reconnoiſſance un ſecret, que la force n'auroit pû m'arracher. Trois cens Romains, qui ont fait le même ſerment que moy, ſont répandus dans ton camp, & n'attendent pour te tuer que le moment favorable. Le ſort a voulu que j'aye tenté le premier l'entrepriſe, &*

je ne me plains pas de la Fortune qui m'a envié la gloire d'y réuſſir, puiſqu'elle m'a empêché de tremper mes mains dans le ſang d'un ſi grand homme, & qui eſt bien plus digne d'être l'amy des Romains que leur ennemy. Porſenna ajoûta foy à ſes paroles, & en fut plus diſpoſé à écouter des propoſitions d'accommodement, moins, à mon avis, par la crainte de trois cens hommes dont il étoit menacé, que par l'admiration qu'il eut pour la vertu des Romains, & pour la grandeur de leur courage. Quoyque tous les Ecrivains generalement appellent ce perſonnage, Mucius Scævola, Athenodorus Sandon, dans un livre qu'il a adreſſé à Octavie ſœur d'Auguſte, prétend qu'il s'appelloit auſſi Poſthumius.

Son veritable nom étoit C. Mucius Cordus.

Publicola, qui voyoit que l'inimitié de Porſenna n'étoit pas tant à craindre pour Rome, que ſon amitié & ſon alliance étoient à rechercher, ne demandoit qu'à le prendre pour Juge des differends qu'il avoit avec Tarquin, lequel il fit ſommer pluſieurs fois de venir défendre ſa cauſe devant le Roy, s'engageant de faire voir qu'il étoit le plus méchant de tous les hommes, & que c'étoit avec juſtice qu'on l'avoit chaſſé. Tarquin répondit fierement & avec des paroles dures, qu'il ne reconnoiſſoit point de Juge & moins Porſenna que tout autre, puiſqu'il étoit capable de l'abandonner & de violer la foy jurée. Porſenna irrité & deſabuſé par cette réponſe, & d'ailleurs fortement ſol-

licité par son fils Aruns, qui s'interessoit pour Rome, offrit la paix aux Romains, à condition qu'ils luy rendroient les terres qu'ils avoient conquises dans la Toscane, avec les prisonniers qu'ils avoient faits, & qu'en échange ils retireroient leurs transfuges. Les Romains accepterent ces offres, & donnerent pour ostages dix jeunes hommes de famille Patricienne avec autant de filles, parmy lesquelles étoit Valeria fille de Publicola. Sur la foy du traitté Porsenna avoit déja congedié la plus grande partie de son armée, lorsque ces filles, qui étoient en ôtage, eurent envie de s'aller baigner & descendirent sur le bord du Tibre, dans un lieu où le rivage se courbant en croissant, embrasse une partie du fleuve, & conserve ses eaux tranquilles, en les couvrant par ses deux bras contre la fureur des flots. Quand elles virent qu'elles étoient seules, & qu'il n'y avoit, ni gardes, ni passants de leur côté, ni batteaux de l'autre, elles prirent la resolution de traverser la riviere à la nage malgré sa profondeur, & sa rapidité. Il y en a qui disent qu'il y en eut une nommée Clelie qui passa à cheval, en exhortant les autres qui nageoient, & en les encourageant à la suivre. Elles n'eurent pas plûtôt gagné l'autre bord, qu'elles allerent se presenter à Publicola, qui, bien loin d'admirer & de loüer cette action, en fut tres fâché, craignant qu'on ne le soubçonnât d'être moins jaloux de sa parole que Porsenna, & que l'on ne prît

La canton des sept bourgs dont il a été parlé dans la vie de Romulus.

prît l'audace de ces filles pour une perfidie des Romains. Il les fit donc reprendre sur l'heure même, & les renvoya à Porsenna. Tarquin en étant averti, dressa une embuscade à ceux qui les ramenoient, & les attaqua à leur passage; ils se défendirent vigoureusement, quoyque fort inferieurs en nombre. Pendant le choc Valeria passa au travers des combattans, & se sauva avec trois esclaves; ses compagnes demeurerent au milieu des armes avec un tres grand danger. Le bruit n'en vint pas plûtôt au fils de Porsenna, qu'il monta à cheval, & alla à leur secours avec une extrême diligence. Son arrivée mit les gens de Tarquin en fuite & dégagea les Romains. Porsenna voyant ces filles de retour, voulut connoître celle qui avoit encouragé les autres, & qui leur avoit donné l'exemple. Quand on la luy eut montrée, & qu'on luy eut dit qu'elle se nommoit Clelie, il l'a regarda avec un visage doux & serein, & ayant commandé qu'on luy amenât le plus beau cheval de son écurie avec le plus riche harnois qu'il eût, il luy en fit present. Ceux qui prétendent, qu'il n'y eut que Clelie qui passa le Tibre à cheval, se servent de ce témoignage comme d'une preuve incontestable. Mais les autres soûtiennent que le Roy donna à Clelie cette marque de distinction, pour honorer cette audace virile avec laquelle elle avoit inspiré aux autres un si hardi dessein. Quoyqu'il en soit, on voit encore dans la rue sacrée du cô-

té qui mene au mont Palatin, la statuë équestre de cette fille. Les uns disent, que c'est la statuë de Valerie, les autres celle de Clelie.

Quand Porsenna eut conclu la paix avec les Romains, il leur fit voir avant son départ sa liberalité & sa magnificence en plusieurs choses, & sur tout, en ce qu'il ordonna à ses troupes de n'emporter du camp que leurs armes, & d'y laisser tous les vivres & toutes les richesses dont il étoit plein, qu'il donna à la ville. C'est pourquoy encore aujourd'huy, quand les Romains vendent à l'encan quelques biens qui appartiennent au public, ils font crier dans la premiere publication que ce sont les biens de Porsenna, pour luy rendre des actions de graces dignes de son bien-fait, en honorant ainsi sa liberalité d'une reconnoissance éternelle. On luy éleva aussi vis-à-vis du lieu où se tenoit le Senat, une statuë de bronze d'un ouvrage grossier & antique.

L'année suivante, les Sabins entrerent en armes dans les terres des Romains. On nomma Consuls, Marcus Valerius frere de Publicola & Posthumius Tubertus. Ces Consuls ne faisant rien, que par le Conseil & sous les yeux de Publicola, Marcus Valerius gagna deux grandes batailles, contre les Sabins, dans la derniere desquelles il leur tua treize mille hommes sans en perdre un seul des siens. Outre l'honneur du triomphe qu'on luy decerna pour ces vic-

victoires, on luy fit bâtir aux dépens du public sur le mont Palatin une maison qui avoit celà de particulier, qu'au lieu que les portes de toutes les autres maisons s'ouvroient en dedans, les siennes s'ouvroient en dehors dans la ruë; privilege qu'on luy accorda, afin qu'il ne pût jamais ouvrir sa porte qu'il ne prît quelque chose sur le public. On dit qu'anciennement en Grece toutes les maisons s'ouvroient de cette maniere; ce que l'on infere des anciennes comedies où l'on voit toûjours que ceux qui veulent sortir dans la ruë font du bruit à la porte avant que d'ouvrir, afin que les passants s'éloignent & évitent d'être poussez ou blessez.

Comme on le voit par les pieces de Plaute & de Terence qui sont tirées du Grec.

Aprés Marcus Valerius, Publicola fut fait Consul pour la quatriéme fois, parce que l'alliance des Sabins avec les Latins, faisoit apprehender une guerre plus dangereuse que la precedente, & que la ville se trouvoit saisie d'une crainte superstitieuse, sur ce que toutes les femmes grosses se blessoient, & qu'il n'y avoit point d'enfant qui vint à terme. Publicola consulta les livres des Sibylles, fit des sacrifices à Pluton, renouvella certains jeux qui avoient été ordonnez par un ancien oracle de Delphes, & aprés avoir fait renaître par ce moyen dans cette ville abbatuë quelque rayon d'esperance, comme si les Dieux étoient appaisez, il songea à se mettre à couvert des menaces des hommes; car on n'entendoit parler que des ligues & des grands pre-

Avec Titus Lucretius qui avoit déja été Consul avec Publicola.

paratifs de guerre qu'on faiſoit contre les Romains. Il y avoit en ce temps-là un Sabin nommé Appius Clauſus, qui avoit de grands biens, qui s'étoit rendu recommandable par ſa force & par ſon courage, & qui paſſoit pour le plus éloquent & le plus vertueux de tous les Sabins. Cet homme n'avoit pû éviter le ſort de tout ce qu'il y a de grand, qui eſt d'attirer l'envie; car ſous pretexte qu'il vouloit empêcher cette guerre, on l'avoit accuſé de favoriſer les Romains, & de vouloir accroître leur puiſſance, pour s'en ſervir à aſſujettir ſa patrie, & à s'en rendre le Tyran. Voyant donc que le peuple prêtoit volontiers l'oreille à ces calomnies, & qu'il étoit haï des gens de guerre, & de tous ceux qui ne vouloient pas entendre parler de paix, & craignant qu'on ne l'appellât en juſtice, il avoit fait venir à ſon ſecours un tres grand nombre de ſes parens & de ſes amis, & formé dans ſon pays un party qui avoit été la ſeule cauſe du retardement de cette guerre. Publicola qui n'oublioit rien, non ſeulement pour être informé de ce qui ſe paſſoit parmy eux, mais encore pour fomenter & irriter ces diviſions, avoit auprés de Clauſus des gens affidez & habiles, qui luy diſoient de ſa part, que Publicola le croyoit trop juſte & trop homme de bien pour vouloir ſe vanger contre ſa patrie de l'injuſtice de ſes Citoyens, quelque mauvais traittemens qu'il en eût receus; mais que s'il vouloit ſe de-

Tous les Sabins étoient liguez avec Fidenes & Camerie.

Addreſſe de Publicola pour gagner un homme de bien.

rober à leur haine & ſe mettre à couvert de leur fureur, il ſeroit receu dans Rome, & en public & en particulier, avec tous les honneurs qui étoient dûs à ſon merite, & qu'il pouvoit attendre de la magnificence des Romains. Clauſus aprés avoir ſouvent penſé à cette propoſition, trouva que c'étoit le meilleur party qu'il pût prendre dans la neceſſité où il étoit reduit. Ayant donc aſſemblé ſes amis, & ceux-cy en ayant attiré encore d'autres, il enleva aux Sabins cinq mille hommes avec leurs eſclaves, leurs femmes & leurs enfans & les mena à Rome. C'étoit-là ce qu'il y avoit de plus paiſible dans le pays, & qui étoit le plus accoûtumé à une vie douce & tranquille. Publicola qui étoit averti de leur marche, les receut à bras ouverts, & avec toutes ſortes de bons traitemens; car dés l'entrée, il leur donna à tous le droit de Bourgeoiſie, & diſtribua à chacun deux arpens de terre le long de la riviere de l'Amo. Il y en donna vingt cinq à Clauſus, & l'honora de la dignité de Senateur. Clauſus ayant commencé par-là d'avoir part à l'adminiſtration de la Republique, ſe conduiſit avec tant de prudence & de ſageſſe, qu'il parvint au plus haut degré de l'authorité, du credit & de la puiſſance, & laiſſa aprés luy la famille des Claudiens, qui en Nobleſſe ne le cede à aucune des plus anciennes maiſons de Rome.

Plutarque ajoûte cela, parce qu'on ne gagne rien quand on attire à ſoy des gens ſeditieux qui n'aiment que le trouble. C'eſt s'affoiblir au contraire & fortifier ſes ennemis.

Le Teveron, riviere qui ſe décharge dans le Tybre au deſſous de Fidenes.

Sa retraite ayant appaiſé la ſedition parmy les Sabins, ceux qui gouvernoient le

peuple par leur éloquence, ne luy permirent pas de demeurer en repos ; car ils ne cessoient de luy representer avec de grandes lamentations, quelle honte ce seroit, que Clausus fugitif & leur ennemy declaré fist par sa fuite, ce qu'il n'avoit pû faire par sa presence, & qu'il les empêchât de se vanger des Romains. Les Sabins partent donc avec une puissante armée, vont camper prés de Fidenes, & ayant caché deux mille hommes dans des lieux creux & couverts, ils devoient le lendemain dés la pointe du jour envoyer quelque cavalerie enlever du bestail jusqu'aux portes de Rome, avec ordre, quand on sortiroit sur eux, de reculer jusqu'à ce qu'ils eussent attiré l'ennemy dans l'embuscade. Publicola informé le même jour de ce dessein par des transfuges, pourvoit à tout, & partage ses troupes. Dés le soir même il envoye Posthumius Balbus avec trois mille hommes de pied, se saisir des hauteurs sous lesquelles les Sabins étoient cachez, donne ordre à son Collegue Lucretius, de prendre ce qu'il y avoit de plus leger & de plus dispos dans la ville pour repousser les fourageurs, & luy avec le reste de ses troupes, va faire un grand circuit, & enveloppe les ennemis par derriere. Le matin il se leva un broüillard fort épais. Posthumius à la pointe du jour fond du haut de ces côteaux avec de grands cris sur ceux qui étoient au dessous de luy, pendant que Lucretius de son côté tombe sur les coureurs, & que Publicola donne

ne dans leur camp. Voilà donc les Sabins battus par tout, & dans un trés grand desordre. Une des principales causes de leur perte fut l'esperance qu'ils avoient tous que leurs compagnons étoient plus heureux, car dans cette pensée, au lieu de combattre & de faire tête à l'ennemy, ils prenoient la fuite ; ceux du camp alloient vers ceux qui étoient en embuscade, & ceux cy tâchoient de regagner le camp ; mais les uns & les autres trouvoient des gens qui avoient plus besoin de secours qu'ils n'étoient en état d'en donner, & tomboient entre les mains de ceux qu'ils vouloient fuïr, qui les tuoient sans aucun danger. Tous les Sabins auroient été taillez en pieces sans la Ville de Fidenes, qui en retira quelques-uns, & qui sauva sur tout ceux qui échaperent de la défaite du camp, & qui pûrent gagner cet azyle ; les autres, qui ne pûrent y arriver à temps, furent tuez ou faits prisonniers. Les Romains qui avoient accoûtumé de faire honneur à leurs Dieux de toutes les grandes choses qui leur arrivoient, attribuerent cette victoire à la seule bonne conduite de leur Capitaine ; car ceux qui avoient été à l'action disoient tout haut que Publicola leur avoit livré leur ennemy pieds & poings liez, & qu'ils n'avoient eu qu'à tuer. Le peuple se refit de ses pertes passées par les dépoüilles & par la vente des prisonniers ; & Publicola, aprés avoir triomphé & remis la ville entre les mains de ceux qui luy succederent, mourut

Comme si la bonne conduite d'un general ne venoit pas de Dieu.

Second triomphe de Publicola.

mourut comblé d'honneurs, aprés avoir passé toute sa vie dans ce que le monde estime de plus beau & de plus grand autant que les hommes le peuvent faire sur la terre. Les Romains, comme si tout ce qu'ils avoient fait en sa faveur pendant sa vie pour luy témoigner leur reconnoissance n'étoit rien, & qu'ils luy fussent encore redevables de tous les services qu'il avoit rendus à la Republique, ordonnerent qu'il seroit enterré aux dépens du public, & chacun contribua un quatrin pour ses funerailles. Les femmes resolurent aussi d'en porter le deüil un an entier, ce qui fut trés honorable à sa memoire. On ordonna encore qu'il seroit enterré dans la Ville prés du lieu appellé Velia, & qu'à perpetuité ce seroit là le tombeau de tous ceux de sa race; mais aujourd'huy on n'y enterre plus personne de sa maison; on en fait seulement la ceremonie, car on porte le corps dans ce même endroit; il y a un homme qui tenant à la main une torche allumée, la met sous le tombeau, & un moment aprés l'en retire, pour témoigner par là que le mort a bien le droit d'être enterré dans ce même lieu auprés de ses Ancêtres, mais qu'il renonce volontairement à cet honneur, & on va l'enterrer en même temps hors de la ville.

Ses funerailles. Quadrans, le quater d'un sol Romain; c'est-à-dire, un peu plus d'un denier.

C'étoit un fort grand honneur en Italie comme en Grece d'être enterré dans la Ville.

LA COMPARAISON

De Solon & de Publicola.

IL y a dans cette comparaison une chose bien singuliere, & qui ne se rencontre dans aucune de celles que nous avons faites; C'est qu'icy l'un se trouve l'Imitateur, & l'autre le Heraut de celuy qui luy est comparé. En effet la declaration que Solon fit à Crœsus sur la felicité, convient beaucoup mieux à Publicola, qu'à Tellus. Veritablement Solon dit que Tellus fut trés heureux, parce qu'il vêcut en homme de bien, qu'il laissa des enfans qui luy succéderent, & qu'il mourut glorieusement. Cependant il ne parle de luy dans aucun de ses poëmes, comme d'un homme d'une éminente vertu; ses enfans n'ont point été connus dans le monde, & luy-même ne parvint jamais à aucune dignité; au lieu que Publicola pendant qu'il a vêcu, a été le premier des Romains en reputation & en puissance; & encore de nôtre temps, six cens ans aprés sa mort, les plus grandes & les plus illustres maisons de Rome, comme les Publicola, les Messala & tous les Valeriens, tirent de luy toute leur noblesse. Tellus fut tué dans une bataille en homme de cœur, gardant son poste & combattant pour son

Publicola imitateur de Solon, & Solon heraut de Publicola.

son pays ; mais Publicola, aprés avoir tué ses ennemis, ce qui est plus heureux que d'être tué, aprés avoir vû sa patrie victorieuse & florissante par son ministere & sous sa conduite, & receu les honneurs & les triomphes qui luy étoient dûs, mourut de la mort que Solon souhaittoit avec tant de passion, & qu'il trouvoit si heureuse. Bien plus, le souhait que Solon fait dans sa réponse à Mimnermus sur la durée de la vie, où il dit, *que je ne meure point sans être regretté, que mes amis arrosent mon tombeau de leurs larmes, qu'ils y donnent des marques sensibles de leur douleur*, ne sert qu'à mieux marquer le bonheur de Publicola ; car il ne fut pas seulement pleuré de ses parens & de ses amis, mais de toute la ville. Je ne sçay combien de milliers de personnes furent plongez par sa mort dans la tristesse & dans le deüil, & toutes les Dames Romaines le pleurerent, comme si elles eussent perdu leur fils, leur frere ou leur mari. Pour ce qui est du bien, Solon disoit, *qu'il souhaittoit des richesses ; mais qu'il ne vouloit pas des richesses injustes, parce qu'elles attirent la vengeance Divine tôt ou tard* ; & Publicola eut non-seulement le bonheur de s'enrichir sans injustice, mais encore celuy de dépenser son bien honorablement, en secourant ceux qui en avoient besoin ; de sorte que, si Solon a été le plus sage de tous les hommes, Publicola en a été le plus heureux, puisque toutes les choses que le premier a desirées, comme les plus

Plutarque appelle un grand bonheur d'employer son bien au soulagement des pauvres.

plus grands & les plus agreables de tous les biens, le dernier les a acquises & en a joüi jusqu'à la mort. C'est ainsi que Solon a fait honneur à Publicola en loüant sa felicité ; & que Publicola en a fait à Solon, en le suivant comme le plus parfait modele qu'on puisse proposer aux Politiques pour la conduite d'un Etat populaire ; car en retranchant de son Consulat le faste & l'orgueil, il le rendit doux & supportable à tout le monde. Il se servit aussi de plusieurs loix de Solon ; il fit le peuple maître de créer à son gré les Magistrats, & permit d'appeller au peuple de tous les jugemens des Juges superieurs, comme Solon l'avoit fait à Athenes ; & s'il ne crea pas comme luy un nouveau Senat, il augmenta de moitié celuy qui étoit déja établi. Pour ce qui est des Questeurs, ou Tresoriers, il les institua particulierement, afin que le premier Magistrat, s'il étoit homme de bien, eust le temps de penser à de plus grandes choses ; &, s'il étoit méchant, qu'il ne pût être tenté de commettre de plus grandes injustices, lorsqu'il se verroit le maître des affaires & du tresor. La haine des Tyrans fut encore plus forte dans Publicola que dans Solon ; car celuy-cy voulut qu'on ne condamnât à la mort ceux qui étoient accusez d'aspirer à la Tyrannie, qu'aprés leur entiere conviction ; & Publicola permit de les tuer avant que de les mettre en justice. Solon se glorifioit avec raison d'avoir refusé la Monarchie, lorsque les affaires l'y appelloient & que

Solon le plus parfait modele pour le Gouvernement populaire.

Pourquoy un premier Magistrat ne doit pas avoir le maniment des Finances.

que les Citoyens étoient disposez à le recevoir pour Maître. Mais il n'est pas moins glorieux à Publicola d'avoir rendu douce & populaire la puissance Tyrannique du Consulat, & de ne s'être pas servi de toute l'autorité qu'il avoit. Aussi Solon avoit-il bien connu avant Publicola, que c'étoit la meilleure maniere de gouverner un Etat; car il dit, que *jamais le peuple n'est plus obéïssant & plus souple que lorsqu'on ne luy donne, ni trop, ni trop peu de liberté.* Mais une chose particuliere à Solon, c'est l'abolition des dettes, qui fut le moyen le plus efficace pour asseurer la liberté à ses Citoyens. Car c'est en vain que les loix établissent l'égalité; si les pauvres sont accablez de dettes, cette égalité ne subsiste qu'en idée, & lorsqu'ils semblent le plus joüir de leur liberté sous l'autorité des loix, comme lorsqu'ils sont Juges, ou Magistrats, ou qu'ils donnent simplement leurs suffrages, c'est alors qu'ils sont le plus esclaves, & qu'ils ne font qu'obéïr aux ordres qu'ils ont receus de leurs creanciers. Et ce qu'il y a encore dans cette action de plus merveilleux & de plus considerable, c'est que toute abolition de dettes est ordinairement suivie de seditions, & que celle-cy est la seule qui ait eu un effet contraire; car Solon s'en servit si à propos, comme d'un remede hazardeux, mais trés fort, qu'il appaisa une sedition déja fort violente, sa vertu & sa réputation ayant dissipé & amorti tout

Car il est plus difficile de se moderer dans une puissance dont on est en possession.

Le trop & le trop peu de liberté dangereux dans un Etat.

L'égalité ne peut subsister entre les débiteurs & leurs creanciers.

Abolition de dettes cause des seditions, comme les Romains l'ont souvent éprouvé.

tout ce qu'il pouvoit y avoir de honteux & de suspect dans cette entrepriſe. Que s'il faut considerer toute la suite de leur gouvernement, on trouvera les commencemens de Solon plus éclattans & plus illustres; car il ouvrit le chemin, ne suivit personne, & fit par luy-même, sans le secours d'autruy, la plûpart des grandes choses qu'il executa, mais la fin & l'issuë de Publicola paroîtra plus heureuse & plus digne d'envie. En effet Solon vit avant sa mort sa politique renversée; au lieu que celle de Publicola maintint sa ville & la conserva jusqu'aux guerres civiles; & la cause de cette difference, c'est que Solon, aprés avoir établi ses loix, les abandonna à leurs tables & à leurs rouleaux, & sortant d'Athenes, les priva du seul secours qui pouvoit les appuyer & les défendre; Au lieu que Publicola ne quitta jamais Rome, & que tenant toûjours le gouvernail, il soûtint & anima par sa presence celles qu'il avoit établies, & les mit dans une entiere sûreté. Solon connut les desseins & les menées de Pisistrate, & s'y opposa inutilement, il vit à ses yeux établir la Tyrannie & asservir son pays; & Publicola abolit & extermina dans le sien une Royauté florissante depuis long-temps & qui étoit trés redoutable. Sa vertu se trouva proportionnée à ce grand dessein, & sa puissance, aidée par la Fortune, seconda heureusement sa vertu. Quant à leurs exploits de guerre, il y a entre eux une tres grande difference, car même

Platées, Ville de la Beotie prés du fleuve Asopus.

même Deimachus de Platées n'attribuë pas à Solon l'entrepriſe contre les Megariens, comme nous l'avons dit dans ſa vie; au lieu que Publicola gagna pluſieurs grandes batailles, où il ne fit pas ſeulement le devoir de General, mais celuy de Soldat. Que ſi l'on examine leur conduite dans les affaires civiles, on trouvera que Solon n'oſa conſeiller aux Atheniens d'aller reprendre Salamine, que par maniere de jeu, & en contrefaiſant le fou, & que Publicola s'expoſa ſans balancer à un danger encore plus évident dans une occaſion plus importante; Il s'éleva contre Tarquin, decouvrit les intelligences qu'il avoit à Rome, empêcha ſeul ſes complices d'échaper, & les ayant fait punir comme ils meritoient, il ne chaſſa pas ſeulement les Rois, mais acheva de ruïner toutes leurs eſperances. S'il ſe porta avec tant de vigueur, & ſans jamais ſe dementir dans les affaires qui demandoient de la reſolution & de la fermeté, & où il falloit combattre, il ne ſe conduiſit pas moins bien dans celles qui ſe traittent ſans armes par la ſeule negociation, & où la douceur de la perſuaſion a plus de pouvoir que la force; car il ſceut ſi bien adoucir & gagner Porſenna, que d'un ennemy trés redoutable & même invincible, il en fit l'amy des Romains.

C'eſt-à-dire, lineal'entrepriſe contre Salamine, occupée par les Megariens.

Quelqu'un pourra m'oppoſer icy que Solon remit les Atheniens en poſſeſſion de Salamine qu'ils avoient perduë, & que Publicola rendit les terres que les Romains poſſedoient dans la Toſcane. Mais j'ay à répon-

Comment il faut conſiderer les actions des hommes pour en bien juger.

Definition du bon politique.

répondre, qu'il faut conſiderer les actions des hommes par rapport au temps qu'elles ont été faites. Car un ſage Politique eſt un homme ſouple, qui ſe gouvernant diverſement ſelon les occaſions, & prenant toûjours les choſes par l'endroit qu'elles preſentent, ſçait ſauver le tout par la perte d'une partie, & gagner beaucoup en donnant peu; c'eſt ce que fit Publicola; car en rendant quelques terres étrangeres, il conſerva tout ſon pays; & au lieu que les Romains ne pouvoient qu'à peine & par une eſpece de miracle garder leur ville, il les rendit maîtres du camp de ceux qui les aſſiegeoient, & en prenant ſon ennemy même pour Juge des differends qu'il avoit avec Tarquin, il gagna ſa cauſe, & avec la victoire, il eut encore toutes les choſes qu'il auroit volontiers données pour l'achepter; car non-ſeulement Porſenna conſentit à la paix; mais il donna encore tout ſon équipage, & toutes les proviſions de guerre & de bouche qu'il avoit dans ſon armée, jugeant de la vertu & de la generoſité de tous les Romains par celle de leur Conſul.

Fin de la vie de Publicola.

RE-

REMARQUES SUR LA VIE DE PUBLICOLA.

Page 505. *IL étoit descendu de cet ancien Valerius qui contribua plus que personne à mettre la paix entre les Romains & les Sabins.*] Il descendoit de ce Volesus Valerius qui étoit un des trois personnages les plus considerables qui suivirent Tatius à Rome.

Ibid. *Quoyque Rome fut encore alors sous la domination des Rois, ne laissa pas de se rendre considerable par son éloquence.*] Cela est fondé sur cette opinion assez generale, qu'il n'y a rien de plus contraire à l'éloquence que la domination des Rois; car un esprit accoûtumé à la servitude ne peut rien produire de noble, ni de grand, la servitude étant comme une prison où l'ame décroît & se rapetisse. Et ce qui semble le prouver, c'est que l'éloquence a le plus fleuri dans les Etats qui ont été agités de troubles & de guerres civiles, & que ceux qui ont été bien policez, comme ceux de Lacedemone & de Crete, n'ont pas porté de grands Orateurs, non plus

plus que les Etats Monarchiques, où tout dépendant de la volonté d'un seul, les affaires se décident plus par le conseil que par l'éloquence. Philippe n'a jamais pû trouver dans ses Etats un Orateur à opposer à Demosthene; & à Rome on a vû mourir l'éloquence avec la liberté. Mais je crains bien que nous n'aimions à rejetter sur une cause étrangere un vice qui ne vient que de nous. Ce n'est nullement le Gouvernement Monarchique qui enerve nôtre esprit; ce sont nos passions; c'est le desir insatiable des richesses; c'est l'amour des plaisirs; c'est la paresse. On peut voir le dernier chapitre de Longin qui examine à fond les causes de la Décadence des esprits. Cependant il faut remarquer que Plutarque écrivoit ceci sous le Gouvernement Monarchique; & si cette liberté fait honneur à celuy qui écrit, elle en fait encore davantage au Prince qui la souffre. Je croy que c'étoit Trajan.

Et par ses richesses.] Cela étoit fort extraordinaire & fort remarquable; car Tarquin avoit abaissé toutes les plus grandes maisons de Rome, & dépoüillé les plus riches.

Que si l'Etat se changeoit en Republique.] Comme cela arrive presque toûjours à tous les Etats Tyranniques. Ils se changent en Democratie, en Gouvernement populaire. Aristote en a expliqué les raisons dans le v. Liv. de ses Politiques.

Et Tarquin le Superbe qui étoit monté au trône en foulant.] Il y a dans le texte, *non par*

par les bonnes voyes ; C'eſt-à-dire par le decret du Senat, par les ſuffrages du peuple, par des ſacrifices & par la faveur du ciel, qui devoit approuver l'élection par des ſignes favorables.

Mais en foulant aux pieds tous les droits divins & humains.] Car non-ſeulement il mépriſa les voyes ordinaires, mais il ſe fit un degré au trône du propre corps du Roy Servius Tullus ſon beaupere qu'il tua.

Non en Roy, mais en Tyran.] Car il abaiſſoit les Nobles, dépoüilloit les riches, ôtoit au peuple ſes privileges, & ſes loix, luy défendoit les aſſemblées tant ſacrées que politiques, & l'accabloit par des ouvrages ſerviles qui n'avoient point de fin.

S'en alla d'abord chez Valerius pour luy communiquer ſon deſſein.] Denys d'Halicarnaſſe & Tite-Live écrivent que Lucrece les avoit fait appeller avec ſon pere, qu'elle ſe tua en leur preſence, & que dans le même temps le deſſein fut pris de chaſſer les Rois.

Page 506. *On luy donna pour Collegue Collatin.*] Lucius Tarquinius fils d'Egerius neveu de l'ancien Tarquin. Il étoit appellé Collatin, parce qu'il étoit Gouverneur de Collatia. Tarquin le Superbe, & Egerius pere de Collatin étoient couſins germains.

Page 507. *Qui en ſoubçonnoit d'autres.*] Car non ſeulement parmi le peuple, mais auſſi parmi les Nobles, il y en avoit beaucoup à qui le degouſt de leur fortune preſente & l'eſperance d'une meilleure, faiſoient

ſoient ſouhaiter de vivre plûtôt ſous un Tyran que dans un Etat populaire.

Bientôt aprés on vit arriver d'autres Ambaſſadeurs.] Denys d'Halicarnaſſe dit que c'étoient les mêmes, qui n'ayant pû obtenir leurs premieres demandes ſe reduiſirent à cecy pour gagner du temps.

Page 508. *Que Brutus qui étoit homme inflexible & fort emporté courut à la place en criant que ſon Collegue étoit un traiſtre.*] Denys d'Halicarnaſſe dit au contraire que cela fut traité dans le Senat avec beaucoup de moderation de part & d'autre. Brutus opina qu'il falloit retenir les biens du Tyran qui étoient confiſquez à la Republique, & qu'on ne devoit pas luy donner les moyens d'entretenir des troupes, de faire la guerre aux Romains, & de les opprimer encore. Collatin s'oppoſant à Brutus, dit qu'on en vouloit aux Tyrans, & non pas à leurs richeſſes, que c'étoit aſſez de les avoir chaſſez, qu'il falloit éviter comme une infamie de donner ſujet de croire qu'on ne les avoit chaſſez que pour ſe rendre maîtres de leur bien, & qu'enfin il ne falloit pas leur donner un pretexte juſte ou plauſible de leur faire la guerre. Cette diſpute occupa le Senat pluſieurs jours : On trouva que l'advis de Brutus étoit plus utile, & celuy de Collatin plus honnête ; & la déciſion fut renvoyée au Peuple, au jugement duquel le plus juſte l'emporta ſur le plus utile d'une ſeule voix : choſe tres ſinguliere & tres remarquable, que dans une aſſemblée de peuple, & dans une affaire auſſi importante, le juſte

l'emporte sur l'utile, aprés qu'un Senat auguste n'a pû choisir entre ces deux partis.

Page 509. *Les uns & les autres étoient neveux du Consul Collatin par leur mere.*] Denys d'Halicarnasse ne le dit que des Aquiliens. Tite-Live semble être de l'opinion de Plutarque.

Et en avoit eu plusieurs enfans.] Denys d'Halicarnasse & Tite-Live ne parlent que de deux; mais Plutarque s'accommode icy au sentiment de ceux qui veulent, que Brutus eût d'autres enfans, de l'un desquels vint celuy qui tua Cesar. On peut voir la vie de Brutus.

C'étoit une stupidité contrefaite dont il se servit pour sauver sa vie de la cruauté des Tyrans.] Car Tarquin avoit déja fait mourir son pere & son frere.

Page 510. *En beuvant tous ensemble du sang d'un homme.*] Ce n'est pas qu'ils crussent que ce sang eust aucune vertu ; mais ils vouloient se lier par un grand crime, & se mettre dans la necessité d'être fidelles par le desespoir du pardon. Catilina pratiqua la même chose. Denys d'Halicarnasse & Tite-Live ne parlent point de cet horrible Sacrifice.

Ils ne prirent pas garde à un esclave nommé Vindex qui y étoit caché.] Denys d'Halicarnasse écrit au contraire qu'on le chassa avec les autres esclaves; mais que la curiosité le porta à se tenir à la porte, d'où il vit & entendit tout ce qui se disoit & qui se faisoit.

Et on donna les lettres à ses Ambassadeurs qui

qui étoient logez dans la même maison.] Je ne sçay pas d'où Plutarque a tiré cette particularité qui n'est nullement vraysemblable; car les Ambassadeurs ne logeoient pas chez des particuliers, aussi Denys d'Halicarnasse dit que les Aquiliens s'étoient chargez de rendre eux-mêmes ces lettres aux Ambassadeurs.

Pour tâcher de surprendre les lettres.] Car il ne doutoit pas que les Ambassadeurs ne les eussent portées au palais de Tarquin, pour les envoyer par quelqu'un de ses domestiques. Page 511.

Car les Romains n'estiment pas que ce fut une entreprise si grande, ni si difficile pour Romulus de fonder Rome.] C'est pour prouver ce qu'il vient de dire, que la gloire de Brutus doit entraîner nôtre jugement; Car puisqu'il est certain, du consentement même des Romains, qu'il n'avoit pas été si difficile de fonder Rome que d'établir la Republique, l'auteur de ce dernier dessein doit être regardé plûtôt comme un Dieu que comme un homme, & par consequent, que ce qu'il fit contre ses enfans fut l'effet, non de son insensibilité, mais de sa vertu. Page 513.

On le consacra à ce Dieu.] Mais il luy étoit déja consacré du temps même de Romulus, comme cela paroist par ses loix. Tarquin s'en étoit emparé & l'avoit converti à ses usages en y semant du bled. Page 515.

Et on l'appelle en Latin l'Isle des deux ponts.] Sans doute à cause du pont Fabrice qui la joignoit à la ville du côté du Capi- Page 516.

tole, & à cause du pont Cestius qui la joignoit à la même ville du côté du Janicule.

Page 517. *Que poussant leurs chevaux l'un contre l'autre.*] Tite-Live en parlant de cette action de Brutus, qui se battit contre le fils de Tarquin, fait une reflexion qui me paroist bien remarquable; car il dit, *Decorum erat tum ipsis capessere pugnam Ducibus: En ce temps-là il étoit glorieux aux Generaux mêmes de se battre.* Cette coûtume s'étoit elle perduë du temps de Tite-Live? Il veut dire apparemment que dans ce temps-là on n'avoit pas encore connu comme on le connoissoit alors, qu'il étoit honteux à un General de quitter la conduite d'une action generale, pour s'attacher à un combat particulier. Cela ne devoit pas déplaire à Auguste.

Page 518. *Et c'étoit sans doute quelque voix Divine.*] On dit que c'étoit la voix du Dieu Pan. Ce fut sans doute un artifice de Valerius, qui ne trouva pas de meilleur moyen pour redonner courage à ses troupes.

Page 519. *Cette oraison funebre est, dit-on, plus ancienne que toutes celles des Grecs.*] Car les Oraisons funebres ne commencerent en Grece qu'aprés la bataille de Marathon qui n'arriva que seize ans aprés la mort de Brutus. Avant cela les Grecs honoroient de jeux publics & de combats les funerailles des grands hommes, mais on ne lit nulle part qu'ils en fissent l'éloge publiquement. Ce que les Poëtes Tragiques ont dit, que Thesée loüa les fils d'Oedipe en

en les enterrant, est une pure flaterie pour Athenes. L'honneur de cette invention est dû aux Romains; mais ils ont eu aussi cet avantage, qu'ils y observoient plus d'équité & plus de justice. Car en Grece on n'honoroit de cet éloge public, que ceux qui étoient morts en combatant pour leur patrie; au lieu que les Romains l'accordoient à tous les grands hommes, de quelque maniere qu'ils eussent servi leur pays, jugeant avec raison que toutes les vertus meritent cette recompense.

Page 520. *Mais ils furent bien fâchez que l'envie eust fait abattre.*] Ils en étoient fâchez, & ils l'auroient encore condamnée, si elle n'eust pas été abatuë. Cela peint admirablement le peuple, dont Platon a fort bien dit, qu'il condamne & se repent, qu'il fait mourir quelqu'un & voudroit le ressusciter ensuite.

Dans le lieu où est aujourd'huy le temple de la Victoire.] Plutarque dit, *où est aujourd'huy le temple appellé vicus publicus*; mais qui peut jamais s'imaginer qu'il y ait eu à Rome un temple de ce nom? il faut, ou que ce passage soit corrompu, ou que Plutarque se soit trompé luy-même; & qu'ayant lû dans les Historiens Latins, *ubi nunc est templum vicæ potæ*, & ne l'ayant pas entendu, il ait mis à la place, *vicus publicus*. Mais il y a plus d'apparence que c'est une faute du texte. Voicy les propres termes de Tite-Live: *Delata confestim materia omnis infra Veliam, & ubi nunc vicæ potæ est, domus in infimo clivo*

ædificata. Tous les materiaux furent portés sur l'heure même sous le mont Velia, au pied duquel on luy bâtit une autre maison où est presentement le temple de Vica pota; c'est-à-dire de la Victoire; car les Anciens appelloient la Victoire de ce nom, qui signifie, non-seulement *vaincre*, mais *jouïr* & tirer tout le fruit de sa victoire, *vincere & potiri*. Les victoires ne sont plus victoires, quand on n'en tire pas le fruit.

Il ôta donc les haches à ses faisseaux.] Il ordonna que les Consuls ne feroient porter devant eux dans la ville queles faisseaux sans haches, & qu'on ne porteroit les haches qu'à la campagne.

Page 521. *Car il permit à tout le monde de demander la place qui vaquoit dans le Consulat.*] Je ne sçay d'où Plutarque a tiré cette particularité. Publicola pût donner alors cette permission pour plaire au peuple, mais elle n'eut point de lieu. Le Consulat fut reservé pour les seuls Patriciens, & les Plebeiens ne commencerent que tard à y être admis. Lucius Sextius fut le premier du peuple à qui on accorda cet honneur cent quarante cinq ans aprés le temps dont Plutarque parle. Et cela même ne dura qu'onze ans; car la douziéme année ensuite; c'est-à-dire l'an de Rome 401. les deux Consuls furent pris parmy les Patriciens. On peut voir Tite-Live. VII. 18.

Par la seconde il établit la peine de mort.] Il ordonna que personne ne pourroit exercer aucune charge sans le consentement du

du peuple; & permit à tout le monde de tuer ceux qui desobeïroient à cette loy.

Il déchargea tous ses Citoyens de toutes sortes de tailles & d'impostz.] Il ne fit cette loy que sous son troisiéme Consulat, lorsque Porsenna alla assieger Rome, & il la fit, de peur que les pauvres, attirez par l'esperance d'avoir quelque soulagement, n'allassent se rendre à l'ennemi, & ne trahissent leur patrie. Den. liv. v. & Tite-Live. 2. 9.

Car l'amende qu'il établit contre cette desobéissance étoit de la valeur de cinq bœufs & de deux moutons.] Pourquoy Plutarque tire-t'il de-là cette consequence, que cette loy étoit plus pour les pauvres que pour les riches? c'est sans doute, parce que cette amende étant modique, & pouvant être payée, ou en argent, ou en bétail, elle n'étoit pas au dessus de la portée du peuple. Publicola l'avoit proportionnée à leur foiblesse, car l'amende entiere n'alloit qu'à treize livres de nôtre monnoye, à deux liards l'obole, ce qui étoit fort peu considerable par rapport au crime & aux peines dont on le punissoit auparavant. Page 52.

Et ils donnoient à leurs enfans des noms tirez de ces animaux.] Les noms ont toûjours été la marque de la modestie & de la simplicité des hommes, ou de leur luxe & de leur orgueil.

Les Devins dirent que c'étoit un signe celeste, qui promettoit un fort grand bonheur.] Car dans les prodiges, comme dans les Page 521.

songes, tout ce qu'on voit s'augmenter & s'agrandir est d'un trés bon auguré, & promet un fort grand bonheur ; & au contraire tout ce qu'on voit diminuer, est un tres mauvais signe. C'est ainsi qu'un pain grossi de moitié dans le four promit le Royaume de Macedoine à Perdiccas qui n'étoit alors que Berger. Et c'est ainsi que les Romains prirent pour un trés méchant augure de ce que les sorts de Preneste avoient paru diminuer, *extenuatæ Prænestinæ sortes.*

Page 526. *Qu'on appelle aujourd'huy la porte Ratumene.*] Du nom de ce jeune homme qui fut renversé, & qui s'appelloit *Ratumenas.*

Tarquin le Suberbe, fils ou petit-fils de ce dernier.] Plutarque ne prend point de parti entre ceux qui disoient, que Tarquin le Superbe étoit fils de Tarquinius Priscus & ceux qui soûtenoient qu'il n'étoit que son petit-fils, le fils de sa fille, quoyque ce sentiment soit le plus vray-semblable, & que Denys d'Halicarnasse l'ait prouvé sur les mémoires de Pison, par des raisons tres solides. On peut voir ce qu'il en dit dans le Liv. IV.

L'ouvrage avoit été fini depuis avec tous les ornemens.] Il ne fut fini que sous le troisiéme Consulat de Publicola. Ce temple occupoit un terrein de huit arpens ; il avoit deux cens pieds de longueur sur cent quatre-vingt cinq & un peu plus de profondeur. Le devant étoit orné de trois rangs de colomnes, & aux côtez il n'y en avoit que deux rangs. Dans la Nef étoient trois grandes cellules ou chapelles, l'une de

de Jupiter, l'autre de Junon, & la troisiéme de Minerve.

Publicola desiroit passionnement de le dédier.] Car c'étoit un fort grand honneur ; le temple portoit le nom de celuy qui en avoit fait la dedicace. Parmy les Hebreux c'étoit un grand malheur de n'avoir pas fait la dédicace des maisons que l'on avoit bâties ; c'est-pourquoy Dieu leur avoit ordonné de faire faire en temps de guerre cette proclamation à la tête des troupes : *Qui est l'homme qui a bâti une maison & qui en l'a pas dediée, qu'il s'en retourne, de peur qu'il ne soit tué, & qu'un autre ne dedie.*

Mais plusieurs des principaux luy envioient cet avantage.] Cet honneur, quoyque grand, étoit le moindre de tous ceux dont Publicola joüissoit ; cependant c'est le seul qu'on luy envie, & rien ne marque mieux le naturel des hommes, il ne faut qu'un rien pour allumer dans leur esprit une jalousie & une envie, que mille choses considerables n'ont pû exciter, mais qu'elles ont seulement preparées.

Page 527. *Mais il est aisé de juger de ce qui se passa entre eux sur cette affaire, par ce qui arriva le jour de la Consecration.*] Plutarque veut dire, que ce qui arriva le jour de la Consecration prouve que les Consuls n'avoient pas tiré au sort ; car s'ils l'avoient fait, on auroit regardé cette decision comme la marque de la volonté des Dieux, & le frere de Publicola n'auroit osé troubler Horatius dans sa dédicace ; le peuple ne l'auroit même jamais souffert. Plutar-

que combat directement Tite-Live.

Page 527. *Mais le Conſul nullement troublé ne fit que répondre ce peu de paroles.*] Car celuy que l'augure regardoit perſonnellement n'avoit qu'à le rejetter & à ne le prendre point pour luy, & le peuple croyoit qu'il n'avoit plus rien de funeſte, & qu'on l'avoit ou éludé ou détruit.

Soit qu'il ſe fuſt promptement aperceu du menſonge ou que croyant la mort de ſon fils trés veritable.] Plutarque a pris cecy de Tite-Live, qui a écrit: *Num crediderit factum, an tantum animo roboris fuerit, nec traditur certum, nec interpretatio eſt facilis. On n'écrit point bien certainement, s'il crût la nouvelle fauſſe, ou ſi la croyant veritable, il trouva en luy aſſez de force pour la ſupporter, & il n'eſt pas aiſé de le decider par des conjectures.*

Car ce premier qui avoit été bâti par Tarquin & conſacré par Horatius, ayant été brûlé pendant les guerres Civiles.] Pendant les guerres de Sylla & de Marius. Ce temple fut conſacré la troiſiéme année de l'Olympiade 68. 504. ans avant la Naiſſance de nôtre Seigneur, & il fut brûlé la ſeconde année de l'Olympiade 174. 81. ans avant la naiſſance de nôtre Seigneur. Ainſi il ne dura que 423. ans.

Sylla le rebâtit, mais Catulus le conſacra.] Sylla le rebâtit, & l'orna de colomnes de marbre qu'il avoit fait porter d'Athenes, du temple de Jupiter Olympien. Catulus le conſacra 67. ans avant la Naiſſance de nôtre Seigneur. 14. ans aprés que le premier eût été brûlé, Sylla dit en mourant,

mourant, qu'il ne manquoit à ſon bonheur que d'avoir pû dedier ce temple.

Ce ſecond temple fut encore brûlé dans la ſedition de Vitellius.] Lorſque Vitellius aſſiegea Flavius Sabinus dans le Capitole. Tacite décrit ce qui ſe paſſa en cette occaſion, & il dit qu'on ne ſçait ſi ce furent, les aſſiegeans qui y mirent le feu pour pouvoir le forcer plus aiſement, ou ſi ce furent les aſſiegez, pour ſe défendre, comme c'eſt la plus commune opinion. Il fut brûlé l'an 69. de nôtre Seigneur.

Et Veſpaſien entre pluſieurs autres grands bonheurs eut encore celuy de le relever de fond en comble.] L'année ſuivante, aprés la mort de Vitellius. Le ſeul changement qu'on y fit, c'eſt qu'il fut plus haut que les deux autres n'avoient été. On peut voir dans le IV. Liv. de l'Hiſtoire de Tacite toutes les ceremonies qu'on pratiqua en cette occaſion.

Domitien le rebâtit la quatriéme fois, & en fit la Dedicace.] Il le rebâtit la premiere année de ſon Regne, l'an 81. de nôtre Seigneur, & mit ſon nom à cet ouvrage, ſans faire aucune mention des premiers Fondateurs.

Mais tout le bien du plus riche particulier de Rome ne ſuffiroit pas pour payer la ſeule dorure du quatriéme qui ſubſiſte aujourd'huy, laquelle a coûté plus de douze mille talens.] Si ce que Plutarque dit icy eſt vray, il n'y avoit donc pas à Rome ſous le regne de Trajan des particuliers ſi riches qu'il y en avoit eu du temps de la République & ſous le Regne des autres Empereurs. L'Hiſtoire parle

Page 528.

d'un M. Æmilius Scaurus, qui étant Edile, fit pour une fête de peu de jours un theatre où il y avoit trois cens soixante colomnes, les unes de marbre, les autres de bronze & les autres de cristal. Trois mille statuës rempliſſoient les vuides entre les colomnes, & toute la scene étoit tenduë de riches tapiſſeries, preſque toutes cachées par des tableaux trés rares & d'un trés grand prix. Quand la fête fut finie, Scaurus, qui étoit trop magnifique pour faire ſervir dans ſa maiſon de Rome ce qui avoit ſervi à ce ſpectacle, le fit porter à ſa maiſon de campagne de Tuſculum, où ſes eſclaves mirent le feu. Il y fut brûlé pour huit millions de meubles, qui n'étoient qu'une partie de ce pompeux appareil qui n'avoit pas ſervi un mois. On connoiſt les richeſſes de M. Craſſus, qui tiroit de ſes terres plus de quinze millions toutes les années. L. Cornelius Balbus laiſſa par ſon teſtament au peuple Romain vingt-cinq deniers par teſtes; c'eſt-à-dire prés de deux écus & demy, & il y avoit beaucoup de particuliers qui nourriſſoient dix mille & juſqu'à vingt-mille eſclaves, ſeulement pour le faſte ſans en tirer d'autre utilité.

Mais ce ſecond travail a plus gâté leur ſymmetrie, que relevé leur beauté.] Ce paſſage eſt remarquable en ce qu'il fait voir la difference qu'il y avoit entre les ouvriers de Grece, & ceux de Rome. Ces derniers gâterent du temps de Domitien l'ouvrage des premiers qui étoit d'une perfection achevée. Mais ce n'eſt pas ſeulement du temps de Domitien que Rome a été inferieure à la Grece pour tous les arts, en tout temps elle luy a cedé l'avantage. On ſçait ce qu'Horace en dit.

Vers Lars Porſenna.] Plutarque dit, Vers *Claras Porſenna*; mais c'eſt une faute de Copiſte. Il faut lire, *Laras Porſenna*. Laras, ou Lars, eſt un mot Toſcan, qui ſignifie Roy. Et on donnoit ce nom à Porſenna, parce qu'il étoit le plus puiſſant de tous les Rois qui regnoient en Toſcane, & qu'on appelloit *Lucumons*. Page 529.

Ce Prince luy promit de le ſecourir de toutes ſes forces.] Porſenna prit le parti de Tarquin, parce que Tarquin étoit originaire de Toſcane. D'ailleurs ce Roy chaſſé eſtoit d'une dangereuſe conſequence pour luy. Tite-Live ajoûte à cela une reflexion, qui me paroît remarquable. Porſenna croyoit qu'il étoit avantageux & glorieux pour les Toſcans qu'il y eût un Roy à Rome, & ſur tout un Roy Toſcan. *Porſenna tum Regem eſſe Romæ, tum Etruſcæ gentis Regem, amplum Tuſcis ratus, Romam infeſto exercitu petit.*

Les avertit & du temps qu'il iroit à eux, & des lieux qu'il attaqueroit.] Voila une generoſité bien rare & bien contraire aux intereſts du Roy qu'il protegeoit. Porſenna vouloit tout devoir à la force, & rien à la ſurpriſe.

Publicola, qui étoit alors abſent, & qui venoit d'être élu Conſul pour la ſeconde fois avec Titus Lucretius.] Porſenna ne marcha vers Rome que l'année ſuivante ſous le troi-

troisiéme Consulat de Publicola qui eût pour Collegue Horatius Pulvillus.

Il se mit à bâtir la ville de Sigliuria, malgré l'approche de ses troupes.] Publicola bâtit & fortifia cette Ville sous son second Consulat, & par consequent avant que Porsenna menaçât Rome. Et il ne la bâtit nullement pour affecter de surpasser Porsenna en grandeur de courage, mais pour se mettre à couvert par ce poste contre les Latins & les Herniques, qu'on craignoit alors.

Si Publicola n'eût paru à la tête de ses troupes.] Plutarque dit de Publicola ce que Denys d'Halicarnasse raconta de son frere Marcus Valerius, qui commandoit l'aile gauche avec Lucretius. Ces deux Generaux furent blessez, & emportez hors du combat.

Page 530. *Et avec luy deux autres Officiers des plus nobles Familles, Herminius & Spurius Lartius.*] J'ay corrigé icy le texte de Plutarque, qui dit *Herminius & Lucretius.* Lucretius ne pouvoit pas être là puisqu'il avoit été blessé, & mis hors de combat. Tite-Live nomme les deux Officiers qui défendirent le pont avec Horatius Cocles, *Herminius*, & *Lartius.* Denys d'Halicarnasse l'écrit de même, & ajoûte qu'ils commandoient l'aile droite.

Horatius.] Il étoit fils d'un frere du Consul Horatius, & descendoit de cet Horace qui demeura victorieux dans le combat des Horaces contre les Curiaces, sous le regne de Tullus Hostilius.

Obligea sur le champ les Romains à se cotiser.]

ser.] La maniere, dont Denys d'Halicarnasse raconte cette circonstance, est plus honorable pour Horatius; car il dit que cela vint du seul mouvement du peuple.

Et à luy donner chacun autant qu'ils dépensoient en un jour] Cette liberalité montoit à une somme considerable, car les femmes même n'en furent pas exemptes: & il y avoit par consequent plus de trois cens mille contribuans.

Il luy fit aussi distribuer autant de terre qu'il en pût labourer luy-même depuis le matin jusques au soir.] Spectacle digne des temps heroïques, de voir à la charruë le même homme qui venoit de repousser les ennemis, & de sauver Rome. C'est pourquoy ces mots, *luy-même*, ne doivent pas être oubliés. On peut sur cela se souvenir de ce mot de Florus, qui dit en parlant de Cincinnatus, qui aprés avoir triomphé retourna cultiver son champ, *rediit ad boves triumphalis agricola.*

Et luy éleva dans le temple de Vulcain une statuë.] Tite-Live dit qu'on éleva cette statuë dans le Comice, & Denys d'Halicarnasse dans le lieu le plus éminent de la grande place du *Forum Romanum.* Et cela est aisé à concilier: car le Comice étoit le lieu le plus élevé de cette place. Elle fut ensuite posée dans le temple de Vulcain, qui étoit là tout auprés, & qui n'étoit qu'une enceinte avec un autel au milieu. Aulugelle raconte pourquoy elle fut changée de place, on n'a qu'à voir ce qu'il en dit dans le v. Chap. du Liv. IV.

Il

Page 531. *Il luy vint de Toscane un nouveau renfort de troupes, qui ravageoient tout le territoire de Rome.*] Ce nouveau renfort n'étoit qu'un détachement de l'armée, à qui Porsenna fit passer le Tibre sous la conduite de ses deux fils & de son gendre Mamilius. Par là il étoit maître de la riviere, & empêchoit que les Romains n'en pûssent tirer aucunes provisions.

Il leur dressa donc une embuscade.] Tite-Live décrit au long la ruse de Publicola, dans le Liv. II. Chap. XI.

Je vais l'écrire de la maniere qu'elle me paroît le plus vrai-semblable.] Plutarque suit icy Tite-Live, parce qu'il a trouvé que la maniere dont cet Historien raconte cette action, est plus vrai-semblable que celle de Denys d'Halicarnasse. Cependant il me paroît qu'elle l'est beaucoup moins, mais elle est plus merveilleuse comme on le verra dans les Remarques suivantes.

Fait le tour du siege, où il étoit assis avec les principaux Officiers.] Selon Denys d'Halicarnasse Porsenna n'étoit pas present. Son Secretaire étoit seul. Si le Roy y eût été, comment Scevola auroit-il pû se tromper, & le méconnoître?

Il luy plongea son épée.] C'étoit un poignard qu'il avoit caché sous sa robe; il n'avoit point d'épée, de peur de donner du soupçon.

Page 532. *Mucius sans balancer mit la main droite sur ces charbons ardens.*] Je croi qu'il manque icy quelque chose, & que Plutarque n'avoit pas oublié ce que rapporte Tite Live, que

que Porsenna menaça Mucius du feu pour luy faire déclarer ses complices. Car c'est sur cela que Mucius met sa main dans le brazier, pour faire voir à son ennemi qu'il ne craignoit pas ses menaces. Cela est même fondé par ce que Plutarque fait dire ensuite par Scevola: *Tu n'as pû m'effrayer par tes menaces.* Au reste, il n'y a que Tite-Live qui parle de cette main brûlée. Denys d'Halicarnasse n'en dit pas un seul mot. C'est pourquoy on pourroit soupçonner que cette circonstance a été ajoûtée ensuite, pour rendre le conte plus merveilleux.

Commanda qu'on le laissât aller.] Cela est plus genereux que la maniere dont le raconte Denys d'Halicarnasse, qui dit que Porsenna le fit mener en prison, & ne le délivra que par le conseil de son fils, qui luy dit que pour se garantir de la conspiration des Romains, il falloit moins chercher des gardes que les moyens de s'en passer, & qu'il n'y avoit que leur amitié qui pût le mettre à couvert de leur audace.

Page 533. *Athenodorus Sandon.*] Athenodore fils de Sandon, Philosophe Stoïcien, qui avoit été Précepteur d'Auguste, qui le donna ensuite à Tibere. Il étoit de la ville de Tarse en Cilicie. Outre l'ouvrage dont Plutarque parle icy, on cite de luy un Traité des Occupations sérieuses & des Divertissemens, & un Livre de Dissertations.

Tarquin répondit fierement, & avec des paroles dures.] Denys d'Halicarnasse écrit au contraire,

contraire, que Tarquin voyant bien que Porſenna ne pouvoit le rétablir, ſe réduiſit à redemander ſes biens, & qu'il voulut bien s'en remettre au jugement de Porſenna.

Page 534. *Quand elles virent qu'elles étoient ſeules, & qu'il n'y avoit ni gardes ni paſſans de leur côté.*] Denys d'Halicarnaſſe dit qu'elles avoient des gardes, mais qu'elles les prierent de s'éloigner, afin qu'elles pûſſent ſe deshabiller ſans être veuës : Et cela eſt beaucoup plus apparent. Comment auroit-on laiſſé aller des ôtages ſur leur bonne foy, & ſur tout des filles de cette naiſſance ?

Et les renvoya à Porſenna.] Denys d'Halicarnaſſe écrit qu'il les ramena luy-même.

Tarquin en étant averti dreſſa une embuſcade à ceux qui les ramenoient, & les attaqua à leur paſſage.] Il n'y étoit pas en perſonne ; mais il mit en embuſcade quelque cavalerie pour enlever le Conſul, & les filles qu'il conduiſoit ; car les ayant entre ſes mains, il eſperoit de forcer les Romains à luy rendre tout ce qu'il avoit demandé. Et ce fut la cauſe de ſon entiere ruine ; car Porſenna prononça en faveur des Romains, & chaſſa les Tarquins.

Page 535. *Ceux qui prétendent qu'il n'y eut que Clelie ſeule qui paſſa le Tibre à cheval, ſe ſervent de ce témoignage.*] Il eſt certain que cette particularité a été imaginée ſur ce preſent que fit Porſenna ; on crût dans la ſuite que ce Prince n'avoit donné un cheval, que parce que Clelie avoit paſſé à cheval. Mais d'où Clelie auroit-elle eu un cheval,

val, & pourquoy auroit-elle été la ſeule qui en eût eu ? Porſenna donna un cheval pour honorer le courage de cette fille, comme il l'auroit donné à un brave ſoldat aprés quelque grande action.

Quoy qu'il en ſoit, on voit encore dans la ruë Sacrée, du côté qui mene au mont Palatin, la ſtatuë equeſtre de cette fille.] Cependant Denys d'Halicarnaſſe écrit formellement que cette ſtatuë ne ſubſiſtoit plus de ſon temps, c'eſt-à-dire ſous le regne d'Auguſte. *Nous n'avons pas trouvé*, dit-il, *cette ſtatuë de nôtre temps. On diſoit qu'elle avoit été gâtée par un embrazement qui avoit conſumé quelques maiſons voiſines.* Plutarque avoit ſans doute été trompé, par ceux qui luy avoient montré les antiquitez de Rome.

Et d'y laiſſer tous les vivres & tous les autres biens dont il étoit plein.] Le camp des Toſcans étoit toûjours orné & pourvû comme une ville ; & quand ils décampoient, ils ne manquoient jamais de le brûler. Porſenna voulut le laiſſer aux Romains. Liberalité tres conſiderable ; car les Treſoriers tirerent de fort grandes ſommes de tout le butin qui fut vendu. Page 536.

Ils font crier dans la premiere publication que ce ſont les biens de Porſenna.] Il paroît par un endroit de Tite-Live, que cette coûtume d'appeller ce qu'on vendoit du public *les biens de Porſenna*, étoit expliquée diverſement, & qu'il n'étoit pas bien certain ſi les Romains n'avoient pas imaginé ce titre, plûtôt pour conſerver la memoire de la défaite de Porſenna, que pour immor-

immortaliſer ſa liberalité & leur reconnoiſſance. Mais enfin Tite-Live ſe déclare pour le dernier, qui s'accorde mieux avec l'Hiſtoire. *Gratiam muneris magis ſignificante titulo*, dit-il, *quam auctionem regiæ fortunæ.*

On luy éleva auſſi vis-à-vis du lieu où ſe tenoit le Senat, une ſtatuë de bronze.] Le lieu où ſe tenoit le Senat étoit dans la Place Romaine prés du Capitole, où fut enſuite le temple de la Concorde. Ni Denys d'Halicarnaſſe, ni Tite-Live, ne diſent rien de cette ſtatuë de bronze qui fut élevée à Porſenna. Le premier dit ſeulement, que les Romains luy envoyerent le ſiege d'yvoire avec un ſceptre, une couronne d'or, & une robe triomphale.

L'année ſuivante les Sabins entrerent en armes dans les terres des Romains, on nomma Conſuls Marcus Valerius.] Plutarque ſaute icy une année, dans laquelle Spurius Largius & Titus Herminius furent Conſuls. Et il ſuit Tite-Live, qui ſans faire aucune mention de cette année paſſe du troiſiéme Conſulat de Publicola à celuy de ſon frere. Sigonius croyoit que cette année-là avoit été oubliée dans le texte de Tite-Live : & ſi cela eſt, le paſſage de Plutarque marque que ce défaut eſt fort ancien.

Marcus Valerius gagna deux grandes batailles.] La premiere ne fut pas proprement une bataille, il n'y eut que quelques partis qui furent batus. Denys d'Halicarnaſſe décrit l'une & l'autre dans le v. Liv.

Outre l'honneur du triomphe qu'on luy décerna

cerna pour ces victoires, on luy fit bâtir aux dépens du public.] Le triomphe fut décerné aux deux Conſuls ; mais on donna de plus à Marcus Valerius une place ſur le mont Palatin pour une maiſon, qui ſeroit bâtie aux dépens du public. *Auprés de cette maiſon*, dit Denys d'Halinarnaſſe, *il y a un taureau d'airain ; & elle a cela de particulier, que la porte de la ruë s'ouvre en dehors.* Ce taureau d'airain avoit été mis devant cette maiſon, pour marquer que M. Valerius, par les victoires qu'il avoit remportées ſur les Sabins, avoit rétabli la culture des champs, & ramené l'abondance dans Rome.

Publicola conſulta les Livres des Sibylles.] Page 537.
Au commencement du regne de Tarquin, une femme étrangere luy preſenta neuf volumes d'Oracles des Sibylles, qu'elle voulut luy donner pour un certain prix. Tarquin les ayant trouvé trop chers, elle en brûla trois, & demanda des ſix autres la même ſomme. Le Tyran ſe mocqua encore d'elle, & la traita de folle, de ce qu'elle demandoit pour les ſix ce qu'on n'avoit pas voulu luy donner des neuf. Elle en brûla encore trois, ſans rien rabattre pour les trois autres. Tarquin étonné de la fermeté de cette femme appella les Augures, qui dirent qu'il avoit offenſé la Religion en refuſant ces Livres, & qu'il falloit ſauver ce qui en reſtoit en luy comptant la ſomme qu'elle en avoit demandée. Ces trois Livres furent gardez avec grand ſoin, & par Arreſt du Senat on les conſultoit dans toutes les calamitez

publi-

publiques. On les conserva jusques aux guerres civiles de Marius. Ils perirent alors dans l'embrasement du Capitole.

Appius Clausus.] Son veritable nom étoit *Atta Clausus*. On avoit fait pour luy un nom propre de ce qui n'étoit qu'un terme de civilité & de respect, *Atta* n'étant que ce que les Grecs disoient, ἄττα πάππε. C'étoit un des premiers citoyens de la ville de Regillum. On changea ensuite son nom, & il fut appellé Appius Claudius.

Page 539. *Il enleva aux Sabins cinq mille hommes, leurs esclaves.*] Denys d'Halicarnasse écrit qu'il n'y avoit en tout que cinq mille hommes en état de porter les armes.

Car dés l'entrée il leur donna à tous le droit de bourgeoisie.] Denys d'Halicarnasse dit qu'on receut Clausus dans l'ordre des Patriciens, qu'on luy donna un quartier de la ville pour y bâtir, & qu'on luy distribua des terres prés de Fidenes.

Et laissa aprés luy la Famille des Claudiens, qui en noblesse ne le cede à pas une des plus anciennes Maisons de Rome.] Il y avoit deux Familles de Claudiens à Rome; l'une Patricienne, & l'autre Plebeïenne. La premiere étoit des Claudiens surnommez *Pulchri*; & l'autre des Claudiens surnommez *Marcelli*. Dans la suite des temps il y eut dans la Patricienne vingt-trois Consuls, cinq Dictateurs, sept Censeurs, sept grands Triomphes, & deux petits. Et l'Empereur Tibere descendoit de cette Famille.

Page 540. *Ils devoient dés la pointe du jour envoyer quelque*

quelque cavalerie enlever du bétail.] Je ne sçay pas quels Auteurs suit icy Plutarque, mais Denys d'Halicarnasse conte la chose tout autrement; car il dit que les Sabins, qui avoient deux camps, avoient résolu d'attaquer la nuit le camp de Publicola, qui étoit séparé de celuy de Lucretius son collegue. Publicola fut averti par un transfuge, & il donna si-bien ses ordres que les Sabins furent taillez en pieces, & la ville de Fidenes prise.

Mourut comblé d'honneurs.] Il mourut peu de temps aprés que Menenius Agrippa, & P. Posthumius luy eurent succedé au Consulat. Tite-Live. P. *Valerius omnium consensu Princeps belli pacisque artibus, anno post, Agrippa Menenio P. Posthumio Consulibus moritur.* Car cet *anno post* ne signifie pas *un an aprés*, mais l'*année suivante*. Page 541.

Ordonnerent qu'il seroit enterré aux dépens du public.] Comme on faisoit quelque fois cet honneur aux plus riches, il me semble que Plutarque devoit ajoûter que ce fût la pauvreté de Publicola qui porta le Senat à ordonner que le tresor public fourniroit aux frais de ses funerailles, parce qu'il n'avoit pas dequoy se faire enterrer: car c'est ce qu'il y a pour luy de plus honorable. En effet, qu'un homme qui avoit chassé les Rois, qui avoit donné tous leurs biens au peuple, qui avoit été quatre fois Consul, qui avoit triomphé deux fois de deux Nations puissantes; soit mort pauvre parmi tant d'occasions de s'enrichir, voila ce qu'il y a de plus merveilleux dans sa vie, & qui ne devoit pas être oublié.

Denys

Denys d'Halicarnasse & Tite-Live n'ont eu garde de le passer sous silence.

Et chacun contribua un quatrin pour ses funerailles.] Les autres Historiens disent que ses funerailles furent faites des deniers publics, c'est à dire des deniers du tresor, & non pas par contribution. Cette derniere est pourtant beaucoup plus honorable.

Les femmes resolurent aussi d'en porter le deüil un an entier.] Toutes les femmes quitterent l'or & la pourpre, & le pleurerent un an entier, comme elles avoient pleuré Brutus.

On ordonna encore qu'il seroit enterré dans la ville.] Il paroît par ce passage qu'avant que les Romains eussent compilé les loix des Atheniens, & reçû les loix des 12. Tables, qui défendoient de brûler & d'enterrer personne dans la ville, ils observoient cette coûtume. Apparemment ils l'avoient prise des Grecs, avant que d'avoir pris leurs loix: car en Grece cela étoit generalement observé. On n'enterroit dans les villes que les Fondateurs, & ceux qui avoient merité cet honneur par des services considerables. On assigna à Publicola un lieu dans la ville pour son bucher, & un autre pour son tombeau. *Et ce fut*, dit Denys d'Halicarnasse, *le tombeau de tous ceux de sa Maison, pour y être inhumez. Honneur préferable à toutes les richesses & à tous les empires du monde, pour tous ceux qui font consister la felicité, non pas dans les voluptez, mais dans les choses loüables & honnêtes.*

Prés du lieu appellé Velia.] C'est à dire, prés

prés de sa maison. Denys d'Halicarnasse dit seulement, *prés de la grande Place.* Ce qui n'est point contraire à Plutarque; car le *Forum Romanum* s'étendoit jusques au lieu où étoit la maison de Publicola. Mais il seroit difficile d'accorder Plutarque & Denys d'Halicarnasse avec Suetone, qui dit que ce tombeau étoit sous le Capitole.

Mais aujourd'huy on n'y enterre plus personne de sa maison.] On les y enterroit encore du temps d'Auguste, comme cela paroît par Denys d'Halicarnasse. Mais ce que cet Escrivain ajoûte, que Publicola & ses descendans étoient les seuls à qui les Romains eussent fait cet honneur jusqu'à son temps, n'est pas absolument vray: car quinze ou seize ans aprés on brûla dans le Cirque, & on enterra tout auprés neuf ou dix Tribuns de soldats, qui avoient été tuez dans la guerre contre les Volsques.

On en fait seulement la ceremonie.] Je ne sçay d'où Plutarque a tiré cette particularité, car elle n'est ni dans Denys d'Halicarnasse, ni dans Tite-Live; mais elle est trés curieuse. Comment une famille aussi considerable que celle des Claudiens avoit-elle laissé perdre un si glorieux privilege? On peut soupçonner, que ses méchans Empereurs qu'elle donna en furent la cause, & que les Romains ne voulurent plus avoir dans leur ville les cendres d'une famille qui leur avoit fait tant de mal.

REMARQUES

Sur la Comparaison de Solon & de Publicola.

Page 543. C'est qu'icy l'un se trouve l'Imitateur & l'autre le Heraut de celuy qui luy est comparé.] Car Publicola imita Solon, & Solon fut le Heraut de la felicité de Publicola, en disant par avance, que celuy-là étoit seul heureux, dont Dieu avoit continué la felicité jusqu'au dernier moment de sa vie, ce qui ne convient qu'à Publicola.

Cependant il ne parle de luy dans aucun de ses poëmes, comme d'un homme d'une éminente vertu.] Il pouvoit être d'une vertu trés éminente, sans que Solon en eust parlé.

Ses enfans n'ont point été connus dans le monde, & luy-même ne parvint jamais à aucune dignité.] Mais cela n'est nullement necessaire pour la veritable felicité. Plutarque parle icy en homme du monde & non pas en Philosophe.

Et encore de nôtre temps, six cens ans aprés la mort.] Il paroît par-là que Plutarque écrivoit cette vie vers le commencement du regne de Trajan.

Et tous les Valeriens.] C'est-à-dire, & toutes les autres familles qui sont de la maisoin des Valeriens, & qui ont toutes des surnoms differens qui les distinguent, comme la famille des *Maximi*, des *Corvini*, des *Potiti*, des *Lævini*, des *Flacci*.

Mourut de la mort que Solon souhaitoit tant, & qu'il trouvoit si heureuse.] C'est-à-dire d'une mort douce & tranquille, & qui est suivie d'une gloire qui ne finira jamais. Page 544.

Que je ne meure point sans être regretté.] Ciceron trouvoit ce souhait indigne d'un homme sage comme Solon, & il luy préfere celuy du Poëte Ennius, qui souhaite tout le contraire :

Nemo me lacrymis decoret, nec funera fletu
Faxit: Cur? volito vivu' per ora virum.

Qu'on ne me regrette point, que personne n'arrose mon tombeau de ses larmes: Pourquoy? parce que je vivray toûjours & que mon nom sera toûjours dans la bouche des hommes.

Publicola en a été le plus heureux.] Plutarque n'ôte pas à Solon la sagesse, pour ne luy donner que le bonheur; car quel bonheur peut-il y avoir sans sagesse? mais il veut dire que Publicola avec la vertu qu'avoit Solon, eut aussi tous les bonheurs que Solon souhaita & qu'il n'eut pas.

Comme le plus parfait modéle qu'on puisse proposer aux Politiques pour la conduite d'un Etat populaire.] Aristote rapporte, qu'on appelloit communément Solon, *le Legislateur trés vertueux*. En moderant l'Oligarchie, qui étoit auparavant effrenée, & en délivrant le peuple de la servitude où il étoit, il avoit si bien temperé la Republique, qu'il l'a-

Page 545.

l'avoit reduite à la forme des anciennes Democraties, des anciens Gouvernemens populaires; mais on l'a pourtant blâmé du trop grand pouvoir qu'il donna au peuple, & qui fut seul la cause de la ruïne de cet Etat.

Et s'il ne crea pas comme luy un nouveau Senat.] Car Plutarque a attribué à Solon l'institution du Senat de l'Areopage, qui étoit pourtant plus ancien que luy, comme on l'a dit dans les Remarques sur la Page 443. Ciceron est du même sentiment que Plutarque; car il dit dans le 1. Liv. des Offices, que Themistocle ne fit pas tant de bien aux Atheniens par le gain de la bataille de Salamine, que Solon par l'établissement de ce Senat.

Page 546. *Que jamais le peuple n'est plus obéïssant & plus souple que lorsqu'on ne luy donne ni trop ni trop peu de liberté.*] Car le trop de liberté produit l'insolence, & le trop peu jette dans le desespoir.

Comme lorsqu'ils sont Juges, ou Magistrats, ou qu'ils donnent simplement leurs suffrages.] C'est le veritable sens de ce passage. Plutarque veut faire entendre que lorsque le peuple est accablé de dettes, il est toûjours l'esclave de ses creanciers, lors même que sous l'autorité des loix, il paroît le plus indépendant & le plus libre.

Page 547. *C'est que Solon, aprés avoir établi ses loix, les abandonna à leurs tables & à leurs rouleaux.*] Il est certain que les loix ont besoin d'être animées & soûtenuës, contre la corruption des hommes, qui ne souffre pas

qu'elles subsistent long-temps sans secour. Solon ne fut pas plûtôt hors d'Athenes, que l'ambition de Pisistrate commença à ébranler les fondemens de sa Republique. Mais à quoy servoit donc le Senat de l'Areopage établi ou augmenté par Solon, & dont la principale fonction étoit de veiller au maintien des loix & au salut de la Republique?

Car même Deimachus de Platées.] C'est ce Deimachus, qui, peu de temps aprés la mort d'Alexandre & sous le Regne de Ptolomée, fils de Lagus fut envoyé en Ambassade vers un Roy des Indes appellé Allitrochades fils du Roy Sandrochottus. Ce voyage luy donna lieu de faire une Histoire des Indes, qu'il mêla de tant de mensonges & de tant de fables, que Strabon assûre, que de tous les Historiens qui ont parlé des Indes, il n'y en a point qui meritent si peu d'être crûs, que Deimachus & Megasthene. Pline a pourtant rempli son Histoire des relations de ces fideles Historiens. Page 547. & 548.

Car un sage Politique est un homme souple, qui se gouvernant diversement selon les occasions qui se presentent.] Il n'y a rien de plus sage ni de plus parfait que cette définition que Plutarque fait d'un bon Politique. Voila un Payen bien éloigné des pernicieuses maximes de ces Chrétiens relâchez, qui font d'un Politique un monstre plûtôt qu'un homme, & qui veulent que ce soit un composé de fausseté, de tromperie & de mauvaise foy. Page 549.

REMARQUES OUBLIE'ES.

Dans la vie de Thesée. Pages 36. & 37.

ON luy éleva sur son tombeau la colomne qui est prés du temple de la Terre Olympique.] J'ay dit à la marge, que ce temple de la Terre Olympique étoit le temple de la Lune, & Plutarque luy-même est mon garand; car dans son Traité des Oracles qui ont cessé, il écrit que la Lune represente parfaitement la nature des Demons, parce quelle croît & decroît, & que c'est par cette même raison que les uns l'ont appellé *Astre Terrestre*, les autres *Terre Olympique*; c'est-à-dire, *Terre Celeste*, & les autres enfin, *le partage d'Hecate celeste & terrestre.*

Dans la vie de Lycurgue, Page 207.

Et qu'il regla avec luy la suspension d'armes qui s'observe pendant les jeux Olympiques.] Aprés la Remarque qui est faite sur cet endroit, *ajoutez*. Les jeux Olympiques n'étoient pas les seuls où cette suspension d'armes fust observée, on l'observoit aussi pendant les autres trois grands jeux de la Grece, c'est à dire pendant les jeux Pythiques, Isthmiques & Nemeaques.

Dans la vie de Numa, Page 327.

Qu'il appella Tacite pour marquer sa grande jeunesse.] A la fin de la Remarque, *ajoûtez*. Le beau sens que cela presente a empêché de rien changer au texte & de recevoir la correction de Henri Estienne, qui au lieu de *vieu jeune*, a corrigé *vieu muete*. Dans ce sens il auroit fallu traduire, *qu'il appella Tacite*, *c'est-à-dire*, *silencieuse ou muette*. Je voudrois que cette correction fust aussi sûre qu'elle est ingenieuse & vray-semblable; car j'aime bien une *Muse muette*, & rien ne me paroît mieux imaginé. Le silence est une chose si Divine, qu'il doit y avoir une Muse qui en fasse les honneurs. Dans la ville d'Erythres, il y avoit un temple de Minerve, dont la Prêtresse étoit appellée *Hesychia*, c'est-à-dire, *qui se tient en repos, & qui demeure tranquille.*

Page 332.

Quand elles sortent en public, des Licteurs portent devant elles des faisceaux.] Plutarque se trompe icy. Ce privilege de se faire preceder par des Licteurs ne fut pas accordé aux Vestales par Numa; mais plusieurs siecles aprés par les Triumvirs, Auguste Lepidus & Antoine. Ce fut l'an de Rome DCCXII.

A la même Page.

Elle luy sauve la vie, pourvû qu'elle jure que c'est une rencontre purement fortuite.]

Plutarque paroît encore icy mal instru des coûtumes & des ceremonies des Romains, qui auroient crû commettre un sacrilege de faire jurer des Vestales. La dignité de leur sacerdoce les rendoit si venerables, qu'on les croyoit sans qu'elles eussent recours au serment. C'étoit même un Article de l'Edit perpetuel, c'est-à-dire de l'Edit des Preteurs, *Sacerdotem Vestalem & Flaminem Dialem in omni jurisdictione jurare non cogam.* Je ne feray point jurer une Vestale ni un Prêtre de Jupiter dans toute ma jurisdiction. Plutarque devoit donc se contenter de dire, *pourvû qu'elle assûre.*

Page 352.

Il fut pourtant fermé sous le Regne d'Auguste aprés la défaite d'Antoine, & auparavant sous le Consulat de Marcus Attilius & de Titus Manlius.] Le temple de Janus fut fermé trois fois par Auguste. La premiere aprés la défaite d'Antoine, l'an de Rome DCCXIV. La seconde quatre ans aprés; c'est-à-dire, l'an de Rome DCCXVIII. Et la troisiéme peu de temps avant la naissance de nôtre Seigneur, l'an de Rome DCCL. quoyque d'autres rapportent cette derniere fois à l'an DCCXXXIII. aprés la paix faite avec les Parthes. D'où vient donc que Plutarque ne parle que de la premiere? apparamment il a été trompé par un passage de Tite-Live qui écrit comme luy dans le Liv. 1. *Bis deinde post Numæ Regnum clausus fuit, semel Tito Manlio Consule, post Punicum primum confectum bellum, iterum: quod nostræ ætati Dii dederunt ut videremus, post bellum Actiacum,*

cum, ab Imperatore Cæsare Augusto. Ce temple fut fermé deux fois aprés le Regne de Numa, la premiere par le Consul Titus Manlius aprés la premiere guerre Punique & la seconde, que les Dieux nous ont fait la grace de voir, aprés la bataille d'Actium, & la défaite d'Antoine par l'Empereur Auguste qui a donné la paix à l'Univers. Mais Plutarque devoit faire cette reflexion, que Tite-Live avoit écrit ce premier livre immediatement aprés qu'Auguste eut fermé ce temple pour la premiere fois, & par consequent avant qu'il le fermât pour la seconde. Ce n'est pas là tout, Plutarque se trompe encore; car ce même temple fut fermé pour la sixiéme fois par Vespasien, aprés qu'il eut triomphé des Juifs, & Neron seul le ferme cinq fois, parce qu'il le fermoit sans aucun sujet legitime, & pendant la guerre comme pendant la paix.

Page 353.

On trouve encore trop foibles toutes les hyperboles des Poëtes qui disent, les toiles d'araignée couvrent les lances & les boucliers.] Ce sont des vers de Phocilide que Stobée rapporte dans le Chapitre de la Paix. Voicy comme ils doivent être corrigez:

Ἐν δὲ σιδηροδίτοισι πόρπαξιν αἰθᾶν' Ἀραχνᾶν
Ἱστὸν πίλονται, ἔγχεά τε λογχωτὰ
Πίφεται· αἱμοφόνεα εὐρὼς δαιμονται, χαλκεῶν
Δ' ἀκέτι σαλπίζων κώπας, ὁδὸν συλᾶται μελίφρων ὕπνῳ.
Ἀπὸ θλεφάρων.

Page 356.

On ne brûla pas son corps parce qu'il l'avoit défendu.] La sepulture la plus simple est la plus ancienne ; car les premiers hommes enterroient les morts & rendoient les corps à la terre comme par une espece de Religion. Les Egyptiens furent, je pense, les premiers, qui renoncerent à cette simplicité ou par superstition, ou par orgueil, & les Grecs imiterent cet exemple, quoyque de differente maniere, car ils brûlerent leurs morts, & cela dura pendant les temps Heroïques, aprés lesquels ils reprirent l'ancien usage, comme on le voit par l'histoire ancienne, & particuliere-ment par la vie de Solon. Les peuples d'Italie qui avoient receu d'eux cette coûtume de brûler les morts, l'ont gardée plus long temps ; car il n'y a eu que la Religion Chrétienne qui l'ait abolie. Il est vray, que dans le temps même que cette coûtume étoit generalement suivie à Rome, il y avoit des familles entieres qui ne l'observoient point, comme les Corneliens qui faisoient enterrer tous ceux qui mouroient dans leur famille. Sylla en fut le premier qui ordonna qu'on le brûlât aprés sa mort, de peur qu'on ne fist à son corps ce qu'il avoit fait à celuy de Marius, qu'il avoit fait deterrer. Mais quelle raison pouvoit avoir Numa de ne pas suivre cette coûtume, & d'ordonner qu'on l'enterrast ? Il le fit aparamment par ce même esprit de simplicité qui regnoit dans toutes ses actions, & peut-être la famille des Cor-

ne-

neliens suivit son exemple par une veneration & une devotion particuliere, qu'elle pouvoit conserver pour un si bon Roy.

Sur la vie de Solon. Page 423.

Il monta sur la pierre d'où les Herauts ont accoûtumé de faire leurs proclamations.] Dans la place publique d'Athenes, il y avoit une pierre, sur laquelle les Herauts ou Sergens montoient pour faire leurs proclamations pour les ventes. Il est parlé de cette pierre dans les Bacchides de Plaute. Act. IV. Sc. VII.

O stulte, stulte, nescis venire te !
Atque in eo ipso astas lapide, ubi præco prædicat.

O le grand fou! Tu ne sçais pas que tu vas estre vendu, & que tu es prés de la pierre, d'où le Heraut fait ses proclamations.

Page 437.

Car la mine qui n'étoit que de soixante & douze drachmes fut portée à cent.] *A la fin de la Remarque, aprés* elle fut portée à vingt-huit ; *ajoûtez.* C'est-à-dire que Solon diminua le poids des drachmes d'un quart, & leur conserva le même prix. Ainsi les debiteurs payoient les mêmes sommes en nombre de pieces & en valeur ; c'est-à-dire pour le prix courant, & payoient beaucoup moins en poids & en valeur veritable & reelle, & afin que cette re-

for-

formation allât au profit des particuliers, toute leur monnoye étoit reformée pour leur compte. Ils payoient seulement pour les ouvriers & pour le coin de la Republique quatre pour cent.

A la même Page.

Où il se glorifie d'avoir ôté de toute l'Attique les marques qui faisoient connoître que tous les heritages étoient déja engagez & hypothequez.] Solon n'ôta pas les bornes des heritages pour les partager comme avoit fait Lycurgue ; car il ne toucha point aux terres ; mais il ôta les marques des heritages hypothequez, car en Grece, pour empêcher que l'on n'engageât deux fois les maisons & les terres, on marquoit toutes celles qui étoient déja hypothequées. On appelloit ces marques ὅρους & c'étoit ou des pierres ou des pieux, souvent même des affiches ou écriteaux où les sommes dûës étoient marquées ; Par exemple, *cette terre est engagée pour quatre vingt mines, cette maison est engagée pour un talent.* Ceux qui ont lû Demosthene en ont vû des exemples. Voila pourquoy Solon ajoûte, *Et d'avoir rendu toute cette terre libre d'esclave qu'elle étoit auparavant.* Ce qui ne convient qu'à des des terres engagées, qui ne sont pas moins esclaves que les débiteurs.

FIN.